Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/revue-hispanique_1929_76

REVUE HISPANIQUE

PQ
6001
R5

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME LXXVI

1929

Reprinted with the permission of the original publishers

KRAUS REPRINT LTD.
VADUZ
1966

Printed in Germany

LIBRO AUREO

Le *Marco Aurelio* et le *Relox de Principes*[1].

On a souvent confondu ces deux œuvres, dont l'histoire bibliographique est maintenant fixée avec précision.

Guevara composa le *Libro aureo de Marco Aurelio* de 1518 à 1524. En 1524, il l'aurait présenté à Charles-Quint, à la demande de ce dernier, et aurait prié l'Empereur de ne pas permettre qu'il en fût pris copie. Son souhait ne fut pas exaucé. On se passa de son autorisation pour se procurer des copies manuscrites; on s'en passa mieux encore pour faire imprimer l'une d'elles. Le 27 février 1528, Jacobo Cromberger achevait à Séville l'impression du *Libro aureo*, sans que le nom de Guevara y figurât nulle part. En moins de deux années le volume fut réimprimé quatre fois, et chaque fois, sans nom d'auteur. Guevara connut trois de ces éditions; elles le mirent d'assez méchante humeur, et l'on en devine aisément la cause. Il avait repris son texte primitif — en réalité, il ne cessa de le revoir et de le modifier pendant onze ans — et l'avait « incorporé » dans une refonte extrêmement étendue qu'il se disposait à faire imprimer et pour laquelle il avait obtenu, le 13 décembre 1527, un privilège

1. Cette introduction est extraite des notes placées à la fin de la *Bibliographie espagnole de Fray Antonio de Guevara* que j'ai publiée en 1915, au tome XXXIII de la *Revue Hispanique*.

de dix ans « para los reynos de Castilla ». (Pour plus de clarté, nous désignerons ici la forme primitive sous le titre de *Marco Aurelio* et la refonte sous le titre de *Relox de principes*.) Deux mois et demi s'étaient à peine écoulés depuis l'obtention du privilège pour le *Relox de principes* que le *Marco Aurelio* paraissait à Séville. Le 6 novembre 1528 Guevara obtenait, toujours pour le *Relox de principes*, un privilège de dix ans pour l'Aragon, et dans le premier trimestre de 1529 le *Marco Aurelio* était réimprimé à Saragosse. Guevara savait, en outre, que le *Marco Aurelio* avait été imprimé en Portugal; il ignorait qu'il l'avait été à Anvers et peut-être à Paris[1]. Cinq éditions dans quatre pays, et cela en moins de deux ans, peu de livres ont eu un pareil succès lors de leur apparition, et Guevara eût au moins fait preuve de bonne grâce en ne s'irritant pas des trois impressions dont il avait connaissance. En publiant lui-même le *Relox de principes* à Valladolid, en avril 1529, il déclara : 1° que la forme primitive (le *Libro aureo de Marco Aurelio*) n'avait pas reçu les dernières retouches de l'auteur; 2° que les copies dérivées du manuscrit offert à Charles-Quint étaient fautives; 3° que les éditions étaient défectueuses (si fue viciosa la imprission primera, no por cierto lo fueron menos la segunda y tercera). Il est prudent de n'accorder à ces trois affirmations qu'une confiance des plus modérées. Le *Marco Aurelio* publié en 1528 et 1529 n'est nullement un livre inachevé, bien que, comme on le verra, on lui ait, peu après, ajouté quelques pages; et il n'est pas téméraire de supposer que Guevara n'aurait pas laissé lire par l'Empereur une œuvre ayant encore besoin de retouches sérieuses. Les copies qui furent faites étaient-elles aussi fautives que l'assure l'auteur? Il avoue lui-même qu'on lui en présenta plusieurs en le priant de les corriger, et il ne dit pas qu'il s'y

1. L'édition de Paris 1529 ne porte pas d'indication de mois.

soit refusé. D'ailleurs, que l'on compare le texte du *Marco Aurelio* et le texte du *Relox de principes* et l'on verra qu'il ne reste pas grand'chose de cette déclaration.

Le *Marco Aurelio* passa par trois états :

Premier état. Quarante-huit chapitres et dix-neuf lettres. Les cinq éditions de 1528 et 1529; l'édition d'Anvers 1539.

Deuxième état. Quarante-huit chapitres et vingt-trois lettres. Je n'ai pas vu l'édition de Salamanque 1532 et ne saurais dire si elle appartient au premier ou au deuxième état, mais l'édition de Venise 1532 a 48 chapitres et 23 lettres. Je présume qu'elle reproduit une édition du deuxième état faite en Espagne entre 1529 et 1532, édition actuellement inconnue.

Troisième état Quarante-huit chapitres et vingt lettres. Éditions d'Anvers 1550, 1574, 1604; de Barcelone 1624 et 1647.

Je ne mentionne qu'accessoirement des additions auxquelles Guevara reste étranger, de l'aveu même des éditeurs : tel est le cas des éditions de Barcelone 1624 et 1647 qui contiennent une vie de Marc-Aurèle empruntée à la *Historia Imperial y Cesarea* de Pero Mexia.

Le *Relox de principes* eut une brillante fortune, puisque de 1529 à 1698 on en connaît seize éditions; mais de 1528 à 1647 on en connaît vingt-cinq du *Marco Aurelio*, de ce *Marco Aurelio* que Guevara déclarait une œuvre inachevée, mal copiée, mal éditée, et à laquelle il préférait de beaucoup le *Relox de principes*. Pendant longtemps les lecteurs furent, à ce qu'il semble, d'un avis différent, mais on doit constater que la vogue du *Relox de principes* survécut d'une cinquantaine d'années à celle du *Marco Aurelio*. Il faut aussi remarquer que tant que Guevara vécut, le *Marco Aurelio* continua à être imprimé sans nom d'auteur; les seules éditions où figure le nom de l'écrivain sont, à ma connaissance, celles de Lérida 1569, Barcelone 1624 et 1647.

Les vingt-cinq éditions[1] du *Libro aureo de Marco Aurelio* actuellement connues sont les suivantes :

1. — 1528. Seuilla, Jacobo Cromberger.
2. — 1528. Portugal.
3. — 1529. Enueres, Joannes Grapheus.
4. — 1529. [Çaragoça, Jorge Coci].
5. — 1529. Paris, Galliot du Pré.
6. — 1532. Salamanca, Antonio Martin.
7. — 1532. Venecia, Juan Batista Pedrezano.
8. — 1533. Seuilla, Juan Cromberger.
9. — 1536. Anuers, Francisco Aertsen.
10. — 1539. Enueres, Juan Steelsio.
11. — 1540. Enueres, Juan Steelsio.
12. — 1545. Enueres, Juan Steelsio.
13. — 1546. Enueres, Juan Steelsio.
14. — 1550. Anvers, Juan Steelsio.
15. — 1553. Venetia, Gabriel Giolito de Ferrariis.
16. — 1555. Çaragoça, Bartholomé de Nágera.
17. — 1566. Alcalá de Henares, Sebastian Martinez.
18. — 1566. Toledo, Francisco de Guzman.
19. — 1569. Lerida, Pedro de Robles.
20. — 1574. Anvers, Biuda y Herederos de Iuan Stelsio.
21. — 1594. Anvers, Martin Nutio.
22. — 1596. Madrid, Luis Sanchez; Juan Berrillo.
23. — 1604. Amberes, Martin Nucio.
24. — 1624. Barcelona, Geronymo Margarit.
25. — 1647. Barcelona, Sebastian de Cormellas.

***

La présente édition a été faite exclusivement d'après le manuscrit de l'Escurial g. II. 14, dont le texte est exempt

1. Toutes ces éditions sont décrites dans la *Bibliographie* citée plus haut.

des erreurs nombreuses des éditions. Ce manuscrit [1] n'est pas daté, mais on peut considérer comme à peu près certain qu'il est antérieur à 1528, année où les imprimeurs commencèrent à vulgariser l'ouvrage. Si ce manuscrit n'est pas celui qui fut présenté à Charles-Quint, — ce que l'on ne saurait affirmer, — sa belle exécution permet du moins de supposer qu'il fut offert à quelque personnage d'un rang élevé.

R. Foulché-Delbosc.

1. Cf. El P. Fr. Julián Zarco Cuevas, *Catálogo de los manuscritos castellanos de la Real Biblioteca de El Escorial*. Madrid, 1924. Tomo I, pp. 167-168.

LIBRO AUREO

COMIENÇA EL PROLOGO DIRIGIDO ALA. S. C. C. M. DEL INUICTISSIMO SEMPER AUGUSTO EL EMPERADOR NUESTRO SEÑOR DON CARLOS, QUINTO[1] DE ESTE NOMBRE, POR LA GRAÇIA DE DIOS REY DE CASTILLA, DE LEON, DE ARAGON, &c., EMBIADO POR FRAY ANTONIO DE GUEUARA, DELA ORDEN DELOS FRAILES MENORES DE OBSERUANÇIA, PREDICADOR ENLA CAPILLA DE SU IMPERIAL MAIESTAD, SOBRE LA TRANSLAÇION QUE HIZO DE GRIEGO EN LATIN, DE LATIN EN ROMANÇE, AL LIBRO LLAMADO AUREO, EL QUAL HABLA DELOS TIEMPOS DE MARCO AURELIO, DECIMO SEPTIMO EMPERADOR DE ROMA.

PROLOGO

La mayor vanidad que hallo entre los hijos de vanidad es, no contentos ser vanos enla vida, procurar aya memoria de sus vanidades despues dela muerte. Paresçeles que, pues estando enla carne, al mundo sirvieron con obras, desde la sepultura le offrezcan a mas no poder sus voluntades.

1. *Le ms.* : sexto.

Yo iurare iuren los tales, que si el mundo les diera perpetua vida, para siempre ellos permanesçieran en su locura. Paresçe que esto sea verdad : porque todo el tiempo que naturaleza los tuuo en esta vida sin occuparse en otra cosa, en seruiçio del mundo emplearon la vida. Los que son del mundo, biuiendo enel mundo, no es mucho que siruan al mundo; pero lo que nos escandaliza es, porque despues que les atajo los passos la muerte, sin que tome gusto la carne, quieren oler ala vanidad del mundo enla sepultura. No se suffre que vean todos el fin de nuestra vida, y ninguno jamas vea el fin de nuestra locura. Tranquillo cuenta que estando Iulio Cesar, vltimo Dictador y primero Emperador, enla vlterior España enla çiudad de Gades (que agora llamamos Caliz), mirando enel templo esculpida la imagen del magno Alexandro y sus victorias, dio delo intimo del coraçon vn sospiro; y preguntado porque sospiraua, respondio : « O triste de mi! que, enlos treinta años dela edad que yo tengo agora, ya tenia Alexandro sojuzgada toda la tierra, y estaua descansando en Babilonia. Yo, siendo Romano, ni he hecho cosa porque merezca gloria enla vida, ni dexe fama despues de mi muerte. » Aulo Gellio, enel libro delas noches Athicas, dize que el noble Germanico, preguntado porque primero la sepultura de Sçipion yua a visitar antes que a alguna guerra se huuiese de partir, respondio : « Visito la sepultura de Sçipion muerto, delante el qual temblaua la tierra siendo biuo, porque mirando su ventura cobro esfuerço y osadia. Y digo mas : gran animo pone a herir enlos enemigos tener memoria que ha de dexar de si memoria en los siglos aduenideros. » Dize Çiçeron, en su Rhetorica, que vino dende las Thebas de Egypto vn cauallero a Roma, solo por ver si era verdad lo que dezian de Roma. Preguntado por Meçenas que era lo que sentia, respondio : « Mas me contenta la memoria que ay delos passados que no la gloria que tienen los presentes; y la causa de esto es, que vnos por passar alos

biuos, y otros por igualar conlos muertos, hazen tan estrañas hazañas enla vida, que meresçen renombres de immortales despues dela muerte. » Toda aquella gentilidad antigua, como no temian furias del infierno con que penar, ni esperauan gloria enla gloria que gozar, sacauan dela flaqueza fuerças, dela couardia coraçon, para que conlos biuos honra y conlos muertos memoria alcançasen. O quantos y quantos se cometen alos baybenes dela fortuna solo por dexar de si alguna memoria! Pregunto quien hizo al Rey Nino inuentar tantas guerras, ala Reyna Semiramis hazer tantos edifiçios, a Vlixes nauegar tantas mares, Alexandro Maçedo peragrar tantas tierras y poner alas vertientes delos montes Ripheos sus aras, a Hercoles Griego poner donde puso las columnas, a Cayo Çesar el Romano dar çinquenta y dos peligrosas batallas? Por çierto, no lo hizieron solo porel dezir delos que entonçes eran, sino porque dixesemos lo que dezimos los que agora somos. En esto se conosçen los couardes, y los de animoso coraçon, que los vnos buscan occasion para hallar la muerte, y otros inuentan mill regalos para alargar la vida. Los ambiciosos de fama tengan por aueriguada esta sentençia: que el que tuuiere en mucho su fama ha de tener en poco su vida, y el que tuuiere en mucho su vida, de este ternemos en poco su fama. Si los varones heroicos no hundieran sus vidas enel crisol delos peligros, no sacaran tan immortal memoria para los siglos aduenideros. Aquel famoso capitan Marco Marçello, el qual fue el primero que vio las espaldas de Hannibal enel campo, preguntole vno porque era tan denodado enlas batallas, y atreuido enlos combates; respondio : « Amigo, yo soy Romano, y pongo en peligro la vida porque de esta manera asseguro la fama. » Tornado a preguntar porque con tanta feroçidad heria enlos enemigos, y despues con tanta clemençia lloraua con los vençidos, respondio : « El capitan que no es tyranno, sino Romano, conlas manos ha de derramar sangre de sus enemigos, y

iunctamente ha de derramar lagrimas de sus ojos proprios. » Y dixo mas : « Quando estuuiere enel campo, mirelos como enemigos, y que los puede vençer, pero despues de vençidos, acuerdese que son hombres, y el puede ser vençido. » Por cierto, fueron palabras dignas de tal varon. A buen seguro osaremos dezir, que todos los que esto oyeren loaran las palabras que aquel Romano dixo; pero muy pocos imitaran las obras que hizo. Los hombres que tienen los coraçones muy generosos, y los pensamientos muy grandes, quando tuuieren embidia alos antiguos que alcançaron grandes triumphos, acuerdense que trabajosos trabajos passaron antes que se viesen en ellos. Iamas por iamas famoso triumphador triumpho en Roma sin que primero mill vezes no arriscase la vida. Pienso que no me engaño en esto que quiero dezir; y es que la cañada dela fama todos la desean gustar, pero el peligro del hueso duro ninguno le quiere roer. Si por solos deseos se huuiese de alcançar la honra, digo la honra que se tiene por honra, yo iuro que mayores los tiene vn pajes de este tiempo, que los tuuo en su tiempo Sçipion el Romano. O quantos y quantos muy inflatos de soberuia, con solo blasonar dela fama se les passa la vida sin fama! En aquella edad dorada hazian y no dezian : en este siglo maldito dezimos y no hazemos. Y pues ya todos los hombres vanos desean y procuran dexar de su vanidad memoria, tales cosas deuen hazer enla vida porlas quales fama gloriosa y no fama vergonçosa se les sigua despues dela muerte. De muchos passados enlas historias ay memoria, alos quales, sabida la verdad, ternemos mas compassion que embidia. Pregunto quien terna embidia a Semiramis peccando con su hijo? a Eneas y a Anthenor que vendieron a Troya? a Medea que mato a sus hijos? a Tarquino que forço a Lucreçia? a Bruto que mato a Cesar? a Catilina que tyrannizo la patria? a Sylla que derramo tanta sangre? a Caligula que estupro a sus hermanas? a Nero que mato a su madre? a

Domiçiano que no sabia sino matar hombres por mano agena, y caçar moscas con su mano propria? Y como digo de estos pocos, podria armar vna flota de otros muchos. Yo siendo ellos, no se que quisiera; pero ellos siendo yo, mas pena me diera cobrar la infamia que cobraron que perder la vida que perdieron. Dexada la ley diuina, hablando segun presumpçion humana, el que pierde la vida y no pierde la fama, haga cuenta que no pierde nada; mas el que pierde la fama escapando la vida, tengase por dicho que ninguna cosa le queda. Viniendo pues al proposito, serenissimo prinçipe, dende agora adeuino y iuro que iuraria V. M. desear mas immortal fama para la muerte que qualquier reposo para esta vida. Y sino, me engaña la experiençia delas victorias passadas, y el exerçiçio dela guerra presente, y el indiçio que ay de conquistas futuras, caso que vuestro imperial estado sea mucho, y vuestra catholica persona merezca mas. Yo, señor, hos miro con tales ojos, que son tan altos vuestros pensamientos para cosas altas desear, y tan animoso vuestro coraçon para las emprender, y tan determinada vuestra persona para la auenturar, y tan delicada vuestra consçiençia para ninguna cosa iniusta tomar, que V. M. tiene en poco lo mucho que heredo de sus passados respecto delo mucho mas que entiende ganar, y dexar a sus herederos. Preguntado Iulio Cesar porque las noches prolixas del inuierno trasnochaua en tantas nieues, y las fiestas del enojoso verano caminaua con tan grandes calores, respondio: « Yo quiero hazer lo que es en mi mano; despues hagan los hados lo que es enla suya. Por çierto, amigos, entre sabios en mas es tenido el animo con que se da la batalla, que no la dicha de alcançar la victoria; porque lo vno da la fortuna, y lo otro guia cordura. » Fueron palabras como de capitan Romano y principe muy venturoso. Esto digo, Cesarea M., porque si, Dios lo permittiendo, vuestros y nuestros peccados lo meresciendo, fuese tan baxa vuestra fortuna como son altos los

pensamientos, alo menos los escriptores que escreuimos de vuestro siglo para los siglos aduenideros pornemos en nuestras escripturas, que por hazer verdad la letra del PLUS ULTRA que traeis en torno de vuestra diuisa, intentastes conquistar toda la tierra. Por çierto, animoso coraçon V. M. en su cuerpo vidriado deuia sentir, quando, por estas palabras PLUS ULTRA pregonadas por todo el mundo, a todos los passados hos obligastes passar. No quiero, señor, hazeros seruiçio con aquello que ni quereis ni deueis ser seruido, que es mostrarme lisongero. Muy injusto seria que adulaçiones por orejas de tan alto prinçipe se osasen entrar, y por boca de mi que predico las palabras diuinas las viesen salir. En vuestra çelsitud seria poquedad oirlas, y en mi poquedad seria sacrilegio inuentarlas. En fee de sacerdote hablo, deseo mas ser perseguido por dezir verdades, que ser sublimado por seruir con lisonjas. Muchas vezes me paro a pensar, y aun curiosamente me pongo a mirar, si la M^t eterna que dio alos emperadores M^t temporal, si como hos hizo mayores que a todos en todas las grandezas, por ventura si hos hizo mas exemptos que alos otros delas flaquezas humanas. Y al fin al fin veo, que todos los prinçipes, como sois vnos delos hijos de este siglo, no podeis biuir sino ala manera del siglo. Veo que como andais en este mundo, no podeis sino saber a cosas del mundo. Veo que como biuis enla carne, siempre teneis resabio ala pega della. Veo que quando biuis enla vida, estais como yo emplazados dela sepultura; y iuncto con esto veo que como sois mortales por natura, hos quereis hazer immortales por fama. Mueuome a esto dezirlo porque hos seruis de vuestros vasallos, hos aprouechais de vuestros amigos, gastais sin rienda vuestros thesoros, exerçitais vuestras fuerças, cargaishos de mill cuidados, auenturais vuestra persona, y teniendo en poco la vida, jamas formidais dela hora dela muerte. Todas estas cosas holgais ponerlas en almoneda por solo comprar la fama. Los que desean ser prin-

çipes buenos, miren a otros que fueron muy buenos. Es loado Licurguio que dio leyes buenas a los Lacedemonios, Numa Pompilio que honro los templos, el noble Marco Marçello que lloro alos por el vençidos, Iulio Cesar que perdono a sus enemigos, Octauio por ser tan amado de sus pueblos, Alexandro magno porque fue tan dadiuoso de sus dones, Hector el Troyano por ser tan esforçado en sus guerras, Hercoles el Thebano por emplear tambien sus fuerças, Vlixes el Griego por auenturarse a tantos peligros, Hannibal Carthaginense por ir a ganar honra en tierras estrañas, Pyrrho el rey delos Epirotas por inuentar tantos ingenios, Catulo Regulo por suffrir voluntarios destierros, el[1] buen Traiano por su iusta iustiçia, Tito[2] por ser padre de huerfanos, finalmente el[3] presente Marco Aurelio porque supo mas que todos, y fue muy amigo de sabios. Toda esta flota de Emperadores y varones, famosos segun la diuersidad delas edades, floresçieron en diuersas proezas. Yo ni digo, Cesarea M[t], que vn Emperador delos presentes este obligado a cumular en si todas las hazañas delos passados; pero tambien digo que como vn prinçipe seguir a todos en todo le seria impossible, assi no seguir a ninguno en ninguna cosa le seria infamia. Vn Romano muy sabio dixo vna vez a Caton Censorino : « Padre Caton, seria possible que toda la philosophia se encerrase en vna palabra? » Respondiole Caton : « Lee lo que esta en este mi anillo, que solo de este consejo en mi vida me he aprouechado. » Enel anillo estauan escriptas estas palabras : ESTO AMICUS VNIUS ET INIMICUS NULLIUS; quieren dezir : Sey amigo de vno y enemigo de ninguno. Por cierto, debaxo de estas palabras estan muchas y muy graues sentençias. Applicando pues a mi proposito, digo : el prinçipe que quiere gouer-

1. *Le ms.* : al.
2. *Le ms.* : a Tito.
3. *Le ms.* : al.

nar bien su republica, tener con todos iustiçia, gozar de su fama enla vida, y dexar de si eterna memoria, deue tener las virtudes de vno, y carescer delos viçios de todos. Alabo y mucho alabo los prinçipes tener animo y deseo de igualar y pujar a muchos, pero consejo y mucho consejo que la maña y fuerça no la empleen sino en imitar a pocos. Los perros que van a caça donde ay mucha caça, pensando alcançarla toda, no dan alcançe a alguna : quiero dezir que los hombres que con su vida piensan passar a todos, las mas vezes se mueren sin igualar con alguno. Por mucho que vno aya hecho y blasone mas que ha de hazer, al fin al fin cada vno delos mortales no tiene mas de vn ser, vn querer, vn poder, vn nasçer, vn biuir, vn morir; y finalmente, pues no es mas de vno, no presuma mas de por vno. De todos los principes buenos que arriba puse enel cartel dela iusta, nombre el postrero a nuestro Marco Aurelio, porque quedase por mantenedor dela tela. Ha sido mi intençion, serenissimo prinçipe, persuadiros a imitar y seguir, no a todos, no a muchos, no a pocos, sino a vno, y si a vno a este solo Marco Aurelio, conlas virtudes del qual igualaron pocos o ninguno. A este noble Emperador tome V. M. por ayo en su moçedad, por padre en su gouernacion, por adalid en sus guerras, por guion en sus jornadas, por amigo en sus trabajos, por exemplo en sus virtudes, por maestro en sus sçiençias, por blanco en sus deseos, y por competidor en sus hazañas. Yo confiesso que enla sagrada religion christiana fueron tantos y tales muchos Emperadores enla tierra, que fruyen oy de Dios enla gloria. Pero quanto estos me combidan a ser bueno, tanto Marco Aurelio me espanta en no auer sido malo. Por çierto, este, para seguir la virtud o apartarse del viçio, ni temia infierno ni espera[ua] paraiso. La vida de este que fue gentil, y no la vida de otro que fuese christiano, quise, señor, escreuiros, porque quanta gloria en este mundo tuuo este pagano por ser bueno, tanta infamia en este, y tanta pena enel otro terna V. M.,

siendo christiano, s' fueredes malo. Veed, serenissimo prinçipe, la vida de este prinçipe, y vereis quan claro fue su juizio, quan recta su iustiçia, quan recatado en su vida, quan agradescido a sus amigos, quan suffrido con sus enemigos, quan seuero conlos tyrannos, quan paçifico conlos paçificos, quan amigo de sabios y quan emulo de simples, quan venturoso en sus guerras y quan amigable enlas pazes, y sobre todo quan alto en sus palabras y quan profundo en sus sentençias. Veo yo, señor, que sois vno y teneis de complir con muchos. Sois solo, y no podeis estar siempre acompañado, y veohos engolfado en muchos negoçios; por cuya occasion los prinçipes teneis necessidad de muchos auisos. Como V. M. es grande, si como hombre hazeis algun yerro, no se hos osa dar por ello castigo: por lo qual teneis neçessidad mas que nosotros de auiso y consejo. Quanta sea la exçellencia de esta escriptura, no quiero lo escriua mi pluma, sino que lo confiessen los que[1] leyeren la obra. Dire lo que siento : hablando con hombres sentidos de mi edad pienso he leido mucho, pero fuera las diuinas letras, jamas me espanto cosa tanto. Traduziendo este libro, muchas vezes me espantaua ver la Diuina Prouidençia que en juizio de vn gentil tantas cosas ponia. Sacarle de griego en latin, y de latin en nuestro vulgar, y de vulgar grossero ponerle en estilo alto y suaue, quantos sudores ene! enojoso verano! quantos frios enel encogido inuierno! quanta abstinençia auiendo de comer! quanto trasnochar auiendo de dormir! quanto cuidado auiendo de descansar! iuzguelo el que lo experimentare, si a mi no me creyere. La intençion de mis trabajosos trabajos offrezco ala M^t^ diuina, y a V. M. de rodillas presento la presente obra. Yo pido a mi Dios, serenissimo prinçipe, que la doctrina de este libro tanto prouecho haga en vuestra vida, quanto daño me ha causado enla salud corporal de mi per-

1. *Le ms. :* los que lo.

sona. He querido offresçer a V. M. la suma de mis vigilias, y si no se acordare de mis trabajos, ni por eso dexare ni cesare hazeros seruiçios; y quando otra cosa fuere, enlos siglos aduenideros sera mi fee loada de muchos, y su oluido retraido de todos. Y porque va empos de otras cosas mi pluma al presente, no le supplico sino que la rudeza de mi ingenio, la baxeza de mi estilo, la cortedad de mis palabras, el mal ordimbre de mis sentençias, y la poquedad de mi eloquencia, no haga tener en poco tan exçellente obra. Yo he hecho lo que pude. V. M. haga lo que deue, dando ala presente obra grauedad, y a mi su interprete autoridad. No digo mas, sino que la diuina clemençia que dio a la S. C. C. M. tal ser y poder enla tierra, le de la fruiçion enel çielo de su essençia diuina. Amen. Amen. Amen.

SIGUESE EL ARGUMENTO DEL INTERPRETE, ENEL QUAL DECLARA QUIENES FUERON LOS ESCRIPTORES DE ESTE LIBRO, Y COMO HASTA ESTE TIEMPO A ESTADO OCCULTO, Y CON QUANTA SOLIÇITUD POREL DICHO PADRE FRAY ANTONIO DE GUEUARA FUE BUSCADO.

ARGUMENTO

Como el tiempo sea inuentor de todas las nouedades y vn registro cierto delas cosas antiguas, y al fin el tiempo de fin a todo lo que suffre fin, sola la verdad entre todas las cosas esta priuilegiada a que, quando el tiempo paresçiere tener quebradas las alas, entonçes ella como immortal tome mayores fuerças. No ay cosa tan entera que no se desminuya, no ay cosa tan sana que no se estrague, no ay cosa tan rezia que no se quebrante, no ay cosa tan guardada que no se corrompa : todas estas cosas el tiempo las acaba y sepulta, sino a sola la verdad, la qual del tiempo y de todo lo que es

enel tiempo triumpha. Por no ser fauoresçida de los buenos y ser perseguida de los malos, podra [1] la verdad estar algun tiempo a somorgujo y encallada, pero, aunque pese a quien pesare, al fin salira a buen puerto, y tomara tierra Las fructas dela primavera, ni tienen fuerça para dar substantia, ni dulçura perfecta para dar sabor : pero passado el verano, y enla octoñada madurando ya mas el tiempo, lo que se come danos esfuerço, y lo que se prueua tiene mas gusto. Quiero por estas palabras dezir que, en aquellas primeras edades, quan estimados fueron los hombres por sus columbinas palabras y costumbres, tanto fueron despues reprehendidos por sus depressos entendimientos. Por çierto, los antiguos, muy antiguos philosophos, assi Caldeos como Griegos, que primero se remontaron a especular los astros del çielo, y se subieron al monte Olympo a contemplar las influençias delos planetas enla tierra, osare dezir que mas meresçen perdon por su ignorançia, que graçias por su sabiduria. Ellos fueron los primeros que quisieron buscar las verdades delos elementos del çielo, y aun los primeros que sembraron errores enlas cosas naturales de la tierra. Dezia Homero en su Illiada estas palabras delos philosophos mis antepassados : « Condemno lo que supieron, y agradezcoles lo que desearon saber. » Muy bien dixo Homero : porque si enlos antiguos no reynara tanta ignorançia, no huuiera tantas sectas en cada academia. Quien ha leido las muy antiguas antiguedades delos philosophos no me negara que la presumpçion delo que sabian y la ignorançia delo que deseauan saber, causo [2] que, siendo la sçiençia vna, las sectas fuesen diuersas, conuiene a saber : Çinicos, Stoicos, Peripateticos, Academicos, Epicuros, los quales todos fueron tan contrarios enlas opiniones quan diuersos en sus naturalezas. No quiero tanpoco que mi

1. *Le ms.* : poder podra.
2. *Le ms.* : caso.

pluma se desmesure a reprehender tanto los passados, que quede la gloria solo enlos presentes. De verdad, si meresçe galardon el que me enseña el camino por donde tengo de ir, no menos meresçe graçias el que me auisa de donde le puedo errar. La ignorançia delos antiguos no fue sino vna guia para açertar nosotros; y porque ellos erraron entonçes, hallamos el camino nosotros despues. Y para mas gloria suya y mayor infamia nuestra, digo que si los que somos agora fueramos entonçes, supieramos menos que supieron; y si los que fueron entonces fueran agora, sabrian mas que sabemos Paresçe esto ser verdad : porque aquellos sabios, con su diligençia, delas veredas y sendas çerradas hizieron caminos, y nosotros, con pereza, delas carreras llanas y caminos abiertos hazemos prados. Viniendo pues al proposito de lo que quiero dezir, no nos podemos quexar los que somos como se pudieran quexar los que fueron, que la verdad (la qual dize Aulo Gellio ser hija del tiempo)en este postrero terçio del mundo no aya declarado los errores de que auemos de huir, y las verdades y doctrinas que auemos de imitar. Esta oy la maliçia humana tan experta, y los juizios delos mortales tan abibados, que enlo bueno nos falta poco que saber y enlo malo sabemos mas que delo que conuiene saber. De manera que vnos con carta de mas, y otros con carta de menos, todos presumen el juego ganar. Caso que esto sea verdad, es tan poco lo que alcançamos, y ay tanto que podiamos y deuiamos saber, que lo mucho que sabemos es la menor parte delo que ignoramos. Assi como enlas cosas naturales, segun la variedad delos tiempos, assi hazen sus operaçiones los elementos; por semejante enlas cosas morales, segun han succedido las edades, assi se han descubierto las sçiençias. No por çierto todas las fructas vienen iunctas; sino que quando se acaban vnas, comiençan a tomar sazon otras : quiero dezir que ni todos los doctores entre los christianos, ni todos los philosophos entre los gentiles, concurrieron en vn tiempo,

sino que muertos vnos buenos, nasçieron otros mejores. Aquella suprema Sabiduria que todas las cosas mide por su iustiçia y las reparte segun su bondad, no quiso que en vn tiempo estuuiese el mundo estremado de sabios y en otro estremado de simples, a vnos cupiese la fructa y a otros no mas dela hoja, de manera que estos tuuiesen astio delo que aquellos estauan empalagados. Aquel antiguo siglo que fluyo en los tiempos de Saturno, que por otro nombre es llamado dorado, el qual fue tan estimado delos que le vieron, tan loado delos que del escriuieron, y tan deseado delos que del no gozaron, no fue dorado por los sabios que tuuo que le dorasen, sino porque caresçio de malos que le desdorasen. Esta nuestra edad de hierro, ninguno piense que se llama ferrea porque le faltan sabios, sino porque le sobran maliçiosos. Confiesso vna cosa, y pienso terne muchos me fauorezcan en ella, que jamas tuuo el mundo tantos que enseñasen virtudes, y nunca huuo menos que se diesen a ellas. Aulo Gellio dize, enel libro de sus Noches Athicas, que por eso fueron tenidos en tanto los antiguos, porque auia muy pocos que enseñasen y muchos que deprendiesen : agora es al contrario, que ay pocos que deprendan y muchos que enseñen. La poca estima en que son estimados agora los sabios se puede ver por la mucha veneraçion en que fueron tenidos los philosophos. Que cosa fue ver a Homero entre los Griegos, a Salomon entre los Hebreos, a Licurguio entre los Lacedemonios, a Phoroneo entre los Griegos, a Liuio entre los Romanos, a Çiçeron entre esos mesmos Latinos, a Apollonio Tianeo entre todas las barbaras naçiones! Cupoles en su fortuna de venir en tales edades que estaua el mundo tan rico de simples y tan pobre de sabios, que concurrian de remotas tierras, de diuersos reynos, de estrañas naçiones, no solo a oir sus doctrinas, pero aun otros a ver sus personas. No creo me engaño enlas historias : que quando Roma en su prosperidad mas triumphaua, entonçes Tito Liuio sus hazañas escriuia.

Affirma enel prologo dela Biblia el glorioso Hieronymo, que mas venían a Roma por ver la eloquençia de Liuio que no por gozar de algun triumpho Romano. Quando Olympias pario al magno Alexandro, Philipo, marido della y padre del moço, escriuio vna carta a Aristoteles en que dezia : « Yo doy muchas gracias a los dioses, no tanto porque me dieron el hijo, quanto por darmele en tiempo que pudieses tu ser su maestro, y el tu disçipulo. » Marco Aurelio Antonio Emperador, cuya es la presente obra, hablando de si mesmo, escriue a Polion estas palabras : « Hagote saber, amigo, que a mi no me hizieron Emperador por la sangre de mis passados ni porel fauor delos presentes, sino porque fui amigo de sabios, y enemigo de nesçios. » Muy dichosa fue Roma en elegir Emperador tan cuerdo, y muy fortunado fue este buen Emperador venir ala cumbre del imperio no por patrimonio sino por sabio. Y si fue gloriosa aquella edad en gozar su persona, no menos lo sera esta nuestra en gozar su doctrina. Yo he querido intitular este libro EL LIBRO AUREO, que quiere dezir de oro, porque en tanto han de tener los virtuosos descubrir en su tiempo este libro con sus sentençias, como tienen los prinçipes las minas de oro en sus Indias. Yo prometo a todos los que este libro tuuieren, que hallaran tanto prouecho sus animas en passarle y buscar sus doctrinas, como daño sus cuerpos en passar las mares por oro delas Indias. Pero yo adeuino dende agora que aura mas coraçones desterrados enla India del oro, que ojos empleados en leer la obra de este libro. Dize Salustio que se deue mucha gloria alos que las hazañas obraron, y que no se deue menor fama alos que en buen estilo las escriuieron. En este caso ya confiesso no meresçer por mi traduçion alguna fama : antes pido perdon a todos los sabios por las faltas que hallaren en ella. Fuera delas diuinas letras, no ay cosa tan bien escripta, que no tenga necessidad de çensura y lima. Paresçe esto ser verdad, porque Socrates fue reprehendido de Platon, Platon de Aris-

toteles, Aristoteles de Auenroiz, Cesselio de Sulpeçio, Lelio de Varron, Marino de Ptolomeo, Ennio de Oracio, Seneca de Aulo Gellio, Erastonestes de Strabon, Thessalo de Galeno, Hermagoras de Çiçeron, Origenes de Hieronymo, Hieronymo de Ruffino, Ruffino de Donato. Pues en estos cupo correction y en sus obras, que supieron tanto, no es mucho que sea yo de su cofradia no sabiendo alguna cosa. Al paresçer y examen de sabios y virtuosos, de mi voluntad subieto la presente obra; y alos que no fueren tales requieroles se contenten ser lectores, y no juezes della. No ay paçiençia que lo suffra, ni ley que lo permitta : lo que vn sabio con mucha madureza y acuerdo escriue, vn simple con [1] solo leerlo vna vez lo menospreçie. Muchas vezes son reprehendidos los autores y escriptores, no delos que saben traduzir y componer obras, sino delos que no saben entenderlas, ni aun leerlas. Declarandome mas, digo que fueron muchos los que escriuieron delos tiempos de este Marco Aurelio excellente Emperador; conuiene a saber : Herodiano escriuio poco, Eutropio menos, Lampridio mucho menos, Iulio Capitulino algo mas. Las escripturas de estos y de otros paresçieron mas epithomas que no historias. Ay otra differençia entre esta escriptura y la suya, que aquellos escriuieron de oydas; pero delo que yo compuse la presente obra fueron testigos de vista, que no lo oyeron a otros, sino que lo vieron ellos mesmos. Es de saber que entre los maestros que a este Emperador enseñaron las sçiençias, fueron tres, conuiene a saber : Iunio Rustico, Cina Catulo, y [2] Sexto Cheronense, sobrino del gran Plutarcho : estos tres fueron los que escriuieron la presente historia, Sexto Cheronense en griego, y los otros dos en latin. Pienso de esta historia tienen muy pocos notiçia, porque hasta agora no la auemos visto impressa.

1. *Le ms.* : (con).
2. *Le ms.* : y a.

Quando me huue salido de los collegios de mi estudio, y lleuado a predicar a palaçio, como vi tan nueuas nouedades enlas cortes, acorde con deseo de saber darme a indagar y saber cosas antiguas. Acaso passando vn dia vna historia, halle en ella esta historia acotada, y vna epistola en ella inserta, y paresçiome tan buena, que puse todo lo que las fuerças humanas alcançan a buscarla. Despues de rebueltos muchos libros, andadas muchas librerias, hablado con muchos sabios, pesquisado por muchos reynos, finalmente descobrile en Florençia entre los libros que dexo Cosme de Medicis, varon por çierto de buena memoria. He usado en esta escriptura, que es humana, lo que muchas vezes se vsa enla diuina, que es traduzir no palabra de palabra, sino sentençia de sentençia. No estamos obligados los interpretes dar por medida las palabras : abasta dar por peso las sentençias. Como los historiographos de quien sacaua eran muchos, y la historia que sacaua no mas de vna, no quiero negar que quite algunas cosas insipidas y menos vtiles, y entrexeri otras muy suaues y prouechosas. Tengo pensamiento que todo hombre sabio, despues que huuiere leido este libro, no dira yo ser el autor prinçipal dela obra, ni tan poco sentençiara que me excluya del todo della; porque tantas y tan maduras sentençias no se hallan enel tiempo presente, ni tal ni tan alto estilo no le alcançaron los del tiempo passado.

COMIENÇA LA TABLA DELA PRESENTE HISTORIA

Cap. i. dela naturaleza y linage de Marco Aurelio Emperador, y delo que el dize en este caso. fol. xiii (p. 29) [1].

Cap. ii. delos maestros que tuuo Marco Emperador, y delas leyes que tenian los Romanos en criar los moços. fol. xiiii (p. 32).

Cap. iii. delas muchas sciençias que aprendio Marco Emperador, y de vna carta que escriuio a vn amigo suyo llamado Polion. fol. xvi (p. 36).

Cap. iiii. que por ser sabio Marco Emperador, enel tiempo de su imperio floresçieron muchos sabios en Roma. fol. xix (p. 41).

Cap. v. de vn hijo muy querido que tuuo Marco Emperador, el qual se le murio; y del sentimiento que por el hizo. fol. xx (p. 44).

Cap. vi. delos ayos que tomaua Marco Emperador para criar sus hijos; y para esto mando llamar todos los sabios de Italia. fol. xxi (p. 45).

Cap. vii. delo que acontesçio a çinco sabios en casa del Emperador, los quales, por no ser sabios y cuerdos, fueron de su casa expellidos. fol. xxii (p. 47).

Cap. viii. de vn razonamiento que hizo Marco Emperador alos ayos que auian de criar al prinçipe su hijo, enel qual pone muy buenas doctrinas para los moços. fol. xxiiii (p. 50).

---

1. Les folios sont ceux du manuscrit ; les pages celles de la présente édition.

Cap. ix. delos viçios que han de apartar los ayos alos prinçipes y los buenos padres a sus hijos quando los crian. fol. xxvi (p. 54).

Cap. x. Como Marco Emperador criaua alas infantas sus hijas, y que matronas buscaua para enseñarlas. fol. xxviii (p. 58).

Cap. xi. como Marco Emperador elegia los yernos que auian de casar conlas infantas sus hijas, y como los buscaua no ricos sino virtuosos. fol. xxx (p. 61).

Cap. xii. delo que dixo Marco Emperador a vnos caualleros Romanos padres de vn mançebo Romano, al qual querian casar con vna delas infantas. fol. xxxi (p. 63).

Cap. xiii. enel qual Marco Emperador amonesta alos padres que tienen hijos, examinen mucho al yerno o ala nuera : antes que los traigan a casa. fol. xxxii (p. 66).

Cap. xiiii. como Marco Emperador era amigo de nobles exerçicios y enemigo de truhanes, y de vn ruido que huuo en Roma por ellos. fol. xxxiii (p. 68).

Cap. xv. dela buena conuersaçion que Marco Emperador tenia con todos los que tractaua, y como era grato a sus amigos y suffrido con sus enemigos. fol. xxxv (p. 72).

Cap. xvi. dela fiesta que çelebrauan los Romanos en Roma al dios Iano, y de vn gran hecho de clemencia que hizo Marco Emperador en ella. fol. xxxvii (p. 74).

Cap. xvii. que los prinçipes no deuen ser esquiuos en su conuersaçion, y delo que Marco Emperador dixo a vn senador en este caso. fol. xxxviii (p. 76).

Cap. xviii. como Marco Emperador iamas estaua ocioso, y de que manera tenia repartidas todas las horas del dia para complir con todos los negocios del imperio. fol. xl (p. 80).

Cap. xix. como la Emperatriz Faustina pidio al Emperador Marco su marido la llaue del estudio, y lo que le dixo en este caso. fol. xli (p. 83).

Cap. xx. enel qual prosigue Marco Emperador su platica a Faustina; y aqui se tracta quanto peligro tienen los hombres que mucho tractan conlas mugeres. fol. xliii (p. 86).

Cap. xxi. enel qual Marco Emperador, prosiguiendo su platica, finalmente responde a Faustina enlo dela llaue; habla delos antojos delas preñadas. fol. xlv (p. 89).

Cap. xxii. como en tiempo de Marco Emperador vinieron los Mauritanos con vna flota a conquistar la gran Bretaña, que agora es Ingalaterra. fol. xlvi (p. 92).

Cap. xxiii. como Marco Emperador llamo vn dia todos los officiales de su corte, y de vna platica que les hizo contra la oçiosidad. fol. xlvii (p. 93).

Cap. xxiiii. enel qual el Emperador prosigue su platica, y habla quanto peligro tienen los cortesanos que mucho tiempo andan enla corte; es de notar. fol. xlix (p. 96).

Cap. xxv. como el Emperador Marco prosigue su razonamiento; enlo qual alos ayos amonesta que no sean osados por su corte andar oçiosos. fol. l (p. 100).

Cap. xxvi. de vn monstruo muy espantable que fue visto en Siçilia en tiempo del Emperador Marco, y del daño que hizo en Palermo. fol. lii (p. 104).

Cap. xxvii. como enel mes de Diziembre cada año visitaua todos los vezinos de Roma para saber como biuian, y delo que accusaron a vn Romano. fol. liiii (p. 107).

Cap. xxviii. de vna grauissima pestilencia que huuo en Roma en tiempo de Marco Emperador, y delas señales espantables que la precedieron. fol. lv (p. 109).

Cap. xxix. de vna enfermedad que tuuo Marco Emperador; delo que dixo a vnos medicos, porque le reñian que estando malo no dexaua los libros. fol. lvii (p. 112).

Cap. xxx. como enlos prinçipes mas que en todos los otros es muy peligrosa la ignorançia; habla bien en fauor delos sabios. fol. lviii (p. 115).

Cap. xxxi. delo que dixo vn villano del Danubio en pre-

sencia del Emperador Marco a todo el Senado de Roma; es cosa de notar. fol. LX (p. 118).

CAP. XXXII. como el villano prosigue su platica y dize cosas mas particulares al Senado, especial contra los Romanos crueles y juezes tyrannos. fol. LXII (p. 122).

CAP. XXXIII. de vna question que huuo assaz dulce el Emperador conel Senado sobre qual queria mas, el al Senado o el Senado al buen Emperador, y fue juez vn Embaxador de Rhodas. fol. LXIIII (p. 126).

CAP. XXXIIII. como Marco Emperador vio a Faustina y a Lucilla su hija andar en vnas fiestas no bien honestas; reprehendese aqui el poco retraimiento delas matronas. fol. LV (p. 128).

CAP. XXXV. delo que Marco Emperador dixo a vn senador porque le loaua mucho las fiestas del triumpho; toca como son perseguidos los que son de otros muy honrados. fol. LXVII (p. 131).

CAP. XXXVI. de vna reprehension que dio el Emperador Marco a Faustina su muger y ala infanta Lucilla su hija; habla quanto bien o mal se sigue las mugeres ser honestas o dissolutas. fol. LXVIII (p. 134).

CAP. XXXVII. donde prosigue el Emperador su platica, y auisa a Faustina que quite a su hija delas occasiones y que no la fie aun de sus muy propinquos parientes; y notese bien todo. fol. LXXII (p. 140).

CAP. XXXVIII. como Marco Emperador criaua las infantas, y de vna platica que hizo a Faustina; habla del cuidado que han de tener los padres en casar sus hijas y presto. fol. LXXIIII (p. 145).

CAP. XXXIX. dela muerte de Marco Aurelio Emperador, y dela enfermedad y edad y adonde murio. fol. LXXVII (p. 151).

CAP. XL. de vna platica que hizo Panuçio secretario al Emperador Marco su señor estando ala muerte; enla qual le reprehende porque teme la muerte. fol. LXXVIII (p. 153).

Cap. xli. como el Emperador Marco demando a Panuçio su secretario le diese por escripto todo lo que la noche antes le auia dicho. fol. lxxxii (p. 159).

Cap. xlii. delo que respondio Marco Emperador a Panuçio el secretario : habla muchas cosas dignas de notar, assi dela muerte como dela vida. fol. lxxxii (p. 160)

Cap. xliii. delo que Marco Emperador dixo alos ayos de su hijo y gouernadores del imperio: habla que no sean embidiosos, ni cobdiciosos, pues han de regir a otros. fol. lxxxvii (p. 168).

Cap. xliiii. como este exçellente Emperador a su hijo ala hora dela muerte declaro los que quedauan por gouernadores del imperio. fol. xcii (p. 178).

Cap. xlv. delo que dixo Marco Emperador a su hijo Commodo, vnico heredero, ala hora dela muerte : habla quan trabajoso es ser Emperador; y noten los prinçipes toda esta platica. fol. xciii (p. 179).

Cap. xlvi. de otros mas particulares consejos que dio el Emperador a su hijo Commodo : espeçial le auisa que se allegue a consejo, y que no sea pesado enel negoçiar, y mire los que trae cabe si. fol. xcv (p. 184).

Cap. xlvii. delas particulares encomiendas que Marco Emperador encomendo a su hijo, espeçial a su muger y a sus criados. fol. xcvii (p. 187).

Cap. xlviii. delas ultimas palabras que Marco Emperador dixo a su hijo, y dela tabla delos consejos que antes que espirase le dio, y delo que se contenia en ella. fol. xcviii (p. 190).

TABLA DEL EPISTOLARIO

CARTA I. embiada por Marco Emperador a Catulo Çensorino, enla qual habla dela muerte de su muy querido el infante Verissimo. fol. I (p. 193).

CARTA II. embiada por Marco Emperador a vn su amigo llamado Çinçinato, porque siendo cauallero se torno mercader; es letra de notar. fol. IIII (p. 198).

CARTA III. embiada por Marco Emperador a Mercurio, vezino de Samia, enla qual le consuela por vna nao que se le abnego cargada de plomo. fol. VII (p. 205).

CARTA IIII. embiada por Marco Emperador a Cornelio, enla qual habla delos trabajos dela guerra, y dela v[illegible]idad del triumpho. fol. IX (p. 209).

CARTA V. embiada por Marco Emperador a Torquato, vezino de Gayeta, consolandole en vn destierro; no declara la causa porque fue desterrado. fol. XIIII (p. 218).

CARTA VI. de Marco Emperador, embiada a Domicio, vezino de Capua, consolandole en vn destierro; el qual fue desterrado por vn ruido que se leuanto en Roma entre el y otro vezino sobre vn cauallo. fol. XVII (p. 224).

CARTA. VII. embiada por Marco Emperador a Claudio y Claudina, porque siendo viejos biuian a manera de moços; es letra de notar. fol. XVII (p. 228).

CARTA. VIII. embiada por Marco Emperador a Labinia, noble biuda Romana, consolandola enla muerte de su marido. fol. XXV (p. 239).

CARTA IX. embiada por Marco Emperador a vn su muy querido amigo, por nombre Antigono, desterrado de Roma ala isla de Siçilia, consolandole en vn triste caso que le acaesçio. fol. XXVII (p. 244).

Carta x. embiada por Marco Emperador al mesmo Antigono, enla qual habla delos juezes crueles; y en ella pone cosas notables. fol. xxxiii (p. 254).

Carta xi. embiada por Marco Emperador a Lamberto, su gouernador enla isla de Hellesponto, quando desterro todos los truhanes de Italia. fol. xxxviii (p. 265).

Carta xii. embiada por Marco Emperador a Catulo, su muy especial amigo, enla qual le cuenta las nueuas de Roma; es letra de notar. fol. xli (p. 270).

Carta xiii. embiada por Marco Emperador alas enamoradas Romanas, porque estando el en Rhodas representaron del vna farsa en vnas fiestas de Roma. fol. xlvii (p. 281).

Carta xiiii. embiada por Marco Emperador a Bohemia, amiga suya antigua, porque le embio a dezir que se queria con el ir ala guerra. fol. li (p. 289).

Carta xv. dela dicha su amiga Bohemia, en respuesta de la a ella embiada; y es letra de notar. fol. liiii (p. 294).

Carta xvi. embiada por Marco Emperador a Macrina, donzella Romana, dela qual se enamoro viendola a vna ventana. fol. lviii (p. 301).

Carta xvii. embiada por Marco Emperador ala sobredicha Macrina, enla qual le manifiesta cada dia por ella tener mayor pena. fol. lix (p. 304).

Carta xviii. embiada por Marco Emperador a Libia, hermosa dama Romana; dela qual se enamoro viendola en el templo delas virgines vestales. fol. lx (p. 306).

Carta xix. embiada por Marco Emperador a Piramon, su pariente y amigo muy antiguo suyo, enla qual le consuela en vn gran desconsuelo que tenia. fol. lxiii (p. 312).

COMIENÇA EL LIBRO LLAMADO AUREO, QUE TRACTA DELOS TIEMPOS DE MARCO AURELIO, DECIMO SEPTIMO EMPERADOR DE ROMA, SACADO DE MUCHOS ANTIGUOS HISTORIADORES, CORREGIDO, EMENDADO, Y EN SUAUE ESTILO PUESTO POR EL REUERENDO PADRE FRAY ANTONIO DE GUEUARA, PREDICADOR DELA CAPILLA DELA S. C. C. M. ENEL QUAL LIBRO SE CONTIENEN MUY EXÇELLENTES DOCTRINAS MORALES Y PEREGRINAS HISTORIAS.

Cap. I. dela naturaleza y linage de Marco Aurelio Emperador.

Enel año dela fundacion de Roma de seiscientos y nouenta y cinco, enla Olympiada centesima sexagesima tertia, muerto Antonino Pio Emperador, siendo Consules Fuluio Cathon y Gneo Patroclo, enel alto Capitolio, a quatro dias de Octubre, a pedimiento de todo el pueblo Romano y consentimiento de todo el sacro Senado, fue declarado por Emperador vniuersal de toda la monarchia Romana Marco Aurelio Antonino. Este excellente varon fue natural de Roma, nascido enel monte Celio, y segun dize Iullio Capitulino, nascio enlas seis Calendas de Mayo, que son, segun el cuento delos Latinos, a veynte y seis dias andados del mes de Abril. Su padre se llamo Annio Vero. Por cuya occasion, muchas vezes los hystoriadores le llaman Marco Antonio Vero. Verdad es que Hadriano el Emperador le llamaua Marco

Verissimo, porque en el jamas se hallo mentira ni falto verdad. Estos Annios Veros era vn linaje en Roma que se iactaua descender de Numma Pompilio y de Quinto Curcio, el famoso Romano que, por librar de peligro a Roma, y a su persona dar perpetua memoria, spontaneamente se precipito en aquel voragine que en aquellos tiempos en Roma fue visto. La madre de este Emperador se llamo Domicia Clauila, segun cuenta Cina hystorico enlos libros delos linajes de Roma. Estos Clauilos eran personas en aquel tiempo muy estimadas, porque se iactauan descender de Camilo, aquel famoso y antiguo Capitan Romano que liberto a Roma delos Gallos que la tenian tomada. Los hombres que descendian de este linaje llamauanse Camilos, por memoria de Camilo; y las mugeres Romanas llamauanse Clauilas, por memoria de vna hija de Camilo que se llamo Clauila. Era ley muy antigua que todos los Romanos en aquel lugar tuuiesen algun particular priuilegio, enel qual sus antepassados auian hecho al pueblo Romano algun gran seruicio. Por esta costumbre antigua tenian de priuilegio que los del linaje de Camilo tuuiesen la tenencia y guarda del alto Capitolio. Y caso que la variedad delos tiempos, la muchedumbre delos tyrannos, y el bullicio delas guerras ciuiles fuesen occasion de desminuirse la antigua pollicia de Roma y introduzirse vna manera no buena de vida, no por eso leemos esta preheminencia delos Romanos ser quebrantada, si no fue enel tiempo de Sylla, quando hizo la vniuersal proscripcion contra los Marianos. Muerto Sylla el cruel, como preualesciese Iulio Cesar el piadoso, hecho Dictador de Roma y cabeça delos Marianos, anullo todo lo de Sylla y torno enel estado antiguo la republica. Que aya sido la condicion, estado, pobreza, riqueza, fauores o disfauores de sus padres de Marco Aurelio Emperador, no lo hallamos enlas hystorias antiguas, aunque con toda diligencia han sido escudriñadas. Los antiguos Romanos hystoriadores no tenian cos-

tumbre de escreuir las vidas delos padres delos Emperadores, mayormente quando los hazian Monarchas, mas porel merecimiento que tenian los hijos que por la autoridad que heredaron de sus padres. Verdad es que dize Iullio Capitulino, su padre de Marco Aurelio el Emperador auer sido pretor enlos exercitos y capitan enlas fronteras, enlos tiempos de Trajano el bueno, y Hadriano el sabio, y Antonino Pio el piadoso, emperadores. Confirmalo esto lo que escriue el mesmo Marco Aurelio estando en Rhodas a otro amigo suyo llamado Pulion que moraua en Roma por estas palabras : « Mucho sentia, amigo mio Pulion, la absencia de Roma, mayormente desque me via tan solo en esta ysla. Mas como la virtud al estraño haga natural, y el vicio al natural torne estraño, como ha diez años que leo aqui en Rhodas philosophia, tengome ya por natural dela tierra. Y lo que me ha hecho oluidar los regalos de Roma y abezarme alas asperezas dela ysla, es que hallo aqui muchos amigos de mi padre. Ya sabras como fue aqui Capitan contra los Barbaros por Hadriano mi señor y Antonino mi suegro por espacio de quinze años. Y sete dezir que los Rhodos son hombres agradescidos. Bien quisiera en Rhodas tantos años leer philosophia, quantos mi padre enla mesma Rhodas estuuo enla guerra, mas no puedo, porque Hadriano mi señor me manda vaya a residir a Roma, y todavia huelga hombre de ver su naturaleza. » Pues por las palabras de esta charta creeremos Annio Vero, padre del Emperador Marco, lo mas de su vida auer expendido enla guerra. No se suele, por cierto, fiar assi de ligero tener officio de frontero enla frontera, sino es ya a persona muy exercitada enlos exercicios dela guerra. Y como toda la gloria del Romano de Roma era dexar de si buena fama, aquel por cierto era tenido por mas esforçado, y enel Senado tenia mayores amigos, de quien fiauan la conquista delos mas crudos enemigos. Segun dize Sexto Cheronense hystoriador, los Romanos, aunque tuuiesen entre

manos muy peligrosas guerras, siempre tuuieron en quatro partes del imperio muy enteras sus guarniciones, conuiene a saber: en Bizanzio que agora es Constantinopla, por amor delos de Oriente; en Gades que agora es Caliz, ciudad de España, por amor delos de Occidente; enla ribera del Rhodano [1] que agora es el rio Rin, por los Germanos; enlos Colosos que agora se llaman los de Rodas, por causa delos Barbaros. Enlas Calendas de Henero, quando se repartian los officios enel Senado, proueido el Dictador semestre, y los dos Consules annuales, luego enel tercero lugar se proueyan los quatro mas excellentes varones para defender aquellas quatro fronteras. Paresce ser esto verdad, porque todos los famosos Romanos leemos en su mocedad auer sido fronteros en aquellas fronteras. El gran Pompeyo inuerno conlos Bizancios; el dichoso Scipion conlos Colocenses; el animoso Julio Cesar conlos Gaditanos; y el muy estimado Mario con los Rhodanos. Esto hemos dicho, que pues Annio Vero padre de Marco el Emperador leemos auer sido pretor enlos officios y vno delos quatro Capitanes de aquellas fronteras, que deuia de ser en Roma vna delas personas muy señaladas.

Cap. II. delos maestros que tuuo Marco Aurelio Emperador, y de las leyes que tenian los Romanos en criar los moços.

No tenemos por auctenticas hystorias, donde, quando, como, en que manera, en que exercicios, con que personas, o en que tierras, aya expendido lo mas de su vida este buen Emperador. Solamente en breues palabras dize Julio Capitulino auer estado los veinte y tres años so encomienda de Hadriano el Emperador. Pero lo contrario se halla por otros

1. *Sic.*

hystoriadores. Segun dize Sexto Cheronense en su hystoria, no tenian costumbre los coronistas Romanos de escreuir las cosas que hizieron los principes antes que fuesen principes, sino solo de aquellos moços que desde moços tuuieron muy altos los pensamientos. Paresce ser esto verdad porque cuenta largamente Suetonio Tranquillo las hazañas y acometimientos temerarios que Gaio Iulio hizo en su moçedad, por mostrar alos principes aduenideros como fue muy grande la ambicion que tuuo de alcançar la monarchia, y muy poco el seso y madureza para conseruarse en ella. No es cosa nueua enlos hombres que anhelan a cosas muy arduas que quanto mas altos tienen los pensamientos, tanto mas baxa sientan la fortuna, y quan diligentes fueron en complir su dèseo, tan descuidados se mostraron en conseruar su reposo. Caso que Annio Vero, su padre de Marco el Emperador (como arriba diximos), huuiese seguido el exercicio dela milicia, pero a su hijo pusole enel camino dela sciencia. Era ley muy usada y costumbre muy guardada enla pollicia Romana, que todo ciudadano que gozaua dela libertad de Roma, que en compliendo diez años su hijo, no le pudiese por las calles mas dexar andar vagabundo. No auia de permittir el censor que regia a Roma y miraua los barrios cada dia della, mas de hasta diez años al niño que fuese niño : dende en adelante era obligado su padre o criarle fuera del ambito de Roma, o salir por fiador que su hijo no haria ninguna locura. Quando Roma triumphaua, y por su pollicia Roma al mundo regia, cosa por cierto monstruosa de ver entonces y no menos espantosa a nosotros de oir agora, ver en Roma quatrocientos mill vezinos, entre los quales eran mas delos dozientos mill moços, y que tuuiese tan enfrenado el brio de tanta iuuentud, que al hijo de Cathon castigaron por atreuido, y a un hermano del buen Cina desterraron por vagabundo. Si no nos engaña Çiçeron enel libro delas leyes Romanas, ningun Romano auia ser osado atrauesar

por las calles de Roma, si no lleuaua enla mano la señal del officio de que biuia, porque todos cognosciesen que biuia de su trabajo y no del sudor ageno. Y esta ley por todos ygualmente era guardada. El Emperador lleuaua un blandon ardiendo delante de si; el Consul unas hachas de armas; los Sacerdotes unos pileos a manera de escofias; los Senadores vnas conchas enlos braços; los Censores una tablilla pequeña; los Tribunos vnas muças; los Centuriones unas touas; los Oradores vn libro; los Gladiatores vna espada; los Sastres vnas tijeras; los Herreros vn martillo; los Plateros vn crisol; y assi de todos los otros offiçios. Podemos collegir delo sobredicho, que pues Marco el Emperador fue nascido en Roma, sus padres desde la niñez le darian buena criança. Y caso que nos sean los prinçipios de su moçedad occultos, alo menos somos çiertos sus medios y fines auer sido muy gloriosos. Su padre Annio Vero quiso que su hijo Marco, dexadas las armas, siguiese el estudio; y por cierto es de pensar que fue esto hecho mas por la cordura del padre que no por la couardia del hijo. Si los hechos delos muertos no engañan alos que somos biuos, y el caso se iuzga por iuyzios claros y se sentençia por personas maduras, hallaremos que pocos han sido los que se han perdido por letras, y muy menos los que se han ganado por armas. Reboluamos todos los libros y pesquisemos por todos los reynos, y el fin diranos auer pocos en sus reynos muy dichosos en armas, y iuncto con esto tener muchos muy famosos en letras. Demos de todo esto exemplo, y vera ser verdad lo que digo. No tuuieron mas de un Rey Nino los Assyrios, vn Hormesta los Siciomios, vn Licurguio los Lacedemonios, vn Prometheo los Aegypcios, vn Machabeo los Hebreos, vn Hercoles los Griegos, vn Alexandro los Macedonios, vn Pyrrho los Epyrotas, vn Hector los Troianos, vn Theutonio los Cymbros, vn Biriato los Hispanos, vn Hanibal los Pennos, un Iulio Cesar los Romanos. No es assi delos hombres doctos : porque si los Griegos tienen

a Homero, no menos Grecia se iacta de los siete sabios, alos quales creemos mas en su philosophia que no a Homero enlas guerras de Troia. Porque tan difficil sera hallar vna verdad en Homero, como vna mentira en estos sabios. Por semejante los antiguos Romanos, no solo tuuieron a Ciceron muy eloquente, pero tambien a Salustio, y a Lucano, y a Tito Liuio, y a Marco Varron con otro esquadron de varones muy aprobados, los quales dexaron tanto credito en sus escripturas por dezir las verdades, quanto le perdio Ciceron enel Senado por usar de lisonjas. Y como dezimos de estos pocos Griegos y Latinos, podriamos dezir delos Assyrios, Persas, Medos, Arguios, Acayos, Pennos, Gallos, Germanos, Britanos, Hispanos, enlas quales naciones todas sin comparacion dexaron de si mas memoria y honraron su patria, los que esclarecieron por letras, que no los que se señalaron por armas. Dexadas pues las hystorias peregrinas, y tornando ala criança de nuestro Emperador Marco Aurelio (como cuenta Eutropio enel libro de Cæsaribus), segun que este excellente varon deprendio muchas y diuersas sciencias, assi tuuo muchos y diuersos maestros para enseñarselas. Estudio grammatica con vn maestro que se llamaua Eufornion. Musica con otro que se llamaua Gemino Commodo. Eloquencia con Alexandro Greco, y con Orosio Apro Fronton, y Pulion. En philosophia natural tuuo por maestros a Commodo Calcedonico, varon anciano y que expuso a Homero, y a Sexto Cheronense sobrino del famoso Plutarco. Estudio assi mesmo leyes y fue su maestro Volusio Meciano. Preciose este Emperador de saber pintar y debuxar, en cuya arte fue su maestro Diogeneto, en aquellos tiempos famoso pintor. Trabajo assi mesmo saber y escudriñar a que se extendia el arte de nigromancia, por cuya occasion yua publicamente a oir a Polonio. Y porque no se quedase algo de deprender, diose sobre todas las sciencias ala cosmographia, enla qual tomo por maestros a Junio Rustico el qual despues

escriuio su vida, y a Cina Catulo, que escriuio la muerte suya, y la vida de Commodo su hijo. De estos varones excellentes que florecian en aquellos tiempos, fue doctrinado enlas virtudes y enseñado enlas sciencias. Llorando Ciceron la antigua pollicia de Roma porque via gran perdimiento enla republica presente, dize en su Rhetorica : que los antiguos Romanos alli ponian siempre los ojos de donde pensauan poderles nascer mayores peligros. Cinco cosas tenian en Roma entre las otras, sobre las quales auia suprema vigilancia, enlas quales ni el Senado se descuidaua, ni ley alguna dispensaua, y eran estas : Los sacerdotes que fuesen honestos, las virgines vestales muy castas, los censores muy justos, los capitanes muy esforçados, y los que enseñauan a moços muy virtuosos. No se permittia en Roma, el que era maestro de sciencias fuese discipulo de vicios.

Cap. iii. de las muchas sçiençias que aprendio Marco Aurelio Emperador, y de vna carta que escriuio a vn amigo suyo llamado Polion.

Preguntado Apollonio (segun dize Philostrato) quien fuese el mas rico del mundo, respondio : « El mas rico es el mas sabio ». Tornando a preguntar, quien fuese el mas pobre, respondio : « El mas pobre es el mas simple. » Fue por çierto sentencia digna de tal persona, la verdad dela qual cada hora vemos por experiençia. El hombre sabio resualando en muy varios casos dela fortuna se tiene, y el hombre simple enlas muy pequeñas occasiones dela vida aun no tropeçando cae. No ay caso por perdido que sea, que puesto en mano de vn sabio del no esperemos remedio, y no ay caso por ganado que sea, puesto en mano de algun simple que no se espere perderlo. Preguntado Xenophonte philosopho de dos cosas qual eligirian, ser simple y sublimado, o ser sabio y abatido,

respondio : « Yo tengo muy gran compassion al loco sublimado, y tengo muy gran embidia al sabio abatido, porque el sabio, solo que le den el pie subira para no caer, y el loco, solo que le de un baiben la fortuna, caera para no se leuantar. » El padre que muere dexando a su hijo pobre y sabio, piense que le dexa mucho, y el que le dexa rico y loco, piense que le dexa nada. Estas cosas considerando Annio Vero padre del Emperador, como padre que de coraçon amaua a su hijo, no fue contento con darle vn maestro que lo hiziese virtuoso, y deprendiese vna sciencia con que occupase su juizio, pero diole muchos maestros que le refrenasen de viçios, y mando que deprendiese muchas sciencias, porque tuuiese mas exercicios. Quanto aya trabajado en deprender, y quantas sciencias y con quanta voluntad las deprendio, y que es lo que siente en este caso, escriuelo el mesmo, desde Agrippina que agora es Colonia, a Polion su amigo por estas palabras : « Marauillaste, amigo, porque al cabo de mis dias no dexo de deprender nueuas cosas. El que solo tiene un manjar y no puede comer del, dexado aquel que por auentura le era sano, acomete comer otros, aunque vee que le son dañosos. Esta excellencia tiene el que se vee con diuersos manjares, que teniendo hastio de vno bueno, puede comer de otro mejor. El que fuere sabio, sin mas declararlo me aura entendido. Como todas las artes al fin al fin harten, y todas las sciencias por dulçes que sean al fin al fin empalaguen, el que no sabe mas de vna sciencia, aunque sea sabio corre mucho peligro, porque teniendo nastio de aquella, occupa en otras cosas dañosas la vida. Los varones heroicos que sacudida la pereza dexaron de si eterna memoria, no solo quisieron aprender vna sciencia con que azerasen sus juizios, pero trabajaron no menos de deprender otras muchas con que los aguzasen, desque se le parasen botos. En todas las cosas naturales con muy pocas dellas naturaleza se arta, sino es el juizio y el entendimiento, que aun con muchas se siente ambriento.

Y pues el entendimiento tiene tal condicion que con la libertad se desmanda, con la ligereza se encumbra, con la sotileza penetra, conla biueza cognosce, y conla ignorancia se derrama, necessario es con tiempo remontarle a cosas muy arduas, antes que se abata a cosas ciuiles. Todos los daños corporales que alos mortales pueden succeder, o las medicinas los sanan, o la razon los remedia, o el tiempo largo los cura, o la muerte los ataja; solo al entendimiento offuscado en errores, y deprauado en malicias, ni medicina le sana, ni razon le encamina, ni consejo le aprouecha. Los antiguos philosophos en aquel siglo glorioso, y en aquella edad dorada, no solo deprendian vna cosa con que sustentasen su vida, y augmentasen su fama, pero sudauan por saber todo lo que se sabia, y de nueuo buscauan mas que saber. En la Olympiada septuagesima qulnta, ayuntadas muchas gentes alas vertientes del monte Olympo a celebrar sus juegos, acaso vino alli vn philosopho Thebano, que todo lo que traya consigo, por sus manos proprias auia sido labrado: los çapatos el los auia hecho, el sayo el le auia cosido, la camisa el la auia texido, los libros el los auia escripto, y assi de todas las otras cosas. Espantadas todas las gentes que alli estauan iunctas de tan gran monstruosidad en vn hombre, fue por muchos muchas vezes preguntado, donde tantas cosas auia deprendido. Re pondio: « La pereza delos hombres ha causado que vna arte e diuidiese por muchas artes. Lo que agora saben todos, era obligado a saber solo uno. » Cierto respondio muy altamente este philosopho, y por cierto los que lo oyeron auian de quedar tan afrontados destas palabras, quanto el philosopho vanaglorioso de sus vestiduras. Quexese cada vno de su descuido, y ninguno culpe al tiempo que es breue, y a nuestra naturaleza que es flaca. Porque no ay cosa tan dura que no se ablande, ni tan alta que no se alcance, ni tan apartada, que no se vea, ni tan sotil que no se sienta, ni tan obscura que no se aclare, ni tan profunda que no se

descubra, ni tan entera que no se desmiembre, ni tan desmembrada que no se ayunte. ni tan perdida que no se gane. ni tan impossible que no se conserue, si de todo coraçon en buenos exerçiçios occupamos las fuerças, y nuestro entendimiento empleamos en cosas altas. No niego que es para poco nuestra naturaleza, pero tambien confieso que muy para menos la haze nuestra pereza. Querria yo preguntar alos hombres malos que rogamos sean buenos, y ellos luego appellan de nuestros consejos para la carne, diziendo ser flacos, como para inuentar males tienen juizio, para ponerlos en obra tienen fuerças, y para perseuerar en ellos jamas les falta constançia. Esto se causa. que enlos vicios y miserias nos llamamos naturales para los cometer, y enlas virtudes y proezas nos llamamos estraños y flacos para las obrar. Ninguno infame ala naturaleza que es flaca, ni leuante alos dioses que son crueles, porque no menos habilidad tenemos para lo bueno que promptitud para lo malo. No diga alguno: quiero y no puedo apartarme del vicio; que mejor dira: puedo y no quiero seguir la virtud No quiero infamar reynos estraños, sino hablar de nuestros latinos, y por ellos veran quienes fueron enlos males, y que tales pudieran ser enlos bienes. Pregunto los gastos que hizo Marco Antonio con Cleopatra, la proscripcion que hizo Sylla delos nobles de Roma, la coniuraçion que inuento Catilina contra su patria, la sangre que se derramo por causa de Pompeyo enlos campos de Pharsalia, el robo que hizo Julio Cesar del erario, las crueldades que uso Nero el cruel con su madre, los strupos que cometio Caligula con sus hermanas, la traicion que hizo Bruto contra su padre Gayo, las liuiandades y crueldades de Domiciano conlas virgines vestales, las traiciones que uso Julio Patroclo conlos Siculos, los insultos que hizo Vulpio Lemarino enlos templos de Campania. Querria yo saber estos que aqui cuento, y otros muchos que dexo, las fuerças y mañas que emplearon en tantos males, quien les quito las empleasen, si quisieran,

en otros bienes. Esto todo he dicho, amigo mio Polion, por responderte alo que me preguntas, y es en que sciencias he gastado mi tiempo, pues oye que a mi plaze dezirtelo. Annio Vero mi padre a mi me dio no mas de ocho años de infançia, los quales pasados, hasta los diez, a leer y escreuir anduue enel escuela, desde los diez alos treze, enel estudio de Eufornion aprendi grammatica, desde los treze hasta los diez y siete con Alexandro Greco orador deprendi eloquencia, dende aquel tiempo hasta complir veinte y dos años oy con Sexto y Calcedon natural philosophia. Passados estos años, fuime a Rhodas y alli ley hasta los treinta y dos años oratoria. Alos treinta y dos años de mi edad torne ala ciudad de Partinople, donde estuue quasi tres años con Fronton Griego deprendiendo las letras Griegas, y dime tanto a ellas de coraçon, y ellas a mi entregaronseme de tan buena voluntad, que mas facil oraua en griego, que escriuia en latin. Estando ya yo de assiento en Roma, leuantose la guerra de Dacia, ala qual Hadriano mi señor me embio en persona. Y, como enlos reales no pudiese traer libros de sciencia, acorde de prender con Gemino Commodo musica, porque con la dulcedumbre delos instrumentos se desapegase mi cuerpo de algunos viçios, que ya por mi casa se me entrauan desapoderados. Todo el restante de mi vida tu sabes que se a empleado en tener officios en Roma hasta que a mis manos los hados traxeron la Monarchia. » Hasta aqui habla el Emperador. Pues por esta carta que escriuio a su amigo, parece bien quan sin ociosidad paso su tiempo. Razon es de creerle en todo lo que dize, porque tan excellentes obras que el obro y tan grandes sentençias que escriuio, no podian proçeder sino de hombre muy sabio, y de juizio muy subido.

Cap. iiii. que por ser sabio Marco Aurelio Emperador, en su tiempo floresçieron muchos y muy famosos sabios en Roma.

Como la vida del prinçipe no sea sino un blanco donde todos assestan, y vn señuelo al qual todos se abaten, vemos por experiencia que alo que es inclinado el principe trabaja seguir el pueblo. No tiene discrecion el vulgo para reprochar lo malo y elegir lo bueno. No menos por cierto se abate al falso señuelo de pluma, que al verdadero de carne, por cuya occasion de solo un buelo que dio perdio la libertad que tenia, y no mato la hambre con que rabiaua, y sobre todo las alas del libre se le tornaron en piyuelas de seruidumbre. No carece de graue culpa e immortal infamia el principe que, auiendo de dar la mano de buena vida con que otros se leuanten, atrauiesa el pie de malas costumbres do todos tropieçan. Pero sin comparaçion es mayor la liuiandad del pueblo, que no el descuido del prinçipe, porque a vno que biue mal, seguirle vno no es marauilla, ni aun tanpoco que le sigan algunos no es cosa nueua, ni en caso que le siguan muchos no es espanto, pero seguirle todos en todo, esto es graue escandalo. Si el pueblo fuese quien auia de ser, mas presto se tornaria vno por muchos delo malo alo bueno, que no muchos por vno delo bueno alo malo. Por cierto, bien sabe cada vno, por ignorante que sea, que con nuestros principes, si somos obligados a obedesçer su iustiçia iusta, no somos obligados a imitar su vida mala. Pero que diremos, que estan oy en tanta estima el regalo de sus personas, y tan abatido el rigor de su imperio, que sin verguença ninguna menospreciamos sus mandamientos iustos, y seguimos sus obras malas. O si los principes tuuiesen tantos buenos que cumpliesen lo que mandan, como tienen malos que imiten lo

que hazen, yo iuro que no huuiese menester tener carçel para los trauiesos, mordaza para los blasfemos, hierro para los esclauos, rollo para los traidores, cuchillo para los adulteros, pozo para los salteadores, ni horca para los ladrones. Quiero dar exemplo de todo esto, y veran ser verdad lo que digo. Si el Rey es inclinado a caça, todos caçan; si en iuegos, todos iuegan; si a armas, todos tornean; si es adultero, todos adulteran; si es liuiano, todos son locos; si es virtuoso, todos son cuerdos; si es callado, todos se refrenan; si es atreuido, todos se desmandan; si es piadoso, todos son clementes; y si es sabio, todos deprenden. Y porque no culpemos a solos los presentes de nuestros tiempos, traigamos a la memoria algunos principes delos tiempos passados. Quien ha leido a Sexto Cheronense enel libro que se llama delas varias inclinaciones que tuuieron los prinçipes, hallara que Romulo fundador de Roma honro mucho alos canteros, Numma Pompilio su successor alos sacerdotes, Paulo Emilio alos marineros, Camillo capitan alos monteros, Gayo Cesar alos plateros, Scipion alos capitanes, Augusto Octavio alos iugadores de pelota, Caligula alos truhanes, Tiberio alas alcahuetas, Nero el cruel alos dançadores de espadas, Claudio alos escriuanos, Sylla alos armeros, Mario su competidor alos entalladores, Vaspasiano el bueno alos pintores, Tito su hijo mejor alos musicos, Domiciano hermano deste y muy malo alos ballesteros, y sobre todos nuestro Marco Aurelio Emperador alos sabios. Las varias inclinaciones que en diuersas cosas tuuieron los principes hizieron variar los fauores o disfauores de muchos conlos pueblos. Y como el vulgo mire mas el fauor que no la iusticia, aquellos officios son mas fauorescidos, alos quales los prinçipes se muestran ser mas inclinados. Esto todo dezimos por mostrar quanto fueron fauorescidos en tiempo de este Emperador todos los sabios. Si las hystorias no nos mienten, desde los tiempos de Mecenas el Romano, el qual fue el mas venturoso en tener por amigos

sabios, que no en inuentar nueua manera de manjares, hasta Marco Aurelio passaron diez y siete Emperadores, que fueron Julio, Octauio, Tiberio, Caligula, Claudio, Nero, Galba, Otho, Vitello, Vaspasiano, Tito, Domiciano, Nerua, Traiano, Hadriano, Antonino, y Aurelio. Delos quales todos, solos dos hallamos que fueron fauorescedores de sabios, conuiene a saber Nerua y Traiano. Todos los otros Emperadores no solo fueron discipulos delas mentiras, pero hizieronse açote delas verdades. Parece esto ser verdad, porque Julio persiguio a Ciceron, Octauio desterro a Ouidio, Tiberio empozo a Caluiçio, Caligula degollo a quatro oradores iunctos, Nero mato a su maestro Seneca, Claudio encarçelo a su tio Lucano, Otho ahorco a Patroclo, Domiciano desterro a todos los oradores de Roma, y por mostrar mayor su maldad, quando salian los sabios por vna puerta a ser desterrados, entrauan los truhanes por otra, los quales por Tito su hermano de Roma auian sido expellidos. Y como digo de estos pocos, podia dezir de otros muchos. No fueron por cierto assi tractados en tiempo de este buen Emperador. Y que esto sea verdad parece por muchos y muy excellentes varones en diuersas sciencias doctos, que en su tempestat floreçieron. Iulio Capitulino cuenta algunos dellos, y son los siguientes: Alexandro Griego, Trusion, Polion, Euthicio, Annio Macro, Cauinio, Herode Athico, Fronton, Cornelio, Apollonio, Sexto Cheronense, Iunio Rustico, Claudio Maximo, Cina Catulo, Claudio Seuero, y el muy famoso Diogeneto pintor, y el muy docto en leyes Volusio Meciano. Estos todos estauan en su palacio, y residian en su presencia, que otros muchos auia en Roma, y estauan derramados por Italia. Cosa fue marauillosa de ver en aquellos tiempos, quanta fue la muchedumbre que floreçieron de sabios: no auia padre que si tuuiese dos hijos no pusiese el vno al estudio, el otro por la ley Romana auiale de dar para la guerra. Ya sabian todos que qualquier mancebo que fuese sabio sobre todos, del Emperador auia de ser muy fauoreçido.

Cap. v. de vn hijo muy querido que tuuo Marco Aurelio Emperador, el qual se le murio, y del sentimiento que por el se hizo.

Solos dos hijos varones tuuo Marco Aurelio el Emperador (segun dize Herodianò), el mayoradgo delos quales se llamo Commodo, y el hijo menor era su nombre Verissimo. Fue este infante muy hermoso enel cuerpo, y muy virtuoso enla vida, y conla hermosura atraya a si los ojos de muchos, y con sus buenas inclinaçiones robaua los coraçones de todos. Era esperança del pueblo, y gloria del viejo su padre. Y caso que el otro era prinçipe y este infante, tenia el Emperador acordado que aunque nascio ala postre, por sus virtudes heredase primero, y el que nascio primero por sus desmeritos fuese deshеredado. Y como los buenos deseos al mejor tiempo se manquen con los hados desdichados, siendo el Emperador de cinquenta y dos años y el hijo diez y seis, la gloria de Roma, la esperança de su padre, y la vida del hijo huuieron fin. Y fue tan llorada su muerte, quanto deseada su vida. Era de auer piedad, porque el Senado de lastima no via al Emperador, y el viejo conel dolor no salia al Senado. Estuuo Roma muy triste, y el Senado retraido enel alto Capitolio por muchos dias. Y como los ventisqueros del inuierno hagan tener en poco las ruçiadas del verano, y las cosas dela honra nos costriñan oluidar las desdichas dela fortuna, como hombre de alto ingenio y de animo fuerte, quedando el dolor todauia enel coraçon arraigado de dentro, acordo de escamondar las ramas dela tristeza de fuera, fingiendo de fuera alegria, teniendo de dentro dolor. Pues Marco el Emperador, como hombre que se le apedreo toda su viña, en quien tenia su esperança, y despues de contenta con qualquiera rebusca, muerto el infante Verissimo su muy

querido hijo, mando traer al principe Commodo su vnico heredero. Desde que su hermano el infante auia muerto, el en palaçio no auia entrado. Y vista la desemboltura demasiada que traia el hijo, arraseronse los ojos de agua al padre, acordandose dela verguença y reposo del infante malogrado. Lo qual visto por Faustina su madre, la qual visceralmente le amaua, mando que quitasen al hijo delante la presencia del padre.

Cap. vi. delos ayos que tomaua Marco Emperador para criar sus hijos, y para esto mando llamar todos los sabios de Italia.

Avnque estaua occupado el coraçon del viejo enla muerte del infante, no por eso tenia remontado el juizio para hazer criar muy bien al principe heredero. Por cierto, tales son los principes enla edad de hombres, quales fueron criados enla tierna edad de niños. Pues cognosciendo el padre que las corruptas inclinaçiones del moço no auian de corresponder ala buena gubernaçion del imperio, mando el buen Emperador en toda Italia llamar los mas sabios en letras, los mas famosos en fama, y los mas virtuosos de hecho. Y como en muchas cosas es mayor la infamia del infamado por malicia, que la culpa del culpado por flaqueza, assi en otras cosas es mayor la fama publica, que la virtud secreta. Por esta occasion, despues de ayuntados todos los sabios, mandolos examinar, auiendo informaçion dela sangre de sus pasados, del concierto de sus casas, del tracto de sus haziendas, del credito entre sus vezinos, dela pureza de sus vidas, dela grauedad de sus personas, y al fin delas sciencias en que eran enseñados. Mando por orden examinasen alos astrologos en astrologia, y alos musicos en musica, y alos oradores en oratoria, y assi delas otras sciencias, y esto no en vn dia sino

en muchos; y no solo por informaçion de otros, pero por experiençia propria los cognoscia. Fueron tan examinados todos como si no huuiera de quedar mas de vno. Y como para el perfecto cognoscimiento delas cosas en que mucho nos va, es menester el parecer ageno, el juizio claro, y la experiencia propria, mando elegir de muchos, pocos, y de pocos, los mas sabios, y delos mas sabios, los mas cuerdos, y delos mas cuerdos, los mas ancianos. Segun las siete artes liberales, señalaronse de cada sciencia dos maestros, de manera que era el principe vno, y los ayos catorze. Esto hecho, como, ala fama de tan gran cosa que era, al principe que auia de mandar a todos le quisiesen dar maestros que mandasen a el, vinieron mas sabios de tierras estrañas que delas comarcas de Roma. El buen Emperador, considerando que los que venian a su seruiçio, no era razon se fuesen con ningun descontento, a vnos con alegres palabras, otros con çierta esperança, otros con dones presentes, fue despedida por el aquella hueste de sabios, sin sentir alguno que fuesen quexosos. Y si el caso fue afamado por la fama delos sabios, no menos fue venturoso por la cordura del Emperador en embiarlos tan bien despedidos, porque embio tan satisfechos los letrados vencidos, como quedauan contentos los vencedores. Y por cierto tenian todos razon, porque los vnos lleuauan en prendas palabras dulces del padre, y los otros quedauan apoderados conla empresa del hijo. No contento con esto el buen Emperador, mando que los ayos fuesen aposentados en su palacio, y comiesen en su presençia, y acompañasen a su persona, por ver si su vida era conforme con su sciencia, y si las fingidas y rhetoricas palabras eran conformes enla execuçion delas obras. Era cosa marauillosa de ver el cuidado que el Emperador tenia delos mirar, assi enel andar, como enel comer.

Cap. vii. delo que acontesçio a çinco sabios en casa del Emperador, los quales por no ser cuerdos fueron de su palacio expellidos.

Enel mes de Setiembre, alos onze dias andados del, celebrandose la fiesta del nasçimiento del Emperador enla mesma casa donde el nasçio, que era vn barrio del monte Celio, como vn truhan hiziese lo que los semejantes en semejantes regozijos suelen hazer, el Emperador, teniendo la intençion mas enlos sabios que no los ojos enlos locos, vio que çinco dellos pateauan conlos pies. Ladeauanse enlas sillas, palmauan conlas manos, hablauan alto, y reyan demasiado, la qual cosa no menos fue notada del Emperador que mirada. Acabadas pues las fiestas, llamandolos aparte, dixoles estas palabras : « Amigos, queden comigo los dioses piadosos, y vayan con vosotros los hados buenos. Yo hos elegi porque en mi casa los locos se tornasen sabios, y veo que los sabios se tornan locos. No sabeis que enlas brasas dela fragua se prueua el oro, y enlas liuiandades del loco se prueua el cuerdo. Por cierto el oro fino defiende sus quilates entre las biuas brasas, y el hombre cuerdo muestra sus virtudes entre semejantes locuras. No sabeis que no se puede cognoscer el loco entre los locos, ni el sabio entre los sabios. Entre los cuerdos se escureçen los locos y entre los locos resplandeçen los sabios. No sabeis quan infame caso es, los discipulos de truhanes hazerlos maestros de principes. No sabeis que de animo reposado proçede la compostura del cuerpo, el reposo dela persona, la templança dela lengua. Que aprouecha la lengua experta, la memoria biua, el juizio claro, la sciencia mucha, la eloquencia profunda, el estilo suaue, si con todas estas graçias teneis las costumbres malignas? Para que quieren los sabios las palabras muy marcadas, si sus obras son liuianas? Y porque

no hos parezca que hablo de gracia, quiero hos traer ala memoria vna ley antigua de Roma. Enla septima tabla delas leyes de nuestros padres estan escriptas estas palabras : Mandamos que mas graue castigo se de al sabio por la liuiandad que hizo publica, que no al hombre simple porel homicidio secreto. O iusta ley y iustos los que la ordenaron! porque el simple labrador no mato mas de a vno conel cuchillo dela ira, mas el que es sabio, mato a muchos conel mal exemplo de su vida. Curiosamente lo he mirado, que alli començo Roma a desçementarse, quando el nuestro Senado se despoblo de colombinos senadores, y se poblo de serpentinos sabios. Estaua aquel sacro Senado adornado de viejos prudentes, y no sin lagrimas lo digo, que esta agora lleno de moços parleros. Antiguamente, enlas achademias de Grecia solamente enseñauan palabras dexadas las obras, y enlos templos de Roma enseñauan a hazer buenas obras dexadas las palabras. Y agora es al contrario, que Grecia la parlera desterro los parleros a Roma, y Roma, la que bien obraua, desterro los buenos sabios a Grecia. Y desta manera yo deseo mas ser desterrado en Grecia con los sabios, que no tener vezindad en Roma con los locos. A ley de bueno hos iuro, amigos, que vi enel Senado, siendo yo mançebo, al philosopho Arispo, criado del buen Traiano, orar infinitas vezes, y era tan dulce en su dezir, que cada vez le esperauan mas de tres horas, y nunca dixo palabra que no fuese digna de eterna memoria. Por otra parte, salido de alli nunca le vi hazer obra que no mereçiese por ella grauissima pena. Cosa por cierto era monstruosa de ver entonçes, y de oyr agora, la estima en su eloquencia, y la infamia en su persona. A toda Roma tenia espantada con sus palabras, y toda Roma y Italia estaua escandalizada de sus malignas obras. Quatroçientos años duro la prosperidad de Roma, y tanto Roma fue Roma, quanto huuo en ella simplicidad enlas palabras, y maiestad enlas obras. Vna cosa hos dire que haze gran confusion enlos biuos,

y admiracion enlos muertos, que de todos los antiguos, no he leido vna palabra liuiana que ayan dicho, ni vna obra mala que ayan hecho. Que cosa fue ver aquellos siglos gloriosos, tan gloriosos viejos gozar, y agora en nuestro siglo corrupto, tan corruptos moços tener. Por cierto, yo tengo mas embidia a sus hazañas, que a nuestras escripturas. Ellos, callando y obrando, nos dexaron exemplos de admiracion, y los sabios de agora, dezimos en publico y escreuimos en secreto doctrinas de perdicion. Pues por esto que digo y por otro exemplo que dire, cognosçereis lo que siento. Quando el reyno de Acaya sometio sus cuernos peligrosos y su cabeça soberuia ala melena blanda y alas coyundas suaues del imperio Romano, sacaron de condiçion que querian ser huespedes delas guarniçiones de toda Assia, y no discipulos delos oradores de Roma. Ala sazon estaua en Roma vn Embaxador de Acaya, varon por cierto templado enlas palabras, honesto enla vida, y que tenia la cabeça muy blanca. Preguntado del Senado porque era tan cruel a su tierra, en lleuar escuderos cobdiciosos, y dexar los sabios cuerdos, respondio, con aquel amor que deuia a su patria, y con la grauedad que requeria tal persona, y aun con la osadia que demandaua su officio: « O padres conscriptos, o pueblo venturoso, dos dias ha que no como, y tres noches que no duermo, maldiziendo alos hados que me traxeron a Italia, y suspirando alos dioses que me tienen en esta vida, porque esta puesto mi spiritu entre la yunque dura y el martillo importuno, a do todo lo veo duro, assi la yunque que se toca, como el martillo que sobreviene. La cosa mas peligrosa es entre las cosas peligrosas hazer elecion. Costriñisme vosotros que elija y mi juizio no lo alcança, y los dioses no me enseñan que tengo de elegir. Si lleuo guarniciones de gentes, son enojosas alas familias. Si lleuo abogados, son peligrosos ala republica. Que hare? triste de mi que lo pido, triste del reyno que lo espera, y crudos vosotros que lo mandais. Pero pues assi es, yo me determino

de lleuar los que gastan nuestras haziendas, y no los que corrompan nuestras costumbres. Porque vna legion con necessidad affligira a solo vn pueblo, mas vn orador con malicia corrompera todo vn reyno. » « Pues mirad agora, amigos », dixo el Emperador a estos sabios, « como ha subido el credito delos ignorantes, y perdidose el delos doctos, porque quisieron mas en Acaya dar de comer alos escuderos pobres que tener por vezinos alos oradores parleros. » Acabada esta platica, partieronse los çinco ayos con muy gran verguença, y quedaron los nueue con sobrado temor. En todo este tiempo, que fueron dos meses, aun el principe Commodo no era salido delos amos, porque aquellos le enseñauan la doctrina, que le auian dado la leche, y iuncto con esto era de tierna edad y no de muy delicado iuizio. Este Commodo, aunque nascio en Roma enel monte Celio y fue criado enel puerto de Hostia, fue tan querido de Faustina su madre, quan aborrecido de Marco Aurelio su padre. Y hablando con deuido acatamiento, entrambos tenian razon, porque la madre teniase por cierta madre del hijo, y el hijo enlas costumbres parecia mucho ala madre, y el padre estaua en dubda si era su hijo, y el hijo parecia poco enlas virtudes al padre, etc.

Cap. viii. de vn razonamiento que hizo Marco Emperador alos ayos que auian de criar al prinçipe su hijo, enel qual se ponen muy buenas doctrinas para los moços.

Passado todo lo sobredicho, el buen Emperador, por dar cuenta de lo que auia hecho, y proueer enlo que se auia de hazer, llamados aparte aquellos nueue sabios, dixoles aquestas palabras : « Fama muy affamada es en Roma, lo que yo he hecho enel imperio, de poner muy gran diligencia en descobrir todos los sabios, y enla curiosidad que he mostrado de quedarme conlos mejores. Si de verdad sois prudentes, de

ninguna cosa estareis escandalizados. El enojo delas cosas malas viene de cordura, mas la admiracion de cosas buenas proçede de poco juizio o menos experiencia. No se sufre enel sabio admiracion, porque mostrar sobresalto en cada cosa, es pregonar no ser constante en ninguna. Yo he hecho de vosotros estrecho examen, y la causa desto es, que yo hallo que por estrecho examen han de passar los que en estrechas amistades se han de admittir. Las amistades muy frescas a tres dias empalagan. Siempre lo vi, y aun en mi lo experimente, que los amigos que facilmente tomamos, facilmente los dexamos. Miento si no me acontescio con vn anciano Romano, al qual por su merecimiento y canas yo llamaua padre, y el porel amor y doctrina me llamaua hijo, que preguntandome en vn caso muchas cosas, y yo no le queriendo descobrir ninguna, me dixo estas palabras: « Mira, hijo ,enla ley esta delos amigos, que el amigo todas las cosas fie del amigo, con tal que primero mire que tal es el amigo ». Por cierto fue bueno el consejo, y el que me le dio muy bueno. Tenia razon aquel viejo: el curioso cauallero si quiere comprar vn cauallo, primero le corre y toma a prueua antes que hable enla venta; si no le contenta, aun a menosprecio no le toma; si le agrada, por gran precio no le dexa. Justo es que pues se examina el animal antes que entre enel establo, se examine el hombre antes que venga a casa. Pues si el cauallo, que no ha de comer sino paja y çeuada, por sola vna tacha es dexado, quanto mas el amigo, que enel pesebre del coraçon se ha de çeuar de nuestros secretos y afficiones, por muchas faltas que ay enel no ha de ser admittido. Fue vn philosopho llamado Arispo, el primero enlos tiempos de Sylla y Mario, el qual dizia que los amigos auian de ser como los buenos cauallos, conuiene a saber que tuuiesen la cabeça pequeña por humilde conuersacion, el oydo biuo para quando los llamaren, la boca blanda por la lengua templada, la carona dura para sufrir trabajos, las manos abiertas para hazernos bien, los suelos seguros

para perseuerar enla amistad, el color vayo por la buena fama, y finalmente el cauallo rebuelto es el amigo manual, y alo sobredicho añado esta palabra, y es que sea sin corcobos, conuiene a saber que por alli vaya por donde mis hados boluieren las riendas de mi fortuna. Entiendanme los dioses si los hombres no me alcançan. Tornando pues al proposito, hagohos saber que por eso hos tome por amigos tarde, por no despediros temprano. Delos çerezos que echan flores en Febrero no esperemos çerezas en Mayo. Los amigos han de ser como los morales que en tal tiempo dan las moras que son su fruto, que ni temen heladas de Mayo como viñas, ni ventisqueros de Octubre como membrillos. Quiero dezir que ni vienen conlos hados buenos, ni se van conla fortuna mala. No es assi por cierto delos ametalados amigos, que como la hez oxea alos borrachos dela tauerna, assi la aduersidad despide alos fingidos amigos de casa. Y porque no es accepto el seruicio adonde no es cognoscida la voluntad con que se haze, tened seguridad de mi contentamiento, pues yo le tengo de vuestras obras. Veniendo ya al caso de nuestro particular colloquio, yo hos tome para ayos deste niño, y mirad que entre muchos señale a vosotros pocos, porque entre pocos se señale mi hijo vno. Sus amos enel puerto de Hostia le dieron dos años de leche, y su madre Faustina le dio otros dos de regalo escusado; yo como buen padre quiero darle veinte de castigo. A Faustina le desplaze por dexarle tan temprano, a mi me pesa por tomarsele tan tarde. Y no es de marauillar, porque las mugeres conla liuiandad, y los niños con no saber, occupanse en solo lo presente, mas los hombres cuerdos deuen pensar enlo pasado, ordenar lo presente, y con mucha cautela proueer enlo futuro. Acuerdome cada año del dia que me le dieron los dioses, acordarme he cada dia de este dia en que yo le doy a vosotros. Los dioses a mi, y yo a vosotros, le damos mortal por ser hombre, pero vosotros a mi, y yo alos dioses, le tornaremos immortal por ser sabio. Que mas quereis que

diga, por cierto los dioses le hizieron hombre entre los hombres por el anima, yo le engendre bruto entre los brutos por la carne. Vosotros le hareis dios, si quereis, entre los dioses por la fama. Preguntohos vna cosa, yo, que le di ami hijo sino carne mortal con que aya fin su vida? pero vosotros le dareis doctrina con que no perezca su memoria. Si su tierna edad cognosciese la carne flaca que yo le di, y su offuscado ingenio alcançase la sabiduria que vosotros le podeis dar, llamaria a vosotros padres buenos, y a mi padrastro malo. Y sin que el lo diga yo lo confieso, y es que los padres naturales dela carne somos padrastros dela nobleza, pues les dimos naturaleza subiecta a tantas mutabilidades, y captiua a tantas miserias. Por cierto, vosotros le sereis iustissimos padres, si su carne habituaredes desde agora a buenas costumbres, y su juizio occuparedes con altas sciencias. Y no tengais en poco lo qu oy cometo a vuestro aluedrio. La cosa en que mas los principes han de mirar, es ver a quien la criança de sus hijos han de cometer. Ser ayos de principes enla tierra, es tener vn officio delos dioses que esta enel çielo, porque rigen al que nos ha de regir, doctrinan al que nos ha de doctrinar, enseñan al que nos ha de enseñar, castigan al que nos ha de castigar, y finalmente mandan a vno, el qual vno despues manda al mundo. Que mas quereis que diga? por cierto, el que tiene cargo delos principes, es gouernalle de nao, estandarte de exercito, atalaya de pueblos, guia de caminos, guion de reyes, thesorero de todos, porque se pone en manos de vno aquel porel qual despues se ha de regir el mundo. Pues mas hos dire, porque en mas lo tengais, que dandohos a mi hijo, hos doy mas que si hos diese vn reyno. La limpia vida del hijo biuo haze gloriosa la fama del padre muerto, pues de quien se fia el hijo enla vida depende la fama del padre ya muerto. Assi los dioses tengais propicios, y los hados muy venturosos, que si hasta aqui velauades con hijos agenos, de aqui adelante hos desveleis conel principe, que es para

prouecho de todos. Y mirad, amigos, que mucha differencia ay de criar hijos de principes, o enseñar moços de pueblos. Los mas delos que vienen alas achademias vienen a deprender hablar, pero mi hijo Commodo no hos le doy para que le enseñeis a hablar muchas palabras, sino que le encamineis a hazer buenas obras. La gloria delos padres locos es ver vencer sus hijos alos otros en disputas, y la mia sera quando viere a mi hijo sobrepujar alos otros en virtudes. Porque la gloria delos Griegos era parlar mucho y obrar poco, y la gloria delos buenos Romanos era obrar mucho y parlar poco. »

Cap. ix. delos viçios de que han de apartar alos principes sus ayos, y como los buenos padres han de criar a sus hijos.

Proseguiendo el Emperador Marco Aurelio su platica, añadio estas palabras alo sobredicho. « Mirad, amigos, bien, y no se hos oluide que oy se fia de vosotros la honra de mi que soy su padre, y el estado de Commodo que es mi hijo, y la gloria de Roma que es mi naturaleza, y el assosiego del pueblo que es mi subdito, y la gouernacion de Italia que es vuestra patria, y sobre todo la paz y tranquilidad de nuestra republica. Pues de quien se fia tal atalaya no es razon que se duerma. Veniendo pues a mas particulares cosas, mirad que agora le destetan a mi hijo, y el como potro nueuo querriase ir a iugar alos prados verdes: enojoso os sera domarle, y a el penoso de ser domado. Lo primero que hos ruego es que le echeis aspero freno, porque quede de buena boca, de manera que ninguno le tome en mentira. La mayor falta en vn bueno es ser corto de verdades, y la mayor vileza en vn vil es ser muy largo enlas mentiras. Poned mucho recabdo en mirarle las manos, porque no se desmande por los tableros iugando con otros perdidos. El mayor indicio enel principe

de perder a si y destruir el imperio, es quando el principe desde niño le cognoscen ser vicioso enel juego. El juego es vn viçio que al que muerde como perro, siempre le haze que rauie, cuya cruda rauia siempre hasta la muerte dura. Mucho hos encomiendo que a este mi hijo aunque sea niño le hagais ser reposado. Por cierto, no da tanta gloria al principe la corona enla cabeça, ni la cadena enlos hombros, ni el joyel enlos pechos ni el sceptro enlas manos, ni el enxambre de guardas que trae en torno consigo, como el asiento y reposo que muestra desde mançebo. La honestidad publica suple muchas y muchas y muchas flaquezas. No hos descuideis echarle buena cadena y tenerle bien atado, porque no se vaya alas yeguas. De principes effeminados jamas esperemos buenos hechos. Mucho me satisfaze lo que el ayo de Neron dezia a su ahijado: « Si supiese que los dioses me auian de perdonar, y los hombres no lo auian de saber, por la vileza dela carne no pecaria enla carne ». Fueron por cierto buenas palabras, aunque de Nero mal recebidas. No le afloxeis las riendas, aunque viendo las yeguas relinche, porque tiempo le queda arto. Este vicio dela carne en todo tiempo, en toda edad, en todo estado tiene sazon, aunque no con razon. Que hos dire en este caso, sino que passado el verde dela infancia, desbocados del freno dela razon, heridos con las espuelas dela carne, tocada su trompeta la sensualidad, desapoderados con furioso brio, arremetemos por las xaras y riscos tras vna yegua, que en dexarla va poco, y en alcançarla menos. Y despues, a mejor librar, queda el cuerpo manco, el juizio enclauado, la razon tropellada, y la fama despeñada, y al fin la carne todavia se queda carne. Que remedio para esto? yo no hallo otro, sino que al fuego muy rezio carguenle de tierra y alli morira, y al hombre vicioso metanle enla sepultura que alli acabara. Muy mucho hos auiso no le deis lugar a este moço se haga inuerecundo, y enel castigo no tengais respecto a que es niño tierno, ni hijo mio, ni de su

madre regalado, ni del imperio Romano vnico heredero. Con los hijos estraños, la crueldad es tyrannia, mas con los hijos proprios la piedad presente les es occasion de perderse enlo futuro. Como hemos de criar los hijos nos enseñan los arboles. Por cierto, enlos castaños del herizo herizado sale la castaña muy blanda, y enlos nogales entre las hojas muy blandas se cria la nuez muy dura. Applicandolo a nuestro proposito, no menos vemos de padre piadoso nascer hijo cruel, y de padre cruel nascer hijo piadoso. Aquel docto entre los doctos y famoso entre los famosos, Licurguio, Rey delos Lacedemonios, dando leyes en su reyno, acuerdome leer entre ellas estas palabras: Mandamos como Reyes y rogamos como hombres que enlos viejos muy cansados se perdone todo, enlos moços muy liuianos se dissimule algo, alos niños muy tiernos no se perdone nada. Por cierto, fueron buenas palabras, y como de tal persona dichas. Y pareceme que tenia razon, porque el cauallo que ha passado la carrera, es menester que descanse, al moço que la passa es iusto que le dexen, y al niño que la quiere passar, es razon que le informen. Hazedle siempre occupar en actos virtuosos, porque alos de su hedad si el iuyzio se les offusca, y el cuerpo les torpece, con gran difficultad entenderan en cosa agena de su delectacion, porque sobre la cabeça tienen la liuiandad y solos ojos la razon. Algunas recreaçiones hos pedira su moçedad; las quales le conçedereis con tal que sean raras, y primero por la razon medidas, y despues de nobles exercicios tomadas. Mirad que no vos doy a mi hijo para que le recreeis, sino para que le enseñeis. La gallina mientras tiene los huevos so las alas no se desmanda por las huertas, y aunque los huevos sean de otra assi lo trabaja como si fuesen suyos. Por eso oy en Roma de çien discipulos salen los nouenta gueros, porque los ayos, si gastan con ellos dos horas en doctrina, pierden con ellos otras veinte en burlas. Y de aqui es que dela poca grauedad y retraymiento del maestro nasce el mucho atreuimiento y

poca verguença enel disçipulo. Creedme, amigos, que los ayos alos prinçipes y los maestros alos discipulos mas con buenos exemplos en vn dia que con muchas lectiones les aprouecha en año. Viendohos mi hijo retraidos, se retraera; viendohos estudiosos, estudiara; viendohos callados, callara; viendohos templados, no comera; viendohos vergonçosos, temera; y viendohos reposados, sé reposara; y si lo contrario hiziereredes, lo contrario hara. Esto por cierto es verdad, porque aun los hombres ya ançianos solo del mal que veen, o se corrompen sus cuerpos, o se escandalizan sus sentidos, quanto mas los niños que ni saben dezir sino lo que oyen, ni hazer sino lo que veen. Quiero tambien que mi hijo el prinçipe deprenda las siete artes liberales, ca por eso hos tome muchos porque le enseñeis mucho, y si al fin quedaremos con lastima de no auer salido con todo, a lo menos no la ternemos de auer el tiempo mal gastado. Y no hos engañeis diziendo: Arto sabe enlo que sabe este moço para regir el imperio. El philosopho verdadero (segun la ley de Licurguio) ha de saber hablar enla plaça, y pelear enel campo. Y el Emperador bueno ha de saber pelear enel campo, y hablar enel Senado. Si no me engaña mi memoria, entre mis antiguedades traxe de Grecia vna piedra, la qual tenia Pythagoras el philosopho alas puertas de su achademia, enla qual en griego de su propria mano estan esculpidas estas palabras que dizen: El que no sabe lo que ha de saber es bruto entre los hombres, el que sabe no mas de lo que ha menester es hombre entre los brutos, el que sabe todo lo que se puede saber es dios entre los hombres. O altas palabras y gloriosa la mano de quien fueron escriptas, las quales no enlas puertas como entonçes, sino enlas entrañas se auian de pintar! La postrera sentencia de este philosopho tomaron los primeros padres, y la primera reprehension cupo a nosotros sus postreros hijos. Por cierto, entre los Griegos y Lacedemonios tanta fama alcançaron sus philosophos por las conquistas que hizieron, como por

las escripturas que nos dexaron, y nuestros primeros Emperadores no menor amor alcançaron en su imperio por la profunda eloquencia que espanta pusieron enel mundo por sus venturosos triumphos. Y que esto sea verdad miren a Julio Cesar, que en medio de sus reales con la mano yzquierda tenia la lança, y conla derecha tenia la pluma, y nunca dexo las armas, que no tomase luego los libros. Y no pongamos escusa diziendo conlos ignorantes, que las artes son largas, y el tiempo que tenemos es breue. Por cierto, la diligencia delos antiguos arguye la pereza delos presentes. Vna cosa veo, que en breue tiempo aprendemos todo el mal, y en largos tiempos no sabemos ningun bien. Quereis ver quan ahadados estan nuestros hados, y en quanto descuido nos tienen los dioses, que para hazer vn solo bien nos falta tiempo, y para hazer muchos males nos sobra? No quiero mas dezir, sino que yo querria que de tal manera fuese criado mi hijo, que delos dioses tomase el temor, delos philosophos la sciençia, delos antiguos Romanos las virtudes, de vosotros sus maestros el reposo, y de todos los buenos lo bueno, como de mi ha de heredar el imperio. Yo protesto alos dioses immortales conlos quales tengo de ir. Y protesto al alto Capitolio do mis poluos se han de quemar, que ni Roma me lo demande siendo biuo, ni los siglos aduenideros me maldigan despues de muerto, si por su mala vida mi hijo perdiere la republica, y por vuestro poco castigo fueredes occasion que se pierda el imperio »

Cap. x. como Marco Emperador criaua alas infantas sus hijas, y quanta diligençia ponia en buscar graues matronas para enseñarlas.

Caso que Marco el Emperador hijos no tuuo mas de dos, conuiene a saber a Commodo el principe, y a Verissimo el

infante, las hijas fueron quatro de Faustina su legitima muger, y heredera del imperio. Fue estremado este Emperador en criar las hijas, porque en nasciendo la Infanta luego la lleuauan a criar en alguna aldea fuera de Roma. Iamas dexo criar hijo ni hija dentro delos muros de Roma, ni consintio que mamasen pechos de muger delicada. Aborrescia mucho amas regaladas, y amaua labradoras rusticas y sanas, y a estas y no a aquellas daua a criar sus infantas. Assi mesmo desde que nascia la hija y la dauan al ama, no consentia que tornasen a casa. Solia el dezir burlando : « Mas me fatiga contentar las amas que casar las hijas. » Homero cuenta que en Grecia murio Arthemio, que era Rey delos Arguios, y sin hijo heredero, y el ama que le auia criado pidio en todo su seso el reyno para vn su hijo que era hermano de leche del Rey muerto, allegando que pues auian entrambos mamado vna leche, entrambos heredasen vn reyno. Esto dezia Homero por reprehender alas amas Grecianas, las quales tenian mas presumpcion por criar los principes, que no las Reynas por parirlos. Pues el noble Marco Emperador, no solo queria que sus hijas mamasen leche gruesa, pero no consentia que les hiziesen aquellos acatamientos y seruicios que a hijos de tan altos principes suelen hazer. Acontescio que, estando çenando vn dia el Emperador Marco, dixole vn parasito por nombre Galindo con quien el tomaua plazer : « Señor, ayer vine de Salon y del puerto de Hostia, y vi alos hijos del Emperador andar como labradores, y veo aqui en tu casa alos hijos delos labradores andar como Emperadores. Dime que es esto, que tu dissimulaslo como sabio, pero yo no lo entiendo que soy loco. » Respondio el Emperador : « O Galindo, y aun por eso Roma ya no es Roma, aunque en todo el mundo era nombrada por Roma. Yo hallo para mi mas seguro que mis hijos comiençen como labradores pobres, y acaben como Emperadores ricos, que no que comiençen como Emperadores ricos, y despues acaben como escuderos pobres. No

sabes porque estas perdida oy Italia? quieren criar sus hijos en mucho regalo, y que biuan en mucho trabajo, y que dexen a sus herederos en mucha pobreza, y ellos acaben en mucho peligro. » Fue esta respuesta tan affamada, que quedo por prouerbio en Roma. Passados dos años desde su nasçimiento, luego alas infantas destetauan y de ayas las proueyan. Dize Sexto Cheronense que buscauan las matronas Romanas que fuesen en años ancianas, en vida muy limpias, en fama estimadas, en sangre generosas, en seso reposadas, enla vida retraidas, y en criar hijos de altos señores exercitadas. Fue tan mirado este buen Emperador en dar sus hijas a doctrinar, que jamas fio hija de matrona que no tuuiese alo menos cinquenta años de edad y diez de biudez, y cien hijas criadas de senadores, imaginando que la que auia acertado en tantas agenas, no erraria enlas suyas proprias. Proueidas pues las ayas, trayan las infantas del lugar donde eran criadas, y entregauanlas alas ayas en sus casas proprias. Desde el dia que nascia la infanta hasta el dia que le dauan marido, jamas ninguna dellas consentio entrar en palacio. Acaso acaescio que Faustina la Emperatriz pario vna infanta, y como le dixesen todos que le parecia mucho en ser muy hermosa, mouida conel coraçon blando de muger y conel amor visçeral de madre, rogo al Emperador le dexase criar aquella niña en su presencia, pues le dezian todos que le parecia y era hermosa. Respondiole estas palabras: « Mira, Faustina, por lo que otros te han dicho y tu has visto, te abalançaste a esto me pedir: pues yo, por lo que en este caso he leido y en otros he visto llorar, en ninguna manera lo tengo de conçeder. Y tu no sabes que el dia que se criare la hija en casa, ha de cargar enel padre cuidado, enla madre regalo, enlos hermanos embidia, enla hija soltura, y en su ama locura? Preguntote: si se crian en casa, que aprouecha que su aya le enseñe honestidad con palabras, y nosotros la combidemos a liuiandades con nuestras obras? Que aprouecha

que, mereçiendo castigo la hija, le de regalo su madre? Mas razon terna su hija de imitar las obras de ti que eres su madre, que no las palabras de la matrona estranjera que es su aya. Mira, Faustina, si lo has por gozar sus niñerias, acuerdate que los plazeres delos niños, al fin son de niños y de burla; mas si bien no los criares, quando fueren grandes, como los plazeres fueron de burla, los enojos seran de veras. Pues si eres cuerda, perdona las burlas de agora por las veras de entonces. Quierote dezir vna cosa, y es que yo mas quiero que mis hijas en mi absencia sean discipulas de virtudes, que en mi presencia sean maestras de liuiandades. Y pues que assi es, pidote que no lo pidas, quiero que no lo quieras, importunote que no me importunes, ruegote que no lo ruegues, y sino mandote que no lo mandes. » Oida la aspera respuesta del padre, çesso la importuna aunque piadosa peticion dela madre. Y quedo tan atemorizada Faustina que, estando el padre dentro delos muros de Roma, no osaua ir a ver sus hijas, si no era ascondida.

Cap. xi. como Marco el Emperador elegia los yernos que auian de casar conlas infantas sus hijas, y como los buscaua no ricos, sino virtuosos.

Caso que Marco Aurelio Emperador enlas virtudes naturales sobrepujase a todos los mortales que mueren, por cierto, en casar a sus hijas parecio tener parentesco con los dioses que siempre biuen, agora por el lo merescer, agora por los dioses de su voluntad se lo dar. Fue tan dichoso en yernos cuerdos, quanto no muy fortunado en hijas honestas. Muerto el buen viejo, el descuido grande del principe su hijo enel regir, y la no muy buena fama delas hijas enel biuir huuieran dado fin ala gloriosa memoria del padre, si no fuera por la sobrada bondad delos yernos que el en su vida eligera. Cada

dia acontece lo que se pierde por malos hijos ganarse por virtuosos yernos. Pues esto considerando Marco Aurelio el Emperador, los maridos para sus hijas no los tomaua delos muchos que la vanidad del mundo le offrecia, sino delos pocos que por muy buenos se señalauan. Y como enlos casamientos todo el error este en cobdiciar la hazienda que esta enla bolsa, y no examinar la persona que ha de traer a su casa, mirandolo como sabio, casaua sus hijas no con reyes estranjeros, sino con senadores naturales, no con los que descendian de altos Romanos, como eran Scipiones, Fabricios, y Torquatos, sino conlos que con sus virtudes alcançauan buenos linajes. No las casaua con los que presumian de proezas hechas por sus pasados, sino conlos que resplandecian con hazañas de sus personas proprias. No los escogia, por cierto, muy ricos sino muy virtuosos, no bulliçiosos sino asosegados, no resabidos sino modestos, no entremetidos sino vergonçosos, no habladores sino callados, no sobresalidos sino suffridos, no presumptuosos sino humildes, no furibundos sino pacientes, no conlos mas estimados entre los communes sino conlos de mayor merescimiento entre los sabios. En este caso, de ninguno se fiaua, porque no casaua sus hijas con los que otros le loauan de lexos, sino conlos que el en largo tiempo examinaua de çerca. Por cierto, el tenia razon, porque las cosas que tocan al hombre enla honra, no las deue el sabio confiar solo por la informacion agena. No es sabio el que se atreue a hazer todas las cosas por su parecer solo, y respectos tiene de simple el que las comete todas al parecer ageno. Y caso que el Emperador tuuiese enel mirar buen semblante, y enel andar buen reposo, y enel hablar gran eloquencia, y enel comer buena templança, y enlas respuestas gran cautela, y enlas sentencias y determinaciones era graue, pero en caso de casamiento era grauissimo hasta se determinar, y esto mayormente acontescia no quando el a otros, sino quando otros a el venian a rogar. Pues acaescio que en

vnas fiestas del dios Jano, andando el Emperador enel campo Marçio en vn cauallo rixoso escaramuçando, yendo desapoderado el cauallo tropello en vn panthomimo que andaua cauallero en vn bubalo, y cayendo todos, el truhan murio, el bubalo rebento, el cauallo se manco, y el Emperador en vn pie quedo herido y de vn braço desconçertado. Crescio tanto el mal, que a el puso en peligro y a Italia en tristeza, y a toda Roma en sospecha de su vida. Y como pocos dias antes se huuiese començado a hablar vn casamiento para la infanta Macrina su hija terçera. dieronle priesa al Emperador se determinase aquel dia. Y el por los dolores del braço, y la sangre que estaua quajada enel cuerpo, y las ansias del coraçon que por aquella demanda se le auian offrecido, dilato la respuesta para otro dia : el qual venido y puestos todos en su presencia, dixo estas palabras.

Cap. xii. delo que dixo Marco Aurelio Emperador a vnos caualleros Romanos padres de vn mançebo, al qual querian casar con vna delas infantas.

« Muchas vezes lo he visto en otros, y experimentado en mi, que la poca consideraçion y la mucha açeleracion enlos negoçios presentes pone grandes inconuinientes enlos por venir. Puesto se permitta enla cordura de algun cuerdo algunas cosas fiarse por solo su pareçer, mas en caso de casamiento, aunque el padre sea sabio, sin parecer ageno, no se deue determinar de ligero. Porque la fortuna embidiosa, puesto que en todas las cosas muestre siniestros, en este caso da mas reueses que en todos los otros. Al que hablan casamiento deue entrar a somurgujo y pensar tan profundamente en ello como en cosa que le va la hazienda, el credito, la vida, la honra, la fama, y el descanso de su propria persona y carne que es su hija. Yo tengo por opinion

que todos los sabios hundidos en vn crisol no daran vn buen consejo para vn casamiento, y quereis que le de yo solo y de subito siendo simple. Por cierto, alli es menester el maduro consejo, adonde despues de caido enel peligro sin otro mayor peligro no puede auer remedio. Aquel famoso Marco Porcio, el qual su vida fue espejo para aquella edad, y sus dichos y consejos quedaron por dechado en todos los siglos, entre otras cosas dignas de eterna memoria dixo orando enel Senado : O padres conscriptos, o pueblo venturoso, por los edictos que han sonado enlas plaças, he cognoscido que de vn solo Senado o consulta aueis determinado tres cosas, y son estas: Emprender nueua guerra conlos Parthos, continuar las enemistades conlos Pennos, y casar çinco matronas Romanas con çinco caualleros Mauritanos. Y espantome; por cierto, no se suffre entre sabios cosas tan arduas por tan repentino parescer ser concluidas. Por satisfazer a mi juizio, y por lo que deuo a mi patria, dire vna palabra, y es que començar guerras, proseguir enemistades y concluir casamientos, para estas tres cosas todos los hombres lo auian de aconsejar, y todos los dioses lo auian de mandar, y diez mill consultas sobre cada cosa destas se auian de tener. Fueron palabras de tal varon, porque vna cosa por muchos pareceres permittese determinar, mas muchas cosas por vn solo parecer no se deuen concluir. Y si esto es para todas las cosas, mucho mas sirue enlos casamientos. Dezis, amigos, el que me offreçeis por yerno ser muy querido y affamado enel pueblo; para vender esta mercaderia, no le pongais tan mala muestra. El credito del bueno no esta entre los plebeyos, sino entre los philosophos, no entre muchos, sino pocos, no entre quantos, sino quales. Y agora sabeis que todo lo que el vulgo piensa es vano, lo que loa es falso, lo que condena bueno, lo que aprueua malo, lo que alaba infame, y finalmente lo que haze es toda locura; sus alabanças comiençan con liuiandad, prosiguense sin tino, y acabanse con furia. O, a quantos he visto

yo en Italia ser como hezes de vino desechados del Senado y despues puestos como pendon de tauerna en Roma, por cuyo parecer se gouernaua la republica! Con mucha liuiandad el pueblo abate alos hombres, y despues no con menor liuiandad los ensalça. Mirad que tal es el pueblo, que las obras delos sabios tiene por burlas, y lo muy acordado entre los communes estiman por vano los sabios. De manera que la harina delos philosophos comen por saluados los simples, y por contrario la harina delos simples es saluado entre los sabios. Delo que nuestros passados huyeron empos dello todos los vanos oy corren, porque quieren ser queridos, y aborreçen ser aborrecidos. Pues los tales tengan esta regla general, que todo hombre que desea ser amado de todos en publico, no puede escapar de tener muchas culpas en secreto. Quereis saber quien es el que es oy amado del pueblo? pues oyd, que yo lo dire, toque a quien tocare, yera a quien hiriere, sientase quien se sintiere. El pueblo ama al que dissimula con los malos y es emulo delos buenos, fauoresce las mentiras y desaze las verdades, acompañase de homicianos y siruese de ladrones, fauoresce los sediciosos y persigue los paçificos, libra los culpados y mata los innocentes, da fama alos infames y disfama alos famosos; y finalmente aquel es el mas querido, que sacude de si los buenos y es mas vano entre los vanos Por cierto, gran sospecha ha de poner entre los sabios el que comunmente es alabado de todos los locos, y la razon desto es, que como el comun no ame sino al hombre que con malicia enfrena las virtudes, y afloxa las riendas alos viçios, el que de todos los communes es querido, tenemos del sospecha que a ninguno por malo que sea es molesto. O quantas vezes permitten los iustos dioses que el hombre ambiçioso, las honras que procuro en muchos dias a sin iustiçia, quando no catare, de subito todas iunctas las pierda con vna infamia. Pues tomad de mi esta palabra, que enla muchedumbre ay poco que loar y mucho que reprehender.»

CAP. XIII. ENEL QUAL MARCO EMPERADOR AMONESTA ALOS PADRES QUE TIENEN HIJOS EXAMINEN MUCHO AL YERNO O ALA NUERA, ANTES QUE LOS TRAIGAN A CASA.

« Veniendo pues a mas particulares cosas, vosotros me aueis loado a este mançebo, y si tales son sus obras como vuestras palabras, ni digo yo que solo meresce ser mi yerno, pero meresce ser vnico heredero enel imperio. Pero preguntohos de que me podais loar a este vuestro pariente que no aya contrariedad entre vuestras palabras y sus obras: si es rustico, sera muy abatido; si es de alta sangre, sera presumptuoso; si es rico, sera viçioso; si es pobre, sera cobdicioso; si es esforçado, sera atreuido; si es couarde, sera infame; si es muy callado, sera neçio; si es muy hablado, sera mentiroso; si es hermoso, sera deseado; si es feo, sera zeloso. Pues si destas cosas el esta libre, yo hos iuro de darle la infanta Macrina mi hija de balde. Esto digo no porque creo en vuestro pariente aya algun mal, sino porque penseis que segun naturaleza le puede auer. Y pues yo no contradigo vuestro credito porel cognosçimiento que teneis del, vosotros no reprehendais mi sospecha, pues dela vida deste moço de todo en todo yo tengo ignorançia. Y no quiero tanpoco que penseis la infanta mi hija pues ha sido criada con tanta cordura en mi palacio la tengo de casar por sola la fama que ay dese mançebo enel pueblo. O quantos hemos visto en nuestro siglo y hemos leido delos siglos passados, los quales agora por los dioses lo mandar, agora por sus obras malas lo merescer, agora por sus tristes hados lo permittir, pensando lleuar a su casa yernos, lleuaron infiernos, y en lugar de nueras cobraron culebras, y buscando hijos hallaron basiliscos, y comprando sangre dieronles podre, y buscando amigos hallaron enemigos, y pidiendo honra dieronles infamia, y finalmente casados sus hijos,

pensando ya tener buena vida, los tristes padres huuieron mala vida y peor muerte. Y por cierto, caso que alos tales se les deua la compassion que los alegres suelen tener delos tristes, pero tambien hemos de approbar el iusto castigo delos iustos dioses por las iniustas obras hecho alos iniustos hombres. Porque aquel meresce muy largo castigo, el qual con temeraria osadia como loco en cosas muy arduas se determino con subito consejo. Y mirad, amigos, que si sois cuerdos no hos espantareis delo que digo, ni hos escandalizareis del examen que hago. A este mançebo yo le tengo de tomar por hijo, Faustina mi muger por yerno, Macrina mi hija por marido, Commodo el principe por hermano, todos los del Senado por compañero, mis deudos por pariente, y mis criados por señor. Razon es nos dexeis mirar muy bien esta ropa, pues tantas personas se han de vestir con ella. La vestidura que a muchos a de cobrir, a contentamiento de todos se ha de cortar. Muchas cosas vemos enlo natural sernos muy noçiuas de cerca, y ninguna cosa dellas sernos dañosa de lexos. El sol con sus rayos refulgentes, a sus vezinos los de Ethiopia quema las carnes porque los tiene açerca, y por contrario alos que estan en fin de Europa no empeçe sus personas porque los tiene lexos. Muchos hijos tuuo Roma delos quales teniendolos en tierras estrañas se le siguio gran prouecho en su republica y no menor fama en todo el mundo, y despues traidos a su casa derramaron tanta sangre de innocentes como auian antes derramado de Barbaros. Y que esto sea verdad preguntenlo a Julio y a Pompeyo, a Sylla y a Mario, a Bruto y a Cassio, a Catilina y a Lipullo, a Octauio y a Marco Antonio, a Caligula y a Nero, a Otho y a Domiciano, y como digo de estos pocos hijos espurios que tuuo Roma, podria dezir de otros infinitos tyrannos que crio Italia. Creedme vna cosa, que no todos los que nos agradan enla plaça nos agradaran si los metemos en casa, porque mucho va tractar al hombre en palabras a conuersarle largo tiempo en obras. Poco ha menester

la ignorançia humana para engañar a otros, y muy menos para ser ella engañada de qualquiera. Con vna serenidad enel rostro, dulçes palabras enla lengua, buen reposo enla persona, mucha templança enla platica, puede quienquiera engañar a otro oy, y el conlo mesmo ser engañado mañana. No estare sin dezirhos que, siendo mançebo, cognosci al famoso orador Taurino muchas vezes orar enel Senado, y acontescio que vna vez el oraua por vna matrona Romana, ala qual mandauan casar vna hija suya asaz honesta con vn maestro de caualleros, y al parescer era Romano no muy concertado; y entre otras dixo estas palabras : « O padres conscriptos, o pueblo venturoso, parad mientes no mandeis lo que despues no querriades auer mandado. El mal casamiento es como al que tiran con vn terron, que al que açiertan lastiman, alos propinquos ciega, y al cabo el mesmo se desmorona. » Fueron por cierto altas palabras, y la comparacion bien entendida ençierra en si graues sentencias. Manifiesto es a todos que el mal yerno no es sino muerte para la muger que le cobra, es infamia delos parientes que le procuraron, y al fin es mal fin para si y para sus padres que le offreçieron. Pues por estas cosas todas que he dicho podreis entender que es lo que en este casamiento siento. » Acabado este razonamiento, el Senado que ay estaua quedo muy edificado, y los caualleros parientes del moço muy espantados, y Faustina la Emperatriz asaz confusa, porque por induzimiento della se auia mouido esta platica. En que paro este casamiento no lo ponen los historiadores alos quales en esta obra seguimos.

Cap. xiiii. como Marco Emperador era amigo de nobles exerçiçios y enemigo de truhanes, y de vn ruido que huuo en Roma por ellos.

Caso que a este buen Emperador el saber delas sciencias, el esfuerço enlas armas, la pureza enla vida, le hiziesen nom-

brado entre los nombrados de Roma, pero la dulce conuersaçion que tenia con todos le hizo famoso entre los famosos de todo el mundo. La cosa mas grata y sin ningun resabio de çoçobra entre grandes, medianos, y pequeños, es el que es señor o principe de muchos se dexa communicar y conuersar de todos. Todas las buenas obras delos buenos pueden ser condemnadas delas malas intenciones delos malos, pero la buena condiçion tiene tal priuilegio, que enel malo la loa el bueno, y enel bueno la aprueua el malo. No ay en vn hombre tan gran culpa en su vida que con la buena conuersaçion no se encubra, y porel contrario no ay crimen tan secreto que conla mala conuersacion, al tiempo que mas lastime, no sea reuelado. De dos estremos no es tan graue ala republica el hombre flaco enlo secreto y de dulçe conuersaçion enlo publico, como es el que es virtuoso enlo secreto, y versuto o de mala jazija enlo publico. Muchos no de buena pollicia hemos visto largos tiempos conseruarse en Roma solo por ser bien condiçionados, y muchos mas hemos visto que, aunque eran rectos en sus officios, en breue tiempo por ser austeros en sus condiciones fueron dellos priuados. Esto dezimos porque este buen Emperador era tan alegre en su cara, tan amigable en sus costumbres, tan amoroso en su conuersaçion, que facilmente hechaua los braços enlos hombros, y tomaua delas manos alos negociantes. Sus porteros no podian impedir alos que le querian conuersar en palacio, ni su guarda era osada apartar alos que querian hablarle enel campo. En todas las edades dio lo que cada edad ala naturaleza demanda. Fue niño conlos niños, moço conlos moços, mundano conlos mundanos, trauieso con los trauiesos, varon conlos varones, atreuido conlos atreuidos, y al fin viejo con los viejos. Solia el dezir, quando en su presencia motejandose algunos no bien disciplinados en la lengua afeauan la flaqueza delos viejos siendo moços, y las moçedades delos moços siendo viejos: «Dexadlos pues hos dexan, que muchas

vezes de moços cuerdos paran en viejos locos, y de moços locos suelen salir viejos cuerdos. Todas las cosas al fin naturaleza las hizo naturales, y como de mucha flaqueza no podamos sacar sino pocas fuerças, podremos[1] a nuestra naturaleza por algun tiempo resistirla, pero no del todo enseñorearla. Yo estoy espantado de muchos que se iactan ser tan heroicos enlas virtudes y tan altos enlos pensamientos que nos quieren hazer en creyentes que biuiendo enla carne, y siendo de carne, ellos solos no sienten la carne. No se si naturaleza hizo alos otros de otro natural que a mi o a mi de otro natural que alos otros, porque jamas me halle, ençerrado enla dulce conuersacion dela philosophia, que al mejor tiempo no llamase ala puerta la carne maluada, Tanto quanto nos sube y sublima la sciencia con sus libertades, tanto y mas nos abate la carne con sus miserias. Creedme vna cosa, que del arbol que no se le pasa la primavera en flores, no esperemos enla otoñada frutas maduras, y del moço que no passo sus moçedades con moços no esperemos que passara su vejez con viejos, y como nuestro natural podamos recutir, y no del todo anihilar, yerran los padres estremados que quieren sus hijos comiençen como viejos, delo qual despues se sigue acabar como moços. » Era pues el buen Emperador tan reçiproco en todas las cosas, que enlas burlas era muy de burlas, y enlas veras muy de veras. Fue este Emperador muy templado en sus passatiempos, fue amigo de musica, especial de buenas bozes e instrumentos; desplaziale esperar el concierto della. Quando fue moço, lo mas del tiempo passo en deprender las sciencias; siendo ya mas varon se occupo enla militar disciplina. Fue amigo de monteria, y no de cetreria. Fue muy diestro y venturoso enlas armas, aunque en correr cauallos algo desdichado. Deleitauase en iugar a pelota enla moçedad, y de iugar al axedrez enla vejez. No fue amigo delos pan-

1. *Le ms :* poder podremos.

tomimos, que son los maestros de farsas, y menos de truhanes. Estos pantomimos y truhanes passaron gran variedad enel imperio, segun la diuersidad delos Emperadores: Julio Cesar los sustento, y Octauio su sobrino los despidio; Caligula los torno, y Nero el cruel los desterro; Nerua los torno a Roma, y el buen Trajano los desterro de toda Italia; Antonino Pio los torno a admittir y por mano deste buen Emperador huuieron de fenescer. Fue la occasion esta: celebrando los Romanos con gran tripudio a quatro dias de Mayo la famosa fiesta dela madre Berecinta, madre de todos los dioses, los Flamines diales querian lleuar a su templo a estos juglares para regozijar la fiesta, y por contrario los Flamines vestales querian lo mesmo. Pues los vnos poniendo fuerça, y los otros resistencia, y acudiendo muchos a fauorescer, y no menos a despartir, fue tan crudo el ruido y tan grande la matança, que las fiestas en lutos, los plazeres en tristezas, y los cantos en lloros se tornaron. El buen Emperador trabajo de apaziguar aquella popular furia, y poner en paz todos los barrios de Roma. Lo qual todo hecho, mando con curiosa diligencia buscar todos los pantomimos y truhanes de Roma y de todo el circuito de Italia, y porque a ellos fuese castigo, y Roma quedase libre, y a todo el mundo exemplo, mando lleuarlos al puerto de Hostia, y ponerlos en vnas galeras y desterrarlos para siempre ala isla de Pontho. Lo qual assi fue complido como el Emperador lo auia mandado, y desde aquel dia jamas pantomimo ni truhan hasta que murio el Emperador parescio en Roma. El qual muerto, no passaron dos años que en tiempo de Commodo su hijo luego no fueron tornados. Y si las historias no nos engañan, auia en Roma mas locos que cuerdos.

Cap. xv. dela buena conuersaçion que Marco Aurelio Emperador tenia con todos los que tractaua y como era grato a sus amigos y suffrido con sus enemigos.

Dicho auemos dela enemistad que tenia Marco el Emperador con los truhanes y chocarreros, y de sus loables exercicios, diremos agora que le acontesçio por ser bien acondicionado. Es tanta la malicia humana que, como los buenos tienen obligacion de minar el mal, no menos los malos tienen osadia para contraminar y derrocar el bien, y oxala y oxala fuese tanta la liga y esfuerço delos buenos en las cosas buenas, como es la hermandad y desuerguença delos malos enlas cosas malas. Que mayor corrupcion de siglo puede ser, que vn virtuoso para vna obra de virtud no halla quien se la ayude a obrar, y despues que la obra vienen diez mill a se la contradezir. El supremo bien delos buenos es quando las tyrannias son repremidas delas virtudes adquisitas, o quando los viçios muy usados se remedian conlas buenas inclinaciones, y el summo mal delos malos es quando oluidados de ser hombres y acoçeada la razon, ala virtud van ala mano y afloxan las riendas al vicio. Pues Marco Aurelio el Emperador, si tuuo en su vida gran gloria por sacudirse delas vilezas delos viles, no menos mereçe immortal memoria por auer suffrido muchos denuestos enla execuçion de sus virtudes. Infallible regla es entre los hijos de vanidad los vicios auiçiados parir defensores, y las virtudes asenderadas criar muchos emulos. Siempre los malos son dobladamente malos, porque traen armas defensiuas para defender los males proprios, y offensiuas para offender los bienes agenos. Por cierto, si los hombres buenos son sollicitos a buscar a otros buenos, no menos deuen andar recatados en asconderse delos malos, porque vn bueno con vn solo dedo enseñoreara a todos

los virtuosos, y para guardarse de solo vn malo ha menester pies, manos, y amigos. Y como sea triste hado de buenos su fama propria depender de paresceres agenos, como este noble Emperador fue vberrimo enlas virtudes, dulce enlas palabras, modesto enlos exercicios, communicable con todos,graue entre los graues, seuero entre los seueros, alegre conlos alegres, y muy sabio entre los sabios, como conuiene al curioso principe, quanto estas cosas en ley de buenos se aprobauan por los de claros juizios, tanto eran condenadas por los delas malas intenciones. Pues como las prunas ignitas no pueden estar enla fragua sin çentellar, ni lo corrupto enlos esterquilinos sin heder, ansi el que es de coraçon sano prorompe en palabras de amor, y el que tiene las entrañas dañadas sobresale en palabras de malicia. Por cierto, poco tiempo el amor del enamorado se puede abstener, y mucho menos tiempo la passion del apassionado se puede absconder, el coraçon lastimado pregonan los sospiros muy lastimosos, y alas entrañas dañadas las descubren palabras muy maliciosas. Esto todo hemos dicho, porque la bondad de Marco el Emperador enlos buenos ponia alegria y enlos malos tristeza. Y como en semejantes cosas muestren su cordura los cuerdos, y su sabiduria los sabios, siendo virtuoso enel obrar, y sabio enel cognoscer, era muy prudente enel dissimular. Vna delas virtudes que ha de tener el sabio enla qual se cognosce que es sabio, es que sea bien suffrido, porque hombre bien suffrido jamas fue sino bien librado, conel suffrimiento y cordura de negocios malos se hazen razonables, y de razonables buenos, y de buenos muy buenos, y porel contrario hombre que no es bien suffrido, aun enlas cosas muy iustas no espere ser bien tractado. Caso que Marco el Emperador en todas las virtudes igualo con todos los Emperadores de Roma que auian passado, pero en esta virtud de ser suffrido sobrepujo a todos los del mundo. Muchas vezes solia el dezir: «Yo no alcançe el imperio por la philosophia que deprendi

conlos sabios, sino por la paciencia que tuue entre los necios.» Y parece esto ser verdad, ca como muchas vezes se hallase el Emperador conel Senado enel Colliseo, o el Senado con el enel alto Capitolio, y viese en su presencia muchos que le amauan, y otros muchos que en su absençia conel pueblo se reboluian, era tanta su templança, y mostrauase tan neutral conlos vnos y conlos otros, que ni los amigos porel desagradescimiento quedauan tristes, ni los enemigos por algun disfauor se partian quexosos.

Cap. xvi. dela fiesta que çelebrauan los Romanos en Roma al dios Jano, y de vn gran hecho de clemençia que hizo Marco Aurelio Emperador en ella.

Entre las fiestas celeberrimas que los antiguos Romanos inuentaron, fue vna la del dios Jano. Esta se celebraua el primero dia del año que es agora el mes de Henero. Pintauanle con dos caras, por demostrar que era fin del año passado y prinçipio del presente. A este dios estaua dedicado vn templo sumptuosissimo en Roma, al qual puso por nombre Numma Pompilio templo dela paz. Era tenido (fuera del templo del dios Iupiter) en mas reuerencia que todos. Quando los Emperadores Romanos iuan, o venian a Roma, visitado el alto Capitolio y las virgines vestales, luego iuan a orar y a offrescer al templo de Iano. Aquel dia que se çelebraua su fiesta holgaua toda Roma, vestianse todos las mejores ropas, ençendian luminarias en todas las casas, hazian muchas farsas los pantomimos y muchos iuegos los iuglares, velauan toda la noche enlos templos, soltauan todos los presos que estauan presos por deudas, y del erario publico eran pagadas. Tenian mesas de comer alas puertas puestas con gran abundançia de manjares, de tal manera que auia de valer mas lo que sobrase que lo que se comiese. Pesquisauan por toda

Roma por los pobres para que aquel dia fuesen muy bien proueidos. Pensauan los Romanos que si aquel dia gastasen en abundancia, el dios Iano, que era dios delos tiempos, los sacaria de toda penuria. Dezian los Romanos que el dios Iano era dios agradescido, porque si gastauan por el poco, el les daua mucho. Hazian grandes proçessiones en su fiesta cada manera de gente por si. El Senado yua por si, los flamines por si, los çensores por si, los plebeyos por si, las matronas y donzellas por si, las virgines vestales por si, y los embaxadores yuan en procession acompañados de todos los captiuos. No andauan iunctas estas processiones, sino de dos en dos, y el fin de vnas era principio de otras. Salian del templo de Iano y dauan vna buelta por todos los templos de Roma, y por la puerta Latina salian al campo y dauan vna buelta alos muros de Roma, y porque era grande el çircuito que tenia Roma, no andaua mas cada procession delo que auia de vna puerta a otra; de tal manera que quando la noche venia, de todas las processiones andando cada vna su pedaço toda Roma quedaua andada. Lo qual hecho, tornauanse todos al templo donde salieron, y alli cada vno offrescia como podia. Pues en estas processiones era costumbre que los Emperadores solamente acompañasen alos senadores. Mas este buen Emperador era tan comedido, que como le amauan todos, queria honrar y acompañar a todos. Era costumbre en Roma que en aquel dia el Emperador se vestiese la toga o insignia imperial, y todos los captiuos que la podian tocar conla mano eran libres, y todos los malhechores eran perdonados, y todos los desterrados eran absueltos. Pues el Emperador, por usar de su clemencia y dexar de si perpetua memoria, dexada la procession delos senadores, metiose sin guarda ninguna enla procession delos captiuos. La qual cosa fue occasion que el dexase de si immortal memoria, y alos principes aduenideros gran exemplo de clemencia. Y porque no ay cosa buena hecha por algun

bueno que luego no sea contrariada de otro malo, fue aquel hecho tan retraido delos malos, quanto alabado delos buenos. Y como entre los buenos siempre se señala vno por muy bueno, ansi entre los malos se señala vno por muy malo, y lo peor de todo que no tiene tanta gloria el virtuoso dela virtud quanta desuerguença tiene el maliçioso de su maldad. Esto se dize, porque enel Senado auia vn senador por nombre Fuluio, el qual era tan obscuro por sus malicias quan blanco con sus canas. Este anhelaua enlos tiempos de Hadriano a ser Emperador, y siempre tuuo a Marco Aurelio por competidor. Y como sea natural a los que tienen dañadas las entrañas en pequeñas cosas mostrar sus malicias, nunca hizo el Emperador cosa buena en publico que no fuese del murmurada en secreto. Señaladamente, como este hecho de libertar los captiuos fue tan affamado, no tuuo prudencia aquel senador para suffrirlo. Medio en burla medio de veras, en presençia del Senado dixole estas palabras al Emperador: « Señor, porque te das a todos? »

Cap. xvii. que los prinçipes no deuen ser exquiuos en su conuersacion, y delo que Marco Emperador dixo a vn senador en este caso.

Oydo por Marco Aurelio Emperador lo que en presencia de todos el sobredicho senador le auia dicho, conuiene a saber porque se daua a todos, respondiole: « Amigo, yo me doy a todos porque todos se den a mi. Creeme, que la mucha austeridad enel principe le causa desamor enel pueblo. Ni lo quieren los dioses, ni lo permitten las leyes, ni lo suffre de grado la republica, que los principes sean señores de muchos y no se communiquen sino con poços. Enlos libros lo he leido, y en mi lo he experimentado, que el amor delos subditos, la seguridad del principe, la autoridad del imperio, y la honra

del Senado la conseruan los Principes no con estrema esquiuidad sino con agradable conuersacion. El pescador no se va con vn çeuo solo a pescar diuersos pesces del rio, ni el marinero con vna red sola entra enlas mares, quiero dezir que las voluntades profundas delos profundos coraçones, a vnos con dones, a otros con palabras, a estos con promesas, aquellos con sabores se las hemos de ganar. Los rabiosos cobdiciosos no se contentan que les abran las entrañas y les çierren los thesoros, y los que siruen con amor menos se contentan abrirles los thesoros y cerrarles las entrañas. Antiguo prouerbio fue de Pythagoras, amor pagarse con otro amor. O quan mal fortunado es el principe, y quanto no de buenos hados la republica, enla qual el pueblo no sirue al señor sino por las merçedes, y el señor no los tiene ni ampara sino por los seruicios! De muchas piedras y de vna claue se fabrica el edificio, y de varias gentes y vn señor se compone la republica, y si geometria no me engaña, la cal que iuncta piedra con piedra es mezclada con arena, mas la que çierra las piedras con la claue es cal viua, y con razon, porque apartandose las piedras abrese la pared, mas cayendose la claue pereçe el edificio. El que fuere sabio ya me aura entendido. El amor entre vezino y vezino suffrese ser aguado, mas el del principe con su pueblo requiere que sea puro. Muchas passiones entre muchos, y por muchos tiempos, enlos barrios de Roma vi ser atajadas en vn dia, y sola vna que se leuanta entre el señor y su republica hasta la muerte no es concluida. Difficil es conçertar muchos con muchos, y mas difficil concordar vno con vno, pero sin comparaçion es mas conçertar a muchos con vno y a vno con muchos. Y en este caso ni quiero saluar alos principes, ni dexar de condemnar al pueblo. De donde pensais que viene oy los señores con enojo mandar cosas iniustas, y los subditos no les obedesçer en cosas iustas? Pues oyd, que yo hos lo dire. El principe, haziendo de hecho y no de derecho, quiere

hundir las voluntades de todos enel crisol de su juizio y sacar de si y de todos vn solo su pareçer y querer, y por contrario la muchedumbre de gentes, desplomando el juizio de su señor, quieren que quiera, no lo que el quiere para todos, sino lo que cada vno desea para si. Por cierto, graue cosa es aunque muy usada, querer vno que le vengan las ropas de todos, y tan terrible es querer todos les armen las armas de vno; pero que haremos, que assi nos dexaron el mundo nuestros padres, assi le tenemos sus hijos, y aun peor le dexaremos a nuestros herederos. O quantos principes de mis antepassados he leido auerse perdido por mostrarse sacudidos, y a ninguno por ser amoroso! Quierohos dezir algunos exemplos delos que he leido en mis libros, porque vean los principes que ganan enla buena conuersaçion, y que pierden enla mucha estrañeza. Aquel reyno delos Siciomios, mayor en armas que el delos Caldeos y menor en antiguedad que el delos Assyrios, vna dinastia de reyes les duro dozientos y veinte años, porque todos fueron de loable conuersaçion y otra dinastia (segun dize Homero) no duro sino quarenta y çinco años, porque sus reyes fueron de mala condicion. El nono Epiphano delos Egypcios fue descompuesto, porque era ley que alos templos todos fuesen descalços los dias festiuales, y este rey fue vna vez caualgando, y assi se puso delante del dios Apis que era el dios delos Egypcios. La qual cosa no fue cometida, quando con quitarle el reyno luego fue castigada. El sexto Arsaçida del indomito reyno delos Parthos, no solo fue priuado mas aun desterrado del reyno, porque se combido alas bodas de vn cauallero, y no quiso ir siendo combidado alas bodas de vn plebeyo. Entre los Latinos, aunque su reyno era estrecho, pero sus coraçones eran muy grandes, como vno de sus Murranos (que assi llamauan a sus reyes) çerrase las puertas de noche por dormir seguro, fue priuado del reyno, porque era ley que ningun principe a ninguno ni a ninguna hora dela noche ni del dia tuuiese

çerrada la puerta, y que a el para quitar enemigos y no para criarlos le auian elegido por rey. Tarquino, ultimo rey delos primeros reyes Romanos, fue ingrato a su suegro, infame a su sangre, traidor a su patria, cruel a su persona, y adultero con Lucreçia, pero no le llaman ingrato, ni infame, ni cruel, ni traidor, ni adultero, sino Tarquino el soberuio por auer sido mal acondiçionado. Y aun a ley de bueno vos iuro, que si el triste de Tarquino en Roma fuera bien quisto, porel adulterio de Lucreçia nunca del reyno fuera priuado. Otras maldades mas graues antes que el, y mas grauissimas despues que el, se cometieron por emperadores viejos enel imperio, las quales eran tales que hazian muy pequeñas las de aquel moço liuiano. Por çierta cosa tengan los principes, que si dan muchas occasiones para mal los querer, despues vna y muy pequeña abasta a sus subditos para se lo mostrar. El odio que tiene su señor con su sieruo, si no lo muestra es por no querer, mas el del subdito con su señor es por no poder. Iulio Cesar, vltimo dictador y primero emperador, porque oluidado ser hombre entre los hombres pensando ya que era dios entre los dioses, siendo loable costumbre el Senado saludar al Emperador de rodillas, y el Emperador leuantarse a sus mesuras, por no querer de presumptuoso guardar esta çerimonia, merecio con veinte y dos puñaladas perder la vida. Y como digo de estos pocos, podria dezir de otros muchos. Los medicos con poco ruibarbo purgan muchos humores delos cuerpos, y los emperadores con poca beneuolençia quitan muchas passiones delas entrañas. El pueblo a su principe deue obediencia a sus mandamientos y acatamiento a su persona, y el principe deue ygual iusticia a cada vno y dulce conuersacion a todos. Marco Porcio dezia muchas vezes en Roma: «Aquella republica es perpetua sin recelo de arrepentina caida, enla qual el principe halla obediencia enlos pueblos, y los pueblos hallan amor enel principe, porque del amor del señor nasce la obediencia enel

subdito, y dela obediencia del subdito nasce el amor enel señor. » El Emperador en Roma es como la araña en medio dela tela, do si vn estremo de aguja toca al estremo dela tela luego lo siente el araña ; quiero dezir que todas las obras que haze el Emperador en Roma, luego son publicadas en toda la tierra. Bien veo que oy he sido iuzgado dela malicia humana por auer acompañado la procession delos captiuos, y me dexe tocar dellos porque gozasen del priuilegio de ser libres. Yo doy gracias alos dioses de mis buenos hados porque me hizieron Emperador piadoso para soltar los presos, y no cruel tyranno para prender los libres. Y como dize el prouerbio que de vn tiro se matan dos paxaros, assi fue oy en este caso, porque el beneficio fue solo para estos miseros, mas el fauor para todas sus naçiones. Y no sabeis que quitando los hyerros a estos captiuos los heche alos coraçones de sus reynos. Finalmente digo ser mas seguro al principe seruirse de coraçones libres con amor, que no de vasallos aherrojados con temor. »

Cap. xviii. como Marco Emperador jamas estaua oçioso, y en que manera tenia repartidas todas las horas del dia para complir con todos los negoçios del imperio.

Dicho auemos arriba como este buen Emperador tuuo gran enemistad con los hombres no de buena vida, que en malos exercicios passauan su vida. No abasta al philosopho reprehender el vicio por palabra enlos otros, sino que es necessario el mesmo ponga por obra lo que enlos otros reprehendia. Es razon de dezir agora, como con su gran prudencia, la muchedumbre delos negocios vniuersales del imperio con los particulares de su casa, y los particulares de su casa conlas recreaciones de su persona, y las recreaciones de su persona

conlos exercicios del estudio, y los vnos y los otros, que eran infinitos negocios, conla penuria del tiempo los repartia. Era en esto tan diestro y tenia tan gran auiso, que ni le sobraua tiempo para mal espender, ni le faltaua para los negocios del imperio expedir. Y porque aquel tiempo es glorioso que gloriosamente es gastado, y aquel es maldito que en daño nuestro y sin prouecho de otros se passa e ignorantes como brutos nos dexa, tenia el tiempo partido por tiempos, y era la orden de esta manera. Siete horas dormia de noche, y vna reposaua de dia, en comer y çenar solas dos horas gastaua, tenia diputada vna hora para los negocios de Asia, otras dos para Europa y Aphrica, en conuersacion de su casa con sus hijos y muger y familiares amigos estando retraidos otras dos horas gastaua. Para negocios extrauagantes como eran oyr agrauios de agrauiados, querellas de pobres, siniusticias de biudas, robos de huerfanos, otra hora tenia diputada. Todo el restante del dia y dela noche en leer libros, escreuir obras, componer metros, estudiar antiguedades, platicar con sabios, y disputar con philosophos se le pasaua. Ordinariamente, en inuierno y en verano, si crudas guerras no le estoruauan o muy arduos negocios no le impedian, siempre se acostaua alas nueue, y despertaua alas quatro. Era costumbre alos Emperadores Romanos, siempre de noche en su camara tener lumbre accendida. Pues en despertando por no estar ocioso, siempre ala cabeçera tenia vn libro, y lo que quedaua dela noche expendia en leer hasta el dia. Leuantauase alas seis, vestiase publicamente, no con poco regozijo, sino con grande alegria, preguntando alos que estauan presente en que auian expendido la noche toda, y alli les relataua todo lo que el auia aquella noche leido. Acabado de vestirse, lauauase con aguas odoriferas; era ademas muy amigo de buenos olores: tenia aquel sentido muy biuo, tanto que le daua pena. Luego de mañana tomaua delante de todos tres o quatro bocados de letuario de cantueso y dos tragos de

agua ardiente. Si era verano, luego se yua ala ribera a pie, y se passeaua y negociaua por espacio de dos horas. Ya que entraua el calor, yua al alto Capitolio al Senado, el qual acabado, tornaua al Colliseo donde estauan todos los procuradores y embaxadores delas prouinçias : alli se detenia gran parte del dia. Ya que era mas tarde, retrayase al templo delas virgines vestales, y alli oya a cada nacion por si, segun el tiempo que les era diputado por su orden. No comia mas de vna vez al dia y algo tarde, pero comia muy bien y mucho, aunque de pocos manjares. Tenia por costumbre cada semana, en Roma o enla çiudad que se hallaua dos dias, enlas tardes, sin su guarda ni caualleros, mas de con diez o doze pajes, irse por las calles a ver si le queria alguno hablar, o si tenian querella de algun offiçial de su corte o casa, y aun hazia a otros que lo preguntasen. Y dezia este buen Emperador muchas vezes : « El principe, para bien regir y no tyrannizar, ha de tener esto que no sea cobdicioso enlos tributos, ni soberuio enlos mandamientos, ni ingrato alos seruiçios, ni atreuido alos templos, ni sordo alos agrauiados. Esto ansi cumpliendo, el terna alos dioses enlas manos, y los hombres a el enel coracon. » En todo el tiempo que fue Emperador, jamas en su camara huuo portero, sino eran las dos horas que con Faustina estaua retraido. Passado esto, el buen Emperador se retraya a su casa, enla qual tenia vn apartamiento çerrado con llaue, la qual el traya, y jamas hasta el dia de su muerte la fio de alguno; alli la entrego a Pompeyano, asaz varon prudente y anciano, y casado con su hija. En aquel retrete tenia el muchos y muy diuersos libros en todas las lenguas escriptos, griegos, latinos, caldeos, hebreos, y tenia historias muy antiguas.

Cap. xix. como la Emperatriz Faustina pidio al Emperador Marco su marido la llaue del estudio, y lo que le dixo sobre ello.

Como sea natural alas mugeres menospreçiar lo que les dan y morir por lo que les niegan, teniendo el Emperador el estudio de su casa en vn lugar de palaçio muy secreto, enel qual a muger ni familiares amigos alli dexaua entrar, acontesçio que vn dia Faustina la Emperatriz importuno, con todas las maneras de importunidad que pudo, le amostrasse aquella camara, diziendole estas palabras: « Dexame, señor, ver tu camara: mira que estoy preñada, y se me sale el anima por verla; ya sabes ser ley de Romanos alas preñadas no les poder negar sus antojos, y si otra cosa hizieres, haraslo de hecho, y no de derecho, porque yo mouere de este preñado, y pensare que tienes alguna amiga encerrada en aquel tn estudio; pues por quitar el peligro del parto, y por assegurar mi coraçon de tal pensamiento, no es mucho me dexes entrar en tu estudio. » El Emperador, viendo que Faustina lo dezia de veras, porque cada palabra vañaua en lagrimas, acordo de responderle de veras, y dixole estas palabras: « Cosa es muy cierta, quando esta vno contento, que dize mas por la lengua delo que tiene enel coraçon; y porel contrario, quando esta alguno triste, no lloran tanto los ojos, ni declara tanto la lengua, quanto le queda encerrado enel coraçon. Los hombres vanos con palabras vanas pregonan sus plazeres vanos, y los hombres prudentes con palabras prudentes dissimulan sus passiones crudas. Entre los sabios, aquel es muy sabio que sabe mucho y muestra saber poco, y entre los simples, aquel es muy simple que sabe poco y muestra saber mucho. Los prudentes, aun preguntandoles, no responden, y los simples aun sin hablarles, hablan. Todo esto digo. Faustina, porque

me han lastimado tanto tus lagrimas y desasosegado tus vanos juizios, que ni puedo dezir lo que siento ni tu podras sentir lo que digo. Muchos auisos escriuieron los que del matrimonio escriuieron, pero no escriuieron ellos tantos trabajos en todos sus libros, quantos vna muger sola a vn marido solo haze suffrir en vn dia solo. Por cierto, cosa es muy dulce gozar las niñerias delos niños, pero cosa es muy cruda suffrir las importunidades de sus madres. Los niños hazen de quando en quando vna cosa con que ayamos plazer, pero vosotras jamas hazeis cosa con que no nos deis pesar. Yo acabare con todos los hombres casados, que perdonen los plazeres delos hijos por los enojos que les dan sus madres. Vna cosa he visto y jamas en ella me he engañado, que los iustos dioses alos iniustos hombres todos los males que hazen se lo remitten alas furias del otro mundo, pero si por plazer de alguna muger cometemos alguna culpa, mandan los dioses que de mano de esa mesma muger en este mundo y no enel otro recibamos la pena. No ay mas fiero y peligroso enemigo del hombre que es la muger que tiene el hombre, si no sabe viuir con ella como hombre. Anden y anden, que jamas hombre liuiano estuuo con alguna muger auiçiado en algun vicio, que de esa mesma muger, a cabo de poco tiempo, con muerte o infamia no rescibiese castigo. De vna cosa soy muy cierto, y no lo digo porque lo he leido, sino en mi experimentado: que el marido que haze todo lo que quiere su muger, su muger no ha de hazer cosa alguna delo que desea su marido. Gran crueldad es entre los Barbaros tener a sus mugeres por esclauas, y no menor liuiandad es la delos Romanos tenerlas por señoras. Las carnes no han de ser tan flacas que pongan hastio, ni tan gruesas que empalaguen, sino entreueradas porque den sabor. Quiero dezir que el varon cuerdo, a su muger ni la enfrene tanto que parezca sierua, ni la desenfrene tanto que se alçe por señora. Mira, Faustina, sois en todo estremo tan estremadas las mugeres, que con poco fauor cres-

ceis en mucha soberuia, y con poco disfauor cobrais mucha enemistad. No ay amor perfecto donde no ay igualdad entre los que se aman, y vosotras, como sois imperfectas, vuestro amor es imperfecto. Bien se que no me entiendes, pues oye, Fáustina, que mas digo que piensas. No ay muger que de su voluntad suffra a otro mayor, ni ay muger que se compadezca con otro su igual, porque si tienen mill sexterçias de renta en su casa, tienen diez mill de locura en su cabeça, y lo peor de todo es que muchas vezes se les muere el marido y pierden toda la renta, pero no por eso se les acaba la locura. Pues oye, que mas te dire : todas las mugeres quieren hablar y que todos callen, quieren mandar y ninguna ser mandada, quieren libertad y que todos sean captiuos, quieren regir y ninguna ser regida. Vna cosa sola quieren, que es ver y ser vistas, y de aqui viene que alos liuianos que siguen sus liuiandades acoçean como a esclauos, y alos cuerdos que recuten sus appetitos persiguen como a enemigos. Enlos Annales Pompeyanos halle vna cosa digna de saber, y es que quando Gneo Pompeyo passo en oriente, alas vertientes delos montes Rifeos hallo vnas gentes por nombre Massagetas, los quales tenian por ley que cada vezino tuuiese dos cueuas, porque en aquellas montañas careçian de casas: enla vna estaua el marido, los hijos, y criados, y enla otra la muger, hijas, y moças. Comian las fiestas iunctos, y dormian otra vez enla semana iunctos. Preguntados por el gran Pompeyo que era la causa de viuir en este modo, como en todo el mundo ni se hallase ni se leyese tan gran estremo, respondiole vno : « Mira, Pompeyo, a nosotros nos dieron los dioses poca vida, que ninguno passa de sesenta años alo mas, y estos trabajamos viuirlos en paz. Teniendo a nuestras mugeres con nosotros biuiendo, moriamos, porque las noches se nos passauan en oyr sus quexas, y los dias en suffrir sus renzillas. De esta manera, teniendolas apartadas, crianse mas en paz los hijos, euitamos los enojos que matan a sus padres. » Yo te digo de verdad,

Faustina, que aunque alos Massagetas los llamamos Barbaros, en este caso mas saben que no los Latinos. Vna cosa te quiero dezir, que querria mucho la quisieses entender. Si los bestiales mouimientos dela carne no forçasen al querer delos hombres a que quieran, aunque no quieran, alas mugeres, dubdo si muger fuese suffrida ni menos amada. Por cierto, si los dioses a este amor hizieran voluntario, como le hizieron natural, de manera que queriendo pudieramos, y no como agora que queremos y no podemos, con graues penas al hombre auian de castigar que por qualquier muger se osase perder. Gran secreto es este delos dioses y gran miseria la delos hombres, que carne tan flaca haga huerça al coraçon tan libre a que ame lo que aborreçe, y procure lo que le dañe. Secreto es este, que los hombres le saben sentir cada hora como hombres, pero jamas le pueden remediar como discretos. No tengo embidia alos dioses viuos ni alos hombres muertos sino de dos cosas, y son estas, alos dioses que viuen sin temor de maliciosos, y alos muertos que huelgan ya sin neçessidad de mugeres. Dos ayres son tan corruptos que todo lo corrompen, y dos landres tan mortales que carnes y coraçones acaban. O Faustina, es tan natural el amor dela carne con la carne, que quando de vosotras la carne huye de burla, hos dexamos el coraçon en prendas de veras, y si la razon como razon se pone en huyda, la carne como carne se hos da luego por prisionera. »

Cap. xx. enel qual prosigue Marco Emperador su platica a Faustina, y aqui se tracta quanto peligro tienen los hombres que tractan mucho con las mugeres.

Proseguiendo pues el Emperador su platica, vinose a particularizar los daños vniuersales que alos hombres se les si-

guen de tractar mucho conlas mugeres, y despues dixo algunos particulares que el auia passado en su vida con su muger Faustina. Dize agora pues el Emperador: « Acuerdome que muchas vezes en mi moçedad tropeçe enla carne, con proposito de jamas tornar ala carne, pero yo confiesso que si vn dia tuue buenos deseos, en su lugar tuue diez mill dias de malas obras. Razon tienen, o mugeres, huyr los que huyen, asconderse los que se asconden, dexarhos los que hos dexan, apartarse los que se apartan, oluidarhos los que hos oluidan, porque vnos escapan de vuestras manos in amores, por effeminados, y otros lastimados de vuestras lenguas muchos perseguidos de vuestras obras, y a mejor librar vienen todos aborreçidos de vuestras entrañas y acoçeados de vuestras liuiandades. Pues quien esto siente que ha de alcançar, yo no se qual es el loco que hos quiere seruir. O a quanto peligro se offreçe el que con mugeres tracta! si no las ama tienenle por necio, si las ama por liuiano, si las dexa por couarde, si las sigue por perdido, si las sirue no le estiman, si no las sirue le aborreçen, si las quiere no le quieren, si no las quiere le persiguen, si las frequenta es infame, si no las frequenta es menos que hombre: que hara el triste? Tengan vna cosa por cierta los hombres, que aunque vno haga por su muger todo lo que puede como hombre, y todo lo que deue como marido, y dela flaqueza saque fuerças como bueno, y la pobreza remedie con su trabajo, y cada hora por ella se ponga en peligro, su muger no se lo ha de agradesçer, diziendo que el traidor, su amor es con otra, y que aquello haze solo por complir con ella. Dias ha, Faustina, que deseaua dezirte esto, y helo dilatado hasta agora, esperando me dieses vna occasion para dezirlo de quantas me has dado para sentirlo. No es de hombres cuerdos todas las vezes que han enojos con sus mugeres, luego lastimarlas con palabras, porque entre los sabios, aquellas palabras son mas estimadas, que al proposito de alguna cosa son muy bien traidas. Acuerdome que ha seis

años Antonino Pio tu padre me eligio por su yerno, y tu a mi por tu marido, y yo a ti por mi muger, los hados mios tristes lo permittiendo, y Hadriano mi señor me lo mandando. A mi me dio mi suegro a ti su hija muy hermosa por muger, y a su imperio muy poderoso en casamiento : pienso que todos fuimos engañados, el en tomarme por hijo, y yo a ti escogerte por muger. Llamase Antonino Pio porque con todos fue piadoso, sino comigo que fue cruel, porque con poca carne me dio mucho hueso, y confiessote la verdad, que ya ni tengo dientes con que lo roer, ni calor enel estomago para lo digerir, y muchas vezes con el me he pensado ahogar. Quierote dezir vna palabra, aunque resçibas pena por ella : por tu hermosura eres deseada de muchos, y por tus malas costumbres eres aborreçida de todos. O quan malos son tus hados, Faustina, y quan mal partieron contigo los dioses! dieronte hermosura y riqueza para te perder, y negaronte lo mejor, que es buena condicion y cordura para lo sustentar. Torno a dezir que fueron muy crueles los dioses contigo, pues te engolfaron enlos golfos a donde todas las malas peligran, y te quitaron las velas y remos con que todas escapan. Treinta y ocho años estuue sin muger, que no se me hizieron treinta y ocho dias, y en seis años de casamiento me paresce he passado seisçientos años de vida. De vna cosa te quiero çertificar, que si alcançara antes lo que alcanço agora, y delo mucho que siento entonçes sintiera, aunque los dioses me lo mandaran, y Hadriano mi señor me lo rogara, yo no trocara mi pobreza y mi reposo por tu casamiento y Emperio. Pero pues cupo en tu dicha y mi desdicha, callo mucho y suffro mas. Yo he dissimulado mucho, tanto, que ya no puedo dissimular mas, y ningun hombre suffre tanto a su muger, que no sea obligado a suffrirle mas, considerando al fin el hombre que es hombre, y al cabo la muger que es muger. Atreuida es la que se toma con su marido, pero loco es el marido que toma pendençias publicas con su muger, porque si es buena ala de fauorescer

porque sea mejor, y si mala, ala de suffrir porque no se torne peor. Sepan todos los hombres que todas las cosas suffren castigo, sino la muger como muger que quiere ruego. Creeme, Faustina, que si el temor delos dioses, la infamia de su persona, el dezir delas gentes, no retrae ala muger delo malo, no la apartara todo el castigo del mundo. El coraçon del hombre es muy generoso y el dela muger muy delicado : quiere por poco bien mucho premio, y por mucho mal ningun castigo. El hombre cuerdo mire lo que haze antes que se aya de casar, pero despues que se determina de tomar compañia de muger, ha de hazer el coraçon ancho, para todo lo que con ella le puede venir. Gran poquedad es del hombre hazer mucha cuenta delas poquedades de su muger, castigando en publico lo que passa entre ellos [en] secreto. El que es prudente, si quiere viuir en paz con su muger, esta regla ha de guardar. Amonestela mucho, reprehendala poco, y no ponga las manos en ella nunca, porque de otra manera, ni el della fidelidad, ni ella del buen tractamiento, ni los hijos de entrambos buena criança, ni los dioses algun seruiçio, ni los hombres algun prouecho pueden esperar. Y en esta materia, Faustina, no te quiero mas dezir, sino que sientas que lo siento, y sepas que te veo, y que la dissimulaçion mia deuria abastar a emendar la vida tuya. »

Cap. xxi. enel qual el Emperador Marco, prosiguiendo su platica, finalmente responde a Faustina : enlo dela llaue, habla delos antojos que tienen las preñadas.

« Agora que he abierto y expremido el venino antiguo, quierote responder ala demanda presente. Para que aprouechen las medicinas al enfermo, es necessario que se desopilen las opilaçiones del estomago. Por semejante, ninguno puede

hablar como conuiene a su amigo, si primero no le dize delo que esta del enojado. Pidesme la llaue de mi estudio, y amenazasme, que si no te la doy, que rebentaras con tu preñado. Buen achaque hos teneis las mugeres preñadas: so color que aueis de rebentar, quereis que todos vuestros appetitos ayamos de complir. Quando el sacro Senado, enlos tiempos del muy venturoso Camillo hizo la ley en fauor delas matronas preñadas, no eran entonçes las mugeres tan antojadizas. Agora no se que se es, que todas de todo lo bueno teneis astio, y todas de todo lo malo teneis antojo. Si mi memoria no me engaña, quando Camillo hizo el voto ala madre Cibalea porque le diese victoria en vna batalla, y como huuiese la victoria, estaua tan pobre Roma que no tenia plata ni oro para hazer la estatua de su promesa. Y como las matronas de aquellos tiempos viesen que sus maridos en aquella guerra offreçieron sus vidas, quisieron ellas al sacro Senado presentar sus joyas. Fue cosa marauillosa de ver, que sin alguno se lo dezir, ni hombre dello se acordar, acordaron todas iunctas de ir al Capitolio, y alli en presençia de todos pusieron los chocallos de sus orejas, los anillos de sus dedos, las axorcas de sus muñecas, las perlas de sus tocados, los collares de sus gargantas, los joyeles de sus pechos, las çintas de sus cuerpos, y los tintinabolos de sus ropas, y aunque fue tenido en mucho lo que dieron, pero sin comparaçion fue estimado en mas la voluntad con que lo dieron. Fueron tantas las riquezas que alli offreçieron, que no solo huuo para complir el voto dela estatua, pero aun para proseguir la guerra. Y como Roma tuuiese por costumbre de no reçebir vn seruiçio sin que por el luego no hiziese muchas merçedes, en aquel dia que las matronas Romanas offrecieron sus joyas enel Capitolio, les conçedieron çinco cosas enel Senado. La primera, que en su muerte pudiesen orar los oradores y alli relatar sus buenas vidas. La segunda, se pudiesen asentar enlos templos, como de antes estuuiesen en pie La terçera, pudiesen

tener de sus personas dos ropas, como de antes no las tuuiesen sino senzillas. La quarta, que en graue enfermedad pudiesen beber vino, como antes aunque les fuese la vida no bebian sino agua. La quinta, que a matrona Romana estando preñada, no se le pudiese negar cosa alguna. Fueron por çierto estas çinco cosas muy iustas, y de buena voluntad porel Senado otorgadas. Y esta ley que manda no negar algo ala muger preñada, quierote dezir que fue la occasion mas particularmente que mouio al Senado a hazerla. Estando Fuluio Torquato Consul enla guerra delos Voscos, traxeron a Roma los caualleros Mauritanos vn monoculo que auian caçado enlos desiertos de Egypto, y como en aquellos tiempos las matronas Romanas fuesen tan honestas como las de nuestros tiempos son atreuidas, estaua la muger de Torquato, que auia quedado preñada, en dias de parir. Era por çierto muger tan honestissima, que no menor gloria tenia ella porel retraimiento que tenia en Roma, que porel esfuerço tenia su marido enla guerra. Fue probado que en catorze años que Torquato su marido estuuo en Asia, la primera vez que passo en ella, jamas hombre la vio ala ventana, y no solo en esto fue recatada, pero en todos aquellos catorze años jamas hombre de ocho años arriba entro por su puerta; y no contenta con lo que hazia, por dar exemplo a toda Roma y para si alcançar perpetua memoria, como le huuiesen quedado tres hijos que el mas auia no auia tres años, en compliendo la edad de ocho años luego los embiaua fuera de casa para sus abuelos Y esto hazia la excellentissima Romana, porque so color delos hijos no se entrasen en casa otros mançebos. Pues passados aquellos tiempos, el buen viejo Torquato tornando ala guerra delos Voscos, passando por la puerta de su muger aquel monoculo, y vna criada suya le hiziese relaçion que era cosa marauillosa de ver aquel monstruoso, tomole gran deseo de verlo, y no auiendo quien se lo leuase, fue tan grande su deseo que murio de aquel antojo.

Por çierto, asaz vezes auia passado el monstruo por su calle, y ella jamas quiso salir ala puerta ni menos ponerse ala ventana. Fue su muerte en Roma muy sentida, porque en Roma era ademas muy amada, y tenia razon, porque grandes tiempos auia que en Roma no se auia criado tal Romana. Y por mandamiento del Senado en su sepulcro le pusieron este verso: *Aqui yaze la gloriosa Macrina muger de Torquato, la qual quiso auenturar su vida por assegurar su fama.* Mira, Faustina, no se hizo la ley por remediar la muerte de aquella matrona, sino porque a vosotras quedase exemplo de su vida, y a todo el mundo memoria de su muerte. Iusta cosa es que pues la ley se ordeno a causa de preñada honesta, no sea guardada sino con muger virtuosa. Y alas mugeres que piden les guarden la ley delas preñadas, por esa mesma ley les pregunten si son muy honestas. Enla septima tabla de nuestras leyes dize: Mandamos que donde huuiere corrupçion de costumbres, no se les guarden sus libertades. »

Cap. xxii. como en tiempo de Marco Emperador vinieron los Mauritanos con vna flota a conquistar la Gran Bretaña, que agora es Ingalaterra.

Enel año cinquenta y quatro dela edad de Marco Emperador, y decimo año dela election de su Emperio, enel mes de Quintilis, estando enla çiudad de Partinoples, y no bien dispuesto dela salud porque le fatigaua la gota enlos pies, vinole vn Centurion a manera de tabellario con gran furia, diziendole como enla Gran Bretaña repentinamente auia venido vna armada. Preguntado el Centurion, dixo que venian en ella çiento y treynta naos del reyno delos Mauritanos, y la quantidad era veinte mill de pie y dos mill caualleros, y dixo mas que venia por capitan general vn hermano del Rey delos Mauritanos, por nombre Asclipio, y que auia tomado tierra

en vn puerto dela jsla que se llamaua Arpino, y que para resistir tan gran potençia auia poca gente de guarniçion enla jsla. El noble Emperador, oyda la embaxada, puesto que de dentro lo sintiese como hombre, pero defuera lo dissimulo como discreto, mostrando serenidad enel rostro y reposo enlas palabras. Viendo pues que el negoçio no suffria dilaçion, dixo estas palabras: « Yo me veo con poca gente y con ningun dinero, pero hare lo que pudiere, y luego, porque mas vale el mediano socorro que se embia con tiempo, que el muy complido si acude tarde. » Pues luego el buen Emperador proueyo que todos los de su palaçio partiesen para Bretaña, sin quedar alguno para su seruiçio. Era costumbre que los Emperadores Romanos tales hombres tuuiesen en su casa, que fuesen para embiarlos a qualquiera afrenta de guerra. Pues ya que estauan embarcados, llego vn vergantin de Bretaña, el qual dixo como los Mauritanos eran tornados, y que podian estar seguros que no auia hombre enla jsla. Como el buen Emperador traxese su casa tan conçertada, y poca occasion abaste al derramado para derramarse, andauan todos los suyos muy sueltos, que por occasion dela guerra algunos hazian no buena vida. Visto porel Emperador la dissoluçion de su corte y el atreuimiento delos officiales de su casa, porque no afloxasen mas enla virtud y creçiesen enla malicia, acordo vn dia llamarlos a todos en secreto, y dixoles estas palabras.

Cap. xxiii. como Marco Emperador llamo vn dia a todos los offiçiales de su corte, y de vna platica que les hizo contra la oçiosidad.

« La mayor señal del hombre virtuoso es en obras virtuosas virtuosamente expender el tiempo, y la mayor señal del hombre perdido es en obras perdidas perdersele el tiempo, el mayor hado de todos los hados y el mayor deseo de todos

los deseos es viuir los hombres largos tiempos, porque los varios casos que acontesçen en breue espaçio se suffren y remedian en largo tiempo. Dezia el diuino Platon, que el hombre que sin utilidad ha passado los dias dela vida, como a indigno de vida le quiten lo que le queda de vida. Las cloacas delas casas, las sentinas delas naos, los esterquilinos delas ciudades no corrompen tanto el ayre, quanto los hombres oçiosos corrompen a su pueblo. Assi como de vn hombre que occupa bien el tiempo no ay virtud que del no se crea, assi del hombre que occupa mal el tiempo no ay vileza que del no se sospeche. El hombre bien occupado siempre le han de tener por bueno, y al hombre oçioso sin mas pesquisa ha de ser condemnado por malo. Dezidme, preguntohos, quien cria las touas inutiles, las ortigas que ostigan, las cardenchas que lastiman, las espinas que pungen, sino las tierras que caresçen de açada, y los barbechos que no los visita el arado? O Roma sin Roma, que ya triste no tienes sino el nombre de Roma, porque estas oy tan cara de virtudes y barata de vicios? Oye, oye, que yo te lo dire. Sabete que por eso estas tal, porque despoblaste tus barrios y calles de offiçiales y offiçios, y poblaste tus rondas y plaças de infinitos vagabundos. Yo soy cierto que no hizie ron tanto daño a Roma los Samites, Voscos, Etruscos, y Pennos, derramados por sus campos, quanto oy hazen los ociosos y perdidos hechados por los tableros. No me negaran todos los escriptores, que todas aquellàs naçiones conquistando a Roma no le pudieron quitar vna almena, y estos vagabundos le han asolado su fama. Infalible regla es el hombre dado a exercicio ser virtuoso, y el dado a oçiosidad ser viçioso. Que cosa tan diuina fue ver aquellos siglos diuinos de nuestros mayores, enlos quales desde Tullio Hostilio hasta Quinto Cincinato Dictador, y desde Cincinato hasta los tiempos Cincinos que fueron de Sylla y Mario, nunca fue consul en Roma que no supiese offiçio, en que despues de acabado

el Senado passase su tiempo. Vnos sabian pintar tablas, otros esculpir imagines, otros labrar plata, otros leer enlas academias. De manera que ninguno en prinçipal offiçial del sacro Senado se podia elegir, sin que primero en algun offiçio manual le viesen exerçitar. Miento si enlos Annales que quedaron de Liuio no lo halle todo lo sobredicho. Los quales me dieron los Flamines Vulcanales, y alli estaua vna ley antigua, aunque en este tiempo no guardada, que molinero, herrador, panadero, y montanero, no pudiese tener offiçio enel Senado, porque hombres de estos officios se hallauan auer hecho algunas traiçiones. Pues mirad agora la mutança delos tiempos y la corrupçion delas costumbres, que en trezientos años enla famosa Roma todos trabajauan, y agora ha ochocientos años enla infame Roma que todos huelgan. Otra cosa halle asaz digna de eterna memoria en aquellos Annales, aunque de viejos no podian ser bien leidos, teniendo el pueblo Romano quatro guerras muy peligrosas iunctas, a Scipion el moço contra los Pennos, y a Munio contra los Achayos, y a Metello contra Andrisco Rey de Maçedonia, y a otro Metello su hermano contra los Celtiberios de España. Pues como fuese ley muy guardada, que ninguno a alguno por ninguna cosa pudiese quitar de su offiçio en que estaua occupado, teniendo estrema necessidad el Senado de embiar tabellarios alas guerras, tres dias anduuieron los senadores y censores por Roma, que nunca pudieron hallar vn hombre oçioso para embiarle camino. Lloro, de embidia que tengo, aquella feliçidad antigua, y lloro por compassion de nuestra miseria presente Confusion es dezirlo, mas direlo : veinte años tuue offiçios enel Senado, y diez ha que rigo el imperio, que son por todos treinta, enlos quales iuro alos dioses immortales he açotado, empozado, ahorcado, empicotado, desterrado mas de treinta mill hombres vagabundos y de diez mill mugeres perdidas. Pues que comparaçion ay de aquella vida a esta muerte, de aquella gloria a esta pena, de aquel oro a esta

escoria, de aquel antiguo trabajo Romano ala feminil ociosidad dela iuuentud Romana? Enlas leyes delos Lacedemonios estan estas palabras enel obelisco delos oçiosos: Mandamos como Reyes, rogamos como sieruos, doctrinamos como philosophos, y amonestamos como padres, que los padres a sus hijos primero les enseñen los campos enlos quales con trabajo han de viuir, que no las plaças y tractos a do por la oçiosidad se han de perder. Y dezia mas la ley: Si en esto los moços como moços se desmandaren, queremos que los viejos como viejos los repriman; y si por caso los padres fueren negligentes enlo mandar, o los hijos rebeldes en obedesçer, mandamos que el principe entonçes sea muy solicito en los castigar. Por çierto, palabras fueron dignas de notar, por las quales Licurguio el Rey meresçio eterna memoria para su persona, y aquel fortunado reyno paz perpetua para su republica. O Roma, que hazes? porque no miras las leyes delos Laçedemonios, los quales con sus amigables costumbres motejan tus bestiales vicios? Duermes, o velas, o Roma? despiertas a todo el mundo a dexar los iustos trabajos, y tu duermes enlos iniustos oçios. Estas segura delos enemigos, y descuidas delos ociosos? Pues por çierto, si aquellos estando lexos te hazian velar, por estos que tienes contigo, te auias de desuelar. Yo hos he querido hablar a todos los de mi palaçio iunctos, y dias auia que lo tenia en voluntad, sino que la muchedumbre delos negoçios estraños costriñen a hombre poner en oluido los suyos.»

Cap. xxiiii. enel qual el Emperador prosigue su platica, y habla quanto peligro tienen los cortesanos que mucho tiempo andan enla corte, y notese bien.

Veniendo pues el Emperador alo que queria dezir, añadio alo sobredicho estas palabras: « Muchas cosas he visto, y de

personas verdaderas he sabido, las quales me han paresçido mal, y ninguna bien, señaladamente vna, la qual alos dioses offende, al mundo escandaliza, la republica peruierte, y ala propria persona daña, esta es la maldita ociosidad, que destruye a los buenos, y acaba de perder alos malos. Muchas vezes en secreto, y medio burlando en publico, algunos de vosotros lo he amonestado y castigado, y a ninguno he visto aprouechar el castigo. Por vna parte el stimulo dela razon me constriñe a castigaros, por otra parte considerando la malicia humana quan prona es al mal, algunas vezes determinome suffriros. Muchas vezes querria con la furia castigaros como a hijos, pero refrenola acordandome que sois moços, y delos engaños del mundo aun no desengañados. Los cañones y pelo malo que agora nasçe, razon es crea alas canas cansadas que ya se van a caer. Tienen tan grande pendençia males de males, y tan gran liga hecha entre si viçios con viçios, y ay oy tantos que engañen y se dexen engañar, que quando escapamos de vn engaño pequeño y cognoscemos el engañador, ya nos tiene engañados con otros mayores engaños. Sobrada compassion tengo de vosotros mis criados hablando como señor, y de vosotros mis hijos hablando como padre, por verhos todo el dia y la noche andar por Roma perdidos, y lo peor de todo siento que no sentis vuestra perdicion. Que mayor brutalidad de brutos puede ser, que es verhos andar sandios de theatros en theatros, de Flamines en Flamines, de ludos en ludos, de plaças en plaças, de thermas en thermas, de nugibundos en nugibundos, de pantomimos en pantomimos, y lo que mas es, ni sabeis que pedis, ni que quereis, ado is ni de do venis, que hos aplaze, o que hos desplaze, que hos es nociuo, o que prouechoso, no hos acordando que nasçistes hombres racionales, y viuis como saluajes entre los hombres y despues morireis como animales. De do pensais que viene por lo que rabiauades ayer estar empalagados oy? esto se causa de no atajar los bestiales

mouimientos, y de no represar los iuueniles deseos, y sobre todo de no occupar vuestros sentidos. Miradlos de mi corte, y no lo pongais en oluido, no cure alguno de buscar passatiempos emprestados cada dia, ningun hombre de qualquier condiçion que sea, si no tiene en armas o lection algun ordinario exerçiçio, siempre terna el cuerpo penado, y el spiritu alterado, y de todas las cosas terna hastio, y de calle en calle se andara vagabundo. Y torno a dezir otra vez, que como el coraçon del hombre sea generoso en sus operaçiones y tenga potençia continua para todos los actos, de todos los passatiempos del cuerpo a tres dias tiene astio, y del solo, y conel solo, y enel solo loable exerçiçio tiene descanso. Como oy Emperador de todo el mundo, es razon y no puede ser ienos, sino que de todas las naçiones y gentes esten en mi palacio, y qual fuere el principe tal sera su casa, y qual su casa tal sera su corte, y qual su corte tal sera su imperio. Por cuya causa el Rey deue ser muy honesto, su casa muy conçertada, y sus offiçiales bien doctrinados, y su corte bien corregida. De mi vida buena dependen sus vidas buenas, y por consiguiente malas. Cada naçion deprende en sus particulares achademias, los Assirios en Babilonia, los Persas en Dorca, los Indos en Olipa, los Chaldeos en Thebas, los Griegos en Athenas, los Hebreos en Helia, los Latinos en Samia, los Gallos en Aurelia, los Hispanos en Gades, y todos estos iunctos en Roma. La escuela vniuersal de todo el mundo es la persona, casa y corte delos principes. Lo que dixeremos los Emperadores, aquello diran nuestros subditos; lo que hizieremos, haran; si affloxaremos, affloxaran; si nos perdieremos perderse han; si nos ganaremos, ganarse han; y finalmente, nuestro bien sera su bien, y nuestro mal sera su mal. Por cierto es obligado el principe su persona tener tan recatada, y a su casa y corte tan recogida, que todos los que lo vieren tengan embidia delo imitar, y alos que lo oyeren pongan deseo delo ver. Mirad y miremos, pensad y pensemos,

los que de tierras estrañas por tierras estrañas a tierras estrañas nos vienen para sus trabajos a pedir remedio, de nuestras malas costumbres no lleuen algun escandalo. Que mayor monstruosidad entre hombres podia passar si passase, que viniesen a quexarse delos ladrones de su tierra alos ladrones de mi corte y casa? Que mayor afrenta, que pedir iustiçia delos homicianos suyos alos homicianos mios? Que crueldad tan cruda querellar delos vagabundos de su tierra alos hombres ociosos de mi casa? Que cosa puede ser tan infame, que venir accusar alos que dixeron mal delos Emperadores, delante aquellos que cada dia blasfeman de sus dioses? Que cosa puede ser mas inhumana, que venir a pedir iusticia del que no cometio sino vna trauesura, delante aquellos que nunca hizieron vna buena obra? Por cierto, en tal caso los pobres hombres tornarse han con su innocencia engañados, y nosotros quedaremos con nuestra cruda malicia, infames alos hombres, y reos alos dioses. O quantas cosas pequeñas castigamos enlos hombres pequeños, las quales sin quebrantar la iustiçia les podiamos dissimular! Y o quantas cosas grandes enlos hombres grandes suffren los dioses, por las quales no haziendoles siniustiçia los podian grauemente punir! Pero al fin los hombres crudos, como hombres crudos no saben cosa perdonar, y los dioses piadosos, como dioses piadosos quasi nada quieren castigar. Y por esto no quiero que se engañe alguno, que si los dioses dissimulan las iniurias suyas, no por eso dexaran de castigar las siniusticias agenas. Los dioses en sus castigos son como el que da a otro vna bofetada, que quanto mas aparta la mano, tanto mas rezio hiere el carrillo; por semejante, quantos mas años los dioses dissimulan nuestras culpas, tanto mas despues nos lastiman con sus penas. Por çierto, yo les he visto alos dioses muchas vezes a muchos muchas culpas dissimular mucho tiempo, pero tambien les vi quando no cataua castigarlas todas de vn castigo. »

Cap. xxv. como el Emperador Marco, prosiguiendo su razonamiento, amonesta alos suyos que no sean osados por su corte andar oçiosos.

«Despves que los dioses lo ordenaron, y mis hados lo permittieron, que fuese elegido en Emperador, por no estar oçioso he trabajado lo mas que he podido de visitar el imperio. Los pequeños que aqui estais, vuestros padres hos me dieron porque en mi palacio hos criase, y delos mayores, vnos me rogastes hos rescibiese esperando merçedes, y a otros yo elegi para mis seruiçios. La intencion delos padres quando traen a sus hijos alas cortes delos principes, es despegarlos del fauor delos parientes, y destetarlos del regalo delas madres. Y paresçeme que es bien hecho, porque los niños dende niños se abezen alos trabajos muy trabajosos en que han de viuir, y alos disfauores y reueses que dela fortuna han de auer. No venistes de vuestra tierra a tomar los viçios de Roma, sino a deprender muchas buenas costumbres que ay en Roma, y dexar los resabios de vuestra tierra. Pensais vosotros que faltaua aca quien sacudido el trabajo se diese al oçio? De verdad la misera Roma mas neçessidad tiene de agricultores que labren, que no de patriçios que huelguen. Yo hos iuro que por no fatigar los braços enlos telares y los pulgares enlas ruecas, estan oy los lupanares mas llenos de malas mugeres, que los templos de buenos sacerdotes. Y torno a iurar que mas facilmente hallasemos diez mill mugeres malas en Roma para plazer delos viciosos, que diez hombres buenos para seruir enlos templos. Preguntohos quien mata alos merchantes por los caminos? quien despoja alos caminantes enlos montes? quienes descorchan o quebrantan las puertas delos vezinos? quien roba por fuerça los templos, sino cursarios ladrones, que por no trabajar de

dia acuerdan hurtar de noche? O Roma, y quantos males te vienen de vn solo mal! Quien puebla los Ausonios de tantos perdidos, los palaçios de tantos inhabiles, los montes de tantos ladrones, los theatros de tantos pantomimos, los prostibulos de tantas malas mugeres, y las plaças de tantos vagabundos, sino el cançer dela ociosidad, que ha destruido mas tus buenas costumbres, que los vientos y las aguas tus antiguas murallas? Crean todos vna cosa, y yo se que digo verdad en ella, que el ordimbre del telar do se texen todas las ruindades, y la sementera de todos los viçios, y el rebenton de todos los buenos, y el resbaladero de todos los malos, y el despertador de todos los ladrones, no es sino la ociosidad. Y torno a dezir, que no ay viçio en todos los viçios que enlos moços crie tanto fuego y enlos viejos engendre tanta carcoma, alos buenos ponga en tanto peligro y alos malos haga tanto daño, como es la ociosidad. Quien pone sediçiones enlos pueblos, y escandalos enlos reynos, sino los que huelgan, porque quieren comer el sudor delos que trabajan? Quien inuenta los tributos desaforados, sino hombres vagabundos, que por no trabajar con sus manos inuentan cohechos infinitos? Quien pone dissensiones entre vezinos, sino los hombres viciosos, los quales de que no se occupan sus fuerças proprias en buenas obras, desenfrenan sus lenguas por vidas agenas? Quien imagina oy tantas malicias en Roma, las quales jamas fueron oydas de nuestros padres, ni leidas en nuestros libros, sino los vagabundos, que como no tienen occupado su juizio, nunca piensan sino en daño ageno? El Emperador que pudiese desterrar a todos los ociosos del imperio, podiase loar que auia dissipado todos los viçios del mundo. Pluguiera alos dioses immortales que, de quantos triumphos huuo en Roma delos estraños occupados en buenos exercicios, viera yo vno delos vagabundos de Roma hechados por los tableros. Quiero dezir vna antiguedad digna de eterna memoria: era ley antigua que ninguno pudiese ser tomado

en Roma por vezino, si no fuese primero por el censor muy examinado. Enlos tiempos de Cathon Censorino, quando alguno queria auezindarse en Roma, este era el examen que le hazia: no le preguntaua de donde era, quien era, de do venia, por que se venia, de que linaje o antiguedad desçendia, sino tomauale las manos entre sus manos, y si las tenia blandas como hombre vagabundo, luego los despedia, y si duras y llenas de callos, por vezinos de Roma luego los asentaua. No contento con esto, quando sus officiales prendian algun malhechor y le ponian enla carçel Mamortina, en lugar de informaçion lo primero le cataua las manos, y si las tenia de hombre trabajador, aunque el crimen fuese graue, holgaua de templar el castigo, y si acaso el triste preso tenia las manos de hombre ocioso, por pequeña culpa daua muy graue pena. Solia el dezir muchas vezes: « Hombre que tenga buenas manos no puede ser de buenas costumbres. » Y otras vezes dezia: « Nunca castigue al labrador de que no me pesase, ni açote a vagabundo de que no me pluguiese. » Pues mas hos dire de este Cathon Censorino que era tan temido, que assi como los niños enlas escuelas quando entra su maestro todos toman las cartillas, assi Cathon quando yua por Roma, en poniendo el los pies enla plaça ponian todos las manos enla obra. O bienauenturado varon, delante el qual mas temian los hombres estar ociosos, que delante otros cometer muchos viçios! Pues mirad agora vosotros quanta fuerça tiene la virtud y quan poderoso es el hombre virtuoso, que teniendo temor todo el mundo a sola Roma por las armas, toda Roma temia solamente a Cathon por las virtudes; de manera que los que triumphauan de todo el mundo eran acoçeados de solo vn bueno. Son tan varios los acaesçimientos delos hombres y da en ellos tantos reueses la sospechosa fortuna, que quando al fin de mucho tiempo nos da algunos deseados plazeres, luego nos emplaza a que nos ha de visitar con repentinos trabajos. O bienauenturado Cathon Censorino, el qual con todos los

virtuosos de su vandera estan ya seguros delos baybenes dela fortuna! Pues quien quisiere tener gloria enla vida y alcançar fama enla muerte, ser amado de muchos y temido de todos, sea virtuoso de hecho con obras y no nos engañe con palabras. A ley de bueno vos iuro, y assi los dioses cumplan mi deseo, para mi yo querria mas ser Cathon conlas muchas virtudes que obro en Roma, que no ser Scipion con las muchas sangres que derramo en Aphrica. Bien sabemos todos que Scipion se hizo muy famoso abrasando las ciudades y degollando los innoçentes, y Cathon alcanço eterna memoria reformando los pueblos, perdonando los culpados, y enseñando los ignorantes. Pues vean todos si tengo razon desear mas ser Cathon con Cathon en prouecho de muchos, que no ser Scipion con Scipion en perjuizio de tantos. Estas cosas hos digo, amigos, porque veays como nuestros mayores, vnos en su tierra y otros en tierras estrañas, estos siendo moços y aquellos siendo viejos, en su siglo gozaron de gloria sus personas para si, y enlos siglos aduenideros dexaron no menor honra para sus desçendientes. Todo esto hazemos nosotros al contrario : yo, siendo Emperador, con enojo mando mal, y mis offiçiales por interesse lo hazen peor, y puestos en nuestros viçios auiçiados tomannos cada hora en muchas miserias, estamos notados de grandes poquedades, por cuya occasion los iustos dioses, por nuestras iniustas obras dando iusta sentençia, mandan que viuamos con sospecha, muramos con infamia, y nos sepulten con oluido muy oluidado. Pues abrid bien los sentidos, los de mi casa y corte, enlo que de mi a vosotros he dicho, porque de oy en adelante qualquiera que sea, dende que yo le viere ocioso, tengase por despedido. Los que sois doctos podeis escreuir y leer, los que sois caualleros exercitaros en armas, y los que sois offiçiales occuparos en vuestros offiçios. Y tened vna cosa çierta, que si el auiso que hos he dado en secreto no tomais, el castigo sera publico Y porque mas la tengais enla memoria, y porque para los prin-

cipes aduenideros quede en doctrina, yo tenga esta platica escripta en todas las lenguas, y puesta enel alto Capitolio con otras muchas mis escripturas. Los dioses sean en vuestra guarda, y a mi aparten dela siniestra fortuna. »

Cap. xxvi. de vn monstruo muy espantable que fue visto en Siçilia en tiempo del Emperador Marco, y del daño que hizo en Palermo.

Enel año dela fundaçion de Roma de setecientos y veynte, y quadragesimo segundo dela edad de Marco el Emperador, dos años antes que tomase la possession del imperio, a veinte dias andados del mes Sextilis que agora llamamos Agosto, quasi ala hora que se ponia el sol, enel reyno de Tinacria que agora es Çeçilia, en vna ciudad por nombre Bellina la maritima que en nuestros tiempos se nombra Palermo puerto de mar, acontescio vn caso asaz peligroso de ver alos que le vieron entonçes, y no menos espantable alos que le oyeren agora. Estando pues los Bellinos o los de Palermo çelebrando vna fiesta con gran regozijo por alegrias que sus pyrratas auian enuestido con vna armada delos Numidanos, y auian preso diez naos y hechado a hondo treinta y dos, porque en aquellos tiempos estauan muy enemigos los vnos conlos otros, y por las obras malas que se hazian mostrauan las grandes passiones que entre ellos andauan. Y como sea costumbre lo que los pyrratas o cossarios saquean enla mar iunctos, despues ala lengua del agua repartirlo entre si solos, salidos todos a tierra diuidieron con mucha alegria lo que auian ganado con mucho trabajo. Fue cosa digna de notar, a do buenos y malos los coraçones y ojos tenian bien en que emplear: los buenos tenian graue embidia a su triumpho, y los cobdiçiosos a sus riquezas. Y porque assi han de amar los hombres como si en breue huuiesen de aborresçer, y assi han de abor-

resçer como si en breue huuiesen de amar, mandaron los gouernadores dela ciudad que todas aquellas naos y riquezas estuuiesen secrestadas enlos mesmos pyrratas, para que ni ellos lo osasen vender, ni los cobdiçiosos se abalançasen alo comprar. La causa fue porque era costumbre entre los jnsulanos, todas las cosas que se tomauan durante la guerra depositarlas hasta la fin della, o hasta tornar ala paz antigua. Y por çierto, era iusta la ley, porque muchas vezes se dexan de soldar grandes quiebras entre grandes enemigos, no tanto por las enemistades antiguas, quanto por no tener con que satisfazer los daños presentes. Retraida ya toda la gente a sus casas por ser hora de çenar, que era verano, repentinamente vino por medio dela ciudad vn monstruo en esta forma. El era al paresçer de tres codos en alto, no tenia mas de vn ojo, la cabeça toda pelada que solo el casco se le paresçia, no tenia orejas sino vn poco abierto el colodrillo por do se pensaua que oya, tenia dos cuernos como cabra tornatiles, los braços eran mas largos el derecho que el ezquierdo, las manos tenia como de cauallo, no tenia garganta, igualauan los hombros conla cabeça, las espaldas le relumbrauan como peçe escamado, los pechos tenia llenos de vello, la cara toda era como de hombre, sino que enla frente no tenia mas de vn ojo, y enlas narizes no mas de vna ventana; dela çinta abaxo no paresçia porque yua cubierto. Yua metido en vn carro de quatro ruedas, enel qual yuan vnidos dos leones enla delantera y otros dos ossos enla çaguera. El carro no se pudo determinar de que madera era; enla hechura no deferia ninguna cosa delos otros communes que vsan los hombres. En medio del yua vna caldera a manera de cubeto con asas o aldauas, dentro dela qual estaua aquel monstruo, y por esto no paresçia sino dela çintura arriba. Atraueso por medio dela ciudad asaz de espaçio de puerta a puerta; yua çentellando çentellas de fuego. Fue tanto el espanto, que muchas preñadas mal parieron, y otras señoras de delicados cora-

çones amorteçidas cayeron. Y iunctamente mayores y menores, hombres y mugeres alos templos de Jupiter, Mars, y de Februa huyan, y los çielos con sus bozes importunauan. Estauan ala sazon todos los pyrratas aposentados y combidados enel palaçio del gouernador que se llamaua Solino, cuya naçion era Capua, y alli tenian todas sus riquezas depositadas. Pues andada toda la ciudad o la mayor parte della, el monstruo con su carro y sus leones y ossos fueron alas puertas de palaçio ado estauan los pyrratas, las quales estauan çerradas, y allegandose el monstruo muy çerca, corto la oreja a vno delos leones y conla sangre que corria escriuio estas letras enla puerta, r. a. s. p. i. p. Fueron estas letras vna prueua para todos los de alto iuyzio en dar la declaraçion dellas, y fueron mas las interpretaciones que no las letras, y finalmente vna muger Phetonisa asaz tenida en reputacion por sus artes dio la verdadera declaraçion dellas, diziendo de esta manera : « Enla r, dize reddite ; enla a, aliena ; enla s, si vultis ; enla p, propria ; enla i, in pace ; enla p, possidere ; que quieren dezir todas iunctas : Restituid lo ageno, si quereis en paz posseer lo vuestro. » Por çierto, fueron los pirratas muy espantados de tan espantable mandamiento, y la muger muy loada de tan alta declaraçion. Esto hecho, luego el monstruo aquella noche se fue a vna sierra alta que entonçes se llamaua Jamina, y alli estuuo por espaçio de tres dias a ojo dela ciudad, enel qual tiempo los leones dauan muy brauos bramidos, y delos ossos y monstruo salian muy espantables llamas. En todo este tiempo ni paresçia aue enel ayre, ni animal enel campo, y todos los hombres offreçian grandes sacrificios alos dioses, en tanta manera que rompian las venas delos pies y manos, e immolauan la sangre por ver si podrian aplacar sus dioses. Passados los tres dias, supitamente aparesçio vna nube algo escura sobre la sierra, y luego començo a tronar y relampaguear, y fue hecho tan gran terremoto enla ciudad, que cayeron muchas casas y

morieron no pocos vezinos, y lo que mas es, subitamente vino vna çentella dela sierra ado estaua el monstruo, y quemo el palaçio con todos los pyrratas y las riquezas que estauan dentro, en tanta manera que consumido todo lo que estaua dentro, ardian las viuas piedras. Y fue el daño tan grande, que cayeron mas de dos mill casas, y morieron bien diez mill personas. Y en aquel lugar do estuuo el monstruo ençima dela sierra, por memoria de aquel hecho mando el Emperador se edificase vn templo al dios Iupiter, el qual templo despues Alexandro Emperador, teniendo guerras con los del reyno, le torno castillo asaz fuerte.

Cap. xxvii. como enel mes de Diziembre cada año visitauan a todos los vezinos de Roma, [para] saber como biuian, y de lo que accusaron a vn Romano.

A la sazon que esto enla isla acontescio, estaua en aquella çiudad ya vezino y morador vn Romano por nombre Antigono, varon de nobles patricios en sangre y algo entrado en edad. Auia dos años poco mas o menos que estaua desterrado de Roma el y su muger con vna hija, que los hijos no fueron desterrados, y fue la occasion esta. Era muy noble costumbre y muy antigua, dende Quinto Cincinato Dictador enel mes de Diziembre, dos senadores los mas ancianos iunctamente conel censor nueuo y censorino viejo visitar toda Roma de esta manera. Llamauan a cada Romano por si aparte, y amonestauanle con las doze tablas de sus leyes, y las pragmaticas particulares de su Senado, y preguntauanle si en su barrio sabia quien las huuiese quebrantado. Lo qual hecho, dauan aquella pesquisa al Senado, y iunctamente alli todos ordenauan las penas, segun la diuersidad delas culpas. No podian a alguno castigar por culpas que huuiese cometido enel presente año, sino auisarle se emendase para el año

aduenidero. El que fue amonestado enla otra visitacion y no hallaron enel emienda, este tal era grauemente punido y algunas vezes desterrado. Eran estas las palabras dela ley enla quinta tabla enel obello terçero: Ordena el sacro Senado, consciente el venturoso pueblo, reçibenlo las antiguas colonias, que si los hombres por ser hombres en vn año pecaren, los hombres como hombres por ese año lo dissimulen. Mas si los malos como malos no se emendaren, los buenos como buenos grauemente los castiguen. Dezia mas la ley : Los primeros males çuffranse, porque los cometen con flaca ignorancia, mas si los continuaren, castiguenlos, porque ya no es sino por pereza o malicia. Esta inquisiçion se hazia enel mes de Diziembre, a causa que luego enel mes de Jano que es Enero se auian de repartir los offiçios en Roma, y era razon supiesen a quien se auian de dar o negar las dignidades, porque no fuesen elegidos malos por buenos o buenos por malos. El caso particular porque los desterraron a marido y muger fue este. El segundo Emperador de Roma Augusto ordeno, que ningun Romano fuese osado de orinar alas puertas delos templos; y Caligula quarto Emperador mando que ninguna muger diese çedulas para traer enla garganta con que se quitasen las quartanas; y Cathon Censorino hizo vna ley, que ningun moço con moça, ni moça con moço fuesen osados hablar, ni estar iunctos alas fuentes do cogian agua, ni enlos rios do lauan paños, ni enlos ornos do cozian pan, porque toda la iuuentud Romana acudia alli como millanos a buytrera. Acontesçio que, visitando los çensores y los consules en Roma vn barrio por nombre Monteçelio, fue acusado vn vezino que se llamaua Antigono, que le vieron orinar enlas paredes del templo Mars. Assi mesmo fue acusada su propria muger que daua y vendia çedulas para las quartanas. Por semejante fue vista vna hija suya enlas fuentes, rios, y ornos, platicar y reir conlos mançebos Romanos, la qual cosa era gran infamia enlas donzellas Romanas. Pues visto por los

çensores el mal recaudo que enla casa de Antigono auian hallado enlos registros, como ya de aquellas cosas auian sido auisados, desterraronlos ala isla de Çiçilia, por quanto fuese la voluntad del Senado. Y como enlos edifiçios famosos de que hazen sentimiento nunca cae piedra sin que dexe mouida otra piedra, por semejante son tan varios los acaescimientos delos hombres, que jamas viene vna desdicha sin que dexe emplazada otra. Esto se dize porque Antigono este Romano, no solo perdio la honra y hazienda en su patria, mas aun enel destierro la inuidiosa fortuna conel terremoto del monstruo se le cayo vna casa, y le mato vna su muy querida hija. En todo este tiempo que esto passo en Roma, y lo del monstruo acontesçio en Çiçilia, Marco el Emperador estaua enla guerra contra los Argonautas, el qual venido, como le diesen vna carta de Antigono enla qual relataua su destierro, al buen Emperador tomole gran compassion, y para consolarle tornole a rescreuir otra.

Cap. xxviii. de vna grauissima pestilençia que huuo en Roma en tiempo de este Emperador, y delas señales espantables que la preçedieron.

Cinco años despues dela muerte de Antonino Pio el Emperador, suegro que fue de Marco Aurelio y padre de Faustina, vino vna pestilençia en Italia. Fue esta pestilencia vna delas çinco pestilencias que enel pueblo Romano gran estrago hizieron. Duro por espaçio de dos años, y fue vniuersal en toda Italia. Puso gran espanto en todo el imperio Romano, porque pensaron que los querian acabar los dioses por algun enojo que tenian dellos; que morieron tantas y tan grandes personas, de ricos y pobres, de grandes y pequeños, de moços y de viejos, que los escriptores hallaron menos trabajo de escreuir los pocos que escaparon que los muchos que murie-

ron. Assi como quando quiere caer algun gran edifiçio, primero se desmorona del algun poluo, por semejante nunca jamas los Romanos vieron alguna graue pestilencia en su tiempo, que no fuesen amenazados primero con algun prodigio o señal enel çielo. Dos años antes que Annibal entrase en Italia, vieron vna tarde estando el çielo sereno llouer sangre y leche en Roma, y fue declarado por vna muger, que la sangre demonstraua cruda guerra, y la leche mortal pestilençia. Quando Sylla boluio de Campania para echar a Mario su enemigo de Roma, vieron sus caualleros vna noche vna fuente dela qual corria sangre, y todo lo que alli se vañaua quasi ponçoña y venino paresçia. Al qual prodigio se siguio, que de dozientos y çinquenta mill vezinos, dellos muertos a cuchillo, dellos consumidos por pestilencia, dellos proscriptos por Sylla, y dellos huydos con Mario, de tan gran muchedumbre de Romanos no quedaron quarenta mill vezinos. Por cierto, jamas Roma en seisçientos años rescibio tanto daño de sus enemigos, quanto en veinte años solos padesçio de sus proprios hijos. Todos los tyrannos no fueron tan crudos contra las tierras estrañas, quanto lo fueron los mesmos Romanos contra sus tierras proprias. Paresçe esto ser verdad, porque el dia que Sylla puso a cuchillo a toda Roma, le dixo vn capitan suyo esta palabra : « Dime, Sylla, si alos que tienen armas matamos enla guerra, y a los que no tienen armas matamos en su casa, con quien hemos de viuir ? Por los dioses te coniuro, que pues nascimos de mugeres, no mates las mugeres, y pues somos hombres, no mates los hombres. Tu piensas que matando todos los Romanos de Roma, has de hazer republica delas bestias dela montaña ? Entras con apellido de defender ala republica y alançar alos tyrannos, y destruyes la republica quedando nosotros tyrannos. » A mi juizio, tanta gloria gano este capitan por las buenas palabras que dixo, como Sylla meresçio castigo por las crueldades que hizo. Esto hemos dicho, porque si antes de aquellos daños preçedieron algunas

señales, no menos ala mortandad que fue en tiempo de este Emperador preuino alguna cosa espantosa. Fue el caso este, que como vn dia estuuiese el Emperador en el templo delas virgines vestales, supitamente entraron dos puercos, los quales se pusieron a sus pies, y en acabando de llegar y acabando de morir todo fue iuncto. Dende a pocos dias, veniendo del alto Capitolio a salir ala puerta Salaria, repentinamente vieron dos millanos asidos conlas vñas caer alos pies del Emperador, y en acabando de caer y acabando de espirar todo fue iuncto. Dende a pocos dias, veniendo de caça de monteria, auiendo corrido vnos perros vn venado entre los otros auia dos lebreles muy denodados, y por eso eran del Emperador muy queridos, los quales veniendo de correr la bestia, dioles en sus proprias manos agua. Acontescio que bebiendo en sus manos, supitamente se le cayeron enel suelo muertos. Acordandose delos puercos y delos millanos, pusole mucho espanto la muerte delos perros, y ayuntados todos los sacerdotes y los magos y adeuinos, mando dixesen todo su paresçer, los quales por las cosas passadas, iuzgando aquel hecho presente, determinaron que dentro de dos años harian los dioses en Roma muy graues castigos. No passaron muchos dias que no se leuanto la guerra delos Parthos, ala qual se siguio el siguiente año hambre y pestilencia entre los Romanos. Fue aquella pestilencia inguinaria, que por otro nombre se llama nascidas. El Emperador, aunque todo el Senado era ydo, el en Roma se estaua quedo, caso que no salia del Capitolio. Andando pues los ayres tan corruptos, aunque no fue herido de nascidas, enfermo de calenturas, por cuya occasion, dexada Roma, tomo el camino para Campania. Finalmente enla çiudad de Partinoples hizo lo mas de su morada todo el tiempo que en Roma duro la pestilencia.

Cap. xxix. de vna enfermedad que tuuo Marco Emperador; y delo que dixo a vnos medicos porque le reñian, que estando malo no dexaua los libros.

Estando en aquella çiudad de Partinoples, como otros buscan passatiempos para conseruar la vida, alli el se occupaua en sus libros para augmentar la sciencia. No auia cosa con que alguno le pudiese hazer algun gran seruiçio, como era buscarle algun libro nueuo, no dezimos nueuo delos que escreuian en sus tiempos, sino delos muy antiguos que por viejos eran oluidados. Era amigo no solo de libros antiguos, pero aun de viejas vejedades, y por ellas hazia muchas mercedes. Estando en aquella çiudad malo, truxeronle de Asia, de vna ciudad que se llama Helia, vnos Hebreos vn libro escripto en Hebraico, y tomo tanto sabor en leerle, y tanta cobdicia en acabarle, que muchas vezes sobre comer se ponia a estudiar, y estando con calentura no podia dexar de leer. Y como los medicos le amonestasen, y los amigos le rogasen, y los priuados le riñesen, porque, oluidada la salud de su persona, se occupaua tanto enla escriptura, respondio: « Por los dioses que adoramos vos coniuro, y por la amistad que nos tenemos vos ruego, me dexeis. Bien sabeis que no se curan los de sangres delicadas, como los rusticos de neruios duros; por semejante manera vnas medicinas han menester los de claros juizios, y con otros socroçios se han de curar los de botos entendimientos. Esta es la differençia que ay delo vno alo otro, que el idiota como idiota tiene dieta de libros y artase de manjares, y el sabio como sabio aborresce los manjares y recrease conlos libros. O, si supiesen los que no saben que cosa es saber, yo vos iuro ellos viesen como vale mas lo poco que sabe el sabio, que lo mucho que tiene el rico, porque el misero rico, quanto augmenta en riquezas, desminuye en amigos y

cresçe en enemigos para su daño, y el que es sabio, quanto mas sabe, tanto es mas amado delos buenos y temido delos malos por su prouecho. Vna delas cosas en que soy cargo alos dioses es auerme hecho compassiuo, lo qual no es pequeño don para el hombre que viue en este mundo. Digolo, porque yo gran compassion tengo alos pobres muy pobres, alas biudas muy biudas, y alos tristes muy tristes, y alos huerfanos muy huerfanos, pero sin comparaçion la tengo mayor alos nesçios muy nesçios, porque los dioses haziendolos hombres por naturaleza, se pudieran hazer dioses por la sabiduria, y ellos como torpes se han tornado menos que hombres con su necedad. Por cierto, bendito es el hombre que no se contenta con ser hombre, sino que procura ser mas que hombre por la virtud, y maldito el hombre que no sabe ser hombre, sino se torna menos que hombre por el viçio. Al paresçer de todos los mas philosophos, vna es la primera causa, y vno es solo el dios immortal, y si ay muchos dioses enlos çielos, es porque huuo muchos virtuosos enla tierra. En aquellos siglos passados, quando los simples eran sieruos y los buenos señores, eran en tanto tenidos los buenos que se auian señalado en famosas obras quando viuos, que eran tenidos por dioses despues de muertos. Como el dote dela virtud sea el premio que se da por ella, cosa es consona a razon los que se esforçaron a ser buenos entre tantos malos de esta vida, sean muy honrados conlos dioses despues dela muerte. Vosotros estais mal comigo porque me veis siempre leer, y yo estoy peor con vosotros, porque nunca hos veo vn libro en esas manos tomar. Vosotros teneis por trabajoso al hombre enfermo leer, yo tengo por mas peligroso el que esta sano holgar. Vosotros dezis que la lection en mis carnes causa quartana, yo digo que la oçiosidad en vuestras animas engendra pestilencia. Mientras yo me pudiere aprouechar de mis libros, ninguno tenga compassion a mis trabajos, porque mas quiero morir como sabio entre los libros, que no viuir como simple entre

los hombres. Preguntohos vna cosa: el hombre que presume de hombre y no tiene letras, que differençia ay del alas bestias? Por cierto, mas prouechosos son los animales para labrar la tierra, que no los hombres simples para seruir la republica. Vn simple buey da su cuero para calçar, y sus carnes para comer, y sus fuerças para arar, y vna innocente oueja aprouechan sus velloçinos para paños, y su leche para quesos; pero el hombre nescio a que aprouecha, sino que offende alos dioses, escandaliza alos innoçentes, come el pan delos pequeños, y es cabeça de vagabundos? De verdad, si en mi mano fuese, yo antes daria la vida a vn bubalo simple que a vn idiota maliçioso, porque aquel animal viue en utilidad de muchos y sin daño de alguno, y el hombre idiota viue en daño de todos y sin prouecho de alguno. Porque pensays que estoy yo mal conlos ignorantes, y amo tanto alos doctos? Pues oyd, que yo hos lo dire. Bien me paresçe a mi el hombre que es columbino en su condiçion, suaue en sus palabras, reposado en su persona, y grato en su conuersacion, y por contrario mucho me desplaze el hombre que es aspero enlas palabras, bullicioso enlas obras, rixoso enla condicion, doblado enlas promesas, y duro enel coraçon. Pero quiero dezir otra cosa que siento, que assi como el sabio, lo que le falta de natural suple con buena sciencia, assi el que es simple, lo que le falta de discreçion suple con malicia. Tened esto por çierto, y de ligero no se crea alguno de nadie, porque el hombre para que le creamos, o ha de ser tan simple, que de simple se torne bobo, o ha de ser tan cuerdo, que de cuerdo se torne sabio, y al que fuere de otra manera, guardahos del, porque anda a vender malicia. El que quiere engañar a otro, lo primero que haze es ponerse en possession de simple, porque teniendo credito de bueno puede derramar su maliçia seguro. Las mollinas blandas passan las ropas, y la calentura lenta se mete enlos huessos, y los hombres mansos engañan alas gentes. »

CAP. XXX. COMO ENLOS PRINÇIPES MAS QUE EN TODOS LOS OTROS ES MUY PELIGROSA LA IGNORANÇIA; HABLA BIEN ESTE CAPITULO EN FAUOR DELOS SABIOS.

Proseguiendo el Emperador su proposito, añadio estas palabras alo sobredicho: « Mirad, amigos, caso que en todos es dañosa la ignorançia y en cada vno haga falta la sabiduria, mucho mas lo es enel principe, el qual no se deue contentar con que sepa lo que sabe vno delos sabios, sino que ha de saber todo lo que saben todos, pues es señor de todos. A mi paresçer, no se eligen los principes por pensar que han de comer mas que todos, vestir mas que todos, correr mas que todos, iugar mas que todos, hablar mas que todos, tener mas que todos, sino con presuppuesto que han de saber mas que todos. El principe, quando la sensualidad quisiere desenfrenar, mire que en su persona ha de estar muy honesto, y deuese acordar solo de esta palabra, y es que quanto es mayor su poderio que todos, tanto ha de ser su virtud mayor que todos. Por çierto, gran infamia es ver a vn hombre ser mas poderoso que todos los poderosos, y mas rico que todos los ricos, y por otra parte cognoscan todos ser mas nesçio que todos. Todos los defectos y flaquezas se pueden encobrir enel que gouierna, sino es la ignorançia, porque si es malo solo es malo para si, mas la ignorançia enel principe es pestilencia que hiere a el, mata a muchos, encona a todos, despuebla los reynos, oxea los amigos, espanta los estraños, y finalmente daña a si y escandaliza alos otros. Quando Camillo triumpho delos Gallos, el dia de su triumpho escriuio estas palabras enel alto Capitolio: O Roma, tu eres madre de sabios y madrastra de neçios. Fueron palabras dignas de tal varon. Si no me engaña mi memoria, por cierto mas nombrada fue Roma por los sabios que en ella entrauan, que por los exercitos que della salian.

Los nuestros antiguos Romanos mas fueron temidos por su saber que no por su conquistar : alos que quedauan rodeados de libros en Roma, y no alos que yuan cargados de armas temia toda la tierra. Por eso jamas fue vençida Roma, porque si desbaratauan sus exercitos, nunca se agotauan ni acabauan sus sabios, No sin lagrimas lo digo, que no ha caido Roma dela cumbre de su estado por falta de armas y dineros para pelear, sino por no tener sabios y hombres cuerdos con que se regir. Nuestros padres lo ganaron como sabios, y nosotros sus hijos lo perdemos como simples. Todas las cosas que por los hombres son mucho deseadas se alcançan con trabajo, se sustentan con congoxa, y se reparten con enojo. Y la razon desto es, porque no ay cosa tan buena, ni tan amada, que el discurso del tiempo no nos haga, o dexarla, o menospreçiarla, o aborreçerla, o tener astio della. Es la vanidad tan vana, y el mundo tan mundo, los perdidos tan perdidos, que con deseo iuuenil desenfrenados sus deseos velan muchas vezes por alcançar vna cosa, y despues se desuelan por salir della. Y por mostrar mas su liuiandad, lo que les costo mucho dan a menospreçio, lo que amauan entonçes aborreçen agora, y lo que con gran feruor alcançaron con gran furia lo dexan. Y paresçeme que es juizio delos dioses, que pues el que ama se ha de acabar, y lo amado ha de auer fin, y el tiempo en que se ama ha de feneçer, iusto es el amor con que se ama aya de acabar. Pero es tan descomedido nuestro appetito, que en viendo vna cosa la deseamos, y en deseandola la procuramos, y en procurandola la alcançamos, y en alcançandola la aborreçemos, y en aborreçiendola la dexamos, y en dexandola luego otra cosa procuramos, y procurada de nueuo la aborreçemos. De manera que quando començamos a amar aquello, acabamos de aborrecer esto, y acabado de aborreçer lo vno, començamos a amar lo otro, y finalmente se acaba primero nuestra vida que no nuestra cobdicia. No es assi dela sabiduria, la qual enel coraçon do vna vez entra haze

oluidar el trabajo con que se alcanço, tiene por bueno el tiempo passado, goza con verdadero gozo del tiempo presente, pone astio de oçiosidad, no se contenta con lo que sabe, despierta el appetito a mas saber, ama lo que otros dexan, y dexa lo que otros aman, y finalmente el que es verdadero sabio, holgando enel mundo trabaja, y trabajando en sus libros descansa. Y como de todas las cosas no hemos de dezir sino lo que sentimos dellas, porque de otra manera hablariamos por paresçer ageno, y no por experiençia propria, en este caso digo que aunque no esperase gualardon delos dioses, ni honra entre los hombres, ni memoria enlos siglos aduenideros, holgaria ser philosopho, solo por ver quan gloriosamente el philosopho passa su tiempo. Pregunto vna cosa : quando mi juizio esta offuscado enlo que ha de hazer, quando mi memoria esta descordada enlo que se ha de acordar, quando mi cuerpo esta çercado de dolores, quando mi coraçon esta cargado de cuidados, quando yo estoy sin saber do estoy rodeado de mill peligros, donde me puedo yo mejor hallar, que es acompañado de sabios o metido entre los libros? Enlos libros hallo sabios de quien deprender, hallo esforçados a quien imitar, hallo prudentes para me consejar, hallo tristes con que llorar, hallo alegres con quien reir, hallo simples de quien burlar, hallo lo bueno que he menester, y hallo lo malo de que me he de guardar, y finalmente enlas escripturas hallo como enla prosperidad me tengo de regir, y como enla aduersidad me tengo de valer. O quan bienauenturado es el hombre que es bien leido, y muy mas bienauenturado si por mucho que sepa se allega a consejo! Y caso que todo esto aya de tener verdad en todos, mucho mas es necessario en aquel que es gouernador de todos. Infallible regla es que el principe sabio nunca puede ser simplemente bueno, sino muy bueno, y el principe ignorante nunca puede ser simplemente malo, sino muy malo. Al principe que no es bien fortunado gran escusa le es la sabiduria, para es-

cusarse con su pueblo de todos los reueses que le da la fortuna. Quando el principe es amado de su republica y es virtuosa su persona, luego dizen todos quando no le succede bien la fortuna: « A nuestro principe si le falto la fortuna, no le falto la cordura, y si no fue venturoso enlos fines, alo menos mostrose ser sabio enlos medios; y lo que agora le nego ventura, otro dia se lo tornara su sabiduria. » Y porel contrario, el principe que no es sabio, y con esto es aborrecido del pueblo, por cierto, enlos siniestros de fortuna el corre peligro. Porque si enlas graues cosas le succede mal, luego dizen que fue por la ignorançia de su persona, o por el mal consejo de su casa; y si acaso le succede bien, attribuyenlo, no a el bien lo guiar, sino ala fortuna lo permittir, no ala sagaçidad que tuuo enlos medios, sino ala piedad que tuuieron del todos los dioses. Pues que assi es, el principe cuerdo, el tiempo que le vacare, deue en secreto leer sus libros, y en publico communicar y aconsejarse con sabios, y caso que su desdicha permitta que no tome sus consejos, alo menos cobrara credito de sabio entre sus vassallos. No quiero mas dezirhos, sino que estimo tanto el saber y al sabio que lo sabe, que si huuiese tienda de sciencia como la ay de mercaderia yo daria, toda mi hazienda solo por lo que deprende vn sabio en vn dia. Finalmente digo, que lo poco que deprendo en vna hora, no lo daria por quanto oro ay enla tierra, y mas gloria tengo delos libros que he passado y delas obras que he compuesto, que delas batallas que he vençido ni delos reynos que he ganado. »

Cap. xxxi. de lo que dixo vn villano del Danubio en presençia del Emperador Marco a todo el Senado de Roma; es cosa notable.

Estando malo el Emperador, como enel capitulo passado auemos dicho, vn dia estando conel muchos medicos y ora-

dores, mouiose la platica de hablar quan mudada estaua Roma, no solo enlos edificios pero aun enlas costumbres, y quan poblada de lisonjeros y despoblada de hombres que osasen dezir las verdades. Entonces tomo la platica el Emperador, y dixo estas palabras : « Enel año primero que fui Consul, vino vn pobre pajes delas riberas del Danubio a pedir justicia al Senado contra vn çensor que hazia muchos desafueros en su pueblo. El tenia la cara pequeña, los labios grandes, los ojos hundidos, el cabello herizado, la cabeça sin bonete, los çapatos de vn cuero de puerco espin, el sayo de pelos de cabra, la çinta de juncos marinos, y vn azebuche enla mano. Fue cosa de ver su persona, y monstruosa de oyr su platica. Por cierto, quando le vi entrar enel Senado, pense que era algun animal en figura de hombre, y de que le oy, le juzgue ser uno delos dioses, si dioses ay entre hombres. Y como fuese costumbre enel Senado, que primero fuesen oydas las querellas delos pobres que las demandas delos ricos, dandole lugar a este villano, començó su platica, enla qual se mostro tan osado como enlas vestiduras estremado; y dixo alli : « O padres conscriptos, o pueblo venturoso, yo Mileno, vezino delas riparias ciudades del Danubio saludo a vosotros los senadores que estais aqui enel sacro Senado ayuntados. Los hados lo permittiendo, y nuestros dioses nos desamparando, los capitanes de Roma con su soberuia subjectaron alas gentes dela triste Germania. Grande es vuestra gloria, o Romanos, por las batallas que porel mundo aueis dado, pero si los escriptores dizen verdad, mayor sera vuestra infamia enlos siglos aduenideros por las crueldades que enlos innocentes aueis hecho. Mis antepassados poblaron cabe el Danubio, porque, haziendoles mal la tierra seca, se acogesen al agua humida, y si les enojase el agua inconstante, se tornasen seguros ala tierra firme. Pero que dire? ha sido tan grande vuestra cobdicia de tomar bienes agenos, y tan famosa vuestra soberuia de mandar en tierras estrañas, que

ni la mar nos pudo valer en sus abismos, ni la tierra segurar en sus cueuas. Pero yo espero enlos justos dioses, que como vosotros a sinrazon fuistes a echarnos de nuestras casas y tierra, otros vernan que con razon hos echen a vosotros de Italia y Roma. Infallible regla es el que toma a otro por fuerça lo ageno, pierda el derecho que tiene alo suyo proprio. Mirad, Romanos, yo, aunque soy villano, para cognoscer quien es iusto enlo que tiene, o quien es tyranno enlo que possee, esta regla tengo. Todo lo que los malos con su tyrannia allegaren en muchos dias, se lo quitaran los dioses en vn dia, y por contrario, todo lo que los buenos perdieron en muchos años, se lo tornaran los dioses en vna hora. Creedme vna cosa, y no dubdes en ella, que dela injusta ganançia delos padres viene la justa perdida despues enlos hijos, y si los dioses no quitan alos malos cada cosa que ganan luego como la ganan, es la razon porque dissimulando con ellos ayunten poco a poco muchas cosas, y despues quando esten mas descuidados se las quiten todas iunctas. Y este es iusto juizio delos dioses, que pues ellos hizieron mal a muchos, alguno les haga mal a ellos. O con quanta lastima se pierde lo que en muchos años y con muchos sudores se gana! Por cierto, el hombre cuerdo, si es cuerdo, no es possible en cosa agena que tome gusto. Y torno a dezir: el hombre que tiene cosa agena, estoy espantado como puede viuir sola vna hora, pues vee que los dioses tiene iniuriados, los vezinos escandalizados, los enemigos contentos, los amigos perdidos, alos que robo agrauiados, y sobre todo su persona puesta en peligro. Infame es entre los hombres y reo alos dioses, el hombre que tiene tan caninos los deseos de su coraçon y tan sueltas las riendas de sus obras, que lo poco del pobre le paresçe mucho y lo mucho suyo le paresce poco. O quan maldito es el hombre, ni me da mas que sea Griego que sea Latino, que sin mas consideraçion quiere trocar la fama conla infamia, la iusticia conla iniusticia, la rectitud conla tyrannia, la verdad por la men

tira, lo cierto por lo dubdoso, teniendo astio por lo proprio, y moriendo por lo ageno! El que tiene por principal intento allegar hazienda para los hijos, y no buscar buena fama entre los buenos, justa cosa es pierda los tales bienes, y sin fama quede infame entre los malos. Sepan todos los cobdiciosos, si no lo saben, que jamas entre hombres nobles se alcançó fama buena sino derramandose la hazienda mala. No se podra suffrir muchos dias, ni menos encobrirse muchos años, ser el hombre tenido por rico entre los ricos y por honrado entre los honrados, porque o le han de infamar que allego las riquezas con mucha cobdicia, o las guarda agora con sobrada auariçia. A! si los cobdiciosos tuuiesen tanta cobdicia de su honra propria como tienen dela hazienda agena, yo hos iuro que ni la polilla dela cobdicia les royese el reposo dela vida, ni el cançer dela infamia les destruyese la fama despues enla muerte. Oyd, Romanos, oyd esto que hos quiero dezir, y plega alos dioses que lo sepais gustar! Yo veo que todos aborreçen la soberuia y ninguno sigue la mansedumbre, todos condemnan el adulterio y a ninguno veo continente, todos maldizen la intemperançia y a ninguno veo templado, todos loan la paçiençia y a ninguno veo suffrido, todos reñegan dela pereza y a todos veo que huelgan, todos blasfeman dela auariçia y a todos veo que roban. Vna cosa veo, y no sin lagrimas la digo, que todos con sola la lengua blasonan delas virtudes, y despues ellos mesmos con todos sus miembros siruen alos viçios. No digo esto por los Romanos que estan enel Illyrico, sino por los senadores que veo en este Senado. Vosotros los Romanos, en vuestras vanderas al derredor de vuestras armas traeis por mote estas palabras: Romanorum est debellare superbos et parcere subiectis. Por cierto, mejor diriades: Romanorum est spoliare innocentes et inquietare quietos. Porque vosotros los Romanos no sois sino mollidores de gentes quietas, y robadores de sudores agenos. »

Cap. xxxii. como el villano prosigue su platica, dize cosas mas particulares al Senado, espeçial contra los Romanos crueles y juezes tyrannos.

« Preguntohos, o Romanos, que action teniades vosotros, siendo criados cabe el rio Tiberim, a nosotros que nos estauamos alas riberas del Danubio? Por auentura, vistesnos de vuestros enemigos ser amigos, o a nosotros declararnos por vuestros enemigos? Por auentura, oystes dezir que dexando nuestras tierras, poblamos tierras agenas? Por ventura, oystes que leuantandonos contra nuestros señores, perturbamos reynos agenos? Por ventura, embiastesnos algun embaxador que nos combidase a ser vuestros amigos, o vino alguno de nuestra parte a Roma a desafiaros como a nuestros enemigos? Por ventura, murio algun Rey en nuestra tierra, que en su testamento hos dexase por herederos? o hallastes algunas leyes antiguas, por las quales nosotros hemos de ser vuestros vassallos? Por cierto, en Alemania tan ayna sentimos vuestra tyrannia como oymos vuestra fama. Y mas hos dire: que el nombre de Romanos y las crueldades de tyrannos iunctamente en vn dia llegaron a nuestros pueblos. Ya no se que me diga, Romanos, del descuido delos dioses y del atreuimiento delos hombres, porque veo que el que tiene mucho tyranniza al que tiene poco, y el que tiene poco, aunque le es infamia, sirue al que tiene mucho, y la cobdiçia desordenada se concierta con la malicia secreta, y la malicia secreta da lugar al robo publico, y al robo publico no ay quien le vaya ala mano, y de aqui viene que la cobdiçia de vn malo es necessario complirse en periuyzio de muchos buenos. Vna cosa hos quiero dezir: o los dioses se han de descuidar, o los hombres han de fenescer, o el mundo se ha de acabar, o el mundo no sera mundo, o la fortuna hincara el

clauo, o lo que ganastes en ochoçientos años verneis a perder en ocho dias, y como hos hezistes señores de muchos, verneis a ser esclauos de todos. Por cierto, iniustos serian los dioses si esto no viesen los que vernan enlos siglos aduenideros. Porque el hombre que se hizo tyranno por fuerça, iusto es que le tornen esclauo por iustiçia. Y ya que nos tomastes la nuestra misera tierra, es verdad que nos guardais en iusticia. Espantado estoy de vosotros los Romanos embiarnos vnos juezes tan simples, que por los dioses iuro, que ni vuestras leyes saben declarar ni las nuestras entender. Yo no se que les mandais aca, pero dire lo que hazen alla. Toman lo que les dan en publico, coechan lo que desean en secreto, castigan grauemente al pobre, dissimulan con el dinero del rico, consienten muchos males por lleuarles despues mas derechos. Quien no tiene hazienda, no cure pedirles iusticia, y finalmente so color que son iuezes del Senado de Roma, dizen que pueden robar aquella tierra. Que es esto, Romanos, nunca ha de tener fin vuestra soberuia en mandar y vuestra cobdicia en robar? Dezid,que quereis? Si lo aueis por nuestros hijos, cargadlos de hierros, y hazedlos esclauos. Si lo aueis por algo de nuestras haziendas, yd y tomadlas todas. Si no hos contentan nuestros seruiçios, mandad cortarnos las cabeças, porque no sera tan crudo el cuchillo en nuestras gargantas como son vuestras tyrannias en nuestros coraçones. Sabeis que aueis hecho, que nos hemos iuramentado de no llegar mas a nuestras mugeres, y de matar a nuestros hijos por no los dexar en manos de tan crudos tyrannos. Mas queremos suffrir los bestiales mouimientos dela carne por veinte o treinta años, que no morir con tan gran lastima dexando los hijos esclauos. No lo auiades de hazer assi, Romanos; antes la tierra tomada por fuerça ha de ser muy mejor regida, porque los miseros captiuos, viendo que les administran recta iustiçia, oluidarian la tyrannia passada y domeñarian sus coraçones ala seruidumbre perpetua. Pues

monta que si nos venimos a quexar delos agrauios que hazen vuestros çensores alla enel Danubio, que nos oyreis los que estais aqui enel Senado, sabeis que hazeis? oyd, que yo hos lo dire. Viene vn pobre muy pobre a pediros aqui iusticia, y como no tiene dineros que dar, ni vino que presentar, ni azeite que prometer, cumplen con el de palabra, dizen que se vera su iustiçia, hazenle gastar lo poco que tiene, no le dan nada delo mucho que pide, y assi el misero miserable que vino con quexa de vno se torna con quexa de todos, maldiziendo a sus crudos hados y exclamando a sus dioses iustos. Yo viuo de varear auellotas enel inuierno, y de segar miesses enel verano; ay algunas vezes pesco por mi passatiempo. De manera que todo lo mas de mi vida passo solo enel campo. Y no sabeis porque? pues oyd, que yo hos lo dire. Veo tantas tyrannias en vuestros çensores, hazense tantos robos alos miseros pobres, oyo tantas quexas en aquel reyno, y espero tan poco remedio de aqueste Senado, que determino como malauenturado de desterrarme de mi casa y dulçe compañia, porque no sienta mi coraçon tanta lastima. Gran trabajo es suffrir vn reues de fortuna, pero mayor es quando se comiença el mal a sentir y no se puede remediar, pero sin comparaçion es mayor quando lleua mi perdida remedio, y el que puede no quiere, y el que quiere no puede remediarla. O crudos Romanos, si solo de traer ala memoria los trabajos que passamos, mi lengua se entorpeçe, mis neruios se descoyuntan, mis ojos lloran sangre, y mis carnes se consumen, que sera, dezidme, alla en mi tierra, verlo con los ojos, oyrlo conlos oydos, gustarlo conla persona? Por cierto, el coraçon se parte, y el anima se desmaya, y las entrañas se rompen, y creo que los dioses aun nos tienen manzilla. No hos quiero rogar que de mis palabras no tomeis escandalo, porque vosotros los Romanos si sois Romanos bien vereis que las fatigas que nos vienen delos hombres, entre los hombres, conlos hombres, y por mano delos hombres, no es de marauillar que

las sientan los hombres como hombres. Vna cosa sola me consuela, y muchas vezes con otros malauenturados como yo la ponga en platica, y es que pienso son tan iustos mis dioses, que sus castigos brauos no vienen sino de nuestras maldades crudas, y que nuestra culpa secreta los despierta a que hagan de nosotros iustiçia publica. Pero de vna cosa estoy muy turbado, y que alos dioses nunca puedo tomar tino. Porque a vn bueno por pequeña culpa dan mucha pena, y a un malo por muchas culpas no dan ninguna pena, dissimulando con vnos y nada perdonando a otros? Paresce el parescer que graue agrauio nos hazen los dioses, querernos affligir por mano de tales hombres, los quales, si iusticia huuiese enel mundo, quando nos castigan con sus manos, no merescian tener las cabeças sobre sus hombros. Esto digo, Romanos, que por los dioses immortales iuro, que en quinze dias solos que he estado en Roma, he visto hazer aqui tales y tantas cosas en este Senado, que si la menor dellas se hiziese enel Danubio, mas pobladas estuuiesen las horcas de ladrones, que no las parras de uuas. Y pues ya mi deseo se ha visto do deseaua, y mi coraçon ha descansado en derramar la ponçoña que tenia, si en algo hos ha offendido mi lengua, he aqui me tiendo en este suelo para que lo pague mi garganta. Por cierto, mas quiero ganar honra en offreçerme ala muerte, que no que la ganeis vosotros comigo en quitarme la vida.» Y aqui acabo el rustico su platica. Pues dize agora el Emperador: «Que hos paresce, amigos, que nucleo de nuez, que oro de escoria, que grano de paja, que rosa de espina, que cañada de hueso, alli se descubrio! Que razones tan altas, que palabras tan bien dichas, que verdades tan verdaderas, y que maliçias tan descubiertas descubrio! A ley de bueno vos iuro, y assi me vea libre del mal que tengo, que vna hora estuuo el villano tendido enla tierra, y todos nosotros las cabeças baxas, espantados, no podiendole responder vna palabra. Otro dia, auido nuestro acuerdo enel Senado, prouey-

mos iuezes de nueuo para el Danubio, y mandamos que nos diese por escripto todo aquel razonamiento, porque se pusiesen enel libro delos buenos hechos estrangeros que esta enel Senado. Y aquel rustico, por lo que dixo fue hecho en libertad patricio, y que su persona fuese de Roma vezino, y para siempre del erario publico sustentado. »

Cap. xxxiii. de vna question que huuo assaz dulçe el Emperador conel Senado, sobre qual queria mas el al Senado o el Senado al buen Emperador, y fue juez vn embaxador de Rhodas.

Enel segundo año que fue elegido por Emperador, y enel año quarenta y çinco de su edad, como viniese dela guerra que conquisto alos Germanos y alos Argonautas, dela qual traya gran gloria para si y riqueza para el imperio Romano, detuuose en Salon algunos dias por descansar y adereçar su exercito, y en Roma tuuiesen tiempo de aparejar el triumpho. Fue triumpho muy glorioso, y no menos rico; hizose conel vna cosa, la qual jamas antes ni despues fue vista en Roma, y es esta: el dia de su triumpho, fue elegido por todo el pueblo, y consintio todo el Senado, por Emperador vniuersal despues de sus dias Commodo su hijo. No fue por cierto elegido el hijo a peticion de su padre, mas antes lo estoruaua quanto podia, diziendo que el imperio no era cosa que se auia de dar por meresçimiento delos muertos, sino por las buenas obras que hiziesen los viuos. Muchas vezes solia este buen Emperador dezir: « Entonçes sera perdida Roma, quando la election fuere quitada al Senado, y el Emperador heredare el imperio por patrimonio. » Tornando pues alo sobredicho, estando el Emperador en Salon, velaua mucho por entrar muy bien en Roma, y Roma se desuelaua por resçebirle mejor, como a triumphador de tal guerra. Fue

muy quisto de todo el imperio, y siempre pensaua a sus pueblos en que les hazer plazer, y ellos morian por hazerle seruiçio. Muchas vezes enel Senado se mouio vna question asaz dulce, y era esta: quien amaua mas el Emperador alos del imperio, o los del imperio al Emperador? Vino a tanto, que acordaron vn dia de poner iuezes en este caso, y fueron el Embaxador delos Parthos, y el Embaxador delos Rhodos, y para esto dieron sus escriptos. El Emperador recontaua alli los bienes que auia hecho y los males que auia atajado, los senadores dezian los seruiçios que en su absencia le auian hecho y las señales de amor que en su presençia le auian mostrado. Assi mesmo, vn dia el Emperador mouio otra question enel Senado, diziendo, que mayor era su gloria por tener tales vassallos, que no la gloria del Senado por tener tal Emperador. El Senado contradezia affirmando que mayor gloria tenian ellos por el, que no el por ellos, y desta manera el Emperador dando la gloria al pueblo, y el pueblo al Emperador, entre burla y iuego tomaron otra vez iuezes. Fue cosa marauillosa de ver, el regozijo y plazer que todos trayan por cada vno su intençion probar. Y el buen Emperador dio por memoria la mucha obediençia, y grandes seruiçios, y sobrado amor que en ellos auia hallado. El venturoso pueblo reconto la gran clemençia en perdonar, la cordura en gouernar, y la honestidad en su viuir, y el esfuerço y fortuna en su conquistar. Fue cosa de ver la honra que daua el pueblo al Emperador, y la buena fama que el Emperador attribuya a su pueblo. Fueron estos escriptos sacados por todos los Embaxadores estrangeros, porque los pueblos deprendiesen a obedescer a sus principes, y los principes a amar a su pueblo. Porque con tal exemplo, razon era los buenos se esforçasen, y los no tales se corrigesen. Pues adereçado el Emperador conlos capitanes y captiuos para la entrada, y aparejada Roma con todos los senadores y pueblos para el resçibimiento, fue cosa estraña de ver, assi lo que estaua en Roma para

salir como lo que estaua conel Emperador para entrar. Los que estauan en Salon tenian los ojos alli y el coraçon en Roma, y los que estauan en Roma tenian el coraçon en Salon. De manera que los ojos se çeuauan con lo que veyan, y el coraçon penaua por lo que esperaua ver. No ay pena que de tanta pena como el coraçon que espera, quando se le dilata lo que espera.

Cap. xxxiiii. como Marco Emperador vio a Faustina y a Lucilla su hija andar en vnas fiestas no bien honestas; reprehendese aqui el poco retraimiento delas matronas.

Y es de saber que tenian por costumbre los Romanos enel mes de Enero dar los triumphos a sus Emperadores. Acontesçio en este tiempo que se aparejaua el triumpho, que Faustina la Emperatriz hecho muchos rogadores al Emperador diese liçençia a vna hija suya, que quitada delas ayas viniese a palaçio a gozar delas fiestas. La hija llamauase Lucia o Lucilla, la qual era mayor que el prinçipe Commodo, muy hermosa enel gesto, y muy proporçionada enel cuerpo, y muy querida de su madre, ala qual paresçio no solo enla hermosura, pero aun enla vida. Pues como la demanda era muy piadosa, y los que la pidian priuados, y a quien se pedia era padre, y quien lo rogaua era madre, y para quien se pedia era su hija, conçediolo el Emperador no sin mucha grauedad. Fue Faustina por ello muy alegre, y luego como alcanço la liçençia, luego truxo a su hija a casa. Pues venidos los dias de tan grandes fiestas, y el dia del muy alto y famoso triumpho, la infanta Lucilla, escapando de tanta estrechura, y viendose en tanta largueza, confiando enla ignorancia propria, no recatandose dela malicia agena, reyase conlos que reyan, hablaua alos que la hablauan, miraua alos que la

mirauan, èstando descuidada que ninguno la iuzgaria, pues ella a ninguno iuzgaua. Era en aquellos tiempos reirse conlos hombres vna donzella de Roma, tanto como cometer adulterio conlos sacerdotes vna muger de Grecia. Era en tanto tenida la honestidad delas mugeres Romanas, y era tan infame la liuiandad entre las donzellas, que mayor castigo se daua por vna liuiandad publica que por diez culpas secretas. Entre las otras cosas, de estas siete se guardauan mucho las mugeres Romanas, conuiene a saber, hablar mucho enlas fiestas, comer demasiado enlos combites, beber vino estando sanas, hablar aparte conlos hombres, alçar los ojos enlos templos, estar mucho enlas ventanas, y salir fuera sin sus maridos. La muger que en estas cosas era tomada, para siempre por infame era tenida. Muchas cosas se suffren enlas personas de poca manera, ninguna delas quales se permitten enlas que estan puestas en honra, porque las señoras generosas no pueden conseruar la reputaçion de su estado, sino teniendo a sus personas en mucho retraimiento. Todas las cosas, quando se desmandan de su natural, meresçen culpa, pero la muger desonesta siempre queda con infamia. Las generosas señoras, si de verdad quieren ser tenidas por señoras, quanto mas exçeden a las otras en riquezas, tanto menor liçençia han de tomar para andar vagabundas. Por cierto, la opulençia delos bienes y la libertad delas personas no ha de ser espuela para andar por las calles, sino freno para detenerlas en sus retretes. Esto sea dicho porque, passadas las fiestas, la infanta Lucilla como era moça, y su madre Faustina que no era muy vieja, a vezes a pie, a vezes caualgando, agora publicas, agora secretas, quando muy solas, quando muy acompañadas, vnas vezes de dia, otras vezes de noche, yuanse a ruar por las calles de Roma, ver los campos Vulcanos, holgar por las riberas de Tiberim, a coger fruta enlas huertas Saturninas, a çenar enlos aqueduçtos Neronianos, y a otros passatiempos yuan, los quales su edad demandaua, y aun

el tiempo dela primavera les combidaua, aunque en grauedad de tan grandes señoras no se suffria. Quiero dezir vna cosa, porque muchas nobles señoras tomen auisso della, y es, que no se qual fue mayor la dissoluçion que trayan Faustina y Lucilla en andar por las calles y plaças, o la osadia que tomauan los malos en hablar de sus personas y famas. El retraimiento delas mugeres es vn freno para las lenguas de todos los hombres. La muger no retraida, mucho peligro corre su fama. Por cierto, la muger de mala fama no deuia ser nascida. Açerca delos Romanos es tenido por muy fortunado el linaje delos Cornelios, porque jamas entre los hombres hallaron Cornelio couarde, ni entre las mugeres Cornelia infame. Dizen los historiadores, que a vna señora de aquel linaje, solo porque era profana, por mano de sus parientes la pusieron enla horca. De verdad, ello fue bien hecho, y hecho bien de Romanos, porque a vna muger mala no le han de suffrir infame a toda vna parentela. Donde ay nobleza y verguença, las cosas que tocan ala honra no han de aguardar remediarlas por iustiçia, sino al hombre o ala muger que a todos quita la fama, todos quiten a ella la vida. No abasta que vna persona sea buena, sino es neçessario quite las occassiones que la tengan por mala. Todas las perdidas que los hombres pueden auer delos bienes temporales en esta vida, no se pueden igualar conla menor perdida dela fama. El hombre que pone por blanco enel terrero de este mundo su fama, de çien saetas apenas tirara vna auiesa, y por el contrario el hombre que, perdida la verguença, no quiere tener en reputaçion su persona, no se espere del jamas buena obra. Pues el buen Emperador, como mareante cossario que enla mayor serenidad sospira temiendo la tempestad, entre las fiestas de su mayor gloria estaua en sobresalto de aquellas mugeres no se le siguiese alguna infamia. Y por cierto, tenia razon, porque es regla infallible dela inuidiosa fortuna, que la presente felicidad nos da por aguero de alguna repentina

desdicha. Enlas cosas naturales pocas vezes se vee calma enla mar, ala qual no se sigua luego peligrosa fortuna, y por consiguiente el gran buchorno entre dia, es señal de truenos ala tarde. Quiero dezir, que quando la fortuna nos regala con algunos presentes deleites, es señal que ado no cataremos nos terna armados los lazos. El molinero, quando esta mas seguro entonçes adereça la presa, y el labrador, quando no llueue trasteja la casa, con pensamiento que algun dia se turbaran las nubes y llouera en ella. Por semejante manera, el hombre cuerdo ha de pensar, que mientras viuiere en esta vida, que la felicidad tiene por emprestido y la aduersidad por su natural patrimonio. Entre todos los que supieron gozar dela prosperidad y valerse enla aduersidad, fue este Marco Aurelio Emperador, el qual por muchos halagos que le hiziese la fortuna, nunca la creyo, ni por muchos reueses que resçibiese en esta vida, jamas desespero.

Cap. xxxv. delo que Marco Emperador dixò a vn senador porque le loaua mucho las fiestas del triumpho; toca como son perseguidos los que son de otros muy honrados.

Passadas las fiestas, segun dize Sexto Cheronense, dixole vn senador por nombre Albino aquella noche que se acabo el triumpho: « Señor, alegrate, que razon tienes, pues oy has dado tanta riqueza al erario de Roma, y a tu persona viste oy enel triumpho de gloria, y para los siglos aduenideros de ti y de tu casa dexas perpetua memoria. » Oydas estas palabras, el Emperador respondio en esta manera: « Iusta cosa es, amigo Albino, que al caçador crean enla feroçidad delos animales, y al medico enlas propriedades delas yeruas, y al marinero enlos peligros delas rocas, y al capitan enlos sobresaltos delas guerras, y al Emperador que triumpha enlas embidias que

ay delos triumphos. Assi los dioses immortales siempre me vean, y la bendicion de mis passados consigua, y los hados malos nunca me hallen, si no ha sido mayor la tristeza que he tenido en estas fiestas, que el temor que me ponian las aplazadas batallas. Y la razon de esto esta muy clara, do los juyzios son claros. Porque de las crudas batallas siempre espere sacar gloria, y entre estos regalos temiame de algun reues de fortuna. Que podia yo perder enlas batallas sino la vida, que es la peor cosa que los hombres tienen? y en estos triumphos siempre temo perder la fama que es el mayor don que los dioses me dieron. O, quan bienauenturado es el que pierde la vida, si perdiendo la vida dexa de si perpetua memoria! Sienta cada vno lo que sintiere, y diga cada vno lo que dixere, que entre los varones heroicos no muere el que pierde la vida y dexa buena fama, ni menos bibe el que tiene mala fama, aunque tenga largos años de vida. Y torno a dezir otra vez que los antiguos philosophos no contauan las vidas delos hombres por los muchos años que auian passado, sino por las buenas obras que auian hecho. Yo fui muy importunado del Senado quisiese tomar este triumpho, y no se qual fue mayor, como tu bien lo sabes, su ruego, o mi resistençia. Y no sabes porque? De verdad te digo que no lo hize por no ser ambiçioso de toda gloria, sino de puro miedo dela maliçia humana. Enel dia del triumpho no es tanto el regozijo que muestran los pequeños, quanto la embidia que conçiben los mayores. Passase aquella gloria en vn dia, y quedase por todo el año la embidia. Aquel opulento reyno de Egypto, tan dichoso enla sangre de enemigos como enlas aguas de Nilo, tenia por inuiolable ley que nunca se negase clemençia alos captiuos vençidos, ni se diese triumpho alos capitanes vençedores. Burlan los Caldeos delos triumphos Romanos, affirmando que no da tanto castigo el reyno de Egypto al capitan vençido, como da el imperio Romano al capitan vençedor quando le da el triumpho. Y de verdad tienen razon,

porque el triste capitan, auiendo oxeado alos enemigos que Roma tenia en tierras estrañas con su propria lança, en pago de su trabajo le dan a el enemigos en su tierra propria. Yo hos iurare que todos los capitanes Romanos no dexaron tantos enemigos muertos a hierro, quantos por embidia cobraron el dia de su triumpho. Dexemos los Caldeos, y tomemos los nuestros antiguos Romanos, los quales si oy tornasen al mundo, mas querrian ir atados tras los carros como captiuos, que no ir ençima como capitanes vençedores. Y la causa de esto es, porque viendolos ir como captiuos, aquella miseria moueria los coraçones de sus vezinos a que les hiziesen libres, como la gloria de su triumpho los mueue a que sean por ellos perseguidos. Siempre lo ley enlas escripturas, y lo oy de mis passados, y lo vi en mis vezinos, que la abundante felicidad de vno causa cruel embidia en muchos. O, entre quantos peligros estan puestos los que con particular honra se quieren señalar entre otros! Enlos mas altos arboles muestran sus fuerças los vientos, y enlos sumptuosos edifiçios se precipitan mas vezes los rayos, y enlas muy nemorosas montañas se embrauesçen mas rezio los fuegos; quiero dezir, que en aquellos que tiene mas encumbrados fortuna, en ellos derrama mayor ponçoña la embidia. Esto tengan por cierto todos los virtuosos, que quantos mas enemigos subiectaren ala republica, tantos mayores emulos cobraran de su fama. Gran compassion es de tener al hombre virtuoso, porque allende delo que trabaja por ser bueno, quedale vna cosa dela qual solamente enla muerte vee el cabo, y es, que quanto el cobra mas fama entre los estraños, tanto mas le persiguen con embidia los suyos. Homero cuenta en sus Illiadas, que Caluiçio Rey delos Argiuos era sabio en letras, esforçado en armas, dotado de muchas graçias, amado de sus pueblos, y sobre todo gran cultor de sus dioses. Este buen Rey tenia por costumbre, que en todas las cosas que auia de hazer, primero alos templos con sus dioses se yua a consejar. Ni començaua

guerra contra otros, ni ordenaua pragmaticas en su reyno, ni daua respuesta a embaxadores, ni quitaua la vida alos malhechores, ni echaua tributos sobre sus pueblos, sin que primero con muchos sacrificios offreçidos enlos templos, supiese la voluntad de sus dioses. Y como tantas vezes embiase, o el en persona fuese alos oraculos, preguntado que era lo que alli pedia, porque alos dioses en secreto tantas vezes importunaua, respondio: « Pido que no me den tan poco con que todos me abatan, ni me den tanto con que todos me aborrezcan, sino vn mediano estado con que todos me amen, porque mas quiero ser compañero de muchos por amor, que Rey de todos con embidia. »

Cap. xxxvi. de vna reprehension que dio el emperador Marco a Faustina su muger y ala infanta Luçilla su hija : habla quanto bien o mal se sigue las mugeres ser honestas y dissolutas.

Passadas las fiestas del sobredicho triumpho y assosegadas las gentes, este buen Emperador, queriendo a su coraçon satisfazer, y a Faustina auisar, y ala hija innoçente desengañar, sin que alguno lo sintiese, mandolas llamar aparte y dixoles estas palabras: « No me agrada, Faustina, lo que haze tu hija, ni menos lo que hazes tu que eres su madre. Las hijas, para ser buenas hijas, han de saber obedescer a sus madres muy bien. Y las madres, para ser buenas madres, han de saber criar muy bien a sus hijas. Excusado es el padre dar consejo quando la madre es virtuosa, y la hija vergonçosa. Gran verguença es del padre, siendo varon, que muger, siendo muger, castigue a su hijo, y afrenta es dela madre, siendo madre, que manos de hombre castiguen a su hija. Ley fue entre los Rhodos ordenada, que ni padre con hija, pues era muger, ni madre con hijo, pues era varon, en-

tendiese. Solamente hombres con hombres, y mugeres con mugeres se auian de criar. Y era en tanta estremidad, que morando en vna casa paresçian los padres no tener hijas, ni las madres tener hijos. O Roma, no te lloro yo por ver tus calles desempedradas, ni en tus casas tantas goteras, ni tus almenas caidas, ni tus bosques talados, ni tus vezinos desminuidos, porque esto todo el tiempo lo truxo, y el tiempo lo lleua ; llorote y tornote a llorar por verte despoblada de buenos padres, y desçementada enla criança delos hijos. Alli nuestra patria se acabo de perder, quando la doctrina delos hijos y hijas se començo afloxar. Es ya tanto el descomedimiento delos hijos, y la desuerguença delas hijas, y aun la deshonestidad delas madres, que donde vn padre para veinte hijos, y vna madre para treinta hijas abastauan, agora veinte padres a vn hijo, y treinta madres a vna hija no se atreuen a bien criar. Esto digo porque tu, Faustina, no te acordando que eres madre, das mas libertad dela que en hija se suffre, y tu, Lucilla, no te acordando que eres moça, te muestras mas suelta delo que en infanta se requiere. El mayor don que los dioses dieron alas matronas Romanas, es, que por ser mugeres, fuesen encogidas, y acordandose que eran Romanas, fuesen vergonçosas. El dia que faltare enlas mugeres temor delos dioses en secreto, y verguença delos hombres en publico, creanme todos, que o ellas al mundo, o el mundo a ellas han de acabar. Tanta neçessidad tiene la republica que las mugeres que en ella quedan sean honestas, como los capitanes que dellas salen sean esforçados, porque yendo la defienden, y ellas quedando la conseruan. Abra quatro años, que passada la pestilençia que vistes, mande contar el pueblo, y halle que de çiento y quarenta mill mugeres de buen viuir, las ochenta mill murieron, y de diez mill mugeres lupanarias, quasi todas escaparon. No se qual llore primero, la falta que nos hazen las buenas enla republica, o el estrago que hazen las malas enla iuuentud Romana. No

haze tanto daño el fuego del monte Ethna alos que moran en Cicilia, como sola vna mala muger haze enlos barrios de Roma. Fiero animal y peligroso enemigo es la desonesta muger enla republica, porque es poderosa para traer mucho mal, y no es capaz para encaminar algun bien. O, quantos reynos y reyes leemos ser perdidos por el mal recabdo de vna muger, para los quales remediar fueron menester la cordura, peligro, hazienda, y esfuerço de muchos hombres! Todos los viçios en vna muger son como vara verde que dobla, mas la soltura y desuerguença es como palo seco que quiebra. De manera que las tales, quando mas mas podranse soldar, mas nunca jamas endereçar. Mira, Faustina, no ay criatura que mas desee honra y menos tenga con que la ganar que es la muger, y que esto sea verdad, vease por iustiçia. Vn hombre, con orar, escreuir, caminar, conquistar, se haze famoso, pero la muger yo no se con que, sino es con hilar o parlar. Hasta agora, enlas escripturas antiguas, de pocas o ninguna leemos que por escreuir, leer, hablar, hilar, coser, texer, amasar, dexasen de si gran fama. Pero, como digo lo uno, dire lo otro. Por cierto, de muchas leemos, que por ser retraidas en sus casas, occupadas en sus offiçios, templadas en sus palabras, fieles a sus maridos, recatadas en sus personas, pacificas entre sus vezinos, y finalmente, siendo honestas entre los suyos, y vergonçosas entre los estraños, alcançaron gran fama enla vida, y dexaron de si eterna memoria enla muerte. Direhos vna antiguedad, tan prouechosa para atajar agora a nuestros viçios, como fue entonçes para augmentar las virtudes, y es esta. El reyno delos Lacedemonios, segun cuenta el diuino Platon, estuuo en vn tiempo tan dissoluto por la dissoluçion de las mugeres, como infame por la crueldad delos hombres; y era en tanta manera, que de todas las naçiones eran llamados Barbaros delos Barbaros, como a su madre la Greçia llamauan Philosopha delos Philosophos. Licurguio, muy sabio philosopho enel saber, y muy iusto rey enel

gouernar, lo vno con su doctrina muy sana, y lo otro con su vida muy limpia, hizo leyes en aquel reyno, conlas quales desentraño todos los viçios, y enxirio todas las virtudes. No se qual fue mas d choso delos dos, el rey en tener pueblo tan obediente, o el reyno en alcançar rey tan iustiçiero. Entre las otras leyes muy famosas, hizo esta delas mugeres. El mando que a ninguna hija el padre dexase dote moriendo, ni le diese casamiento viuiendo. Auianse de casar no por ricas, sino por buenas, no por hermosas, sino por virtuosas, y como agora se quedan por casar muchas pobres, assi entonçes se quedauan por infames y viçiosas. O tiempo digno de ser deseado, enel qual las mugeres no esperauan enla hazienda por sus padres ganada, sino enla virtud por sus personas adquirida! Y torno a dezir que era aquel tiempo el siglo dorado, enel qual, ni la hija temia ser desheredada del padre en vida, ni el padre moria con lastima de dexarla sin remedio enla muerte. O Roma, maldito sea el primero que a tu casa truxo oro, y maldito sea el primero que en tus erarios athesoro thesoros! Quien ha hecho a Roma estar tan rica de riquezas, y tan pobre de virtudes? Quien ha hecho que se casen las hijas delos villanos, y se queden por casar las hijas delos senadores? Quien ha hecho que ala hija del rico la pidan ella no queriendo, y ala hija del pobre no la quiera nadie ella lo rogando? Quien ha hecho que antes se case vna con quinientos sexterçios, que otra con diez mill virtudes? Pues no diremos que aqui la carne vençe la carne, antes la humanidad es vençida dela maliçia, porque vn cobdiçioso mas quiere oy a vna muger rica y fea que no a otra pobre y hermosa O,malauenturadas las madres que paren, y mas malauenturadas las hijas que nasçen, alas quales para auerlas de casar, ni les resçiben en cuenta la sangre de sus passados, el fauor de sus parientes, la cordura de sus obras, la hermosura de sus personas, ni la limpieza de sus vidas! O siglo maldito, enel qual la hija del bueno se ha de tener por dicho que si no

tiene dinero no ha de hallar marido! Pues no solia ser assi, porque enlos tiempos antiguos, quando se tractauan casamientos, primero hablauan delas personas, y despues entendian enlas haziendas; no como agora en este tiempo maldito, que primero se habla dela hazienda, y ala postre dela persona. Por semejante, en aquel siglo dorado primero hablauan dela virtud dela persona, y despues que eran casados, como de burla hablauan enla hazienda. Quando Camillo triumpho delos Gallos no teniendo mas de vn hijo y era tal, que porel merescimiento de su persona, y por la fama de su padre, deseauan muchos Reyes tomarle por hijo y muchos senadores elegirle por yerno, siendo pues ya el hijo de edad de treinta años y el padre de mas de sesenta, era muy importunado de parientes naturales y de Reyes estrangeros le quisiese casar, y el siempre desechaua los consejos delos amigos y las importunidades delos estrangeros. Preguntado porque no se determinaua en algun casamiento, pues de alli se siguiria vida assosegada al moço, y reposada senectud al viejo, respondio estas palabras: « No caso ni casare a mi hijo, porque vnos me han offresçido hijas ricas, otros hijas generosas, otros hijas moças, otros hijas hermosas, y ninguno me ha dicho: yo hos dare vna hija virtuosa. » Por cierto, Camillo [merescio] aquel triumpho por lo que hizo, y meresçe eterna memoria por esto que dixo. Quierote dezir, Faustina, que todo esto he dicho, porque veo que lleuas a tu hija alos theatros, la subes al Capitolio, la fias entre los gladiatores, la dexas ver delos pantomimos, y sobre todo, no te acordando que ella es moça y tu no eres vieja, hos andais desmandadas por las calles y riberas. No lo afeo porque pienso tu hija ser mala, sino porque le das occasion a que no sea buena. Creeme, Faustina, que en este caso dela carne, ni confies de moços, ni esperes en viejos, porque no ay mas virtud en todos de quanto huyen las occasiones todos; por eso las virgines Vestales estan ençerradas entre paredes, por huir las occasiones delas plaças,

no por mas locas se apartan, sino como mas cuerdas huyen. No diga el moço : soy moço y virtuoso, ni diga el viejo : soy viejo y muy cansado, porque necessario es las estopas secas quemarse enlas brasas, y el palo verde humear entre las llamas. Quiero dezir, que el hombre, aunque sea diamante engastonado entre los hombres, de necessidad se ha de regalar como çera al calor delas mugeres. No podemos negar que al fuego, aunque le quiten la leña y le maten las brasas, no queden siempre ardiendo las piedras : por semejante manera, a esta carne enconada, aunque la castiguen con enfermedades, y se seque por muchos trabajos, y se consuma con los muchos años, siempre queda el rescoldo dela concupisçençia enlos huesos. Que menester es blasonar dela virtud, y negar nuestra naturaleza? Por cierto, no ay cauallo tan desosado ni manco, que vistas las yeguas no de vn par de relinchos, ni ay viejo tan viejo, ni moço tan virtuoso, que vistas las moças no de vn par de sospiros. Enlas cosas voluntarias, yo no niego que vno no pueda ser virtuoso, mas enlas cosas naturales, confiesese cada vno ser flaco. Quando le quitaren la leña al fuego dexara de quemar. Quando viniere el verano, dexara el inuierno de se erizar. Quando hiziere calma enla mar, se dexaran las aguas de se ensoberuesçer. Quando se pusiere el sol, dexara al mundo de alumbrar. Quiero dezir, que entonçes y no antes, la carne nos dexara de dar pena, quando la vieremos tapiada enla sepultura. De carne nasçimos, en carne viuimos, enla carne morimos, de donde se sigue que antes se acabara nuestra vida buena, que no nuestra carne mala. Muchas vezes los buenos manjares se esturan enlas malas cacuelas, y los buenos vinos saben al mal lauado delas cubas. Quiero dezir, que por muy açendradas y heroicas que sean las obras de nuestra vida, siempre han de saber ala mala pega de esta carne flaca. Esto digo, Faustina, porque si ala cresçiente dela carne no puede resistir la presa hecha de argamasa de viejos, como la resistira la estacada texida de

mimbres muy tiernos? El yugo que no ha suffrido la vaca, menos le suffrira la ternera, y por semejante, si tu no te vas ala mano siendo madre, no se ira ella siendo tu hija. Las matronas Romanas, si quisieren criar bien sus hijas, han de guardar estas reglas. Quando las vieren andar, hanles de quebrar las piernas, si quisieren mirar, sacarles [los] ojos, si quisieren oyr, ataparles los oidos, si quisieren dar o tomar, cortarles las manos, si osaren hablar, coserles las bocas, y si intentaren alguna liuiandad, enterrarlas viuas, porque ala hija mala le han de dar en dote la muerte, y en axuar los gusanos, y por casa la sepultura. Mira, Faustina, yo te aconsejo, si quisieres a tu hija auer buen gozo della, quitale las occasiones con que puede ser mala. Para apoyar vna casa son neçessarios muchos postes, ala qual quitando vna sola columna daran con ella en tierra. Quiero dezir, que son tan flacas las mugeres, que con mill guardas apenas se guardan, y con vna muy pequeña occasion todas se pierden. O, quantas fueron malas no porque lo quisieran ser, sino que se pusieron en tales occasiones a que no pudieron menos hazer! En mi mano esta entrar enla batalla, pero no esta en mi mano alcançar la victoria. En mi mano esta entrar enla mar, pero no esta en mi mano escapar el peligro. En su mano esta dela muger ponerse enla occasion, pero despues de puesta, perdone, que ya no esta en su mano de librarse de culpa. »

CAP. XXXVII. COMO PROSIGUE EL EMPERADOR SU PLATICA Y AUISA A FAUSTINA QUE QUITE A SU HIJA DELAS OCCASIONES, QUE NO LA FIE AUN DE SUS MUY PROPINQUOS PARIENTES; Y NOTESE BIEN TODO.

« Por auentura dirasme, Faustina, que ninguno puede hablar a tu hija Lucilla sin que tu los oyas, ni verla sin que tu los veas, ni asconderse sin que tu los halles, ni hazer conçierto

sin que tu lo sientas? y agora sabes que los que mal se quieren, conla lengua se deshonran, y los que de coraçon se aman, solo conel coraçon se hablan? El amor nueuo enla sangre nueua que retoñece enla primavera dela iuuentud, es ponçoña que luego se derrama por las venas, yerua que luego prende enlas entrañas, pasmo que luego torpeçe los miembros, landre que luego mata los coraçones, y fin que da fin de todos los cuerdos. No se lo que digo, aunque siento lo que quiero dezir, porque jamas blasone del amor conla lengua, que no estuuiese muy lastimado de dentro enel anima. Dize Ouidio enel libro del Arte de amar: Amor es vn no se que, viene por no se donde, embiale no se quien, engendrase no se como, contentase no se con que, y sientese no se quando, y mata no se porque, y finalmente el enconado amor sin romper las carnes de fuera, nos desangra las entrañas de dentro. Yo no se que se quiso dezir aqui Ouidio, pero se que quando dixo estas palabras, tan desterrado estaua su coraçon de si, quanto yo estoy agora de mi. O Faustina, los que bien se quieren dende las atalayas de sus coraçones ahuman, entre sueños razonan, y por señas se entienden. Las muchas bozes de fuera, es señal del poco amor de dentro, y el mucho amor de dentro pone silençio de fuera. Las entrañas abrasadas de dentro en amores hazen enmudesçer de fuera las lenguas, y el que passa en amores su vida ha de tener cosida la boca. Y porque no pienses que te digo hablillas, quiero probar esto por muy antiguas historias. Hallamos por nuestras antiguedades, que enel año de dozientos y setenta que Roma se fundo, Ethrasco, moço Romano, era mudo, y Verona, linda dama Latina, era muda. Los quales dos, de verse enel monte Celio en vnas fiestas se enamoraron, y no de burla, porque fueron tan derretidos sus coraçones para los amores, quan atadas sus lenguas para las palabras. Cosa marauillosa entonçes de ver, y espantosa aqui de contar, que la moça venia de Salon a Roma, y el yua de Romà a Salon muchas vezes, por espaçio de treinta

años, sin que alguno lo sintiese, ni jamas ellos se hablasen, hasta que murio el marido dela Latina y la muger de Ethrasco, y descubierto el negoçio, tractaron entre si casamiento. Estos dos mudos huuieron vn hijo, del qual descendio el venturoso linaje de nuestros Scipiones, los quales fueron mas sueltos enlas armas que sus padres enlas lenguas. Pues mirad esta cosa tan alta, que a estos dos mudos para remediar sus amores poco aprouechara si les cortaran sus lenguas y no les sacaran sus coraçones. Pues mas hos dire, que Massinisa, noble cauallero Numidano, y Sophonisa, noble señora de Carthago, de verse solos en vna escalera, el declarando su deseo a ella, y ella cognosçido su deseo del, quebrados los remos del temor y alçadas las ancoras dela verguença, luego las velas delos coraçones amaynaron, y las naos de sus personas vna con otra enuestieron. Podemos de aqui collegir que la primera vista delos ojos, y el cognosçimiento de sus personas, y la liga de sus coraçones, y el matrimonio de sus cuerpos, y la perdiçion de sus estados, y la infamia de sus famas, en vn dia, en vna hora, en vn momento, y en un paso de escalera se conçerto. Que mas quereis que diga a este proposito? No sabeis que Helena Griega y Paris Troiano, siendo ambos de estrañas naçiones, y de tan remotas tierras, de sola vna vista que se vieron en vn templo, quedaron sus voluntades tan conglutinadas, que para el la captiuar, y ella ser su prisionera, en Paris paresçio poca fuerça, y en ella menos resistençia? De manera que estos moços, el vno procurando vençer, y la otra dexando ser vençida, Paris fin para su padre, y Helena infamia para su marido, y ambos muerte para si, perdicion para sus reynos, y escandalo para todo el mundo, de vna sola vista causaron. Quando el magno Alexandro quiso dar la batalla alas Amazonas, viniendo la reyna capitana dellas, no menos hermosa que esforçada, a vistas conel a riberas de vn rio, por espaçio de vna hora se miraron conlos ojos sin se hablar palabra con sus lenguas, y tornados a sus

Reales, la feroçidad de capitanes tornaron en regalo de enamorados. Quando Pyrrho, fiel defensor delos Tarentinos y famoso Rey delos Epirotas, estaua en Italia, vino ala ciudad de Partinoples, en la qual se probo jamas antes ni despues auer estado mas de vn dia. Ala sazon era señora de aquella çiudad Gemellina, de alto linaje en sangre y muy estimada en hermosura : de solo aquel dia la triste quedo preñada, y en toda Italia infamada, y dela ciudad fue expellida, y aun despues que pario, por manos de vn su hermano fue muerta. Cleopatra, enla 'prouinçia de Bithynia, enel bosque de Scethin hizo vn muy famoso combite a Marco Antonio su amigo, y aunque ella no era muy honesta, pero traya alas suyas muy retraidas. Pues como durase el combite hasta gran parte dela noche, y enel bosque huuiese mucha espessura, dieronse tan buena maña las moças en asconderse y la iuuentud Romana en descubrirlas, que de sesenta hijas de senadores, las çinquenta y çinco entre las espinas se hizieron preñadas. La qual cosa puso mucho escandalo enel pueblo, y augmento la infamia de Cleopatra, y desminuyo el credito de Marco Antonio. Pues como digo de estas pocas, podria dezir de otras muchas. No todos los hombres son hombres, ni todas las mugeres son mugeres, digolo por lo que quiero dezir, toque alas que tocare, y entiendanme las que pudieren. Ay vnas naos tan liuianas que con muy poco viento nauegan, y ay vnos molinos tan sotiles que con muy poca agua muelen, quiero dezir, que ay vnas mugeres tan peligrosas que como vidrio de vn papirote las quiebran, y tentadas, en muy poquito lodo resbalan. Dirasme, Faustina, que a tu hija no la dexas hablar sino a sus tios, y acompañar sino a sus primos? Digote en este caso, que tanto engaño tiene la madre como peligro corre la hija. Y agora sabes que el fuego de brasas viuas, no solo no perdona la leña verde ni seca, mas aun las piedras duras consume? No sabes que la repentina hambre delos animales, alos hijos que parieron de sus entrañas

despedaçan con sus dientes? No sabes que en todas las cosas los dioses dadores dela ley pusieron ley, sino enlos amores, porque no suffren ley los enamorados? Y por cierto, es iusto que pues Roma no condemna alos locos porque careçen de juyzio, los dioses no den pena alos enamorados, pues los priuaron de sentido. No sabes que, siendo yo censor, vna hija pario de su padre, y vna madre de su proprio hijo, y vna sobrina de su proprio tio, y di por sentençia que los padres fuesen echados alos leones, y alos hijos enterrasen viuos, y lo que dellos nascio quemasen enel campo Marcio? Fue el caso tan horrendo de oyr, que de mis ojos aquellos malditos hombres no pude ver, y por mis edictos mande que ninguno en ello mas osase hablar, y si alos hombres fue este caso en espanto, por cierto alas matronas Romanas deue ser castigo. Pues si el fuego del padre xamusco ala hija, ahumo los parientes, y quemo a si mesmo, entiendes, si se hallara çerca alguna prima o cuñada, aquellas llamas tan viuas dela concupisçençia dexaron de enuestir en ella por ser parienta? Si esta carne rixosa se subiectase ala razon, bien seria que tu hija libremente hablase con sus primos, pero pues la passion dela carne en tal caso da coçes ala razon, aconsejote que no la fies ni aun de sus hermanos. Veras por experiencia que enla madera se cria la carcoma que desentraña la mesma madera, y enla ropa nasce la polilla que roe la mesma ropa. Quiero dezir que alas vezes el hombre en su mesma casa cria quien despues le quita la honra. Todo lo sobredicho toma, Faustina, por auiso, y estàs ultimas palabras te doy por consejo. Si quieres quitar de ti cuidado, y de tu hija peligro, occupala siempre en algun trabajo. Quando las manos estan occupadas en algunos buenos exerçiçios, entonçes los coraçones estan vazios de vagabundos pensamientos. Cada liuiandad cometida enla iuuentud derrueca vna almena del omenaje de nuestra vida, mas la ociosidad, do entra es enemigo que abre a todos los vicios la puerta Quieres ver, Faustina,

de donde viene oy la perdicion enlas donzellas Romanas que no son nascidas, y ya presumen de enamoradas? pues oye, que yo te lo dire. Las cuitadas, conel descuido del padre y conel regalo dela madre, dexando el iusto trabajo, y tomando la iniusta holgança, delos ociosos momentos y demasiados pensamientos desmandanseles los ojos, alteraseles el iuyzio, estragaseles la voluntad. Y finalmente, pensando ser blanco do assestan los enamorados, quedan hechas terrero comun para todos los trauiesos. Y concluyo que no ay cosa que mas rechaçe en este iuego la pelota del pensamiento, que es la mano puesta enla obra. »

Cap. xxxviii. como el Emperador Marco criaua las infantas y de vna platica que hizo a Faustina: habla del cuidado que han de tener los padres en casar a sus hijas, y presto.

Pves Marco, el buen Emperador, teniendo el juizio muy claro y el seso muy reposado, era muy recatado enlas cosas passadas, prudente enlas presentes, y cauto enlas por venir, viendo que la perdiçion delos principes esta en querer totalmente darse alas cosas agenas, oluidando las suyas proprias, o por entender enlas suyas no curando delas agenas. Estaua tan reçiproco su coraçon, que ni los altos negoçios del imperio le diuertian a no entender enlos infimos de su casa, ni por todos los de su casa dexaua de expedir vno del imperio. Esto digo, porque tuuo el Emperador quatro hijas, cuyos nombres eran Lucilla, Porsena, Macrina, y Domicia, las quales salieron ala madre en ser muy hermosas, aunque no al padre en ser honestas y cuerdas. Y puesto que las tenia con las ayas fuera de su presencia, por cierto siempre las tenia en su memoria, y quantos mas años en edad auia la hija, tanto mayores cuidados crescian enel coraçon del padre;

y quando las infantas llegauan a edad complida, ya el buen padre las esperaua conel remedio. Era loable costumbre, aunque no ley, que las hijas delos officiales del Senado se casasen con liçençia del Emperador, y las hijas del Emperador en sus casamientos se tomase el paresçer del Senado. Pues como vna delas infantas tuuiese edad, y aun voluntad de se casar, y Marco su padre viese oportunidad para su deseo complir, porque estaua enfermo mando a Faustina que ella communicase enel Senado, la qual con todas sus fuerças lo contradixo, porque de secreto ella tractaua otro casamiento, y enlo publico excusaua su culpa, diziendo ser de tierna edad la infanta, y que, dando vida los dioses al padre, asaz edad para todo le quedaua ala hija. Lo qual como el Emperador lo sintiese, llamola cabe la cama a do estaua malo, y dixole estas palabras: «Muchas cosas se dissimulan enlas personas particulares, la menor delas quales no se sufre enlos que estan por atalaya de todos. Nunca es bien obedesçido el principe si no tiene buen credito con el pueblo. Digolo, Faustina, porque hazes vno en secreto y dizesme otra cosa en publico, lo qual deshaze el credito de tan gran señora y afrenta la autoridad de tan alto Emperador. Si mis buenos deseos hallan en tu coraçon siniestros para el bien de tus hijos proprios, como esperara ninguno de ti buenas obras para los hijos estraños? Hate paresçido que es mejor dar la infanta alos que la piden a su madre, y negarla alos que tiene elegidos su padre. Cierto, por ser muger meresçes perdon, mas en ser madre augmentas la culpa. Y no sabes que esos casamientos son guiados por fortuna, y estos por cordura? Alos que piden las hijas a sus padres, creeme, que mas tienen los ojos en su vtilidad propria, que el coraçon enel bien ageno. Oyte dezir vna vez que tu parias las hijas, mas que los dioses las casauan, pues las dotauan de admirable hermosura. Y no sabes que la hermosura delas mugeres enlos estraños pone deseo, enlos vezinos sospecha, enlos mayores fuerça, enlos menores em-

bidia, enlos parientes infamia, y enla mesma persona peligro? Con gran trabajo se guarda lo que por muchos se desea. Por cierto, te torno a dezir que la hermosura delas mugeres no es sino vn señuelo de vagabundos, y vn despertador de liuianos, a do delos deseos agenos depende la fama propria. Yo no niego que los liuianos mas buscan para sus casamientos vna muger hermosa de cara, que otra de honesta vida; pero tambien digo que la muger que se casa por sola hermosa, espere enla vejez tener mala vida. Infallible regla es, lo que fue muy amado por hermoso, ser muy aborreçido por feo. O, a quanto trabajo se offreçe el que con muger hermosa se casa! Hale de suffrir su soberuia, porque hermosura y locura siempre andan en compañia. Hale de suffrir sus gastos, porque locura enla cabeça y hermosura enla cara, son dos gusanos que roen la vida y gastan la hazienda. Hale de suffrir sus renzillas, porque toda muger hermosa quiere sola mandar en casa. Hale de suffrir sus regalos, porque toda muger hermosa en plazeres quiere passar la vida. Hale de suffrir sus pundonores, porque toda muger hermosa a todos quiere ser antepuesta. Finalmente, el que casa con hermosa, aparejese a mucha malauentura, y direte porque. Por cierto, no fue tan çercada Carthago delos Scipiones como la casa dela muger hermosa delos liuianos. O triste de marido, que estando quieto su spiritu y dormiendo su cuerpo, le andan rondando la casa, assechando su persona, ogeando las ventanas, escalando las paredes, pintando motes, tañendo guitarras, velando las puertas, tractando con alcahuetas, destejando los tejados, y aguardando los cantones! Las quales cosas todas, caso que assesten a blanco dela muger hermosa, pero descargan enel terrero dela fama del triste marido; y que esto sea verdad, preguntalo a mi que case con tu hermosura, y preguntalo a mi fama que tal anda por toda Roma. Mucho digo, pero creeme que mas siento. Ninguno se quexe delos dioses porque le dieron muger fea entre sus hados. La plata

blanca no se labra sino en pez muy negra, y el arbol muy tierno no se conserua sino conla corteza muy aspera. Quiero dezir que el hombre, teniendo la muger fea, tiene la fama segura. Escoja cada vno lo que quisiere, yo digo que el hombre que se casa con muger hermosa, hecha en almoneda la fama y pone en peligro la vida. Toda la infançia de nuestros passados era en habituarse alas armas, oy todo el passatiempo dela iuuentud Romana es seruir a damas. El dia que vna es publicada por hermosa, dende aquel dia la tienen todos en requesta, ellos trabajando de la ver, y ella no rehusando ser vista. Digote, Faustina, que nunca vi en donzella Romana gran fama de hermosura, que de hecho o sospecha no se le siguiese infamia de su persona. Enlo poco que he leido he visto hazer mençion de muchas hermosas, Griegas, Latinas, Spartas, Egypcias, y Romanas, y no las ponen enlos memoriales porque fueron hermosas, sino por grandes peligros que a ellas, y tristes casos a otros por su hermosura en aquellos tiempos acontesçieron. De manera que por su hermosura eran visitadas en su tierra, y por su infamia infamadas por todo el mundo. Quando aquel reyno delos Pennos, tan fortunoso en riquezas como desdichado en armas, se regia su republica por muy sabios philosophos, y se sustentaua con diestros mareantes, Arimino philosopho tan estimado fue açerca delos Pennos, como Homero entre los Griegos y Ciceron entre los Romanos. Desde que los dioses le empresstaron al mundo por vida, y le tornaron a lleuar por muerte, fluieron çiento y veinte y dos años, los ochenta delos quales aquella dichosa edad fue regida por este varon de tan reposado juizio. Fue tan remoto delas mugeres, quan propinquo alos libros. Pues viendole su Senado quebrantado enlas cosas publicas y descuidado enlas recreaçiones naturales, rogaronle con gran instançia se quisiese casar, porque de tan señalado sabio quedase memoria para los siglos aduenideros; y como fuese tan grande la importunaçion del Senado como

su resistençia, respondio: « No quiero casarme, porque si es fea, tengola de aborreçer, si rica, de suffrir, si pobre, de mantener, si hermosa, de guardar. Pues qualquiera de estas landres abasta para matar mill hombres. » Con estas palabras se excuso aquel sabio, el qual enla vejez conlos grandes estudios perdio la vista delos ojos, y la soledad delos libros dulces le constriño a tomar compañia de muger penosa, y pariole vna hija, dela qual descendieron los Amilcares Carthaginenses, competidores delos Scipiones Romanos, los quales tuuieron no menor esfuerço para defender a Carthago, que los nuestros fortuna para augmentar a Roma. Dirasme, Faustina, que en tus hijas no puede caer tal sospecha, porque su virtud socorrera al peligro, y su honestidad segurara la persona. Quierote descubrir vn secreto: no ay cosa que tan aùiuadamente sea acometida como la muger, que con castas guardas y feminil verguença esta cercada. Tibiamente se desean y floxamente se procuran las cosas que facilmente se alcançan. No ay cosa mas cierta, que el bien ageno ser materia para el mal proprio. Y agora sabes, Faustina, que las damas honestas son por nuestra maliçia mas requeridas. Por cierto, su verguença y retraimiento saetas son contra nuestra honestidad. No leemos que la sangre, riqueza, ni hermosura dela desdichada matrona Lucrecia combidase a nadie la desear, mas antes la serenidad del rostro, la grauedad enla persona, la pureza enla vida, el recogimiento de su casa, el exercicio del tiempo, el credito entre los vezinos, la gran fama conlos estraños despertaron al loco Tarquino acometer el forçoso adulterio. Y de donde piensas que viene esto? yo te lo dire. Porque somos tan malos los malos, que usamos mal del bien delos buenos, y esto no es culpa enlas damas Romanas, antes con los immortales dioses su serena honestidad accusara nuestra cruda maliçia. Dizesme, Faustina, que es muy moça para ser casada: no sabes que el buen padre alos hijos ha de doctrinar dende niños, y alas hijas remediar

dende niñas? Por cierto, si los padres fuesen padres, y las madres fuesen madres, el dia que los dioses les dan vna hija enel mundo, luego auian de dar al coraçon vn ñudo çiego, el qual nunca auia de ser desatado, hasta el dia que diesen a su hija marido. Por no las querer los padres de auaros dotar, y las madres altiuas quererlas mejor casar, el vno por lo vno, y el otro por lo otro, passanse los dias, y vanse las hijas a enuegescer, y de esta manera para casadas ya son viejas, para morar solas son moças, para seruir ya son muy mugeres: ellas viuen con pena, los padres con cuidado, y los parientes con sospecha si se han de perder. O, quantas damas he yo cognosçido, hijas de grandes senadores, no por falta de dote enla hazienda, ni virtud enla persona, sino por vn descuido de agora mas agora! Repentinamente aparesçio la muerte enlos padres, y desaparesçio el remedio enlas hijas, de manera que los vnos fueron con tierra cubiertos siendo muertos, y los otros sepultados con oluido siendo viuos. Miento, si no ley enlas leyes delos Rhodos hablando del casar los hijos, estas palabras: Mandamos que el padre por casar diez hijos no trabaje un dia, mas por casar vna hija virtuosa trabaje diez años, sufra el agua hasta la boca, sude gotas de sangre, are conlos pechos, desherede todos los hijos, pierda la hazienda, y auenture la persona. Palabras fueron estas de esta ley piadosas alas hijas, y no graues alos hijos, porque diez hijos en ley de hombres se obligan a descobrir todo el mundo, mas vna hija en ley de buena cabe no salir de vna casa. Pues mas te dire, que como todas las cosas instables amenazen caida, esto acontesçe enlas donzellas de poca edad, las quales todo el tiempo tienen por superfluo y malo hasta el dia de su casamiento. Homero dize ser costumbre enlas señoras de Grecia contar los años de su vida, no dende que nascieron, sino dende que se casaron. De manera que, preguntada vna Greciana que años auia, respondia veinte, si veinte auia que era casada, y no quarenta, si quarenta auia que era nasçida, affir-

mando, dende que tiene casa de regir y mandar, desde aquel dia comiençan a viuir. El melon que despues de maduro esta enel melonar, no escapa de calado, o hurtado. Quiero dezir que la donzella que esta mucho por casar, que de robada o infamada no puede escapar. No quiero mas dezirte, sino que como en madurando la viña luego le ponen viñadero y cauaña, assi por semejante, llegada a edad la muger tiene necessidad de marido o guarda, y el padre que esto haze, de su casa echa el peligro, de si sacude el cuidado, y a su hija da contentamiento. »

Cap. xxxix. dela muerte de Marco Emperador, y dela enfermedad, y edad, y a donde murio.

Viejo ya Marco, no solo por la edad, mas aun por los grandes trabajos que auia passado enlas guerras, enel año decimo octauo de su imperio, y sesenta y dos de su edad, y dela fundacion de Roma de seteçientos y doze, como estuuiesé enla guerra de Pannonia, que agora se llama Vngria, con su hueste, y Commodo su hijo sobre vna ciudad que se llamaua Vendebona (era ciudad riparia, y que tenia quatro mill huegos), y como era enel inuierno, y las aguas fuesen muchas, y la humidad mayor, y estuuiesen enel campo, enlas tres Calendas de Ianuario subitamente vna noche andando conlas centinelas en torno de sus reales, le dio vna enfermedad de perlesia en vn braço, de manera que no solo no podia tirar la lança, mas ni aun sacar la espada, ni vestirse la ropa. Cargado pues el buen Emperador de dias, y no menos de cuidados, y erizandose mas el inuierno, sobreviniendo muchas nieues y enfriandose mas la tierra, recresçiole otra enfermedad que se llama litargia, la qual cosa puso enlos Barbaros gran osadia, en su hueste mucha tristeza, en su persona peligro, y en sus amigos sospecha de su salud. Hechas pues

en el todas las experiençias que por medicinas se pueden hallar y como en semejantes y tan altos señores se suelen hazer, no le aprouechaua alguna cosa, y la razon de esto era porque la enfermedad era graue y el en dias cargado; la tierra le era contraria, y el tiempo no le ayudaua, y aun el no muy bien se regia. Y como los hombres de honra tengan en mas la honra que la vida, y quieran mas morir con honra que no deshonrados viuir, y por assegurar la honra auenturan cada hora la vida, y quieran mas vna hora de honra que çien mill años de vida, muchas noches se hazia traer por los reales, y yua a ver las escaramuças, y queria dormir enel campo, lo qual todo no era sin gran peligro de su vida, y sin gran trabajo de su persona. Acaesçio vn dia que, estando el Emperador con gran fiebre despues de vna flebotomia, oyo gran ruido enel real de bozes y armas, y era que los suyos trayan vna caualgada de ganado, y los Barbaros enemigos salieronsela a quitar. Los vnos por lo defender, los otros por lo lleuar, los Romanos con la hambre que tenian querian lo lleuar, los Vngaros porque lo auian criado querianlo resistir, enuestieron vnos con otros, y trauose de tal manera el ruido, y fue tan cruda de vna parte y dela otra la porfia, que delos Romanos murieron çinco capitanes, el menor delos quales valia mas el y su vandera que toda la caualgada; de parte delos Vngaros fueron sin comparaçion mas los hombres que les mataron, que los ganados que les truxeron. Por cierto, segun la crueldad que alli se hizo y poco prouecho que de alli se saco alos Romanos, yua poco en traer la caualgada, y alos Pannonios menos en resistirla. Visto por el Emperador el mal recaudo, y que el, por estar sangrado y con gran calentura, no se auia podido hallar en ello, diole de supito tanta tristeza enel coraçon, que le vino vn desmayo, del qual pensaron que fuera muerto. Estuuose assi tres noches y dos dias, sin querer ver luz del çielo, ni hablar a persona dela tierra. El calor era grande, las vascas mayores, la sed mucha, el

comer poco y el dormir ninguno, la cara amarilla y la boca negra, a tiempos alçaua los ojos, otras vezes iunctaua las manos, callaua siempre y sospiraua contino, tenia la garganta muy seca que no podia escupir, y los ojos muy humidos de llorar. Era gran compassion ver su muerte, y gran lastima ver la confusion de su casa, y la perdiçion dela guerra. Ninguno osaua verle ni menos hablarle. Panucio, secretario suyo, doliendole de coraçon su muerte, vna noche en presençia de todos dixole estas palabras.

CAP. XL. DE VNA PLATICA QUE HIZO PANUÇIO SECRETARIO AL EMPERADOR MARCO SU SEÑOR ESTANDO ENLA HORA DELA MUERTE, ENLA QUAL LE REPREHENDE PORQUE TEME LA MUERTE.

«O Marco señor mio, ya no ay lengua que calle, ni coraçon que lo suffra, ni ojos que lo dissimulen, ni seso que lo permitta, la sangre se me yela, los neruios se me secan, los poros se me abren, y el anima se me arranca, y las coyunturas se me descoyuntan, y el spiritu se me desmaya, por no tomar para ti que eres sabio el consejo que dauas tu a otros simples. Veote, señor, morir, y bien vees tu quanto a mi me puede y deue pesar de tu muerte, pero lo que enel coraçon siento es que viuiste como sabio, y agora mueres como simple. Diez años da de comer vn cauallero a vn cauallo para que algun dia le saque de peligro, y lo que estudia el sabio en muchos tiempos ha de ser para passar la vida con honra y tomar la muerte con cordura. Preguntote, serenissimo señor, que aprouecha saber el piloto la carta del marear, y despues peresçer enla tormenta? Que aprouecha al capitan hablar mucho dela guerra, y despues no saber dar la batalla? Que aprouecha al cauallero tener buen cauallo, y caer enla carrera? Que aprouecha enseñar a otro el camino llano, y el perderse por el bar-

becho? Quiero dezir, que aprouecha enla fuerça de tu vida [que] tuuieses tan poca la vida, que muchas vezes buscases la muerte, y agora que hallaste la muerte lloras por tornarte ala vida? Que cosas escreui yo siendo tu secretario de mi mano propria, ordenadas por tu alto juizio, acerca dela muerte! Que fue ver aquella carta que embiaste a Claudina sobre la muerte de su marido! Que cosas escreuiste a Antigono quando se te murio el infante Verissimo! enla qual tu cordura consolaua a su tristeza. Que tan altas cosas escreuiste enel libro que embiaste al Senado enel año dela pestilençia, consolandole dela gran mortandad passada, adonde ponias en quan poco se auia de tener la vida, y que prouecho se nos seguia dela muerte! Y agora yo, que te vi blasonar dela muerte enla vida, veote agora llorar la muerte, como si tuuieras perpetua la vida. Pues los dioses lo mandan, tu edad lo requiere, tu enfermedad lo causa, naturaleza lo permitte, Roma lo meresçe, la fortuna lo consiente, en hados de nosotros cae que ayas de morir, que as? Los trabajos que de necessidad han de venir, con esforçado coraçon se han de esperar, porque el coraçon fuerte no siente tanto el combate, y el que es flaco primero es caido que combatido. Vn hombre eres tu que no dos, vna vida te dieron los dioses que no dos, y vna muerte deues alos dioses que no dos: pues porque quieres, enterrando el cuerpo, por vna vida tomar dos muertes con dolores, y matando el spiritu con sospiros? Despues de tantos peligros, al tiempo de tomar puerto seguro, quieres alçar velas para engolfarte otra vez enel pielago. Hate corrido el toro, y escapas del cosso acossado, y rehuyes la talanquera de do tu le agarrocharas seguro. Sales con victoria dela vida, y quieres morir enel alcançe dela muerte. Peleaste sesenta y dos años enel campo dela miseria, y temes agora encastillado enla sepultura. No te despeñaste del risco en que estauas enriscado, y tropieças agora porel camino. Tu viste por cierto el daño dela vida, y agora pones dubda enel prouecho dela muerte;

entraste enel campo en desafio conel mundo, y quieres boluer las espaldas al tiempo de echar mano alas armas. Sesenta y dos años has acoçeado la fortuna, y agora çierras los ojos quando te quiere dar alguna herida. Quiero dezir, que pues de voluntad no te vemos tomar la muerte presente, tenemos sospecha de tu vida passada. Que has, serenissimo principe, porque lloras como niño? porque sospiras como desesperado? Si lloras porque mueres, ni rieras tu quando viuias, que del mucho reir enla vida viene el mucho llorar enla muerte. Quieres tu lo que no puedes, y no te contentas conlo que puedes. Los baldios communes quieres acotar por tus dehesas? Los exidos de toda la republica llamas heredad propria? de alcauala de viento quieres hazer iuro perpetuo? Quiero dezir, murieron, mueren, y moriran todos, y entre todos quieres tu viuir solo? Quieres tu delos dioses lo por que ellos son dioses? y es, que siendo tu mortal, te hagan immortal y que tengas tu por priuilegio, lo que ellos tienen por naturaleza? Yo que soy simple, preguntote vna cosa, señor mio, a ti que eres sabio y ançiano, qual es mejor, o por mejor dezir, qual es menos peor, bien morir, o mal viuir? Bien viuir ninguno lo puede alcançar. Por cierto, hambre, frio, sed, soledad, persecuçiones, çoçobras, desdichas, enfermedades, disfauores, esta no se puede llamar vida, sino muerte prolixa. Si vn hombre ançiano hiziese alarde de su vida, dende que salio delas entrañas de su madre hasta que entra enlas entrañas dela tierra, y el cuerpo dixese todos los dolores que ha passado, y el coraçon descubriese todos los golpes dela fortuna, imagino que los dioses se marauillasen, y los hombres se espantasen, de cuerpo que tal ha suffrido y coraçon que tal ha dissimulado. Yo tengo por mas cuerdos alos Griegos que lloran quando nasçen los niños, y cantan quando mueren los viejos, que no alos Romanos que cantan quando nasçen los niños, y lloran quando mueren los viejos. Por cierto, de reir es enla muerte delos viejos, pues mueren para reir, y de llorar

es enel nasçimiento delos niños, pues nasçen para llorar. Pues la vida queda sentençiada por mala, no queda sino que approbemos todos la muerte ser buena. Quieres que te diga vna verdad? siempre lo vi que al hombre mas sabio le falta mas ayna el consejo. Todo aquel que quiere guiar todas las cosas por su paresçer, de necessidad en algunas o enlas mas ha de errar. O Marco señor mio, y tu no tenias adeuinado que como enterraste a tantos, alguno auia de enterrar a ti? y que si viste el fin de sus dias, otros auian dever el fin de tus años? Pues mi paresçer es que mas vale mueras, y te vayas para tantos buenos, que no que escapes y viuas entre tantos malos. Si sientes la muerte, no me marauillo, porque eres hombre, pero marauillome que no la dissimulas, pues eres discreto. Los que son de iuyzios claros, muchas cosas sienten enel coraçon que les da pena, pero dissimulanlas de fuera porel pundonor dela honrra. Si toda la ponçoña que esta opilada en vn coraçon triste se derramase hecha granos por la carne flaca, ni abastarian paredes para arrimarnos, ni vñas para rascarnos. Por cierto, la muerte es vn juego enel qual, si los jugadores son diestros, auenturan poco y ganan mucho; y miren bien los que le iuegan que es iuego de maña y no de fuerça, y que tambien pierden vnos por carta de menos en no temer la muerte, como otros por carta de mas en amar mucho la vida. Que otra cosa es la muerte, sino vna trampa con que se çierra la tienda a donde se venden todas las miserias de nuestra vida? Y que perjuizio nos hazen los dioses, sino de casa pagiza mudarnos a casa nueua? Y que otra cosa es la sepultura, sino vn castillo en que nos encastillamos contra los sobresaltos dela vida, y contra los baibenes dela fortuna? Por cierto, mas cobdiçia te ha de poner lo que hallaras enla muerte, que lastima lo que dexaras enla vida. Preguntote, serenissimo principe, que es lo que mas te pena, por lo qual penas dexar la vida? Si te pena Elia Fabricia tu muger, porque queda moça, no te fatigues, que ella bien des-

cuidada esta en Roma del peligro en que esta tu vida; y desque lo sepa, yo soy çierto que ella no penara mucho porque te vas. Ni tu deues llorar porque la dexas : las moças casadas con viejos, al tiempo que escapan de aquella carcoma, los ojos tienen en que han de hurtar, y el coraçon con quien se han de casar; y si lloran con los ojos, retoçales la risa enlos pechos. Y no te fies que la Emperatriz no hallara otro Emperador para se casar, que las tales, si se determ'nan, trocaran brocado raido por sayal con pelo; quiero dezir que mas quieren vn pastor moço que vn Emperador viejo. Tienes pena por los hijos que dexas, no se porque, que si a ti pesa porque mueres, mas les pesaua a ellos porque biuias. Apenas ay hijo que no desee la muerte a su padre, si es pobre por no le mantener, si es rico por le heredar. Cantan ellos y lloras tu, temes la muerte, y lloras porque dexas la vida : y tu no sabes que tras la noche prolixa viene la mañana humida, y tras la mañana humida viene el sol claro, y tras el sol claro viene el ñublado escuro, y tras el ñublado escuro viene el buchorno pesado, y tras el buchorno pesado vienen los truenos espantosos, y tras los truenos espantosos vienen los relampagos repentinos, y tras los relampagos repentinos vienen los rayos peligrosos, y tras los rayos peligrosos viene el pedrisco importuno, y tras el pedrisco importino viene la serenidad alegre? Quiere dezir que tras la infançia viene la pueriçia, tras la pueriçia la iuuentud, tras la iuuentud la senectud, tras la senectud la muerte, y tras la muerte temerosa esperamos la vida segura. Creeme vna cosa, señor, que principio, medio, y fin, tienen y han de tener todos los hombres No me paresçe que es de hombres muy cuerdos desear biuir muchos años. Por çierto, si te tomaran en flor dela yerua, si te apartaran verde del arbol, si te segaran enla primavera del campo, si te comieran en agraz dela viña, quiero dezir, si al primero sueño dela iuuentud, quando es dulçe la vida, la salteadora muerte tocara la aldaua dela puerta, razon

fuera de quexarte. Pero agora que esta ya la pared desmoronada, la flor marchita, la uua podrida, la vayna seca, la lança embotada, y el cuchillo seco, tienes agora deseo del mundo, como si nunca huuieras cognosçido al mundo? Sesenta y dos años estado preso enla carçel del cuerpo, y ya de antiguos se te quieren quebrar los grillos, y tu, señor, quieres hazer de nueuo otros nueuos? Quien no se harta en sesenta y dos años de biuir en esta muerte, o de morir en esta vida, no se hartara en sesenta mill. Augusto el Emperador dezia, que despues de cinquenta años que los hombres biuen, o se auian de morir, o hazer que los matasen, porque hasta alli es la cumbre dela feliçidad humana; todo lo que mas biue, se le passa al triste viejo en enfermedades graues, en muertes de hijos, en perdidas de hazienda, en importunidades de yernos, en enterrar amigos, en sustentar pleytos, en pagar deudas, y en otros infinitos trabajos, los quales le valiera mas a ojos çerrados esperarlos enla sepultura, que no teniendolos abiertos suffrirlos en esta vida. Por çierto, fortunado entre los fortunados, y muy priuado es delos dioses, aquel que enla cumbre de cinquenta años de vida pierde la vida, porque todo lo demas va cuesta abaxo, no caminando, sino rodando, tropeçando, y cayendo. O Marco señor mio, no sabes que por el camino que va la vida, viene la muerte? No sabes que ha sesenta años que hos buscauades el vno al otro, y tu partiendo de Roma do dexas tu casa, y ella saliendo del Illirico do dexa vna gran pestilençia, hos aueis topado aqui en Pannonia? Y tu no sabes que quando delas entrañas de tu madre saliste a enseñorear la tierra, luego la muerte salio dela sepultura en busca de tu vida? Y tu no sabes que si honrauas los embaxadores delos reynos estrangeros, has de honrar a esta que viene delos dioses? Que señorio pierdes oy enla vida, que no le halles mayor enla muerte? No te acuerdas quando Vulcano mi yerno me entoxico, porque estaua mas deseoso de mi hazienda que no de mi vida, y tu, señor mio, fuiste con el

amor que me tenias a consolar la muerte de mi triste iuuentud, y me dixiste que los dioses eran crueles en matar alos moços y eran piadosos quando lleuauan los viejos? Y dixisteme mas: «Consuelate, Panuçio, que si nasçiste para morir, agora mueres para biuir.» Pues, serenisssimo señor, lo que me dixiste te digo, y lo que me aconsejaste te consejo, y lo que me diste te torno. Finalmente, de aquella vendimia toma esta rebusca.»

Cap. xli. como el Emperador Marco demando a Panuçio su secretario le diese por escripto todo lo que la noche antes le auia dicho.

Y como del contentamiento dela voluntad muchas vezes proçeda salud y assosiego del cuerpo, fue muy satisfecho el Emperador de esta platica, porque Panuçio se mostro enla eloquençia grande, enlos consejos profundo, delante los que lo dixo osado, enel modo de dezirlo priuado, y enel tiempo que lo dixo buen amigo. Gran compassion es delos que se quieren morir, porque no ay quien les diga lo que deuen hazer. Todos los que estan en torno dela cama, vnos le roban los dineros, otros le hazen benefiçios; vnos tienen ojo que han de heredar, otros que les han de dar; vnos lloran por lo que pierden, otros rien por lo que ganan; y de esta manera el triste, teniendo alli muchos que le hereden, no tiene vno que le conseje. Cada dia lo vemos, que los criados quando veen que se acaba la candela dela vida a sus señores, no curan despauilar los viçios; y de aqui viene que acabada de morir, comiença luego a heder, quiero dezir que el fin de su vida es prinçipio de su infamia. Todos los que estauan alli, assi delos ançianos criados del Emperador como delos nueuos capitanes dela guerra, fueron no menos afrentados que marauillados, y todos loaron lo que dixo, y que era meresçedor de quedar por gouernador del imperio. El buen Emperador,

todo el tiempo que duro la platica de Panuçio, no hizo sino derramar lagrimas delos ojos, y dar sospiros del coraçon. Y porque estaua muy fatigado, no pudo luego responder. Y llamando a Panuçio, mandole que luego escreuiese y le diese la platica porque queria rumiar en ella, porque cosas tan bien dichas no era razon de oluidarlas. Todo el restante que quedaua dela noche, lo occupo el secretario en escreuir lo que auia dicho, y otro dia diolo al Emperador, lo qual tomado, estuuo assi todo vn dia que ni le cayo delas manos, ni de leerlo los ojos. La noche pues siguiente, mando el Emperador llamar al secretario, y en presençia de todos dixole estas palabras.

Cap. xlii. delo que respondio Marco el Emperador a Panuçio su secretario; dize muchas cosas dignas de notar, assi dela muerte como dela vida.

«Bien aya la leche que mamaste en Daçia, y el pan que comiste en Roma, el enseñamiento que huuiste en Athenas, y la criança que tomaste en mi casa, porque enla vida me seruiste, y enla muerte me consejaste. Mando a mi hijo Commodo te pague los seruiçios, y alos dioses ruego te agradescan los consejos. Paga de muchos seruiçios puede vn hombre hazer, mas para vn buen consejo pagar, todos los dioses son menester. El mayor y mas alto beneficio que vn amigo puede hazer a otro amigo es, en algun arduo negoçio, socorrerle con vn buen consejo. Todos los trabajos dela vida son arduos, pero el dela muerte es muy arduo; todos son grandes, pero este es muy grande; todos son peligrosos, pero este es muy peligroso; todos al fin enla muerte han fin, sino el dela muerte que no sabemos que es su fin. El que esta herido de muerte es como el que esta de mal de modorra, que teniendo el juizio biuo, a ninguno puede cognosçer, y offreçiendosele mu-

chas cosas, no puede determinarse en alguna. Torno a dezir otra vez que es fiel y verdadero amigo, el que en tal tiempo a su amigo socorre con vn buen consejo. Y esto que digo, todos los que lo oyeren diran que es verdad, pero yo hos iuro que perfectamente ninguno lo puede cognoscer, sino quien se viere como yo me veo agora morir. Sesenta y dos años ha que corro la posta dela vida, y acabando agora de correrla, mandanme de nueuo que a ojos çiegos corra la posta dela muerte. Con todo eso, como no cognoscas el mal, no açiertas enla cura. No esta el humor do pusiste los defensiuos, no es aquella la fistola do diste los cauterios, no estaua alli la opilaçion ado applicaste los socroçios, no eran aquellas las venas ado me diste las sangrias, no açertaste bien la herida ado me cosiste los puntos. Quiero dezir, que mas y mas adentro de mí en mi auias de entrar, para mi mal cognosçer. Los sospiros que da el coraçon, y los da de coraçon, no piense el que los oye que luego los entiende. Solos los dioses cognosçen las ansias del coraçon, que criaron al coraçon. Por cierto, muchas cosas ay en mi que no cognosco yo de mi, quanto mas el que esta fuera de mi. O Panucio, accusasme que temo mucho la muerte : el temerla mucho niegolo, pero temerla como hombre confiessolo. Por çierto, negar yo que no temo la muerte, seria negar que no soy de carne. Vemos que al leon teme el elefante, y al elefante el osso, y al osso el lobo, y al lobo el cordero, y el raton al gato, y el gato al perro, y el perro al hombre, y solo se temen porque no se maten. Pues si los animales rehuyen la muerte, los quales ni temen penar con las furias, ni gozar con los dioses, quanto mas nosotros que morimos en dubda si nos despedaçaran las furias con sus penas, o si nos acogeran los dioses en sus plazeres! Pero hagote saber que el brio del temor natural de morir, le tengo domado con las sueltas y freno dela razon. Piensas tu, Panuçio, que yo no veo que es agostada ya mi yerua, que es vindimiada mi viña, que se desmorona

mi casa, y que ya no ay sino el hollejo dela vua, y el pellejo dela carne, y solo vn soplo de toda mi vida? Bien sabes tu que dende la atalaya miras el exercito, dende la ribera echas las redes, dende la talanquera corres el toro, ala lumbre te toma el frio, y ala sombra el enojoso calor. Quiero dezirte que gorgeas dela muerte teniendo en saluo la vida. Ay de mi, triste, que agora armado dela mortaja, hare armas con la muerte; agora desnudo dela vida, avre de entrar a somorgujo enla sepultura; agora entrare enel cosso, adonde no de toros sere acossado, mas de gusanos sere comido. Y finalmente, veome de donde no puedo huir, y si espero, espero morir. Esto digo porque sepas que lo [se], y sientas que lo siento. Y porque no biuas engañado, quierote descobrir el secreto. Las nouedades que has visto en mi, que son aborresçer el comer, tener desterrado al dormir, amar la soledad, darme pena la compañia, tener descanso enlos sospiros y passatiempos enlas lagrimas, ya puedes pensar que tormenta deue andar enla mar del coraçon, quando tales terremotos y lluuias vemos enla tierra de mi cuerpo. Quieres que ya te diga por que esta en passamiento mi cuerpo, y tan desmayado mi coraçon? Hagote saber que por eso siento tanto la muerte, porque dexo a mi hijo Commodo en esta vida en edad peligrosa para el y sospechosa para el imperio. En flor se cognosçen las frutas, en çierne se cognosçen las viñas, de potro se cognosçe el cauallo y dende niño se cognosçe el moço, si sera lerdo para la carga, o desbocado para la carrera. Mi hijo Commodo, enlo poco que es en mi vida veo lo muy menos que sera despues de mi muerte. No sabes porque lo digo? que no lo digo sin causa. Es el principe mi hijo moço enla edad, y moço y muy mas moço enel seso; tiene la inclinaçion mala, y no se haze fuerça en ella; rigese por su seso, como si fuese hombre experimentado; sabe poco, y no se da nada por ello. Delo passado no ha visto nada, enlo presente solo se occupa. Finalmente, por lo que veo agora conlos ojos,

y sospecho conel coraçon, adeuino que muy presto la persona de mi hijo ha de peligrar, y la memoria y casa de su padre ha de peresçer. Criole su madre Faustina muy delicado, y por pedregales muy asperos le queda de andar mucho camino. Entra agora enlas sendas dela moçedad solo y sin guia, temome se quede emboscado enla espessura delos viçios. O Panucio, oye esto que te digo, que no sin lagrimas lo digo : tu no lo vees que mi hijo queda rico, queda moço, queda solo, queda libre? de vn viento, quanto mas de quatro y tales, caera tan tierno arbol. Riqueza, moçedad, soledad, y libertad, quatro landres son que emponçoñan al principe, enconan la republica, matan alos biuos, e infaman alos muertos. Creeme vna cosa, que las muchas graçias requieren para sustentarse muchas virtudes. Delas hermosas se pueblan los burdeles, los mas dispuestos se hazen rufianes, los mas esforçados son salteadores, los de muy biuo juizio se tornan locos, y los mas sotiles vemos hechos ladrones. Quiero dezir que los que estan vestidos de muchas graçias naturales, si les falta el afforro de virtudes adquisitas, podemosles dezir que tienen cochillo enla mano con que se hieran, huego alas espaldas con que se quemen, soga ala garganta con que ahorquen, puñales alos pechos con que se maten, abrojos alos pies con que se espinen, pedregales ante los ojos donde tropieçen, y tropeçando caigan, y cayendo pierden la vida, y baratan la muerte. Los arboles generosos, delos quales esperamos frutas enel inuierno y sombra enel verano, primero çimientan sus rayzes firmes enlas entrañas dela tierra, que sus ramas locas auenturen por el ayre. Nota, Panuçio, nota al hombre que dende su infançia puso delante si el temor delos dioses, la verguença delos hombres, esta habituado a virtudes, y acompañase de virtuosos, mantiene verdad a todos, biue sin periuyzio de alguno, al tal arbol podra [1]

1. *Le ms :* poder podra.

la herizada fortuna hender la corteza de su salud, tornar marchita la flor de su mocedad, secar las hojas de sus sabores, coger la fruta de sus trabajos, desrronchar algun ramo de sus offiçios, inclinar lo mas alto de sus priuanças, pero por mucho que de todos los vientos sea combatido, iamas por iamas sera derrocado. Por çierto, el padre que tiene hijo muy dotado de graçias, y el hijo por su ruindad las emplea todas en viçios, no auia de nasçer enel mundo, y despues de nasçido, en vida auia de ser enterrado. Por que los padres sudan de dia, y se desuelan de noche por dexar honra a su hijo, el qual delos dioses compro su padre con sospiros, y le pario su madre con dolores, y le criaron ambos con trabajos, y el sale tal que les ha de dar mala vejez enla vida, y gran infamia despues dela muerte. Acuerdome que el principe Commodo siendo moço y yo siendo viejo, el siendo mi hijo y yo siendo su padre, contra su voluntad le destetauamos delos viçios : temome que yo muerto aborrezca las virtudes. Acuerdome de muchos que de su edad heredaron el imperio, los quales todos fueron tan atreuidos enla vida, que meresçieron renombres de tyrannos enla muerte. Acuerdome de Dionisio, famoso tyranno de Tinacria, que assi daua premio alos que inuentauan viçios, como nuestra Roma alos que vençian reynos. Que mayor tyrannia podia ser enel tyranno, que los mas viçiosos fuesen sus mas priuados? Acuerdome delos quatro Reyes que succedieron al magno Alexandro, a Tholomeo, Antiocho, Seleuco, y Antigono, alos quales tambien los llaman los Griegos grandes tyranos como a su señor gran Emperador. Lo que Alexandro auia ganado con famosos triumphos, ellos lo perdieron por muy viçiosos, y de esta manera el mundo que partio Alexandro entre solos quatro, vino a manos de mas de quatroçientos. Acuerdome que Antigono, teniendo en poco lo que a su señor Alexandro auia costado mucho, era tan liuiano en su moçedad, y tan atreuido en su

reyno, que por escarnio, en lugar de corona de oro traya vnas ramas de yedra, y en lugar de sçeptro traya vnas hortigas enla mano, y de esta manera se asentaua a juizio con los suyos y a departir con los estraños. Escandalizome el moço hazerlo, pero espantome la grauedad delos sabios de Greçia soffrirlo. Acuerdome de Caligula, quarto emperador de Roma, y moço, en cuyo tiempo no se qual fue mayor la desobediençia que tuuo el pueblo al señor, o el aborresçimiento que el señor tuuo al pueblo; y tan asenderado yua aquel moço en sus moçedades, y tan desapoderado en sus tyrannias, que si todos no velaran por quitarle la vida, el se desuelaua por quitarla a todos. En vna medalla de oro traya escripto este letrero : *Vtinam omnis populus vnam haberet precise· ceruicem, ut vno ictu omnes necarem,* quiere dezir : Pluguiese alos dioses que toda Roma no tuuiese mas de vna garganta, porque yo solo los matase de vna cochillada. Acuerdome de Tiberio, hijo adoptiuo del buen Augusto (llamanle Augusto porque augmento mucho en Roma), pero no augmento el buen viejo tanto en su vida, quanto este moço su successor destruyo despues de su muerte. El odio que tenia el pueblo Romano con Tiberio enla vida, despues se lo mostro muy bien enla muerte. El dia que murio Tiberio, o le mataron, el pueblo hazia muchas proçessiones, y los senadores dauan a sus templos grandes dadiuas, y los sacerdotes offresçian a sus dioses sacrifiçios, porque al anima del tyranno no la resçibiesen consigo, sino que la entregasen alas furias del infierno. Acuerdome de Patroclo, Rey segundo de Coryntho, que heredo el reyno de edad de diez y seis años, y fue tan incontinente enla carne y tan desenfrenado enla gula, que do su padre tuuo el reyno quarenta años, no le posseyo el hijo sino treinta meses. Acuerdome del muy antiguo Tarquino el superbo, septimo Rey de Roma, el qual en gesto fue muy hermoso, y en armas esforçado, en sangre muy limpio. Este malauenturado todas sus graçias afeo

con muchas maldades, que la hermosura torno en luxuria, las fuerças empleo en tyrannias. Por la traiçion y fuerça que hizo a Lucreçia, castissima Romana, no solo perdio el reyno, pero el nombre de Tarquino para siempre de Roma fue desterrado. Acuerdome de Nero el cruel, que heredo y murio moço, enel qual se acabo la memoria delos nobles Cesares, y se renouo la memoria delos antiguos tyrannos. A quien piensas este tyranno diera la vida, quando a su madre daua la muerte? Dime, te ruego, coraçon que mato ala madre que le pario, abrio los pechos que mamo, derramo la sangre de que nasçio, ato los braços en que se crio, vio las entrañas de do se formo, que no piensas que haria, quando tal maldad cometia? El dia que mato Nero a su madre, dixo orando vn orador enel Senado : « Por iustiçia meresçia la muerte Agripina, pues pario tan mal hijo en Roma. » Pues en estos tres dias que me has visto assi eleuado y ageno de mi juizio, todas estas cosas se me han offreçido, y enlo profundo de mi coraçon comigo las he tractado. Tieneme este hijo engolfado entre las [olas] del temor y las ancoras dela esperança. Tengo esperança que sera bueno, porque le he criado bien, y tengo temor que sera malo, porque su madre Faustina le crio mal, y el moço es inclinado a mal. Y como vemos lo artifiçial peresçer y lo natural durar, reçelome que despues de yo muerto, el moço se torne alo que con su madre le pario, y no alo con que yo le crie. O, quien nunca tuuiera hijo por no dexarle el imperio! y entonces escogera yo entre hijos de muy buenos padres, y no estuuiera atado a este que me dieron los dioses. Preguntote vna cosa, Panuçio, aquien llamaras mas fortunado, a Vespasiano padre natural de Domiçiano, o a Nerua padre adoptiuo de Traiano? Vespasiano fue bueno, y Nerua muy bueno, y delos hijos, Domiçiano fue summa de toda crueldad, y Traiano fue espejo de toda clemençia. Pues mira como Vespasiano enla dicha de tener hijos fue desdichado, y Nerua enla desdicha de no tener

hijos fue dichoso. No se los padres porque desean hijos, pues son occasion de tantos trabajos. O Panuçio, quierote dezir vna cosa, como de amigo a amigo, porque sepas quienes somos y quien es el mundo. Yo he biuido sesenta y dos años, enlos quales he leido mucho, he oido mucho, he visto mucho, he deseado mucho, he alcançado mucho, he posseido mucho, he suffrido mucho, y he gozado mucho y veome agora morir y de todo no lleuo algo, porque ello y yo somos nada. Gran cuidado tiene el coraçon en buscar estos bienes, gran trabajo siente el cuerpo en allegarlos, pero sin comparaçion es mayor ala hora dela muerte repartirlos. Que mayor enfermedad del cuerpo, que sobresalto de enemigos que peligro de mar, ni perdida de amigos, puede ser igual con uerse vn hombre cuerdo al trago dela muerte dexar el sudor de su cara, la autoridad del imperio, la honrra de su persona, el abrigo de sus amigos, el remedio de sus deudos, y el pago de sus criados a vn hijo que ni lo meresçe, ni pudiendo lo quiere meresçer? Enla nona tabla de nuestras leyes antiguas, estauan escriptas estas palabras: Mandamos y ordenamos que todo padre que en opinion de todos fuere bueno, pueda desheredar al hijo que en opinion de todos fuere malo. Item qualquier hijo que huuiere desobedeçido a su madre, robado algun templo, sacado sangre a muger biuda, huido dela batalla, y hecho traiçion [a] algun estrangero, quien en estos çinco casos fuere tomado, para siempre dela vezindad de Roma y dela herençia de su padre sea expellido. Por çierto, la ley fue buena, y enel tiempo de Quinto Çinçinnato ordenada, aunque ya por nuestros hados esta en oluido puesta. Estoy sin dubda, Panuçio, muy fatigado, y con el ahogamiento delos pechos no puedo tener el resuello. De otra manera, yo te contara por orden, si no me faltara mi memoria, quantos y quantos delos Parthos, Medos, Assirios, Caldeos, Indos, Egypcios, Hebreos, Griegos, y Romanos, dexaron a sus hijos pobres, pudiendolos dexar ricos, porque eran viçiosos, y a hijos d

otros dexaron ricos, siendo pobres, porque eran virtuosos. Yo te iuro por los dioses immortales, que si, quando vine dela guerra delos Parthos, y a mi Roma dio el triumpho, y a mi hijo confirmo el imperio, a mi me dexara el Senado, yo dexara a Comodo pobre con sus viçios, y al Senado hiziera heredero del imperio, porque a el fuera castigo, y a todo el mundo exemplo. Hagote saber que çinco cosas lleuo de este mundo atrauesadas con gran lastima en mi coraçon. La primera, por no auer determinado el pleito que trae la noble biuda Drusia con el Senado, porque como es pobre no aura quien la haga iustiçia. La segunda, porque no muero en Roma por dar vn pregon antes que muriese, a uer si tenia alguno de mi querella. La terçera, que como mate catorze tyrannos que tyrannizauan la tierra, no desterre los pyrratas o cossarios que andan por la mar. La quarta, porque dexo muerto al infante Verissimo mi querido hijo. Y la quinta, porque dexo biuo y por heredero del imperio al prinçipe Commodo. O Panuçio, el mayor hado que los dioses pueden dar al hombre no cobdicioso sino virtuoso, es darle buena fama enla vida, y darle heredero que se la conserue enla muerte. Finalmente, con esto concluyo, que yo ruego alos dioses, si parte tengo en ellos, que si ellos se han de offender, y Roma escandalizar, y mi fama desminuir, y mi casa se ha de perder por su mala vida, le quiten a el la vida, antes que den a mi la muerte. »

Cap. xliii. delo que Marco el Emperador dixo alos ayos de su hijo y gouernadores del imperio : habla que no sean embidiosos, ni cobdiciosos, pues han de regir a otros.

« Veysme, o parientes nobles y antiguos Romanos y mis muy fieles criados, exalar el anima, rendirme ala muerte, dexar la vida, hazer pacto conla sepultura. Doleros de mi

dolor, angustiaros de mi angustia, penar por mi pena, no es de marauillar. Porque de juizios claros, de sangres limpias, de amigos fieles, de coraçones tiernos, es oluidar sus trabajos y llorar los agenos. Si vn bruto se compadesçe de otro bruto, quanto mas vn humano de otro humano! Esto digo, porque enlas lagrimas de vuestros ojos conozco el sentimiento de vuestros coraçones. Y pues la mayor paga del beneficio es conoscerle y agradescerle, tanto quanto puedo hos lo agradezco. Y si mi debile agradesçimiento no corresponde a vuestras lastimosas lagrimas, pido alos dioses, pues me quitan en tan breue la vida, paguen por mi esta deuda. Plazer es irse hombre alos dioses, y gran pena dexar alos suyos, porque compañia de largos años, sobrada fatiga es dexarse en vn dia. En mi vida hize con vosotros lo que deuia, agora hago lo que puedo. Los dioses han de lleuar mi anima, mi hijo Commodo el imperio, la sepultura mi cuerpo, y vosotros, mis queridos amigos, mi coraçon. Y por çierto, es iusto que pues vosotros fuistes suyos siendo yo biuo, el agora sea vuestro despues de yo muerto. Enlo demas, en particular colloquio ha de ser esta noche nuestro razonamiento. Ya ueis, o mis precordiales amigos, como estoy enlo vltimo dela ultima jornada delos hombres, y enlo primero dela primera jornada para los dioses. Yo a vosotros por lo passado, y vosotros a mi por lo presente, es razon que nos creamos. Porque a tiempo somos venidos, enel qual ya ni teneis que me pedir, ni yo que hos offreçer. Ya ni mis orejas pueden oir lisonjas, ni mi coraçon suffrir importunidades. Si [no] me cognoscistes, cognoscedme: yo fui el que soy, yo soy el que fui,. a vuestro paresçer en tiempos passados fui algo, veisme aqui, soy poco, pues de aqui a poco no sere nada. A Marco el viejo vuestro amigo oy se le acaba la vida; a Marco vuestro pariente oy se le acaban sus hados; a Marco vuestro señor oy se le acaba el su señorio; a Marco vuestro Emperador oy se le acaba el imperio. Yo vençi a muchos, y soy

vençido oy dela muerte. Yo soy el que di muchas muertes a muchos, y no puedo dar vn dia de vida a mi. Yo soy el que entre en carros de oro, y oy me sacaran en literas de palo. Yo soy por quien cantaron muchos, y oy lloraran todos. Yo soy el que fui muy acompañado de exercitos, y oy me entregaran alos hambrientos gusanos. Yo soy Marco el muy famoso, que con famosos triumphos subi al alto Capitolio, y oy con oluido muy oluidado desçendere enel sepulchro. Ya veo por los ojos çerca, delo que se reçelaua mi coraçon de lexos. Assi los dioses vos sean fauorables en este mundo, y a mi enel otro propiçios, que nunca mi carne tomo plazeres para passar esta vida, que mi coraçon no tuuiese sobresalto dela hora dela muerte. Pues no tengais pena, que, o vosotros de mi, o yo de vosotros, el fin auiamos de ver. Y doy graçias alos dioses porque lleuan a este viejo consigo a descansar, y dexan a vosotros moços para que enel imperio podais seruir. No quiero negar que no temo la muerte como mortal, porque no ay comparaçion, del hablar dela muerte enla vida, a gustar la muerte enla muerte, quando ya se pierde la vida. No ay prudençia de prudente, ni esfuerço de esforçado, ni señor tan enseñoreado que pueda quitar el temor del spiritu y el dolor dela carne en esta hora. Esta tan afferrada, tan conglutinada, y en tanto parentesco coniuncta el anima conla carne, y el spiritu conla sangre, que apartarse lo vno delo otro es lo mas terrible, y ultimo terrible de todas las terribilidades. Y por cierto, cabe en razon que el anima parta con lastima por dexar ala carne entre los gusanos, y el cuerpo quede con imbidia por ver al anima ir a gozar conlos dioses. O, quan descuidados estamos enla vida, hasta que tropellamos y damos de ojos enla muerte! Creedme esto que hos quiero dezir, pues he passado enlo que estais y agora experimento lo que veis, que nos tiene tan desacordados la vanidad alos vanos, que quando començamos la vida, imaginamos que ha de durar vn mundo, y quando salimos della no nos paresçe

que ha sido vn soplo. Y puesto que la sensualidad pene por la sensible, y la carne porla carne, pero la razon guiadora delos mortales me dize no pene conla partida. Si he biuido como bruto animal, es razon que muera como hombre discreto. Morir, yo no morire, moriran oy mis enfermedades, morira la hambre, morira el frio, moriran mis congoxas, moriran mis tristezas, moriran mis çoçobras y todo lo que me daua pena. Oy se me quita el nublado y hara raso y claro el çielo, oy se me caen las cataratas delos ojos y vere claro el sol, oy se destropieça el camino para ir camino derecho, oy es el dia ado se acaba mi jornada, enel qual ya no temere baybenes dela fortuna. Doy graçias alos dioses immortales porque me dexaron biuir tan limpiamente y tan largo tiempo, que no los hados desdichados de mi, sino yo dellos y dela fortuna imbidiosa oy veo fin. Por çierto, si los dioses mandaren asconder mi carne enla sepultura por ser mortal, ellos, pues son iustos, ternan por bien mi fama quede immortal por auer biuido bien. Pues do se commuta la enojosa compañia delos hombres por la dulçe delos dioses, y el estado seguro por la fortuna dubdosa, y el temor continuo por la paz perpetua, y la vida mala por fama buena, no me paresçe que es mal troque. Sesenta y dos años ha que la tierra crio a esta tierra, tiempo es ya que me reconosca por hijo, y yo a ella por madre. Por çierto, madre es muy piadosa, que auiendola yo traido so los pies tanto tiempo, ella me resçiba agora en sus entrañas para siempre. Y aunque soy yo quien soy, por ser ella quien es estoy çierto me terna alli mas seguro entre los gusanos, que Roma entre los senadores. Aunque a vosotros penase, si a mis dioses pluguiese, pues se ha de hazer y no se puede escusar, holgaria que esta tela se cortase, y este ordimbre se destexese, y enla possession dela sepultura me diesen; y seria la primera cosa que mia propria y perpetua [fuesse] sin tener jamas reçelo de perderla. Todas las cosas mortales que los mortales tienen, dela imbidia delos

imbidiosos son deseadas, sino es la muerte y sepultura, que estan priuillegiadas dela rabiosa hambre dela imbidia. Bien hos veo derramar lagrimas delos ojos, y dar tristes sospiros delo intimo del coraçon, porque digo esto. Como no quereis que desee la muerte, pues los medicos no me dan sino tres horas de vida? y estan en mi coraçon opiladas tres mill años de congoxas, el unguento delas quales esta enel socroçio dela muerte. Aunque es flaca nuestra flaqueza, pero es tan sensible nuestra honra, que enel dia dela muerte, quanto mas se descargan los huesos de carne, tanto mas se carga el coraçon de cuydados. De manera que quando se desatan los neruios y huesos enel cuerpo, entonces se añudan con ñudos ciegos enel coraçon. Pues dexando lo que toca a mi en particular, quiero hablaros en general delo que conuiene al principe moço, y a vosotros sus ayos viejos. Veis ay a mi hijo Commodo vnico principe heredero, que oy espera heredar el imperio : ni por ser el bueno merezco loa, ni por ser malo reprehension, porque lo natural tomo delos dioses, y la criança de vosotros. Muchas vezes quando era niño le ponia en vuestros braços, porque agora que es hombre le pusiesedes en vuestros coraçones. Hasta aqui hos tenia por ayos, agora hos ha de tener por padres; vosotros siendo yo biuo le teniades por principe para le criar, por Emperador para le seruir, por pariente para le ayudar, por hijo para le doctrinar. Hasta aqui tenianle a cargo su padre, su madre, y sus ayos, agora vosotros solos. Queda como nao nueua que la cometen oy alas brauas mares, y se ha de engolfar enel golfo que no tiene suelo, ado las velas dela prosperidad la haran acostar, y las rocas delos infortunios la haran anegar. Pues entre tantos vientos importunos y aguas instables, necessidad tiene de buenos remos. Por çierto, yo tengo gran dolor del imperio, y no menor compassion de este moço, y quien bien le quiere mas llorara su vida que no mi muerte, porque yo escapando dela mar veome a puerto seguro y en tierra firme, y el

dexando lo bueno que agora no cognosçe, se auenturara a nauegar el mar que no sabe. De su edad tierna y de mi experiençia larga se haria vn Emperador razonable. Mas que hara la triste de Roma, que quando tiene ya criado vn principe bueno, o los hados desdichados le acaban, o la imbidia delos malos le mata, o la crueldad delos dioses le lleua, o el como cuerdo a su mano se alça? De manera que en experimentar principes se le va toda su vida, llorando las moçedades delos moços presentes, y sospirando por la grauedad de sus viejos passados. O, si creyesen los prinçipes que comiençan enel imperio alos Reyes quando salen del mundo, como les enseñarian quan insuffrible es vn solo hombre encargarse de tantos reynos! y como el no puede sino tomarles la hazienda y ellos a el robarle la fama, el desterrar sus personas mas ellos affligir sus entrañas, a el acabasele la vida y a sus subditos nunca las quexas, el como es solo no puede hazer mas de por vno, y ellos como son muchos esperan que ha de hazer por todos. Mirad en quanta desauentura biue el principe, que el menor pages del Illirico, piensa que para el solo, y en el solo tiene puestos los ojos[el] Emperador de Roma. Y como el mundo sea tan cosquilloso, y los que le pueblan tan indomitos, el dia que el principe se cubre de coronas y se arrea de sceptros, aquel dia subiecta la hazienda alos cobdiçiosos, la vida triste alos hados, la çeruiz alos tyrannos, la fama alos imbidiosos, y todo su estado a paresçeres agenos. Pero en esto muestran los dioses su poder, que todos los juizios esten atados y vno solo libre, el paresçer de todos condemnen y vno alaben, den el señorio a vno y la subiection a tantos, a vno den el castigo de todos y a todos no el castigo de vno, para gusto de tantos dan vn solo manjar, el sabor del qual a vnos es dulçe, a otros agrio, a vnos cabe el hueso y a otros la pulpa, y al cabo vnos quedando ahogados y otros enpalagados, y al fin todos han fin. Querria yo preguntar alos muy ambrientos [y] demandar que coronas de imperio, que

sceptros de oro, que collares de perlas, que medallas de Achaya, que ropas de Alexandria, ni que vasos de Corintho, que carros triumphales, ni que offiçio de consules o dictadores desean auer a troque de su reposo, como sea çierto que no se puede alcançar lo vno sin perder lo otro. Esto lo causa ser malos mareantes y atreuidos pilotos, que auiendo de huir dela mar ala tierra, huimos dela tierra ala mar. Vna cosa dire, aunque sea contra mi, que todos aborresçen la guerra y ninguno procura la paz; todos se quexan del bullicio y ninguno se contenta con el reposo; todos pregonan trabajo enel mandar y ninguno quiere ser mandado. Siempre fue enlos siglos passados, y es agora en este presente, que son tan liuianos los liuianos, que antes eligen el mandar con peligro, que el obedesçer con reposo. Viendo que mis dias se desminuyan, y mis enfermedades se acresçentauan, sospechando entonçes lo que veo agora, tornando dela guerra de Tinacria acorde de hazer mi testamento, y es esto que aqui veis : abridle y guardadle, y por el vereis como dexo a vosotros por ayos de mi hijo y gouernadores del imperio. Y mirad que sois muchos padres de mi hijo : enel amor entre vosotros, y fidelidad con el, no seais mas de vno. Gran peligro tiene el principe, y no menor desdicha la republica, a do son tantas las intençiones quantos los consejeros. Por çierto, aquel se llama principe glorioso, y gente bien fortunada, y Senado venturoso, a do en todo se toma consejo, y los consejeros son ançianos, y los consejos son muchos, y la intençion de todos en todo no es mas de vna. Entonçes Roma era seruida de buenos y temida de tyrannos, quando en sus muy acordadas consultas entrauan trezientos approbados varones, los quales si enel dar delos medios eran diuersos, por çierto en voluntad y buen fin dela republica todos eran vnos. Mucho hos ruego, y por los dioses hos coniuro, seais muy amigos enla conuersaçion, y conformes enel consejo. Todas las flaquezas enel prinçipe se pueden suffrir sino el mal

consejo, y todos los defectos enlos consegeros son tolerables sino la imbidia y passion : quando esta pulilla entra en ellos, causa peligro enla iustiçia, desacatamiento enel prinçipe, escandalo enlos pequeños, y parçialidad enlos mayores. El priuado que tiene el iuyzio offuscado con passion, y tiene el coraçon occupado con ira, y las palabras demasiadas, en ley de bueno es iusto que con los dioses pierda el fauor, conel principe la priuança, y conel pueblo el credito. Y torno a dezir que es iustissimo, porque el tal se presume offender alos dioses con su mala intencion, no seruir alos principes con su no buen consejo, y offender ala republica con su ambicion. O, quan ignorantes son los prinçipes que se recatan delas yeruas que enlos manjares les pueden entoxicar, y se descuidan dela ponçoña que sus priuados enlos consejos les pueden dar! Y por cierto, no ay comparaçion, porque las yeruas no las pueden dar sino vna vez al dia, pero el venino del mal consejo cada hora. El toxicon tiene defensiuos de olicornio, y remedios de triaca, y vomitos, pero ala ponçoña del mal consejo, ni le siento remedio, ni menos defensiuos. Y finalmente, hos digo que el venino del enemigo dado enel manjar, no puede matar sino a vn Emperador de Roma, pero la ponçoña que da el priuado enel mal consejo, mata al Emperador y destruye la republica. Y como todo principe cuerdo tenga en mas la fama perpetua que la vida caduca, siendo vosotros gouernadores del imperio y ayos de mi hijo, no tienen tanto poder los que mal le quieren sobre su vida, como vosotros sobre su fama. Y por eso, si se vela delos enemigos estraños, se deue desuelar entre los priuados y amigos domesticos. Vna cosa hos mando como a mis criados, y hos ruego como a mis amigos, y es que no hos mostreis tan priuados enlo publico como lo sois enlo secreto, porque no parezcan vnos naturales hijos, y otros emptiçios sieruos. El que es cuerdo ha de tener mucho tino en aprouecharse de su señor en secreto, y dulce y dissimulada conuersaçion

con todos enlo publico; porque de otra manera la su priuança conel principe durara poco, y el aborresçimiento del principe conel pueblo muy mucho. Siempre lo ley delos passados, y lo he visto enlos Romanos presentes, que quando los pocos tienen mucho con vno, aquel vno tiene poco conlos pocos y menos enlos muchos, los quales traen tan remotas las voluntades, quan propinquas las personas. Y como la maldad del tiempo e instabilidad de fortuna no dexen las cosas siempre en vn ser, sino que al sueño mas seguro cae el despertador del peligro, entonçes lo conoscen los prinçipes quando, passados los plazeres y enriscados enlos trabajos, buscan a todos y no hallan a alguno. Esto viene que los vnos conel temor presente quierense retirar, y los otros conel disfauor absente no quieren acudir. Quierohos dezir vna palabra (la qual traed a mi hijo siempre ala memoria) los que en nuestros trabajos hemos de poner muy de lexos, sus voluntades hemos de ganar : el cauto labrador en vn ano baruecha, y en otro siega y coge. No hos tomen en possession de presumptuosos, porque la presumpçion del priuado ançiano desaze la autoridad del principe moço, y ni por esto hos desprecieis y encojais, que la poca manera y estado enel señor engendra desuerguença y atreuimiento enel sieruo. Yo dexo declarado por mi testamento a Commodo el principe por hijo vuestro, y a vosotros por padres suyos, pero tambien quiero y mando todos cognozcan el ser señor vuestro enel mandar, y vosotros criados mios y vassallos suyos enel obedesçer. Enlos negocios arduos para ser bien guiados la iustiçia se ha de ver por sabios oradores, y el paresçer por vosotros sus gouernadores, mas la determinaçion se ha de tomar del principe que es señor de todos. Vn consejo hos dare, yd si del mal hos hallaredes, quexaos de mi alos dioses. Entonçes sera fixo el imperio de mi hijo en Roma, y segura vuestra priuança en su casa, quando vuestros consejos fueren medidos por la razon, y su voluntad fuere reglada

por vuestros consejos. Mucho hos ruego no seais cobdiçiosos, por eso hos hize grandes merçedes en mi vida, por quitaros la cobdiçia despues en mi muerte. Cosa seria mostruosa los que han de refrenar las cobdiçias agenas, tener siempre las manos abiertas para sus utilidades proprias. Los cuerdos priuados ni han de hazer todo el mal que pueden hazer, ni pedir todo lo que pueden alcançar, porque no les da el principe tanta hazienda para sus casas, como passion y imbidia del pueblo para sus personas, y como de medianas naos escapan mas en mediano mar, que de grandes carracas engolfadas en brauas mares, assi los medianos estados entre medianos imbidiosos mas seguros biuen que los grandes [y] ricos estados y ricos priuados entre los enemigos emulos y apassionados. Trillada regla es entre sabios, y experiençia infallible entre buenos, y pienso de oydas lo sabran los malos, que la gloria de vno enlos mayores pone menospreçio, enlos iguales asechança, y enlos menores imbidia. Vna delas cosas que han de tener los que quieren bien regir, es la libertad: quanto fueredes menos cobdiçiosos, tanto sereis mas libres: porque creçiendo la rauia dela iustiçia, desminuyese la rectitud dela iustiçia. Grandes dias ha que me determine de encomendaros la gouernaçion del imperio y la criança de mi hijo, y luego prouey de dotar vuestras casas largamente dandohos delo mio por quitaros la cobdiçia del bien ageno. Creedme vna cosa, que si teneis cobdiçia en vosotros y passion con vuestros vezinos, siempre biuireis con pena, y enlos negocios agenos los coraçones estaran cruçiados, y los iuyzios suspensos, y despues alli encaminareis la iusticia agena, do vieredes la utilidad propria. Vn consejo finalmente hos quiero dar, el qual siempre para mi tome: nunca vuestras honras cometais alos infortunios dela fortuna, ni hos offrezcais al peligro con esperança del remedio; porque la sospechosa fortuna tiene las puertas anchas para el peligro y los muros altos y los aluañares angostos para buscar el remedio.

Y porque me siento muy fatigado, dexadme reposar vn poco. »

Cap. xliiii. como este exçellente Emperador, ala hora dela muerte, delante su hijo Commodo, vnico heredero, declaro los que quedauan por gouernadores del imperio.

Passado gran espaçio dela noche, ya que queria quebrar el dia, aunque al buen Emperador se le allegaua el tiempo de acabar la vida, no por eso perdia el cuidado de ordenar las cosas para despues de su muerte. Estauan ala sazon alli enla guerra muy exçellentes hombres delos senadores de Roma. Entre las otras cosas en esta se mostro ser muy sabio, que jamas en su casa quiso tener hombre viçioso. Traya entre los otros cinquenta caualleros en su compañia que a cada vno dellos podian fiar la gouernaçion de Roma. Muchas vezes solia el dezir : « Los prinçipes mas seguros biuen ayuntando en sus casas thesoros de hombres buenos, que no [en] sus arcas thesoros de dineros malos. Malauenturado es el prinçipe que se preçia de tener sus arcas llenas de thesoros, y sus consejos llenos de hombres perdidos. Los hombres malos hazen alos principes pobres, y vn hombre bueno abasta a hazer vn reyno rico ». Por çierto, dezia [bien] este buen Emperador : porque cada dia vemos lo que vn padre solo allego en cinquenta años, sus hijos perderlo en medio año. Eligiendo pues de muchos pocos, y de pocos los mejores, señalo seis muy señalados varones. Los tres delos quales fuesen ayos del hijo, y los tres gouernadores del imperio. Fue el vno Pertinax, el qual fue despues Emperador. El otro se llamaua Pompeyano, casado con su hija, varon mas maduro enlos consejos que no enlos años. El terçero fue Cneo Patroclo del antiguo linaje delos Pompeyanos, el qual no menos tenia la vida

limpia que la cabeça blanca. Otro se llamo Andrisco, al qual en hermosura de gesto, altura de cuerpo, esfuerço de animo y cordura con sçiençia, ninguno se le igualaua en Roma. El quinto se llamaua Bononio, el qual ala sazon era consul y enlas leyes antiguas muy diestro. El postrero se llamaua Ianuario el bueno : era llamado el bueno, porque jamas en sesenta años le vio hombre hazer obra mala, ni dezir palabra oçiosa, ni hazer cosa que no fuese en prouecho dela republica. Caso que todos quedaron yguales enla gouernaçion (digo estos tres postreros) pero a este Ianuario particularmente dexo por capitan del exercito, y mando entregar sus thesoros, y en sus manos puso el testamento, y con muchas lagrimas le encomendo al principe Commodo. Pues como fuese graue la enfermedad, y cada hora de vida esperase la hora dela muerte, mando despertar al hijo Commodo, el qual, descuidado, dormia su sueño. Traido pues en su presençia, era lastima de ver los ojos del viejo hechos carne de llorar, y los ojos del hijo apegados de dormir. El hijo no podia despertar conel descuido, y el padre no podia tomar el sueño conel cuidado. Puesto pues en su presençia, visto quan en poco tenia el hijo la muerte del padre, y quanto deseaua el padre la buena vida del hijo, mouieronse los coraçones de todos los grandes señores, que alli estauan, a tener compañia al buen viejo, y no menos a tomar enojo del moço. Entonçes el buen Emperador, dirigiendo las palabras al hijo, dixo.

Cap. xlv. delo que dixo Marco Aurelio Emperador a su hijo enla hora dela muerte : habla quan trabajoso es ser Emperador, y noten los prinçipes esta platica.

« A tus ayos y mis gouernadores he dicho como te han de aconsejar : a ti, hijo, quiero agora dezir como tu por ellos

pocos, y todos por ti vno hos aueis de regir. Y no es de tener en poco, porque la cosa mas façil enel mundo es dar consejo a otro, y la mas ardua es tomarle para si. No ay hombre, por simple que sea, que no de vn consejo, aunque no sea menester, y no ay sabio por muy sabio que sea, que no rehuse el consejo, aunque tenga del neçessidad. Vna cosa veo, que todos tienen consejo para todos, y al fin al fin ninguno le tiene para si. Bien pienso, hijo, que segun son mis hados tristes, y malas tus costumbres, no ha de aprouechar: lo que no heziste conel temor y presençia de mi vida, menos espero que lo haras de que pongas en oluido mi muerte. Esto mas lo hago por complir con mi deseo y satisfazer ala republica, que no porque espero de tu vida emienda. No ay peor quexa que la que hombre tiene de si mesmo. Si tu, hijo, fueres malo, quexese Roma delos dioses que te dieron tan malas inclinaçiones, quexese Faustina tu madre que te crio en tantos regalos, quexate de ti mesmo que no te sabes hazer fuerça enlos viçios, y no se quexen de este viejo tu padre que no te ha dado buenos consejos! Yo soy çierto que no es tan grande tu dolor de ver que se acaba la noche de mi vida, como es el plazer de ver que se viene el dia en que has de ser Emperador de Roma: y no me marauillo, porque donde sensualidad reyna, la razon se da por despidida. Muchas cosas son amadas porque enlo çierto no son cognosçidas. O, quantas cosas ay, las quales, si de verdad fuesen cognoscidas, muy de verdad serian desechadas! pero somos en todas las cosas tan dubios, y andamos en nuestras obras tan desatinados que vnas vezes nuestros juizios se despuntan y saltan de agudos, y otras veżes no cortan nada de botos. Quiero dezir, que para el mal somos tan biuos que perdemos por carta de mas, y enlo bueno somos tan simples que perdemos por carta de menos, y al fin todo es perder. Quierote, hijo, auisar por palabra lo que en sesenta y dos años he cognosçido por larga experiençia, y pues eres hijo mio y moço, razon es creas a

este que es tu padre y viejo. Los principes como estamos enel miradero de todos, nosotros a todos, y todos a nosotros nos miramos. Oy heredas el imperio del mundo y la corte Romana. Bien se yo que ay hartos enlas cortes delos prinçipes, que no saben que cosa es valerse, y tenerse entre tantos engaños como se tractan enlas casas delos prinçipes. Hagote saber que enla corte ay parçialidades antiguas, dissensiones presentes, iuizios temerarios y testimonios euidentes, entrañas de biuoras y lenguas de escorpiones, malsines muchos, pacificos pocos; adonde todos toman voz de republica y cada vno busca la utilidad propria, todos publican buenos deseos y todos se occupan en obras malas; y finalmente, todos biuen en extremo, que vnos por auariçia arañando pierden la fama, y otros, como prodigos, despeñan y pierden su hazienda. Que mas quieres que te diga? enla corte cada dia mudan señores, renueuan leyes, despiertan passiones, leuantan ruidos, abaten alos nobles, ensalçan alos indignos, destierran los innocentes, honran los robadores, aman los lisongeros, menosprecian los virtuosos, abraçan los deleites, acoçean las virtudes, lloran por los malos, riense delos buenos, y finalmente, tienen por madre ala liuiandad, y por madrastra ala virtud. Pues mas te dire, hijo. La corte que oy heredas no es sino vna tienda de buhuneros y vn meson de vagabundos, donde vnos venden almazen y todos compran mentiras, a donde vnos el credito, otros la fama, otros la hazienda, y otros la vida, y todos iunctos el tiempo pierden, y lo peor de todo, que andan todos tan abobados, que entonces sienten la herida, quando enel coraçon esta ya presa la yerua. Roma tiene muy altos los muros, y muy abatidas la virtudes. Iactase Roma que es muy grande el numero de sus vezinos, pues llore Roma que son mas sin cuento sus viçios! En vn mes podra contar vn hombre todas las piedras de sus superbos edifiçios, y en mill años no podra comprehender las maldades de sus costumbres. Por los dioses immortales iuro, que en tres años

solos repare de ti, Roma, todo lo caydo, y en treinta años no he podido a bien biuir reformar vn barrio. Creeme, hijo, que las grandes çiudades de buenos moradores y no de grandes edifiçios se han de iactar. Nuestros passados triumphauan delos estraños como de menos fuertes en armas, y agora los estraños pueden triumphar de nosotros como de hombres mas vençidos de viçios. Por las proezas delos passados son oy honrados los presentes, y por la poquedad delos presentes seran infamados los aduenideros. Por çierto, es gran verguença delo dezir, y no menor infamia de hazerlo, que las hazañas y sudores delos antiguos ayan tornado en locuras y presumpçiones los presentes. Mira, hijo, bien sobre ti, y el brio dela moçedad y la libertad del imperio no te hagan desmandar a cometer algun viçio. No se llama libre el que nasçe en libertad, sino el que muere en ella. O, quantos nasçieron esclauos, y morieron libres por ser buenos, y quantos morieron esclauos, y nasçieron libres por ser malos! Alli esta la libertad donde permanesçe la nobleza. Mas osadia y libertad te daran las proezas de tu persona que la autoridad del imperio. Esta es regla general, que todo hombre virtuoso de neçessidad es osado y libre, y todo hombre viçioso de neçessidad es timido y couarde. Osadamente castiga el que de aquel viçio no es notado, y tibiamente castiga el que por aquello meresçia ser castigado. Tengan vna cosa por çierta los prinçipes, que el amor del pueblo y la libertad de su offiçio no la han de ganar o sustentar con armas derramadas por la tierra, sino con muchas virtudes iunctas en su persona. Por çierto, mas naçiones subiecto Octauio por la fama de sus virtudes que no Cayo su tio conel estrepito de muchas gentes. A vn prinçipe virtuoso todo el mundo se le rinde, y a un prinçipe vicioso paresçe que la tierra se le leuanta. La virtud es alcaçar que nunca se toma, rio que no se vadea, mar que no se nauega, huego que nunca se amata, thesoro que nunca se acaba, exercito que nunca se vençe, carga que nunca se cansa,

espia que siempre torna, atalaya que no se engaña, camino que no se siente, socroçio que presto sana y fama que nunca peresçe. O hijo, si supieses que cosa es ser bueno, y quan bueno serias! Siendo virtuoso, alos dioses haras seruiçio, a ti daras buena fama, enlos tuyos pornas plazer, enlos estraños engendraras amor, y finalmente, todo el mundo te terna amor y temor. Acuerdome que enlos Annales dela guerra Tarentina halle que el muy famoso Pyrrho, Rey de los Epirotas, traya en vn anillo estas palabras, que dezian. Al virtuoso poca paga le es ser señor de toda la tierra, y al viçioso poco castigo le es quitarle la vida. Por çierto, fue sentençia digna de tal varon. Que cosa tan difficil puede ser por vn virtuoso que començada no espere auer en ella buena salida? Miento si no vi en diuersas partes de mi imperio muchos hombres muy obscuros por la fama, muy baxos por la hazienda, muy ignotos por la sangre, emprender tan grandes cosas que me paresçia a mi temeridad començarlas, y despues solo conlas alas dela virtud dar famoso fin a ellas. Por los dioses immortales te iuro, y assi Iupiter me lleue a su casa, y a ti, hijo, confirme enla mia, si no vi a vn hortelano y a vn ollero en Roma, que solo con ser virtuosos fueron causa de echar del Senado a diez senadores viçiosos, y la primera occasion fue, que al vno vnas ollas, y al otro vnas moras no quisieron pagar. Digolo, hijo, porque el viçio al osado desmaya, y la virtud al desmayado es fuerça. De dos cosas me he guardado en mi vida, y son : no pleitear contra clara iustiçia, y no me tomar con persona virtuosa; porque conla virtud se sustentan los dioses, y conla iustiçia se gouiernan las gentes. »

CAP. XLVI. DE OTROS MAS PARTICULARES CONSEJOS QUE DIO EL EMPERADOR A SU HIJO COMMODO, ESPECIAL LE AUISA QUE SE ALLEGUE A CONSEJO Y QUE NO SEA PESADO ENEL NEGOÇIAR, Y LOS QUE TRAE CABE SI.

« Veniendo a cosas mas particulares, bien veo que quedas moço, y que lo natural no se puede negar, y que, como para los arduos negoçios son neçessarios maduros consejos, no menos para sobrelleuar la carga dela vida humana deseamos algunas recreaçiones. Para tu mocedad, dexote hijos de grandes senadores con quien passes tiempo; para tu doctrina, dexote viejos Romanos que te criaron y me siruieron a mi, con los quales te aconsejes. Inuentar theatros, pescar paludes, matar las fieras, correr los campos, volar las aues, exerçitar las armas, cosas son que tu edad lo demanda, y conla moçedad delos moços se han de complir. Pero mira, hijo, que ordenar exerçitos, inuentar guerras, proseguir victorias, acceptar treguas, confirmar pazes, echar tributos, hazer leyes, promouer a vnos, descomponer a otros, castigar los malos y premiar los buenos, el consejo de estas cosas que son muy arduas, de iuyzios muy claros, de cuerpos ya muy cansados y de canas muy blancas se ha de tomar. Pues eres moço, de fuera regozijate conlos moços, y por ser Emperador, enlo secreto ençierrate a tomar consejo conlos viejos. Guardate, hijo, de toda estremidad, que tan malo es el principe so color de grauedad regirse del todo por viejos, como so espeçie de passatiempo acompañarse siempre de moços. No es regla general que todos los moços siempre sean moços y liuianos, ni todos los viejos siempre sean viejos y cuerdos. Soy çierto de vna cosa, que si los moços nasçen con locura, los viejos, que viuen y mueren con cobdiçia. Pues guardate, hijo, te torno a dezir, de ser estremado en este extremo, porque los

moços te corromperan las costumbres con su liuiandad, y los viejos te deprauaran el juizio con su cobdiçia. Que cosa mas monstrua puede ser, que el principe que manda a todos se dexe mandar de vno solo! Por çierto, la gouernaçion de muchos tarde se gouierna bien por el paresçer de vno solo El principe que a muchos ha de regir, el intento y paresçer de muchos ha de tomar. Enlos Annales Pompeyanos me acuerdo que halle vn libro de memorias pequeño que traya consigo el gran Pompeyo, enel qual estauan muchas cosas que el por si auia leido y sacado, y muchos buenos consejos y auisos que por diuersas partes del mundo le auian dado, entre los quales halle estas palabras, que dezian : El que gouierna la republica y comete toda la gouernaçion a viejos, muestrase ser inhabil; el que la fia de solos moços, es liuiano; el que la rige por si solo, es atreuido; y el que por si y por otros es cuerdo. Por çierto, fueron palabras dignas de tal varon. Huelga pues, hijo, de tomar consejo, y mas enlas cosas arduas, porque si no se açertaren, como de muchos fue el consejo, repartirse ha por todos la culpa : aunque la determinaçion enlos negoçios sea por pocos, el consejo tomale de muchos. Entre otros, este bien tiene el consejo comun, que vno el inconueniente, otro el peligro, otro el medio, otro el daño, otro el prouecho, y otro el remedio te diran. Y ten los ojos tanto enlos inconuenientes que te ponen, como enel remedio que te offresçen. Quando començares cosas arduas, estima en tanto los daños pequeños para atajarlos luego, como los grandes infortunios para remediarlos despues. Por çierto, muchas vezes la poderosa nao por el descuido del piloto se anega en poca agua, y otra no tan poderosa se salua en gran golfo con diligençia. Y no seas pesado tomando en cosas pequeñas cada hora consejo, porque muchas cosas requieren luego hecho, y se dañan esperando consejo. Lo que pudieres expedir por tu autoridad propria y sin daño dela republica, no lo remittas a otra persona, y

esto es muy iusto, que pues tu seruicio depende solamente delos tuyos, su galardon dependa de ti solo. Enel año de seiscientos y treinta y çinco dela fundaçion de Roma, despues delas crudas guerras con Iugurtha, Rey delos Numidas, el dia que Mario triumpho, sin poner alguna cosa delas riquezas que traya enel erario, diuidiolo todo por su exercito, y como fuese dello grauemente accusado porque no tomo primero el paresçer del Senado, respondio: «Los que no tomaron paresçer de otros para hazerme seruiçios, no es iusto que yo tome consejo con otros para hazerles merçedes» De otra cosa, hijo, te quiero auisar, y es que muchos te daran consejo sin que se lo pidas, y en este caso ten esta regla general: Iamas esperes segundo consejo de hombre que te dio el primero en perjuizio de otro, porque el tal las palabras offresçe en tu seruiçio, y el negoçio encamina a su prouecho. O hijo, y quanto ay que cognosçer enlos hombres! en quinze años fui senador, consul, censor y capitan y tribuno, y diez y ocho he sido Emperador de Roma, enlos quales muchos me hablaron en periuyzio de otros, y muy muchos en prouecho suyo, y ninguno limpiamente me hablo en prouecho de otro y seruiçio mio. Gran compassion es de tener alos principes que todos por su prouecho, y ninguno por su amor y seruiçio le siguen. Vn consejo tome para mi todo el tiempo que en Roma gouerne: jamas hombre tuue en mi casa dende que senti ser odioso ala republica. Enel año dela fundaçion de Roma de *DCLIX*, enla Olimpiada *CLXXVII*, yendo Luculo Patriçio, el gran amigo de Sylla, ala guerra de Mithridates, acontesçio que en Tigrano, çiudad delos Caldeos, hallo vna lamina de cobre ala puerta del Rey, enla qual estauan vnas letras, las quales dezian alli auer esculpido el maestro de Alexandro magno. Las letras eran caldeas, y contenian estas sentençias: No es sabio el principe que quiere tener en peligro su vida por sostener la priuança de vno, y no quiere assegurar su vida y estado conel amor de todos. No es cuerdo el principe que

por dar a vno mucho, quiere que tengan todos poco. No es iusto el principe que quiere mas satisfazer ala cobdiçia de vno que alos seruiçios de todos. Loco es el prinçipe que menospreçiado el consejo de todos, solo se fia del paresçer de vno. Y finalmente, atreuido es el principe que por amar a vno, quiere ser aborrescido de todos. Palabras fueron dignas de eterna memoria, y por çierto, los principes las auiades de traer en vuestra presençia. Pues mas te dire, hijo, que Luculo Patriçio puso en presençia del Senado todos los thesoros que traya, y dela otra parte la lamina en que venian estas palabras para que escogesen lo vno y dexasen lo otro, y menospreçiando el Senado todos los thesoros, eligio la tabla delos consejos. »

Cap. xlvii. delas particulares encomiendas que Marco Emperador encomendo a su hijo, espeçial a su muger y a sus criados.

« Hete dicho como de padre a hijo lo que toca a tu prouecho, quierote agora dezir lo que deues hazer despues de mi muerte por mi seruiçio. Las cosas que yo ame en mi vida, si quieres ser hijo de tu padre, haslas de tener en mucho despues de mi muerte. Encomiendote, hijo, la veneraçion delos templos, el acatamiento delos saçerdotes, y la honra delos dioses. Tanto duro la honra delos Romanos, quanto perseueraron enel seruiçio delos dioses. No peresçio el reyno delos Pennos por ser menos rico y mas couarde que el delos Romanos, sino por ser mas amador de thesoros y menos cultor delos templos. Encomiendote, hijo, a Elia, tu nouerca o madrastra, y acuerdate que si no es madre tuya, es muger mia. So pena dela mi maldiçion no permittas sea maltractada, porque su daño terna affrentada mi muerte e ynjuriada tu vida. Yo le dexo los tributos de Hostia para su mantenimiento

y los huertos Vulcanos que yo plante para su recreaçion, no seas osado de tomarselos, porque quitandoselos, mostraras tu maldad; en dexarselos como yo mando, tu obediencia; en darle mas, tu bondad y largueza. Acuerdate que es muger Romana, moça y biuda, y dela casa de Trajano mi señor, y que es madre adoptiua tuya, y muger natural mia, que te la dexo muy encomendada. Encomiendote a tus cuñados y mis yernos, y a tus hermanas mis hijas, yo las dexo a todas casadas no con reyes estrangeros, sino con vezinos naturales; todos quedan dentro delos muros de Roma, do ellos a ti seruiçios, y tu a ellos hazer puedes merçedes. Ten, hijo, mucho tino en tractarlas de tal manera, que ni porque sea muerto el viejo de su padre sean desfauoresçidas, ni porque vean Emperador a su hermano se tornen locas. Son de muy tierna condiçion las mugeres, que de pequeña occasion se quexan, y de muy menor se ensoberuesçen. Conserualas despues de mi muerte como yo las tenia en mi vida, que de otra manera sera su conuersaçion coxquillosa al pueblo e importuna a ti. Encomiendote a Lipula, tu hermana, que esta conlas virgines vestales. Acuerdate que es hija de tu madre, mi Faustina, a quien yo ame mucho enla vida y hasta mi muerte he llorado su muerte. Cada año daua a tu hermana dos mill sexterçios para sus neçessidades; yo la casara tambien como alas otras, si no se quemara la cara enlas brasas, y todos tuuieron el caso a desdicha, espeçial Faustina, su madre, que siempre la lloraua, pero yo la desdicha le cuento por dicha, porque no fue tan quemada su cara delas brasas, quanto fuera en este mundo su fama abrasada de muchas lenguas. Yo te iuro, hijo, que para el seruiçio delos dioses, y para la fama delos hombres, ella esta mas segura conlas virgines enel templo que no tu conlos senadores enel Senado. Desde agora adeuino que al cabo dela jornada ella se halle mejor con su ençerramiento que tu con tu libertad. Enla prouinçia de Luciania le dexo los dos mill sexterçios, no cures de occuparselos.

Encomiendote a Drusia, biuda Romana, que trae gran pleyto conel Senado, porque enlos bulliçios passados fue delos proscriptos su marido. Yo tengo muy gran compassion della, porque ha ya tres meses que tiene puesta la demanda, y con mis grandes guerras no he podido declarar su iustiçia. Hallaras por verdad, hijo, que en treinta y çinco años que he gouernado en Roma, jamas muger biuda de ocho dias arriba tuuo delante de mi pleito o querella. Ten, hijo, gran compassion delas tales, porque son muy peligrosas las mugeres neçessitadas, y alargandoles el pleyto, disminuyen de su credito, y al fin al fin yendo el negoçio ala larga no cobraran tanto de su hazienda, quanto perderan de su fama. Ten compassion delos hombres pobres, y tenerla han de ti los hombres muy ricos. Encomiendote, hijo, a mis criados antiguos: mis años largos, mis guerras crudas, mis neçessidades muchas, mi cuerpo pesado y mi enfermedad larga, hales sido occasion de mucha pena. Ellos, como leales, por darme la vida tomauan la muerte; justo es que pues yo tome su muerte, ellos hereden mi vida. Vna cosa ten çierta, caso que mi cuerpo quede conlos gusanos enla sepultura, siempre delante los dioses terne dellos memoria. En esto paresçeras ser buen hijo, en que pagues alos que siruieron a tu padre. Mira, hijo, todo prinçipe que haze iustiçia, siempre cobra enemigos enla execuçion della; y como esto se haga por mano delos que cabe el andan, quanto estan mas priuados al prinçipe, tanto estan mas odiosos al pueblo: y como cada vno ame la iustiçia en general, y todos aborrezcan la execuçion della en particular, muerto el principe iusto, el pueblo quiere tomar la vengança de sus criados iniusta. Quando eras niño, te criaron mis criados porque los sustentases agora que son ya viejos. Por çierto, infamia seria al imperio, offensa alos dioses, injuria mia, ingratitud tuya, que hallando tu diez y ocho años sus braços abiertos, hallasen ellos vn dia tu puerta çerrada. Estas cosas he querido encomendarte

en particular, y tenlas siempre enla memoria, que pues yo me acuerdo dellas enla muerte, piensa quan de coraçon las amaua en mi vida ».

Cap. xlviii. delas vltimas palabras que Marco dixo a su hijo, y dela tabla delos consejos que antes que espirase le dio, y delo que se contenia en ella.

Acabadas las encomiendas que el Emperador a Commodo su hijo encomendo, quebrando ya el alba del dia, començaronse a quebrar los ojos, turbar la lengua, y temblar las manos: y como esto el venturoso Emperador sintiese, sacando dela flaqueza fuerça, y del desmayo coraçon, mando a Panuçio, su secretario, fuese a su escriptorio y le traxese vna arca grande alli en su presencia, y abriendola, saco vna tabla pequeña que tenia tres pies en ancho y dos en largo. Era de libano, y al derredor guarnida de olicornio, çerrauase con dos puertas muy sotiles de vna madera colorada, que dizen ser del arbol do cria el aue Fenix que se llama Rasin, y que assi como no ay mas de vn aue Fenix enel mundo que se cria en Arabia Felix, assi no ay otro arbol enel mundo de aquella manera. De parte de fuera en vna delas tablas estaua esculpido el dios Iupiter, y enla otra la diosa Venus, y dela parte de dentro enlas tablas que çerrauan estauan el dios Mars y la diosa Çeres. Enla mesma tabla prinçipal, enlo alto della, estaua hecho vn toro de talla entretallado a marauilla muy al natural: enlo mas baxo, estaua vn Rey pintado que dezian ser de mano del muy famoso Appelles, el antiguo pintor. Pues tomando el Emperador la tabla enlas manos, a penas podiendo hablar, dixo: « Ya, hijo, vees como delos baibenes dela fortuna escapo y enlos tristes hados dela muerte entro: no se para que los dioses nos criaron, pues ay enla vida tanto enojo, y enla muerte tanto peligro.

Yo no entiendo alos dioses, porque tan gran crueldad vsaron conlas criaturas: sesenta y dos años he nauegado en grandes trabajos porel peligro de esta vida, y agora mandanme desembarcar dela carne, y tomar tierra enla sepultura. Ya se desata el argadillo, ya se destexe el ordimbre, ya se corta la tela, ya se me acaba la vida, ya despierto desta modorra. Acordandome delo que he passado enla vida, no he gana de mas vida: y como no se el camino por do nos encamina la muerte, rehuso la muerte. Que hare? Determinome de dexarme en mano de los dioses de mi propria voluntad, pues ha de ser de necessidad, alos quales pido que si me criaron para algo bueno, por mis demeritos no me priuen dello. Ya estoy enel vltimo vale, y para esta postrera hora te tengo guardada la mayor y mas exçellente joya que yo he posseido en mi vida. Sabras que enel año decimo de mi imperio se me leuanto vna guerra contra los Parthos, por cuya causa con mi persona propria les huue de dar la batalla. La guerra acabada, vineme por la antigua Thebas de Egypto por ver algunas antiguedades, entre las quales halle en casa de vn saçerdote esta tabla, la qual, el dia que alçauan a vno los Egypçios por rey, luego a la cabeçera de su cama la colgauan. Y deziame aquel sacerdote auerla hecho vn rey de Egypto, por nombre Ptholomeo Arsaçides, que fue muy virtuoso, y por memoria de aquel y para exemplo delos otros la tenian muy guardada los sacerdotes. Yo, hijo, la he tenido comigo, y ruego alos dioses que tales sean tus obras, quales en ella hallaras los consejos. Como Emperador te dexo heredero de tantos reynos, y como padre te doy esta tabla delos consejos. Sea esta la ultima palabra, que conel imperio seras temido, y conlos consejos de esta tabla seras amado ». Esto dicho, y la tabla entregada, boluio los ojos el Emperador, y por espaçio de vn quarto de hora passado espiro. Tornando pues ala sobredicha escriptura, estaua en aquella tabla entre el toro y el rey vn letrero de letras

griegas quasi por modo de verso heroico, que en nuestro vulgar querian dezir :

Nunca sublime al rico tyranno, ni aborreçi al pobre iusto.

Nunca negue la iustiçia al pobre por pobre, ni perdone al rico por rico.

Nunca hize merçed por sola affection, ni di castigo por sola passion.

Nunca dexe mal sin castigo, ni bien sin galardon.

Nunca clara iustiçia cometi a otros, ni la obscura determine por mi.

Nunca negue iustiçia a quien me la pidiese, ni misericordia a quien la meresçiese.

Nunca hize castigo estando enojado, ni prometi mercedes estando alegre.

Nunca me descuide enla prosperidad, ni desespere enla aduersidad.

Nunca hize mal por maliçia, ni cometi vileza por auariçia.

Nunca di la puerta a lisongeros, ni las orejas a murmuradores.

Siempre trabaje ser amado de buenos, y temido de malos.

Finalmente fauoresçi alos pobres que podian poco: fui fauoresçido delos dioses que podian mucho.

Aqui acaba el primero libro llamado Aureo, enel qual tracta delos tiempos de Marco Aurelio Emperador XVII de Roma, fue traduzido por el R^do^ Padre Fray Antonio de Gueuara, predicador enla capilla dela S. C. C. M.

Finis Historiae.

COMIENÇA EL SEGUNDO LIBRO LLAMADO AUREO, ENEL QUAL SE PONEN MUCHAS CARTAS POR MARCO AURELIO, XVII EMPERADOR DE ROMA, POREL EMBIADAS A DIUERSAS PERSONAS, ENLAS QUALES MUESTRA LA SUBTILEZA DE SU INGENIO Y LA PROFUNDIDAD DE SU DOCTRINA; FUERON TRADUZIDAS POR EL DICHO R^PO^ P. FRAY ANTONIO DE GUEUARA, VNO DELOS PREDICADORES ENLA CAPILLA DELA S. C. C. M.

Carta i. embiada por Marco Emperador a Catulo Çensorino, enla qual habla dela muerte de su muy querido hijo el Infante, por nombre Verissimo.

Marco, Çensor nueuo y moço, embia salud y reuerençia a ti, Catulo Çensorino antiguo y viejo. Si escriuiendote dos cartas, no quieres responder [a] vna, si es por no poder, callo; si por quererlo, quexome; si es por oluido, accusote; si por tenerme en poco, appello; si por soñarlo, no creas en sueños. Y si no quieres que valgan por testamento de me gloriar dellas como de amigo, valgan por codiçillo auisandome y reprehendiendome como padre a hijo. Obligados estan los moços virtuosos de honrar alos viejos cuerdos, y no menos los viejos sabios como tu de alumbrar y doctrinar alos moços muy moços como yo. Iusta cosa es que las nueuas fuerças dela moçedad suplan y siruan alas ya quebrantadas por la senectud, y por semejante su larga experiençia desengañe a nuestra tierna edad y natural ignorançia. Aquella es moçe-

dad mal empleada, a donde sobran las fuerças del cuerpo, y faltan las virtudes del anima. Y aquella es honrada senectud, enla qual, quanto mas se secan las fuerças y neruios de fuera, tanto mas retoñecen y reuerdeçen las virtudes de dentro. Vemos por experiencia que enel arbol, quando se cogen las frutas, y se caen las hojas, y se secan las flores, estan mas verdes y son mas prouechosas sus rayzes. Quiero dezir, que passada la primavera dela iuuentud y el verano dela moçedad y venido el inuierno dela vejez, podrida ya la fruta dela carne, caidas las hojas delos fauores, y marchitas las flores delos deleites, y seca la corteza delas vanas esperanças de fuera, razon es que entonçes sean muy mejores las rayzes de sus obras de dentro. Los viejos mas se han de preçiar de obras buenas que no de canas blancas, porque la honra por vida buena y no por cabeça blanca se ha de dar. Aquella es gloriosa republica, y fortunado el principe que es señor della, a donde ay iuuentud para los trabajos, y ançianidad para los consejos. Como se sustenta la naturaleza del biuir, se ha de auer la poliçia enel gouernar, y es, que ni todas las fructas vienen iunctas, ni se acaban iunctas, sino que quando comiençan vnas acaban otras; y de esta manera, vosotros doctrinando y nosotros obedesçiendo, como padres viejos y pollos nueuos enel nido del Senado, cayendose las plumas a vnos, ternan ya los cañones otros, y ansi no podiendo bolar los padres cansados, seran mantenidos por los hijos tiernos. A ley de bueno te iuro, y assi te vea yo con reposo, mi Catulo, tenia en proposito de no escreuirte renglon ogaño, porque estaua reñida mi pluma con tu pereza, sino que la poquedad de mi juizio y el gran peligro de mis officios siempre reclaman por tus consejos. Este priuilegio tiene la sabiduria enla casa donde mora, que alos sabios haze señores de simples, y alos simples esclauos de sabios. Pienso me has oluidado, pensando que ya la muerte del infante Verissimo, mi querido hijo, conel largo tiempo la tengo puesta en oluido. Occasion

tienes para pensarlo, porque muchas cosas el tiempo cura, que la razon no sana, mas en este caso no se qual es mayor, el engaño tuyo o el dolor mio. Yo te iuro por los dioses immortales que no estan tan apoderados los hambrientos gusanos enlas entrañas del desdichado hijo, como los crudos dolores enel coraçon del lastimado padre. Y aun de verdad no ay comparaçion, porque el hijo murio vna vez, y su padre muere cada momento. Que mas quieres que te diga? sino que ha el embidia dela muerte, y a mi compassion dela vida se ha de tener, porque el muriendo biue, y yo biuiendo muero. Enlos desastrados casos dela vida y enlos mañosos reueses dela fortuna, ado la maña aprouecha poco y la fuerça menos, paresçe a mi que el mejor remedio es sentirlo como hombre, y dissimularlo como discreto. Si todos todas las cosas como las sienten de dentro enel coraçon, las mostrasen de fuera conla lengua, pienso que los ayres romperian con sospiros y la tierra regarian con lagrimas. O, si al coraçon lastimado con lastimas de veras le viesen los ojos corporales, yo te iuro que alli viesen como es mas vna gota de sangre que el suda dentro, que todas sus lagrimas que ellos lloran de fuera! No tienen comparaçion los grandes dolores del cuerpo conel mas pequeño que tiene el espiritu. Para todos los trabajos delos cuerpos tienen inuentado remedio los hombres, pero el triste coraçon, si habla, no le oyen; si llora, no le veen; si se quexa, no le creen. Que hara el triste, sino aborreçer la vida con que muere, y amar la muerte con que biua? Las virtudes heroicas enlos heroicos no consisten en suffrir las passiones del cuerpo, sino las del anima. Estas, estas son las que alteran los humores sin mostrarlo enel gesto, echan la calentura sin alterar el pulso, hazennos arar con los pechos, arrodillar enel suelo, suffrir el agua hasta la boca, tomar la muerte sin dexar la vida, y finalmente alargannos la vida porque mas penemos, y niegannos la sepultura porque no descansemos. Pero considerando que si me atribulan las

tribulaçiones, tambien me empalagan las consolaçiones, y que siempre tengo o hambre de vno o hastio de otro, tomo este remedio, dello dissimulando conla lengua, dello llorando con los ojos, dello sintiendo conel coraçon, passo mi vida como quien espera perder lo que tiene y jamas cobrar lo que perdio. Esto digo, porque si no me vees ya hazer humo de lloros y bozes como solia enla muerte de mi hijo, no pienses que es porque no arde el coraçon, sino que conel gran calor esta consumida la humidad delos ojos, y hechas brasas se queman entre si las tristes entrañas. O mi Catulo, y agora sabes tu quanto pierde vn honrado padre en perder vn hijo bueno! De todas las cosas son los dioses largos, sino de no darnos hijos virtuosos. Curiosamente lo he mirado, que adonde ay mayor abundançia de altos estados, ay mayor hambre de buenos herederos. Gran lastima es de oyrlo y muy mayor de verlo, ver alos padres como suben por ricos y ver alos hijos desçender por viçiosos, ver los padres honrar a sus hijos y ver los hijos infamar a sus padres, ver los padres dar descanso a sus hijos, y ver los hijos dar mala vejez a sus padres, ver los padres morir porque mueren sus hijos tan temprano, y ver los hijos llorar porque mueren sus padres tan tarde; y finalmente la honra y riquezas que sus padres les procuraron con mucho cuidado, ellos lo pierden con mucho descuido. De vna cosa sey çierto, que las riquezas pueden-las allegar con fuerças y mañas los padres, pero que las han de sustentar con solas virtudes los hijos. Iamas los dioses dexaran que sea perpetuo lo que con mala intençion huuo prinçipio, y en periuyzio de otro esta fundado, y de mal heredero esta posseido; y como los hados tristes delos padres lo permittan, que las riquezas dexadas a sus hijos siruan alos viçios por su passatiempo dellos que son viçiosos, ellos lo meresçiendo, y los dioses lo mandando, peresçe el heredero y lo heredado. Mira bien que te dire: yo tenia dos hijos: a Commodo el prinçipe, y a Verissimo el infante; murio el

menor en edad y mayor en virtud. Siempre imagine que biuiendo el bueno auia de ser pobre, y agora que me queda el malo, pienso de ser rico. Direte por que: los dioses son tan piadosos que a padre pobre no dan hijo malo y a padre rico a penas dan hijo bueno, y como en toda prosperidad siempre ha de auer alguna siniestra fortuna, que tarde que temprano, alli nos arma la çancadilla do vee que caeremos con mayor lastima; y por eso permitten que lo que los padres cobdiçiosos allegaron con mucho trabajo, mueran con esta lastima de dexarlo a hijos viçiosos muy mal empleado. Digote verdad que lloro tanto al hijo que los dioses me dexaron, como al que me lleuaron, porque la poquedad del biuo haze immortal la memoria del muerto. La mala yazija y conuersaçion delos que biuen nos haze sospirar por la buena compania delos que mueren. El malo siempre reclama por su maldad que le quiten la vida, y el bueno siempre meresçe que le lloren su muerte. Digote de verdad, mi Catulo, que pense perder el seso quando vi morir al infante mi hijo; pero consuelome que el de mi o yo del auiamos de ver esto, y que los dioses me lo emprestaron y no me le dieron, y que ellos son los herederos, y yo soy vsufructuario, y que todas las cosas se han de medir por su voluntad iusta y no por nuestro querer desordenado. Pienso que quando me mataron al hijo, restituy lo ageno, y no que me tomaron lo mio. Mas pues fue voluntad delos dioses de dar al hijo descanso como a bueno, y lastimar al padre porque era malo, doyles graçias porel tiempo que me dexaron gozar su vida, offrezcoles la paçiençia que he tenido en su muerte, ruegoles mitiguen con este castigo su ira, y pidoles, que pues quitaron la vida al infante, hagan de buenas costumbres al principe. Aca he sabido en Roma la tristeza que por mi tristeza has tenido alla en Samia. Ruego a los dioses piadosos te dexen ver buen gozo de tus hijos, y me dexen pagarte con alegria lo que tu has llorado por mi pena. Mi Faustina te saluda, y aurias

compassion de verla: conlos ojos llora, con el coraçon sospira, conlas manos se lastima, conla lengua se maldize, ni come de dia, ni duerme de noche, ama las tinieblas, aborresçe la luz; y no me marauillo que lo que se crio enlas entrañas se sienta enlas entrañas. Es tan estraño el amor delas madres, caso que este el hijo enla sepultura muerto, siempre ellas le tienen enel coraçon biuo. Regla general es lo que mucho fue amado enla vida siempre dexar mucha lastima enla muerte. Hagote saber que passo vida muy triste, porque muestro la cara alegre, caresçiendo el coraçon de alegria, y entre los hombres cuerdos teniendo los dolores biuos y mostrando las caras alegres, no es otra cosa sino enterrarse en vida, caresçiendo de sepultura. Mucho te paresçera que he hecho, pero yo te iuro por los dioses immortales que es mucho mas lo que siento. Muchas vezes me paresçe que quiero rebentar por no osar llorar con los ojos lo que tengo represado enlas entrañas. Yo tengo necessidad de communicar contigo algunas cosas, vente a Bietro porque hablemos en ellas. Pues los dioses tuuieron por bien de lleuarme al hijo tan deseado, quierome consolar contigo que eres amigo muy querido. Pocos dias ha que vinieron vnos embaxadores delos Rhodos, alos quales di los mas de mis cauallos. Dela ulterior España me traxeron ocho cauallos, ay te embio los quatro: querria que saliesen tales que dellos tuuieses contentamiento. Los dioses sean en tu guarda, y a mi y a mi Faustina nos den alguna alegria. Marco el muy lastimado te escriue de su propria mano.

Carta ii. embiada por Marco Aurelio Emperador a vn su amigo llamado Çincinato, porque siendo Cauallero se torno mercader, es letra de notar.

Marco, Edil Çensorino, a ti, Çinçinato el Capuano, embia salud para la persona, y esfuerço contra la siniestra fortuna.

Desde la fiesta de Bereçinta, madre delos dioses, ni criado de tu casa he visto, ni letra de tu mano he leido, la qual cosa me ha puesto sospecha que o tu salud ha corrido peligro, o a nuestra amistad tienes en menospreçio. No te descuides con tan gran descuido, ni nos oluides con tan gran oluido, porque no es tanto tu trabajo en escreuir, quanta es nuestra consolaçion en tus cartas leer, y si empereza tu mano por su trabajo, esfuerçela tu coraçon por mi descanso. En esto se paresçen los verdaderos amigos, en que yo vele por quitarte de todo pesar y tu te desueles por hazerme todo plazer. Bien sabes que lo poco que ay de tu Capua al mi Monte Celio no fue causa que nosotros fuesemos amigos, pues lo que ay de aqui al Illirico no es razon que nos torne estraños. Los vinos delicados quanto mas son desterrados, tanto mayor fuerça toman, y los verdaderos amigos quanto se van apartando mas sus personas, tanto han de venir mas iuntandose sus voluntades. Dime, te ruego, Çinçinato, pues siempre me hallaste fiel en tu seruiçio, porque estas sospechoso de mi deseo? las hojas verdes de fuera arguyen no estar seco el arbol de dentro, y las buenas obras en publico pregonan que tales sean las entrañas en secreto: donde no ay perfecto amor, siempre ay quiebra enel seruiçio, y el que perfectamente ama, perfecta y perpetuamente sirue. Yo estoy afrontado assi de tu pereza en me mandar, como de mi couardia en te escreuir. Quierote confessar vna verdad, que si tanto huuiera tenido de atreuimiento como de voluntad, y pensara que la poquedad de mi letra satisfiziera ala grandeza de tu juizio, quedara por mal echada, mas no por corta, como quien echa lança. Enlos tiempos passados quando yo era moço y tu eras viejo, tu a mi consejos, y yo a ti dineros nos dauamos, mas agora que tus canas te sentençian por viejo, y tus obras te accusan de moço, razon es que tu socorras a mi pobreza con dineros, y yo a tu liuiandad remedie con consejos. Por lo mucho que te quiero, y por lo que en ley de amistad deuo,

te quiero auisar lo que el hombre cuerdo deue hazer, y es esto: Acordarse delos beneficios que ha reçebido, oluidar las iniurias que le han hecho, estimar en mucho lo poco suyo, no tener en nada lo mucho ageno, fauoresçer alos buenos y dissimular conlos malos, ser graue conlos mayores y communicable conlos menores, a los presentes hazer buenas obras y delos absentes dezir buenas palabras, las graues perdidas de fortuna tenerlas en poco y las muy pequeñas dela honra tenerlas en mucho, por vna cosa no auenturar mucha y por muchas dubdosas no auenturar vna cierta, y finalmente ser amigo de vno y enemigo de ninguno. Estas cosas ha de tener el que entre los buenos por bueno se quiere contar. He sabido dexaste ser pretor dela guerra, y te metiste por mar y por tierra en mercaderia: espantado me has, dexar de conquistar alos enemigos como Romano, y tomar offiçio con que persiguas a tus amigos como tyranno! Quieres hazer mal alos domesticos, y dexar alos estraños? Quieres quitar la vida aquien nos da vida, y quitar la muerte a quien nos quita la vida? Quieres alos bulliçiosos dar assosiego, y alos assosegados quitar su reposo? Quieres dar alos que nos toman lo nuestro, y tomar alos que nos dan delo suyo? Quieres librar alos condemnados, y condemnar alos innoçentes? Quieres ser tyranno de tu republica, y no defensor de tu patria? pues a todo esto se auentura el que dexa las armas y se mete en mercaderia. Estado he pensando entre mi que te mouio a dexar la caualleria donde tenias tanta honra, y tomar offiçio donde se te siguia tanta ignominia. Por çierto, no te siento otra escusa, sino que por viejo ya no podias saltear enlas sierras, y agora asentado robaras enlas plaças. Enlos viejos vieja enfermedad es, que faltandole las fuerças de fuera, luego se arman con maliçias de dentro: digo delos muy cobdiçiosos. Vna cosa te quiero dezir, que has tomado offiçio enel qual lo que los otros tus compañeros hurtaron en muchos dias, tu se lo coheches en vna hora, y despues verna tiempo en que tu lo pierdas en

vn momento; y assi permitten los dioses que vno sea castigo de muchos, y el tiempo largo castiga a todos. Que es esto, mi Çinçinato? enla casa de Çinçino tu padre, lanças, que no escriuanias estauan colgadas, las salas llenas de armas, que no de fardeles vimos, los portales poblados de caualleros, que no de merchantes estauan. Por çierto, la vimos escuela de nobles, y no como agora, cueua de ladrones. O Çinçinato, maldito seas tu y tu offiçio, enel qual quereis los mercaderes biuir pobres por morir ricos! y torno a dezir que sereis malditos, porque la cobdiçia de vn malo se ha de complir en periuyzio de muchos buenos. No quiero lastimarte con tus passados, mas quierote auisar dela miseria tuya y de tus aduenideros. Si pensase que tu cordura tenia tan al cabo al mundo y a sus liuiandades como el mundo tiene a ti y a tus dias, como paresçe por tus canas, escusaria a mi de trabajo en persuadirte y a ti de fastidio en oyrme; pero a puerta de tan gran descuido, razon es se toque el aldaua de algun auiso. Por fina que sea la nauaja, tiene neçessidad de passar por la muela, y por claro que sea el iuyzio, de tiempo a tiempo tiene neçessidad de consejo. Muchas vezes yerran los hombres cuerdos, no porque quieren errar, sino que las cosas son de tal qualidad que su cordura no abasta a poderlas açertar: y por eso es menester que su voluntad se desmarañe, su iuyzio se desolline, y su paresçer boto se desembote, y de quando en quando tome vn filo enel paresçer ageno. Mira bien, Çinçinato, que adonde los çimientos no son fixos, los edifiçios son peligrosos. Los omenajes de este mundo sobre que rondamos los hijos de vanidad, sobre arena estan fundados, y por muy sumptuosos que sean, vn poco de ayre los mueue, y vn poco de calor de prosperidad los abre, y vna lluuia de aduersidad los desmorona, y a poco tiempo quando no catamos todo por tierra se allana. Aunque las palas sean de plata, y los açadones de oro, y los açadoneros sean reyes y cauen mil años hasta desentrañar la tierra enlos

abismos, no hallaran roca firme, ni peña biua donde esten firmes sus mayoradgos y perpetuos sus estados. Todas las cosas los dioses immortales communicaron alos hombres mortales, sino la immortalidad: y por eso se llaman ellos immortales porque nunca mueren, y nosotros nos llamamos caducos, porque al fin todo ha fin. Por duros que esten los muros, la mucha antiguedad los haze estar carcomidos: solas dos cosas estan libres, las quales la fortuna no las puede dexar a trasmano, ni el tiempo las ponga en oluido, y son la fama buena o mala conlos hombres, y la pena y gualardon de buenos o malos con los dioses. O mi Çinçinato, acabanse las personas, y no se han de acabar las haziendas? que verde, que madura, que podrida, de apartarse ha en algun tiempo la fruta del arbol florido: y no lo tengo en nada, porque esto es morir al natural, sino que muchas vezes en hoja y flor nos lo lleua la elada de vna enfermedad o el pedrisco de vna desdicha. Enojosa, costosa, reboltosa, y prolixa es de texer la tela, mas quanto se texe en muchos dias, se corta [en] vn momento: por semejante lastimosa cosa es ver a un hombre con quanto trabajo se acaba de criar y en estado de honra se poner, y despues, quando no catamos, el y ello lo vemos todo peresçer sin memoria de nada quedar. O mi Çinçinato, por el amor que nos tenemos, te ruego, y por los dioses immortales te coniuro, no creas al mundo, el qual tiene por condiçion debaxo de poco oro asconder mucho orin, y so color de vna verdad cargarnos de mill mentiras, y con vn breue deleite nos mezcla diez mill pesares; alos que muestra mas amor, engaña con gran engaño; a quien da mas de sus bienes, le procura mayores daños; alos que le siruen de burla, haze merçedes de veras; y alos que le aman de veras, dales los bienes de burla; y finalmente al sueño mas seguro nos despierta con mayor peligro. Pues que quieres del, dime? Vna cosa te quiero dezir, y me paresçe que no la deues oluidar, y es, que mas fe han menester los hombres para no creer

las vanas vanidades que vemos conlos ojos que no para creer las grandes marauillas que oymos conlos oydos. En vna cosa he mirado, y por larga experiençia la he cognosçido, que pocas casas pintadas, ni estados encumbrados hemos visto en Roma que a poco tiempo no tengan graues cuidados en su coraçon, crudas enemistades con sus vezinos, mayores inuidias de sus herederos, descomedidas importunidades de sus amigos, dobladas maliçias de sus enemigos, enojosas goteras de pleitos enel Senado, y alas vezes por quitar vna gotera de su hazienda hazen quatro en su honra, y finalmente lo que con mucho cuidado allegaron para el hijo que mas querian, con mucho descuido se lo goza otro heredero que no pensauan. Iusta sentençia es, los que engañaron a muchos con muchas malas obras enla vida, se hallen engañados de sus vanos pensamientos enla muerte. Crudos serian los dioses y muy graue de suffrir alos hombres, si lo que allegaron los malos para vn solo heredero en perjuizio de muchos buenos, se lo dexasen gozar en paz por muchos años. Sobrada locura me paresçe nasçer llorando, morir sospirando, y biuir riendo: la regla para medir por todas partes se ha de igualar. O Çinçinato, quien te ha engañado? que para vna jarra de agua que has menester del pielago deste mundo para pasar la misera vida, quieres desollar las manos con la soga delos cuidados, y quebrantar el cuerpo enla pelea de tantos trabajos, y auenturar tu honra propria por vna herrada de agua agena, y por hinchir vn cantaro de estos bienes quieres suffrir mill peligros, y en tan vil exerçiçio no dubdas perder el credito, y al fin al fin yo te iuro que quedes tan muerto de sed al pie del pielago, como quando estauas sin agua enel campo. Si comigo te consejaras, vista ya tu edad, pidieras alos dioses la muerte para descansar como viejo cuerdo, y no riquezas para mal biuir como moço loco. A muchos he llorado en Roma con lagrimas delos ojos quando los veya deste mundo partir, y a ti, mi Çinçinato, he llorado y lloro

con gotas de sangre de mi coraçon por verte al mundo tornar. La amistad mia, el credito del Senado, la sangre de tus passados, la autoridad de tu persona, y la honra de tu patria huuiera de refrenar tu cobdicia. O Cinçinato, las canas honradas que se van a caer, en nobles exerçiçios se han de occupar. Cata, amigo, que vale mas seguir la razon por las sendas delos buenos, que no la comun opinion que es el camino ancho delos malos, porque si es estrecho para los pies el vno, no tiene poluo con que çiegue los ojos como el otro. Alos moços liuianos que procuran liuiandades, escusalos la ignorançia, pero la cobdiçia desordenada enlos viejos, hazeles con trabajo tener la vida, con enojo tomar la muerte, y en vno y en otro quedar con infamia. O Çinçinato, toma, toma este consejo de amigo, no cures cargar del seuo pegajoso de estos bienes, pues tienes tan poco pauilo de vida, porque los tales como tu, vemoslos derretir, y no alumbrar. No te fies, no te fies, amigo, enla presente prosperidad, porque es aguero dela futura desdicha. Y pues te enriscaste en tan escabroso risco como loco, paresçeme que te deues descender por tu pie como cuerdo, y assi diran todos : Çinçinato dèsçendio, mas no cayo. No quiero mas dezirte, sino que los dioses sean en tu guarda, y a ti y a mi nos desengañen dela engañosa fortuna. Mi Faustina te saluda y hase reido de mi, porque te escriuo esta carta : hame coniurado de su parte, te escriua esta palabra, y es, que entonçes dize que ternas seso, quando tuuieres pelado el colodrillo, y si assi es, paresceme que deues luego llamar vn barbero para que rayendote el pelo te salga el seso. Pero lo que a mi me paresçe es, que ni a ti la cobdicia, ni a Faustina la locura, ni a mi la gota, tarde se nos quitaran, y que primero saldra el anima delas carnes que de nuestros coraçones las ruindades. Marco del monte Celio te escriue de su propria mano.

Carta iii. embiada por Marco Emperador a Mercurio vezino de Samia, enla qual le consuela por vna nao que se le anego enla mar cargada de plomo.

Mi especial amigo Mercurio y antiguo compañero, vn explorador tuyo y vn lacayo mio se toparon en Capua, y el vno lleuaua mi deseo para ti y el otro traya vna carta para mi, y si bien lo miraste, verias mi coraçon tan lleno de cuidados como yo tu carta cargada de quexas. Embiasme a consolar de mis terçianas, yo te lo agradezco, y vino a buena sazon, que el despedirse de mis pulsos la calentura, y el allegar de tu carta a mi spiritu todo fue vno, y por cierto, si este caso en mis manos se dexa, ni mi calentura verna, ni tu consolaçion se yra. Mas mira la miseria humana, que presumo de tomar muchos reynos a otros, y no puedo alançar vna calentura de mis huesos ! Ya sabes que nos amamos y de largos años nos cognoscemos. El dia que tu amistad se confio de mi fee, mi fee se obligo que tus males fuesen mios, y mis bienes fuesen tuyos. Alli ay verdadero amor, donde estan dos cuerpos apartados, y vn coraçon iuncto, y aquel amor es avinagrado, donde estan tan remotos los coraçones, quan estrañas las personas. Pues mira, te ruego, nuestro amor no este toxicado con ingratitud, ni nuestra memoria enponçoñada con descuido! Yo soy otro tu aca, sea yo otro tu alla, de manera que mi absençia con tu presençia, y tu presençia con mi absençia siempre se hallen. Y assi veran enel Senado muchos enla vezindad dos, mas enel amor no mas de vno. Tu tabellario me dixo la perdida de tu hazienda, y por tu carta cognosçi la congoxa de tu persona. Es el caso me dizen se te anego vna nao, y tus factores como cuerdos, por saluar sus personas, cometieron ala mar tus mercaderias. Paresçeme que la nao aliuio a si y cargo

a ti, y segun mi iuizio y tu sentimiento no se echaron tantos fardeles enla mar, quantos cuidados en tu coraçon. Segun tu eres, antes me obligaria a buscar tu plomo y estaño, que no tu coraçon, porque tu plomo aplomo en vn lugar del profundo, y tu cobdiçia esta derramada por todo el mundo. Si oy murieses y te abriesen, de verdad pienso que antes te hallasen tu coraçon ahogado conel plomo, que biuo enel cuerpo. O Mercurio, no puedes agora tu enfermar de terçianas simples como yo, que calor enel cuerpo y dolor enel spiritu quartana doble te causarian, y del tal mal no enla cama sino enla nao, no enla tierra sino enla mar, no con fisicos sino con pilotos te aconsejo curar, porque alli esta anegada tu vida, donde tiene assiento tu plomo. No te congoxes, que si tu no tienes el plomo contigo, ello tiene a ti consigo, y de quantas vezes la auariçia busco al auaro, busque el auaro vna vez la auariçia. Dizenme que por eso estas tan triste, porque de tu daño no esperas remedio. No sabes que donde ay remedio ha de auer esfuerço, y donde no ay remedio ha de auer paçiençia? O Mercurio, agora sabes que el dia que abalançaste tu hazienda alas sospechosas rocas, y tus deseos alas altas olas, y tu rabiosa auariçia alos importunos vientos, y el plomo tuyo alas aguas agenas, que quan deseosos yuan tus factores dela ganançia, tu auias de quedar tan çierto dela perdida? y de esta manera ahogarase su deseo, y escapara tu esperança. No te acuerdas que Socrates echando enla mar, no plomo sino oro, no poco sino mucho, no ageno sino suyo, no con fortuna sino con cordura, dixo : « Engañosas riquezas, quierohos ahogar, porque no me ahogueys. » pienso que si tu en tal te vieras, te oyeran dezir : « O mis dulces riquezas, yo me quiero ahogar antes que vosotras hos anegueis ». No se oso aquel sabio fiar del oro, y fiaste tu del plomo ? Echad suertes entre ambos, el es de Athenas y tu de Roma, quien erro o açerto mejor, el dela tierra lleuar oro ala mar, o tu dela mar traer plomo ala tierra? yo se que los antiguos Roma-

nos diran que el, y los presentes cobdiçiosos diran que tu. Lo que en esto me paresçe es que tu preçiandole eres menospreçiado, y el menospreçiandolo es de todos preçiado. Dizeme este tu explorador que estas muy triste, y das bozes de noche apellidando los dioses y despertando los vezinos y quexando dela fortuna. Pesame de tu tristeza, porque es amiga de soledad, y enemiga de compañia, y heredera de desesperaçion. Pesame que das bozes de noche, ca es indiçio de locura, porque, cubriendose todo el mundo con tinieblas, tu solo descubras el coraçon a bozes. Pesame que apellidas alos dioses, porque, si algo te quitaron por verte muy alto, te lo tornasen por muy abatido. Pesame que despiertas los vezinos, porque, si tu abundancia les causo embidia, tu suffrimiento los mueua a compassion. Pesame te quexas dela fortuna, porque cosa cognosçida por tantos no se suffre ser infamada por vno. O Mercurio, y agora acuerdas? con quien todos hazen tregua, sales tu con desafio? desarmamos nosotros las vallestas, y descuelgas tu las lanças? no te hallaste enel campo, y quieres gozar del triumpho? estan todos entrampados, y tu solo presumes passar seguro? conla fortuna te tomas? no sabes que esta los muros altos combate y los carcomidos defiende, puebla lo despoblado y despuebla lo poblado, de enemigos haze amigos y de amigos enemigos, alos vencedores despoja y alos vençidos corona, de traidores haze fieles y de fieles sospechosos? y finalmente esta es la que rebuelue reynos, desbarata exerçitos, abate reyes, sublima tyrannos, alos muertos da vida, y alos biuos da muerte, a vnos por fama, y a otros por infamia, y tomaste con ella? No te acuerdas del mote que tenia el Rey delos Lacedemonios a su puerta? en que dezia: Esta es la casa del deposito dela fortuna. Por cierto altas palabras y como de alto ingenio compuestas! Mejor cognosçia este que tu ala fortuna, pues se tenia por depositario y no por heredero, y quando algo perdia como tu, pensaua que restituya lo

ageno, y no que le tomauan lo suyo. Razon tiene su confiança de reñir a tu traicion, porque haziendote depositario, te alçaste por heredero. El que biue hereda al muerto, y no el muerto hereda al biuo: porque mueren todos, ella a todos hereda. Mueres tu y dexas la herençia, y quiere tu muerte heredar en su vida? quieres tomar vengança de quien te dio tanta pena, como es la fortuna? pues toma este consejo: sey amigo de su enemiga que es la sepultura; sobre los que nasçen, no sobre los que mueren es su imperio. Quan señores fueron aqui los cuidados suyos de tu coraçon, tanto lo seran alli los gusanos de tus entrañas. Que mayor victoria que la vençedora de todos los biuos, sea vençida de ti solo muerto? Digote vna cosa, que solo el encastillado enla sepultura esta seguro delos baibenes de esta vida. Dizeme tu tabellario que este verano querias venir a Roma, y agora en inuierno nauegas a Alexandria. O mi Mercurio, quando se acaba tu vida, comiença tu auariçia? hallauas dos çiudades enel mundo tan estremadas, Roma cabeça de viçiosos y Alexandria remate de virtuosos. Yo te dire sus mercaderias. En Roma cargaras tu cuerpo de viçios, y en Alexandria tu coraçon de cuidados. A ley de bueno te iuro, que mas hambre traigas delo que dexares, que contentamiento delo que truxeres. Tu no te acuerdas que es inuierno, y que has de passar la mar, enla qual, si pilotos no me mienten, la calma mas segura es vigilia de mayor fortuna? diras que tus naos van vazias, y por eso iran seguras yo creo que yran mas cargadas de auariçia que vernan de seda. O, que buen troque seria, si la auariçia de Italia se commutase por seda de Alexandria! y soy cierto que su seda armaria vna nao, y nuestra auariçia toda vna flota. Grande es la cobdiçia, ala qual la verguença del mundo no reprime, ni el temor dela muerte ataja, ni la razon lo conçierta. Digolo porque quien en tal tiempo se offreçe al peligro, o le sobra cobdiçia, o le falta juizio. Pues yo no te siento otra escusa para satisfazer a mi, y escusar

a ti, sino que eres tan cognosçido alas mares como ignoto alos dioses : y es que las aguas instables cognoscen al coraçon inquieto, y las rocas duras al hombre indomito, y vn viento cognosçe otro viento. Dime, te ruego, que vas a buscar? vas al golfo Arpino buscar tu plomo? mira, pues, que pensando de tomar alos pesçes el plomo duro, no les dexes tus carnes blandas! Vas por ventura a buscar hazienda en peligro de tu vida, por dexar fama enla muerte.? y no sabes que la tal fama son perfumes enel catarro, balsamo enel pasmo, luzero al çiego, y ruiseñor al sordo? pues quierote descobrir la celada, antes que caigas en ella. Tu buscas cuidado para ti, inuidia para tus vezinos, espuelas para tus enemigos, despertador para los ladrones, peligro para tu cuerpo, damnaçion para tu fama, remate de tu vida, oxeo para tus amigos, pleyto para tus hijos, y maldicion para tus herederos. Y porque la priesa dela calentura me haze dexar la pluma, [no me alargo mas]. Mi Faustina te saluda y le pesa mucho de tu perdida. Ay te embio vna prouision para que te den vna nao, porque no pierdas el seso. Si fueres a Alexandria, no buelvas por Rhodas, porque se la tomamos a sus pyrrhatas. Los dioses sean en tu guarda, y a ti y a mi nos den buena vida conlos nuestros y buena fama con los estraños.

Carta iiii. embiada a Cornelio por Marco Emperador, enla qual habla delos trabajos dela guerra, y dela vanidad del triumpho.

Marco, Emperador Romano, a ti, Cornelio su fiel amigo, salud ala persona y dichosa fortuna a tu vida desea. Como fuiste enlos tiempos passados compañero de mis trabajos, embiete a llamar por darte plazer de mis triumphos. Por la abundançia de riquezas, por la diuersidad de captiuos, por la feroçidad delos capitanes que truximos a Roma,

pudieras ver quantos peligros passamos en aquella guerra. Son gentes bellicosas los Parthos, y como se hallan en su tierra, defienden de coraçon cada vno su casa: y por çierto, hazen como buenos, porque si nosotros a sinrazon morimos en tomar lo ageno, ellos con razon trabajan por defender lo suyo. Ninguno tenga inuidia al capitan Romano del triumpho que le da su madre Roma, que por vn dia de gloria arrisco el triste mill vezes la vida. Pues callo lo que es mas, que quantos tienen enla guerra y quedan en Roma son crudos juezes de su fama, y como la fama propria dependa dela lengua agena, el tal no es juzgado por lo que meresçe su persona, sino por lo que les enseña su inuidia. Pero es nuestra locura tan loca, y la reputaçion delos hombres tan vana, que por vn dezir vano, mas que por prouecho nuestro, queremos despeñar la vida y enriscar la honra con trabajo mas que gozar la vida y assegurar la honra con descanso. Por los dioses immortales te iuro, que el dia de mi triumpho, alli yua pensando enel carro quan desplomado esta el juizio [de] todos los de este siglo. O Roma, maldita sea tu locura, y maldito sea el que crio en ti tanta soberuia, y maldito sea el que inuento en ti esta pompa! Que mayor vanidad, ni igual liuiandad puede ser, que a vn capitan Romano, porque conquisto los reynos, altero los paçificos, assolo las çiudades, allano las fortalezas, robo alos pobres y enriquesçio alos tyrannos, derramo muchas sangres, hizo infinitas biudas, y en pago de todo este daño, resçibele Roma con gran triumpho? Pues quieres otra mayor locura? murieron infinitos enla guerra, lleuase vno solo la gloria. Aquellos tristes aun no meresçieron para sus cuerpos sepultura, y yuame yo triumphando por las plaças de Roma. Por los dioses immortales te iuro, y esto passe entre mi y ti secreto, que quando desde el carro triumphal veya los tristes captiuos cargados de yerros, y contemplaua a infinitos thesoros ser malganados, y oya las cuitadas biudas llorar por sus maridos, y me acor-

daua de tantos amigos auer sido muertos, que si me alegraua enlo publico, lloraua gotas de sangre enlo secreto. No se qual es el hombre que de daño ageno toma plazer proprio. Y en este caso ni alabo los Assyrios, ni tengo inuidia alos Persas, ni me satisfazen los Maçedonios, ni aprueuo los Caldeos, ni me contentan los Griegos, alos Troyanos maldigo, y alos Carthaginenses condemno, porque no con zelo de iustiçia, sino con rabia de soberuia en sus tiempos a si y a sus reynos escandalizaron y a nosotros occasion de perdernos nos dieron. O Roma maldita, maldita fuiste, maldita eres, y mas maldita seras, porque si los hados no me mienten, y el juizio no me engaña, y fortuna el clauo no hinca, veran de Roma enlos siglos aduenideros lo que vemos agora delos reynos passados, y es, que como con tyrannia te heziste señora de señores, con iustiçia te tornen sierua de sieruos! O Roma desdichada, y muy desdichada te torno a dezir, porque estas oy tan cara de cordura y tan barata de locura! Por ventura eres tu mas antigua que Babilonia, mas hermosa que Elia, mas rica que Carthago, mas fuerte que Troya, mas poblada que Thebas, mas çercada que Corintho, mas torreada que Capua, mas deleitosa que Tyro, mas inexpugnable que Aquileya, mas venturosa que Numançia, y mas arriscada que Cantabria? Vemos que peresçieron estas, vestidas de tantas virtudes y guardadas de tantos virtuosos, y esperas tu permanesçer, enforrada de tantos viçios y poblada de tantos viçiosos? Ten vna cosa por cierto, que la gloria que agora es de ti fue primero dellos, y la destruyçion que agora es dellos sera despues de ti. O mi Cornelio, quieres que te diga, aunque no sin lagrimas, la perdiçion del pueblo Romano? Mando yo, que soy Emperador Romano, poner edictos de guerra, porque alguna tierra remota esta leuantada. Tocan la corneta para hazer gente, sacanse los pendones para criar capitanes. Es cosa de ver que luego como tienen vandera, tienen liçençia para cometer qualquiera vellaqueria. Los hijos dexan a sus

madres, los que estudian sus estudios, los criados sus señores, los officiales sus officios, porque so color de yr ala guerra no los pueda castigar la iustiçia. Ni tienen temor alos dioses, ni reuerençia alos pueblos, ni a sus padres obediençia, ni alas gentes verguença, aman el inusto oçio y aborresçen el iusto trabajo. Pues los exerçiçios que traen son donosos : vnos roban los templos y otros rebueluen ruidos, estos quebrantan puertas y aquellos hurtan las ropas, quando prenden los libres, quando sueltan los presos, las noches passan en juegos y los dias en blasphemias; finalmente para todo lo bueno son inhabiles y para todo lo malo libres. Pues que te dire de sus torpedades, las quales he verguença escreuirlas? dexan sus proprias mugeres, lleuan mugeres agenas, alas hijas de buenos desonran, a las moças bouas engañan, no ay huespeda que no fuerçen, ni vezina que no combiden; y lo peor de todo que las que van ponen dentera a las que quedan, y de esta manera ninguna escapa, o perdida la honra porque van, o lastimadas enel coraçon porque quedan. Piensas, Cornelio, que es poca la quantia delas mugeres que van ala guerra? bien sabes que a Greçia mas guerra le hizieron las mugeres Amazonas que no los crudos enemigos. No porque tenian menos gente, sino porque tenian mas mugeres fue vençido el Rey Pyro de Alexandro ; el monstruoso capitan Hanibal tanto tiempo fue señor de Italia, quanto no consintio muger enla guerra, y como se enamoro de vna moça de Capua, luego le vieron las espaldas en Roma; porque Scipion los reales de Roma alimpio de luxuria, por eso fue la inuençible Numançia assolada. Yo tuue en esta guerra delos Parthos diez y seis mill de cauallo, y ochenta mill peones, y treinta y çinco mill mugeres : fue en tanta manera el negocio, que desde la hueste huue de embiar a mi Faustina y otros senadores a sus casas mugeres que siruiesen alos viejos, y criasen alos niños. Y si esto hazen los pobres muy pobres, que haran sus capitanes? El dia que a vn patriçio le prueua el Senado

enel amphiteatro, y le lleua el consul por Roma consigo, y le ponen el aguila enlos pechos y la purpura enlos hombros, cresçe tanto en soberuia que no acordandose dela pobreza passada, luego piensa ser Emperador de Roma. Pues mira que hazen! Entretexense la barba, erizanse los cabellos, entonan las palabras, mudan las vestiduras, bueluen los ojos por paresçer a todos fieros; y finalmente aman ser temidos y aborresçen ser amados. Y no sabes que tan temidos quieren ser, que vn dia estando en Pentapolin vn capitan mio, yo le oyendo y el no me viendo, dixo riñendo a vna vieja huespeda suya : « Vosotros los villanos no cognosçeis capitanes de exercitos, hagote, madre, saber, que nunca tiembla la tierra, sino quando es amenazada de algun capitan de Roma, y jamas los dioses embian rayos, sino adonde nosotros no somos obedesçidos ». Pues mira, mi Cornelio, si has oydo el blason, oye el esfuerço! Yo te iuro que este capitan, dando yo vna cruda batalla, el solo fue el primero que se retiro enel campo y desamparo la vandera : el qual hecho auiendolo hecho a tal hora ayna me hiziera perder la batalla, la qual acabada, yo le hize cortar la cabeça. Infallible regla es, los que hazen mayores fieros, de hecho ser mayores couardes. En muchos libros lo he leydo, y aun de muchos lo he oydo, y aun en muchos lo he visto, que ni en hombre bien suffrido puede faltar esfuerço, ni hombre mal suffrido puede ser bien esforçado. Que mas quieres que te diga, mi Cornelio, delos agrauios que hazen por los reynos que passan y delos hurtos que hurtan enlas posadas donde posan? Hagote saber que no haze tanto daño la carcoma ala madera, la pulilla alas ropas, la çentella alas estopas, la langosta alas miesses, ni el gorgojo alos graneros, como vna sola capitania haze alos pueblos. Ni dexan bubalo que no matan, ni huerta que no hurtan, ni vino que no beuen, ni caça que no corren, ni toçino que no comiençen, ni moça que no retoçen. Pues mas hazen, que comen sin que paguen, y no siruen sin ser pagados : no ay

quien con ellos se pueda apoderar, si les pagan, luego juegan lo que resçiben y si no les pagan, luego hurtan o se amotinan. Ha venido el caso a tanto corrompimiento, que si los vieses, no dirias sino que es cada vno cabeça de amotinados, caudillo de homiçianos, origen de sediçiosos, ponçoña de virtuosos, pyrrata de cossarios y capitan de muy malos ladrones. No sin lagrimas lo digo, que es la burla tan burlada y va la cosa tan perdida, que a estos malauenturados aunque vemos que son nuestros enemigos domesticos, ni ay Emperador que los señoree, ni iustiçia que los castigue, ni miedo que los reprima, ni ley que los subiuzgue, ni verguença que los enfrene, ni muerte que los acabe, sino que ya como a hombres que no lleuan remedio, los dexamos comer de todo. O triste de ti, Roma, que no solia auer en ti esta malauentura! por cierto, enlos tiempos antiguos, quando tu eras poblada de verdaderos Romanos, y no como agora de hijos espurios, tan disciplinadas eran las huestes que salian de Roma, como las academias y philosophos que estauan en Greçia. Si las historias no me mienten, Philippo Rey Maçedo poderoso es tan nombrado enlas historias y su hijo Alexandro magno fue tan venturoso enlas guerras, porque tenian sus huestes tan corregidas que mas paresçia Senado que regia, que no campo que peleaua. A ley de bueno te iuro, y en pena del libro me pongo, que desde Quinto Çinçinato hasta el noble Marco Marçello, enel qual corrio la mayor prosperidad de Roma, tanto el pueblo Romano tuuo mayor gloria, quanto la disciplina militar fue muy bien corregida : y entonces nos acabamos de perder, quando nuestros capitanes se començaron a dañar. O, maldita seas, Asia, y maldito el dia que tomamos contigo conquista! el bien que se nos ha seguido hasta agora no le hemos visto, y el daño que de ti nos vino, para siempre sera llorado. Gastamos en ti nuestros thesoros y tu empleaste en nosotros tus vicios, en troque de hombres fuertes embiastenos tus regalos, expugnamos tus çiudades y tu trium-

phaste de nuestras virtudes, allanamos tus fortalezas y tu destruiste nuestras costumbres, de fuerça tu fuiste nuestra y de grado nos somos tuyos, iniustos señores somos de tus reynos y iustos vassallos de tus viçios; finalmente eres, Asia, sepulchro de Roma y tu, Roma, sentina de Asia. Contentar se deuiera Roma con la tierra de Italia que es vmbilico del mundo, sin que conquistara alos reynos de Asia por tomar lo ageno. De todas las cosas estoy contento que leo de mis antepassados, sino que çierto fueron vn poco soberuios, como nosotros sus subçessores somos atreuidos. Pues yo te juro que algun dia por la pena nos tornen cuerdos. Todas las riquezas y triumphos que nuestros primeros padres truxeron de Asia, ellas y ellos conel tiempo al fin huuieron fin, sino los regalos y viçios que en nosotros sus hijos hasta oy permanesçen. O, si supiesen los prinçipes que cosa es inuentar guerras en tierras estrañas, que trabajos buscan a sus personas, que cuidado a sus pensamientos, que alboroto a sus vassallos, que fin a sus thesoros, que pobreza a sus mugeres, que plazeres a sus enemigos, que daño a sus reynos naturales, y que ponçoña dexan a sus herederos proprios! Yo te iuro que si como yo lo siento, lo sintiesen, y como yo lo gusto, lo gustasen, no digo yo que derramando sangre por fuerça los tomasen, pero que aun de grado con lagrimas offresçiendoselos, no los quisiesen. Digote vna cosa si mi memoria no me engaña, que jamas capitan nuestro mato veinte mill Asianos conlas armas que lleuo de Italia, que no perdiese mas de dozientos mill Romanos con los viçios que truxo a Roma. Comer enlos Ausonios [en] publico, çenar en sus casas [en] secreto, vestirse las mugeres como hombres, los hombres vntarse como mugeres, traer mascaras los patriçios, y usar de olores los plebeyos y de purpura los Emperadores, estos siete viçios de Asia, Asia los embio presentados a Roma. Siete muy nobles capitanes los truxeron, cuyos nombres yo callo por no los infamar con estas culpas, pues fueron claros

con sus hazañas. Pues miren los prinçipes guerreros que prouecho sacan de tomar reynos estraños. Dexo delos viçios que cobran, delas virtudes que pierden, y veamos delos dineros que aman. Por çierto, no ay rey ni reyno puesto en estremada pobreza, sino toma con reyno estrangero estremada conquista. Preguntote, mi Cornelio, quien haze alos prinçipes perder sus thesoros, pedir los agenos, no abastarle los suyos, tomar delos templos, buscar emprestidos, echar tributos, inuentar cohechos, dar que dezir alos estraños y enemistarse conlos suyos, rogar a todos y tener neçessidad de cada vno, auenturar sus personas y despeñar sus famas? pues si no lo sabes, oye, que yo te lo dire. Los principes como se consejan como hombres, y biuen con hombres, y al fin al fin ellos son hombres, agora por soberuia que les sobra, agora por consejo que les falta, imaginan ellos y dizenles otros que si es grande su hazienda, ha de ser mayor su fama y que del no aura memoria, si no inuenta alguna guerra, y que el Emperador de Roma de derecho es señor de toda la tierra; y de esta manera, como es baxa su fortuna y altos sus pensamientos, permitten los dioses que pensando iniustamente ellos tomar lo ageno, iustamente pierden lo suyo. O prinçipes, no se quien hos engaña que podiendo con paz ser ricos, quereis con guerra ser pobres! Torno a dezir, no se quien hos engaña, que podiendo ser amados, quereis ser aborresçidos! Torno a dezir otra vez, no se quien hos engaña, que podiendo gozar dela vida segura, hos quereis cometer alos baibenes dela fortuna; y finalmente teniendo todos neçessidad de vosotros, vosotros hos poneis en neçessidad de todos! Aunque el prinçipe no tomase guerra, sino por no suffrir la gente dela guerra, deuria dexar qualquiera guerra. Preguntote, mi Cornelio, que igual trabajo a su persona, o que mayor daño a su reyno del rey pueden hazer sus enemigos, que hazen sus exerçitos? Los enemigos roban la frontera, mas los nuestros toda la tierra : aquellos puedenlos resistir, mas a estos no les osamos

hablar; los enemigos saltean vn dia y vanse, mas nuestras guarniçiones hurtan cada dia y quedanse; los Barbaros tienen algun miedo, mas estos no tienen alguna verguença, y al fin los enemigos quanto mas van, affloxan, y nuestros exerçitos cada dia mas se encrueleçen, y de tal manera, que alos dioses son reos, alos prinçipes importunos, y alos pueblos enojosos, biuiendo en daño de todos y sin prouecho de alguno. Porel dios Mars te iuro, y assi el enlas guerras rija mi mano, que mas quexas tengo cada dia enel Senado delos capitanes del Illyrico que de todos los enemigos del pueblo Romano. Mas temo criar vna vandera de çien hombres que dar vna batalla a cinquenta mill enemigos, porque aquella bien o mal los dioses y ventura despachanla en vna hora, mas con estos otros no puedo en toda mi vida. Pero que quieres que haga, mi Cornelio? assi fue, assi es, y assi sera: assi lo halle, assi lo tengo, y assi lo dexare: inuentaronlo nuestros padres, sustentamoslo nosotros sus hijos, y por su mal quedara a nuestros herederos. Direte vna cosa, y pienso que no yerro mucho en ella, que visto el mucho daño y ningun prouecho de esta gente, que suffrirla, pienso o es gran locura delos hombres o grauissimo açote delos dioses. Son los dioses tan iustos en toda iustiçia y tan verdaderos en toda verdad, permitten que pues nosotros a sinrazon en tierras estrañas hazemos mal a quien jamas hezimos bien, en nuestras casas proprias nos hagan mal aquellos alos quales siempre hezimos bien. Estas cosas te he escripto, mi Cornelio, no porque va nada en que las sepas, sino porque descansa mi spiritu en dezirlas. Panuçio, mi secretario, va a visitar esa tierra, y de camino dile esta carta. Ay te embio dos cauallos : pienso que son buenos. Las armas y joyas que tome alos Parthos ya las tengo repartidas, pero todavia te embio vn carro dellas. Mi Faustina te saluda y embia vn espejo muy rico a tu dueña, y vn joyel de pedreria preçioso a tu hija. Pido alos dioses a ti den buena vida,

y a mi buena muerte. Marco el tuyo escriue a ti, Cornelio el suyo.

Carta v. embiada por Marco Emperador a Torquato, vezino de Gayeta, consolandole en vn destierro : no declara la causa porque fue desterrado.

Marco, del monte Çelio, collega enel imperio, a ti, Torquato, vezino de Gayeta, patriçio Romano, salud a la persona y esfuerço contra la aduersa fortuna desea. Aura tres meses que vinieron tu carta a me traer, la qual ni mis ojos la han podido acabar de leer, ni muy menos a ella responder. Tiene-me tan triste tu tristeza, y tan penado tu pena, y tan lastimado tu lastima, que lo que tu lloras conlos ojos de fuera yo lo lloro conlas entrañas de dentro. Bien se que quanto ay del arbol ala sombra y del sueño ala verdad, tanto ay de oyr los trabajos de otra persona agena a gustarlos la persona propria : mas donde los amigos son verdaderos, entre ellos las penas son communes. Por vna cosa son de tolerar los graues infortunios, porque nos declaran quienes son los verdaderos amigos. Aca he sabido por tu carta como te desterraron de Roma proscripto y confiscada toda tu hazienda, y que de pura tristeza estas muy malo enla cama. Yo quisiera yr a uer y consolar tu persona, porque vieras quan de coraçon y voluntad lloraua tu desdicha. Pero si me tienes por verdadero amigo, cree de mi lo que creeria de ti, y es quan de veras siento este tu triste caso. Por çierto, si tu estas desterrado enel cuerpo, yo lo estoy enel coraçon, y si a ti tomaron la hazienda, a mi me robaron la buena compañia, y si tu caresçes de tus amigos, yo moro entre mis enemigos; pero pues no puedo remediar tu destierro con obra, quiero alo menos consolar tu spiritu con alguna palabra. Si no me engaña mi memoria, jamas te vi contento en esta vida, porque

enla prosperidad estauas empalagado y enla aduersidad tenias siempre hastio, y lo mas que agora siento es verte desesperado como si agora vinieses al mundo. Y torno a dezir que si no me engaña mi iuyzio, treinta y dos años te cognosçi en gran gloria, y agora quexaste de seis meses que ha buelto su rueda fortuna. O, Torquato, y agora sabes tu que los hombres cuerdos mas temen dos dias de prosperidad que dozientos de aduersa fortuna? O, quantos y quantas vezes y en quantas çiudades tu y yo hemos visto de sus prosperidades escapar con cargos agenos, viçios proprios y enemistades estrañas, de manera que la gloria vana y prosperidad caduca les duro pocos dias, y la lastima delo que perdieron, y las crudas enemistades que cobraron, les dura hasta oy en sus herederos! Porel contrario vemos a otros metidos a somorgujo delas tribulaçiones, los quales escapan despojados de viçios, enforrados de virtudes, emulos delo malo, zeladores delo bueno, amigos de todos y enemigos de ninguno. Que mas quieres que te diga? sino que los dichosos son vençidos enla paz, y los desdichados vienen vençedores dela guerra. Pues paresçeme a mi, si te paresçe a ti, o mi Torquato, que no menos neçessidad tienen de buen consejo los prosperos muy prosperos que de remedio los tristes muy tristes, porque no menos se cansan los que siempre van camino llano, que se quebrantan los que a vezes suben cuesta arriba. Por tu letra cognosçi como al tiempo que esperauas mayor descanso en tu persona, te ha succedido mas al reues la fortuna. No te espantes de esto, ca puesto que toda mudança nueua cause nueuo desasosiego enlo presente, empero es causa de mayor firmeza enlo futuro. Por çierto, el arbol no da tanto fructo donde nasçe, como donde se traspone, y los olores tanto son mas odoriferos, quanto mas molidos. Dime, te ruego, morando tu enel mundo, siendo hijo del mundo, y amando el mundo, que esperauas tu del mundo sino cosas del mundo? mundo fue siempre, mundo es agora,

munda sera, y como mundo a sus mundanos tractara. Si cognosçieras a ti y a tu flaqueza, si cognosçieras ala fortuna y a su mudança, si cognosçieras alos hombres y a sus maliçias, si cognosçieras al mundo y a sus halagos, alçaraste a tu mano con honra, y no te dispidieran ellos con infamia. O, quan desarmados esperamos ala fortuna! o, quan sin reçelo passamos la vida! o, quan sin cuydado tomamos el sueño! o, quan abobados nos fiamos del mundo! porque assi fiamos de su palabra como si jamas huuiese hecho a ninguno ninguna burla! Yo no digo que lo oymos conlos oydos, ni lo leymos enlos libros, sino que lo vemos cada dia con nuestros ojos, a vnos hombres resbalar y perder la hazienda, a otros tropeçar y perder el credito, a otros caer de ojos y perder la honra, a otros atollar y perder la vida, y con esto piensan todos ser libres por priuilegio a donde jamas ninguno fue priuilegiado? O mi Torquato, de vna cosa soy çierto y tengan todos por aueriguado, que son de tan mala yazija los hombres de quien nasçimos, y es tan fiero animal el mundo con quien biuimos, y es tan enconada serpiente la fortuna con quien tractamos, que acoçeados de sus pies, o mordidos de sus dientes, o arañados de sus vñas, o enconados de su poncoña, ninguno toma la muerte, ni menos passa la vida. Y si a caso vieres alguno passar larga vida sin auer algun reues de fortuna, no le tengas inuidia, que no es por su dicha, sino por su mayor desdicha. Es el mundo tan maliçioso que alli aguarda armarle la çancadilla, adonde despues le derrueque con mayor lastima. Mas ayna mueren los muy sanos con enfermedad de pocos dias, que los muy flacos con mal de muchos años. Esto digo porque yo tengo por mas seguro, el hombre misero, pues no puede passar sin miseria, que los trabajos guste poco a poco y no que los trague todos iunctos. Muchas cosas se comen a pedaços, las quales ahogan comidas iunctas: porque diuersos trabajos suffrimos en diuersos dias, los quales todos nos acabarian en vn dia. Pero pues los dioses lo

quisieron permittir, y en tu desdicha huuo de caer, que el rio saliese de su madre, y lo que pensauas tener mas seguro, a ti y a ello hallases en mayor peligro, appliquemoste algun socroçio porque no pierdas la fama buena, pues has perdido la hazienda mala. Dime, te ruego, Torquato, porque te quexas como enfermo, porque das bozes como loco, porque sospiras como desesperado, porque lloras como niño? Subiste por el rebenton, y quexaste porque te cansas? Enuestistete por la çarças, y querellas que te rompen las ropas? Caminas por las piedras, y lloras porque tropieças? Quesistete enriscar, y pensauas de no caer? Y finalmente assentaste conel mundo, y pensauas ser librado enel çielo? Quieres tu saluo conducto dela fortuna enemiga de muchos, no te lo podiendo dar naturaleza que es madre de todos? Vna cosa te quiero preguntar: prometerte ha para siempre la mar seguridad, el çielo serenidad, el verano nieues, el inuierno flores? no, por çierto. O mi Torquato, lo que no te puede prometer naturaleza, tu piadosa madre, pensauas que te lo auia de dar la fortuna, que es tu iniusta madrastra? Esta regla ten por çierta y jamas la pongas en oluido, que todos los cursos naturales son subiectos a mudança cada año, y todos los mundanos que rastrean tras la fortuna han de padesçer eclypsi cada momento. Pues los bienes naturales no pueden estar siempre en vn ser, siendo neçessarios, iusta y iustissima cosa es que los bienes de fortuna perezcan, pues son superfluos. Muy iniustos fueran los dioses iustos, si lo que es en daño de tantos, hizieran perpetuo, y lo que es en prouecho de todos, lo criaran caduco. No quiero hablar mas de tu prosperidad enel tiempo passado, sino que vengamos agora al destierro que padesçes enel tiempo presente. La sospechosa fortuna, quando a tu puerta hazia almoneda, ella sabiendo lo que vendia y tu no lo que comprauas, diote lo caro barato y lo barato vendiote muy caro; diote lo agrio por dulçe, y lo dulçe tornote por agrio; lo malo te dio por bueno, y lo bueno te torno malo; y final-

mente engañote enel iusto preçio, tu no pensando que te hazia daño. Y puesto que ella fue maliçiosa enel vender, no menos fuiste tu neçio enel comprar, quanto mas que enla tienda dela fortuna es sospechosa toda mercaderia. O, tristes de nosotros, que no se venden sino mentiras en esta feria, y no se fian sino sobre prendas de nuestra fama, y no se pagan al fin, sino conel escote de nuestra vida, y lo que es de mayor lastima, sabiendo todos que contigo, o fortuna, han de perder, todos a porfia de ti, o maldita, quieren comprar! Espantado me tienes, Torquato. Teniate yo por cuerdo y sabio, y agora pregonaste por loco perdido! Por cierto, quando te vi que eras moço en Gayeta, yo te iuzgue ser digno dela gouernaçion de Roma, y agora que eres viejo no meresçes sino que te echen en vna galera. O, quanto ay que cognosçer en vn hombre! no ay cabeços de altas sierras que con los pies no se coçeen, ni ay tan profunda mar que al fin con plomo no la aplomen, y el coraçon de vn hombre en çien años no ay quien le alcançe. Dime, ruegote, que esperauas tu dela fortuna despues de tanta fortuna? viuiendo enel mundo, pensauas ser immundo? Anden y anden los hijos dela vanidad, que al fin sus deseos desordenados no quitaran al mundo sus ruindades antiguas. Lo que no hizo fortuna conlos que ella sublimo hasta los çielos, esperauas tu que lo haria contigo abatido hasta los abismos? O loco Torquato, pensauas tu de yr por la mar sin peligro, comer carne sin hueso, beuer vino sin hez, andar camino sin piedras, comprar trigo sin paja? Quiero dezir, pensaste cobrar hazienda mala sin detrimento de tu fama buena, y sustentar la fama buena sin perder la hazienda mala? Querria saber de ti que es lo que esperauas, pues al mundo tanto tiempo rostro hazias? Treinta y dos años estuuiste en su graçia: tiempo era ya que huuieses tu y ella alguna renzilla. A Bello, Rey delos Assyrios, no espero sino siete años prosperidad, ala Reyna Semiramis solos seis, a Labello,

Rey delos Laçedemonios çinco, a Lucreto, Rey delos Caldeos, quatro, a Alexandro, Rey delos Griegos, tres, a Amilcar, el gran Carthaginense, dos, al nuestro Cayo Romano vno solo: y a infinitos antes y despues de estos no les dio alguno. Pues siendo tu el mas ascondido por linaje, el mas boto por ingenio, el mas poco en persona, el mas obscuro en fama, el mas infimo en merito, y con todo esto sublimote la fortuna, pues porque te quexas dela fortuna? Si tu fueras cuerdo, en todos treinta años nunca comieras sin cuidado, ni hablaras sin sospecha, ni dormieras sin sobresalto, pensando enlo que tu podias errar y enlo que la fortuna te podia empeçer o enlo que los hombres malignos te pueden engañar. Quien tantos tiempos y de tantos enemigos estaua cercado, yo no se como podia vn momento tomar el sueño seguro. O Torquato, Torquato, tiene tantos despeñaderos el mundo, y sabemos tan mal tenernos en ellos los mundanos, que a penas somos caydos, quando de pies y manos como esclauos nos tiene atados. Y porque, aunque queramos, no podamos soltarnos, embosca nuestras personas en viçios, esfuerça nuestros neruios a males, desmaya nuestros coraçones enlas virtudes; y finalmente echando a nuestra anima pasmo, y a nuestro iuyzio modorra, y a nuestro gusto mudandole el gusto, permitte [1] que nuestros males con vn cruxido como bestias los mostremos sentir, pero no como hombres los osemos dezir. Y que esto sea verdad, o, quantos vemos saberse perder, y o, quantos y quantas saberse quexar, y jamas ninguno se sabe valer! Estas pocas cosas te he escripto porque de aqui adelante biuas con mayor cuidado. El potro que me embiaste sale muy bueno, el podenco vino bueno, sino que esta todo sarnoso, la ternera era muy gorda, y yo quisiera que la comieramos luego, y mi Faustina porfio a guardarla, y pienso se la hurtaron dela huerta. Ay te embio

1. *Le Ms :* Modorra permitten.

vnos dos mill sextercios para socorro de tus trabajos. Enlo que toca a tu destierro, auida oportunidad, yo lo despachare enel Senado. La consolaçion delos dioses y el amor delos hombres sea contigo, Torquato, la assechança delos malos y la ira delas furias se aparten de mi, Marco. Mi Faustina te saluda y de su parte y dela nuestra a tu suegra y muger nos encomienda. Marco desde Roma escriue a ti, Torquato de Gayeta.

Carta vi. de Marco Emperador embiada a Domiçio, vezino de Capua consolandole en vn destierro, el qual fue desterrado por vn ruido que se leuanto en Roma entre el y otro vezino sobre vn cauallo.

Marco, orador Romano y oriundo del Monte Celio, a ti, Domiçio, Capuano, salud y consolaçion enlos dioses consoladores. El inuierno erizado ha leuantado en esta tierra muy gran viento, y el gran viento ha despertado muchas aguas, y las muchas aguas han causado muchas humidades, y las muchas humidades crian muchas enfermedades, y entre todas las enfermedades de esta tierra es vna la gota de mi mano y la çiatica de mi pierna. Por la salud de mi Faustina, que ni puedo andar ni menos escreuir. Digolo, porque no puedo escreuirte tan largo como lo requeria el caso, y aun lo meresçia tu meresçimiento y lo deseaua mi deseo. Dichcme han que por occasion de vn cauallo reñistes tu y Patriçio, tu vezino, y a ti desterraron de Capua, y a el pusieron enla carçel Mamortina. Confiscaronte los bienes, desterraronte los hijos, y derrocaronte la casa, y sobre todo, quitaron de senador a tu nieto, y a ti priuaron por diez años del Senado. Dizenme que estas tal que de dia lloras, de noche velas, en compañia mueres, conla soledad descansas, aborreçes el

plazer, amas la tristeza: y no me marauillo, porque los coraçones tristes llorando biuen, y riendo mueren. Gran dolor tengo por verte perdido, pero muy mayor por tan poca cosa auerlo perdido, que por vn cauallo se leuantase tan gran ruido y se perdiese todo tu estado. O, quan varia es la fortuna, y en quan poco acontesçe vna desdicha! Delante los ojos traemos los males y no los vemos, conlas manos los palpamos y no los sentimos, so los pies los traemos y no los cognosçemos, ala oreja nos hablan y no los oymos, dannos muchas bozes y no los entendemos, y esto es porque no queremos; finalmente, entonçes sentimos el peligro, quando ya no lleua remedio. Por çierto, con pequeño ayre se derrueca la fruta, con pequeña çentella se abrasa la casa, con pequeña roca se hiende la nao, en pequeña piedra se lastima la espenilla. Quiero dezir, muchas vezes delo que no teniamos miedo nos nasçio todo el peligro Enla fistola çerrada, que no abierta, pone peligro el çirujano; enlos baxos profundos, que no enlas olas altas, se teme el piloto; y dela celada secreta, que no dela vandera publica, se recata el buen guerrero. Quiero dezir que no delos estraños sino delos suyos, no delos enemigos sino delos amigos, no dela guerra muy cruda sino dela paz mas segura, no del publica daño sino del occulto peligro se deue guardar el hombre cuerdo. O, quantos hemos visto, que enlos desastrados casos dela fortuna, la fortuna no los pudo derrocar, y a poco de tiempo, por estar descuidados, con gran ignominia les hizo caer! Pregunto que quietud puede tener la persona, ni quien se fiara jamas dela prospera fortuna? pues por vna cosa tan liuiana vimos tan gran ruido en Roma y tanta perdiçion en tu casa. Viendo lo que veo ya ni quiero temer alos ventisqueros delos trabajos, ni creer ala serenidad delos plazeres, ni me espantaran sus truenos, ni me creere de sus halagos, ni quiero plazer por lo que queda, ni pena por lo que quita, ni velare porque me diga verdad, ni me desuelare por que diga mentira, ni reire porque me

quiera, ni llorare porque me despida y si no sabes la causa de esto, pues oye, yo te la dire. Es nuestra vida tan dubdosa y la fortuna tan repentina, que ni siempre hiriendo amenaza, ni siempre amenazando hiere. El hombre cuerdo ni ande con tanta çoçobra que piense a cada baiben caer, ni biua tan descuidado que no piense aun enlo muy llano tropeçar; porque la falsa fortuna muchas vezes frecha y no hiere, y otras hiere y no frecha. Creeme vna cosa, Domiçio, que aquella parte dela vida es mas peligrosa, que el mucho descuido la haze segura. Quieres ver esto ser verdad? Mira a Hercoles que escapo de tantos peligros por mar y por tierra, y despues vino a morir a manos de vna su amiga. Laomedon no peligro sobre Troya, y mataronle en su casa. El muy venturoso Alexandro no murio guerreando toda la tierra, y acabole vn poco de ponçoña. El animoso Cayo Cesar librose de cinquenta y dos batallas, y despues assentado enel Senado le dieron veinte y tres puñaladas. Asclipio, hermano de Pompeyo, no peligro que anduuo veinte años por la mar cossario, y despues se ahogo sacando agua de vn pozo. Diez capitanes que tuuo Scipion consigo en Aphrica, los quales por aquellas venturosas guerras sospecharas que tales fuesen sus personas, por çierto, burlando en vna puente cayeron y todos iunctos se ahogaron. Drusio el bueno, auiendo vencido alos Parthos, el dia de su triumpho yendo enel carro, cayo vna teja que le hendio la cabeça, de manera que aquella gloria vana fue fin de su vida buena. Que mas quieres que te diga? bien sabes que a Luçia mi hermana, teniendo vna aguja enlos pechos y vn hijo enlos braços, dando el niño vna puñada burlando ala madre, por aquella parte açerto entrar el aguja por donde saco el alma ala madre. Heneo Rupino consul destinado contra los Germanos, el qual, aunque fue en nuestros tiempos, en esfuerço y armas no le sobrepujo alguno delos passados, peynandose sus canas el buen viejo, metiosele vna brizna por la cabeça y hizosele vna postema, por cuya

occasion se acabo su vida honrada por vna occasion tan pequeña. Que te paresçe, Domiçio? que como digo de estos pocos, te podria traer otros por exemplo infinitos. Que infortunio despues de tanta fortuna, que ignominia despues de tanta gloria, que desdicha despues de tanta dicha, que descante tan malo de muerte despues de prinçipio tan bueno de vida! Yo siendo ellos no se que me querria, pero ellos siendo yo, antes eligiria trabajosa vida y honrosa muerte que mala muerte y honrada, vida. De mi paresçer, el que quiere ser hombre entre los hombres y no bestia entre las bestias, deue trabajar mucho por bien biuir, y muy mucho por mejor morir; porque al fin al fin la muerte mala pone dubda enla vida buena, y la muerte buena es escusa dela vida mala. Ya te escreui enel prinçipio dela carta que con estas humidades me maltractaua la gota, y por satisfazer a tu deseo, quisiera escreuirte mas largo de mi propria mano. Dos dias ha que pelean el amor que tengo y el dolor que me tiene : mi voluntad te desea escreuir y mis pulgares no pueden la peñola tomar : el remedio de esto es, que pues yo no puedo lo que quiero como tuyo, quieras tu lo que yo puedo como mio. Mi Faustina te saluda, y con mis males no anda bien dispuesta. Hanle dicho que se te paresçe mucho la herida dela cara, ay te embia vn peso de balsamo porque no se parezcan los puntos della. Si hallares almendras verdes y nuezes quajadas y nochizos de campo, Faustina te ruega se las embies de este camino. Hallome con pocos dineros : ay te embio vna ropa y a tu muger vna saya. No mas, sino que ruego alos dioses te den lo que yo deseo para ti, y a mi den lo que tu deseas para mi : y aunque por mano agena, escriuote de coraçon proprio.

CARTA VII. EMBIADA POR MARCO EMPERADOR A CLAUDIO Y CLAUDINA, PORQUE SIENDO VIEJOS BIUIAN A MANERA DE MOÇOS, ES LETRA DE NOTAR.

Marco, del Monte Çelio, a vosotros, Claudio y Claudina, marido y muger moradores en mi barrio, salud vos desea y esta carta vos embia. Por cierto, amigos que me sois en cargo porque a todos los que vienen pregunto de vuestras personas y a todos los que van doy para vosotros encomiendas. Si de mi sois bien queridos, preguntadlo a vuestros coraçones, y si en vuestro pecho estoy por sospechoso amigo yo me doy por condemnado. El crudo oluido que puede causar mi absençia, espero que le desterraran las muy buenas obras que resçebistes alla de mi persona. Si en alguna cosa hos he tractado mentira, en ninguna cosa hos pido me tracteis verdad, pero pues siempre hos fui buen vezino, si mi honra alla hos huuiere menester, sedla buenos amigos. El que de coraçon ama, ni en absençia oluida, ni en presençia se descuida. Gayo Furion, tan amigo mio como pariente vuestro, passando que passaua a Alexandria me dixo muchas cosas de alla de Roma. Y entre las otras cosas fue vna, la qual me causo mucha risa quando la oy y no menor lastima quando en ella mas pense. Algunas cosas luego luego tomamos en burla, que despues bien rumiadas nos acarrean mucha pena. Dizenme que estais muy viejos al paresçer de todos, y muy moços a juizio vuestro, y que assi hos vestis de nueuo como que huuiesedes de yr al talamo, y quando hos honran por viejos hos mostrais muy enojados, y que en ver correr los pallios no sois vosotros los postreros, y que no ay liuiandad en Roma que no se registre en vuestra casa y assi hos dais a plazeres como quien nunca espera pesares; y finalmente, quando hos auiades de alçar a vuestra mano, entrais a soldada de

nueuo al mundo. Por çierto, amigos y vezinos, hablando con deuido acatamiento, yo tengo gran verguença de vuestra desuerguença y no poca pena por vuestra mucha culpa. Muchas culpas ay que aunque sean graues, el descante de sus desculpas las hazen leues, y otras, aunque sean pequeñas, por no les hallar corte de desculpa se hazen grandes. Por los dioses hos juro que a vuestras culpas yo no hallo vna occasion con que las escuse, aunque veo hartas con que las condemne. Por eso mandadme perdonar, que si no fuere tan recatado enel hablar, no es mucho, pues vosotros no lo sois enel biuir. Por çierto, yo no niego que tu, Claudio, no ayas sido muy suelto en tu persona, y tu, Claudina, muy hermosa enla cara, y que a tus fuerças tengan embidia muchos y a tu muger deseauan para si todos, pero pregunto ala moçedad del vno y ala hermosura del otro: que teneis dela vanidad passada y que galardon esperais enla estrecha sepultura? O, bobos bobos, y agora sabeis que buela el tiempo sin mouer las alas, camina la vida sin alçar los pies, esgrime la fortuna sin mouer los braços, se despide el mundo sin dezirnos nada, se co sume la carne sin que nadie la sienta, se passa nuestra gloria como si nunca fuera; y finalmente nos saltea la muerte sin llamar primero al aldaua? Por çierto, es impossible de la sangre hazer neruios, delas venas hazer huesos, del despeñadero hazer camino, delo possible hazer impossible, y de lo impossible hazer possible: quiero dezir, que ninguno piense que la flor muy verde dela iuuentud no se ha de tornar marchita enla vejez. O mundo y como eres mundo, es tan poca nuestra fuerça y tan grande nuestra flaqueza, que tu lo queriendo y nosotros no te resistiendo, enel golfo mas peligroso nos engolfas, y enlas breñas mas espesas nos emboscas, y por las sendas mas çerradas nos descaminas, por los caminos mas pedregosos nos adiestras: quiero dezir que enlos riscos de mayores fauores nos enriscas, porque de alli con vn puntapie despues nos despeñes! O mundo, enel qual

todo es mundo, çinquenta y dos años ha que en ti nasçi, enlos quales todos nunca me dixiste vna verdad y tomete en diez mill mentiras, nunca cosa te pedi que no me la prometieses, nunca cosa me prometiste que jamas tu me la dieses, nunca contigo tracte que no me engañases, jamas a ti me llegue que no me perdieses, nunca vi en ti cosa porque te huuiese de amar y todo quanto en ti via era digno de aborresçer! y con todo esto, no se que ay en ti, o mundo, o que falta en nosotros tus mundanos,, que si nos aborreçes, no te sabemos aborresçer; si nos riñes, sabemos dissimular; si nos acoçeas, queremoslo suffrir; si nos das de palos, queremoslo callar; aunque nos despides, no nos queremos ir; y lo peor de todo, queremos mas seruir a ti debalde y con trabajo que alos dioses con premio y descanso. Por los immortales dioses iuro, que muchas vezes hago cuenta con mis años del tiempo passado; otras vezes rebueluo mis libros para ver lo que he leido; y no menos alguna vez pregunto a mis amigos porque me den algun consejo, y es por saber en que esta esto que quiero dezir. Estando yo leyendo en Rhodas rhetorica, teniendome alli Hadriano mi señor, siendo de edad de veinte y vn años, mi carne iuuenil no menos flaca que tierna, puesta en aquella primeravera, hallose en soledad, y la soledad con la libertad olieron al mundo, y oliendole sentile, y sintiendole seguile, y siguiendole alcançele, y alcançandole asile, y asiendole probele, y probandole gustele, y gustandole amargome, y amargandome aborreçile, y aborreçiendole dexele, y dexandole tornose y tornandose reçebile. Y de esta manera çinquenta y dos años de vn pan hemos comido y en vna casa hemos morado, quando yo le via brauo, seruiale; quando el me via triste, regalauame; quando yo le via prospero, pediale; quando el me via alegre, engañauame; y asi nos estamos hasta oy sin el me despedir ni querer yo del ser despedido. O mundo, tienes tanto tino en tus desatinos que nos traes a todos desatinados! Despues que nos dexamos prender,

jamas nos quieres soltar, si a dicha sacamos el pie del çepo, echasnos luego los grillos, y si acaso limamos los grillos, prendesnos conlas esposas, quiero dezir que aunque el camino sea estrecho, la senda fragosa, la iornada larga y la carne flaca, jamas estan nuestros cuerpos sino cargados de viçios, y nuestros coraçones llenos de cuidados. De vna cosa estoy marauillado y no puedo tomarme tino, y es esta : sin que ninguno nos constriña, ni interesse alguno nos vaya, podiendo ir por la puente, rrodeamos porel vado; estando el vado seguro, nos auenturamos al golfo; estando el camino seco, nos ymos por los trampales; teniendo manjares de vida, buscamos ponçoña de muerte; iuramos de nos perder, podiendo bien açertar; sin interesse cometemos la culpa, viendo venir con ella la pena; y finalmente, porque nos tengan por buenos assestamos enel blanco delas virtudes, y desarmamos enel terrero delos viçios. Vna cosa quiero confessar, y aunque sea en infamia mia, por ventura enlos siglos aduenideros sera en prouecho ageno : en çinquenta y dos años de mi vida yo he querido probar todos los viçios de esta vida por ver si ay en que se satisfaga la maliçia humana; y despues de todo esto visto, halle que quanto mas como, me muero de hambre; quanto mas beuo, tengo mas sed; quanto mas huelgo, mas me quebranto; quanto mas duermo, estoy desuelado; quanto mas tengo, estoy cobdiçioso; quanto mas busco, mucho menos hallo; y finalmente, jamas pene por cosa que despues no me empalagase y luego de otro appetito no tuuiese. Ninguno piense, mientras biue enla carne, satisfazer ala carne. Podra [1] ella quitarnos la vida, mas nosotros no a ella su desordenada cobdiçia. Yo querria mucho saber delos dioses porque hizieron finitos a nuestros dias, e infinitos a nuestros malos desees. O dioses crueles, que es esto? nunca auemos de passar n dia bueno de vida, sino que en gustaduras de esto y de

1. *Le ms :* Foder podra.

aquello se nos ha de passar la vida, y que sobre todo sea vn sueño la vida, y el despertador della sea la muerte! Sepan los que no lo saben que el mundo toma nuestro querer, y nosotros de voluntad se le queremos dar, y tomado nuestro querer, del haze el nuestro no querer; y porque no nos resabiemos, loa que loemos el tiempo passado con tal que biuamos enel tiempo maldito presente : para las virtudes ponenos buenos deseos con tal que para los viçios se queden todas las nuestras obras. Esto todo he dicho por vosotros, Claudio y Claudina, que quando de setenta años no quereis salir dela carçel del mundo, teniendo los pies podridos delos grillos, que esperaremos delos moços de veinte y çinco años? Si no me engaña mi memoria, quando yo alla estaua, teniades nietos casados y visnietas desposadas. Pues pareçeme a mi, que venidas las guindas, no deuen ya tener sazon las çerezas; y quando se ençierra el mosto nueuo para los hombres, echan el borujo seco alos muradales. No penseis, amigos, que se suffre tener muchos nietos en casa y pocos años la persona, porque pocas vezes veinos flor y fructa estar iuncta, sino quando tiene sazon lo vno, esta marchito lo otro. Estado he pensando entre mi que es lo que vosotros podriades auer hecho para acortar los años y paresçer moços, y no se otra razon, sino que quando casastes a Lamberta, vuestra hija, con Drusio, y a Macrina, la nieta, con Lamberto, que todos eran muy mochachos, y como hos sobraua edad y hos faltaua hazienda, que les distes a cada veinte años delos vuestros en lugar delos dineros del dote; y de esta manera descargasteshos de años proprios y cargasteshos de dineros agenos. No menos me ha passado por el pensamiento, que como paño corto en manos de texedor falso, hos aueis puesto en tirador y percha para tirar y alargar la vida. Si fuesedes çerapez de çapateros blanda que tirandose haze corteza, bien seria; mas vosotros no sois sino fruta de auellanos y muy liuianos, que de fuera esta muy seca y de dentro car-

comida. Porel amor que hos tuue y por la vezindad que me tuuistes, mucho quisiera, amigos, como hos cognosçi moços y muy moços, cognosçeros viejos muy viejos : no digo enla edad que hos sobra, sino enel seso que hos falta. O Claudio y Claudina, hagohos saber que sustentar la moçedad, deshazer la vejez y alargar la vida y oxear la muerte, no es en mano delos hombres que lo desean, sino enla delos dioses que lo dan, los quales segun su iustiçia y no nuestra cobdiçia nos dan la vida por peso y la muerte sin medida. Vosotros no sabeis que nuestra naturaleza es corrupçion de nuestro cuerpo, y nuestro cuerpo es mollidor de nuestros sentidos, y nuestros sentidos son alcaydes de nuestra anima, y nuestra anima madre de nuestros deseos, y nuestros deseos verdugos de nuestra iuuentud, y nuestra iuuentud atalaya de nuestra vejez, y nuestra vejez espia de nuestra muerte, y la muerte meson de nuestra vida, enla qual la moçedad se nos va por pies y dela vejez no podemos huir caualgando? Preguntohos vna cosa. Que hallais enla vida porque hos contente la vida despues de ochenta años de vida? o vosotros aueis sido buenos o malos : si buenos, no temais ir a gozar conlos dioses buenos, si malos, tambien desead la muerte porque no seais mas malos, y si no, iustamente hos pueden matar por iustiçia, ca el que en setenta años ha sido de mala vida, no espere jamas su emienda. Quando el gran Pompeyo y el animoso Julio Cayo se enemistaron y en muy crudas guerras ciuiles vinieron, enlas quales a Roma infamaron y a ssi mesmos perdieron, cuentan los annales de sus tiempos que vinieron en fauor de Julio los de Occidente, y en socorro de Pompeyo toda Oriente, entre los quales vinieron vna gente barbara, moradores alas otras vertientes delos montes Ripheos que corren ala India. Tenian estos por costumbre que quando llegauan a edad de çinquenta años, hazian grandes hogueras de fuego y alli se quemauan biuos y se sacrificauan alos dioses, y aquel dia los parientes y hijos

hazian gran fiesta, y comian las carnes medio quemadas, y beuian en vino los poluos delos huesos. Fue visto esto todo por los ojos de Pompeyo, porque algunos complieron los çinquenta años en su campo. O siglo dorado, que tales hombres tuuo! O gente bien auenturada, que en todos los siglos aduenideros dexaron de si tal memoria! Que menospreçio de mundo, que oluido de si mesmos, que acoçear de fortuna, que açote para la carne, que en poco tener la vida, quan en menos tener la muerte pudo ser mayor? O, que freno para viçiosos, que espuelas para virtuosos, que confusion para los que aman la vida y que exemplo para no temer la muerte nos dexaron! pues estos menospreçiauan la vida propria, por çierto, bien es de pensar que no moririan por tomar hazienda agena : de pensar que nunca ha de auer fin nuestra vida, jamas ha fin nuestra cobdiçia. O gloriosa gente, y diez mill vezes bienauenturada, que dexada la sensualidad y vençido el natural querer biuir, no creyendo alo que viades, teniendo la fee enlo que nunca vistes, como quien no dize nada fuistes alos hados ala mano, salistesle ala fortuna al camino, distes çancadilla ala vida, hurtastes el cuerpo ala muerte, ganastes honra con los dioses, no que hos alargasen mas vida, sino que tomasen lo que hos sobraua de vida! Archagato, çirujano, y Antonio Musa, medico, y Esculapio padre dela medicina, pienso que poco ganaran en aquella tierra! Quien mandara aquellos Barbaros xaroparse ala mañana, tomar pildoras ala noche, serenar sueros, tomar ordiates, vntar el higado, hazer lauatorios, sangrarse oy y purgarse mañana, comer de vna cosa y abstenerse de muchas? no es de creer que quien debalde buscaua la muerte, diera dineros por alargar la vida. Pues paresçeme que aquellos de çinquenta años y vosotros de ochenta, si sois mayores enla edad, que alo menos seais iguales enla cordura y si no quisieredes tomar la muerte dulce, alo menos emendad la vida mala. Acuerdome aura muchos años, que Fabriçio, nuestro vezino,

me tenia armada vna burla, dela qual, si vosotros no me desengañaredes, se me siguiera mucha deshonra, y pues entonçes me hezistes tan buena obra, querriahoslo pagar enla mesma moneda. Hagohos saber, si no lo sabeis, pobres viejos, que estais ya tales que teneis los ojos lagañosos, las narizes humidas, los cabellos blancos, el oyr perdido, la lengua torpe, los dientes caidos, la cara arrugada, los pies hinchados, las espaldas corcobadas y los pechos ahogados; finalmente, si supiese hablar la sepultura, como a caseros suyos hos podia pedir por iustiçia viniesedes a poblar su casa. Por çierto, gran compassion es de tener ala iuuenil ignorançia, porque entonçes se le abren los ojos para cognosçer los infortunios de esta vida quando es tiempo ya de çerrarlos y entrar enla sepultura. Y de aqui viene que en vano alos moços vanos damos consejo, porque la iuuentud es sin experiençia delo que sabe, sospechosa delo que oye, incredula delo que le dizen, menospreçiadora del ageno consejo y muy pobre del suyo proprio. Pero yo hos digo, Claudio y Claudina, amigos, que yo halle sin comparaçion no ser tan mala la ignorançia que tienen delo bueno los moços, como la obstinaçion que tienen enlo malo los viejos. Malo es no saber lo que el hombre deue y puede saber, pero muy peor es tener el saber del sabio y la vida del bruto. O cuitados de viejos, que oluidandohos a vosotros mesmos, correis por postas la vida y nunca mirais que aueis de ser, hasta que sois lo que no querriades, sin poder tornar atras! y de aqui viene que lo que hos falta dela vida, quereislo supplir con locura. Pues despertad, los que enel sueño estais ahogados, abrid los adormeçidos los ojos, acostumbrad bien a obrar los vagabundos, aprended lo que hos cumple los simples; y finalmente conçertahos de espaçio conla muerte, antes que hos haga execuçion enla vida! Çinquenta y dos años ha que me conosçen y conosco alos de este mundo, que jamas conosçi vieja cargada de tantos años, ni viejo tan podridos los miembros, que no tuuiesen

el coraçon sano para pensar ruindades y la lengua entera para dezir mentiras. Mirad, pobres viejos, paresçeme que pues es passado el verano, alçeis con tiempo de heras, y si hos queda poco del dia, hos deis priesa a tomar posada : quiero dezir que si el dia passastes enla mar con peligro, la noche dela muerte hos tome en puerto saluo, las burlas passen por burlas y las veras tomemos por veras, conuiene a saber, que si hos conosçimos moços atreuidos, hos vean ya todos viejos muy retraidos. Quando el cauallero passa la carrera, no le culpan que el cauallo lleue descrinadas las crines, mas llegado ya a su puesto, justo es que adereçe su cauallo. Y no hos engañe lo que suele engañar a muchos, y es, que por eso sereis tenidos, porque teneis muchos dineros : bien creo yo que hos seguiran muchos y hos ternan embidia todos, pero creedme, que al fin al fin la honra antes se da al moço pobre y virtuoso que al viejo rico y viçioso. Podra [1] el rico ser mas tenido de pobres y acompañado de cobdiçiosos, mas el pobre y virtuoso sera mas amado y menos aborresçido. Que mayor confusion puede ser ala persona, ni igual afrenta a nuestra madre Roma, que ver por las plaças y cantones no menos ruar los viejos que se caen de podridos, como los moços que agora çiernen para pampanos? Que cosa es ver los viejos de nuestro tiempo componer las canas, hazerse a menudo la barba, traer el çapato muy iusto, la calça assaz estirada, la camisa muy descubierta, el pallio todo encarnado, la insignia de Roma muy esmaltada, argolla de oro ala garganta y tintinabulos enla ropa, nacre enlos sombreros como Griegos y perlas enlos dedos como Indios, de coco las ropas como histriones y largas como de flamines; finalmente, lo que es peor de todo que quando la muerte los emplaza, responden que quieren seruir de nueuo vna dama! O, quantos y quantos he conosçido yo en Roma

1. *Le ms :* Poder podra,

que fueron muy estimados enla moçedad y despues por estas liuiandes la perdieron enla vejez! y lo peor de todo, que ellos perdieron el credito, sus parientes el fauor, y sus hijos el prouecho. Por çierto, Gaguino Caton, del antiguo linaje delos Catones, fue en Roma flamendialis çinco vezes, pretor tres, çensor dos, dictador vno, consul çinco vezes : como huuiese sesenta y çinco años, passado el año climaterico, diose a seruir a Rosana, hija de Gneo Curçio, dama, por çierto, moça y hermosa. Cresçiole tanto el amor, y perdio tanto el sentido, que gastaua quanto tenia en seruirla y lloraua como niño por verla. Acontesçio ala dama darle vnas calenturas con hastio, y como dixese que comeria de vnas uuas, y fuese tan temprano que en Roma no eran maduras, embio al Danubio por ellas a parte que auia mas de mill millas. Y como la cosa fuese sabida en Roma, y dela liuiandad se diese notiçia enel Senado, mandaron los padres conscriptos que Rosana fuese conlas virgines vestalesençerrada y el viejo perpetuamente de Roma desterrado : y assi los hijos biuieron pobres, y el padre murio infame. Bien creo yo que oydo esto, aura muchos que afeen el hecho del viejo enamorado y loen la sentençia del Senado; pero tambien pienso que si tantos moços tuuiese Gaguino en su destierro como terna viejos enamorados imitadores de su exemplo, que no auria tantos hombres perdidos ni mugeres mal casadas. Pues lo mejor de esto es, que los tales, quando son auisados de sus criados, reprehendidos de sus parientes y rogados de sus amigos, toman por escusa que no son sino enamorados de burla. Siendo yo moço y muy moço no menos enel seso que enla edad, vna noche iuncto al Capitolio tope con vn mi vezino, el qual me podia tener por nieto, y dixele: « Señor Fabriçio, y vos tambien enamorado! » Respondiome : « Señor Marco, hagolo por passatiempo ». Por çierto, yo me marauille toparle a tal hora y me escandalize darme tal respuesta. Enlos viejos de mucha edad y grauedad, las tales requestas no se

pueden llamar amores sino dolores, no passatiempo sino perder tiempo, no burla sino burleria; porque delos amores de burla se les sigue infamia de veras. A ti, Claudio, y [a ti], Claudina, pregunto que otra cosa sois, los viejos y viejas enamorados y polidos como vosotros, sino pendon de taberna adonde no hay sino vinagre, hueuos muy blancos y de dentro hueros, herida sobresana que tiene muy gran fistola, pildora dorada, y gustada es muy amarga, redoma quebrada con sobrescripto nueuo, buey de perdizes y hombre encorado, tremedal elado a donde no ay passo seguro, portada nueua y de dentro toda caida? finalmente el viejo enamorado es cauallo de axedrez que ayuda a perder el dinero y no para sacar de peligro. Por çierto, el viejo vicioso y luxurioso no es sino como el puerro que tiene las barbas blancas y las porretas verdes. Pues paresçeme a mi, si hos paresçiese a vosotros que sois viejos vezinos y amigos mios, que no aguardeis a quebrar las alas al tiempo quando no es razon que aya pluma en ellas : y no hos engañeis diziendo que para todo ay tiempo, creedme, y lo que pudieredes andar de dia, no lo dexeis para la noche dela vejez, porque mal corta el cuchillo gastado el azero, y el que esta abezado a carne, mal se amaña a roer los huesos. Pues vengamos al remedio para remediar este daño, y sea este : que si la casa de carcomida se va ya a caer, la apoyemos no con cuentos de madera, sino con vna estrecha cuenta que auemos de dar alos dioses dela vida y alos hombres dela fama; y si la viña de todas nuestras virtudes esta vindimiada, andemos, si al que no, ala rebusca dela emienda; y pues las cubas de nuestra cosecha se estragaron con nuestras malas obras, remostemosla con mosto nueuo de nueuos y buenos deseos. Son los dioses tan buenos de contentar de los seruiçios que les deuemos por las merçedes que nos hazen, que si no podemos alcançar oro de obras, se pagan con cobre de buenos deseos; finalmente digo que si tu, Claudio y [tu] Claudina, offreçistes la harina dela iuuen-

tud alos viçios, offrezcais agora los saluados dela vejez alos dioses. Yo hos he escripto largo, mas delo que tenia en pensamiento; y porque a vosotros no tengan por couardes y a mi por atreuido, no cureis de esta carta dar parte a nadie en Roma. Saludarme heis ala vezindad toda, señaladamente a Drusia, honrada biuda. Ay embio dos mill sexterçios, dareis los mill a Gorbina, vuestra nieta, porque se los mande por vn plazer que me hizo en vna fiesta. Mi Faustina esta mala : daras esos otros mill alas virgines vestales porque rueguen alos dioses por ella. A ti, Claudina, embia mi Faustina vna arca, y no se por los dioses que te embia en ella. Los dioses, pues sois viejos, hos den buena muerte, y a mi y a mi Faustina nos dexen hazer buena vida. Marco, vuestro vezino, hos escriue de su propria mano.

CARTA VIII. EMBIADA POR MARCO EMPERADOR A LABINIA, NOBLE BIUDA ROMANA, CONSOLANDOLA ENLA MUERTE [DE] SU MARIDO.

Marco del Monte Çelio, primero consul Romano destinado contra los Dacos, a ti, Labinia, señora Romana, muger de mi Claudino el bueno, te embia salud y consolaçion delos dioses consoladores. Bien pienso que tu sospecha estaua muy reñida con mi descuido, por ver que a tus lastimosas llagas han acudido mis consolaçiones muy perezosas. Pero acordandome de tu nobleza que no puede faltar, y tu de mi voluntad que siempre te deseo seruir, soy çierto que tu cordura quitara las marañas de tu sospecha : porque si soy el postrero en te consolar, fui y soy el primero en tus dolores sentir, y aun no sere el postrero para te remediar. Puesto que la ignorançia sea mate de virtudes, y espuela para todos los viçios, tambien alas vezes el sobrado saber desassosiega los sabios y escandaliza los innocentes. Mejor nos hallamos los Latinos conla

ignorançia delos viçios, que no los Griegos conel conosçimiento delas virtudes: delo que ignoramos, ni tenemos pena por lo alcançar, ni dolor por lo perder. Digolo porque ha sabido lo que no quisiera saber, y es, que son acabados los trabajos de Claudino, tu marido, y comiençan agora los de Labinia, su muger. Dias auia que yo lo sabia, y no lo quise descobrir, porque era crueldad ala que estaua lastimada con absençia de tanto tiempo, por mi mano fuese muerta conla muerte de tan deseado marido, y aun porque no era razon de quien yo resçebi tan buenas obras, de mi resçibiese tan malas nueuas. Agora que ya se que lo sabes, tengo la pena doblada: hasta aqui sentia sola su muerte, mas agora siento su muerte y mi soledad y tu desconsuelo. Razon tienes de llorar, no por el que esta conlos dioses descansando, sino por nosotros miseros que quedamos en poder de tantos malos penando. O Labinia, muchas vezes entre mi me pongo a pensar qual llorare primero, los malos que biuen o los buenos que mueren: porque tanto lastima el mal que se halla, como el bien que se pierde. Pena es muy grande de ver morir alos innoçentes, y por çierto, no es menor pena ver biuir alos maliçiosos, mas delo que neçessario han de uenir, quando viniere, dello no nos auemos de escandalizar. Dime Labinia, y agora sabes que son de tan buena conuersaçion los dioses a donde imos, y de tan mala los hombres con quien conuersamos? que assi como los malos nasçen para morir, assi los buenos mueren para biuir, porque el bueno siempre biue moriendo, y el malo siempre muere biuiendo. Pues los dioses le lleuaron para si, no es mucho le quitasen de ti. Yo soy çierto que Claudino, tu marido querido, y mi fiel amigo, viendo lo que tiene y acordandose delo que escapo, quiere mas lo de alla que tornar contigo aca. Por çierto, el remedio delas biudas esta no en pensar [en] la compañia passada, ni pensar enla soledad presente, sino pensar enel descanso que espera aduenidero. Si hasta aqui penauas esperandole en

tu casa, gozate agora que el te espera enla suya : porque mejor seras tractada tu entre los dioses, que no el aca entre los hombres. Y no consiento hagas tanto sentimiento que parezca auerle tu sola perdido : que pues todos le gozamos enla vida, todos tenemos obligaçion de llorar su muerte. Los coraçones lastimados, entre todos los dolores el mayor dolor es ver que otros se alegran de sus dolores, y porel contrario, el mayor aliuio enlos graues toques dela fortuna es ver que otros sienten sus trabajos. Todo lo que mi amigo llora por mi con sus ojos y todo lo que siente de mis lastimas, cargandolo sobre sus fuerças, lo descarga de mis entrañas. Augusto el Emperador alas riberas del Danubio, cuentan los Annales de su tiempo, que hallo vna gente que tenia esta costumbre : como agora se casa marido con muger, assi se confederauan amigo con amigo, iurando por los dioses de jamas llorar ni tomar trabajo por sus infortunios, sino que oluidados los de su persona, muriese por remediar los de su amigo, y por semejante el otro auia de hazer con el. O siglo glorioso, o edad bienauenturada, o gente de eterna memoria, enla qual eran los hombres tan columbinos y los amigos tan verdaderos, que oluidando sus trabajos, llorauan los agenos! O Roma sin Roma, o tiempo mal espendido, o vida mal empleada, o descuido muy descuidado, estan oy las entrañas tan desentrañadas enlo bueno, y los coraçones tan asenderados y tan sin remedio enlo malo, que oluidados los hombres ser hombres y tornados fieros saluajes, yo afano por darte la muerte, y tu mueres por quitarme la vida : tu lloras por verme reir, y yo rio por verte llorar, y sin prouecho de ninguno nos perdimos, y solo por interesse holgamos de nos perder! A ley de bueno te iuro, Labinia, que si tu remedio estuuiese en mi mano como tu dolor esta en mi coraçon, ni a mi lastimaria tu lastimoso lloro, ni a ti la triste soledad del marido : pero pues tu remedio y mi deseo no se pueden complir, porque conlos muertos, ni enlos muertos

no tenemos poder, pongamoslo en mano delos dioses, los quales saben mejor repartir que nosotros escoger. Vemos por experiençia enlo natural, ay vnas enfermedades que no las sanan palabras que nos dizen, y sananse con yeruas que nos ponen, y porel contrario otras se sanan con palabras, dexadas las mediçinas. Esto digo, porque los coraçones afflictos hechos mar de pensamientos, algunas vezes se confortan con beneficios hechos a su persona mas que con palabras dichas a sus orejas, otras vezes el coraçon triste mas se consuela con palabras de vn amigo que con todos los seruiçios del mundo. O triste de mi, que en todo esto estoy falto! Considerando lagrandeza de ti, tan honrada Romana, y la poquedad de mi, Marco, Consul del Monte Celio, veome tan inhabile que para consolarte no tengo sçiençia, y para remediarte no tengo hazienda : pero tengote gran lastima, si lastima resçibes en cuenta. No quiero pagar con papel y tinta lo que yo puedo hazer por mi persona, porque el hombre que consuela con palabra, podiendo remediar con obra, declarase auer sido amigo fingido enel tiempo passado, y que le tengan por sospechoso amigo enel tiempo aduenidero. Si hasta aqui me has tenido por vezino tuyo y pariente de tu marido, ruegote me tengas por marido enel amor, por padre enel consejo, por hijo enel seruiçio, y por abogado enel Senado : y sera de tal manera, espero que diras: « Lo que perdi en muchos, halle en Marco solo ». Y porque enlos graues conflictos a do la maña se oluida, el iuyzio se altera y la razon se retira, tanta neçessidad ay de buen consejo como de mediano remedio. Claudino ya muerto fue mio, y yo Marco biuo soy tuyo : pues como por tu meresçimiento me puedes mandar lo que quisieres, assi yo porel amor que te tengo, te puedo rogar lo que te conuiene. Mucho te ruego esquiues las estremidades delas biudas Romanas, porque allende que en todo estremo aya viçio, las tales fatigan a si, enojan alos dioses, pierden alos suyos, y no aprouechan alos muertos, y aun ponen sos-

pecha alos maliçiosos. Como Fuluia, muger del noble Marco Marçello, viendo enterrar a su marido enel campo Marçio, se arañase el rostro, messase los cabellos, y se quebrase dos dientes, y a cada passo se cayese desmayada, teniendola delos braços dos senadores, porque mas no se lastimase, dixo Eneo Flauio censorino : « Dexadla, que ella quiere oy andar toda la iornada de biudez ». Y assi fue, que entretanto que se quemauan los huesos del noble Marcello, ella se estaua conçertando con otro marido : y lo que mas fue de notar, que a vno delos senadores que la lleuauan de braço, dio la mano como Romana a Romano de perpetuo casamiento. Fue el caso tan feo, y iustamente tan afeado de tantos que afrento a todas las Romanas presentes, y dexo sospecha de jamas en Roma creer a biudas. No lo digo, señora Labinia, porque tu assi lo has de hazer, que por el dios Mars te iuro, que ni el coraçon de Marco lo sospecha, ni tu grande edad lo suffre, ni la autoridad de tan graue Romana lo demanda. Mucho te encomiendo no oluides la honestidad que deues a Romana y el retraimiento que se requiere en biuda : porque si te fatigare la soledad que sientes delos muertos, te consuele la buena reputaçion en que te tienen y ternan los biuos. No te quiero por agora mas dezir, sino que tal sea tu fama entre todos, que alos malos eches freno para callar, y alos buenos pongas espuelas para te seruir : y si esto assi hizieres, pierde cuidado delo que enel Senado huuieres de negoçiar. Mi Faustina te saluda y ha llorado por tu desdicha. Ay te embio vnos dineros para que pagues tus acreedores. Los dioses que dieron descanso a Claudino, tu marido, den consolaçion a ti, Labinia, su muger. Marco del Monte Çelio te escriue de su propria mano.

CARTA IX. EMBIADA POR MARCO EMPERADOR A VN SU MUY QUERIDO AMIGO POR NOMBRE ANTIGONO, DESTERRADO DE ROMA ALA ISLA DE SIÇILIA, CONSOLANDOLE EN VN TRISTE CASO QUE LE ACAESÇIO.

Marco, pretor Romano, edil çensorino, collega enel imperio a ti, Antigono el desterrado, embia salud de su parte y buena esperança del Senado. Estando en Campania me contaron tu triste caso, y agora enel templo de Iupiter me dieron tu lastimosa carta. Siento tanto tu sentimiento y lastimanme tanto tus lastimas, que assi como tu estas apartado de tus vezinos, assi yo estoy desterrado de mis sentidos. Lloro agora por ti lo que tu en mis trabajos lloraste por mi, y siento por ti lo que sentiste por mi, porque alos amigos afflictos deuemos dar remedio a sus personas y consolaçion o compassion a sus coraçones. A ley de bueno te iuro, mi Antigono, que en este caso ni he sido ingrato delo antiguo, ni crudo en sentir lo presente. Como ley los ringlones de tu carta, ni pude tener las manos que no temblasen, ni la cara que no se demudase, ni el coraçon que no sospirase, ni los ojos que no llorasen, por ver que es muy poco lo que me embias a pedir y yo soy muy menos por no te lo poder embiar. El mayor infortunio delos infortunios es quando el hombre puede poco y quiere mucho, y la mayor fortuna entre todas las fortunas, el hombre que quiere poco y puede mucho. En esto vere si nuestra amistad has dado en oluido, en que auentures tu de mi vna vez lo que yo confie de ti muchas vezes. Bien sabes que las mocedades de mi moçedad todas las descargaua de mi coraçon y las cargaua en tu paresçer y juizio : pues iusta cosa es que tus trabajosos trabajos los descargues de tu voluntad y los cargues a mi coraçon : y de esta manera veras y veran, oyras y oyran que no son tan cortas mis manos para tu remedio, quanto son largas mis

lagrimas en llorar tu daño. Pues viniendo al caso tuyo desastrado, hazesme saber como los dioses te lleuaron vna hija, y el monstruo o terremoto te derroco tu casa, y el Senado dio contra ti vna sentencia en que te tomo la hazienda y desterro la persona. Assi los dioses sean comigo mansos, como han sido contigo crueles, pienso es tan grande el espanto que mi spiritu ha conçebido aca, como la perdida que tu y tu muger aueis sentido alla. Y si no sabes de que, oye, que te lo dire. No me espanto yo del monstruo que espanto alas gentes, ni del terremoto que derroco las casas, ni del fuego que quemo los cossarios, ni delos dioses que permitten tales cosas: mas espantome que aya tantas maldades en ti y en tus vezinos, por las quales iustamente mereçiesedes tan horrendos y tan crudos castigos. Creeme vna cosa, Antigono, y no dubdes que si los hombres biuiesen como hombres, en que no se desmandasen dela regla de sus costumbres naturales, siempre los dioses harian como dioses en no salir de madre para darnos crudos castigos por mano de monstruosos animales. Por çierto, iusto y iustissimo es alos brutos los castiguen con otros brutos, y alos monstruosos con otros monstruos, y alos que offenden con estrañas culpas, los lastimen con estrañas penas. Direte vna cosa, que te paresçera nueua, y es, que mas offenden los malos enla infamia que ponen enlos dioses por la pena que les dan, que no por las maldades que contra ellos cometen. Como los dioses naturalmente sean piadosos y de esto tengan fama, si nosotros fuesemos siempre buenos, ellos siempre serian piadosos, mas como siempre somos malos y nuestras enormes obras merezcan enormes castigos, los simples llaman alos dioses crueles de que veen sus castigos publicos y no veen nuestras maldades secretas. Pues razon tienen los dioses de quexarse, porque nosotros con nuestras culpas los infamamos, y ellos [1] por nosotros de crueles son

1. *Le ms :* los otros

infamados. Infallible regla es que nunca los dioses piadosos se estreman en estremados castigos, si primero los hombres viçiosos no se estreman en estremados vicios. Enel tiempo que Camillo estaua desterrado en Capua y los Gallos posseyan a Roma Lucio Claro, consul, fue embiado por el Senado al oraculo de Apollo a pedir consejo que haria el pueblo Romano para librarse de tan gran peligro : y estuuo alli el consul quarenta dias dentro del templó, puesto de rodillas delante Apollo, offreçiendo sacrificios muy estranos y derramando lagrimas suyas proprias, y jamas pudo auer respuesta : y assi no con poca afrenta se torno a Roma. Entonçes acordo el sacro Senado que fuesen de cada templo dos Flamines, los quales como estuuiesen prostrados en tierra, dixoles Apollo : « Assi como vn prinçipio corresponde a otro prinçipio, y vn medio a otro medio, no hos marauilleis si conlos estremados enel pedir, yo me muestre estremado enel responder. Vosotros los Romanos, despues que hos faltan los hombres, venis en busca delos dioses : y por esta occasion ni nosotros hos queremos dar los buenos consejos quando los aueis menester, ni permittimos los hombres hos fauorezcan quando los is a buscar. Mirad amigos, no por los sacrifiçios que agora me aueis offreçido, sino por la amistad que con vuestros padres tuue enel tiempo passado, hos quiero descobrir vn secreto, y es este : que direis de mi parte alos Romanos de Roma siete cosas. La primera es, nunca hombre dexo alos dioses por otro hombre, que los dioses y el hombre enla mayor neçessidad no desamparasen a ese hombre misero. La segunda es, que mas les valdra tener de su parte a vno delos dioses immortales que estan enel çielo, que a todos los hombres mortales que estan enel mundo. La terçera es, se guarden mucho enojar alos dioses, porque mas les dañara la yra de vn dios, que la enemistad de todos los hombres. La quarta es, que nunca los dioses oluidan vna vez al hombre, sin que primero los dioses sean oluidados diez mill vezes

delos hombres. La quinta es, nunca los dioses permitten vno sea perseguido de vn malo, sin que el primero aya perseguido algun bueno: y por eso agora vosotros sois acoçeados dellos Gallos estrangeros, porque perseguistes desterrastes a Camillo vuestro natural. La sexta es, que si los hombres quieren tener propiçios y fauorables a sus dioses para la guerra, siruanlos primero en tiempo dela paz. La septima es, que nunca los dioses piadosos embian para algun reyno algun estremado castigo, sino por muy estremadas maldades cometidas en ese reyno. Y direis mas al Senado. Yo no quise a Lucio Claro responder, porque a tan mal hombre como es el, al su dios Apollo por embaxador no le auian de embiar. Tomad los Romanos de mi este consejo, y si mal hos hallaredes no tomeis de mi otro: a embaxadas estrañas embiad los mas eloquentes, enel vuestro famoso Senado poned los hombres mas sabios, vuestros exerçitos cometed alos capitanes mas esforçados y a vuestros dioses embiad siempre los hombres mas innoçentes. Nunca los dioses iustos amansaran su yra contra los hombres iniustos, si aquellos que se lo ruegan no son muy innocentes: porque vaso suzio no se laua sino con agua limpia, y de manos suzias mal saldra vasija limpia. Son los dioses tan iustos, que aun las cosas iustas no quieren darlas sino por mano de hombres iustos. Finalmente digo, si quereis echar alos Gallos enemigos de vuestras tierras, echad primero las passiones de vuestros coraçones. Tened por verdad que jamas los dioses echaremos alos enemigos vuestros de Italia, hasta que Camillo con todos los innoçentes desterrados sean tornados a Roma. Por cierto, las guerras crudas que permitten los piadosos dioses enlos tiempos presentes, no son sino vn açote o castigo delas culpas passadas, para lo que los malos hizieron alos innoçentes en muchos dias despues por mano de otros malos los paguen en vn dia». Esta respuesta dio Apollo alos Flamines que fueron a el desde Roma, las quales cosas todas pusieron tanto espanto enel

Senado, como alla en Tinacria puso a vosotros el monstruo. Acuerdome que enel libro delas respuestas delos dioses entre los annales del Capitolio las halle, el qual libro el primero dia de cada mes se auia de leer por vn senador delante todos los senadores enel Senado. Pues que te paresçe, amigo, como hablo el dios Apollo? y si no quieres creer a mi, que soy tu amigo, cree a Apollo que es tu dios. O Antigono, mira, mira quan desplomados estan los juizios delos hombres vanos delos juizios delos dioses que son muy occultos, y donde hablan ellos, todos auian de callar : porque mas vale vn consejo delos dioses dado de burla que todos los consejos delos hombres dados de veras. Y de donde piensas que viene esto? que yo te lo dire : son los dioses tan buenos en toda bondad y tan sabios en toda sabiduria, y nosotros somos tan malos en toda maldad y tan simples en toda simpleza, que ellos aun queriendo errar, açiertan, porque son dioses, y nosotros queriendo açertar, erramos, porque somos hombres. En esto veo quan indomito animal es el hombre y quan enteros en sus voluntades son todos los mortales, que quieren mas perderse siguiendo su paresçer proprio que no ganarse por consejo ageno : y lo peor de todo, que para el mal tienen tal brio que no ay freno que los enfrene, y para el bien son tan couardes, que no ay açote que los mueua adelante. Quexaste delos dioses piadosos, quexaste del Senado sacro, quexaste dela fortuna rixosa : tres cosas son que qualquiera dellas de vna pedrada te quitaria la vida y te enterraria la fama, quanto mas auiendote cada vno tirado por si y apedreandote agora todos iunctos! Grandes competidores has tomado : yo no se que tal sera tu esfuerço. Quierote contar algunas fuerças y esfuerços que tuuieron los varones antiguos, y por ellas veremos las que teneis los de estos siglos. El compañero de Sçipion Nasica se tomo con vna serpiente enlas montañas de Egypto, la qual despues de muerta y desollada, su cuero fue medido enel campo Marçio, y tenia

çiento y veinte pies en largo. Hercoles el Thebano prouo sus fuerças conla hidra y cortandole vna cabeça, salian siete cabeças. Milon el gigante por exerçitar sus fuerças, tenia por costumbre cada dia alcançar vn toro por sus pies, el qual tomado, echauale a cuestas, y salido ala plaça, hazia grandes apuestas de correr tanto conel toro como otro mançebo desnudo, y lo que era mas de marauillar que de vna puñada mataua al toro, y el mesmo dia se le comia todo. Enel monte Olympo Cerastes, gigante de naçion Griego, lucho con mas de çinquenta mill hombres, y jamas ninguno le pudo derrocar, y si Homero no nos engaña, de este gigante tan nombrado y de este hecho tan famoso quedo de quatro en quatro años ir de todas las naçiones del mundo a luchar al monte Olympo : y de aqui descendio el cuento de contar por Olympiadas. Enel segundo bello Punico, entre los captiuos dela triste Carthago, truxo Scipion vno que era Mauritano, varon assaz estremado en fuerças y feroz enel aspecto, y çelebrandose vnos espectaculos en Roma muy famosos, en que se corrian innumerables animales, aquel captiuo salto enel cosso y mato dos ossos y lucho con vn leon por gran espaçio : finalmente, aunque quedo lastimado de sus vñas, al leon ahogo con sus manos. Fue cosa, por çierto, monstruosa de ver, y paresçe agora increible para contar. Enel año quatroçientos y veinte dela fundaçion de Roma, Curio el desdentado, assaz capitan famoso, viniendo de Tarento contra Pyrrho, Rey delos Epirotas, este fue el primero que truxo quatro elephantes a Roma el dia de su triumpho : y como hiziesen vn theatro donde cabian treinta mill hombres para ver correr los elephantes, al mejor tiempo quebro el tablado y mato mas de çinco mill Romanos. Acontesçio que entre ellos estaua vn Numantino, el qual sustento sobre sus hombros vn tablado con mas de trezientos hombres, hasta que a el y a ellos fueron socorridos. Cayo Cesar, siendo mançebo y andando huyendo delos Sillanos, porque era

Mariano, estando entre los Rhodos ganaua de comer haziendo desafios de correr cauallos atadas las manos atras : era cosa monstruosa de ver, segun cuentan los annales, que assi hazia parar el cauallo, apretando las rodillas, como tirando al cauallo delas riendas. Enel año quinto deçimo que el capitan delos Penos entro en Italia, nuestros antiguos padres embiaron al reyno de Phrygia por la diosa Berecinta, madre de todos los dioses, la qual como llegase al puerto de Hostia, la nao en que venia encallo en vn sable, y por espacio de quatro dias treinta mill hombres que venian enla armada no la pudieron mouer. Acaso vino vna virgen delas vestales Rea, y con su çinta ato la nao y tan facilmente la saco a tierra como se saca el lino del çerro para hilar ala rueca. Y porque creamos lo que oymos en tiempos passados por lo que vimos en tiempos presentes, acuerdome que viniendo de Dacia Hadriano, mi señor, çelebro en Roma vnos espectaculos en que auia mas de dos mill fieros animales : y la cosa mas notable que vimos fue vn cauallerizo suyo, natural delas riberas del Danubio, que entraua ençima de vn cauallo tan denodado enel cosso y hazia tanto estrago enlos animales, que assi huyan del los pardos leones, ossos, onças, elephantes, renoçerontes, como nosotros huimos dellos : y mas mato el solo dellos que ellos solos mataron delos hombres. Estas cosas tan espantables te he contado, porque todos no me tienen tan espantado como tu solo en verte hazer armas y competir conlos dioses, conel Senado, y conla fortuna. Tres gigantes son en todo esfuerço esforçados y en toda dicha dichosos, y tales que mandan alos que mandan a todos. Los dioses por su natural poderio ençierran las furias y rigen las estrellas; el Senado con su iustiçia vençe los reynos y reprime los tyrannos; la fortuna con su tyrannia toma alos que la dexan y dexa alos que la toman, honra alos que la desonran y castiga alos que la siruen, a todos engaña y a ninguno desengaña, promete mucho, no cumple nada, su cantar es llorar

y su llorar es cantar : alos muertos entre gusanos y alos biuos con infortunios, alos presentes acoçeando y alos absentes amenazando, todos los cuerdos se le rinden, sino tu loco que le hazes rostro. De vna cosa estoy muy espantado de ti: quexarte del Senado no me marauillo, porque al fin son hombres y pueden errar como hombres, aunque de verdad enlas cosas de iustiçia auian de ser mas que hombres. Quexarte dela fortuna no me marauillo tan poco, porque al fin la fortuna es fortuna, y entre los mortales desde todos los siglos es muy antigua querella, y quanto formamos mayores quexas, tanto ella nos hiere con mayores heridas. Escandalizome yo, que siendo tu vno delos Romanos, te quexes delos dioses, como si fueses vno delos Barbaros. No tenemos tanta fama los Romanos entre todas las naçiones por los muchos reynos que hemos vençido, como por los grandes templos, seruiçios, y sacrifiçios que a nuestros dioses auemos hecho. Quexaste que los dioses te derribaron la casa conel terremoto, y te mataron la hija, compañera de tu destierro, y todo en vn dia, y no traes ala memoria las offensas que tu contra ellos cometiste en muchos años! O mi Antigono, oye, oye, y tu no sabes que de nuestros pleitos malos, salen sus sentençias buenas? Y tu no sabes que nuestras enormes obras no son sino vn despertador de su muy recta iustiçia? Y tu no sabes que sus fieros castigos no son sino vna presa que represa las grandes auenidas de nuestros iuueniles deseos? Y tu no sabes que no es nada lo que los dioses castigan en publico, conlo que dissimulan [en] secreto? Y tu no sabes que al fin los dioses son dioses, y los mortales son mortales, y que mas bien nos hazen ellos en vn dia, que nosotros a ellos seruiçios en çien mill años? Y tu no sabes que el menor mal de mano delos dioses piadosos es mas bien que todo el bien que nos puede venir de mano delos hombres crueles? pues de que te quexas? mucho te ruego que calles, y pues estas entre estrangeros suffre y siquiera por la honra no deshonres alos dioses delos

Romanos : porque los hombres iniustos, su mayor iniustiçia es hablar mal delos hombres iustos, quanto mas delos dioses iustissimos. Por çierto, como dize Çiçeron, la mayor falta en vn bueno es approbar lo malo por bueno, y la mayor maldad en vn malo es condemnar lo bueno por malo. Y tu no sabes quanto son iustos los dioses? por çierto, ni tuerçen por ruegos, ni affloxan por amenazas, ni se engañan con palabras, ni se corrompen con dones. Grande deuia ser tu offensa, pues la tierra por los dioses tomo la vengança y la hija innoçente pago la culpa del padre pecador. O Antigono, y tu no sabes que los dioses en todas las cosas pueden obrar segun su paresçer y querer, sino enla iustiçia, que como son dioses de todos, la han de igualar con todos? Y tu no sabes que si su bondad los obliga a pagarnos por lo bueno, no menos su iustiçia les costriñe a castigarnos por lo malo? Y tu no sabes que es vso muy usado y iustiçia múy iustissima, el que de su voluntad se fue ala culpa, contra su voluntad le traigan ala pena? Esto digo, que o tu hija dexo de hazer algun bien publico o hizo algun mal secreto, pues ala moça la vida y al padre la hija quitaron, por castigo de vnos y exemplo de otros. Enel fin dela carta me paresçe te quexas ser mayor la pena que te dieron los hombres, que no las offensas que heziste a ellos y alos dioses. Si esto assi es, mi Antigono, no pesar sino plazer, no tristeza sino alegria auias de tener : y por los dioses immortales te iuro, yo trocase mi libertad por tu captiuerio, y la estada de Roma porel destierro de Tinacria. Yo te dire porque. Aquel es honrado entre los honrados, al que la fortuna abate no teniendo culpas, y aquel es infame entre los infames, al que la fortuna ensalça no teniendo meritos : porque la infamia no esta enla afrenta que nos hazen los hombres, sino enla culpa que cometimos alos dioses : y por semejante la honra honrosa no esta enlas dignidades que tenemos, sino enlas buenas obras con que las meresçimos. Y de aqui viene ser muy verdaderas las pala-

bras que traya escriptas el onzeno Emperador de nuestra Roma al derredor de vn anillo, en que dezian assi : Mas honrado es el que meresçe la honra y no la tiene, que el que la tiene y no la meresçe. Palabras fueron muy notadas, y como de alto varon dichas. Pues tornando al proposito, si te quexases delos agrauios que hazen hombres a hombres y dexases alos dioses, no me marauillaria, porque assi como los dioses jamas hazen cosa iniusta, assi los hombres a penas hazen cosa iusta. Nota esto que te quiero dezir, y nunca lo deues oluidar, enel Senado dan la pena publica y pregonan la culpa, de manera que conla pena nos lastiman y conla culpa nos infaman : los dioses mas piadosos son, que aunque nos dan la pena, dissimulan callando la culpa. O mi Antigono, si los dioses sacasen alas plaças las torpedades y vilezas que cometemos por los ascondrijos y callejas, creeme y no dubdes, que a muchos dan la vida los dioses que se la quitarian los hombres. Y en esto paresçeme, si a ti te paresciese, y querrialo si tu quisieses, que pues los dioses te suffrieron los males que heziste secretos, tu les suffras los castigos que te han dado publicos : porque de otra manera, pensando sacudir la pena, quedaras cargado de infamia. Hete escripto tan largo, porque tengas en que passar tiempo : por çierto, el mayor aliuio para aliuiar los trabajosos trabajos es exerçitar el vagabundo coraçon en algunos buenos exerçiçios. No te quiero mas escreuir por agora, sino alo que toca en tu destierro, creeme te sere buen amigo enel Senado. Ay te embio a Panuçio, mi secretario, daras tanto credito a sus palabras como a estas mis letras ; lleuate vnas ropas que vistas, y vnas gajas que gastes, y sobre todo, mi coraçon y voluntad con que te consueles. Salud, paz, y buena vejez sea contigo, Antigono, y la ira delos dioses y la rixosa fortuna se aparten de mi, Marco. Mi casa, muger, y hijos te saludan como cosa tuya, a toda tu familia nos saludaras como a cosa nuestra. Aunque la mitad dela carta no va de mi mano, consuelate

que mi coraçon es todo tuyo : ya sabes que enla guerra de Daçia fui enla mano grauemente herido, y en tiempos humidos entomesçeseme vn dedo, sea lo que fuere, acabo, no acabando de ser siempre tuyo.

Carta x. embiada por Marco Emperador al mesmo Antigono, enla qual habla delos iuezes crueles, y en ella pone cosas notables.

Marco el enfermo, a ti, Antigono el desterrado, desea salud para si y descanso para ti. Por huir los enojosos calores de Roma y por passar vnos libros hebreos que me truxeron de Elia, me vine aqui a Samia. Harta priesa me di enlas jornadas, pero todavia enla aldea de Salon me alcançaron las calenturas. A veinte dias de Quintilis resçebi la segunda letra tuya, y ala mesma hora acudia la quarta calentura mia. No me paresçe que tenemos buena mano, porque ni mi carta tan prolixa quito a ti los trabajos, ni tu letra tan breue quito a mi las calenturas. Agora que se va entibiando el sentimiento que huue de tu trabajo y arde mas el deseo que tengo de tu remedio, querriate dezir algo, pero hallo que la consolaçion que tu has menester, yo no la puedo dar, y la que yo puedo dar, tu no la has menester. Enlas leyes delos Rhodos me acuerdo que halle estas palabras : Mandamos que ninguno sea osado a dar consejo, sin que de remedio, porque las palabras al que esta afflicto consuelanle poco, quando no remedian algo. Y dezia mas : El coraçon lastimado mas descansa contando sus males proprios, que no oyendo consolaçiones agenas. Dizes por tu carta que los çensores son muy rigurosos en ese reyno, y que por eso esta toda esa naçion muy mal conel Senado. Bien creo yo que les dan occasion a ello, porque los hombres descomedidos hazen los ministros de iusticia ser muy rigurosos, mayormente los de

esa isla, delos quales dize el antiguo prouerbio : Todos los insulanos son malos, pero los Siculos peores que todos. Estan oy tan apoderados los malos en sus maldades, y tan arrinconados los buenos con sus virtudes que si no huuiese vn poco de brio enla iustiçia, los malos posseerian el mundo y los buenos se acabarian muy presto. Pero al fin considerando quan inhabiles nasçimos, y de quantos males estamos çercados, y a quantas miserias somos subiectos, no me marauillo delas humanidades que cometen los humanos, pero escandalizome delas crudas iustiçias que hazen nuestros çensores, no como hombres Romanos, sino como crueles tyrannos. De vna cosa estoy muy espantado y quasi ageno de mi juizio, que siendo naturalmente y de derecho la iustiçia delos dioses y siendo ellos los offendidos, se quieren llamar piadosos, y nosotros teniendo la iustiçia emprestada y no siendo offendidos, nos gloriamos de ser llamados crueles : de manera que los dioses perdonando sus proprias iniurias, quedan con fama de clementes, y nosotros castigando las iniurias agenas, baratamos renombre de tyrannos. Por çierto, no es hombre entre los hombres, ni humano entre los humanos, sino bruto entre los brutos y saluaje entre los saluajes, el que oluidandose que es de carne, sin piedad lastima otra carne, no considerando que los dioses le hizieron manso animal de naturaleza, y se torno fiera serpiente por maliçia. Enel año duodecimo dela fundaçion de nuestra madre Roma, Romulo, el primero Rey della, embio vn edicto a todos los lugares y reynos comarcanos, que eran Volscos, Samitas, Ethruscos, Capuanos, Tarentinos y Albanos, para que todos los desterrados, afflictos y perseguidos en sus reynos viniesen a Roma, que ay serian resçebidos y amparados. Si los añales de nuestros mayores no nos mienten, mas vezinos tuuo Roma en diez años que Babilonia ni Carthago en çiento. O, glorioso el coraçon de Romulo que tal inuento, y gloriosa la lengua que tal mando, y gloriosa la patria y la çiudad que sobre

clemençia y piedad se fundo! Reuoluiendo los Annales dela casa Numantina, halle muchas cartas de muchos reynos de Oriente embiadas, que començauan assi : Nos, el Rey delos Parthos en Asia, alos padres conscriptos de Roma y al pueblo venturoso de Italia y a todos los de su imperio que tienen nombre de Romanos y sobrenombres de clementes, salud alas personas embiamos y paz y tranquilidad para vosotros y nosotros alos dioses pedimos. Pues mira que titulo tan glorioso de clementes tenian nuestros primeros Romanos, y que exemplo de clemençia dexaron para todos los Emperadores aduenideros! Ten vna cosa çierta, que los çensores o ministros de iustiçia que oluidada la piedad delos Romanos, se tornaron crudos como Barbaros, no los terna por naturales hijos sino por crudos enemigos, no por augmentadores de su republica sino por infamadores y ladrones de su clemencia. Siendo yo de edad de treinta y siete años, enla isla de Cethin — que agora es Chipre — tuue vn inuierno : y ay alli vn monte que se llama Archadio, enel qual sobre quatro columnas esta vn sepulchro de vn rey muy famoso en vida y piadoso en clemençia. Y como me dixesen que tenia vnas palabras en derredor escriptas en letras griegas, fui alla por ver tal antiguedad, y las letras dezian esto : « Yo para mi siempre tome este consejo : lo que pude hazer por bien, nunca lo hize por mal. Lo que pude alcançar con paz, nunca lo tome por guerra. Los que pude vençer por ruegos, nunca los espante con amenazas. Lo que pude remediar secreto, nunca lo castigue publico. Los que pude corregir con auisos, nunca los lastime con açotes. Lo que castigue en publico, primero lo auise en secreto : y finalmente, jamas castigue vna cosa, sin que primero no huuiese perdonado quatro. Yo tengo dolor por lo que castigue, y gran alegria por lo que perdone : porque nasci como hombre, mi carne comen aqui los gusanos, y porque biui como virtuoso, descansa mi spiritu conlos dioses». Que te paresçe, amigo, que epi-

thaphio es este? y que tan gloriosa deuia ser su vida, pues tan immortal esta oy su memoria? Assi los dioses me ayuden enlo bueno y me aparten delo malo, no tengo tanta embidia a Pompeyo con su Elia, ni a Cayo con su Gallia, ni a Sçipion con su Aphrica como al Rey de Chipre en su sepultura! porque mas gloria tiene el alli en aquella montaña siendo muerto, que ellos tuuieron, tienen, ni ternan con todos sus triumphos en Roma siendo biuos. Yo no digo que los malos y los males no sean castigados, porque sin comparaçion es peor el que fauoresçe el mal que no el que le comete, como lo vno proçeda dela flaqueza y lo otro de malicia. Pero paresçeme a mi, y aun a todos los sabios, que pues la culpa no es natural, y el castigo no sino voluntario, assi se temple el rigor dela iustiçia que los ministros muestren compassion y no vengança, y los culpados tengan occasion de emendar la culpa passada y no vengar la iniuria presente. O, quantos lugares y reynos han sido perdidos, no por los males que los malos en ellos cometieron, sino por las desaforadas iustiçias que los ministros de iusticia executaron, y pensando con su rigor corregir los daños passados, despertaron escandalos nunca oydos! Quando el prinçipe embia a vno con cargo de iustiçia, deue dezirle estas palabras, las quales son de Augusto alos gouernadores de Aphrica: « Amigo, yo no te confio mi honra, ni te cometo mi iustiçia, para que seas emulo de innocentes y verdugo de peccadores, sino que conla vna mano ayudes alos buenos ha se tener, y conla otra ayudes alos malos ha se leuantar: y si quieres saber mi intençion, yo te embio para que seas ayo de huerfanos, abogado de biudas, socroçio de heridos, baculo de çiegos y padre de todos. A mis enemigos alabando y a mis amigos regalando, de tal manera seas todo para todos, que a fama de piadoso los mios huelguen de estar y los estraños de me venir a seruir». Esta fue vna instruction que embio Augusto a vn gouernador suyo, porque le hizieron relaçion como era algo cruel en aquel

reyno: y por çierto, fueron las palabras pocas, pero muy compendiosas, y oxala enlos coraçones de esos nuestros juezes esten escriptas ! Dizes que esta muy desasosegada esa isla por los çensores o juezes della. Enojoso trabajo es por mano del iniusto resçebir iustiçia: pero esto es insuffrible, el que con sus tyrannias tyranniza mucho y a muchos, no con la vida que haze, sino conla autoridad que tiene, quiere corregir a todos. El hombre bueno para ser buen çensor, la autoridad de su offiçio que le dio su prinçipe ha de tener por açesoria, y su buena vida por prinçipal: de tal manera que la rectitud de su iustiçia y lo agrio que sienten los malos enla execuçion della, assi lo temple con su cordura que todo tenga autoridad por la pureza de su vida. Gran bien es para la republica y gran consolaçion para el que lastima con pena, quando el misero castigado no vee, ni ha visto cosa enel que castiga, por donde el tal merezca el mesmo castigo: y porel contrario gran poquedad es del prinçipe que lo manda y gran infamia dela republica que lo consiente y gran afrenta del iuez que lo executa, quando a vn misero por ser misero, o a vn pequeño por ser pequeño, le dan mas pena por vna poquedad que cometio en vn dia, que dan a vn grande siendo grande por muchas tyrannias que cometio en su vida, las quales son tantas y tales que peruierten ala republica, escandalizan al mundo, y desautorizan a su persona. Enel año terçero que el gran Pompeyo tomo a Elia — que agora es Hierusalem — estando en ella por adelantado Valerio Gracco, vino vn Hebreo o Iudio (segun cuentan los Annales de aquel tiempo) al Senado a quexarse delos agrauios que se hazian en aquella tierra. Al tiempo de dar su embaxada en nombre de toda su prouinçia, dixo estas palabras: « O padres conscriptos, o pueblo venturoso, vuestros venturosos hados lo permittiendo y nuestro Dios a nosotros nos desamparando, Hierusalen, señora de toda la Asia y madre delos Hebreos, fue hecha sierua de Roma y de sus Romanos. Por çierto, grande fue la

potençia de Pompeyo, y mucha la mucha de sus exercitos para tomarnos, pero yo hos digo que fue mayor la ira de nuestro Dios y sin comparaçion la muchedumbre de nuestros pecados, por la qual meresçimos perdernos. Quierohos hazer saber vna cosa, y pesame que no la prouastes los Romanos por experiençia, y es esta, que es tan bueno nuestro Dios que si entre nosotros huuiera diez iustos con çinquenta mill malos, o fuera vno tan bueno que por el se perdonaran tantos malos, vierades los Romanos como vieron los Egypçios, quanto podia mas nuestro Dios solo que todos los dioses vuestros iunctos! Por çierto, quanto nosotros fueremos pecadores, tanto vosotros sereis nuestros señores, y quanto durare la ira del Dios delos Hebreos, tanto durara la potençia delos Romanos. Porque en este caso yo siento vno y vuestra secta siente otro, y ni yo hos tengo de tornar al culto de vn Dios, ni vosotros a mi al de muchos dioses, quiero dexar esta materia para el Dios con cuya potençia fuimos criados y de cuya bondad somos regidos. Tocando el caso de mi embaxada, ya sabeis quanta paz ha tenido Roma con Iudea y Iudea con Roma: nosotros a vosotros en todo hos hemos obedesçido, y vosotros a nosotros ninguna cosa iusta nos aueis negado; y porque no ay cosa mas deseada de todos y menos puesta por obra que la paz, y no ay cosa mas aborreçida y aborreçiendola biuan todos en ella, que es la guerra, yo auisando con verdad y vosotros proueyendo con iustiçia, despeñemos alos que enriscan vuestras voluntades para mal nos querer y ahoguemos alos malignos que nos andan inçitando para nos rebellar. La mayor señal y la mayor columna immobile dela paz es quitar de por medio los perturbadores dela paz. Que aprouecha que hos digan, y nos digan todos en publico: «paz, paz», y despues nos digan, y hos digan en secreto: «guerra, guerra»? Esto digo, porque desterrado el primogenito del Rey Idumeo a Lugduno por sus desafueros, aueisnos embiado en su lugar a Componio, a Marco, a Ruffo,

y a Valerio Gracco por presidentes : han sido quatro plagas o quatro landres, que la menor dellas bastaua a emponçoñar todo el imperio de Roma, quanto mas el reyno nuestro miserable de Palestina ! Que mayor monstruosidad puede ser, los juezes que embia Roma a quitar las costumbres malas delos malos, sean ellos inuentores de nueuos vicios? Que mayor afrenta de iustiçia, los que auian de castigar las moçedades delos moços, se glorien ser capitanes de liuianos? Que mayor infamia para Roma, los que han de ser iustos en toda iustiçia y exemplo de todas las virtudes, sean malos en toda maldad, y mollidores para todos los viçios? Miento si no han tanto torçido enla iustiçia y afloxado enla disçiplina, que han ala iuuentud de Iudea enseñado inuençiones de viçios, que ni de nuestros padres fueron oydos, ni enlos libros leidos, ni en nuestros tiempos vistos. O Romanos, creedme vna cosa, y de quantos consejos ha tomado Iudea de Roma, tome Roma agora este de Iudea ! Gananse muchos reynos con vn esforçado capitan derramando muchas sangres, y conseruanse todos con vn buen juez, no que sepa derramar sangres, sino que sepa ayuntar coraçones. Por çierto, el iuez que gana mas voluntades que pecunias, deue ser amado, y el que sirue con pecunias y daña las voluntades, para siempre de su prinçipe como pestilençia deue ser aborresçido. De donde pensais que viene oy vuestros presidentes no ser obedescidos en vna cosa iusta? por çierto, porque mandaron primero muchas cosas iniustas. Los mandamientos iustos hazen los coraçones blandas, y los mandamientos iniustos hazen los hombres crudos. Somos tan miseros en toda miseria, que aun mandando bien, obedesçemos mal, quanto mas mandando mal, queremos ser obedesçidos bien. Creedme vna cosa, que dela mucha liuiandad y poca madureza enlos juezes, ha nasçido el poco temor y la mucha desuerguença enlos subditos. Nosotros, los Iudios, tenemos por aueriguado, y aun por la boca de nuestro Dios dicho, que todo prinçipe que diere

cargo de iustiçia al que vee no ser habile para ella, no prinçipalmente porque cumpla iustiçia, sino por mas interesse de su hazienda o por complazer aquella persona, tenga por çierto, que quando no catare, por donde no catare, vera su honra en infamia, su credito perdido, su hazienda desminuida, y algun gran castigo en su casa. Y porque tengo otras cosas para en secreto, quiero concluir esto publico. Finalmente digo, que si quereis conseruar nuestro reyno por muchos tiempos (por el qual hos pusistes en grandes peligros) guardadnos en iustiçia y tenerhos hemos en reuerençia, mandad como Romanos y obedesçeremos como Hebreos, dadnos vn presidente piadoso y serhos ha todo el reyno obediente : no seais muy crudos en castigar nuestras flaquezas, y seremos mas obedientes a vuestras pregmaticas. Ruegohos que nos rogueis ante que nos mandeis, porque rogando y no mandando, hallareis amor como padres en hijos y no traiçion como señores en sieruos ». Estas cosas hablo aquel Iudio, y no sin gran admiraçion del Senado; y luego proueyeron los senadores tres cosas asaz iustas : la vna, que todas aquellas palabras las diese por escripto, porque se asentasen enel libro que estaua diputado para escreuir los buenos dichos de todos los Embaxadores estrangeros; lo segundo, que quitasen a Gracco Valerio de presidente por ser cruel y estar en odio del pueblo Romano; la terçera, proueyeron a Pilato de Lugduno por presidente de aquel reyno. Pues que te paresçe, Antigono, quan altamente hablo aquel Hebreo ? O Roma sin Roma, que de Roma ya no tienes sino los muros, y estas hecha vn prostibulo de viçios! Que heziste quando tal afrenta te hizo vn Hebreo en medio de tu Senado? Por çierto, la mayor lastima entre todas las lastimas y la mayor perdida entre todas las perdidas es quando el prinçipe o señor, es su vida tan sin vida, su iustiçia tan sin iustiçia, y sus hechos tan sin hecho, enlo malo tan osado y enlo bueno tan couarde, que muy iustamente los suyos le accusen

y los estraños le reprehendan, ninguno le ame, todos le aborrezcan, los amigos no le ayuden, los enemigos le persiguen, los presentes le aparten el bien y los absentes le procuren el mal, los biuos le quiten la vida y los muertos la sepultura. Pues tornando al proposito de nuestros iuezes, ruegote, Antigono, me digas de donde piensas viene oy tan gran escandalo enel pueblo e infamia enel principe y peligro enla iustiçia; pues si tu no lo sabes, yo te lo dire, oye. Esta es la orden por donde todo va sin orden. Los priuados importunando y el prinçipe no resistiendo, ellos le engañando y el dexandose engañar, los vnos con cobdiçia, los otros con ignorançia, dan a quien auian de quitar y quitan a quien auian de dar, honran a quien los deshonra y deshonran a quien los honra, detienen alos iustos, sueltan los cobdiçiosos, menospreçian alos expertos, fianse de liuianos; y finalmente, proveen, no alos offiçios de personas, sino alas personas de offiçios, dando alos iniustos iustiçia y alos iustos siniustiçia. Pues oye, que mas te dire. Estos miserables, despues de proueidos, como se veen entronizados enlos officios de que no eran dignos y que es mayor la autoridad de su offiçio que el meresçimiento de sus personas, hazense temer con estremadas iustiçias, toman estado de grandes a costa del sudor delos pobres, supplen con maliçia lo que les falta de discreçion; y lo peor de todo, que miden la iustiçia agena con la su utilidad propria. Oyeme, que mas te dire. Despues que estos idiotas se veen engolfados enel golfo de varios negoçios y muchos peligros, faltandoles los remos del saber y las velas dela cordura y las ancoras dela experiençia, no sabiendo remediar los males pequeños, inuentan otros mayores, alteran y turban la paz comun por su bien particular, lloran su mal proprio y no menos el bien ageno; y finalmente, pierden a si mesmos por auenturarse enlos golfos que no sabian, e infaman al señor que les dio los offiçios, por darlos alos que no los meresçian. Oye pues, que mas te quiero dezir. Has de saber que los prinçipios de estos

son soberuia y ambiçion, y sus medios embidia y maliçia, y sus fines muerte y destruçion, los quales, si mi consejo se tomase, no auian de tener credito conlos prinçipes o prinçipales, mas como hombres escandalosos deurian ser apartados, no solo dela republica, mas aun dela vida. Pues mas te quiero dezir, oye. Por çierto, grande es la cobdiçia delos desuergonçados sin verguença enel Senado que alos prinçipes offiçios piden, pero mayor es el atreuimiento o maliçia delos priuados que se los dan, los quales en esto y en otras cosas tienen las intenciones tan dañadas que ni el temor delos dioses los retrae, ni el del prinçipe los refrena, ni la verguença los impide, ni la republica los accusa, y sobre todo, ni la razon los manda ni la ley los subiuzga. O mi Antigono, nota esta palabra que te escriuo en fin de esta mi letra. Enel año dela fundaçion de Roma de seisçientos y quarenta y dos, como el pueblo Romano tuuiese en todo el mundo muchas guerras, que eran a Cayo Celio contra los de Thraçia, a Eneo Cardon, su hermano, contra los Sardinios, a Iunio Sella contra los Cimbros, a Mĭnuçio Ruffo contra los Maçedonios, a Seruilio Scipion contra los Lusitanos, y a Mario, consul, contra Iugurtha, Rey delos Numidanos, acontesçio que a este Iugurtha fauoresçio Boco, Rey delos Mauritanos, que agora se llama Marruecos. De estos triumpho Mario, y cargados de cadenas yuan delante su carro, no sin gran compassion de todos los que lo vieron: passado el triumpho luego aquel dia, por consejo del Senado, fue enla carçel Iugurtha descabeçado y a su compañero el Rey Boco dieron la vida: y fue la causa esta. Era costumbre de nunca iustiçiar a ninguno, sin que primero se mirasen los libros antiguos por ver si alguno de sus antepassados auian hecho algun seruiçio en Roma, por donde aquel miserable meresçiese la vida; pues hallaron que su abuelo de este Boco vino en Roma y hizo grandes oraçiones enel Senado, por cuyos dichos y sentençias meresçio su nieto la vida. Y entre ellos estauan estos versos

que dezian: Ay del reyno donde son tales todos, que ni el bueno entre los malos, ni el malo entre los buenos es conosçido! Ay del reyno que es meson de todos los simples, y destierro de todos los sabios! Ay del reyno a donde los buenos son couardes, y los malos muy atreuidos! Ay del reyno adonde despreçian los pacificos, y amparan los sediçiosos! Ay del reyno a donde los que velan por su bien matan, y alos que se desuelan por su mal coronan! Ay del reyno donde se permitten pobres soberuios y ricos tyrannos! Ay del reyno donde todos conosçen el mal y ninguno procura el bien! Ay del reyno donde se cometen tan malos viçios publicos, que en otras tierras temerian cometerlos secretos! Ay del reyno adonde todos todo lo que desean, procuran; todo lo que procuran, alcançan; todo lo que es malo, piensan; todo lo que piensan, dizen; todo lo que dizen, pueden; todo lo que pueden, osan; todo lo que osan, ponen por obra; y lo peor de todo, no ay vn bueno que lo resista! eneste tal reyno ninguno sea vezino, porque en breue vera o matarse los malos, o despoblarse de buenos, o hundirse los dioses, o tomarle tyrannos! Pues mas cosas dezia adelante, pero no hazen al tiempo presente. Que te paresçe, Antigono? por los dioses immortales te iuro, el coraçon se me quebranta en pensar la grande afrenta que hizieron por las plaças de Roma al Rey Boco, auiendo dicho y dexado escripto tan altas doctrinas su abuelo enel Senado. Esta mi carta leeras alos pretores en secreto, y si no se emendaren, ternemos medio como sean castigados en publico. Enlo que toca a tu destierro, ya te prometi serte buen amigo enel Senado, que por gozar dela amistad antigua y sacarte dela isla y desempeñarte mi palabra, ten çierto se porna toda diligençia. Ay escriuo a Panuçio, mi secretario, te haga dar dos mill sexterçios con que relieues tu pobreza, y de aca te embio esta mi letra con que consueles tu coraçon triste. Y no mas, sino que delos dioses contentamiento, delo que tienes buen gozo, de tu persona descanso

por muchos dias sientas en tu casa, Antigono: los males corporales, los enemigos crueles, los hados lastimosos se aparten de mi, Marco. Por parte de tu muger, Ruffa, salude a mi muger, Faustina, ella suya y yo tuyo, la visitaçion con alegria resçebimos y con agradesçimiento te la tornamos. Çesso no çessando desear aca en Italia tu persona, y alla en Sicilia ver mi quartana.

Carta xi. embiada por Marco Emperador a Lamberto, su gouernador enla isla de Hellesponto, quando desterro alos truhanes de Italia.

Marco, Emperador de Roma, señor dela Asia, confederado conla Europa, amigo delos Aphros y enemigo delos Mauros, a ti, Lamberto, gouernador dela Isla del Hellesponto, de su parte te embia contentamiento y del sacro Senado seguridad. Delos aforros que me embiaste ando aforrado, y de tu baltheo ando vestido, y delos lebreles estoy muy contento. Si pensara que tu absençia de Roma me auia de procurar tanto fructo en esa isla, dias ha que nos huuieramos conçertado, tu por tu prouecho y yo por mi seruiçio. Embiete a pedir pocas cosas y de burla, y tu embiasteme muchas y de veras. Por çierto, mejor proporçionaste tu el seruiçio con tu nobleza, que no yo la demanda con mi cobdiçia; porque si te acuerdas, yo embie por doze aforros y tu embiasteme doze dozenas, señale seis lebreles y tu proueiste de doze. De verdad, en este caso es sobrado mi plazer, porque aqui en Roma se publique la mucha largueza tuya y alla en Hellesponto la poca cobdicia mia: pues sey çierto que de mi tienes el agradesçimiento, y alos dioses ruego te den la salud, y ala fortuna coniuro no te niegue los buenos hados. Ay te embio tres zabras de maestros de locos, y no te los embio todos, porque si todos los locos de Roma huuiese de desterrar,

de nueuas gentes toda la auriamos de poblar. Hanse dado esos maestros tan buena maña en enseñar locura, y la iuuentud Romana en deprenderla, que si ellos caben en tres zabras, sus disçipulos no cabrian en tres mill carracas. De vna cosa mi iuyzio esta sin tino y mi coraçon delos dioses escandalizado, porque los toruellinos derruecan las casas, los agueduchos lleuan las puentes, las eladas yelan las viñas, los repentinos rayos rompen las torres, la penuria del agua pone carestia, el ayre corrupto da fin alos cuerdos, pero no ay vna cosa que acabe alos locos. Todas las cosas oy ala triste Roma le faltan, solamente truhanes, locos, y iuglares le sobran. O, que seruiçio harias alos dioses y que prouecho a Roma, si por tres zabras de locos nos embiases vna de cuerdos! Quierote dezir vna cosa, que con huesos de exçellentes sabios esta consagrada esa isla, desterrados antiguamente delos embidiosos y maliçiosos de Roma, y si los sentidos no tienes perdidos, como Italia hiede a simples, assi esa isla ha de oler a sabios. Quando vine dela guerra delos Parthos, enel año quarto de mi imperio, arrodee y me auenture a muchas mares por visitar esos sepulchros. Enla çiudad de Orbita, en medio dela plaça hallaras a Ouidio que fue desterrado por Augusto : solas peñas Arpinas veras el sepulchro del famoso Armeno, orador desterrado por Silla : enel puerto Argonauto hallaras los huesos de Coliodro, recopilador delas leyes antiguas, el qual fue proscripto de Nero el cruel : enlos campos Elinos, sobre vn marmol, estan los poluos de Philippo septeno, que enlas siete artes liberales era tan docto como si el las inuentara, fue desterrado delos Marianos. Ala ley de bueno me pongo y en pena de prueua me offrezco, si no lo hallares assi : y digote de verdad que de rodillas sus sepulchros toque, y que en todo aquel tiempo estauan mis ojos tiernos tan cubiertos de agua como sus huesos duros de tierra. No fueron desterrados por vilezas que hizieron, sino que el demerito de nuestros padres meresçio, ellos ser priuados dela

compañia de tan grandes varones y nosotros sus hijos delos poluos de tan famosos sabios. No se qual es mayor, la embidia que tengo a tu isla, o la compassion a esta misera Roma. Mucho te ruego como a amigo, y te mando como a criado, guardes a esos lugares las immunidades que yo les di : porque es iusto y iustissimo sean priuilegiadas delos biuos, çiudades pobladas de tales muertos. Enlo demas, de ese çenturion sabras por palabras el triste caso que a esos presos con nosotros y a nosotros con ellos acontesçio el dia dela madre Bereçinta. Digote de verdad que no tengo en tanto la crueldad que aquel dia vi en Roma, quanto la infamia que nos ha de causar en todo el imperio. Roma nunca vençida de cuerdos, la vi alli acoçeada de locos! Roma, que nunca a sus adarues pudieron tocar los Penos, vieras sus plaças armadas de truhanes! Roma, la que triumphaua de todos los reynos, triumphauan della los pantomimos! Estoy tan lastimado en este caso, que ni se que me diga, ni que me escriua. Vna cosa me consuela, que pues Roma y sus Romanos iniustamente no se goza sino con locos, ella y sus fingidos sabios iustamente sean castigados por esos locos : y en esto no la agrauian los dioses, que pues ella se reya conlos truhanes de burlas, algun dia llorase conlos pantomimos de veras. Yo destierro esos para siempre de Roma, no tanto por la sangre que derramaron, quanto por los iuyzios que peruertieron : y torno a dezir que no por occasionadores de algunas muertes, sino por maestros de muchas locuras. Sin comparaçion es mayor ofensa alos dioses y daño ala republica la delos truhanes, que quitan el seso alos cuerdos, que no la delos homiçianos que priuan de vida alos hombres. Como el mayor don entre todos los hados buenos sea tener buen seso, no se presume ser de muy reposado juizio, el que estremadamente de truhanes y locos es muy amigo. Creedme vna cosa, que como vn aue ama a otra aue, y vn animal a otro animal, y vn sabio a otro sabio, assi vn loco a otro loco. Acuerdome que vn dia.

reboluiendo los archiuos del Capitolio donde estauan los Annales de Roma, tope vna cosa admirable de Orbeta, famoso orador, el qual hallaras enterrado en esa isla de Hellesponto enel monte Adamantino. Viniendo el gran Sçipion dela guerra delos Penos y andando mas acompañado delos ambrientos truhanes que delos esforçados capitanes, dixole estas palabras: « O Sçipion, en absençia nos espantauan tus hazañas, y agora en presencia nos escandalizan tus liuiandades. Por çierto, gran infamia es a ti y desacato al sacro Senado, que auiendo tu vençido alos Aphros cuerdos y siendo tu tan cuerdo y de sangre de Romanos sabios, te acompañas de solos truhanes y locos. En aquel desdichado reyno todos los cuerdos no pudieron conel esfuerço de vno, y piensa aquel vno de apoderarse entre tantos locos! Yo te digo que trae mas peligro tu seso y honra aqui en Roma, que no tu vida traya en Aphrica». Fueron palabras asaz muy buenas, y no dela maliçia mundana llanamente resçebidas, porque a poco tiempo, y por personas de poca manera, y por poca occasion, fue aquel pobre viejo y muy rico philosopho por los amigos de Sçipion desterrado de Roma y lleuado a esa isla. Pues mira, Lamberto, tornando al proposito de esos histriones, despues que ayan tomado tierra en esa isla, dexarlos has libres, con tal que no puedan exerçer sus offiçios: constreñirlos has alos trabajos y castigarlos has, si los vieres oçiosos, que esos miseros, huyendo del iusto trabajo y tomando el iniusto oçio, tornados por sus truhanerias menos que hombres, tenian publica escuela de vagabundos. No me desplaze cosa de nuestros antiguos padres, sino auer suffrido en Roma tantos y tantos tiempos tan perdidos chocarreros. Enel año de dozientos y diez y seis dela fundaçion de Roma, en vna horrible pestilençia de Roma, por alegrar la gente fueron los primeros theatros inuentados y la primera vez los truhanes admittidos: cosa lastimosa de oyr, que duro aquella pestilençia de landres dos años, y ha durado la rauia

delos pantomimos quatroçientos! Bien creo, Lamberto, las quexas de esos prisioneros que aca començaron, alla no ternan fin, pero a mi no se me da nada, porque las querellas delos malos hazen iustas las iustiçias y sentençias delos buenos; como dixo el ayo de Nero: Quanto es afrenta ser vituperado del bueno, tanto es infamia ser loado del malo. Direte vna cosa porque no te parezca crudo este castigo, que pues los Emperadores Romanos son clementes conlos estraños, no es razon sean austeros con los suyos. Despues que los hados en este mundo me pusieron, no he visto cosa menos vtile ala republica, ni mayor liuiandad de liuianos, ni peor inuençion de vagabundos, ni mas fria recreaçion de mortales, que es la que se toma con pantomimos y truhanes. Que cosa mas monstruosa, que por vna liuiandad de vn liuiano, se han de aliuianar tantos cuerdos! Que mayor ludibrio que sea costumbre enel Capitolio, el dicho de vn loco ser festejado con risas de muchos sabios! Que mayor escandalo que en casa delos prinçipes estar siempre las puertas abiertas alos locos y nunca alos cuerdos! Que crueldad mayor de enemigos que den mas a vn loco en vn dia, que a sus criados en vn año y a sus parientes en toda su vida! Que mayor desatino que alos fronteros y guarniçiones enel Illirico falte, y alos truhanes de Roma sobre! Que igual afrenta a Roma puede ser, que mayores estados y memorias dexaron en Italia los pantomimos y truhanes ganadas con sonetos y rodajas, que no los famosos capitanes con sus triumphos y armas! Pues yo te digo de verdad, que quando estos miserables andauan en Roma de casa en casa sembrando sus liuiandades y cogiendo las pecunias, aquellos varones famosos yuan de reyno en reyno, consumiendo sus dineros, auenturando sus vidas, y derramando sus sangres. Enla vlterior España, como los Eliberios con los Gaditanos tuuiesen guerra, y alos de Eliberia les faltasen las expensas, dos pantomimos se offresçieron a sustentar por vn año la guerra, y succedio que con la hazienda

de dos locos fueron vençidos muchos cuerdos. En Epheso, çiudad de Asia, el famoso templo de Diana conel fisco de vn juglar se fundo. Cadino, el que las Thebas de Egypto con çien puertas edifico, mas le dieron para el edificio los pantomimos que todos sus amigos, si sus historias no me engañan. Quando Augusto reedifico los muros de Roma, mas huuo de dos truhanes que se ahogaron en Thiberin, que saco del erario publico. El primero Rey de Corintho escriuen auer sido vn luchador, otros que vn histrion : yo vi su sepulchro en Corintho, y como digo de estos, podria dezir de otros muchos. Pues mira, Lamberto, quantos son los descuidos delos dioses, y quan varios los casos dela fortuna, y quan hahadados los hados delos hombres, que assi se hazen vnos memorables por locos como otros por sabios! Vna cosa sola me ha caido en graçia delos truhanes, y es, que en presençia hazen reir a todos conlas locuras que dizen, y de que se van, queda cada vno triste por las ropas y dineros que se lleuan : y por çierto, es iusta sentençia delos dioses, los que tomaron vano plazer iunctos, lloren la perdida despues apartados. No quiero mas escreuirte, sino que esta letra te embio en Griego porque la puedas mostrar a toda la isla. Despacharas luego las naos, porque han de lleuar prouisiones al Illirico. Paz sea contigo, Lamberto, salud y mansa fortuna sea comigo, Marco. El Senado te saluda, y tu ala isla diras el gaude felix acostumbrado. Mi Faustina te saluda, y ay te embia para tu hija una çinta muy rica. En pago delos aforros te embio vnos joyeles preçiosos.

Carta xii. embiada por Marco Emperador a Catulo su muy espeçial amigo, enla qual le cuenta las nueuas de Roma, es letra de notar.

Marco, çensor nueuo, a ti, Catulo, çensor viejo. Auran passado diez dias que enel templo del dios Iano resçebi tu letra, y a

ese dios Iano pongo por testigo quisiera mas ver tu persona. Escriuesme te escriua largo, y la mucha penuria de tiempo me hara responderte corto, harto menos delo que yo deseo. Pides te haga saber si ay aca alguna cosa nueua : a esto te respondo que mejor preguntarias si ha quedado en Roma y en Italia alguna cosa vieja. Ya por nuestros tristes hados todo lo bueno y viejo es acabado, y cosas nueuas e inauditas hemos visto. El Emperador, el consul, el tribuno, los senadores, los çensores, los ediles, los flamines, los pretores, los çenturiones, todas estas cosas son nueuas, sino las ruindades que son viejas. Todo se nos passa en hazer offiçiales, ordenar pregmaticas, llegarnos a consejos, despertar cohechos : de manera que mas nouedades ay agora en quatro años que huuo enlos tiempos passados en quatroçientos. Iunctamosnos por todos quasi trezientos a consejo enel alto Capitolio, y alli blasonamos, iuramos, y prometemos que a vnos hemos de sublimar, a otros abatir, fauoresçer esto y destruir aquello, castigar alos malos y premiar alos buenos, reparar lo viejo y edificar de nueuo, desraigar los viçios y plantar las virtudes, emendar lo auieso y encaminar lo bueno, reprimir los tyrannos y amparar los pobres; y despues de salidos de alli, los que dixeron mejores palabras, aquellos son tomados en peores obras. O,triste de ti, Roma, que oy a tus senadores en dezir: « Haremos,» se les passa la vida, y despues cada vno buscando su utilidad propria, oluidan el bien dela republica! Muchas vezes me paro a mirar enel Senado a otros como otros me miran a mi, y estoy espantado ver la eloquençia de sus palabras, el zelo de su iustiçia,y la iustificaçion de sus personas: y despues, salidos de alli, escandalizome ver sus cohechos secretos, sus entrañas dañadas y sus obras malas tan manifiestas. Pues de otra cosa es mas de marauillar, que no ay suffrimiento que la pueda suffrir, que aquellos que tienen las personas mas infamadas y las vidas mas desonestas, estos con intençiones dañadas votan que se hagan ius-

tiçias mas crudas. Regla es infallible y dela maliçia humana muy vsada, que el que es mas atreuido en cometer vna enorme culpa, es mas crudo por la mesma culpa en dar contra otro sentençia. Paresçeme a mi que las culpas nuestras miramos con antojos que hazen las cosas menores, y las faltas agenas contemplamos enel agua, donde las cosas paresçen mayores. O, quantos y quantos he visto yo enel Senado, condemnados ala horca por sola vna culpa que cometieron en su vida por manos de aquellos que la mesma culpa cometian cada hora! Acuerdome auer leido enlos tiempos de Alexandro Magno, que andaua vn pyrata famoso por las mares, el qual robaua o echaua a hondo todas las flotas. Por mandado de aquel venturoso mançebo, Alexandro, armaron contra el: y como fuese preso, y en su presençia presentado, dixo al cossario estas palabras: « Dime, Dionides, porque tienes escandalizadas todas las mares, que ya ni ay nao que vaya a Oriente ni nauegue en occidente? » Respondio el pirata : « Si yo tengo escandalizada la mar, porque tu, Alexandre, tienes perdida la mar y la tierra? O Alexandre, porque yo salteo con vn nauio solo por la mar, llamanme ladron, y a ti, porque robas con dozientas naos y turbas el mundo con dozientos mill hombres, llamante Emperador. Yo te iuro, Alexandre, que si la fortuna se amansase contra mi y los dioses se encruelesciesen contra ti, y a mi diesen tu imperio y a ti diesen mi pobre nauio, por ventura yo seria mejor rey que tu, y tu peor ladron que yo ». Fueron buenas palabras y de aquel coraçon generoso de Alexandre muy bien resçebidas : y por ver si sus obras corresponderian a sus promesas, sacole de cossario, y hizole capitan del exercito : y fue tan virtuoso enla tierra, quanto auia sido auieso enla mar. Yo te prometo, mi Catulo, que Alexandre tuuo razon enlo que hizo, y muy mayor Dionides enlo que le dixo, porque ya oy en Italia alos que roban en publico llaman señores, y alos que hurtan en secreto llaman ladrones. Enlos grandes Annales de Liuio,

ley que andando muy trauadas las guerras del segundo bello Punico entre los Romanos y Carthaginenses, vino vn embaxador Lusitano embiado por toda Espana, ver si podria tractar alguna concordia. Venido pues a Roma, prouo enel Senado que despues que auia entrado en Italia, diez vezes le auian robado la ropa. Acontesçio que estando el en Roma, vio que vnos delos que a el auian robado, ahorcauan a otro delos que a el auian defendido. Pues visto por el tan mala obra y que a aquel se le hizo tan gran siniustiçia, como hombre desesperado, con vn carbon escriuio enla horca este escripto, que dezia: O horca, tu eres nasçida entre ladrones, criada entre ladrones, cortada de ladrones, labrada de ladrones, hecha de ladrones, plantada de ladrones, sustentada de ladrones, situada entre ladrones, y al tiempo del menestei te pueblan de innoçentes. Adonde ley estas cosas era el original de Liuio y sus historias, y iurote por los dioses immortales que toda la Decada estaua escripta de tinta negra, y estas palabras estauan de bermellon colorado. No se que mas nueuas, pues las pides, te escriua, sino que es todo tan nueuo y esta todo tan tierno y veolo todo tan mal çimentado, que he miedo repentinamente se hallane todo por suelo. Passe entre ti y mi otra cosa que te quiero dezir. Hagote saber que algunos subitamente han subido a valer mucho en Roma, alos quales assegurare yo mas ayna la caida que la vida; porque todo edifiçio presuroso no puede estar muy seguro: quanto mas el arbol se detiene en criar, tanto mas tarda en se enuejescer, y delos arboles que comemos presto su fructo enel verano, nos escalentamos a su fuego enel inuierno. O, quantos hemos visto, delos quales iunctamente nos marauillamos de su subir y nos espantamos de su caer, cresçieron como massa y deshizieronse como espuma, su feliçidad fue como puncto breue, y su infortunio es como linea larga; finalmente, armaron molino dela cresçiente y molido vn poco quedose hermado por todo el año. Bien

sabes tu, mi Catulo, que a Cneo Fuluio en vn año le vimos hecho consul y a sus hijos tribunos y a su muger matrona delas donzellas, y sobre todo, a el hecho guarda del Capitolio: y despues, no en vn año sino en vn dia, vimos a Cneo degollar enla plaça, a sus hijos ahogar en Tiberin, a su muger desterrar de Roma y a su casa derrocarla por tierra y todos sus bienes confiscados al erario. Este exemplo tan riguroso no le leimos enlos libros para poner en dubda, sino vimosle conlos ojos para tenerle en memoria. Como son varias las naçiones delas gentes, assi son diuersas las condiçiones delos hombres y los appetitos delos mortales. Paresçe esto ser verdad, porque lo que vnos aman, otros aborrescen; tras lo que estos andan, aquellos huyen; delo que vnos tienen appetito, otros estan empalagados; de manera que ni todos con vna cosa se pueden contentar, ni vno con todas las cosas se puede satisfazer. Elija cada vno lo que quisiere y abraçase conel mando quanto mandare, que yo mas quiero subir este rebenton de espaçio, y si no pudiere encumbrar, quedarme he enel camino, que no pressurosamente subirle sudando y despues descenderle rodando. En este caso, pues se entienden los coracones, no es de dar mas liçençia que escriuan las plumas, y de esta manera no mires lo poco que digo, sino lo muchc que por esto quiero dezir. Pues lo he començado, y estas en tierras estrañas, quierote escreuir de aca todas las nueuas. Hagote saber que en este año que estamos, a veinte y çinco de Mayo, vino vn embaxador de Asia que dezia ser insulano dela isla de Scethin, varon elegante enel cuerpo, ruffo enel aspecto, y assaz osado enel animo. Acontesçio que como enlos prolixos dias del verano huuiese estado en Roma, viniendo que venia el tiempo erizado del inuierno contrario para nauegar a su isla, no le despachando sus negoçios, vn dia estando ala puerta del Senado, vio entrar a todos los senadores enel Colliseo, y que cada vno dellos era despojado delas armas que lleuaua. Pues el, como varon de buen

animo, y zelador de su patria, en presençia de todos, dixonos estas palabras: «O padres conscriptos, o pueblo venturoso, yo vine de tierras estrañas a Roma solo por ver a Roma, y hallo a Roma sin Roma. No me truxeron a mi los muros que la çercauan, sino la fama delos que la regian; no vine yo por ver el erario donde entran los thesoros de todos los reynos, sino por ver el Senado sacro de do salia el consejo para todos los hombres; no hos venia yo a ver porque vençiades a todos, sino pensando que erades mas virtuosos que todos. Oso dezir vna cosa, que si los dioses no me tienen çiego y mi juizio no esta turbado, o vosotros no sois los Romanos de Roma, o esta no es Roma la delos Romanos. De vuestros passados oymos en mi isla que muchos reynos se ganauan con esfuerço de vno y se conseruauan con cordura de todos, y agora todos sois a destruir y ninguno a ganar. Vuestros primeros padres todo su exerçiçio era en hazañas, y a vosotros sus hijos, todo el tiempo se hos passa en çerimonias. Esto digo, Romanos, porque me aueis muerto de risa veros poner tanta diligençia en dexar las armas ala puerta del Senado, quanto la ponian vuestros passados en tomarlas para defender el imperio. Que aprouecha dexeis las armas por seguridad de vuestras personas, y metais las con que matais a todas las gentes? Que aprouecha al triste negoçiante que el senador entre desarmado de espadas y coraças, y su coraçon entre enel Senado armado de maliçias? O Romanos, hagohos saber que en mi isla no tememos capitanes armados, sino a senadores maliçiosos: alas espadas amoladas y alos puñales agudos no tememos, delos coraçones duros y delas lenguas enconadas nos espantamos. Que enel Senado metais armas y con ellas hos quiteis las vidas, poco se puede perder: pero que no ampareis alos innoçentes y no despacheis alos negoçiantes, no se puede suffrir. Yo no se en que possession hos tienen en Roma, que alos locos quitan las armas alla enla mi isla. O a vosotros hos quitan las armas por locos,

o por apassionados: si por ambiçiosos o apassionados, no es de Romanos sino de tyrannos, que los bulliçiosos sean juezes delos paçificos, los ambiçiosos delos humildes, y los maliçiosos delos simples: si hos las quitan por locos, no cabe en ley de los dioses, que trezientos locos rijan y gouiernen a trezientos mill cuerdos. Yo ha tanto tiempo que estoy esperando el despacho, y por vuestras passiones no tengo negoçiado mas que el dia primero. Traeis azeite, miel, açafran, madera, sal, plata y oro de mi isla a Roma, y quereis que vamos a otra parte a pedir iustiçia? Quereis tener vna ley para coger vuestras rentas, y otra para determinar nuestras iustiçias? Quereis que en vn dia hos paguemos el tributo, y no quereis en vn año despacharnos vn negoçio? Yo hos requiero, Romanos, que determineis, o de quitarnos las vidas y assi acabaremos, o de oyr nuestras querellas para que hos siruamos: que de otra manera podra ser oyreis conlos oydos lo que no querriades ver con los ojos; y si hos paresçe que enlas palabras me he desmesurado, con tal que remedieis a mi patria, poco va me quiteis aca la vida: y assi acabo mi platica». Por çierto, mi Catulo, estas fueron las palabras que dixo enel Senado, porque despues yo se las pedi por escripto. Digote de verdad que la osadia que solian tener los Romanos en otra tierra, ya la tienen los estraños en Roma. No falto quien dixo que este embaxador fuese castigado, pero no lo quieran los dioses que por dezir verdad en mi presençia ninguno sea punido. Basta y mucho basta nos suffran las maldades, sin que matemos y persiguamos alos que nos auisan dellas. No esta del lobo seguro el ganado, si el pastor no tiene consigo el perro: lo que en este caso siento es, que no han de dexar de ladrar los perros porque quiten el sueño alos pastores, ni se han de dexar de dezir las verdades porque se enojen los senadores. No ay dioses que lo manden, ley que lo consienta, republica que lo permitta, los que estan para castigar las mentiras, se tornen verdugos delos que dizen

verdades. Pues los senadores se muestran ser hombres enel comer, hombres enel dormir, hombres enel vestir, hombres enel biuir, y alas vezes son mas humanos que los otros humanos, siendo esclauos del viçio, quien los liberto del castigo? O Roma sin Roma, que ya no tienes sino el nombre de Roma, mira en que ha parado la cumbre de tus triumphos, la gloria de tus hijos, la rectitud de tu iustiçia y la honra de tus templos, que mas castigan oy al que murmura de vn senador solo, que alos que blasfemaron de todos los dioses iunctos! Por rezio caso lo tengo, ver a vn senador o çensor ser peor que muchos, y tengo de dezir, aunque me pese, que es mejor que todos. De verdad te digo, mi Catulo, que ya no auemos de ir a buscar dioses alos templos, porque los senadores se nos han hecho dioses entre manos. Esta differençia ay entre aquellos que son immortales a estos que son mortales: los dioses nunca hazen cosa mala, y los senadores iamas hazen cosa buena; los dioses nunca dizen mentira, estos iamas dizen verdad; los dioses perdonan mucho, y estos no perdonan nada; los dioses son contentos ser honrados çinco vezes enel año, y los senadores se quieren adorar diez vezes cada dia. Que mas quieres que te diga, sino que los dioses por todo lo que hazen meresçen ser loados, y los senadores por todas sus obras meresçen ser vituperados? finalmente concluyo que los dioses en todo açiertan y en ninguna cosa yerran, y los senadores en ninguna cosa açiertan y en todo yerran. Solo por vna cosa tienen razon los senadores no resçebir castigo, y es, que como no entienden emendarse delas culpas, no quieren que los oradores gasten tiempo en dezirles las verdades: sea lo que fuere, que yo tengo por aueriguado, hombre o muger que aparta las orejas de oyr verdades, de coraçon applique su coraçon a amar las virtudes. Sea censor que iuzga, sea senador que ordena, sea Emperador que manda, sea consul que executa, sea orador que ora, no ay hombre delos mortales que sea tan recatado en sus obras,

ni tan corregido en sus deseos, que no merezca castigo por lo hecho, y auiso para lo que ha de hazer. Pues te he escripto delos otros, quierote dezir algo de mi, porque delas palabras de tu carta collegi, deseauas saber de mi persona. Sabe, si no lo sabes, que enlas calendas de Henero me hizieron çensor enel Senado. Officio es que ni mi deseo le deseaua, ni en mi meresçimiento cabia. No es possible menos (y en esta opinion estan todos los sabios) [sino] que o le falta iuyzio o le sobra locura, al hombre que por su voluntad toma carga delos cargos agenos. Rezio caso es a vn hombre vergonçoso tomar officio, enel qual para complir con todos, ha de mostrar el rostro de fuera contrario alo que siente de dentro. Dirasme tu, mi Catulo, que para eso son los buenos, para que se encarguen delos officios. O malauenturada de Roma, quando a mi que soy tal tienen porel mejor della! graue pestilençia deue auer venido por los buenos, quando yo escape por bueno entre los malos! Yo accepte este offiçio, no porque le auia gana de acceptar sino por satisfazer alos deseos de mi esposa Faustina y por complir los mandamientos de Antonino, mi suegro. No te marauilles de cosa que haga, sino delo que dexo de hazer, porque hombre que se desposo con Faustina, ya no ay ruindad que no haga. Yo te iuro que desde el dia que estoy desposado, me paresçe que no tengo seso ninguno. Dexo agora el desposorio, y torno a hablar del offiçio. Por çierto, todo hombre paçifico deue enlos offiçios estar muy penado, porque quan seguros andan los offiçios entre los virtuosos, tan peligrosos andan los virtuosos entre los officios: y que esto sea verdad, cuenta tu lo que ganan, y por ello veras lo que pierden. Los bienes, dilos tu, si los sabes: los males, oyelos si los deseas saber. El que toma cargo de regir a otros, busca cuydado para si, embidia para sus vezinos, espuelas para sus enemigos, pobreza para sus riquezas, despertador para los ladrones, peligro para su cuerpo, fin para sus dias, tormento para su fama; y finalmente, busca oxeo para perder

amigos, y reclamo para cobrar enemigos. O hombre malauenturado, aquel que de hijos de muchas madres tiene cargo! porque siempre le cargan cuidados, como con todos ha de complir: sospiros por lo que le han de dar, reçelo si le han de quitar, lagrimas si se ha de perder y sospecha si le han de infamar; el que esto conosçe, sin mas esperar garrocha, se deue acoger ala barrera. Pero como digo lo vno, dire lo otro, que yo iurare y tu no me contradiras, que mas hall mos oy que quieran ser capeados enel cosso que estar seguros enla talanquera. Muchas vezes oyo dezir, vamos alos theatros a correr los toros, vamos a monteria a correr las fieras: y llegados al hecho, no los animales dellos, sino ellos delos animales huyen, de manera que donde van a correr, vienen corridos. Quiero dezir que los ambiçiosos procuran gouernar y son gouernados; mandar, y son mandados; regir, y son regidos, y finalmente, pensando debaxo de sus manos tener a muchos, ponense los miseros so los pies de todos. Para remedio de estos peligros con vna cosa se consuelan mis pensamientos, y es esta: que sin yo lo procurar, ni yo a ello me offresçer, el Senado de su voluntad me lo ha querido mandar. Enla octaua tabla de nuestras antiguas leyes estan estas palabras: Mandamos que en nuestro sacro Senado iamas se de cargo de iustiçia al que de su voluntad se vino a offresçer, sino al que ellos con maduro acuerdo quisieren elegir. Era, por çierto, iusta la ley, porque no son ya los hombres tan virtuosos, ni tan amigos de su republica, que oluidada su quietud y reposo, haziendo a si daño, procuren alos otros prouecho. Ninguno es tan loco, que dexado su muger y hijos y su dulçe patria, se quiera ir a tierra agena, sino que viendose entre gentes estrañas, piensa so color de la iustiçia buscar su utilidad propria. No sin lagrimas lo digo, que los prinçipes con su descuido, los iuezes con su cobdiçia, han minado y derrocado los altos muros dela poliçia de Roma. O mi Catulo, que quieres que te diga, sino que esta tan descreido nuestro

credito. tan acobdiçiada nuestra cobdiçia, tan atreuido nuestro atreuimiento, tan desuergonçada nuestra verguença, que assi se proueen oy iuezes para ir a robar nuestros vezinos, como capitanes contra nuestros enemigos. Hagote saber que donde Roma era amada por castigar alos malos, oy es aborreçida por despojar alos innoçentes. Acuerdome auer leido que en los tiempos que vastaua a toda Tinacria Dionisio Siracusano, vino vn embaxador delos Rhodos a Roma. El era ançiano en dias, docto en letras, esforçado en armas, y muy curioso en mirar todas las cosas. Andando pues por Roma, viendo la maiestad del sacro Senado, la alteza del alto Capitolio, el concurso del Colliseo, la gloria delos triumphos, el castigo delos malos, la paz delos vezinos, la diuersidad delas naçiones, la abundançia delos mantenimientos, el orden delos officios; y finalmente, viendo que Roma era Roma, preguntado que le paresçia, respondio: « O, Roma, este tu siglo es todo de cuerdos, otro verna todo de locos ». O, altas y muy altas palabras, y por mis tristes hados en mi tiempo complidas! Trezientos años estuuo Roma sin tener casa de orates, seisçientos años ha que no ay vna de cuerdos. Mira que te digo — y no de burla, sino de veras lo digo — que si los dioses oy resusçitasen a nuestros passados, o nos desconosçerian por sus hijos, o nos atarian por locos. Estas son las cosas que passan en Roma, y no dizes delo que passa alla en Agrippina. De aca no podre escreuirte cosas, sino con que te den pena: escriueme tu alguna cosa con que tome alegria. Drusilla, tu muger esta buena, dela flota que vino de Scethin de sal, azeite y miel, yo hize fuese bien proueida. Ya sabras como Hobio, nuestro tio, le arrastro su cauallo y murio subito. Laerçia y Colodro ya son amigos por occasion de vnos casamientos. Ay te embio vnas ropas, ruega alos dioses no veas mal gozo dellas. Mi Faustina te saluda, y tu a Iamiro, tu hijo, me saluda y encomienda. Los dioses sean en tu guarda, y de mi aparten la siniestra fortuna. Marco el todo tuyo, a ti, Catulo, el todo mio.

Carta xiii. embiada por Marco Emperador alas enamoradas Romanas, porque estando el en Rhodas representaron del vna farsa en vna fiesta en Roma.

Marco, orador que en Rhodas lee oratoria, a vosotras las señoras enamoradas de Roma, salud alas personas y emienda enlas vidas hos desea. Aca me han escripto que enla fiesta dela madre Bereçinta todas vosotras iunctas representastes vna comedia, enla qual posistes por ordimbre mi vida y por discante mi fama. Dizenme que Abilina la compuso, Lucia Fuluia la escriuio, tu, Toringa, la cantauas, y todas iunctas enel theatro la representauades. Sacastesme pintado de muchas maneras, con vn libro enla mano al reues como philosopho fingido, conla lengua muy sacada como parlero atreuido, con vna coroça enla cabeça como cornudo publico, con vnas hortigas enla mano como a enamorado tibio, con vna vandera caida como a capitan couarde, con media barba hecha como hombre fementido, y con vn paño enlos ojos como nescio condemnado. Y no contentas con esto, sacastesme otro dia con otra inuencion nueua. Hezistesme vna estatua, los pies de paja, las espenillas de alambre, las rodillas de madera, los muslos de cobre, el vientre alcornoque, los braços de pez, las manos de massa, la cabeça de yesso, las orejas de asno, los ojos de biuora, los cabellos de rayzes de parra, los dientes de gato, la lengua de escorpion y la frente de plomo, enla qual estauan esculpidas en dos ringlones estas letras *N. H. T. M. S. Q. M. V. S.*, las quales a mi paresçer quieren dezir esto: no tienen tantos metales la estatua, quantos doblezes su vida; y despues de esto hecho, fuistes al rio y alli la tuuistes cabeça abaxo colgada vn dia entero, y si no fuera por la señora Messalina, pienso que hasta oy estuuiera alli colgada. Agora, señoras enamoradas, aueis-

me escripto vna carta con Fuluio Fabriçio que de aquello no resçiba pena, sino que como hombre enamorado de mano de damas lo resçiba de burla. Y porque no tenga tiempo de pensar en ello, embiasme a preguntar vna question, y es, si he hallado en mis escripturas de que y para que, adonde y quando, [por] quien y como se hizieron las primeras mugeres. Porque es mi condiçion las burlas tomarlas por burlas y porque vosotras me lo mandais, otros amigos mios y vuestros me lo han escripto, y sobre todo, Fuluio, vuestro embaxador me lo ha rogado, yo he callado y a ninguno de alguno he dado quexa: solamente a vuestra carta y question dare respuesta. Y pues ninguno no fue para hazer la pregunta, protesto que a ninguno, sino a vosotras las enamoradas, embio la respuesta. Y si alguna señora honesta quisiere por vosotras tomar la demanda, es señal que del offiçio que vosotras traeis hos tiene embidia. Por çierto, la señora que mostrare mucho enojo de vuestra pena en publico, dende aqui la condemno que tiene alguna culpa en secreto. El que esta enla talanquera no teme el bramido del toro, y el que esta enel omenaje no se espanta de artilleria. Quiero dezir que la muger de buena vida no teme al hombre de mala lengua. Las buenas matronas me tened por perpetuo sieruo, y las malas por vuestro capital enemigo. Respondiendo pues ala question, conuiene a saber: de que fueron hechas la primeras mugeres, digo que segun la diuersidad delas naçiones que ay enel mundo, es la diuersidad delas opiniones que hallo en este caso. Los Egypçios dizen que quando el rio Nilo sale de madre y riega su tierra, que quedan muchas tierras hechas çenagales, y que sobreuiniendo el calor, se crian muchas sauandijas, y que alli entre ellas fueron halladas las primeras mugeres. Notad, señoras, que fue neçessario Nilo saliese de madre, para que nasçiese la primera muger enla tierra. Todas las criaturas son criadas enlas entrañas delas madres, sino la muger que se crio sin madre, y bien paresçe ser verdad,

porque sin madre nasçistes, sin regla biuis, y sin orden morireis. Por çierto, a muchos trabajos se ha de poner, y muchas maneras ha de buscar, y muchas vezes lo ha de pensar, y muchos socorros ha de tener, y muchos años la ha de esperar, y entre infinitas mugeres la ha de elegir, el que quiere a vna sola muger gouernar. Por fieros que sean los animales, al fin el leon tiene leonero, el toro se ençierra enel cosso, al cauallo domeña el freno, el anzuelo saca al pescado y el lobo suffre coyundas con yugo: sola la muger es vn animal indomito que iamas pierde el azedia por mandar y el brio por no ser mandada. Hizieron los dioses alos hombres tan hombres, y alas bestias tan bestias, y el juizio humano tan alto, y las fuerças tan fuertes, que no aya cosa que se le vaya por alta, ni se le escape por ligera, ni se le defienda por fuerte. Se hos dezir, señoras enamoradas, que a vosotras ni ay espuela que hos haga andar, ni sueltas hos pueden tener, ni freno enfrenar, ni anzuelo pescar, ni red caçar; y finalmente, ni ay ley que hos subiuzgue, ni verguença que hos enfrene, ni temor que hos espante, ni castigo que hos emiende. O, a quanta malauentura se pone el que a regiros y corregiros se obliga! porque si tomais vn siniestro no hos sacara del todo el mundo. Si de alguna cosa hos auisan, nunca la creeis; si hos dan consejo, nunca le tomais; si hos amenazan, luego hos quexais; si hos hiere alguno, luego hos derretis; si hos alagan, tomais soberuia; si hos regalan, teneis embidia; si dissimulan, hazeishos atreuidas; si hos castigan, tornaishos viboras; finalmente, iamas muger supo perdonar iniurias ni agradesçer beneficios. Llamen oy la muger mas simple de todas las mugeres, yo iurare que ella iure a menos saber sabe mas que todos los hombres, como sea verdad que ala mas sabia le falte harto de cordura! Quereis ver, señoras, quan poco es lo que sabeis, y como es mucho lo que ignorais? que en cosas muy arduas assi hos determinais de subito como si mill años pensarades en ello, y si alguno hos contradize el

consejo, teneisle por muy mortal enemigo. Atreuida es la muger que se atreue a dar consejo al hombre, pero mas lo es el hombre que le toma dela muger. Torno a dezir que es loco el que le toma, y mas el que le pide, y muy mas el que le cumple. Mi paresçer es que el que quisiere no estropeçar en tan duras piedras, ni pungirse entre tan malas espinas, ni lastimarse entre tantas hortigas, oya lo que le dixeredes y haga lo que viere, hable bien y obre mal, al prometer prometa mucho y al complir no cumpla cosa; y finalmente, alabe vuestras palabras y condemne vuestros consejos! Pregunten oy a muchos y muy famosos varones que ya son muertos, como les fue con consejos de mugeres quando eran biuos: yo soy çierto que ni entonçes quisieran nasçer para creerlas, ni agora querrian resusçitar para oyrlas. Como le fue a Philippo con Olympiadas, a Paris con Helena, a Alexandre con Rosana, a Eneas con Dido, a Hercoles con Amena, a Anibal con Thamira, a Antonio con Cleopatra, a Iulio con Domiçia, a Nero con Agrippina? y si no creyeren a estos delo que passaron con estas, pregunten a mi, triste, como me ha ydo con vosotras? O mugeres, en acordarme que nasçi de vosotras, aborrezco la vida, en pensar que biuo con vosotras, amo la muerte, porque no ay otra muerte, sino con vosotras tractar, y no ay otra vida, sino de vosotras huir. Comun dezir es de mugeres que somos ingratos los hombres, porque nasçiendo de vuestras entrañas, hos tractamos como a sieruas, y que pues nos paristes con peligro y nos criastes con trabajo, era iusta cosa nosotros nos occupasemos siempre en vuestro seruiçio. Muchas vezes me paro a pensar, de donde viene los hombres alas mugeres tanto querer. No ay ojos que no lloren, coraçon que no se quebrante, espiritu que no se entristezca, por ver a vn hombre cuerdo perdido tras vna loca. Passasele el dia al tal en çeuar sus ojos, la noche escura en atormentarse con pensamientos, vn dia en oyr nueuas, otro dia en hazer seruiçios, quando ama las tinieblas, quando

aborresce la luz, muere con compania, biue con soledad; y finalmente el enamorado puede lo que no quiere y quiere lo que no puede. Pues mas ay, que ni le aprouechan consejos de amigos, ni infamias de enemigos, ni perder la hazienda, ni auenturar la honra, ni dexar la vida, ni buscar la muerte, ni allegarse çerca, ni huir lexos, ni ver con los ojos, ni oyr con las orejas, ni que guste el gusto, ni toque la mano; y finalmente, pudiendo de si alcançar victoria, contra si siempre tiene la guerra. Pues sepan agora los enamorados de do proçeden sus amores, y es esto. Las entrañas de donde nasçimos son de carne, los pechos que mamamos son de carne, los braços donde nos criamos son de carne, los pensamientos que tenemos son de carne, las obras que obramos son de carne, los hombres con quien biuimos son de carne, y las mugeres por quien morimos son de carne, por cuya causa viniendo la carne dellos al reclamo dela carne dellas, muchos coraçones libres tropieçan enla red de amores. Bien paresçe, señoras Romanas, que hos criastes en pisçinas segun arriba dezian los Egypçios. Las pisçinas ni tienen agua clara que beuer, ni fructas que coger, ni pesçes que pescar, ni playa que nauegar. Quiero dezir, que vosotras enla vida sois suzias, enlas personas infames, enlas aduersidades flacas, enlas prosperidades incautas, enlas palabras falsas, enlas promesas dubias, en aborrescer teneis desorden, en amar estremo, enel dar sois auaras, enel tomar descomedidas; y finalmente digo que sois vnos tremedales donde los sabios hallan peligro y los simples atolladero: en vosotras los cuerdos tienen enlodadas las famas, y los simples atolladas las vidas. Dexada la opinion delos Egypçios, vengamos agora ala delos Griegos, los quales dizen que enlos desiertos de Arabia el sol muestra mas la fuerça de su calor, y que enel prinçipio aparesçio alli vna muger sola y vna aue Phenix sola, y que el aue fue criada del agua, y la muger del gran calor del sol y dela carcoma delos arboles de esta manera: que estando

vn arbol muy carcomido sobreuino vn globo de fuego que le ençendio, y assi del fuego y delos poluos de aquella carcoma quemada fue la primera muger hecha. Aunque yo soy philosopho Romano, no dire yo que dixo mal en esta opinion el philosopho Griego, porque çierto, señoras enamoradas, enlas lenguas sois de fuego y enlas condiçiones de carcoma. Segun la diuersidad delos animales, assi naturaleza en diuersas partes del cuerpo les puso las fuerças: al aguila enel pico, al olicornio enel cuerno, ala serpiente enla cola, al toro enla cabeça, al osso enlos braços, al cauallo enlos pechos, al perro enlos dientes, al puerco enlos colmillos, ala paloma enlas alas, y alas mugeres enlas lenguas. Por çierto, no es tan alto el buelo dela paloma como la fantasia de vuestra locura; no araña tanto el gato conlas vñas, como vosotras arañais alos nesçios con importunidades; no lastima tanto el iaualin al perro que le sigue, como vosotras al triste enamorado que hos sirue; no corre tanto peligro la vida del que toma el toro entre los cuernos, como la fama del triste que cae en vuestras manos; y finalmente, no tiene tanta ponçoña vna serpiente enla cola, como vosotras enla lengua. Yo saco todas las señoras Romanas a parte, porque ay muchas nobles en Roma enlas quales no ay quexa de sus personas, ni sospecha de sus famas: de estas tales ni habla mi carta, ni escriue mi pluma. De todas las otras no tales, digo delas mugeres que son tales y quales, que todos los animales venenosos no tienen por sus cuerpos tanta ponçoña derramada, como vna mala muger en su lengua tiene iuncta. Pues los dioses lo mandaron y nuestros [hados] lo permittieron, que la vida delos hombres no pueda passar sin mugeres, auiso alos moços y ruego alos viejos, despierto alos cuerdos y enseño alos simples, que huyan de mugeres de mala fama mas que de pestilençia publica. Leyendo las leyes de Platon muy antiguas, dezian en ellas estas palabras: Mandamos que toda muger publicamente infamada sea publicamente dela çiudad

expellida, porque viendo otras que la culpa no quedo sin pena, aborresçeran la culpa por no caer enla pena. Y dezia mas la ley: Item mandamos que le perdonen ala muger todas las culpas que cometiere con su persona, si vieren en ella emienda, mas nunca le perdonen las que comete conla lengua, porque conla persona es mala por flaqueza, mas conla lengua por maliçia. O diuino Platon, metro y mensura de todos los entendimientos y prinçipe de todos los philosophos, quando en tu siglo dorado heziste tal ley, enel qual tenias tanta penuria de malas mugeres y tanta abundançia de buenas Greçianas, que hizieras oy en Roma adonde ay tantas malas publicas y tan pocas buenas secretas? Naturalmente las mugeres han de ser enel rostro vergonçosas, enlas palabras templadas, enel seso cuerdas, enel andar reposadas, enla conuersaçion dulçes y enel castigar piadosas, enla vida recatadas, enla persona retraidas, enlas promesas çiertas y enel amor constantes; finalmente, la que quiere ser buena, ni dela cordura de cuerdos fie su persona, ni dela liuiandad de liuianos su fama. Guardese la muger virtuosa de qualquier hombre que le hiziere promessa, ca despues que las llamas de Venus estan ençendidas y Cupido ha frechado sus frechas, el rico offresçe todo lo que tiene y el pobre todo lo que puede, el sabio que sera su amigo y el simple para siempre su sieruo, el cuerdo que perdera por ella la vida, el loco que tomara por ella la muerte, los viejos dizenle que seran amigos de sus amigos, los moços que lo seran de sus enemigos, vnos prometiendo de pagar sus deudas y otros de vengar sus iniurias; finalmente, estos porque les encubran su pobreza, y aquellos porque les encubran su pobreza, y aquellos porque les publiquen su hermosura, dexan las bobas perder sus personas y dar fin a sus famas. Quiero dexar alas buenas, porque no es mi intençion mas de auisarlas. Preguntohos, señoras enamoradas, si Platon fuera agora, o vosotras fuerades entonçes, hizierades de mi vida

farsa, y arrastraredes mi estatua por Roma? no, por çierto. Agora de hecho delo que vemos en vosotras, agora de sospecha delo que dizen de otras, pocas ay en Roma en quien Platon y su ley no executase la pena. Vna cosa no negareis, que si soy el peor de todos los hombres, al fin hallastes fin en mis ruindades; pero esto no me negareis, que la menos mala de vosotras, las maldades de su vida no podre contar en toda mi vida. Gran peligro tienen las mugeres cuerdas enla vezindad delas locas, gran peligro tienen las vergonçosas conlas desuergonçadas, gran peligro tienen las retraidas conlas atreuidas, gran peligro tienen las castas conlas adulteras, gran peligro tienen las honradas conlas infames, porque no ay muger infame que no piense que todas son infames, desee que sean infames, procure que sean infames, diga que son infames, y al fin, por encobrir su infamia, a todas las buenas infama. Dias ha, señoras enamoradas, si me conosçeis, hos conosco; si hos dizen, que me dizen; y si sabeis, que se; y si callastes, calle; y si hablastes en publico, yo no hablare en secreto. Bien sabes tu, Abilina, la que compusiste la comedia, que mas caro vendia Heumedes carne de vitellas en su carneçeria, que tu virgines innoçentes en tu casa. Bien sabes tu, Toringa, que vn dia delante [de] mi contauas tus enamorados y no los pudiendo contar por los dedos, pediste vn modin de garuanços. Bien sabes tu, Luçia Fuluia, que quando te fuiste (ya sabes con quien) a Vietro, y hezimos las pazes con tu marido, le sacaste por partido que cada semana o tu dormieses fuera, o el no dormiese en casa. Bien sabes tu, Rotoria, que dos años de tu moçedad anduuiste por la mar, y conçertaste conel cossario pirrata que para çien hombres de armada no pudiese meter otra enamorada enla galera. Bien sabes tu, Egna Curçia, que quando el çensor entro a sacarte las prendas porel tributo, que te hallo çinco ropas de hombre con que andauas de noche y no mas de vna de muger con que andauas de dia. Bien sabes tu, Pesulana Fabriçia, que Albino

Metello delante el çensor, siendo casada, te puso demanda publica de lo que ganauas en su casa con tus amigos [en] secreto. Bien sabes tu, Camilla, que no contenta conlos de tu tierra, dela mucha frequentaçion que tenian contigo los de estrañas naçiones sabes tu hablar todas las lenguas. He querido señalar alas que me señalastes, lastimar alas que me lastimastes, perseguir alas que me perseguistes, infamar alas que me infamastes: alas otras perdonalas mi pluma, porque ellas me perdonaron enla farsa. Y porque mi carta començo enlo que hezistes de mi persona, quiero que acabe enlo que siento de vuestra fama; y para esto concluyo que de todos los daños puede hombre escapar con solo apartarse, mas delas mugeres no sino huyendo dellas. Acabo y pido alos dioses vea de vosotras lo que vosotras deseais ver de mi; y pues sois enamoradas, el consejo que me embiastes con Fuluio hos torno a embiar conel mesmo, y es, que si hezistes de burla la farsa, tomeis de burla la respuesta. Marco el Rhodano alas enamoradas Romanas.

Carta xiiii. embiada por Marco Emperador a Bohemia, amiga suya antigua, porque le embio a dezir que se queria con el ir ala guerra.

Marco, pretor Romano puesto enlas guerras y trabajos de Daçia, embia salud a ti, su amiga Bohemia, que estas enlos plazeres de Roma. Escapando de vna batalla muy cruda, los pocos ringlones de tu mano ley y vna larga informaçion de tu parte oy. Digote que me has puesto mas espanto que los enemigos temor. En tomando la carta enla mano, luego prendio la yerua de su maliçia enel coraçon. Quando desentrampe mi cuerpo de tus deleites, pense que mi coraçon estaua libre del veneno de tus amores. Quando yo por mi voluntad, y tu por mas no poder, nos dimos por libres de

nuestros plazeres, pense yo tambien se hazia diuorçio de nuestros enojos: mas sois tales las tales que hazeis destierro de amores y thesoro de passiones. El amor de todas vosotras digirirse ha con vna pildora, y la passion de vna no la desopilara todo el ruibarbo de Alexandria. Mostraishos muy graues en perdonar vn enemigo y muy liuianas en mudar cada dia amigos. Curiosamente lo he mirado, mientras los deleites tuuieron presa a mi iuuentud, que nunca vi en muger conçierto, ni razon enel amar, ni fin enel aborreçimiento. Tu liuiandad presente se querella de mi moçedad passada, y es, porque no vees en mi el quererte antiguo, ni el seruiçio presente. Y por çierto, oyendo tu accusaçion y no mi desculpa, tan iustamente tu me pagarias conla muerte como yo te pago con oluido, el qual oluido tan ageno ha de ser en el que sirue, como la ingratitud enla dama seruida. Piensas tengo oluidada la ley de Venus, donde manda que los curiosos amadores sus fuerças exerçiten en armas y sus coraçones occupen en amores? Y mas han de hazer, que su ropa ande muy limpia, sus pies muy a compas, su cuerpo muy reposado, su voz muy baxa, y su persona muy graue ha de andar, sus ojos despegados por ventanas y sus coraçones muy remontados por los ayres han de volar. Por çierto, amiga Bohemia, bocal enamorado [es] el que tiene el querer captiuo y el iuyzio libre: alli su iuizio se ha de perder, donde su querer se dexo captiuar. Esto digo, porque sepas que si mi edad dexo el exerçiçio, mi juizio no oluido el arte. Quexaste que a mi he dado mucha holgança, y en ti he puesto mucho oluido. No quiero negarte la verdad, enel dia del oluido hizieron alarde mis pensamientos, y la razon por veedora declaro que ni a mi grauedad permitten que ame, ni en tu edad se suffre ser amada. Agora sabes que muchas cosas dissimula el mundo enlos moços, enlas quales tomados, meresçen graue castigo los viejos. Las moçedades hechas enla moçedad proçeden de ignorançia, mas las vilezas enla vejez nasçen de maliçia. Quando yo

aguardaua cantones, ruaua calles, pintaua motes, ogeaua ventanas, tañia guitarras, escalaua paredes, despertaua liuianos en mi tierna edad, piensas sabia lo que hazia? Quando me veo priuado de aquellos mis antiguos plazeres, y me veo encoroçado de tantas canas y enuestido de tantos dolores, o pienso que no fui entonçes, o que lo sueño agora. No sabiendo el camino erre, no viendo los pedregales tropeçe, sin reçelo delos lazos me enrede, enlas verdes espadañas entrampe, no atinando el vado me engolfe, enlas bouedades de mi loçania me perdi, y por eso merezco perdon. Mas agora que salgo delas breñas, me quieres tornar a enriscar? avn regueldo ala purga, y offresçesme nueuos xaropes? he velado toda la noche, y picas de nueuo al arma? Por la amistad antigua te ruego y por los dioses te coniuro, que pues esta rebellado contra tu querer el tu quererme dubdoso, dexe al mi no quererte sin dubda; mas porque tu a mis canas blancas no arguyas de ingratitud como yo tu cara arrugada de lasciuia, yo quiero que entremos en cuenta delo que hemos ganado y esperamos ganar. Dime, que se sacan de estos plazeres? el tiempo mal espendido, la fama ensuziada, el patrimonio gastado, el credito perdido, los dioses enojados, los virtuosos escandalizados, a donde alcançamos nosotros nombres de brutos y sobrenombres de infames, y vosotras de tales y quales. Dizes en tu carta que quieres dexar a Roma y venirme a ver aqui ala guerra de Daçia. Viendo tu locura, riome; conosçiendo tu osadia, creote. Quando llegue a este passo, torne a mirar la firma, dubdando si era tuya la carta; y alteraronse los pulsos del coraçon y demudaronse los colores dela cara, imaginando o que en ti sobraua la desuerguença o en mi faltaua la grauedad, porque tales liuiandades no se confian, sino de semejantes liuianos. Ya sabes tu que el que haze mal meresçe pena, y delante quien se haze, infamia. Preguntote a donde quieres ir? dexastete cortar en agraz, y quiereste agora vender por vino? veniste temprana conlas

cerezas, y quiereste detener como membrillo? comimoste en pampanos, y quieres paresçer razimo? las vuas fueron dulçes, mas el rampojo esta ya duro: a poder de pulgadas te maduraron siendo moça y veniste temprana como breua, y piensas que estas madura? que no estas sino podrida y si podrida, aborresçida! No te contentas que de quarenta años que has, los veinte y çinco se te han passado en gastaduras como vino de pregonero, como melones calados y estragados? Tu no eres Bohemia, la que tienes dos dientes menos, los ojos hundidos, los cabellos blancos, la cara arrugada, vna mano enclauada de gota y vn lado tomado de yjada. Adonde quieres ir? pues aunque te metas en pipotes y te heches en escaueche, vernas toda molida. Comimos alla el pescado fresco, y quieresme traer las espinas en adobo? O Bohemia, Bohemia, agora conosco que en este caso ni ay que fiar de moços, ni esperar de viejos, porque debaxo de fria çeniza, esta rescoldo muy rojo. Quexaste ya nada tener: querella vieja es enlas enamoradas Romanas, que tomando de todos, teneis menos que ninguno, y esto es causa que lo que hos falta de credito, quereis supplir con fausto. Pues creeme, amiga, que el loco estado que proçede de iniusta ganançia, poca seguridad y menos fama puede dar ala persona. Yo no se porque estas tan gastada, que si a ti sacauas las çejas con vna mano, desatauas mi bolsa conla otra y mas guerra tenias tu con mis arcas entonçes que yo agora conlos enemigos. Nunca tuue joya buena que no me pidieses, ni cosa me pediste que yo te negase. O cuitado de mi, agora que despierto enla senectud, hallo el daño de mi mocedad! De trabajos y pobreza te quexas? yo soy el que he menester el socroçio para esa opilaçion, y las estopas para esa herida, y el agua muy fria en tan gran calentura. No te acuerdas que desterrada mi necessidad enla tierra del oluido y puesta tu voluntad por requesta de mi seruiçio, enel inuierno andaua desnudo y enel verano cargado de ropa, por los lodos yua

a pie, porel poluo caualgando, quando triste me reya, quando alegre yo lloraua, del temor sacaua fuerças, delas fuerças couardia, las noches en sospirar y los dias en ruar passaua? Pues si tu alguna cosa auias menester, a mi padre lo auia de hurtar. Dime, Bohemia, con que complias tu tus locuras publicas, sino con mis malos recaudos secretos. Sabes que me paresçe de vosotras las enamoradas Romanas? que sois enla corte polilla de viejos, passatiempo de liuianos, thesoreras de neçios y sepulchros de viçiosos. Lo que a mi me paresce es, que en tu moçedad todos dauan a ti porque tu te dieses a todos, agora tu des a todos porque todos se den a ti. Dizesme que tienes dos hijos y te falta remedio para ellos, da graçias alos dioses dela piedad que usaron contigo : a quinze hijos de Fabriçio, mi vezino, no dieron mas de vn padre, y a solos dos tuyos dieron çinquenta padres, pues repartelos por sus padres que aun no les cabra a dedo. Luçia, hija tuya de hecho y mia por sospecha, acuerdate que yo lo hize mejor en su casamiento que tu en su nasçimiento, porque al engendrarla llamaste muchos y al casamiento dexasteme solo. Muy poco te escriuo en respecto delo que te quisiera escreuir. Butrio Cornelio me hablo largo de tu parte, el mesmo te hablara largo dela mia. Dias ha que te conosco por mal suffrida, bien se que no estaras sin embiarme alguna carta, y aun bien maliçiosa. Ruegote, pues yo te escriuo [en] secreto, tu no me diffames en publico, y quando leyeres esta carta, acuerdate quantas occasiones me has dado para escreuirtela. Porque estemos enojados no por eso dexare de embiarte dineros : ay te embio vnas ropas y vn libramiento para que cojas mis gajas. Los dioses sean contigo, Bohemia, y a mi saquen con paz de esta guerra. Marco, pretor en Daçia, a Bohemia, la su antigua amiga.

Carta xv. dela dicha su amiga Bohemia en respuesta dela a ella embiada, y es letra de notar.

Bohemia, tu antigua amiga, a ti, Marco del monte Çelio, su mortal enemigo, desea vengança dela persona y mala fortuna para toda tu vida. Tu carta resçebi, y por ella paresçe quan dañadas estan tus entrañas y quan crudas sean tus maliçias. Este priuilegio teneis los malignos como tu, que hos suffren vuestras ruindades hechas en secreto, porque no lastimeis a ninguno en publico. Pues no lo auras assi comigo, Marco, que si no soy thesorera de tus thesoros, alo menos soylo de tus maldades, y lo que no puedo con mi persona, trabajare por vengarlo con mi lengua : y puesto que las mugeres, por ser flacas, somos vençidas enel cuerpo, ten çierto que ni por eso jamas somos domeñadas enel coraçon. Dizes que escapando de vna batalla resçebiste mi carta y muy gran espanto con ella. Cosa es muy comun alos tibios hablar de amores, y alos nesçios tractar de libros, y alos couardes blasonar de armas, digolo porque para responder a vna carta, no auia neçessidad dar cuenta a vna muger como yo, si fue antes o despues de batalla. Yo bien se que escapaste della, porque ni serias el primero en acometer, ni el postrero en huir. Nunca quando eras moço te vi ir ala guerra que me quedase reçelo de tu vida, porque conosçiendo tu couardia dauame pena la absençia, que enlo demas segura estaua de tu persona. Pues dime, Marco, que haras agora enla vejez? Pienso que traes la lança no para ir ala guerra, sino para arrimarte enla gota, el capaçete no pienso que le tienes para esperar cuchilladas, sino para beuer enlas tabernas, las manoplas yo estoy segura que no son para iustar enlas plaças, sino para empeñar por golosinas. Nunca te vi herir a algun hombre con tu espada, y hete visto matar a mill mugeres con tu lengua. O maligno

Marco, si fueses tan esforçado como eres maliç oso, tan temido serias enlas naçiones Barbaras, como eres aborreçido y con razon delas matronas Romanas. Dime lo que quisieres, que alo menos esto no me lo podras negar, que has sido y eres agora amador tibio, cauallero couarde, amigo desconosçido, auariento infame, maliçioso crudo, enemigo de todos y amigo de ninguno, y sobre todo, las que te conoscimos liuiano moço, agora te condemnamos por viejo loco. Dizes que en tomando la carta enla mano, luego prendio la yerua de su maliçia en tu coraçon: yo lo creo sin que me lo iures, que en ser cosa de maliçia luego auia de hallar posada en tu casa: enlos animales podridos prende la yerua, que enlos bien complexio nados luego reuiesan. De vna cosa soy muy cierta, que nunca tu moriras con ponçoña, porque vn veneno pocas vezes daña a otro veneno. O Marco maligno, y si todas te conosçiesen en Roma como te conosçe esta triste Bohemia, verian quan differentes son las palabras que dizes alas entrañas que tienes, y que si por las escripturas que compones meresçes nombre de philosopho, por las maldades que inuentas, meresçes renombre de tyranno. Dizes que nunca viste en muger conçierto enel amar, ni fin enel aborresçer. Yo tengo gran gloria en[1] pensar que otras Romanas de Roma sin mi, de tus poquedades tienen notiçia. Mira, Marco, quierote desengañar, porque tu eres tal, que ni meresçes iamas te comiençen amar, ni iamas te dexen de aborresçer. Quieres tu conçierto enlos amores, no siendo tu fiel enlos seruiçios? Quieres tu seruir de burla, y que te amen de veras? Quieres tu gozar dela persona, sin costa de tu hazienda? Quieres tu ayan fin nuestras quexas, no atajando tu tus maliçias? Mal conosçes mugeres: hagote saber que ni somos tan locas como pensais, ni vosotros tan cuerdos como hos loais. Hasta agora mas hombres hemos visto dexarse al querer de mugeres, que mugeres al

1 *Le ms :* que en.

querer delos hombres. Mill vezes lo he visto, y aun tu y yo platicado, que vn hombre no tiene coraçon para apoderarse con tres mugeres cuerdas, y vna muger lo tiene para acoçear a trezientos liuianos. Dizes que estas espantado de mi liuiandad verme dexar a Roma, y quererme ir contigo ala guerra. Grande es el amor dela patria, pues muchos dexan muchos bienes que tenian en tierra agena y biuen en estrecha pobreza en su tierra propria, pero mayor era mi amor, pues dexaua a Roma con todos sus plazeres y te yua a buscar a tierras estrañas entre batallas tan crudas. O maligno Marco, o amigo desconosçido, si yo queria dexar a Roma era por ir a buscar a mi coraçon que estaua alla contigo enla guerra : y por çierto, muchas vezes pensando en tu absençia me tomauan desmayos, y como el coraçon no estaua comigo, iamas me podia aprouechar de algun remedio. No pense yo que eran nuestros amores como el delos animales, que gozan sus plazeres sin quererse en sus voluntades. Yo te iuro por la diosa vestal y la madre Bereçinta, mas me deues por el amor que en vn dia te tuue que por los seruiçios que en veinte y dos años te hize. Mira, maluado Marco, quanto yo te queria, que en presençia siempre te miraua, en absençia siempre en ti pensaua, entre sueños siempre te soñaua, tus trabajos yo los lloraua, y tus plazeres yo los reya, y finalmente, todos mis bienes quise para ti y todos tus males tomaua para mi. Digote vna cosa, que agora no siento tanto las persecuçiones que me hazes como el desconosçimiento que me muestras. Gran dolor es el del auaro ver sus bienes perdidos, pero sin comparaçion es mayor el del enamorado ver sus amores mal empleados, lastima es que siempre lastima, pena es que siempre pena, dolor es que siempre duele, y muerte es que nunca acaba. O, si conosçiesedes los hombres quan de veras aman las mugeres quando han de amar y quan de coraçon aborresçen quando comiençan aborresçer, yo te iuro o que u nca las communicasedes con amor, o si las amasedes,

nunca las dexasedes por miedo de su temor. Y como nunca aya gran aborresçimiento, sino donde huuo primero mucho amor, por eso tu no seras muy aborresçido, porque iamas fuiste de veras de señoras amado. La triste Bohemia te amo veinte y dos años de su vida, ella sola te aborresçera hasta despues de su muerte. Dizes que me dexe comer en agraz, y que me quiero vender agora por vino. Yo conozco que erre como moça y liuiana, y quando conosci auer errado el camino, ya mi desdicha no lleuaua remedio. Aquella es graue perdida, la qual sin otras perdidas mayores, no se puede remediar aquella pequeña. Yo erre como muger y flaca, mas tu como hombre y fuerte. Yo erre conla ignorançia simple, mas tu con malicia pensada. Yo erre no sabiendo que erraua, mas tu sabias lo que hazias. Yo me fie enla fee de tus palabras como de cauallero, y tu me engañaste con mill mentiras como mentiroso. Dime, tu no buscaste occasion de entrar en casa de mi madre Getulia, por sonsacar a mi, su hija Bohemia? Tu no prometiste a mi padre de enseñarme a leer en vn año, y tu leyasme el libro de amores de Ouidio? Tu no iuraste de ser mi marido, y despues alçastete a tu mano como malo y adultero? Tu no sabes que ni tu hallaste vileza en mi persona, ni yo verdad en tu boca? Alo menos no podras negar que no ayas sido alos dioses reo, alos hombres infame, alas Romanas odioso, alos buenos escandalo, alos malos exemplo; y finalmente, a mi padre traidor y a mi madre fementido y ala triste de Bohemia enamorado desconosçido? O Marco maligno, tu no me cortaste en hoja, offresciendote a mis padres de guardarles su viña segura? Muy mal se pueden fiar los pollos del milano, las ouejas del lobo, y las colmenas del osso, pues muy peor eras tu quando criauas hijas de buenos, o maligno Marco! Donoso viñadero auian hallado las matronas Romanas para sus hijas en ti! yo te iuro que no escapo razimo ni parra que no fuese o comida o picada. Tu me comiste en agraz, yo te iuro que te haga mala dentera.

Dizesme que me maduraron a poder de pulgadas como breua. No me pesa tanto por lo que dizes, como por lo que me das occasion de dezirte. Es tu verguença tan desuergonçada y tu maldad tan descomedida, que no puedo responderte a tu proposito sin lastimarte enlo muy biuo. Pregunto-te, quando te casaste con Faustina, hallastela verde o madura? bien sabes tu y tambien lo se yo, que otro ençento la cuba y tu beues las hezes, otro vindimio primero la viña y tu andas ala rebusca, otro la comio en agraz y a ti te hecho la dentera. O Marco maligno, mira quantas son tus maldades y como los dioses te dan iustos castigos, que ni siendo moço mereçiste ser querido de tus amigas, ni agora meresçes te guarden fidelidad tus mugeres! Para vengarme yo de tu persona, no he menester yo mas de verte casado con Faustina: por la madre Bereçinta te prometo, que si tu poca cordura alcançase a conosçer por entero lo que de ti y della dizen en Roma, de verdad que llorases de dia y de noche la vida de Faustina, y dexases ala triste Bohemia. O cuitado de ti, Marco, y quan desplomados estan los juizios nuestros delos pensamientos tuyos, porque con tu gran doctrina tu casa de dia esta hecha escuela de philosophos, y la lasçiuia de tu Faustina la tiene hecha de noche burdel de rufianes! Iusto juizio es delos dioses que pues basta para emponçoñar a muchas buenas tu sola maliçia, la maldad de vna sola muger sea bastante a derrocar tu fama. Vna differençia ay de mi a ti y a tu Faustina, que mis cosas son de sospecha, pero las vuestras de hecho; las mias son secretas, pero las vuestras publicas; yo tropeçe, pero vosotros caistes; de vna cosa merezco castigo, mas vosotros por ninguna meresçeis perdon; mi deshonra murio con mi culpa y enterrose con mi emienda, mas vuestra infamia nasçio de vuestros deseos, criose con vuestras maliçias, y biue con vuestras obras; y finalmente, por eso vuestra infamia nunca morira, porque vosotros nunca biuireis. O Marco maligno, con quanto sabes,

no sabes que perdiendose la vida buena, se cobra la fama mala, y acabandose la vida mala, comiença la fama buena? No çessas tu de dezir maliçias solo con sospecha que te dan tus falsos juizios, y quieres tu que callemos lo que vemos con nuestros ojos? De vna cosa esta seguro, que a ti y a tu Faustina no hos leuantaran falso testimonio, porque son tantas las verdades que no ay neçessidad de inuentar mentiras. Dizes que vieja querella es enlas enamoradas Romanas que tomando de muchos seamos mas pobres que todos, porque faltandonos el credito seamos honradas porel fausto. Cosa es çierta que delas çarças no hemos de esperar sino rampojos, delas enzinas auellotas, delas ortigas ronchas, y de tu boca maliçias. Curiosamente lo he mirado, que iamas te vi sino dezir mal de todos, ni jamas senti quererte bien alguno. Que mayor castigo quiero yo de tus maldades, ni mayor vengança de mis iniurias, sino ser çierta que a todas las señoras Romanas, les pesa con tu vida, y a todas les plaze con tu muerte? Maldito el hombre cuya vida lloran muchos, y en cuya muerte se rien y gozan todos! Propriedad es de mezquinos e ingratos como tu, oluidar lo mucho que resçiben y çaherir lo poco que ellos dan: los coraçones generosos quanto se regalan y glorian en dar a otros, tanto se afrentan en resçebir seruiçios, porque dando se hazen señores, y resçibiendo se tornan esclauos. Preguntote que es lo que me diste, o que es lo que tu de mi resçebiste? Yo auenture mi fama, dite la possession de mi persona, hizete señor de mi hazienda, desterreme de mi patria, puse en peligro mi vida: y en galardon de todo esto, çayeresme agora vna miseria? nunca cosa me diste de coraçon, ni yo la resçebi de voluntad, ni iamas me hizo prouecho: y como todas las cosas cobren nombre, no por la obra publica que vemos, sino por la intençion secreta con que lo obramos, y tu, maluado, me querias no por gozar mi persona, sino por cohecharme mi pecunia, llamarte hemos no enamorado polido, sino ladron cossario y mañoso. Vn anillo tenia tuyo,

acorde de echarle enel rio, y vna vestidura que me diste, luego la queme enel fuego: y si supiese lo que en mi cuerpo se ha augmentado quando tu pan comi, la carne cortaria estando sana, y la sangre me sacaria sin calentura. O Marco maligno, tu offuscada malicia no te dexo entender mi clara letra, porque yo no te embiaua a pedir dineros para sobrelleuar mi pobreza y soledad, sino conosçimiento y agradesçimiento para satisfazer a mi coraçon y voluntad. Los hombres vanos y codiçiosos como tu se contentan con dones, que los coraçones encarniçados en amores poco les satisfazen dineros, porque el amor solo se paga con amor. El hombre que no ama como hombre de razon, sino como bruto bestial, y la muger que no ama por ser amada, sino por interesse a su persona, alos tales ni han de creer sus palabras, ni querer sus personas: porque el amor della se acaba, quando a el se acaba la hazienda, y el amor del, quando a ella se le pierde la hermosura. Si el amor tuyo solo proçedia dela hermosura de mi cara, y el mi amor solo se mouia por el dinero de tu bolsa, iusta cosa es que no nos llamen cuerdos enamorados, sino liuianos aliuianados. O Marco maligno, nunca te ame por tu hazienda, aunque tu me amauas porque era hermosa: de coraçon te ame entonçes y de todo coraçon te aborresco agora. Dizes que vsaron los dioses gran piedad comigo en darme pocos hijos, y a èllos muchos padres. La mayor maldad enlas mugeres es ser desuergoncadas, y la mayor ruindad enlos hombres es ser deslenguados. Muchas cosas se han de suffrir por la flaqueza delas mugeres, las quales no se permitten enla cordura delos hombres. Esto digo porque jamas vi en ti templança para encobrir las maldades proprias, ni cordura para dissimular las flaquezas agenas. Tu dizes que mis hijos tienen muchos padres, pues yo te iuro que los hijos de Faustina, aunque tu mueras, no queden huerfanos; y de verdad, si los dioses dizes que fueron piadosos con mis hijos proprios, no menos lo eres tu conlos hijos

estraños, porque a ti Faustina no te tiene, sino por escusa de sus errores y por ayo de sus hijos. O Marco maligno, bien puedes perder tu cuidado, que tus hijos proprios no han menester casamiento. De vna cosa te somos en cargo, y es el exemplo que nos das a todos de suffrimiento, que pues tu suffres a Faustina tantas infamias publicas, no es mucho te suffremos a ti algunas secretas: y al presente no digo mas, sino que doy fin a esta carta, deseando el fin a tu persona.

Carta xvi. embiada por Marco Emperador a Macrina, donzella Romana, dela qual se enamoro viendola a vna ventana.

Marco el muy deseoso, a ti, Macrina la muy deseada. No se si en dicha de mi desdicha, o en desdicha de mi dicha, pocos dias ha te vi a vna ventana, donde tenias tus braços tan cogidos, como yo mis ojos despegados: malditos para siempre sean, porque en mirando ellos tu rostro, luego de ti quedo mi coraçon captiuo! El principio de tu conosçimiento, fue fin de mi razon y sentido. De huir de vn trabajo vienen alos hombres infinitos trabajos: digolo, porque si yo no estuuiera oçioso, no saliera de casa, y no saliendo de casa, no passara por tu calle, y no passando por tu calle, no mirara a tu ventana, y no mirando tu ventana, no deseara tu persona, y no molestando tu persona, no pornia en tanto peligro tu fama, ni yo arriscara la vida, ni dariamos que dezir a toda Roma. Por çierto, señora Macrina, en este caso a mi condemno pues te quise mirar, y a ti no saluo pues quesiste ser mirada. Pues te pusiste por blanco, no es mucho assestase yo conlas saetas de mis ojos a tu terrero. Alcoholar los ojos, çerçenar las pestañas, entresacar las çejas, enterneçer el rostro, encarnar los dientes, colorar los labrios, descrinar los cabellos, entornijar las manos, estirar la garganta y vestirse mill mane-

ras de ropas, traer las bolsas llenas de olores, las muñecas y orejas llenas de bugerias, pregunto vna muger, con todas estas cosas, que es su fin ponerse alas ventanas? Por agora, hasta que mas piense en ello, digo, que pues nos mostrais vuestros cuerpos publicos en publico, deueis querer conoscamos vuestros deseos secretos en secreto, y si assi es, como affirmo que assi es, paresçeme, señora Macrina, deues querer a quien te quiere, amparar a quien te busca, responder a quien te llama y sentir a quien te siente y entender a quien te entiende, pues me entiendes que te entiendo y te entiendo que me entiendes. Acuerdome que yendo a la via Salaria ver iustiçiar vnos ladrones, a vnas ventanas te vieron mis ojos, delo qual quedaron ahorcados todos mis deseos. Mas iustiçia heziste tu de mi que no yo hize de aquellos, porque siendo yo iustiçia, iustiçiaste ala iustiçia sin osarte ninguno dar pena. No fue tan cruda la horca con aquellos que iamas supieron sino malhazer, como tu comigo que no pienso sino en que te puedo seruir. Ellos padesçieron vna muerte, y tu hazesme padesçer mill; ellos en vn dia y vna hora acabaron su vida, y yo cada momento trago la muerte; ellos padesçieron culpados, mas yo padezco innoçente; ellos en publico, yo en secreto; que mas quieres que te diga? Por çierto, ellos llorauan con los ojos lagrimas porque murian, y yo lloro conel coraçon gotas de sangre porque biuo. Esta era la differençia, que ellos tenian derramados los tormentos por todo el cuerpo, y yo los tengo iunctos enel coraçon. O cruel Macrina, no se que iustiçia es esta, que maten alos hombres que hurtan dineros, y dissimulen conlas damas que roban coraçones? Pues cortan las vidas alos que cortan las bolsan, porque perdonan alas damas que desentrañan nuestras entranas? Por tu nobleza te ruego, y por la diosa Venus te coniuro, o respondas a mi deseo, o me restituyas el coraçon que me tienes robado. Bien quisiera que quisieras, señora Macrina, conosçieras antes la fee muy limpia de mi coraçon que no

la carta borrada de mis pulgares. Si mi dicha en esto fuera tan grande y tu amor tan comedido, esperara yo conla vista ganar lo que sospecho por la carta perder. La razon de esto es porque oyras mis malas razones leyendo la carta, y si me vieses, verias mis crudas lagrimas que te offresçe mi mala vida. O, si los rabiosos males, los supiese assi pregonar la boca como lo sabe sentir el coraçon, yo te iuro, señora, que el graue dolor mio despertase al mucho descuido tuyo, y como tu hermosura y mi affiçion me hizieron tuyo proprio, tu conosçimiento y mi passion te harian mia sola. Querria yo que mirases los prinçipios, y por ellos guiases los fines. Por çierto, en aquel dia que desde el omenaje de tus ventanas agarrochaste mis deseos, no tuue menos flaqueza para vençerme que tu fuerça para forçarme, y mas fue el poder tuyo para quitarme de mi que no mi razon para quitarme de ti. Agora, señora Macrina, no te pido mercedes, sino que nos declaremos nuestras voluntades. Pero en este caso que quieres te diga? que espero que me diras? sino que tuuiste tanto poder en mi y yo tan poco en mi libertad, que no queriendo, mi coraçon no puede ser sino tuyo, y el tuyo podiendo y queriendo,no quieres declararle por mio. Y pues ya no puede ser que no sea estar condemnada mi vida al fisco de tu seruiçio, sey tan çierta de mi fee como yo soy dubdoso de tu esperança, que por mayor bien aure por ti perderme que por ninguno ganarme. No te quiero por agora mas dezir, sino que de mi perdiçion tu hagas cuenta, de mi muerte saques vida, de mis lagrimas pregones gozo : y porque yo en tu fee terne mi fee y en tu esperanca nunca desesperare, ay te embio vnas diez sortijas de oro con diez piedras de Alexandria, y por los dioses immortales te coniuro que quando las pusieres enlos dedos, a mi pongas en tus entrañas. Marco el muy amoroso te escriue de su propria mano.

CARTA XVII. EMBIADA POR MARCO EMPERADOR ALA SOBREDICHA MACRINA, ENLA QUAL LE MANIFIESTA CADA DIA POR ELLA TENER MAYOR PENA.

Marco, vezino de Roma,a ti Macrina,su muy dulce enemiga. Llamote dulce porque es iusto por ti morir, y llamote enemiga porque no me acabas ya de matar. No se en que esta esto. Desde la fiesta de Iano aca te he escripto tres cartas, en respuesta delas quales quisiera ver siquiera tus letras. Si te siruo no me quieres seruir, si te hablo no me quieres hablar, si te miro no me quieres mirar, si te llamo no me quieres responder, si te visito no me quieres ver,si te escriuo no quieres responder; y lo peor de todo, que si otros te dizen mis ansias, echaslas todas en burlas. O, si yo tuuiese tanto saber para de ti quexarme como tu poder para quexoso hazer a mi, no menos seria loada mi sabiduria entre sabios que tu hermosura entre locos! Mucho te ruego no mires los desconçiertos de mis razones, mas mires la fee de mis lagrimas, las quales por testigos de mis males te doy. No se que bien de mi mal te puede venir, ni que ganançia de mi perdida puedes esperar, ni que seguridad de mi peligro puedes sacar, ni se que plazer de mi despesar puedes tener. Dieronme por respuesta dela embaxada, que sin ser leida, por tus manos fue hecha pedaços mi carta: bastar deuiera pensar quan hecha quartos tienes mi persona. Mucho quisiera, señora Macrina, leyeras aquellos pocos ringlones, porque por ellos vieras quan turbados estan mis pensamientos. Estremadas sois las mugeres, que por vna parte vna sola muger se compadesce de todos los hombres en general, y por otra todas iunctas sois crueles para vno en particular: en publico perdonais a todos la vida, y en secreto procurais a todos la muerte. Ya no tengo en nada lo que, señora Macrina, heziste, pero quexome delo que con

Valerio, tu vezino me embiaste a dezir. Vna cosa querria que tuuieses enla memoria y no la pusieses en oluido, y es, que pues fue tan poca mi libertad y tan grande tu poder para que, siendo todo mio, me tornase todo tuyo, pensases que quando iniurias a mi, mas iniurias a ti, pues ya yo en ti muero como tu en mi deurias biuir. En tan mal proposito no perseueres, porque auenturas la vida de emtrambos. dañas la condiçion tuya y destruyes la salud mia y al fin al fin, has de venir ala melena. Perdonadme, señora Macrina, porque hos quiero dezir vna maliçia, y es esta. Se yo que deseais las mugeres vna cosa, y quereisnos hazer en creyentes que ni hos passa por pensamiento della. Bien solias tu ser acondiçionada y alo menos sino lo eras enla obra, tenias dello la fama: y fama antigua no se deue perder con ingratitud nueua. Bien sabes tu quan contrarios son el desagradesçimiento y la virtud en casa del virtuoso, y que no puedes virtuosa dezirte, sin agradesçida llamarte. No ay cosa en que mas se mire la ingratitud, que es enel desamor. Que te visite y no me visites no es nada, que te hable y no me hables no es nada, que te conosca y me desconoscas no es nada, que yo llore y tu te rias no es nada, que te pida y lo niegues no es nada, que me deuas y no me pagues no es nada, pero que te ame y no me ames, esto es mucho, lo qual ni ojos pueden dissimular, ni coraçon suffrir. Todos los viçios enlos mortales es razon se perdonen, porque se cometen segun naturaleza, sino el desamor enlas mugeres y la ingratitud enlos hombres que se cometen por maliçia. Pues muchos seruiçios por mi a ti hechos, y muy mayores deseos para adelante hazer, tu sola, señora Macrina, con vna sola cosa me puedes pagar. Ruegote no seas agora escasa en darme el remedio, pues yo no lo fui en offresçerme al peligro. Si dizes que Patroclo, tu esposo, de ti tiene la propriedad, alo menos resçibeme a prueua yo pretender a la possession, y de esta manera enla vanagloria de ser tuyo, se embeueria el daño

de no ser mio. Marauillado me tienes como para merçed tan pequeña, puedes suffrir importunidad tan larga. Por çierto, muchas cosas otorgamos a vn importuno, que no las otorgariamos a vn hombre templado. Si esperas, señora Macrina, vençerme, yo me doy por vençido; si perderme, yo me doy por perdido; si matarme, yo me doy por muerto, porque enel gasto que lleuo por tu puerta y enlos sospiros que doy en mi casa, conosçeras como el mucho resistir mio y el brauo combatir tuyo son edifiçios mas para aplazar la muerte, que no para defender la vida. Si quieres que escape de este daño, no me niegues el remedio, porque mayor virtud te seria matarme que fealdad remediarme. Y no es iusto por tan poco preçio perder la fee de tan gran seruiçio. No se para hazer a mi deudor, y a ti pagadora, que pueda dezirte? y lo peor de todo, ni se que diga, ni en que açierte, porque yo no nasçi para acertar en mi prouecho, sino para ser çierto en tu seruiçio. Y pues fiaste de quien sabes la embaxada secreta, del mesmo fio esta letra publica y mi respuesta secreta. Ay te embio vn ioyel de perlas y vn pesante de oro, alos dioses pido y a ti ruego con aquella voluntad tu lo resçibas con que yo te lo presento. Marco, el orador, a ti, Macrina, la inexorable.

Carta xviii. embiada por Marco Emperador a Libia, hermosa dama Romana, dela qual se enamoro viendola enel templo delas virgines vestales.

Marco, el muy cuidadoso, a ti, Libia, la muy descuidada. Si tu descuido se passase en mi, y mis ansias se aposentasen en ti, alla verias quan pequeña es la querella que doy respecto del tormento que passo. Si las llamas saliesen de fuera como el fuego me arde de dentro, al çielo tiñeria con humo y ala tierra haria vna brasa. Si bien te acuerdas, la primera vez

te vi enel templo delas virgines Vestales, enel qual estando en pie tu rogauas ala diosa por ti, y yo de rodillas,a ti rogaua por mi. Sabes tu y se lo yo, que azeite y miel offresçias alos dioses, y yo a ti offresçia muchas lagrimas y sospiros. Pues iusto es que se de mas por lo que se offresçe delas entrañas que no por lo que se saca delas colmenas. Acorde con acuerdo muy desacordado escreuirte esta letra, por ver si eras seruida las saetas de mis deseos assesten al blanco de tu seruiçio. O triste de mi, que la calma presente me amenaza conla tempestad futura! Quiero dezir que el çierto desamor tuyo haze dubdosa la esperança mia. Mira que desdicha: yo auia perdido vna carta, y torne al templo en busca della, y hallada la letra en que yua muy poco, perdime a mi mesmo en que yua muy mucho. Considerando mi poco meresçimiento, bien veo que mis ojos las escalas de mi fee en tan alto muro pusieron, que no menos çierta esta la caida, que dubdosa la subida. Abaxando tu las hojas de tus altos meresçimientos, y poniendome yo de puntas con muy continuos seruiçios, tomare para mi la fructa, y daras a quien mandares la hoja. Por los dioses immortales te iuro que estoy de mi muy marauillado, porque pensaua yo enel templo delas virgines Vestales no venian alos hombres tentaçiones. Agora hallo por experiençia, que aquella muger es mas biuamente combatida, la que con muchas guardas presume ser muy guardada. Todos los daños corporales primero son oydos que conosçidos, y conosçidos que vistos, y vistos que sentidos, y sentidos que gustados, sino es el passador del amor, del qual primero se siente el golpe donde hiere que el traquido de donde suelta. No es tan repentino el rayo que no le pregone primero el trueno, no caen tan subito las paredes que antes no se desmoronen algunos terrones, no viene con tan gran sobresalto el frio que no nos aperçiban con algun voçezo; solo el amor no es sentido, hasta que enlas entrañas esta apoderado. Sepan los que no lo saben, y tu, señora Libia, si

lo quieres saber, que el amor duerme quando velamos, y vela quando dormimos, rie quando lloramos y llora quando reimos, el assegura prendiendo, y prende quando assegura, habla quando callamos y calla quando hablamos; y finalmente, es de tal condiçion que por darle nuestro querer, nos haze en pena biuir. Yo te iuro que quando mi voluntad se hizo tu sierua y tu hermosura te causo ser mi señora, quando yo fui al templo y a ti halle enel templo, ni tu orando te acordauas de mi, ni yo desdichado me acordaua de ti. O, cuitado de ti, mi coraçon, que estando entero, te partieron, estando sano, te hirieron, estando biuo, te mataron, siendo mio, te robaron; y lo peor de todo, que no ayudandome ala vida, consientes me acometa la muerte! Muchas vezes, señora Libia, considerando que mis pensamientos son altos y mi fortuna es baxa, querriame apartar de ti, pero mirando que mis trabajos son bien empleados en tus seruiçios, digo que aunque puedo, no quiero apartarte de mi. No quiero negar vna cosa, y es, que de todas las cosas el maldito amor nos quita el gusto y de aquellas solas nos pone appetito, las quales nos hazen muy mal prouecho. Esta es la prueua del que de coraçon ama, que mas quiere vn disfauor delo que ama que todo el fauor de este vida. Pienso, señora Libia, te espantaras que viendome todos de fuera como philosopho, tu me conozcas en secreto enamorado. Mucho te ruego no me descubras, porque si los dioses me dan larga vida, tengo voluntad de emendarme, y como agora soy moço loco, ala vejez sere viejo cuerdo. Los dioses saben lo que yo deseo y aun la fuerça que a mis fuerças hago, pero como la carne es flaca, el coraçon tierno, las occasiones muchas, los virtuosos pocos, el mundo sotil y la gente maliçiosa, esta primavera passomela en flores con esperança que ala otoñada terne algunas fructas. Piensas tu, señora Libia, que los philosophos muy sabios no son heridos de amores crueles, y que debaxo de sus vestiduras asperas no estan sus carnes muy

blandas? Por cierto, sola çeniza fria estan las ascuas muy biuas, entre el hueso muy duro se cria la cañada muy blanda, solas espinas agudas nasçe la castaña muy tierna; quiero dezir que debaxo del vestuario aspero, esta el amor verdadero. Yo no niego que nuestra flaca naturaleza no se recuda con nuestra virtud, yo no niego que los iuueniles deseos no se repriman con virtuosos propositos, yo no niego que el brio dela moçedad no se enfrene conel freno dela razon, yo no niego que lo que la carne procura muchas vezes cordura se lo estorua, pero tambien confiesso que hombre que no es enamorado, no puede ser sino neçio. Y tu no sabes que si somos sabios, que por eso no dexamos de ser hombres? Y tu no sabes que quanto deprendemos toda nuestra vida, no abasta para saber domeñar la carne por sola vna hora? Y tu no sabes que enlos hombres sabios, en este caso han acontesçido mayores yerros? Y tu no sabes que a esta carne maldita, ni ay ley que la reprima, ni temor que la sojuzgue, ni pena que la lastime, ni razon que la encamine? Y tu no sabes que fueron y son muchos los maestros de virtudes, y muchos mas fueron y son los acoçeados de viçios? pues de que te espantas, si te espantas de mi solo? No lo digo fingido, sino que de verdad lo confieso, que nunca tuue el iuyzio tan claro, como quando me auentaua con sus alas Cupido. Iamas huuo hasta mis tiempos hombre notado por sabio, que no fuese agarrochado del amor de Cupido. Thales el philosopho Greçiano fue enamorado de Thamires. Solon Salamino, dador de leyes,fue enamorado de vna Greçiana. Pithaco Mithelino, dexada su muger propria, se enamoro de vna esclaua que truxo dela guerra. Cleobolo el Curiano, al cabo de ochenta años de su hedad y quarenta y çinco que leyo philosophia, escalando la casa de vna su vezina, cayo y murio de vna escalera. Periando, prinçipe de Achaya y gran philosopho de Greçia, por ruego de sus amigas mato a su muger propria. Anacharses, philosopho, Scytho de padre y Griego por parte

de madre, tanto amor tuuo con vna amiga suya Thebana, que le enseño quanto sabia, y quando el estaua malo enla cama el a leya por el enla academia. Epimenides Cretense, el qual dormio quinze años sin despertar, aunque fue gran cultor delos dioses, diez años estuuo desterrado de Athenas por amor de mugeres. Arquita Tarentino, maestro de Platon y discipulo de Pythagoras, mas se occupo su juizio en inuentar genero de amores que no sus pulgares en doctrinas y virtudes. Gorgias Elleonteno, natural de Tinacria, mas concubinas tenia en su casa que libros enla academia. Todos estos fueron sabios, y vemos que fueron al fin al fin dela carne vençidos: pues no culpes a mi solo, que como cuento estos pocos podria armar vna flota de otros muchos. Por çierto, muchas cosas ha de tener, el que por curioso enamorado hemos de sentençiar: ha de tener los ojos tan despegados empos de quien ama, tan alterado el juizio enlo que piensa, tan turbada la lengua enlo que dize, que en mirar çiegue, en pensar se desmaye y en hablando se turbe. O señora Libia, los amores de burla, de burla se passan, mas donde de veras el coraçon esta fistolado, y no de burla, el amor derrama su ponçoña, el cruel Cupido hasta las plumas frecha su frecha. Alli los ojos lloran, el coraçon sospira, las carnes tiemblan, los neruios se descoyuntan, los poros se abren, el juizio se embota, la razon se desploma y todo por tierra se allana; finalmente, el triste morando en si no tiene nada de si. Todo esto digo porque sino me falta saber para saber enseñar al enamorado, sey çierta no me faltaran obras para obrarlas en tu seruiçio. Y pues ya enla desdicha de verte, fue mi dicha de conosçerte, no te pido sino que me ames de veras, pues yo no te amo de burla. Y si oyeres que del coraçon estoy malo, pidote le hagas alla algun beneficio, que pues tu sola le tienes contigo, iusto es tu sola le busques remedio. Ademas fui muy consolado quando Fabio Cartino me rogo de tu parte por vn preso: yo hize sin embargo lo que mandaste, porque tu algun dia hagas libre-

mente lo que yo te rogare. Y mira, señora Libia, que la muger que se sirue con seruiçios, indiçio es que dende a poco resçibira ruegos. Y si mis fuercas no han de desquiçiar la puerta de tu proposito, porque no quieres del dechado de mi demanda sacar tan erradas labores para tu fama, ruegote que no me descubras lo vno y no me trayas engañado lo otro, porque tu ya vees que el otorgar remedia, el desconfiar consuela, el prometer engaña, la dilaçion peligra y el entretener enlaza. Bien veo que entre discretos el presuroso pedir meresçe espaçiosa respuesta: pero yo no quiero que quieras, sino que como te quiero me quieras. Torno de nueuo a pedir, de mi que soy todo tuyo, y de mi que soy nada mio, de mi para ti en todo y por todo te quieras seruir de mi. Y mira, señora Libia, que es tan honesto para ti como prouechoso para mi, que bueluas al reues tus deseos y desordenes el orden de tus propositos, porque ya tu vees que es mejor temprano guaresçer que tarde con muerte salir. Todas las mugeres teneis vn daño, y es este, que jamas resçibis consejo, aunque hos le den en algun gran caso. Y si assi es, paresçeme que pues te preçias de hermosa, te preçies de aconsejada, y de esta manera, caso que mi daño sea mucho y tu suffrimiento sea poco, a mi llamaran sabio en darte el consejo y a ti agradesçida en ponerle por obra. Vna cosa te digo, y perdoname porque te la quiero dezir, que estais tan infamadas las mugeres en no querer tomar consejo, que las que le tomais, assegurais tanto vuestra fama en errar porel paresçer ageno, quanto lo auenturais en açertar porel vuestro proprio. Paresçeme, si a ti te paresciese, y querrialo, si tu lo quisieses, que vna por vna hizieses lo que yo te consejo, y si mal te hallases, alçaseste a tu mano. No quiero mas dezirte, señora Libia, sino que te presento mis ansias como desdichado, mis sospiros de desperado, mis seruiçios como de sieruo tuyo, mis dolores de atribulado, mis palabras de philosopho y mis lagrimas de enamorado. Ay te embio vna çinta de oro,

con tal condicion te la doy que en ella pongas los ojos y en mi emplees el coraçon. Ruego alos dioses que a ti den a mi, y a mi den a ti. Marco, el que es philosopho publico, te escriue esta en mucho secreto.

Carta xix. embiada por Marco emperador a Pyramon, su pariente y amigo muy antiguo suyo, enla qual le consuela en vn gran desconsuelo que tenia.

Marco, orador Romano, oriundo del Monte Çelio, a ti, Piramon de Lugduno, mi espeçial amigo, desea salud ala persona y esfuerço contra la siniestra fortuna. Enlas tres Calendas de Iano resçebi vna letra tuya, y por ella paresçe tu auer resçebido otra letra mia. No hago cuenta de tus palabras, pero tengo en mucho lo que quieres dezir por ellas. Pues sin declararte te declaro y solo por señas te entiendo, razon seria que por lo mucho que te he escripto, ya me huuieses entendido, pero eres tan torpe que ni llamandote oyes, ni hiriendote sientes. Viniendo pues al caso, ya sabes tu, Piramon, quan propinquos somos enel parentesco, quan antiguos enla amistad, quan firmes enel amor, quan tiernos enlos coraçones y quan probados en todo lo que se prueuan los verdaderos amigos. Bien te acordaras quando, quanto, y como estuuimos en Rhodas, donde en vna casa moramos, en vna mesa comimos; lo que tu pensauas, yo lo ponia por obra; lo que yo queria, tu no lo contradezias. Por çierto, tu en mi coraçon, y yo en tus entrañas, tu siendo yo, y yo siendo tu, siendo dos al paresçer, no teniamos mas de vn querer. Que es esto mi Piramon? escriues que estas triste, y no escriues porque estas triste? Quexaste que estas ala muerte, y no dizes quien te quita la uida? Si no me quieres dar parte de tus hados malos por ser mi amigo, hagote saber te lo pedire por derecho. Si no lo sabes, sabelo, que los dioses piadosos han determinado que

todos los plazeres y prouechos se aparten de mi casa y todos los daños y tristezas se registren en mi persona: pues soy el prinçipe de todo hombre atribulado, aunque quieres, no puedes escapar de mi señorio, porque si tu te quexas ser desdichado en dichas, yo me preçio ser dichoso en desdichas. Preguntote vna cosa, quando me viste harto estando tu hambriento? quando yo dormia, estando tu velando? quando tu trabajauas, estando yo holgando? por cierto, aunque las personas y haziendas eran proprias, los trabajos y desdichas siempre fueron communes. Vna cosa has de hazer, si en mi amistad has de perseuerar, que mis bienes sean tuyos y tus males sean mios, pues tu nasçiste para regalo y yo biuo para trabajo: y esto no lo digo fingido, pues tu lo has en mi experimentado, que quando murio Ianuaria,tu hermana, la qual era no menos virtuosa que hermosa, bien viste quando la enterrauan muerta a mi sepultauan biuo, y que al son de mis lagrimas dançauan tus ojos. Pues tienes tanta seguridad de mi persona, seguramente me puedes descobrir tu pena: todas las vezes que te lo he preguntado, jamas razones fingidas te han fallesçido. Mucho te ruego y te torno a rogar, y por los dioses te ruego, y por esos mesmos te coniuro, la buxeta de tus angustias deposites en mis entrañas. Porel camino que fueres no saldre ni vn passo solo; si caminares, caminare; si parares, parare; si trabajares, trabajare; si descansares, descansare; y si tu quisieres la muerte, bien te es a ti conosçido que no querre yo la vida. Escoge lo que quisieres, mi Piramon, y reparte como mandares, porque tus males y los mios solo vn coraçon atormentan. Pues si quisieres pesar, ageno sera de mi todo plazer; si quisieres llorar, dende aqui iuro jamas rêir; si quisieres descargar de tu pena, dende aqui la tomo toda por mia; si quisieres andar solo, yo maldigo la compañia; si quisieres compañia, luego desecho la soledad, pues que quieres que yo quiera? que todo lo que quisieres, querre. Quexaste que entre tantos trabajos, ni hallas pariente que te remedie,

ni amigo que te consuele. A ley de bueno te iuro, mi Piramon, que de estas dos cosas ay tanta pobreza en mi casa como tristeza enla tuya. Bien sabes tu que el remedio ha de venir delos ricos y la consolaçion delos sabios, y como por mis tristes hados pereza me quito el saber y fortuna no me permitte alguna cosa tener, sey çierto que estoy llorando la mucha miseria tuya y el poco remedio mio. Dizes por tu carta tus vezinos y amigos al prometer te prometieron muchas cosas, y al dar no te dan ninguna. De esto yo no me marauillo, porque la mano cuerda no esta obligada a hazer todo lo que parla la lengua loca. Por çierto, si nuestros pies dançasen y nuestras manos obrasen al son dela lengua, en pocos dias se acabaria la vida y en muchos menos la fama. Officio es ya muy antiguo y entre los hijos de vanidad muy usado, la lengua parlar a priessa y las manos obrar de espaçio. Hablando pues mas en particular, no te deues congoxar, porque halles tu en pocos lo que hallaron muchos en ti solo. Costumbre es resçebir presto y alegres y dar tarde y muy tristes, enlo vno presuros y enlo otro perezosos. Los Griegos dizen que es buen amigo el que promete, aunque cumpla tarde. Los Romanos dezimos, que es mejor el que luego niega, y al que pide desengaña. En este caso yo digo, que el que pudiendo dar y no da es c aro enemigo, y el que promete luego y cumple tarde, es sospechoso amigo. Que menester son con nuestros amigos palabras, pues los podemos socorrer conlas obras? No es iusto que a quien nos da el coraçon, que es lo mejor de sus entrañas, demos la lengua que es lo peor de nuestras vidas. Por çierto, ni lo quieren los dioses, ni se suffre en ley de amistades, que quando yo pido a mi amigo vn remedio de subito, el se assiente de espaçio a darme vn consejo muy largo. Dezia en sus leyes el diuino Platon : Mandamos que en nuestra policia, alos prosperos porque no cayan, den consejo, y alos tristes porque no desesperen, den remedio. Por çierto, debaxo de estas palabras estan muchas y muy graues sen-

tençias. Ya sabes tu, mi Piramon, que al coraçon tribulado poco consuela la palabra dulçe y senzilla, si no va embuelta en alguna buena obra. No quiero negar que alos que dimos nuestras voluntades enel tiempo nuestro prospero, no esten obligados a darnos sus haziendas y fauores enel aduerso; pero pregunto vna cosa, porque tienes tu presumptuosa liçençia enel pedir y reprehendes en otros la libertad enel negar? Por çierto, assi como el vergonçoso en pedir pone obligaçion a ninguna cosa le negar, por semejante el descomedido e importuno de toda merçed es indigno. Sabe, si no lo sabes, mi Piramon, que alcançar todo lo que se pide es solo delos dioses; dar todo lo que se pide, es señal de sieruos; negar algo delo que pide, es de libres; llorar por lo que se niega, es de tirannos; desagradesçer lo que se da, es de Barbaros; tener animo por lo que se niega, es de Romanos. Vna delas cosas en que Cayo Cesar mostro ser de muy alto coraçon fue que entonçes tenia mas alegria, quando enel Senado alguna cosa le era negado. Muchas vezes dezia el: « No ay cosa en que Roma me de mayor gloria y a mi persona fama, que quando yo me mostrare mas presuroso enel pedir, ellos se oppongan mas rezios enel negar, porque despues conozcan quanta fue mi potençia en alcançarlo y quan poca su fuerça para resistirlo». Paresçeme, si te paresçiese, seria mejor cobrar alos dioses[1] con virtudes, que indignarlos mas con querellas. Para dar contentamiento a tu reposada voluntad, quando te vieres atribulado, y delo que pides alos dioses y alos hombres despedido, deues medir con derecha vara y pesar con iusta balança lo mucho que te han dado y lo poco que no te han conçedido. O, quan ingratos somos alos dioses, y desconoscidos alos hombres, que el reçibo desminuimos con oluido, y lo que se niega engrandesçemos con quexas! Si no me engaño, mi Piramon, tu has çinquenta años

[1] *Le ms :* Sobrar alos dioses dioses.

enlos quales nunca has hecho sino resçebir dones, y por todos no te he visto hazer vn dia de seruiçios. No cabe, por çierto, en razon te quexes tu de ocho dias malos de fortuna, siendo tu cinquenta años ingrato a ella. Dizesme por tu carta tienes mucha pena, porque conosçes en tus vezinos tenerte todos embidia. Por çierto, de tu pena tengo yo mucha pena, y de tu marauillarte estoy marauillado mas, porque toda admiracion no proçede, sino de sobrar la ignorançia o faltar la experiençia. Esta ya tan b'uo el juizio delos hombres y es tan regalada la vida delos mortales, que no sueña venir el trabajo, quando tienen a mano luego el remedio. Si han hambre, comen; si frio, escalientanse; si sueño, duermen; si cansançio, assientanse; si enferman, curanse; si estan tristes, regalanse; de manera que toda la triste vida se nos pasa a vnos en hazer garrochas y a otros armar talanqueras, a estos inuentar ingenios y aquellos reparar baluartes: quiero dezir, que el mundo y la carne no se occupan sino en combatir, y nosotros todo el tiempo auemos menester para dellos nos defender. Todos estos remedios se entienden contra los trabajos dela carne, pero que haremos, que aqui no se entiende entre estos la maldita dela embidia? O, mal auenturada hazienda, dela qual todos tienen embidia! Por çierto, contra la embidia ninguno tiene fortaleza donde se defienda, cueua donde se asconda, cumbre donde se encumbre, montaña donde se acoja, boscaje donde se embosque, nauio con que se escape, cauallo con que se acoja, dinero que le rescate. La embidia es vna serpiente tan enconada, que jamas huuo ni aura mortal entre los mortales, que de sus dientes no fuese mordido, de sus vñas arañado, de sus pies acoçeado, y de su ponçoña entoxicado. Yo te iuro, mi Piramon, por los dioses immortales, que aquellos que la fortuna sublimo con mayores riquezas, como cruel les dio ella mayores dentelladas. Tornote a iurar otra vez, y no te descuides, que la maluada embidia, para los que estan reposando en muchos regalos,

tiene ella guardados vnos secretos colmillos. Tornote y tornote auisar otra vez, que es la embidia tam embidiosa, que alos que della estan mas descuidados, a esos da ella mas crudas coçes. Yo he leido muchos libros Hebreos, Griegos, Latinos, y Caldeos, y aun he hablado con hombres muy sabios, por ver si hallara algun remedio contra el hombre embidioso. Confiessote vna verdad, que todo leido lo que se auia de leer y mirando lo que se auia de mirar y preguntando lo que se auia de preguntar, no hallo otra cura para el mal dela embidia, sino despedirnos dela prospera y assentarnos conla aduersa fortuna. O, malauenturados los prosperos y tristes los de altos estados, que no pueden huir de Scylla sin caer en Caribdim, no pueden escapar el peligro sin que hechen enla mar su thesoro! quiero dezir que la enfermedad de embidia no les escapara dela muerte, y la mediçina que le applicamos no le assegurara la vida. No sabria determinarme qual es mejor, o por mejor dezir es menos peor, estremada miseria sin baibenes de fortuna, o mediana prosperidad que amenaza siempre caida. En este caso, por ser tan estremado, por agora no me determino, pues enlo vno peligra la vida y enlo otro no esta segura la fama. Direte, mi Piramon, lo que dezia el muy sabio Çiçeron, quando veya que de muchos era perseguido en Roma, dezia pues el: « Mirad, Romanos, no hos tengo a vosotros por tan buenos, ni a mi por tan malo, que en todo digais verdad, y yo en todo tracte mentira. Yo soy çierto que no teneis embidia porque yo no soy vosotros, sino porque vosotros no podeis ser yo: y en tal caso mas quiero que mis enemigos me tengan embidia que no mis amigos manzilla ». Por çierto, este orador hablo al appetito delos prosperos, dexando de dar remedio alos tristes. Pues yo te iuro,mi Piramon, que despues que vio Çiçeron los campos de Pharsalia, el tomara qualquier consejo y remedio en Roma; porque si Cesar le otorgo la hazienda y la vida, no le torno su credito y fama. No se,por çierto,mi Piramon, que remedio

te de contra la embidia, pues vees que esta todo el mundo lleno de embidia. Veo que somos hijos de embidia, nasçemos con embidia, biuimos con embidia, y morimos con embidia, y quien dexa mayor hazienda, dexa mayor embidia. Los antiguos sabios consejauan alos ricos que no tuuiesen cabe si pobres, y amonestauan alos pobres que no morasen iuncto alos ricos, y, por çierto, tenian razon, porque enla riqueza del rico haze su sementera la embidia del pobre, y delo que falta al pobre y delo que sobra al rico, se cria el escandalo enel pueblo. Por los dioses immortales, mi Piramon, te iuro (aunque los malos querrian iurase falso) que quantos ricos y regalados criare la cobdiçia, tantos embidiosos y verdugos della ha de criar la embidia. Consejote vna cosa, y es, que no es buen consejo para huir la embidia te apartes dela verdad que es contraria a ella. Dize Homero que en su tiempo fueron dos Griegos en todo estremo estremados: el vno muy estremado en hazañas pero muy perseguido de embidia, y fue Achilles; el otro notado en maldades y jamas hombre le tuuo embidia, y fue Thesites. Por çierto, yo mas querria ser Achilles con embidia que no Thesites sin ella. Bien sabes tu, Piramon, que los Romanos no buscamos sino descanso para la vida y honra para despues dela muerte, y pues que assi es, no es possible sino que hombre de quien todos tienen embidia, deue tener encumbrada su fama y en reposo su vida, y si estas dos cosas vemos en ti tus amigos, poco se nos da murmuren de ti tus enemigos. Escriuesme que alla en Lugduno todos estauan buenos y alegres, sino tu, que estas malo y triste. Pues ellos no me muestran plazer de tu pesar, no me muestres tu pesar de su plazer, porque podra ser que algun dia ellos esten tristes como tu estas agora alegre, y assi terneis igual la sangre. En vn malo no puede auer mayor maldad y en vn bueno mayor falta, que es pesarle del bien estraño y plazerle del mal ageno. Y caso que todos nos hagan daño conla embidia, pero mucho mas el amigo que no el ene-

migo, porque del enemigo guardome y el conel temor apartase, mas el amigo conel amistad engañame y yo por la fidelidad descuidome. Entre todos los mortales enemigos, no ay peor enemigo que es el amigo que de mi feliçidad es embidioso. Concluyo, mi Piramon, que si te velas delos enemigos estraños, te desueles entre los tuyos domesticos. No se que mas te escriua, sino que de todo coraçon de tu mal me pesa. Ya sabras como tu sobrina Brixa la mato su marido de vna puñalada: yo tengo compassion ala vida que perdio y ala fama que dexo. A Flauio Prisco, tu tio, le han criado agora çensor de nueuo. El pleyto de tu hermano Fornion con Butrio ya se determino porel Senado: plazeme que son amigos, y cada vno dellos me dixo que yua contento. El libro intitulado Consolaçion de Tristes ya le tengo acabado y enel Capitolio puesto: escreuile en griego, por eso no te le embio. Vna espada muy rica y vna çinta muy hermosa te embio. Mi Faustina te saluda, y ay te embia para tu muger dos esclauas. Los dioses sean en mi guarda, y a ti consuelen enla presente angustia. Marco, el no bien afortunado, a ti, Piramon, el muy desconsolado.

AQUI ACABA EL SEGUNDO LIBRO LLAMADO AUREO, EL QUAL ES EPISTOLARIO DE MARCO AURELIO, XVII EMPERADOR DE ROMA, FUE TRADUZIDO POREL REVERENDO PADRE FRAY ANTONIO DE GUEVARA, PREDICADOR ENLA CAPILLA DELA S. C. C. M.

NOTA. p. 174, l. 5 du bas. La *ms.* : si enel dar delos *medicos* eran diuersos, por çierto en voluntad y buen fin dela republica todos eran *muchos*.

AVISO PARA CUERDOS

Para todos los interesados en la literatura española, es bien familiar la existencia de este poema doctrinal — obra del aristócrata versificador que figura entre los poetas del *Cancionero general* de Fernando del Castillo, y embajador que fué de los Reyes Católicos en la corte pontificia de Alejandro VI. Se conserva dicho poema en un manuscrito único que se custodia en la biblioteca de la Real Academia de la Historia, en Madrid.

Fué esta composición ya mencionada por cierto número de autores, desde Ticknor a Cejador.

Ticknor la conocía por una copia no muy perfecta que poseyó, sospecho que enviada por Gayangos [1], la cual se

1. En las cartas de Ticknor a Gayangos — presentadas a la *Hispanic Society* por el nieto del antiguo Director de la Academia Española y dignísimo Embajador de España en Washington, hasta hace poco, Don Juan Riaño — recientemente publicadas, no se menciona este poema, pero se infiere que ése debió de ser el origen de la copia existente hoy en Boston. En cartas desde dicha ciudad, Ticknor escribe : « I should like to have from any *un*published Manuscripts, probably of old Poetry, such *extracts*, and *chosen selections*, as you may be satisfied would be useful, for a history of early Spanish Literature. » (25 junio, 1842.) « Three days ago I had the great satisfaction of receiving and opening the box of books and manuscripts you sent to Mr. Burton at Cadiz. » (15 octubre, 1845.) En otra habla de los « transcripts you have caused to be made » (1 junio, 1847). *V. George Ticknor Letters to Pascual de Gayangos*, ed. by Clara Louisa Penney, New York, 1927, págs. 55, 107-08, 143.

encuentra hoy en la *Boston Public Library*, en la rica colección legada por el famoso hispanista del siglo pasado a la biblioteca de su ciudad natal [1]. En su *History of Spanish Literature*, el erudito profesor de Harvard afirma que : « is arranged as a dialogue, with a few verses spoken in the character of some distinguished personage, human or superhuman, allegorical, historical, or from Scripture, and then an answer to each, by the author himself... The whole is in the old Spanish verse, and has little poetical thought in it... [2] », y la coloca, a mi modo de ver razonablemente, en el capítulo dedicado a los *Cancioneros*.

Amador de los Ríos, por otro lado, quiso hacer hincapié en el elemento dialogado, y presenta el poema en las páginas consagradas a la literatura dramática del siguiente modo : « Pero si no son para desdeñados estos esfuerzos, [traducciones del teatro clásico] que tienen en la historia del teatro nobilísima significación, durante la XVI[a] centuria, merecen todavía mayor estima en nuestro concepto los que son debidos a los más renombrados poetas, desde el reinado de Enrique III, en el cultivo del diálogo, como instrumento que debía prestarse fácilmente en su día a la manifestación dramática. Desde el comendador Ferrán Sánchez de Talavera... hasta don Diego López de Haro, que al comenzar el XVI componía, con título de *Aviso para cuerdos*, el más complicado, en que interviene crecido número de personajes históricos y alegóricos [3]... »

1. *Catalogue of the Spanish Library... bequeathed by George Ticknor to the Boston Public Library...*, by James Lyman Whitney, Boston, 1879, pág. 207, col. a.

2. La traducción española es bastante libre, especialmente la ultima frase que al ser vertida al castellano « y no carece de cierto mérito poético » resulta lo contrario de lo que Ticknor expresaba. Conf. *History*, Boston, 1849, t. I. pág. 435, n. 11, e *Historia*, Madrid, 1851, t. I, pág. 466, n. 11.

3. *Historia crítica*, t. VII, págs. 480-81.

Gallardo, en cambio, habla de esta composición como « poema doctrinal », y después de copiar unos versos cáusticamente añade que « para sacar estas discretas máximas hay que leer mucha pamplina. Es obra mediana [1] ».

Menéndez y Pelayo, sin embargo, la alaba y recalca su relación con el teatro, en mi opinión erróneamente, así : « Don Diego López de Haro... merece también salir del vulgo de los trovadores adocenados, no sólo por las poesías suyas que se insertan en el *Cancionero general*, de las cuales es la mejor el filosófico diálogo entre la *Razón y el Pensamiento ;* sino por otra muy curiosa que se conserva manuscrita con el título de *Aviso para cuerdos*, y es un diálogo casi dramático[2]... »

Cejador, claro es, le copia ciegamente : « manuscrito se conserva el diálogo casi dramático llamado *Aviso para cuerdos* [3] ».

Se ve, pues, que la actitud adoptada por Amador de los Ríos, hizo fortuna. Sus afirmaciones resultaban, no obstante, prudentes y aceptables. Menéndez y Pelayo y Cejador, en cambio, han ido un poco demasiado lejos. Sin duda que sin llegar al extremo de error que alcanzan Díaz de Escovar y Lasso de la Vega en su *Historia del teatro español*, los cuales — probablemente por leer de prisa y sin atención las páginas de Amador — no tienen inconveniente en componer el extraordinario párrafo que va a continuación : « no pudiera dudarse que desde muy antiguo empezó en España el uso de « representaciones religiosas »; pues de ellas tienen conocidamente su origen tantas y de tan varias especies como

1. *Ensayo de una Biblioteca...*, t. III, cols. 454-55. Sbarbi en su *Monografía sobre los refranes, adagios y proverbios castellanos*, Madrid, 1891, pág. 400, col. a, la menciona y remite a Gallardo para su descripción.

2. *Antología*, t. III, pág. 129.

3. *Historia de la lengua y literatura castellana*, t. I, págs. 467-68.

vemos aparecer en siglos posteriores. Y dejan prueba del cultivo de este género escritores como el Marqués de Santillana... López de Haro [1] ».

Pero dejando a un lado esta lamentable confusión de especies de los últimos autores, volvamos a considerar la posición que Menéndez y Pelayo toma en la cuestión. A pesar de su autoridad, a pesar de la admiración que soy el primero en rendir a aquella excelsa figura de las letras hispánicas, no creo que pueda suscribirse su aserción acerca del carácter « casi dramático » que él atribuye a esta poesía. La pobreza de ejemplos existentes de muestras teatrales españolas anteriores a Juan del Encina ha conducido, de modo natural, a los eruditos a subrayar un poco injustificadamente el elemento de diálogo, siempre que aparece en una poesía de cualquier tipo que sea, como embrión de la dramática. La tesis que sostiene Cotarelo y Mori al manifestar que « menos importancia tienen, y ésta puramente formal, la dialogada que afectan muchas composiciones líricas », para concluir, después de dar varios ejemplos, que « ninguna de estas obras es en realidad dramática, ni tampoco proporcionó elemento alguno, verdaderamente esencial a nuestro teatro [2] », paréceme perfectamente razonable y ajustada. Este mismo punto de vista hay que aceptar en el caso del *Aviso para cuerdos*, tanto más cuanto que el tono monótono, sermoneador y exhortatorio de su diálogo, — aun aparte del hecho de que en esta admonición no haya el más leve indicio de desarrollo de una acción, ni rastro siquiera de una trama — y la constante intervención del autor, hacen que brille por su ausencia la vivacidad de la expresión individual que requiere el tipo dramático. Su

1. Narciso Diaz de Escovar y Francisco de P. Lasso de la Vega, *Historia del teatro español*, t. I, Barcelona [1924], pág. 72.
2. *Estudios de historia literaria de España*, Madrid, 1901, págs. 108-09.

contenido hubiese podido revestir perfectamente la forma enunciativa. ¡Qué diferencia en el diálogo entre este edificante especulación y el sentido de vida, de personalidad y dinamismo, verdadera fuerza dramática, en una palabra, que tiene el viejo *Auto de los Reyes Magos*, tres siglos anterior! Aunque el *Diálogo entre el Amor y un viejo* no haya sido compuesto con intenciones escénicas ni con destino a la representación teatral, ¿ hay manera de comparar con él la producción de López de Haro ? Acaso esté yo confundido, mas prefiriría reservar la calificación de « diálogo casi dramático » para la pequeña obra maestra de Rodrigo de Cota. Acaso se me objete que, después de todo, es ésta una cuestión de nomenclatura sin gran importancia. Concedido; pero una clasificación equivocada puede llevar, como ya hemos visto, a grave confusión de especies. Bien estaba, por consiguiente, la colocación que Ticknor adscribía a este poema entre las composiciones de los *Cancioneros*. Como pura poesía moral y doctrinal hay que estimarla y dejar en paz a la dramática.

No obstante lo que arriba queda dicho — que indudablemente quita mérito al poema, desvestido de la curiosidad de antecedente teatral que le impuso el entusiasmo de Menéndez y Pelayo; — a pesar de las caídas verdaderamente pedestres que tiene Don Diego, más guiado por buenas intenciones que fuerza artística; a despecho de los pensamientos vulgares expresados con lamentable frecuencia en pobre tono, forma anhelante y fatigosa, e inicuas rimas de aleluya; con eso y con todo, entiendo que merece ser publicada la poesía. Representa, en primer lugar, la producción métrica más ambiciosa de López de Haro; aparecen expresadas ocasionalmente, además, las « discretas máximas » de que hablaba Gallardo, con una sobriedad y energía, con una lucidez y concisión, que las asemejan a flechas disparadas con un arco tenso, las cuales, sin duda, dan en el hito; cons-

tituye la obra asimismo, para el que se sienta inclinado al estudio de la evolución histórica de los géneros literarios, un atractivo eslabón en la cadena de la poesía sentenciosa y de sabias máximas, de esa poesía bastante rica en ejemplos en el parnaso español, que partiendo del judío don Sem Tob, forma « un género que no sólo tiene brillante representación en la literatura del siglo XV con los *Proverbios* del Marqués de Santillana, y tantas obras análogas de Fernán Pérez de Guzmán y de Gómez Manrique, sino que persiste en el siglo XVI con los *Proverbios Morales* de Alonso Guajardo Fajardo, los de Alonso de Barros, los de Cristóbal Pérez de Herrera y los *Avisos de amigo* de Setanti [1] »; y muestra, por último, el fenómeno, no por repetido menos interesante, de transición o fusión de elementos medievales y cristianos que se combinan e integran con factores procedentes de la cultura clásica de la pagana antigüedad : mezcla de fuerzas espirituales que ya anuncia el Renacimiento, enlace que igualmente se da en las letras italianas de la época, como lo expresa Vittorio Rossi : « Ripensi il lettore quel che s'è detto a proposito dei trattati morali. Né fa meraviglia che tanto in questi, quanto nella poesia didascalica si consertassero alle massime dei gentili e alla suppellettile mitologica le sentenze dell'ascetismo cristiano. Il paganesimo risorto per via degli studi e il cristianesimo imposto da una tradizione sempre rispettata si associavano nell'indifferenza del sentimento [2] », si bien en el espíritu castellano más austero y más profundamente cristiano, menos culto y menos gozador

1. Consúltese esto y la apreciación del género, tan bien considerada y tan bien expresada por Menéndez y Pelayo en su *Antología*, t. III, págs. CXXIII y CXXIV.

2. *Il Quattrocento* en *Storia litteraria d'Italia*, t. V, Milano [1897], pág. 188. Conf. para España, sin entrar en detalles que serían aquí impertinentes, lo que dice el Marqués de Pidal, p. ej., en su viejo estudio que se halla al frente del *Cancionero de Baena*, págs. LXX y sigs.

de la existencia, el ingrediente moral y religioso, el sentido ético, la creencia más arraigada, subsiste y persiste como entidad e impulsión siempre fundamental y en todo momento tangible.

Pensaba dar a luz este poema con unas notas biográficas acerca de su no muy conocido autor — sobre quien tengo reunidos algunos datos que me atrevo a juzgar curiosos — pero la dificultad de realizar labores de esta índole a tantos cientos de leguas de los lugares donde se conservan los materiales que hay que consultar, obliga a llevar tales trabajos con un ritmo lento en extremo. Vea, así, este *Aviso* la luz ahora, y quédese lo demás para más adelante.

El manuscrito, en papel de hilo con filigranas de mano y estrella, está escrito en letra al parecer de finales del siglo XV [1]. Sus dimensiones son de 250 × 150 milímetros, y el tamaño de la caja, variable, aproximadamente de 155 × 70. Se halla encuadernado con otros materiales y constituye los folios 22 a 52 en el tomo VIII de la *Colección Mateos Murillo. Miscelánea Histórica* [2], Estante 27, grada 2ª,

1. Gallardo la cree de principios del siglo XV, Ticknor la considera de comienzos del siglo XVI, y en tal punto le sigue Amador de los Ríos. El error del primero es evidente; en tales fechas no había nacido López de Haro. El juicio de los otros no es tan descaminado. Sin embargo, ya se ha visto que el conocimiento de Ticknor procedía de una copia y tuvo que aceptar la opinión de otra persona, acaso el copista, acaso Gayangos. Respecto a Amador, me atrevo a sospechar que no había visto el códice, y que siguió meramente las indicaciones de Ticknor como se deduce de la manera de expresarse que tiene (V. *Hist. crítica*, t. VII, pág. 481, n. 2, ya citada).

2. Gallardo dice, lugar citado, « D. Antonio Murillo Mateos » es una confusión. Antonio Mateos Murillo, erudito del siglo XVIII; individuo de número de la Academia de la Historia, admitido en 8 de junio de 1753; Académico de la Española, desde 30 de noviembre de 1775, y ocupante de su silla R. Natural de Jerez de la Frontera, autor de varios tratados histórico-cronológicos, falleció en Madrid en noviembre de 1791. (*Memorias de la Real Academia de la Historia*, t. I, Madrid, 1796, pág. CXLVIII; « Reseña histórica de la Academia Espa-

tomo E, nº 33. Hay una nota en letra moderna que dice : « Misc. hist. Ms., t. III, núm. 2 », que es la antigua signatura que tenía cuando Ticknor hizo la descripción del poema que nos ocupa.

En la transcripción que doy a seguida, trato de reproducir con la mayor fidelidad el manuscrito [1]. Sin embargo, puntúo a la moderna, pongo mayúsculas en el caso de nombres propios y al comienzo de período. No hago distinción entre las íes cortas y bajas (i, j) que aparecen, lo mismo que entre las dos clases de eses, cortas y altas (s, f). Resuelvo, asimismo, las pocas abreviaturas que se hallan (Christo por *xp̃o ;* christiandad por *xp̃iandad* [2]).

Erasmo Buceta.

ñola », en *Memorias de la Real Academia Española*, Año I, t. I, Madrid, 1870, págs. 41 y 107; *Enciclopedia universal ilustrada hispanoamericana*, t. XXXIII, pág. 908.)

1. Salvo algún error bien obvio como la omisión de la cedilla al principio, donde se lee *Comienca* por « comiença ».

2. Es un grato deber el expresar mi profundo agradecimiento a mi distinguida amiga y colega la Sra. de Cornish por su generosa ayuda en la preparación de este trabajo.

✠

[fol. 22, r.]

ESTA OBRA SE LLAMA AVISO PARA CUERDOS, FECHA POR DON DIEGO LOPEZ DE HARO, SEÑOR DE LA CASA DEL CARPIO

COMIENÇA

Yo a cuerdos hablo y toco
que me querran escuchar;
porque nunca quiso el loco
en mal de otro castigar,
y si castigo tomo
de su mal lo rresçivio.

Los que dan consejos ciertos
a los bivos son los muertos.

ADAN [fol. 22, v.]

No por engaño comi
de la sierpe ni muger,
mas por goçar del plaçer
que con bella rresçivi
olvide lo que temy.

El amor haçe olbidar
quanto mal puede pensar.

AVTOR

En esta rregla consiste
el amor deste bevir;
quien goço con lo presente
no temio lo por benir.

¡O amor que bienes hazes
y que males aqui traes!

EBA [fol. 23 ,r.]

No la fruta que yo vy
me mudo la voluntad,
mas la sierpe a quien crey
que sin Dios mi livertad
era buena para mi.

Bed que seso no miraba,
que culebra me engañaba.

AVTOR

El hombre que Dios crio
a ser libre tiene amor,
porque nunca a Dios se vio
hazer siervo ni señor;
mas de Eba, en la verdad,
su engaño fue no ver
ser la misma livertad
a su Dios obedeçer.

La honrra de la muger
es livertad no querer.

[fol. 23, v.]

ANGEL QUE HECHA ADAN Y A EBA DEL PARAYSO TERENAL.

Yo[1] muriendo con la vida,
porque el bien que aqui [dexays
con el mal lo conoscays.

Muy gran pena es padeçer
por el bien no conosçer.

[fol. 24, r,]

ABEL QUE LE MATO CAYN.

Yo no se en pueblo estraño
que amor abra entre si,
pues enbidia de vn hermano
fue la muerte para my.

En el çielo y en la tierra
siempre enbidia trujo guerra.

AVTOR

¡O enbidia que dire
de tus vileças y males!
los pecados yo mire,
vilos todos veniales
y a los tuyos vi mortales.

Del enbidia do la vio,
sienpre el cuerdo se guardo.

CAYN [fol. 24, v.]

Quando vi por mi maldad
no tener nada en el çielo,
yo çibdad poble en el suelo.

Con el necio ay contienda,
en el vano no ay enmienda.

AVTOR

Loco es para con Dios
y para si mismo cruel,
el que peca y huye del.

Yo no se el que huyo
del que sienpre perdono.

NOE [fol. 25, r.]

Moysen de mi escriuio
por la graçia que le dieron,
que a mi no me creyeron
que el mundo que Dios crio
a desaçello bolvio.

Donde la fee no se açierta
ninguna cosa esta çierta.

AVTOR

Lo que Dios quiso hazer
la sinpleça del contar
no nos haga sospechar;
pues Dios quiso que el creer
no estubiese en el hablar
ny en el saber.

1. Es lo que se lee. Supongo que debido a la omisión del rasgo superior de una *d*. Me inclino, pues, a interpretar *Yd*. Otra posibilidad, más problemática ciertamente, sería suponer que estuviese el error en la letra inicial, y que ésta debiese ser una *N*. En dicho caso la coma habría que ponerla después de « muriendo ».

En amor quiso que fuese
por que escusa no tubiese.

MENBROT [fol. 25, v.]

Por vsar de señorio
quise torre yo sobir,
no lo quiso Dios sufrir
por que todo poderio
se pueda sienpre deçir
que naçio para servir.

Quien sin Dios busca poder
subira para caer.

AVTOR

Fue su pena en el hablar.
porque en el loco poder
la soberbia del mandar
en la lengua suele ser.

Dios el mal alla condena,
la soberbia aqui la pena.

ABRAHAN [fol. 26, r.]

En mi fee mucho se esfuerçe
quien a Dios quiere creer,
pues en mi claro paresçe
fee con obras mereçer.

Por la fee Christo salbaba
si con obras se esmaltaba.

AVTOR

Por estas obras besibles
este dicho pienso fue,
que de aquellas ynbesibles
muchas tiene nuestra fee;
y la fee que aqui se quiere
sin aquestas obras muere.

Bien obrar es bien a nos,
la fee es honrra para Dios.

YSAC [fol. 26, v.]

Con Jacob no me engañe
que en su voz lo conoçi,
a Esaul desereḍe;
sin entender, entendi
questo Dios queria de mi.

Dios rraçon no a de mostrar.
de onbre a onbre se a de dar.

AVTOR

Dios haçe por se honrrar
como maestro discreto,
que no quiere aqui mostrar
de su arte lo perfeto;
porque sabe, si es sabida,
que su honrra ba perdida.

Y asi Dios muestra hablar
sin que se pueda mostrar.

ESAV [fol. 27, r.]

Si mi hermano me conpro
mi herençia por lantejas
porque al çiego engaño;
que padre santo le vio
con mostralle las pellejas.
Do todo seso y saber
calle en mi, pues conoçio
que antes de mi naçer
el gran Dios me aborresçio.

No ay queja ni maliçia
do voluntad es justiçia.

AVTOR

Do Dios ynjusto paresçe
alli justo es de pensar,
por que luego aqui enloqueçe
quien a Dios quiere juzgar;
mas aqui se a de buscar

que livertad se a de dar
a quien, antes que comiençe,
ya se sabe el acabar.

Livertad no quitara
saver Dios lo que sera.

JACOB [fol. 27, v.]

Del gran rreyno de Yrrael
fue el comiençó primero,
porque Dios quiso por el
figurar el verdadero.

AVTOR

Dios conoçe la verdad,
mas, segund nuestra rraçon,
el conpro la hermandad
y bendiola con pasion.

La cobdiçia de heredar
ningund bien pudo pensar.

AVTOR

A Jacob es de dejar
con sus obras naturales,
pues muchas vezes con males
quiso Dios sinificar
muchas cosas divinales.

Veese lo que Dios haçe,
no rrasçon por que le plaçe.

IHERUSALEN [fol. 28, r.]

Mis maestros me engañaron,
que la ley tan mal sintieron
que al sello menospreçiaron
y a la çera rresçibieron.

Como de escuro salieron,
con la luz muy poco vieron.

AVTOR

Iherusalen, en tu fee,
Dios a Christo nos fundo,
que tu ley la çinbra fue
sobre quien edefico,
y asi la obra acabada
esta çinbra no fue nada.

Y la sonbra ya no tiene
porque el sol derecho viene.

MOYSEN [fol. 28, v.]

Mirad que cosa es la fee
que con ella yo gane
que el pueblo perdon oviese;
porque en el agua dubde,
mando Dios que yo muriese.

Mejor es quien no creyo,
que el que creyendo dubdo.

AVTOR

Los milagros presto dubda
quien a natura miro,
por mirar que no se muda
de la orden que tomo.
Moysen, como sabia
la çiençia egiçiana,
dudo porque veya
que natura nunca mana
de la piedra el agua fria.

Bed quien dubda del que haçe
bien del mal, quando le plaçe.

ARON [fol. 29, r.]

Aaron haçe callar
el beçerro que adoro,
y a mi haçe aqui mirar
como Dios del se sirvio
pues su mal no perdono.

Dios de sabio es el que açierta
bien rreglar, con rregla tuerta

AVTOR

Quiere Dios honbres veamos
milagros aqui hazer;
mas no quiere que creamos
que les venga este poder
en virtud de buenos ser.

A Dios graçias an de dar
fee, saber y bien obrar.

JOSUE [fol. 29, v.]

Dios me mando governar
tanto pueblo sin saver
porque en mi se pueda ver
que al que Dios quiere ayudar,
poco tiene que hazer.

Avnque Dios ayude aqui,
nunca el honbre olbide a si.

AVTOR

Por aqui loco paresçe
el que bien pudo hazer,
si lo echa a su saver.

Mal sin Dios se puede obrar,
bien, su gracia lo a de dar.

JEPTE [fol. 30, r.]

Hiçe mi hija morir,
dolor grande para mi;
quise vmillmente cunplir
la que a Dios le prometi.

La verdad de la humilldad
es la misma piedad.

AVTOR

Gran soberbia es prometer
lo que Dios a de haçer
con su graçia y su poder.

¿ Que dira el rreligioso
si promete lo dubdoso ?

SANSON [fol. 30, v.]

Soy enxemplo de dolor
para todos conoçer,
que tan sinple es el amor,
que tan falsa la muger
do comiença aborreçer.

Pues la muger conoçiste
de sinpleça no temiste.

AVTOR

Por aqui es de notar
ser aquel cosa perdida
que nunca cura mirar
en quien a de confiar
el secreto de su vida.

quien de fuerça se preçio,
del saber poco curo.

SAVL [fol. 31, r.]

En mi pena es de mirar
que peligro es para vos
el glossar v el mudar
lo que manda claro Dios;
porquel manda obedeçelle,
no juzgalle, mas creelle.

Quien a Dios a de entender,
lo que el sabe a de saber.

AVTOR

Pienso yo que en tal defecto
cae presto el coraçon
del no sabio en rreligion,

creyendo que a lo perfeto
puede dar mas perfiçion.

Este mal tiene el glosar,
luego a Dios quiere enmen-
[dar.

DAVID [fol. 31, v.]

Con poderio de rrey
vso mal mi voluntad
porque mal guarda la ley
esta gran prosperidad.

Bien al bueno es prosperar,
mas al malo, es mas pecar.

AVTOR

Señor Dios de la bondad
yo quiero deste callar,
pues le quesiste alabar
porque fue a tu voluntad.

Por los profetas se a visto
tal loor, que fue de Christo.

SALAMON [fol. 32, r.]

Este amor que prende luego
vet que tanto es de temer;
pues a mi me hiço çiego
con claros ojos tener.

Los viçios haçen çegar,
la cobdiçia no cansar.

AVTOR

El saber que Dios te dio
en las letras yo lo leo;
el del seso no lo veo,
pues de la fee te mudo
el loco de tu deseo.

Mal deseo es el que haze
todo quanto a Dios no plaze.

ROBOAN [fol. 32, v.]

Yo quise moços creer,
a los viejos no escuchar;
vino luego mi perder
porque el mal aconsejar
con el daño se a de ver.

Nunca el moço con cobdiçia
vido bien a la justiçia.

AVTOR

Mal consejo es çeguedad,
quien lo tiene avieso tira,
porque luego a la verdad
nos encubre la mentira.

Todo consejo tirano
haze rrey soberbio y vano.

BABILONIA [fol. 33, r.]

Sobervia subio sin cuento
mis muros y mi poder,
por ser falso su çimiento
no se pudo sostener.

Lo que sobervia duro
Luçifer nos lo mostro.

AVTOR

Presto ponen por el suelo
los muy altos edefiçios
poco seso y muchos viçios.

Al que los viçios pluguiere
su enmienda no se espere.

REY NABUCOR [fol. 33, v.]

Judios, vuestra cibdad

destruy delante vos,
que mi mala voluntad
conplio toda la de Dios,
y porque luego quedase
mi soberbia como sierba,
quiso Dios que me tornarse
como buey paçiendo yerba.

AVTOR

Rey que sigue su pasion
buey se torna en la verdad,
pues que dexa la rrasçon
por seguir su voluntad.

Por derecho haze ageno
quien mal vsa de lo bueno.

YSPAN [fol. 34, r.]

Por su muerte, con dolor
mucha gente se mato,
no el hecho lo oyo,
mas la bonhad del señor
pues en esto paresçio.

La perdida mayor
es perder el buen señor.

AVTOR

Galardon de los serviçios
hiço tales seruidores,
y los grandes beneficios
el amor de los señores.

El que ensalça el gran poder
es el buen agradeçer.

ERCOLES [fol. 34, v.]

Muchos trabajos sufri
contra rreyes desiguales,
mas con bondad los bençi
que con fuerças naturales.

Bondad es tan gran señora
que sin guerra es vençedora.

AVTOR

No te pudo defender
ser fuerte, ni sabidor;
porque engaño de muger,
como biene con amor,
no se puede conosçer.

¡O amor, que bienes haçes
y que males aqui traes!

ESCOLAPIO [fol. 35, r.]

Es çiençia çelestial
desta vida natural,
y quien bien quiere mirar
en ella podra hallar
la salud de todo mal.

¿Que saber dara el vivir
do forçado es el morir?

AVTOR

Curan por lo que creen
que en las aguas conoçieron,
ques juzgar por lo que veen
aquello que nunca vieron;
por do el daño que es mayor
de la fisica presente
no es no sanar la gente,
mas que el hierro del doctor
sea muerte del doliente.

El mas sabio entendimiento
aqui çiego anda a tiento.

TROYA [fol. 35, v.]

Ved que hadas me hadaron,
pues quando me destruyeron,
ni los çielos se movieron,

ni los dioses señalaron
la maldad que conoçieron.

Destos deves tu quejar
y de las hadas burlar.

AVTOR

Ya en ti se puede ver
que las armas ni rraçon
no ygualan en poder
con la falsa traycion.

Todo mal puede acabar
quien con Dios quiere en-
[gañar.

PRIAMO [fol. 36, r.]

Grande aviso de temor
soy a todo poderoso,
pues en el mundo engañoso,
¿ que comienço fue mejor,
ni que fin mas doloroso ?

Al principio del rreynar
el buen fin se a de buscar.

AVTOR

¡ O quan presto aqui se muda
todo el bien de la ventura,
nuestro mal es el que dura !

Mudase, porque no ay quien
sienpre dure en haçer bien.

PITAGORAS [fol. 36, v.]

Vn prinçipio sin prinçipio
contra rrasçon lo busque,
mas yo nunca lo halle.

Como sin fee se buscaba,
la rraçon no lo hallaba.

AVTOR

Tal principio el entender
no lo puede ymaginar,
por que no puede saber
lo que no puede pensar.
Tal prinçipio entre nos
con la fee lo muestra Dios.

ETOR [fol. 37, r,]

Ningund esfuerço, ni fuerça,
ni grandeça, ni saber,
estorban lo que a de ser.

Buena fee con bien obrar
mucho mal puede estorbar.

AVTOR

Port este se puede ver
quanto pena, y poco dura,
grande esfuerço sin ventura

Grande esfuerço es buena
[cosa,
sin buen seso muy dañosa.

MEDEA [fol. 37, v.]

Yo mate lo que pari,
con dolor, dolor perdi;
olvide mi coraçon
por quitar delante mi
la memoria de Jason.

El amor que se dexo
sienpre en yra se bolbio.

AVTOR

Este mal tiene el amor
que se toma por el ver,
ser su fin aborreçer.

Entre tanto desear,

¿ que amor podra durar ?

ZOROASTES [fol. 38, r.]

Toda mi vida busque
el çelestial movimiento,
y la verdad que alcançe
yo por quenta la dexe
para el buen entendimiento

Grande estudio en cosa escura
siempre biene de locura.

AVTOR

Yo pienso que no açertar
en tal arte, esta en no ver
como Dios de su poder
quiere aqui poco mostrar,
por mostrarnos a creer.

Toda çiençia dudosa
a la fee no es provechosa.

ALIXANDRE [fol. 38, v.]

Muy poca cosa es el mundo
de ganar,
si se gana para dar.

Tu franqueça y coraçon
¿quien lo podra contar ?
y, ¿quien no se a de espan-
al que todos a de dar, [tar ?
¿ como pudo traycion
en el tocar ?

La maldad a donde biene,
fee, rraçon ni amor no tiene.

Este rrey soñando vido
al traydor que lo mato,
y despierto, conoçido
porque criado lo vio,
de su mal no rreçelo.

¡ O bondad, como te engañas
del que das y nunca dañas !

AVTOR

¡ Tiranos, aved temor !
quando a rrey matan que dio,
¿ que haran al que rrobo ?
Donde Dios a de juzgar,
el que toma a de pagar.

ARISTOTILES [fol. 39, r.]

A este rrey de exselençia
en franqueça y piedad
yo le mostre la çiençia;
y el me mostro la bondad,
porque esta de suyo naçe,
si de malos no se paçe.

Aqueste prado rreal
del paçer se guarda mal.

AVTOR

Por este podemos ver
que bondad nos da saber,
que el saber no da bondad,
mas a muchos banidad.

La çiençia da locura,
si el buen seso no la cura.

PLATON [fol. 39, v.]

Las çiençias alcanze
quanto pudo discreçion;
la fee çierta no halle,
por ser baja la rrasçon
y muy alta aquella fee.
La çiençia mas preçiosa
sin la fee no prueva cosa.

AVTOR

Platon, sabio en su mostrar,
485 prinçipios manda creer,
porque teme declarar
lo que no puede entender;
de manera que el saver
mas esta en bien hablar
490 que en el mucho deprender.

Toda çiençia humana
nuestra fee dize ques bana.

ANIMALES [fol. 40, r.]

Bien mirando cada dia
a los honbres y a sus males,
495 mas segura conpañia
es la destos animales;
porque danan si los dañan,
no con engaños engañan.

Todo mal que aqui se tiene
500 por el honbre al honbre viene.

CARTAGO [fol. 40, v.]

Si consejo se me diera
no soberbio ni tirano,
mi ynperio no perdiera
porque del pueblo rromano
505 con la paz lo defendiera.

Cobdiçia de gloria bana
con perder piensa que gana

AVTOR

¡O quanto te fuera bueno
el sano consejo tuyo,
510 que el que quiere el bien agen
pagar tiene con el suyo!

Quien a ti paz no te cree,
el se quema y no lo vee.

DIDO [fol. 41, r.]

La muerte yo la tome
515 porque bien la meresçi,
pues tan presto me fie
de quien nunca conozi.

En contrarias condiçiones
no se juntan coraçones.

AVTOR

520 El que no quiere tomar
para su vida dolor,
la bondad a de conprar;
que hermosura y amor
presto pierden la color.

525 Poco dura la tintura
que no ba sobre cordura.

Ved si pena la malda,
pues Eneas, por no vella
pintada por su çibdad,
530 para sienpre se fue della.

Al que aqui virtud condena
su memoria le da pena.

SOCRATES [fol. 41, v.]

Bed que puede el mal vsado,
y quan poco la bondad;
535 pues en mi propia cibdad
fuy [1] a muerte condenado

1. Lo que realmente se lee es *fuey* o *fuiy*. Entiendo que procede de un trazo vertical de más al escribir la *u*. Compárese otro *fuy* en v. 837. En cambio, aparece *fue* dos veces para la primera persona, en v. 147 y en v. 678.

por dezilles la verdad.

El trabajo pierde quien
castigando espera bien.

AVTOR

Buenos, aquesto notad;
queste sabio, en su bevir,
mas quiso por su bondad
lo muy ynjusto sufrir,
que lo justo no deçir.

Malo es el que aqui calla
la verdad quando la halla.

ROMA [fol. 42, r.]

Fue muy grande mi poder
quando aqui mis senadores
no buscaban sino onores;
en queriendo enrriquezer,
yo començe de caer.

El [1] pueblo mal rregimiento
es pestilencia, tormento.

Esta rregla nunca huye:
el poder que aqui se tiene,
abaricia lo destruye,
la justiçia lo sostiene.

Por esto duraron poco
pueblos, rreynos que aqui
[toco.

ROMULO [fol. 42, v.]

Esta Rroma, mi cibdad,
yo poble de malhechores,
con justiçia y con verdad,
yo los hize los mejores;
en beniendo la cobdiçia
despoblose como bedes,
porque do falta justiçia
solas quedan las paredes.

AVTOR

Los perpetuos Regimientos
a los rreynos y cibdades
destruyen por los çimientos,
por que ofiçios de bondades
no los da merecimientos;
y esta orden muy perfecta
en el çielo clara es,
pues no rreyna vna planeta
mas de vn mes.

En buen tienpo asi se vso
y el mal tienpo lo mudo.

REMULO [fol. 43, r.]

Fue mi hermano en me matar
con color de la justiçia,
por que mandar y rreynar
sienpre solo se cobdiçia.

El que piensa de ser bueno
por trabajo tiene el rreyno.

AVTOR

¡Enbidia de gloria agena
a ningund viçio te ygualo,
nunca diste cosa buena,
ni enxemplo, si no muy malo!
Por tal muerte esta probado
que avnque el rrey haga la
[ley,
de guardalla es obligado

1. Parece debiera ser *En*.

por justicia como rrey;
y esta ley quiso aproballa
Christo Dios quando dezia :
que no a la ley quebrantalla,
mas como a rrey que benia
a conplilla y acaballa.

El que contrario dixere
hazer rreyes malos quiere.

NUMA PONPILO [fol. 43, v.]

Ordene los sacrifiçios
a los dioses celestiales,
porque con estos serviçios
a Rroma quitase males
dando bienes naturales.

Gran locura es de quien
a los malos pide bien.

AVTOR

Cierto, mucho es de doler
de ver vn ciego con ver [1],
ver vn cuerdo con locura,
ver vn sabio sin saber
quien es Dios de la natura.
Fengia dioses obiese
porque el pueblo lo temiese.

TARQUINO [fol. 44, r.]

Como por fuerça rreyne,
por fuerça pense rreynar;
y con esto me engañe
sin el fin considerar.
Con soberbio poderio
no temi el aborreçer,
donde vi que el señorio
desamado a de caer.

Lo quel mal puede ganar,
con el mal se a de guardar.

AVTOR

Tu fuyste muy desamado
por que la paz y la guerra
haçias sin el senado,
quel bien y el mal de la tierra
en estas esta fundado;
por do todos quieren ver
justa guerra conozida,
por les yr en el poder
las haciendas y la vida.

Poco dura muy mal guya
con soberbia tiranya.

MONTERIA [fol. 44, v.]

Desde nuestra creaçion
Satanas mostro caçar;
porque el crudo montear
nos quitase con pasion
del prender y del matar.

No se como lo mostro,
que disçipulos hallo.

JULIO ÇESAR [fol. 45, r.]

Mi poder me fue dañoso,
porque ventura cruel
en haçiendo vn poderoso,
luego tiene enbidia del.
Con poder soberbio y vano
a esta pobre muger

1. Los versos 607 y 608 aparecen, por patente confusión, mal divididos en el manuscrito.

que dio[1] mi vida en mi mano,
ni la oy, ni quise ver.
Con el gran poder de aqui
desconoçe el honbre asi.

AVTOR

Reyes, quered leer,
grandes, chicos, escuchar :
que el que no quiere entender
ni su mal podra quitar,
ni su bien podra saber.

El oye, loado esta,
pues la fee con el se da.

PONPEO [fol. 45, v.]

No del Cesar quexo yo,
mas de mi ventura fuerte;
que de la mar me bolvio
a la tierra para muerte.

Do forçado es el morir
limitado esta el bevir.

AVTOR

Con tu Cesar, ¡o Ponpeo!
yo te veo pelear,
y con vn mismo deseo
el ynperio desear;
y por esto, a mi ver,
Dios vso de rrasçon,
pues a entranbos padeçer
os hiço por trayçion.

Dios paresçe que aqui calla,
mas con obras sienpre habla.

ÇIPION [fol. 46, r.]

Yo bençi los fuertes godos,
a Cartago destruy;
y aqui donde nasçi
fue ayuda para todos
y no todos para mi.

Lo que muchos an de ver,
galardon no puede aver.

AVTOR

No te quexes, Çipion,
que los Reynos y çibdades
nunca dieron a bondades
ningund justo galardon;
y por ver que el mal pagar
entre muchos suele ser,
quiso Dios por justo dar
el ser vno en el poder,
para bien agradeçer.

Nunca bondad alabada
sin enbidia fue hallada.

ANIBAL [fol. 46, v.]

Mi ventura es de notar,
pues de los fuertes rromanos
pude mi vida salbar;
y al fin, mis propias manos
me vinieron a matar.

Tal trae el mundo el tienpo;
[tal,
que ser bueno trae mal.

1. Sin duda debiera decir *vió*. Se refiere a los famosos avisos y presagios que anunciaron el desastrado fin de Julio César, aunque en la larga lista que da Plutarco en *Las Vidas paralelas*, no hallo la intervención de quiromancia.

AVTOR

Por este se puede ver
que al sinple la ventura
con fabor le da saber;
y al cuerdo desbentura,
como loco pareçer.

Ser mal seso, o ser cordura,
quien lo muestra es la ven-
[tura [1].

NERO [fol. 47, r.]

Engañome el pensamiento,
con creer que crueldad,
con temor de su tormento
me daria seguridad.

Mala guarda es el temor
de la vida del señor.

AVTOR

Nero, para castigo,
querria de ti saber :
¿ que rraçon te dio creer
quel de todos enemigo
se pudiese sostener ?

En cobdiçia y crueldad
nunca Dios mostro bondad.

LUCREÇIA [fol. 47, v.]

En mi causa es conoçida
mi voluntad no Culparse;
mas, quise ser omezida,
porque la muerte quitase
la verguença de la vida.

La bondad quiere escusar
el dezir y el sospechar.

AVTOR

Mugeres, aqui notad :
como en esta falsa vida
en peligro esta bondad,
si no fuere socorrida
de la santa onestidad.

La fama que se ensucio
nunca el Rio la labo.

CATON [fol. 48, r.]

Dime vida con morir,
porque no puede comigo
en ningund tienpo bivir
sola ley del enemigo.

Donde mal ni bien no dura
desesperar es locura.

AVTOR

A tu horden y grandeça
preguntamos, ¡ o Señor !
¿como este sabidor,
que bibio con fortaleça [2]
se mato con el temor ?

Puede el honbre bien obrar,
no sin Dios bien acabar.

LA MAR [fol. 48, v.]

A buscar aqui andamos
la vida por este mar;
en los peligros dexamos
el temor por el ganar.

1. Paréceme digno de mención que estos versos 705-06 aparecen atribuídos al rey de Francia, Francisco I, por Pérez de Guzmán en su *Cancionero de príncipes y señores*, Madrid, 1892, pág. 25.

2. Estos versos 742 y 743 se hallan mal divididos en el original.

Di, cobdiçia: ¿por que llamas
do mueran cuerpos y almas ?

AVTOR

¡O que locura tan fuerte
de la cobdiçia naçida,
ban a buscar la muerte
y ellos diçen que la vida !

Pocos son los que aqui ganan
que con setenas no pagan.

CHRISTO [fol. 49, r.]

Quien mi fee a de tener,
esto solo a de pensar :
que no con falso placer,
mas con gloria e de pagar;
por do todo merecer
con mi fee se a de pesar,
con esperança tener,
con amor acreçentar.

Con amor nos a criado,
de amor quiere ser pagado.

AVTOR

En la ley primera dando
Dios mando çircunçidar;
porque amando, o no amando
no la pudiese negar.
Christo quiso bautiçar,
no de fuera señalar;
porque el christiano, do fuese,
en el negar, o confesar,
en su voluntad estuviese.

Christo sienpre al coraçon
quiso dar su galardon.

Por do la ley que se a visto
con el temor se fundo,
y sola la fee de Christo,
porque amando nos la dio,
amando se Resçibio.
Y esta fee, por su verdad,
sin saver se a de saver;
por ser Dios tal claridad,
que no viendo se a de ver.

¿ Quien a de ver al, que vee
quanto el mundo aqui posee[1]?

APOSTOLES [fol. 49, v.]

Dexamos la banidad
porque Christo alunbro
toda nuestra çeguedad;
do se vio,
que su santa vmanidad
a Dios hijo rresçibio.

Dios y onbre se creyo
porque graçia lo mostro.

AVTOR

Quando doctores quisieron
probar la fe por rraçon,
a la fee pocos vinieron;
porque nunca discreçion
contento lo que dixeron.

1. Estos versos 787-90 se hallan en el manuscrito al margen, mal divididos y a la altura de los 759-68. Indudablemente le faltó espacio al copista y los metió allí como pudo. Pasando de la última línea de la página a esa anotación marginal se hallarán perfectos el sentido y la rima.

Y a rraçon la fee no da,
por crençia crece ya.

PABLO [fol. 50, r.]

Quise yo sienpre bebir
del trabajo de mis manos,
porque con este pedir
no enojase a los ermanos.

Quien a Dios mas conoçio
con lo suyo le siruyo.

AVTOR

Pablo nos quiere mostrar
que en todo claro bebir
el amor esta en el dar,
la cobdicia en el pedir.
Y pues sienpre rreprobo
el pedir por no ser bueno,
bien querria saber yo :
¿ el serbir con bien ageno,
donde Christo lo mando ?

Christo paz dio para el çielo,
no rriqueças deste suelo.

CONSTANTINO [fol. 50, v.]

Yo crezi la Christiandad,
y la yglesia yo dotte
de mi honrra y dinidad,
a los suyos yo trate
con fabor y piedad.

Quien al fin pierde la fee
bien obrar peor le fue.

AVTOR

¿ Que dize de aquesta ley ?
pues jamas se vido quien,
bien prinçipe ni Rey,
ser mas bueno con mas bien.

Luego cree el gran poder
ser su bien por el saber.

ALARICO [fol. 51, r.]

Porque al mundo yo bengase,
fuy a Rroma destruyr;
porque no pude sufrir
que su soberbia quedase
sin poderse Resistir.

¿ Que poder ensoberbeçe,
quando Rroma asi padeçe ?

AVTOR

Señora de los señores,
pues el mundo governaron
con saber tus senadores,
dime : ¿ como te faltaron
amigos y seruidores ?

ROMA

No ay quien pueda sostener
lo que Dios quiere perder.

BANBA [fol. 51, v.]

con voluntades de todos,
no quierendo, en la verdad,
me eligeron los godos
de su propia voluntad;
y con esta fue bencido
Pablo con su maldad,
por ser muy aborreçido
por su poca piadad.

Por su mal toma batalla
quien desamado se halla.

AVTOR

Este rrey con sus bondades
señor griego quiso onrrar,
y este, con mill maldades,

yerbas le hizo dar.
A ti pregunto Señor
Dios que judgas *ab eterno :*
¿ como obras con amor
al bueno hazen mas bueno
y al que es malo muy peor ?

La perversa enfermedad
con bien creçe su maldad.

SISEBUTO [fol. 52, r.]

Por crezer la Christiandad
los judios conberti
y con toda crueldad,
porque temiendo de mi
los truxese a la verdad.

Nunca el miedo trujo cosa
que a Dios fuese graçiosa.

AVTOR

Este rrey con su conçiençia,
dize Esidro el gran doctor,
que no obro segund çiençia;
porque Christo rredenptor
nunca trujo a su creençia
con tormento ni dolor,
mas con garçia y con amor.

Serviçio que fuerça dio
sienpre Dios lo aborresçio.

MAHOMAD [fol. 52, v.]

Por la grande enemistad
que con judios tenia
no segui vuestra verdad,
porque en su ley paresçia
començar la Christiandad.

No herrara si bien viera
questa ley figura era.

AVTOR

Tal enemiga se vea
donde pudo començar,
y digo la gente hebrea
ser de Sarra, sin dudar,
y Mahomad ser de Agar,
que del pueblo de Yrrael
no tomo çircunzidar,
mas quiso por Yzmael
su prinçipio señalar.

Natural enemistad
nunca muere en la verdad.

FINIS

AUTO DEL NACIMIENTO DE CHRISTO NUESTRO REDENTOR

INTRODUCTION

This *Auto* is written on fourteen pages of a manuscript volume now in the possession of Wellesley College, the final couplet only being on the fifteenth page. The volume formed part of a bequest to the college, and the dealer from whom it was purchased by the former owner stated in his catalogue that it had been found on the street in Paris by an attaché of the American legation during the Commune. The binding is apparently of the nineteenth century but the original heavy paper covers have been bound in, and inside these on the first page is written the title, *Obras Poeticas Originales del Coronista del Reyno de Aragon Juan Fran^co^ Vstaroz.* This title may be in an eighteenth century hand or it may be earlier. Following the title page there are three preliminary leaves; these as well as the verso of several others are covered by poems copied in the year 1762, as a note at the top of the first page records, from the works of Padre Murillo. Including these preliminary leaves the volume consists of two hundred and ninety six leaves.

The poems by Ustaroz are all dated in the upper left hand corner of the first page, the dates being consecutive from

the first, dated at Sietamo 17 de julio 1652 to the last, dated 25 de febrero 1653, no place given. Whether the poems are in the handwriting of the author cannot be determined without comparison with manuscripts known to be in his hand. Certain things would seem to point to him as the writer; for instance there are frequent corrections where words or phrases have been struck out and others substituted; it is often quite possible to decipher the words originally written and the corrections are emendations, not corrections of mistakes such as a copyist might have made.

There are one hundred and thirty-one poems in the volume, representing a wide variety of poetical composition, including an *Entremes* and the accompanying *Auto*. Several of the shorter poems are in different hands. Early in August 1652 Ustaroz addressed a poem to Don Manuel de Salinas y Liçana, accompanying some parts of Ustaroz' *magnum opus*, the *Aganipe de los Cisnes Aragoneses*, for Don Manuel's reading. A few days later there is an enthusiastic reply, dated at Huesca where Don Manuel was canon of the Cathedral and professor of ancient law at the University, and signed with a monogram in the same hand as the rest of the poem. There is another poem in this hand as well as two others addressed to Ustaroz in reply to two of his own addressed to Padre Fr. Geronimo de S. Josef, the official historian of the discalced Carmelites. These are in still another hand, one of them signed F. G. de St. J. and dated 3 de setiembre 1652.

The longest poem in the volume, consisting of one hundred and twenty stanzas, is Ustaroz' *Retrato Interior* which would be of much interest to anyone making a study of this seventeenth century poet and historian of Aragon.

Ethel Dane Roberts.

2 de Deciembre 1652.

AUTO
DEL NACIMIENTO DE CHRISTO NUESTRO REDENTOR[1]

INTERLOCUTORES

Los Tres Pastores a quienes aparecio el Angel anunciendoles el Nacimiento.
Chamorra Pastora.
Bato Pastor.
El Demonio.

Sale Bato solo.

[BATO] Con el ansia de tragar
dexo mi querida choça
y tras chamorra me voy
que me ha ofrecido una Torta.

---

1. The following are some of the changes that have been made in the text.

36 solo hacernos	instead of	hacer mejor.
67 y este suelo ya parece	—	y parece que este.
84 no tienen la vista çonça	—	estan despiertos agora.
89 si es cierto etc.	—	lo que cuentas es mui cierto.
159 el Nacimiento veneran	—	admiran el Nacimiento.
163 no podra entender jamas	—	no acercar de entender.
280 porque es todo llama estiva	—	porque es fuego que... brilla.
299 imitar a	—	aprender de.
317 luciente Dia	—	Virgen Maria.

Si no es noche lo parece
o tengo la vista gorda,
por donde el hambre me lleva
pisando peñas, y sombras.
Que tanto obligue un cuidado
que me despierte a deshora
quando yo la condicion
la tengo tan dormilona.
Y es mucho que me despierte
porque el triunfo de las copas
estuvo a noche valido,
y me heche no se que gorras.
Si yo fuera enamorado
que anduviera hecho una Ronda
no fuera mucho, que Amor
save hacer peores cosas.
Pero yo que à Nadie quiero
mas que a mi misma persona
que me desuele, y madrugue
como si fuera el Aurora ?
Mas aquel que alla resuena
el Ave es del sol que entona
el cantico destemplado
con que a Todos alborota.
De la media noche el filo
ya se và acercando agora
que antes no suele empeçar
el gallo a darnos mamola.
Aunque ay Gallos tan mezquinos
y tan faltos de memoria
que suelen cantar temprano
por solo hacernos la copla.
Pero sea lo que fuera
ya no dormire una gota

antes volando andare
aunque los lobos me coman.
Si la Nariz no me miente
que no hara por ser mui corba
a pan reciente me save
mui cerca estara Chamorra.
Si me oyes chamorra mia
duelete de mis congoxas
y de mis tripas te duele
que estan mui flacas de borra.
Y no me hagas çainerias
que no estoy bien con las hoscas
que si te olvidas de mi
yo buscare otra Pastora.
Pero pues no me respondes
tu estaras en la chacona,
pobre del que al yelo esta
sin hacer en vino sopas.
Mas el resplandor que miro
parece que el ayre dora,
y parece que las peñas
de resplandor se coronan.
Ya empoderan los arroyuelos
a desatar el aljofa
que los yelos condensaran
en sus trasparentes ondas.
Y ya los arboles secos
se visten de verdes hojas
y este suelo ya parece
b̃ abundantes flores brota.

Chamorra desde adentro dice

CHAMORRA. O la au, Bato, que digo
hacia mi te ven que importa

y veras mil maravilas
que per el ayres se asoman.

Va subiendo la Pastora de entre las ramas, y dice :

Acercate aca, y veras
una excelente tramoya;
no ves como un garçon bello
hace en el viento cabriolas ?

BATO. Aunque la vista espavilo
no puedo ver la maroma
donde dança esse que dices
porque mucho se remonta.
Sin duda que estas de chança
y, de mis ojos te mofas
pues advierte que mis ojos
no tienen la vista çonça.
Pero ya algunas vislumbres
admiro maravillosas,
sino es que à la vista mia
estas cosas se le antojan.
Si es cierto lo que me cuentas
es verdad lo que me informas
si tu no fueras muger
nunca fueras tan mirona.

CHAMORRA. En aquel cerro no adviertes
que tres Pastores se abonan
viendo las luces que esparce
y las palabras que arroja.
Atiende que ya les dice
que lleno el cielo de gloria
y anuncio paz a la tierra
porque viva sin çoçobras.

BATO. Pues quien la causa sera
de cosas tan prodigiosas

que estar la Tierra de paces
es maravilla no corta.

CHAMORRA. Oye que prorrumpe ya
aquella admirable boca
que nacio en Belen Jesus
de una Doncella dichosa.

BATO. El como desto no entiendo

CHAMORRA. No es Bato para tu cholla
este misterio, alla vamos
y sabras lo que aqui ignoras.

BATO. Yo no puedo andar un passo
que la hambre me congoja.

CHAMORRA. Pues paciencia, y ayunar
que yo por ver estoy loca.

BATO. Mas loco me tiene a mi
el hambre que el hambre solo
me matara.

CHAMORRA. Que te mate
que yo no pienso en las roscas.
Piensa en el Pan de Belen
que sacia al Alma y la engorda
y mas que se da de Gracia
y es major que Pan de Bodas.

BATO. Yo te sigo porque quieres
que las mugeres hermosas
hareis que un hombre se buelva
en jumento, en Mico, y Çorra.

Vanse Chamorra y Bato y salen los tres pastores,

PASTOR 1. No cave en mi coraçon
el Alma de regocijo
porque estas felicidades
no las merecio otro siglo.
Que carne humana se vista

del Eterno Padre el Hijo
cosa es que entender no puede
la flaqueza del juicio.
Pero ya el Entendimiento
a tal Misterio rendido
no discurre en esto mas
que el discurrir es peligro.

PASTOR 2. Yo a pies juntillas venero
lo que a todos tres nos dixo
el Angel, que en estas cosas
no quiero ser resabido.
Mas de quatro aura que nieguen
lo que dixo el Paraninfo
mas lo que negaren ellos
yo lo confiesso y publico.

PASTOR 3. Que lo nieguen podra ser
los sabios y los Rabinos
y con argumentos falsos
intentaren persuadirlo.
Mas digan lo que quisieren
estos sabios imperitos
que no pueden ser engaños
los que admiramos prodigios.

Sale el Demonio en traje de Pastor,

De rabia y colera muero
de ver que estos Pastorcillos
el Nacimiento veneran
del Mesias prometido.
Pero la proverbia insana
de los perfidos judios
no podra entender jamas
lo que ella no uviere visto
Y con su venida al mundo

se despoblaran del limbo
las estancias, y su diestra
rompera sus fuertes grillos.
Saldran alegres los Padres
de los obscuros abismos,
y traslados al cielo
veran lo que yo he perdido.
Y las culpas que introduxo
Adan en su precipicio
redimidas quedaran
con la sangre deste Nino.
Y lo que Eva destruyo
sera reparo, y Auxilio,
esta Muger, preservada
de los Mortales deliquios.
Yo he de procurar agora
engañar y mentirlos
a estos Hombres que previenen
acia Belen su camino.

Acercase el demonio, y habla con los Pastores.

DEMONIO. Si vuestra noble Piedad
de un errante Peregrino
se lastima, como espero
descanso hallare, y Alivio.
Vengo tan atribulado
de lo que en Belen he visto
que no se lo que os refiera
porque no se lo que digo.
Tal me ha puesto lo que vi
que no quisiera decirlo
porque su relacion sola
os pondra el Alma en un hilo.

PASTOR 1. Que puede ser que ya el Alma

agoniça en parasismos.
PASTOR 2. Que puede ser esto ha cielos[1]
que de pensarlo me aflixo.
PASTOR 3. Ea acabad que la pena
atormenta los sentidos
dadnos de presto el veneno
y no andeis tardo y remiso.
DEMONIO. Sabed que las ruinas nobles
de aquel hermoso edificio
de Belen vinieran todas
al suelo mui de improviso.
Y como fue tan apriessa
no pudieran advertirlo
dos casados, que escogieran
estas Ruinas por abrigo.
Ambos de aquellos estragos
no solo fueron heridos
pero murieron, y entre ellos
un Niño como el Sol mismo.
PASTOR 1. Como es posible que sea
verdad lo que has referido.
PASTOR 2. Yo aunque lo digas no quiero
creer lo que es barbarismo.
PASTOR 3. Pues menos que todos yo
dare credito à tu dicho
que no puede morir no
lo que es tan santo y divino.
Jesus no puede morir
que Jesus es infinito
y assi quanto decis vos
lo forjo vuestro capricho.

1. Siglos (?)

Al decir esto huye el Demonio arrojando fuego,

PASTOR 1. Pero donde esta quel Hombre
PASTOR 2. que presto ha desparecido
PASTOR 3. Sin duda que este Pastor
era algun Angel maligno.
PASTOR 1. Lo que importa agora es
ver a Dios recien nacido
que por las culpas humanas
este elandose de frio.
PASTOR 2. Vamos y ofrezcamos le
los coraçones contritos
PASTOR 3. y à sus Padres ofrezcamos
regulados corderillos.

Salen Chamorra y Bato por otra parte del Teatro.

CHAMORRA. Confiesso que estoy cansada
de andar me de risco en risco,
y algo mas vengo afligida
de no lograr mis designios.
BATO. Yo Chamorra aunque lo siento
y estoy fatigado y mohino
me alegro que no ha de cocerse
de ligero el entendido.
Pero que gente es aquesta
decid Pastores, Amigos
vamos bien para Belen.

Responden los Pastores a la pregunta.

PASTOR 1. Nunca mejor aveis ido.
Nosotros vamos alla
y con nosotros veniros
podeis y sin duda alli
veremos el cielo impireo.

BATO. Agradezco os el favor
CHAMORRA. y yo agradezco infinito
la nueba con que ya Bato
de su Asno aura caido.

Van andando todos algunos pasos por el Teatro y se descubra mui lejos entre unos ramos de laurel el Niño Jesus en la cuna con la virgen y S. Josef y algunas luces. Musica.

PASTOR 1. Essa musica suave
essa acorde Melodia
dan indicios que ya estamos
cerca las dichosas ruinas.
Este es Belen prodigioso
y la preciosa oficina
donde el Tesoro se encierra
de las celestiales indias.

Acercase a los ramos de laurel y dice :

Aquellos jovenes bellos
que los ayres iluminan
son espiritus soberanos
de las altas Gerarquias.
PASTOR 2. Desde el umbral deste cueva
admiraremos la risa
de aquel dulcissimo Niño
que la luz del sol enbidia.
A esse Niño tan de perlas
no le hacen falta mantillas
que el Amor anda desnudo
porque es todo llama estiva.
PASTOR 3. Y como sois fuego todo
tantos rayos os animan
que es bien que para templarlos
esteis en tierra tan fria.

Para bien nuestro creced
pues sois nuestra buena dicha
que en vos las glorias humanas
Augustamente se cifran.

CHAMORRA. Yo que apenas puedo ver
tanta luz como aqui brilla
estuve mui balbuciente
en cosas tan peregrinas.
Y por conocer me tanto
y no ser nada entendida
porque la muger se admire
no dire esta boca es mia.

BATO. Y yo que soy tan grosero
como criado entre encinas
por imitar à Chamorra
callare mis boverias.
Porque de mirar el Buey
estoy temiendo que diga
hablo Bato y dixo Mu
y assi callo como en Misa.
Yo mas me entiendo en cabriolas
que en estas filosofias
y assi todas las arengas
cerèmonias sean festivas.

PASTOR 1. Bato dice bien baylemos
que a todos nos regocija

PASTOR 2. el Nacimiento que es gloria

PASTOR 3. de Josef y de Maria.

Baylando todos vayan cantando estas seguidillas.

PASTOR 1. Vos solo soi[s] valiente por vida mia
Pues estais en las pajas por darme vida.

PASTOR 2. Josef pues carpintero sois y tirita
para que se caliente llevalde astillas.

PASTOR 3. Dulce madre piadosa luciente Dia
porque calle este Niño dal de sopitas.
CHAMORRA. Fuerte iman de las Almas dulce Alegria
detened estas perlas que me lastiman
BATO. Bueyecito mio tened la risa
Porque no se alborote la Mula guita.

FIN

MÁS SAINETES INÉDITOS DE DON RAMÓN DE LA CRUZ

Entre las obritas del gran sainetero D. Ramón de la Cruz que todavía quedan inéditas, y que ciertamente merecen conocerse, encontramos en la Biblioteca Municipal de Madrid las nueve curiosísimas, cuatro de ellas autógrafas, que publicamos a continuación, y van en orden cronólogico.

Las maxas forasteras, B. M. 1-167-7, estrenado el 19 de abril de 1778. Véase Cotarelo, *D. Ramón de la Cruz y sus obras*, Madrid, 1899, págs. 188-189.

Los segadores festivos, B. M. 1-159-33, autógrafo del año 1779. Este curioso fin de fiesta se hizo para una repetición de *La Espigadera*, y ofrece otro exemplo más de la semejanza entre el espíritu popular del autor y el de Goya, pues la riña en la venta recuerda con mucha exactitud uno de los tapices goyescos.

El sainete interrumpido, B. M. 1-169-29, autógrafo del año 1780. Fué estrenado en la festividad del Corpus. De él está publicado un trozo en *D. Ramón de la Cruz y sus obras*, págs. 186-187.

El coliseo por de fuera, B. M. 1-169-26, copia con las licencias de 29 y 30 de marzo y 1 y 2 de abril de 1782. Las demás copias antiguas están incompletas. Este sainete de cos-

tumbres teatrales se puede considerar como segunda parte de *El teatro por dentro* (1768), y de él ha publicado unos pocos trozos Cotarelo, *op. cit.*, págs. 192-196.

El bayle sin mescolanza, B. M. 1-162-13, copia antigua con las aprobaciones y licencias de 18, 19 y 20 de febrero de 1783. Se estrenó por los días de Carnaval como fin de fiesta para la ópera *La Frasquetana*. Hay un segundo manuscrito que lleva esta nota : « Se estrenó año 85 en la tragi-comedia *La subordinación militar*. Duró 4 días, pero es porque la función no pareció bien, que el sainete aunque se huviera echo 30 días siempre gustaría. » La curiosa obrita pone en ridículo la hipocresía de ciertas tertulias de Madrid.

La tertulia discreta, B. M. 1-184-50, copia antigua con las licencias de 3-6 de noviembre de 1783. Fué estrenado como introducción a la segunda parte de *La Espigadera*. Es una sátira contra las tertulias de la corte en las que se solía murmurar, jugar y cortejar.

Las aguas de Trillo, B. M. 1-151-8, autógrafo del año 1787. Aunque primeramente escrito en 1782 o 1783, el autor lo escribió de nuevo y lo corregió en 1787, año en que se representó el día 8 de noviembre. Es una sátira contra las malas costumbres que solían verse en esos establecimientos.

Las provincias españolas unidas por el placer, B. M. 1-184-11, copia antigua de 1789, año en que se estrenó en el teatro del Príncipe, el día 29 de septiembre, para celebrar la entrada en la corte del Sr. D. Carlos IV con su esposa, la señora doña Luisa de Borbón, y la jura del Príncipe don Fernando. Es curioso este fin de fiesta por los trajes, instrumentos, lenguaje y bailes de las provincias españolas, curioso sobre todo para os que en 1928, ciento treinta y nueve años después del estreno, y en el mismo mes de septiembre, presenciamos las festividades celebradas como homenaje a Primo de Rivera y el quinto aniversario de la dictadura. A Madrid acudieron muchísimas gentes de todas las provincias con sus trajes

típicos, lenguaje, bailes e instrumentos que en el desfile ostentaron con tanto regocijo y alegría como allá en el año 1789.

La fonda del Escorial, B. M. 1-155-22, autógrafo del año 1790. Muy curiosos son los tipos de petimetre, abate, peluquero y viuda pretendiente

C. E. KANY.

LAS MAXAS FORASTERAS

Sainete para la compañía de Rivera [1].

La scena empieza en calle. Salen por un lado Tadeo y Chinita, de maxos; y luego, por el otro, Polonia, en igual traxe, con Espejo, de tío maxo.

TADEO. Como ha caído tan alta
esta Pascua, no se puede [2]
salir temprano a paseo :
cace calor.

CHINITA. Lo que ofende
a las venas de la sangre
es la comida de viernes.

---

1. Reparto :

Gregorio, majo. — Tadeo Palomino.
Pepe, majo. — Chinita (Gabriel López).
Pepa, maja. — Polonia Rochel.
Tío Casaquilla, majo. — José Espejo.
Prendera. — Ramona Cabañas.
Sastra. — Joaquina Mora.
Jacinta, maja. — María del Carmen Barral.
Doña Nicolasa, petimetra. — Felipa Laborda.
Don Vicente. — Vicente Merino.
Patricio, majo. — Juan Codina.
Músico. — Jose Campano.
Músico. — Estoracio.
Maja. — Mariana Alcázar.
Petimetras { Manuela Guerrero. Faustina de Silva.
Majo. — José García.
Don Clemente, petimetre. — Juan Aldovera.
Militar. — Francisco Callejo.
Cocinero. — Vicente Casas.

2. MS : *esta Pascua* escrito encima de *la cuaresma* que está tachado.

Por esso yo siempre como [1]
de pescado.

TADEO. ¿ Qué más tiene,
tonto ?

CHINITA. Más tonto eres tú,
Grigorio, que no lo entiendes.
Digo que como pescado [2],
sea de carne o de viernes [2],
porque no me cuesta un quarto
jamás el llenar el vientre.

TADEO. ¡ Amigo, dichoso tú
que tan buen pescador eres !

CHINITA Ay viene la Pepa de
la calle del Sombrerete.

TADEO. ¡ Qué maxa ! Yo no sé como
su tío se lo consiente.

CHINITA. Si se lo dan, haze bien
en dexarla que la lleve,
porque en los cofres se corta
la ropa por los doblezes.

TADEO. ¿ Y aquel usía que entraba
en su casa ?

CHINITA. ¿ Don Vizente ?

TADEO. Sí.

CHINITA. Pregúntala por él.
Si a parola se detiene,
¡ verás qué risa tenemos,
y qué paso tan celébre !

TADEO. ¿ Hombre, por qué ?

CHINITA. ¡ Dale bola !

1. MS : *Yo siempre como* escrito encima de *que yo he comido* que está tachado.

2. MS : estos dos versos escritos encima de *yo he comido de pescado la cuaresma como siempre* que está tachado.

Ya lo sabrás si combiene,
y si no, no lo sabrás
hasta después que te entierren.

Salen Polonia y Espejo.

POLONIA. ¿ Qué ay, Grigorio ? ¡ Buenas tardes [1],
Y usté también, señor Pepe !

TADEO. Las que nosotros tengamos
serán como tú quisieres,
garvosa.

POLONIA. ¿ De quándo acá ?

TADEO. Siempre lo has sido tú dende
que naciste, y ba creciendo
el garbo conforme crezes.

POLONIA. Pues no será mucho.

ESPEJO. ¿ A qué
viene ahora todo esse
cumplimiento ? Quanto más
amigos, menos corteses.

CHINITA. Vamos, la verdad. ¿ Y adónde
se va esta tarde la gente,
a la Canal, cazia el Soto,
o cazia Migascalientes ?

POLONIA. A la Canal.

CHINITA. ¿ Y qué lleba ?
Porque un día como éste
es precisso celebrarlo.

ESPEJO. Es mucho que no te acuerdes,
porque en mi casa estos días
se han solemnizado siempre,
aunque no tengamos gota
de vino el día siguiente.

CHINITA. Ni pan.

1. MS : *tardes* escrito encima de *Pasquas* que está tachado.

ESPEJO. El pan es lo menos.
El beber sí que mantiene.
CHINITA. Vaia, ¿ y qué llebáis ?
POLONIA. Llevamos
una merienda dezente
y nada profana.
CHINITA. Ya.
POLONIA. Unos torreznos de ageme,
magros como un alcitrón,
y dulzes como unas mieles,
doze chorizos de a bara,
una empanada de liebre...
CHINITA. Supongo que vuestra tapada
no se escape antes que llegue.
POLONIA. Treinta cogollos de a libra...
CHINITA. ¡ Qué tal os pondréis de verde !
POLONIA. Y para postre : azeitunas,
queso, almendras y molletes.
CHINITA. Quenta que es una señora
merienda. (*A Tadeo.*)
TADEO. ¡ De rechupete !
ESPEJO. Lo mexor se olvida : un
pellejo de aquel azeite
que moja y no mancha, y que
quanto más frío le bebe
un hombre, al cabo del rato
queda un hombre más caliente.
TADEO. Ya lo conozco. Es mejor
que el de Valencia mil vezes,
y el de la sierra de Gata.
¿ Y habrá rasoliso ?
ESPEJO. Treze
frascos que pueden echar
noramala los sorbetes,

unos de Monsú Chiflont
y otros de Monsior Fiquete.
POLONIA. ¿ Qué sabe usté ?
ESPEJO. Yo lo he visto,
que escrito encima lo tiene
de letra de molde.
POLONIA. ¿ Iréis ?
TADEO. Allá seguros nos tienes.
POLONIA. Chico, ¿ y llebarás el tiple ?
TADEO. Toma, pues, si tú lo quieres,
¿ no havía de ir ?
CHINITA. Yo llebaré
al barberillo de enfrente
que baila que se las pela,
y si puedo allar a Pepe
el Zurdillo, irá también.
POLONIA. Sí, hombre, que es escelente
para cantar.
CHINITA. Pues por eso.
TADEO. ¡ Y si hallara el mequetrefe
que fuera con la bandurria,
se juntaba un golpe fuerte
de música !
CHINITA. Está ocupado,
que él y Patricio, el de Yepes,
se ban oy a la pradera
a tocar con don Vizente
a otra merienda de fonda,
que ay salpicón y pasteles.
POLONIA. ¿ Qué don Vizente ?
TADEO. Aquel que iba
a tu casa algunas vezes
al día.
ESPEJO. ¿ Por qué no ba,

sobrina ?

POLONIA. Porque no quiere,
u no quiero yo. Los tíos
jamás en esso se meten:
ya lo sabe usted.

ESPEJO. Perdona,
sobrina; no te impacientes.

POLONIA. ¿ Sabe usted si lleban mozas ?

CHINITA. ¡ Y buenas !

POLONIA. ¿ Sabe usted quiénes ?

CHINITA. Van la prendera y la sastra
de la calle de la Sierpe,
con otras dos forasteras [1],
que, según me han dicho, vienen
de Málaga y de Sevilla.

POLONIA. ¿ Y qué cosa es esa gente?

CHINITA. La una dizen que es muy maja,
y la otra como un merengue.

ESPEJO. Esto es : la una « allá va eso
y que diere donde diere »;
y la otra « que no me toquen,
que puede ser que me quiebre ».

POLONIA. ¡ Tío, quiere usted callar,
u le embío a que se encierre
en casa toda la tarde !

ESPEJO. Yo callaré, no te inquietes.

POLONIA. ¿ Y de dónde sabe usted
tantas noticias ? (*A Chinita.*)

ESPEJO. De suerte
que estas cosas y otras muchas,
que publicar no combiene,

1. Se refiere a las dos actrices, nuevas en los teatros de Madrid : María del Carmen Barral (de Málaga) y Felipa Laborda (de Sevilla).

si no hubiera quien hablara
no hubiera quien las supiese.

TADEO. Bien dice el tío Casaquilla.
Se conoce que lo entiende.

ESPEJO. Yo de todo... calle usted,
no sea que conmigo peguen.

POLONIA. ¿ Conque van a la pradera ?

CHINITA. ¡ Como quatro y tres son siete !

POLONIA. ¿ Está usted cierto ?

CHINITA. Tan cierto
como que ahora no lluebe.

POLONIA. ¿ Y usted está asegurado
de que ban quatro mugeres ?

CHINITA. ¡ Fixo ! Dos, tres y yo quatro.
¿ Serán capazes ustedes
de hazer por mi una fineza ?
¡ Verán cómo se divierten
y me divierto !

TADEO. ¡ Dispuestos !
A tú obedecencia nos tienes.

POLONIA. ¿ Me dan palabra también,
encuentren a quien encuentren,
de callarla hasta su tiempo ?

LOS 3. ¡ Mucho ! Conque tú lo ordenes
basta.

POLONIA. Pues baia usted, tío,
y dígale a don Clemente,
el paxe de la vezina,
que se ponga petimetre
y vaia a casa. Haga usted
que una peluca le presten
u le alquilen. Entretanto,
para que no se me niegue,
vamos a ver la barbera,

Grigorio. Usted vaia, Pepe :
diga en la fonda que ba
de parte de don Vizente
a conduzir la merienda,
para que pronto la lleben.
Esta es la primera parte
del proyecto, que es muy brebe.
La segunda la sabrán
después, quando yo quisiere.

ESPEJO. ¿ Yo con peluca ?

POLONIA. ¡ Hagan ustedes
lo que le mandan y arrehe !
¡ Ha, busque usté un don Simón
y que a la puerta me espere !

ESPEJO. ¿ Don Simón de qué se llama?
para que mejor lo acierte.

POLONIA. ¡ Habrá paciencia para esto !

ESPEJO. ¿ Pues esse hombre no tiene
apellido ? Habrá en Madrid
mil Simones diferentes.
¿ Y vive en quarto, segundo,
u en guardilla ? ¿ Qué hombre es esse ?
¿ Es de oficina abogado,
es capitán u es alférez ?

POLONIA. ¡ Un coche de don Simón !

ESPEJO. Pero dime claramente
¿ a qué don Simón me embías
para que el coche le prēste ?

POLONIA. A nadie. Déjelo usted,
que de paso lo hará Pepe,
y baia usted a lo demás.

ESPEJO. ¡ Qué demontres de mugeres
no se explican, y se enojan
si al punto no las entienden ! (*Entre sí.*)

Peluca, vezina, paxe,
Simón coche, don Clemente...
muchas cosas son a un tiempo.
¡ Quiera Dios que yo me acuerde ! (*Vase.*)

TADEO. ¿ Está usté de picadilla ?
POLONIA. ¿ Picada yo ?
TADEO. Lo pareze.
POLONIA. Poco me conoze usted.
Vamos al negocio, y dexe
hacer de juicios de las cosas
hasta que las vea patentes.
TADEO. ¡ Qué guapa es !
CHINITA. Más vivaracha
y juquetona que un duende.
TADEO. ¡ Viva nuestra Pepa !
CHINITA. ¡ Y viva
la merienda que nos diere ! (*Vanse.*)

Mutación de selva que figura el Prado de San Isidro; y en él, paseándose detrás del telón, las señoras Cavañas y Joaquina, bien vestidas y charras; la Carmen de maja, y la Felipa de petimetra. Merinito y Codina de majos peinados, esto es de capa, en chupa; Campano y Estoracio con guitarra y tiple, la vandurría, etc. Salen detrás del telón.

MERINO. ¡ Qué tarde hemos escogido
tan hermosa !
JOAQUINA. No se muebe
ni un átomo de aire.
CAVAÑAS. Doña
Jacinta, ¿ qué le pareze
a usté este país ?

CARMEN. Tal qual.
Iremos viendo la gente,
que es la que haze los países.
¿ Qué trato es el que se suele
dar aquí a las forasteras ?...
y de aquí a unos quantos meses
responderé a usté.
CAVAÑAS. ¿ Qué tal ?
JOAQUINA. La andaluza no se duerme
en las paxas.
CARMEN. No señora,
duermo, porque se me temple
el cuerpo, en lana, que yo
soy fría naturalmente.
CAVAÑAS. ¿ Y usted, doña Nicolasa ?
FELIPA. Yo me hallo de todas suertes
y en todas partes muy bien [1],
y donde quiera que llegue.
En teniendo yo una casa
grande con bonitos muebles,
que comer y que vestir
todo lo que yo quisiere,
un coche para pasearme
con un tirito dezente,
tres criadas, seis criados
que me sirvan y contemplen,
cien onzas de oro de sobra,
y para quando me diere
a mí la gana, una buena
tertulia que me corteje,

1. MS : entre este verso y el siguiente aparece otro tachado : *soy muy bien contentadiza.*

con un ábil y buen mozo
que todo lo mande en gefe...
seré capaz de vivir
en qualquiera lugar siempre,
aunque sea Madrid, Sevilla,
u Cádiz, que es más alegre.

CODINA. No pide mucho.

MERINO. ¡ Caramba,
con las ideas que viene
ésta ! Yo me aplico a esta otra,
que es maja; y aunque éstas echen
plantas al principio, luego
con qualquiera cosa se abienen.

CAVAÑAS. La verdad. Doña Jacinta,
y a usted ¿ qué intentos le mueben
a venir aquí ?

CARMEN. Yo soy
tan clara y tan transparente
como el cristal. Yo he venido
a ver si hallo un petimetre
de los que dicen que ay tontos,
o algún viejo rico y verde
de los que andan a la chusma
en Madrid, que me requiebre
muy poco y que me dé menos,
con tal que quiera ponerme
al fondo un par de doblones
todos los días corrientes
para bolberme a mi tierra
a vivir como quisiere;
y más que no me dé ropa,
relojes ni pelendengues,
que a las mugeres de forma
les basta el andar decentes,

y nunca he sido muger
que repara en intereses.

CODINA. ¡ Digo, como estará el pobre
corazón de don Vicente !

JOAQUINA. Las embromará, y después
dexará a entrambas asperges,
como hizo con la Pepilla
del Labapiés.

MERINO. ¿ Quién me mete
a mí en esso ? ¡ Y que no aya
forma de que yo escarmiente !

CAVAÑAS. Don Vizente, ¿ está usted en muda ?

MERINO. Estaba biendo si viene
la merienda.

JOAQUINA. Aún es temprano.

MERINO. Pues ello, lo que merienden (*Aparte.*)
lo han de pagar a lo menos
con el chasco que se lleven
de creher que han encontrado
con más de lo que pretenden.

ESTORACIO. ¿ Se ha de bailar ?

CAVAÑAS. Lo primero
es descansar.

ESTORACIO. Vamos, tiende (*Tendiendo la suia.*)
la capa, Patricio, y más
que se rompen u se empuerquen
con los pies que han de pisallas.

MERINO. ¡ Ola, ola, mequetrefe,
esso me gusta !

ESTORACIO. De modo
que ha tratado uno con gentes,
y sabe de cortesía
quando la ocasión se ofreze,
verbigracia como aora,

con las señoras mugeres.

JOAQUINA. Yo me arrellano, que estoy
cansada.

CAVAÑAS. ¡ Qué plomo eres,
muger ! Bailemos nosotras.

CAMPANO. Aguarden a que se templen
los instrumentos.

FELIPA. A mí
me da cortedad ponerme
a bailar aquí.

CARMEN. Hija mía,
si fuera bailar minuetes
o contradanzas de groma
sería cosa insolente,
mas cascabel gordo es cosa
que en qualquier parte se puede
bailar sin bergüenza.

MERINO. ¡ Viva (*A la una.*)
esse brío, y viva esse (*A la otra.*)
recato también !

CARMEN. Amigo,
esso de que usté alterne
con el obsequio a las dos
me corrompe.

FELIPA. No me huele
a mí tampoco muy bien.

MERINO. Son ustedes igualmente (*Fisgando.*)
de tanto mérito, tan...
(ya lo entienden así ustedes)
que es dudosa la elección;
y si esto se compusiere
a talegas u a talegos
de oro, a mí no me duelen
prendas... no tengo otra cosa

más de sobra. Pero éste
es punto para otro día.
Vamos a vailar. ¡ Me lleve
Dios si tengo más que diez
duros fuera de los nuebes !

JOAQUINA. ¿ Qué bailamos ?

CARMEN. Seguidillas.

MERINO. ¡ Pues vaia vivas y alegres !

Se ponen a bailar qualesquiera siguidilla Merino y Codina con las dos nuebas, y en acabando sale Espejo, con peluquín muy arinado, capa de grana, vestido guapo como alquilado, reservando los calzones, medias y zapatos indezentes que sacó de majo atado[s] con un cordel en lugar de evilla.

ESPEJO. ¡ Qué guapo estoy ! Si yo salgo
del enrredo en que me mete
mi sobrina, soy un hombre
de provecho.

JOAQUINA. ¡ Vean ustedes
essa figura !

ESPEJO. Señores,
sin que nadie se moleste,
¿ han visto por aquí un tren ?

MERINO. ¿ Qué libreas lleva ?

ESPEJO. Verde
una.

CODINA. ¿ Y las demás ?

ESPEJO. No ay más.

CODINA. ¿ Y mulas ?

ESPEJO. Dos que no pueden
tirar hacia abajo, pero

hacia arriba irán más brebe,
porque aunque es pesado el coche
dentro no ban más de siete.

MERINO. ¡ Tío Casaquilla !

ESPEJO. Hable usted
con más modo, don Vizente,
que ya no soy Casaquilla,
pues se ha trocado la suerte,
sino es señor don Casaca.
Vedla bien.

MERINO. Es muy dezente.

ESPEJO. ¿ Y el peluquín ?

MERINO. Muy de moda.

ESPEJO. Más de media libra tiene
de arina de flor. Assí
los peluqueros se pierden.

MERINO. ¿ Quién le ha dado a usted todo esso ?

ESPEJO. Un señor que ahora pretende
cortexar a la Pepita.
¡ Qué bizarro, qué prudente !
¡ Qué bulla mete en su casa !
¡ Quánto las mozas le quieren !
¡ Qué a menudo le visitan
los más de los mercaderes !
Vaia, que es mucho señor,
no agraviando lo presente.

JOAQUINA. ¿ Y le ha dado a usted en lugar
de evillas, esos cordeles ?

ESPEJO. No las ha acabado el sastre.
Para el domingo que viene
verá usté en la procesión
qué guapo voy, si Dios quiere.

CODINA. Digo, ¿ es el tren que buscaba
usted aquel que allí viene ?

ESPEJO. Sí, señores. (*Vase.*)
(*Dentro.*) ¡ Para, para !
FELIPA. Más feo es que un Olofernes
el cochero.
CAVAÑAS. Igual es todo.
CARMEN. Digo, ¿ es barril de escabeche
aquél o coche ?
JOAQUINA. ¡ Callad,
hasta que se nos acerquen !
MERINO. Y la una es la Pepa. ¡ Malo !
Aquí ha de haver Capeletes
y Montescos.
JOAQUINA. ¡ Caracoles !
¡ Qué aire de taco tienen
las dos que viennen de delante
CARMEN. ¡ Banbolla !
CAVAÑAS. Las dos que vienen
detrás son muy petimetras.
FELIPA ¡ Presunción y mucho dengue !

Salen de majas las señoras Polonia y Mariana, las señoras Manuela y Silva de petimetras; Tadeo y García de majos, con tiple, y Aldovera de petimetre afectado, Callejo de militar, con pelucón, y Espejo.

MARIANA. Este pradito está bueno
para bailar.
ALDOVERA. ¡ Que se quede
atrás el coche !
POLONIA. ¡ Y que al punto
que los cozineros lleguen,
vaian cubriendo las mesas !
CARMEN. ¡ Ola, mucho quento es éste !

JOAQUINA. Una barbera, dos hijas
de una madama que vende
salterillas, y la otra
sobrina de aquel vegete
que está allí con los zapatos
atados con los cordeles.
ALDOVEDA. ¡ Vamos, señores, bailar !
que si no, el tiempo se pierde.
POLONIA. Vamos, ¿ quién baila?
MARIANA. Mi page, [1]
que vaila medianamente. [2]
JOAQUINA. ¡ Al aprendiz llama paxe !
¡ Si Cristo no me contiene
y yo me atufo, esta tarde
ha de haver una que suene !
MARIANA. ¿ Baila usía ?
ALDOVERA. ¿ Por qué no ?
POLONIA. Lo mejor que el conde tiene
es que quanto ay que saber, [3]
todo lo sabe igualmente. [4]
CAVAÑAS. Muger, yo he visto este conde
pasar más de quatro vezes
por delante de mi rexa
con una alcuza de azeite
y un pan debajo del brazo.
JOAQUINA. No, aquellas piernas que tiene
y aquella cara están echas
para algún señor adrede.
CALLEJO. ¿ Y quién baila ?

1. y 2. MS : Estos versos están escritos encima de otros tachados : *¿No trahe tu paxe el violín? ¡ Pues no havía de traherlo !*

3. y 4. MS : Tachados : *es la llaneza y estar | para servir obediente.*

Las dos niñas.

SILVA. Yo es preciso que tropieze
en este piso.

MARIANA. ¡Ay, que aquí
se emporcarán los ribetes
de los zagalejos!

CARMEN. ¡Vaia,
que es lástima que se quiebren!

ESPEJO. Pues yo en el campo también
suelo hazer de mozalbete
y bailar. ¡Vamos, muchachas!

MARIANA. Haze el aire un poco fuerte,
y me destemplaré toda.

POLONIA. Pues yo para que me temple
voy a bambolearme.

MARIANA. ¡Chico,
vamos, y ruin por quien quede!
Toca con pianos y fuertes.

GARCIA. Yo no tengo abelidad.
Tocaré como pudiere.

TADEO. Sígueme a mí; no te turbes
y haz quenta de que no ay gentes.

CALLEJO. ¿Qué ha de ser?

POLONIA. Seguidillitas
de aquellas de rechupete.

CAVAÑAS. ¿Y nuestra merienda?

MERINO. Ya.
¡Oxalá no la traxeren!

Bailan las seguidillas con guitarra y violín solos. Los que pueden cantar : Tadeo y la señora Guerrero. Las otras dos bailan y sale Chinita sudando, detrás Casas de cozinero.

CHINITA. ¡ Qué calor haze, y es larga
la tirada ! Aquí está el gefe
de la merienda.
POLONIA. Ponedla
allí debajo del puente.
CHINITA. ¡ No tal; póngala usted encima
para que no se la lleve
el agua !
ESPEJO. ¡ Y sacad el vino
al aire que se refresque !
CASAS. Obidisco. Tuto e pronto,
siñori. Non manca niente.
ALDOVERA. ¿ Y es buena ?
CASAS. ¡ Tuto e superbo,
maravillosi, echelente !
¡ O, sapimo ben servire
da madame a cavalleri !
CAVAÑAS. Pregunta si una merienda
que le han encargado biene.
CODINA. ¡Calle usted, que ella vendrá!
MERINO. ¡Dios quiera que no se acuerden!
ALDOVERA. Ya avisaremos.
CASAS. ¿Al ponte ?
POLONIA. Sí, señor.
CASAS. Intende, intende. (*Vase.*)
POLONIA. Vamos aora a divertirnos.
¡Adiós, señor don Vizente!
MERINO. ¡A los pies de usted, señora!
POLONIA. ¿Quándo meriendan ustedes ?

CAVAÑAS. Acabamos de comer.
Se ha dado orden a las siete.
POLONIA. ¿ Y dónde está ?
JOAQUINA. En la cozina,
para que venga caliente.
MARIANA. Yo todo lo como assí; (*Burlándose.*)
hasta la ensalada verde
aprieta
POLONIA. Pues yo a las ocho.
CAVAÑAS. Dexémoslo hasta las nuebe,
que es la hora de los señores.
CHINITA. Si ustedes parezer quieren
más señores que nosotros,
es fuerza que no merienden
en imbierno ni en berano
sino mucha agua de niebe.
JOAQUINA. ¡Ay, que ya he caído! El conde
es el paxe del agente
que vivió allí a la rebuelta.
CAVAÑAS. ¿ No te lo dixe ? (*Búrlase.*)
MERINO. ¡Mil vezes
en buen hora! Yo celebro
que también usted se emplee.
TODOS. ¡Viva, viva!
Éste es mál golpe.
MARIANA. Pepa, no te desconsueles.
¡Ay, que ya caigo!
POLONIA. ¿ Qué es esso ?
MARIANA. ¡Ay, que el señor don Vizente
es aquel tuno que dize
que está aquí de pretendiente,
y se introduze ofreciendo
millones a las mugeres
para estafarlas después,

como hizo con tus pendientes,
tu relox y tu sortixa,
que hasta ahora no parezen!

FELIPA. ¿ Ésas tenemos ? Seguro
está que él a mí se azerque.

CARMEN. Las talegas de millones
serán talegas de liendres.

JOAQUINA. ¡El diantre de la barbera!

MARIANA. ¿ Yo barbera ? Que se entiende,
¡mi marido es cerujano
y muy ceruiano!

JOAQUINA. ¡Mientes,
que afeita por quatro quartos
a los mozos de la fuente!

MARIANA. Ésos nos sirven de moldes
para que el chico se enseñe.

GARCIA. ¡Y cómo los martirizo!
¡Qué tajos y que revetes
lleban como soplan! Pero
como cuesta poco, buelben.

CHINITA. El muchacho es un Herodes
de esos pobres inozentes.

CARMEN. ¡Vaia, que es usted un real mozo! (*A Merino.*)

FELIPA. Jacinta, a mí me pareze,
si lo miramos despacio,
que toda es muy buena gente.

POLONIA. No lo diga usted en chanza,
que tratar como mereze
a un picarón es virtud.
Y si más claro lo quiere
saber, y quien son las mozas
de Madrid, quando se ofreze,
allí tienen la merienda,
y en esse bolsillo vienen

doblones para pagarla.
CHINITA. Sí, que al señor don Vizente
se la ofrecieron hazer,
pagando antes lo que deve.
POLONIA. Conque ya está ay. ¡Yo la pago!
Ajuntémonos alegres [1]
seamos amigas, bailemos,
u cántese algún juguete.
CARMEN. Luego llenemos la andorga
y está la cosa corriente [2].
Esta moza es de mi genio;
déme usté un abrazo.
FELIPA. Déme
e mí otro, y hasta morir,
porque con usted me entierren.
MARIANA. ¡Qué voz que tiene tan linda!
JOAQUINA. ¡O, que canta grandemente!
TODOS. ¡Pues que cante!
FELIPA. Otra aquí haría
mil chistes y mil perrengues;
pero sobre hazerlo mal,
parezer desobediente
no me gusta, ni es del caso.
Conque assí siéntense ustedes,
y si lo hago mal, perdonen
el chasco, que será brebe.
MARIANA. Por sólo esa prontitud

1. hasta 2. MS : Estos cinco versos aparecen tachados, y por encima está escrito :

Pero será bien que lleve
este pícaro embustero
el castigo que mereze.
Pues de todas es agravio,
todas es justo le venguen. (*Le arañan y se va.*)

qualquier compasión merezes.
CHINITA. ¡Silencio!
POLONIA. ¿ Qué es esto ?
CHINITA. ¡Que
se ha ido el señor don Vizente
sin despedirse!
TODOS. ¡Mexor!
POLONIA. ¿ Y para eso nos detienes ?
TODOS. ¡Vamos!
CHINITA. ¡Silencio!
TODOS. ¿ Qué es esto ?
CHINITA. Que aquí se acabó el sainete;
échense ustedes encima [1]
con la orquesta de repente [2].

1. y 2. MS : Tachados, y esto escrito por encima : *suplicando al auditorio, nos perdone como siempre.*

LOS SEGADORES FESTIVOS

Fin de fiesta nuebo
para la primera parte de La Espigadera [1].

El teatro representa bosque. A la izquierda se figura la entrada del lugar, con algunas casillas y una fachada grande de mesón; asientos de piedra a la puerta; y a la derecha, puerta rústica de palos, como de huerta.

Salen López, Pedro Galván, Vicente, Paco, y Rafael Ramos, y Ambrosio, de segadores, todos siguiendo al primero, y saldrán como cautelosos.

PACO. Ya estamos en el lugar,
como quien dice. Tío Marcos,

---

1. Reparto :

Segadores
- *Tio Marcos.* — Gabriel López.
- Pedro Galván.
- Vicente Ramos.
- Paco Ramos.
- Rafael Ramos.
- Ambrosio.

Gil, segador gallego. — Martínez.
Ocho muchachos chicos.
Maestro de escuela. — José Martínez Huerta.
Geromo, arriero andaluz. — Vicente Romero.
Tomasa, mesonera. — Granadina.
Juan Colorado, mayoral de coche. — Miguel Garrido.
Mesonero. — Enrique Santos.
Caballero murciano. — Simón de Fuentes.
Italiana. — Tordesillas.
Marcelo. — Coronado.
Cecilia, moza. — Nicolasa Palomera.
Mozas
- Silva.
- Paca Martínez.

Doña Benita. — Pepa Pérez.
Doña Lucrecia, hidalga charra. — Mariana Alcázar.
Don Diego. — Palomino.
Médico. — Briñoli.

¿ adónde nos lleva usted ?

LÓPEZ. Ustedes sigan mis pasos
y callen; aunque mexor
será hacer un poco de alto
para que a nuestro proiecto
le demos la última mano.

AMBROSIO. El carpintero me ha dicho
que están prontos los cavallos,
y que nadie los ha visto.

VICENTE. Por lo que toca a mi encargo,
ya están prontos los plumages
y la cera.

PEDRO. Pues Hilario
y Gil tampoco en los suios
quizá se havrán descuidado.

TODOS. ¿ Y quándo ha de ser la fiesta ?

LÓPEZ. Para ese fin nos juntamos.
Marcelo me ha dicho que
esta tarde trae el amo
a Benita y a Matilde
a su casa (mientras tanto
que se dispone la boda),
y la función que pensamos
hacer en obsequio suio
jamás será de agrado
más que oy. Y así, chitico,
y vamos a prepararnos
para la noche.

VICENTE. Y las armas,
y aquello de los muchachos...

LÓPEZ. Silencio, digo.

VICENTE. Es que...

LÓPEZ. Dale.

VICENTE. ¿ Aquí quién puede escucharlo ?

LÓPEZ. Si hasta las paredes oyen,
como dice aquel adajio,
¿ por qué también no podrán
oír los árboles del campo ?
PACO. Vámonos a nuestra choza,
y gastemos, trabajando
en el corral, todo el día.
PEDRO. Mejor será ir separados.
LÓPEZ. Dice bien.
RAFAEL. Y desta idea
¿ sabe ya Marcelo algo ?
LÓPEZ. Nada hasta su tiempo.
TODOS. Bien.
LÓPEZ. ¡ Toma, que yo me las mamo!
La grana ha de ser cogerlos
de sopetón.
VICENTE. Me han contado
que adornan y que se ponen
en el balcón del palacio
luces.
PACO. ¡Mira tú qué tacha!
LÓPEZ. Pero el tiempo estrecha.
PACO. ¡Vamos!

Sale Martínez, de segador gallego.

MARTÍNEZ. Tío Marcos, ¿ dónde anda usted ?
que hace que le voy buscando
dos horas. Todo está pronto,
y en este instante han llegado
los músicos.
LÓPEZ. ¡El bolsillo,
amigos, hace milagros!

PACO. ¡El vino sin saber cómo!
y así se irá de las manós.

Sale Galván de segador.

GALVÁN. El maestro de la escuela,
que saca a pasear al Prado
los muchachos, viene ay.
LÓPEZ. Gil, tú que eres su paisano,
podías...
MARTÍNEZ. Todas las noches
voy a su casa y hablamos
del país. Me quiere mucho
y me suele dar un trago
del puro. Váyanse ustedes,
que aquí yo y el tío Marcos
nos compondremos con él.
TODOS. ¡Hasta luego!
LÓPEZ. ¡Adiós, muchachos!

Vanse los seis. Se apartan López y Martínez, y salen ocho muchachos chicos en fila, con los brazos cruzados, respondiendo en tono de escuela; y detrás, mui serio, Huerta, en chupa negra, gorro sombrero, con disciplinas y palmeta colgadas de un botón, y una caña en la mano.

CHICOS. ¡Una veces una es una,
una veces dos, dos!
HUERTA. Vamos,
¿ quántas son tres veces tres ?
CHICOS. Nueve. Quatro veces quatro
diez y seis, tres veces cinco
doce.
HUERTA. ¿ Cómo ? ¿ Quién lo ha errado ?

CHICOS. ¡Éste, señor, éste, éste!
HUERTA. ¿Qué va que llevan cañazo (*Corren.*)
todos? Vengan aquí. ¡Ola!
CHICOS. ¡Si no fuí yo!
HUERTA. ¿Qué apostamos
a que al primero que pille
una docena le planto?
CHICOS. ¡Señor, por amor de Dios!
HUERTA. ¡Guarden ceremonia!
1º Chacho,
¿qué es cerimonia?
2º No sé.
HUERTA. Vengan los brazos cruzados
aquí delante.
CHICOS. ¡Señor!
HUERTA. Anden con juicio y cuidado.
MARTÍNEZ Y LÓPEZ. ¡Tenga usted mui buenas tardes, señor maestro!
HUERTA. Paysano,
¿qué es eso?
LÓPEZ. Servir a usted.
MARTÍNEZ. Tenía que suplicaros
una cosilla. No es cosa.
HUERTA. Pues vaya.
MARTÍNEZ. Vamos andando.
1º ¡Señor, que éste me arrempuja!
2º ¡Él es quien va arrempujando
a todos!
CHICOS. ¡Soplón, soplón!
HUERTA. ¡Vamos con juicio, muchachos!
MARTÍNEZ. De modo, ya que usté quiere
honrrarme, que éste es el caso.

Vanse hablando en secreto, y dentro canta a lo lexos y se va

acercando, Romero, al ayre del polo, sonando cencerros de requa.

(*Canta.*) Para hermosas, Aragón;
para garvosas, Castilla.

(*Parola.*) ¡So pastelero, toma pintado. Míalos, míalos, como caminan ahora que han golido la cevada!

(*Canta.*) Y para mozas saladas,
entrambas Andalucías.

(*Parola.*) ¡Muchacho, enderézate con la puerta falsa, mientras voy yo por la principal a decir al posadero cubra!

Sale Romero de arriero andaluz.

ROMERO. ¡Y éste es el polo salado
que trajo de Buenos Ayres
para alivio de las penas
un marinero de Cádiz!
¡Ola, Tomasa!

Sale la Señora Granadina, de mesonera maja.

GRANADINA. ¡Geromo,
que seas tan bien llegado,
como eres bien recebido!

ROMERO. ¡Apártate de mis brazos,
muger de mala conduta!

GRANADINA. ¿A qué viene ese regaño
y esa cara?

ROMERO. No has oydo
los cencerros de los machos
y mi voz, que ha media hora
que te vienen avisando

de que vengo yo?

GRANADINA. Si tal
oy, ¡que me falten gatos
para vender por conejos,
que no tenga agua a la mano
para dar aumento al vino,
ni vea en todo este año
un huésped que desollar!

ROMERO. Basta que lo digas. Vamos,
haz acomodar la requa
en los mejores establos;
haz que les den chocolate,
y enciéndeme ese cigarro.

GRANADINA. Voy. Más ha de quatro días
que no doy a naide el quarto
único decente que ay
en la posada, esperando
que tú vinieras.

ROMERO. Supongo
que está limpio.

GRANADINA. Aljofifao
por estas manos, que se ha
de comer la tierra, blanco
como una paloma, y una
cama que puede sin asco
dormir en ella un abate.
Ya verás qué quatro lazos
de tu cinta y dos ojas tiene
cada a'muada escarolados.

ROMERO. Eso y más merezco yo.
Una sortija te traigo
de moda, con un diamante,
que como no fuera falso,
valía medio millón.

Ves a lo que te he mandao,
y vue ve con la candela,
que tenemos de hablar largo.

GRANADINA. En viniendo tú, ya sabes
que no ay en casa otro amo. (*Vase.*)

ROMERO. ¡Pues el demontre del sol
no me viene jorobando
todo el camino! ¡Algún día
tengo de andar a sopapos
con él, a ver si escarmienta
y no amanece en tres años!
¡Tomasa!

Sale Granadina.

GRANADINA. ¿Qué quieres, hijo?

ROMERO. Dame ay un pañuelo blanco
para limpiarme el sudor.

GRANADINA. Más rico ni más delgado
no le gastará un marqués.

ROMERO. Por eso que yo lo gasto
a tu salud y a tu costa.

GRANADINA. Si no te gusta estrenao,
aún tengo media docena
sin mojar.

ROMERO. ¡Viva ese garvo!
¿Oyes, tienes todavía
aquel vino ojo de gallo?

GRANADINA. Mucho.

ROMERO. Pues sácame un poco,
a ver si se ha avinagrado.

GRANADINA. ¡Y qué provecho te hará
ahora que vienes sudando!

ROMERO. Ya se ve; como que estoy

hecho todos los veranos
a tomar quantos refrescos
el cuerpo me pide, y baños
de vino tinto interiores.

GRANADINA. Así te mantienes sano
y gordo.

ROMERO. ¡A la vista está!
No tienes que ponderarlo. (*Vase.*)

Sale Garrido, de mayoral de coche, cantando :

Entre quantos carruages
ay en España,
no ay mayoral más niño
ni de más planta.
Esto es ascender
y es adelantar :
dos meses y medio
sólo fuí zagal;
y por mi manejo
y mi habelidad,
a pesar de embidiosos,
ya soy mayoral.
Y soy tan diestro
que en una legua sólo
tres veces buelco.
¡Ésta sí que es vida
de gusto y solaz :
irse divirtiendo
de uno a otro lugar,
de las mesoneras
ser el capataz,
embromarlas y luego
agur y mandar!

GARRIDO. ¡Ha, de casa!

Sale Enrique.

ENRIQUE. ¿ Quién está ay ?
¡O, señor Juan Colorado!
GARRIDO. ¿ Que ay, tío Patas de alambre,.
y el ama ?
ENRIQUE. Está refrescando
con el Geromo de Andúxar.
GARRIDO. ¿ Ay tenemos ese diablo ?
Pues llámela usté.
ENRIQUE. ¡Nuestra ama!
GRANADINA. ¡Ya voy! (*Dentro.*)
ENRIQYE. ¡Que está aquí esperando
un amigo!

Sale Granadina.

GRANADINA. Si trae prisa,
que buelba o dexe el recado.
GARRIDO. ¡ Tomasa ! (*Alegre.*)
GRANADINA. ¡Adiós, señor Juan ! (*Seria.*)
GARRIDO. ¡ Señor Juan !... ya me hago cargo :
hemos venido en mal día.
¡ Paciencia, y vamos al caso !
GRANADINA. ¿ Qué tiene usté que mandar ?
GARRIDO. La seriedad me ha gustado.
¡Por vida de... que estoy por... !
¡Dios me tenga de su mano!
Vamos, haga usted asear
y componer brebe el quarto
bueno que ay en el mesón.
GRANADINA. Por oy está ya alquilado.
GARRIDO. ¿ A quién ?

GRANADINA. No le importa a usted
saberlo.
GARRIDO. Y me he adelantado
yo medio quarto de legua
del coche, para tomarlo.
GRANADINA. Quadras y desvanes ay.
GARRIDO. Para la gente que traigo
¡bello hospedage!
GRANADINA. ¿Y quién son?
GARRIDO. Un cavallero murciano,
que viene de Italia, donde
parece que se ha casado
con una dama que viene
con él. Son gentes de garvo,
y se les puede servir.
Haga usted pronto que el quarto
se avíe, y punto redondo,
si hemos de ser parroquianos.
GRANADINA. Otro parroquiano mío
primero, y se ha apoderado
ya dél.
GARRIDO. ¿Tan gran personage
es?
GRANADINA. Tan grande.
GARRIDO. ¿Qué apostamos
a que es Geromo?
GRANADINA. ¡El mismismo!
GARRIDO. La satisfacción alabo.
El le cederá.
GRANADINA. Yo no.
GARRIDO. El cuento es que ya los amos
están ay.
PEPE. (*Dentro.*) ¡Toma, mohina!
GARRIDO. Arrepara ese barranco. *Mirando adentro.*)

¡Zagal, so, so da la buelta!
PEPE. ¡Por vida de que si vajo!
GARRIDO. ¡Va ja antes que yo me suba
de pies sobre tu espinazo!
SIMÓN. ¡Ay, que buelba! (*Dentro.*)
PEPE. (*Dentro.*) !So, Pelona!
SIMÓN. ¡A, mayoral!
TORDESILLAS. ¡Señor Chenaro!
GARRIDO. Tomasita, todos somos
del arte : no ay que engañarnos,
ni imponer estilos nuebos,
que la posada es de quantos
llegan, y la posadera
del calesero más chato[1]
del más chusco arriero, u
del más rico maragato. (*Vase.*)
GRANADINA. Y basta que tú lo digas.
Ya voy, que me estoy peinando. (*Vase.*
GARRIDO. (*Dentro.*)
¡Para con dos mil demonches,
bruto! Yo sé que si alzo
la vara, lleva ese coche
por la puerta de los carros.

Sale Simon.

SIMÓN. ¡Nuestra hora ha sido llegada
oy, si no nos apeamos!
TORDESILLAS. ¡O maledetta carroza,
e via molesta! Mi ha fato
tuta la sera languire
il solito moto. Andiamo
subito in quela locanda

1. Ms: *chaire* (?)

a trovar qualque riparo
al mio incomodo.

SIMÓN. Juanillo,
ustedes que son los amos
destas casas, haga que
estemos acomodados.
¡ Guarde Dios a usted, patrón!

ENRIQUE. Señor, beso a usted las manos.

Sale Romero

ROMERO. ¿ Qué se les ofrece a ustedes ?

GARRIDO. No es usted a quien buscamos.
¡ Tomasa!

ROMERO. No hay más Tomasa
aquí que yo, señor guapo.

GARRIDO. Vengan ustedes conmigo,
que yo sé donde está el cuarto.

ROMERO. ¡ No entrará usté!

GARRIDO. ¡ Sí entráré!

Sale Granadina

GRANADINA. Aunque usté entre, será en vano,
que se ha perdido la llave.

SIMÓN. ¿ Ay más que descerrajarlo ? (*Enfadado.*)

TORDESILLAS. Esposo, ¿ qué embrollo e questo ?

SIMÓN. Niente, idol mío. Tengamos
la fiesta en paz.

GRANADINA. ¡ Ay, que son
géneros ultramontanos!
¡ A otra parte, que en mi casa
no gusto de contravandos !

SIMÓN. ¿ Adónde vive el alcalde
del lugar ?

ROMERO. Por mí me allano...
GRANADINA. ¡Pues por mí no, que antes es
tu comodidad que quanto
oro tiene todito el Pirú!
TORDESILLAS. Anch'io per el mio desvano
vollo eser acomodata.
GRANADINA. Madama, hable usted cristiano.
Responderé.
TORDESILLAS. ¿ Cosa diche ?
ROMERO. Si ustedes quieren tomarlo,
mi consejo es que se buelban.
SIMÓN Y GARRIDO. ¡Por vida!...
SIMÓN. Esto es demasiado.
TORDESILLAS. Esposo, faciam vendete
dei torti nostri. ¡Asinacio,
furbo, petegola, bruta!
GRANADINA. La bruta es ella, y los asnos
sus padres y su marido.
GARRIDO Y SIMÓN. ¡A ellos y escarmentarlo!
TORDESILLAS. ¡Svengo di pavura, oh Dio! (*Se cae.*)
SIMÓN. Mata a esas gentes, en tanto
que acudo a mi esposa cara. (*La coge.*)
ROMERO. Pues no le saldrá varato.
GARRIDO. ¡Zagal!
ROMERO. ¡Allá va esa mosca!
GARRIDO. ¡Alla va ese latigazo!
GRANADINA. ¡Ay, que se matan! ¡Dios mío!

Sale Coronado

CORONADO. ¿ Havéis visto si han pasado
por aquí las segadoras ?

¿ Pero qué es esto ?

GRANADINA. Un estrago (*Llorando.*)
que quiere hacer en mi casa
este cochero borracho,
y este tunante atrevido,
porque no les doy el quarto
único que tengo en casa
y tenía ya alquilado.

GARRIDO. ¡Miente, señor!

GRANADINA. ¡El que imiente.
es él!

SIMÓN. ¿ No ay siquiera un jarro
de agua por ay ?

CORONADO. ¿ Qué es aquello ?

SIMÓN. Un congojón que le ha dado
a esta dama de temor
por esos desvergonzados.

TORDESILLAS. ¡Oimé!

SIMÓN. ¡Vaya, que ya buelbe!

GRANADINA. Y si no, darla un humazo
de pólvora en las narices,
y se la quitará el flato.

Salen mozas.

MOZA. ¡Aquí está el señor Marcelo!

NICOLASA. Señor Marcelo, aquí estamos
guapas ya con los panderos.

CORONADO. ¡A buena hora, y ya los amos
estarán junto a la hermita!

SILVA. Nos estubimos lavando
y compuniendo.

CORONADO. ¡Pues vaya!
Ved si podéis alcanzarlos,

y acompañadles con voces
y regocijo a palacio,
que allá iré yo luego.

NICOLASA. ¡Mira
qué reluciente y qué guapo
se ha puesto el señor Marcelo!

SILVA. Cecilia, ¡qué buen salario
tendrá!

NICOLASA Ya se ve que sí.

CORONADO. ¿No vais, muchachas?

TODAS. Ya vamos.

NICOLASA. No corráis, que llegarán
los panderos destemplados. (*Vase.*)

CORONADO. Tomasa, ¿era esta señora
la que llegó antes acaso?

SIMÓN. No señor, que es mi parienta.

CORONADO. Pues ¿quién estaba en el quarto
decente?

GRANADINA. Este cavallero.

ROMERO. ¿Qué me mira usted, paysano?

CORONADO. Ya le conozco.

ROMERO. Mejor.

CORONADO. ¿No te acuerdas de que el amo
te tenía amenazada
a echarte de sus estados
si bolvías a admitirle?

GRANADINA. Ya se me havía olvidado;
y sobre todo la casa
es mía mientras la pago.

ROMERO. ¡Respóndale usted que no!
a ver si hay un juez de palo,
por más leyes que usté alegue,
que sentencie lo contrario.

CORONADO. No sé lo que el del lugar

sentenciará, si os hallamos
en él al anochecer.
Allá lo veréis; y vamos,
señores, a otra posada
donde halléis el agasajo
y devido acogimiento
que en la primera os negaron.

GARRIDO. ¡Si no ay más que ésta!

CORONADO. ¡Yo sé
que sí!

GARRIDO. Diga usté y ¿ llevamos
allá el carruage ?

CORONADO. Después.

SIMÓN. Ya os seguimos.

TORDESILLAS. Sposo caro,
queste par un galanthuomo.

SIMÓN. Bisoña de ringraciarlo.

TORDESILLAS. Vi sono obligata assai. (*Cortesía.*)

CORONADO. ¡Madamasela, obligato !

TORDESILLAS. Ah, ah. (*Ríe.*)

CORONADO. ¿ Se ríe la señora ?
¿ Havré dicho algún disparo?
No importa; lo mismo entiendo
yo el francés que el italiano. (*Vase.*)

GARRIDO. Arrieros somos; te cito
para si nos encontramos
otra vez. (*Vase.*)

ROMERO. Mejor es ahora.

GRANADINA. ¿ Qué sacarás con matarlo ?
De los gozquillos no deven
los podencos hacer caso.

ROMERO. ¡Viva, porque tú lo mandas!

GRANADINA. Y ahora para despicarnos
deste disgustillo, iremos,

si no tienes embarazo,
a merendar mucho y bueno.

ROMERO. ¿ A qué hora ?, que me desmayo.

GRANADINA. En la hora.

ROMERO. ¡Anda, chiquita !

GRANADINA. ¡Ve delantre, resalado! (*Vase*).

ENRIQUE. ¡Y esta noche él va a la trena,
y ella marcha a San Fernando! (*Vase.*)

Salen las mozas cantando, y detrás las señoras Paca y Pepa, aseadas, Mariana de hidalga charra, Palomino, y Briñoli de médico. El teatro se ha mudado en salón corto.

PALOMINO. ¡Bueno, bueno está, muchachas!
Bastante lo havéis cantado.
Ahora esperad a Marcelo,
divirtiéndoos en el patio;
os dará de merendar.

MOZAS. ¡Que viva por muchos años
nuestra ama doña Benita! (*Vanse*).

PEPA. ¡No me déis esos aplausos!
Decid « nuestra compañera
en venturas y trabajos »,
pues con vosotras espero
repartir las que he ganado,
así como repartimos
la fatiga de los campos.

MARIANA. Cada vez, señor don Diego,
más de mirarla me encanto.
¿ Este tesoro havía oculto
en el lugar ? (*La besa.*)

PACA. ¡Dios loado,
que tanto la favorece!

BRIÑOLI. Yo aún no lo creo y lo alabo.

Un dixe es la señorita.
¡Dios la libre de mis manos!

MARIANA. Los hidalgos esta vez
dejarán de ser hidalgos,
si a vuestras bodas no hacen
unas funciones de pasmo.

PALOMINO. No lo consentiré yo,
porque están mui atrasados.

MARIANA. Pues las hidagas, esté
usted, que aunque nos vendamos,
la hemos de regalar todas.

PALOMINO. No ha menester más regalos
que los míos.

MARIANA. A lo menos
se la ha de dar un sarao
en cada casa.

PEPA. No sé
baylar, conque es escusado.

PALOMINO. Doña Lucrecia, dotor,
¿ qué hacemos en pies ? Sentaos,
que luego que refresquemos,
se saldrá al balcón un rato
a ver la iluminación
que han dispuesto mis vasallos
en la plaza.

Sale Coronado, con los ostros que se entro

CORONADO. Entren ustedes,
señores, que aquí está el amo,

PALOMINO. Marcelo, ¿ qué gentes traes ?

CORONADO. Señor, habiendo llegado
en un coche estos senores,
y queriendo hacer descanso

en el pueblo, en la posada
no ay comodidad ni quartos
para ello.

PALOMINO. En casa sí.
Bien sabes que ay destinados
para las gentes de forma
hospedajes en palacio,
y has hecho mui bien. ¡Señora,
cavallero, bien llegados!

SIMÓN. Aunque ya por el amigo
venimos algo informados
de su corazón de usted,
sentimos incomodaros.

PALOMINO. Más siento yo que me hagáis
cumplimientos escusados.
Da disposición que traigan
el carruage y los criados,
y acomodémonos todos. (*Se Sientan.*)

GARRIDO. ¿ Por qué le calla usté al amo (*Aparte*)
lo que ha havido ?

CORONADO. Porque no es
tiempo de desazonarlo;
yo no quiero que lo sepa
hasta que esté remediado.

GARRIDO. ¿ Cómo ?

CORONADO. Ven y tú verás
con qué facilidad.

GARRIDO. Vamos. (*Vanse los dos.*)

MARIANA. ¿ Es usté, aunque perdone,
estrangera ?

TORDESILLAS. Al suo comando.
Sono italiana.

MARIANA. ¿ Y usted ?

SIMÓN. A los pies de usted. Murciano.

MARIANA. ¡Jesús, y qué mescolanza!
PACA. No tenéis de que admiraros,
doña Lucrecia, que el mundo
produce iguales acasos.
BRIÑOLI. Quando yo estube en Bolonia
estudiante, sin embargo
de ser tan joven, me dió
vocación de ser casado.
PALOMINO. ¿ Por qué, dotor ?
BRIÑOLI Porque como
yo soy tan apasionado
a la música, y las voces
de la destreza en el canto
son allá tan singulares,
siempre estaba enamorado
de una que cantaba bien.
SIMÓN. Pues amigo, ése es mi caso.
La voz de ésta fué mi hechizo,
y por eso me la traigo.
PALOMINO. Sea enhorabuena.
MARIANA. ¡Ay, señor,
decidla que cante algo!
PALOMINO. No sea usted imprudente,
señora; con el cansancio
del camino, entre unas gentes
que no conoce, no hallo
yo razón para pedirlo.
SIMÓN. Ella para egecutarlo
tiene la correspondencia
que deve a vuestro agasajo.
TORDESILLAS. Yo son pronta, siñor, ma
mi compatisca : no canto
que nel mío idioma.
PEPA. No importa.

TORDESILLAS. Ubbidiró protextando
la mía cogecione.
MARIANA. ¡Vaya!
PACA. ¿ Entiende uste el italiano,
doña Lucrecia ?
MARIANA. No creo
aya gentes de mediano
talento que poco más
u menos no entiendan algo;
y aquí vamos a oír la voz
más que el concepto.
PALOMINO. Atendamos
que es lo que importa.
BRIÑOLI. Silencio.
MARIANA. En fin, esto nos hallamos.

Aria de la señora Tordesillas.

TODOS. ¡Viva, viva!

Sale Coronado.

CORONADO. ¡Señor!
PALOMINO. ¿ Qué ay ?
CORONADO. El más esquisito caso
y el más gracioso.
TODOS. ¿ Quál es ?
CORONADO. Que nuestro amigo, el tío Marcos,
con los demás segadores,
y una porción de muchachos,
han dispuesto una función
con tal astucia y recato,
que hasta ahora ninguno sabe
lo que es, ni ha visto un ensayo.

PALOMINO. Hombre, ¿ qué dices ?
CORONADO. Yo vengo
por ellos de apoderado
a pediros la licencia
para que en iluminando
la plaza (que ya está casi)
os diviertan por un rato.
PEPA. ¡Qué gracia de hombres!
PALOMINO. Ve y diles
que al instante a verlos salgo
agradecido. Benita,
Matilde, éste es vuestro cuarto
para después. ¿ Qué os parece ?
PEPA. Nos parece demasiado
para nosotras. ¿ Y usted ?
PALOMINO. Yo he de vivir separado
en otra casa que tengo
en el lugar, mientras tanto
que venga de Roma la
dispensa para casarnos,
que este exemplo devo dar
al mundo y a mis vasallos.
PEPA. ¿ Nos queréis hasta el estremo
de vivir incomodado
por nosotras ?
PALOMINO. Aún no cumplo
con los estremos que hago
a lo que tú te mereces.
¿ Mas qué es esto ? ¡Estoy soñando!
¡Clarines aquí y timbales!
CORONADO. Ellos, señor, han gastado
aquel bolsillo en traer
de ese lugar inmediato
la música del primer

batallón que está alojado
allí, de cavallería.

PALOMINO. Pues infórmate de quanto
gastan, y págalo todo.

SIMÓN. Señor, bien podremos darnos
la enhorabuena de haveros
conocido.

PALOMINO. Soy cristiano,
soy hombre de bien, y amigo
de todo el género humano.
Y esto no es mérito en nadie,
porque es obligación. Vamos.

CORONADO. Y si esta nueba humorada
por dicha no ha disgustado,

TODOS. ¡siga de la Espigadera
la fortuna y los aplausos!

Plaza iluminada. Coro de las mozas con los panderos Salen los señores al mirador, se hace la mogiganga y da fin.

EL SAYNETE INTERRUMPIDO

Saynete

para la compañia de Ponce [1].

El teatro representa salón interior de una posada de lugar, esto es la Casa Blanca. Al foro una mesa grande con solos manteles, y algún banco, taburetes viejos, etc. Las señoras Rafaela y Sanz estarán barriendo, y algunos, como mozos, a la mesa, jugando a los naypes; y las señoras Silva y Pulpillo estirando una sábana. Quando estén a la mitad del coro, suenan campanillas.

CORO.

(*Qualquiera seguidilla, o quatro festivo y gracioso, que esté sabido.*)

SILVA. Ya podéis dexar el juego;
y vosotras despacharos
a barrer.

---

1. Reparto :

Criadas { Rafaela Moro. / Vicenta Sanz. / Faustina de Silva.
Pepilla. — Pulpillo.
Mozos { Juan Codina. / Mariano Raboso.
Catuja, mesonera. — Mariana Raboso.
Caminantes { Polonia Rochel. / Tadeo Palomino. / Pedro Ruano. / Antonio Robles.
Vicentón, mesonero. — Querol.
Sargento. — Chinita.
Capitán. — Miguel Soriano.
Eusebio Ribera.
Vicente Casas.
Juan Aldovera.
Ordóñez.
José Espejo.
Vicente Merino.

RAFAELA. Ya concluímos.
SANZ. Por mí ya está despachado.
CODINA. Dexémoslo.
MARIANO. A buena hora,
que estoy perdiendo seis quartos. (*Se levantan.*)

Salen la señora Raboso de mesonera manchega, y de vestido de camino, u de montar, según le acomode para el otro pedazo de saynete en que se dé cargo; la señora Polonia, con Tadeo, Ruano y Robles, de caminantes.

RABOSO. Aquí se pueden poner
tres camas; y en ese quarto
otra para la señora.
POLONIA. Él no está mui abrigado
y limpio, pero una noche
qualquiera la sufre.
TADEO. Y vamos,
¿ qué tendremos que comer ?
RABOSO. ¿ No han comido ustedes ?
RUANO. ¿ Quándo,
si hemos hecho nuebe leguas
para tener de descanso
el resto del día ?
RABOSO. ¡Bien hecho!
ROBLES. ¡Y qué buena hambre que traigo
yo!
RABOSO. Pues a bien que aquí havrá
de todo lo necesario.
POLONIA. ¿ Y qué havrá ?
RABOSO. Pidan ustedes.
POLONIA. Pero díganos usté algo
de lo que havrá.
RABOSO. Yo no sé.

El que lo sabrá es el amo
de casa. Pepilla, dile
que venga, que le aguardamos;
y cada una a su negocio,
que aquí no os necesitamos.

PULPILLO. ¿Si nos darán alfileres.?

SILVA. Sí, que ésta es gente de garvo. *(Vanse,)*

ROBLES. Aquí havrá por lo común
mucha gente.

RABOSO. Como es paso
para Valencia, no falta.

RUANO. Yo me acuerdo haver estado,
que era usté mui chiquitita.

Sale de mesonero ganso Querol

QUEROL. ¡Sean ustedes bien llegados,
señores ! ¿ Qué ay que mandar ?

TADEO. Sólo saber deseamos
qué havrá que comer de pronto,
y que se disponga algo
para cenar a la noche.

QUEROL. En verdá, en verdá, que estamos
de provisiones con este
tiempo, un poquillo atrasados.

POLONIA. Pero, ¿ qué puede haver pronto ?

QUEROL. Si comieran un buen pavo...

POLONIA. ¿ Y por qué no ?

QUEROL. Esta mañana,
¿ no es verdad ? muger, matamos
uno de arroba y seis libras.

RABOSO. Bien. ¡Así estubiera asado!

QUEROL. ¿ Cómo, si quatro señores
que havía se le mamaron

al medio día ?

RABOSO. ¡Y qué tierno
estaba, y qué bien cebado!
Pero havrá otra cosa.

POLONIA. ¿ Qué ?
Diga usted. ¡No sea pelmazo!

QUEROL. ¿ Comen ustedes perdices ?

POLONIA. No puede haver mejor plato
para mí.

QUEROL. Pues acá suele
haverlas de quando en quando.

POLONIA. ¡Es buen consuelo!

QUEROL. Muger,
¿ no llebaba tres o quatro
un cazador que ahora ahora
pasó por aquí ?

POLONIA. Llamarlo,
u que le vaya a alcanzar
con una mula el lacayo.

RABOSO. ¡Qué, si el ahora que él dice,
señora, quizá havrá un año!

QUEROL. Ni quatro meses tampoco,
embustera.

POLONIA. ¡Bien estamos!
¡Y yo muriéndome de hambre!

RABOSO. ¿ Pudiera hacerse un guisado
de pollos ?

QUEROL. Sí, y eso es brebe.

ROBLES. Pues adelante a pelarlos,
mientras acá entre nosotros
algún arbitrio pensamos
para la noche.

QUEROL. Allá voy. (*Va y vuelve.*)
Mas se me ofrece un reparo :

que los pollos que tenemos
todavía no han dexado
el cascarón.

RABOSO. Darles otra
cosa de maior regalo.

TODOS. Pero ¿ qué ?

RABOSO. Darles pichones.

RUANO. ¿ Los ay ?

QUEROL. ¡Toma! Me hechizaron
el palomar, y ni uno
siquiera hemos visto ogaño.

TADEO. Aguárdate. ¿ Y havrá carne
en ese pueblo inmediato ?

RABOSO. Y muy rica; mas como oy
es juebes, no havrán matado

QUEROL. Mañana matarán.

ROBLES. Bien.
Estaremos aguardando.

POLONIA. ¿ Conque no ay apelación,
y será fuerza quedarnos
sin comer ?

QUEROL. ¡Pero señores,
si no ay forma que sepamos
el gusto de sus mercedes!

ROBLES. Tú nos estás provocando.

POLONIA. Sí tal.

QUEROL. Como dijo el otro
la mesa y confisonario
al gusto del penitente
y a gusto del convidao.

TADEO. ¿ Havrá siquiera unos huebos ?

QUEROL. ¡Y que un señor cortesano
como su mercé pregunta
eso! ¡Vaya! *(Se ríe.)*

TADEO. ¿ Qué ay de malo
en esta pregunta, amigo ?
QUEROL. Si no ay gallinas ni gallo
en casa, ¿ cómo haver puede
huebos ? ¡ Y nos espantamos
de que por acá los pobres
talvez soltemos, hablando
con perdón, una palabra
que no está en el Kalendario!
RABOSO. Al fin, ¿ qué quieren ustedes ?
POLONIA. Todo donde no encontramos
cosa alguna.
QUEROL. ¿ Si quisieran,
por exemplo, un pernil magro
un pan, ensalada y vino ?
TADEO. ¡ No hemos de querer !
POLONIA. Sepamos
antes si le ay; no nos salga
con que se le llevó el diablo
después.
RABOSO. Perdonen ustedes
que ay uno estremeño y guapo.
ROBLES. Vamos a verle, que no
quiero llevarme otro chasco.
RABOSO. A la lumbre está cociendo.
TADEO. ¡ Pues, patrona mía, alto,
aunque yo sople la lumbre
a que cueza!
POLONIA. ¡ Sobreasarlo!
QUEROL. Como es fresco, estará tierno
como el agua de aquí a un rato.
RUANO. ¿ Y no havrá más ?
QUEROL. No señor;
pero si allá en el verano

vuelve su merced, ¡verá
qué bien que le regalamos! (*Vase.*)

POLONIA. No ay que perder tiempo.

RABOSO. Yo
pondré la mesa entre tanto.

POLONIA. ¿Manteles limpios?

RABOSO. Y todo.
¡Muchachas! ¡Vuelbo volando!

RUANO. La mesonera es un poco
petimetra.

POLONIA. ¡Y qué brutazo
es el mesonero!

TADEO. A mí,
aunque de hambre estoy rabiando,
me ha divertido.

RABOSO. Poned
la mesa como he mandado: (*con las mozas.*)
servilletas para todos,
y sus cubiertos de palo.

POLONIA. ¡Qué roña tendrán!

RABOSO. Ustedes
tendrán la honra de estrenarlo.
Sé yo distinguir de gentes
tal qual.

POLONIA. ¿Dónde se ha criado
usted, mocita?

RABOSO. En la tropa.
Mire usted si sabré quando
he de hacer la retirada
y disponer el asalto. (*Vase.*)

TADEO. No se vaya usted.

RUANO. Parece,
don Pedro, que te ha flechado.

TADEO. Ne me hará mal, que estas flechas,

amigo, yeren de paso.
CHINITA. (*Dentro.*) ¡Ha de casa! ¡Vicentón!
SORIANO. (*Dentro,*) ¿Quien recoge estos cavallos,
con mil demontres ?
QUEROL (*Dentro.*) ¡Ya van!

Sale Raboso.

RABOSO. ¡Que está el señor don Hilario
en casa! ¡Muchachas, mozos!
¡Señor capitán!

Sale Soriano.

SORIANO. ¡Pedazo
del corazón! Mi sargento,
que recojan esos trastos.

Sale Chinita.

CHINITA. Aquí empiezan a servirnos
apenas nos apeamos.
RABOSO. ¡Qué famoso!
SORIANO. ¡No estás tú
malota! ¡Venga otro abrazo!
¡Señora, a los pies de usted!
Señores, no hice reparo,
antes...
CHINITA. El que es hombre ya
sabe lo que son trabajos
de posadas.
TADEO. Mucho. ¡Digo
si tendremos convidados!
ROBLES. Harto lo temo.
POLONIA. Yo no,
porque tengo buen olfato,

y quizás faltaba todo
porque estaba reservado
para el oficial.

SORIANO. Catuja,
desde anoche que cenamos,
estamos por esta cruz.

RABOSO. ¿ Cómo es eso ?

CHINITA. Por hartarnos
aquí, no diga usted luego
que siempre la desayramos.

RABOSO. El cuento es que en estos días
todito se ha despachado
y no ay que comer, por vida
de mi fortuna.

CHINITA. ¡Qué chasco!

RABOSO. Pero a bien que estos señores
como atentos y bizarros
repartirán con ustedes.

RUANO. ¡Con un pernil para tantos
poco havrá, y con un pan solo!

CHINITA. Mi capitán, ¡mal estamos!

SORIANO. Si no fuera por la dama,
bastante havía.

CHINITA. ¡Dejarlos
como a los de allá en Castilla!
¡Aquél estubo un gran paso!

ROBLES. ¿ Se come, patrona ?

RABOSO. Ahora.
¡Vicentón!

Sale Querol con seis botellas.

QUEROL. ¡Si estoy sacando
el vino!

SORIANO. ¡Amigo Vicente!
QUEROL. ¿Vienen ustedes despacio?
CHINITA. No amigo.
QUEROL. Lo siento mucho,
porque en haviendo soldados,
está mi muger contenta
y yo duermo asegurado
de ladrones.
RABOSO. ¿Y el pernil?
QUEROL. Estará dentro de un quarto
de hora.
SILVA. La mesa está puesta,
conforme usted ha mandado.
RABOSO. Pues pon dos cubiertos más.
CHINITA. Yo pondré aparte mi rancho.
SORIANO. No, que usted sé yo quien es,
y todos somos hermanos
de una religión.
CHINITA. Señora
Catuja, ¿y qué tal estamos
de bayles? Estas mozuelas
oy no quieren hacer caso
de mí.
PULPILLO. ¡Si usted no le hace!
SILVA. ¡Si viene usté tan seriazo!
CHINITA. No ay tal. ¡Vamos a reírnos!
SORIANO. Mejor es baylar en tanto
que se come.
ROBLES. Mejor irá
después.
POLONIA. Dejad que veamos (*Aparte.*)
baylar a la mesonera
y al oficial, porque entrambos
echarán todos los diques.

CHINITA. ¿ Y la guitarra ?
RABOSO. En mi quarto
está. Vaya usted por ella.
CHINITA. ¡Así el hambre divirtamos! (*Vase.*)
SORIANO. Y ésta señora, si gusta,
¿también vaylará?
POLONIA. No baylo,
porque al entrar en el coche
me dí ayer tarde un porrazo
en esta rodilla; pero
me divertiré mirando.
SORIANO. ¿ Usted baylará ?
RABOSO. Yo siempre
tengo los pies levantados.
SORIANO. Y otra de estas mozas.
RABOSO. Esta
chica que nos ha llegado
oy de Valencia. ¿ Tú baylas ?
SANZ. No tengo escuela, ni garvo.
Pero si se ofrece, sé
mover los pies y los brazos.
TADEO. Ahora veremos cómo.

Sale Chinita.

CHINITA. Aquí viene ya templado
el instrumento.
RABOSO. Pues vaya,
¿ quántos vaylan ?
SORIANO. Entre quatro.
TADEO. Venga la valencianita
y ustedes dos.
SORIANO. Ya está armado.
RABOSO. ¡Nuestro sargento, de aquellas

que hacen levantar en alto!

CHINITA. El cuento es que con el hambre
yo me siento desmayado
de voz. Muchachas, venid,
y formemos coro.

MOZAS. ¡Vamos!

Se ponen a baylar las señoras Raboso y Sanz con Soriano y Tadeo, cantando Chinita, sentado en una silla, con la guitarra, y las otras en el suelo alrededor. Qualquiera seguidilla alegre. Sale Querol con mandil, y detrás dos mozos que traen dos platos de pernil y la ensalada. Un pan y seis botellas estarán en la mesa, vasos, etc.

QUEROL. Aquí esta ya todo pronto,
señores. ¡No ay que dexarlo
enfriar!

RABOSO. ¡Cojan ustedes (*A los soldados.*)
lo mejor y lo más magro,
y ellos que roan los huesos!

ROBLES. En el paraje que estamos,
señores, creo serán
cumplimientos escusados.

SORIANO. Supongo que esto es a cuote.

CHINITA. ¡No le sacaré yo malo!

RUANO. ¿Quién se acuerda de eso?

SORIANO. Yo,
que no como si no pago.

RUANO. Será lo que usted quisiere.

POLONIA. Vino es lo que ay demasiado.

QUEROL. Eso lo ay por junto en casa.
Voy a sacar otro frasco. (*Vase.*)

POLONIA. Mala traza tiene. A ver
un poco para provarlo.

ROBLES. Él se parte bien.
POLONIA. A ver
qué tal. ¡Jésús, que salado!...
¡agua, agua!
TADEO. Una aprehensión
con efecto. Pero vamos
adelante, que a tal hambre
no puede haver mal bocado.
CHINITA. ¡Qué precioso está!
SORIANO. Madama,
¿ gusta usted de este pedazo,
a ver qué tal ?
POLONIA. No señor;
ahora me acuerdo que traigo
chocolate. Hasta la noche
pasaré con él entanto
que va por aves y huebos
a ese lugar un criado. (*Se retira de la mesa.*)
SORIANO. Eso deseaba yo,
mi sargento. Yo me atasco.
CHINITA. Ya está usté entendido. ¡Beba,
que es el modo de pasarlo!
ROBLES. Señores, ya está partido
esto; no nos detengamos.
POLONIA. ¿ Está bueno ?
RUANO. Si no lo es,
a lo menos es salado.
TADEO. Ahora no nos acordamos
sino de comer. (*Hace un gesto Soriano.*)
RUANO. ¿ Qué es eso ?
CHINITA. Mi capitán, vaya un trago.
SORIANO. Yo soy de Fuente Rabia,
y desde que soy muchacho
no he vuelto allá. (*Gestos sin dexar de comer.*)

POLONIA. ¿ Qué es aquello ?
RUANO. Parece que le da algo.
TADEO. Quítele usted de la mesa,
sargento, y llévele a un quarto
a reparar.
CHINITA. La ensalada
se ha de comer a puñados.
ROBLES. ¿ Qué es esto ?
CHINITA. ¿ Cuál ? ¿ Estos gestos
que hace ? No ay que asustaros.
Le mordió un perro rabioso
en Madrid, el mes pasado.
TODOS. ¡Caracoles! (*Se levantan asustados con la*
SORIANO. Cavallero, *servilleta puesta.*)
¿ gusta usted de este pedazo ?
RUANO. No señor, lo estimo mucho.
CHINITA. Y está un poquillo tocado,
al parecer. Mas no es cosa.
POLONIA. ¿ Y rabia ?
CHINITA. De quando en quando.
ROBLES. ¿ Un perro le mordió a usted ?
SORIANO. Un demonio de un alano
que me rebentó. (*Comiendo y haciendo gestos.*)
ROBLES. El demontre
que aguarde más aquí.
POLONIA. ¡Huyamos!
ROBLES. ¿ Qué es lo que dicen ustedes ? (*A Chinita.*)
SORIANO. Parece que estoy mirando
al perro.
POLONIA.. ¡Jesús María!
TODOS. Vámonos corriendo al campo. (*Vanse.*)
RABOSO. Señor sargento, ¿ qué es esto ?
CHINITA. Que con efecto rabiamos. (*Comiendo de prisa*
SORIANO. Pero es de hambre, y que si *los dos.*)

de esta industria no me valgo,
los usías nos dejaban
sólo los huesos mondados.

RABOSO. Si es así, me alegro mucho
de que lleven ese chasco,
que antes es usted que todos.

Sale Querol y todos detrás, unos de otros atemorizados.

QUEROL. Si ha mil tiempos que le trato
y le conozco, y jamás
ha tenido ese trabajo.

RUANO. No le havría mordido entonces.

RABOSO. Lo que es mal hecho y estraño
es que concurra con gentes
que dañe con el contagio.

CHINITA. Más estraño es el temor
u ignorancia que notamos
en ustedes.

ROBLES. ¿ Cómo así ?

CHINITA. Díganme, señores guapos,
¿ han visto ustedes rabiosos
que coman y beban tanto ?

QUEROL. Quando a mí me hace rabiar
ésta, no como bocado.
Tiene razón.

POLONIA. Yo me alegro
de que se la hayan pegado
a ustedes.

QUEROL. Entre la gente
de usía también ay gansos,
como por acá.

CHINITA. ¡Qué bien *(A Querol.)*

hemos comido, paysano!

POLONIA. Patrona, ¿ y mi chocolate ?

Sale Eusebio; algunos detrás.

EUSEBIO. ¿ Havrá hombre más desdichado
que yo ?

ALDOVERA. ¿ Si se havrá dormido ?

ESPOJO. ¿ Si le daría un desmayo
aquí entre algún bastidor ?

POLONIA. ¿ Qué van ustedes buscando ?

TADEO. ¿ Para qué nos interrumpen
el saynete ?

EUSEBIO. Yo me mato
si no me muero, Polonia.

TODOS. ¿ Pues qué ay ?

MERINO. Que se ha escapado
u escondido Mariquita
Ribera, y que nos hallamos
oy sin tonadilla nueba.

RABOSO. ¿ Han visto ustedes los quartos
nuestros ?

ESPEJO. Por fuera y por dentro
todo el corral se ha mirado

Sale Silva con mantilla.

SILVA. En la cazuela no está.

Sale Casas.

CASAS. Ni tampoco está en el patio.

Sale Campano.

CAMPANO. Pues en la tertulia menos.

Sale Ordóñez.

ORDÓÑEZ. La confitera de ay bajo,
que ahora viene de paseo,

dice que queda en el campo
sola y aturdida.

EUSEBIO. ¿ Cómo
demontres se havrá escapado
esta muchacha, y por qué ?

CHINITA. Yo voy a ver si la hallo (*Aparte y se va.*)

ESPEJO. Ya es lance.

POLONIA. ¡Como la encuentre,
veréis qué brebe la traigo! (*Vase.*)

ESPEJO. ¡Buscarla, hallar a y traerla
ya es negocio para un rato!

MERINO. No puede eso ser, ni en ella
ya podemos confiarnos
para cantar.

SORIANO. Lo mejor
es que nos han degollado
el saynete, y ahora falta
tonada para acabarlo.

ESPEJO. ¿ Tienes tú alguna ? (*A la Raboso.*)

RABOSO. Por oy
ya mal u bien he cantado.

ESPEJO. ¿ Y vosotras ?

SILVA. Oy no es día
de sacar trages usados.

TADEO. Ay está la Vicentita,
que es ueba.[1]

SANZ. Mui bien pensado;
quedará la compañía
así para todo el año
bien acreditada, y yo
desterrada del teatro.

1. Efectivamente Vicenta Sanz vino de Cádiz en 1780 (año del estreño de este sainete), como octava dama de la compañía de Ponce.

RABOSO. ¿ Pues no has de cantar ?
SANZ. Después
que estemos más sosegados.
¡Un día de procesión,
de calor y de trabajo!
EUSEBIO. Yo no creo que ella esté
lejos de aquí.
MERINO. Prosigamos
la pesquisa.
ALDOVERA. Me parece
que debajo del tablado
la oygo.
ESPEJO. Bien puede ser
que esté en el foro. ¡Mirarlo!
EUSEBIO. ¡Qué desgracia![1]
MERINO. Todos somos,
si la pega, desgraciados.
ESPEJO. Amigos, aquí no ay otro
medio que sacrificarnos
por el auditorio, y el
de nuestro afecto hecho cargo,
TODO. suplirá nuestros defectos,
ya que nos niegue su aplauso.

FIN

1. Mariquita Ribera, motivo de este alborcto, era hija de Eusebio Ribera y tenía quince años en 1780, cuando apareció por primera vez en los teatros de Madrid.

Sainete Nuebo

EL COLISEO POR DE FUERA

Personas.

Alfonsa. Paca. Basilia. Blasa. } naranjeras.
Don Patricio, hidalgo de lugar.
Don Juan, su amigo.
Un abate
Perico. Eusebio. } chisperos.
Doña Francisca.
Doña Antonia.
Isidro. Juan. Judas. Luis. } apasionados.
Antonio. Feliz.
Pepe.
Un cochero simón.
Un oficial de guerra con su tropa.
Un ministro.

Calle y villa del coliseo. Aparecen en la imediación Paca, Vasilia, y Blasa, de naranjeras con sus cestas. A un lado, Perico y Eusebio, chisperos; al otro, quatro artesanos apasionados, de capa, y algunos otros en corro, algo separados de aquéllos.

PACA. ¡Baya rubios, a mis dulces
y gordas como cabezas!
BASILIA. ¿Quién estrena a la Basilia,
que las tiene como estrellas?
EUSEBIO. Perico, ¡qué compañía
que tenemos!
PERICO. ¡Estupenda!

A ciento y veinte mil reales
dende luego hago una apuesta
(y eso que estoy sin camisa)
que saca este año ésta
más que la otra.

(*Suena el tambor de la guardia.*)

EUSEBIO. Y no pierdes.

PERICO. ¿ Me has de pagar la comedia ?

EUSEBIO. ¿ Por qué no, Perico ? Vamos.

(*Toca la marcha.*)

PERICO. Espera un poco, que llega
la guardia, y aún no ha venido
la Polonia.

EUSEBIO. Ésa es la reyna
de las mugeres.

PERICO. ¡Cabal!
¡Si es la sal de las comedias![1]

Sale el oficial con toda la guardia.

OFICIAL. ¡Señores, alto a formar
en ala sobre la izquierda!
¡Frente! ¡A, cabo de esquadra,
numere la jente apriesa!

CABO. Uno, dos, tres, quatro, etc., hasta 30.

(*Lo hace en alta voz.*)

CABO. Treinta son todos, señor.

OFICIAL. ¡Repartid las centinelas! (*Lo hace el cabo.*)

PACA. Chica, ¿ conque aier tubistes
con el sarjento quimera ?

BASILIA. La mayor parte del pelo

1. Polonia Rochel, inimitable graciosa que vino de Cádiz en 1769, fué la actriz para quien D. Ramón de la Cruz compuso más obras y que más sainetes estrenó de este famoso autor.

le arranqué.

PACA. ¡Qué ojos te hecha!

BASILIA. Él pensaba hazer conmigo
lo que con la probe Pepa,
y le dió mal.

OFICIAL. ¡Atencion!
¡Presenten las ha! (*Todo lo hazen.*)
¡Descansen sobre las ha!
¡Arrimen las armas a la espalda!
Señores, nadie se aparte,
por si algo a ocurrir llega.

Sale una silla por un lado y entra por otro.

APASIONADO. 1º ¡Chicos, Laborda, Laborda![1]
2º Su hermana viene con ella.
3º Y canta en el entremés.
1º Cuidado, chicos, que es fuerza
darla bastantes palmadas
para animarla, y que pueda
cantar bien la tonadilla.

LOS TRES. ¡Y en acabando, otra buelta!

Sale el Abate de prisa por un lado, y por el otro Don Juan, su amigo, de militar decente.

ABATE. ¡Puede haver mayor trabajo
que un abate de mis prendas,
de mi talento y carácter,
haya dado en la bageza
de cortejar! Vaya, vaya;

1. Francisca Laborda, segunda dama de la compañía de Ponce, y gran recitadora de versos. Su hermana menor, Ventura, teniendo 15 años, entró en la compañía de Ponce en este mismo año de 1782, como parte de cantado.

¿ podrá haver quien esto crea ?

DON JUAN. ¡Amigo Don Restituto!
¿ Dónde bais ? ¿Qué prisa es ésta ?

ABATE. A buscar un palco para
que vengan a la comedia
dos madamas, a quien sirvo
de cortejo.

DON JUAN. ¡La chaveta
havéis perdido !

ABATE. ¿ Por qué ?

DON JUAN. Porque es imposible empresa
cortejar a dos a un tiempo.

ABATE. En las más arduas materias
se conocen los talentos
del sujeto: en emprenderlas,
y luego en desempeñarlas.

DON JUAN. Pues por esa razón mesma
me admiro.

ABATE. ¿ Vos ignoráis
que el poseher todas ciencias,
las artes y facultades,
viene a ser por preheminencia
único constitutibo
de los abates ?

DON JUAN. Es fuerza
que lo dude.
(*Atraviesa otra silla, y todos miran.*)

ABATE. Pues, mirad :
vos tenéis cortas potencias,
nadie de vos hace caso,
y hasta la naturaleza
escaseó en vos sus dones.

DON JUAN. Así confesarlo es fuerza.

ABATE. Pues, si queréis en un punto

hazer vuestra fama eterna,
poseher ciencias y artes,
dones de naturaleza,
adquirir el don de gentes,
y quanto el mundo en sí encierra,
vestíos luego de abate
y veréis mi verdad cierta.

DON JUAN. Bien. ¿ Conque sólo el vestido
lo infunde todo ?

ABATE. ¡Por fuerza!
Es tal la virtud que tiene
esta capa, que si fuera
(por raro caso) posible
que a un burro se la pusieran,
dejara de ser borrico,
y hombre literato fuera.

DON JUAN. Vaya, pues si es eso cierto,
la ropa de abate venga,
que me bestiera de diablo,
por dejar ya de ser bestia.

ABATE. Aora estoy de prisa, amigo;
mañana esa diligencia
se hará.

LAS 3 NARANJERAS. ¿ Toma usted naranjas,
señor ?

ABATE. Luego, luego.

PACA. Éstas
se pintan solas a dulces.

BASILIA. ¡Mire usted, como cabezas
son de gordas!

ABATE. ¡Lleve el diantre
si traigo en la faltriquera (*Aparte.*)
más dinero que el del palco;
y para eso ha sido fuerza

vender una camisola
de dos que tenía!

BLASA. Éstas
están diciendo « Nosotras
solamente semos prendas
dignas de un señor abate ».

ABATE. Y como quatro docenas
me comiera aora mismo,
mas me pueden dar jaqueca,
o algún fuerte mal de madre.

PACA. Abra usted las faltriqueras
y iré hechando.

ABATE. Después, chica.

BASILIA. Si usted no tiene moneda
para pagar, la Basilia
le fiará quantas quiera.

ABATE. ¡Un abate havía de estar
sin dinero!

BASILIA. ¿ De manera
que no lleban los abates
los bolsillos porque lleban,
sino para ir abuchando
quanto le dan ?

ABATE. ¡Bachillera!
¡Si no mirara el honor
desta capa, yo te hiciera
ver que todo quanto has dicho
es...! la verdad manifiesta. (*Aparte.*)

BLASA. Si usted quiere cosa rica,
tome acitrón de Valencia.

ABATE. Voy de prisa, voy de prisa.
Yo las llevaré a la buelta.

LAS 4. Ello no tiene remedio :
¡las ha de tomar por fuerza!

Se entra, como que va a buscar palco, por una de las puertas del coliseo, y ellas tras él.

DON JUAN. ¡Tres mugeres a un abate!
¡He, ya cayó en manos muertas!
Salen dos muy de prisa.
PEPE. ¿Dónde vais ?
MANOLO. A coger lado,
que son ya las tres y media.
JUDAS. Todos juntos entraremos
en dando las quatro. Espera.
FELIZ. ¿Sabéis quién canta, muchachos ?
PEPE. La Polonia y todas ellas,
que es la segunda parte
de la de Carnestolendas.
ANTONIO. ¡Calla, hombre!
JUDAS. Sí, ya buelben
con las vanderas inglesas
del castillo que han ganado
en Mahón.
PEPE. Es güena idea,
¿ es verdá ?
FELIZ. ¡Y cómo que lo es!
ANTONIO. Eso sólo la comedia
haze durar ocho días
más, y con entradas buenas.
PEPE. ¿ A quánto hechas oy la entrada ?
JUDAS. A quatro mil.
ANTONIO. ¿ Quánto apuestas
a que pasa ?
JUDAS. Medio duro.
(*Sale la Polonia en otra silla.*)
PEPE. Lo veremos.
ISIDRO. ¿ Quién es esa

de la silla? [1]

JUDAS. La Polonia.
TODOS. ¡Que viva esa sal morena!
POLONIA. ¡Cavalleros, buenas tardes!
DON JUAN. Otro amigo aquí se acerca
que es idalgo en Alcorcón,
y su figura es bien fea.

Sale el Abate de los aposentos y se vá; y sale Don Patricio, de militar ridículo.

DON PATRICIO. Cierto que vengo admirado
de ver a Madrid qué buelta
ha dado. ¡Vaya, no puede
llegar a más la insolencia!
DON JUAN. ¡O, mi señor don Patricio!
¿Dónde vais de esa manera?
DON PATRICIO. ¡Amigo, Liorna es ya
Madrid, y aun Liorna y media!
DON JUAN. Pues, ¿qué havéis visto?
DON PATRICIO. Ay es nada
lo que he visto. ¡Friolera!
DON JUAN. Sacadme pues de la duda.
Decid, sea lo que sea.
DON PATRICIO. Vaya, sobre que no salen
del cascarón las mozuelas,
y ya andan con perejiles,
que es un escándalo el verlas.
DON JUAN. Ablad más claro, de modo
que lo que decís entienda.

1. « Las cómicas van en estas sillas (de manos) expuestas a los frecuentes golpes que experimentan y a ser a veces insultadas de gente atrevida y sin crianza con palabras y ademanes indecentes. » Archivo Histórico Nacional, Estado 3242, núm. 13.

DON PATRICIO. Mire usted, subía yo
por la calle de Carretas
y venía una muchacha
(vaya la risa me tienta)
que a lo más, lo más, tendría
diez años, a buena quenta,
con una cofia, y ¡qué cofia!
un jubón, ¡qué jubón! ea,
una mantellina, digo,
y ¡qué mantellina!, deja,
unas sayas, y !qué sayas!
no es chanza, con unas medias
y un zapatito... de risa
no puedo acabar la arenga.

DON JUAN. La havéis pintado de modo
que ya es fácil conocerla.
Mas proseguid vuestro quento.

DON PATRICIO. Voy (si la risa me deja).
Como digo, ella venía
y llebaba en una cesta
naranjas, que iba vendiendo
con tal meneo y tan tiesa,
que yo (aquí entra lo bueno)
la dije (así por chufleta) :
« Muchacha ¿sirves ? » Entonces,
torciendo ocico y cabeza,
me respondió « Sí, señor. »
« ¿ Y eres casada o doncella ? »[1]
la repliqué; y ella al punto
me respondió con gran flema :
« Ni uno ni otro. » Yo la dije :
« Pues ¿ de qué sirbes, mozuela ? »

1. MS : tachados los 6 versos siguientes.

Y ella respondió: « Yo sirbo
de tropezón de concencias. » [1]

DON JUAN. ¿ Y os admiráis de eso ? ¡ Vaya,
que estáis en la edad primera!

DON PATRICIO. ¡Si digo que la muchacha
tenía el diablo en la lengua!

DON JUAN. Está muy adelantado
Madrid en todas materias.
Y al fin, ¿ en qué paró el caso ?

DON PATRICIO. En que la di unas pesetas
para dulces, y se fué.

DON JUAN. ¡Ya sería buena pieza!

DON PATRICIO. ¡Étela por donde viene!

DON JUAN. ¿ Quál es, hombre ?

DON PATRICIO. La que llega.

Sale la Alfonsa con su cesta de naranjas.

DON JUAN. Ay no es nada donde fuistes
a parar. ¡A la postrera
casa de todo el lugar!

DON PATRICIO. Pues ¿ qué? Digo, ¿ conocéisla?

DON JUAN. ¡Si es hija de una inquilina
mía, en la casa pequeña
que tengo en las Maravillas,
y llaman la tía Pepa!

DON PATRICIO. Y la madre, ¿ qué tal es ?

DON JUAN. Sus circunstancias son éstas...

DON PATRICIO. Decid, que ya estoy atento.

Se ponen como que hablan a parte, y sale Alfonsa.

ALFONSA. ¡A un laíto! Si supiera
que había otra en Madrid

1. MS : este verso está tachado, y al margen se lee : *de quitarles la moneda | vendiéndoles mis naranjas | a los naranjos que llegan.*

más cruda que yo... Es quimera,
porque esta planta, este garbo,
esta sal, esta presencia,
este columpio y el ayre
de taco tras sí lleba
a todos quantos mantiene[1]
la redondez de la tierra

DON PATRICIO. Conque la hija es otra madre.

DON JUAN. ¡Veréis qué broma se enrreda!

ALFONSA. ¡Dulces de confitería
de Sebilla, petimetras!

DON JUAN. !Alfonsa!

DON PATRICIO. No la llaméis.

DON JUAN. ¡Alfonsa!

ALFONSA. ¿Quién alfonsea?

DON JUAN. ¡Ben acá, muger!

ALFONSA. Llamadas
de casero ro me petan. [2]

DON·JUAN. Ya sabes que yo no soy
casero como otros. [3]

ALFONSA. ¡Deja!
Es que a usted las inquilinas [4]
pagan en buena moneda.

DON JUAN. A mí ninguna me debe.

ALFONSA. No sea que deba usted a ellas.

---

1. MS : todos quantos : tachado *quantos tontos*.
2. MS : *casero* tachado y encima : *usted, hijo*.
3. MS : *casero* tachado y *muchos* añadido.
4. MS : tachados los 4 versos siguientes y por encima aparecen estos :

ALFONSA. Es usted zorra corrida,
y ésa por acá no entra.
DON JUAN. Mira, que eres maliciosa,
chica.
ALFONSA. Pero verdadera.

DON JUAN. ¿Conque el amigo ha querido
(*Por el hidalgo.*)
cortejarte?
ALFONSA. ¿El señor? ¡Deja!
Para una necesidad
¡qué retablo de miseria!
DON JUAN. Pues es buen mozo.
ALFONSA. ¡Caval!
¿Digo yo que no lo sea?
DON PATRICIO. Niña, ¿no tiene usted padre?
ALFONSA. ¿Ay alguno allá en la tierra
de usté que no tenga padre?
DON PATRICIO. Usted no me entiende, reyna.
Lo que pregunto es ¿si vive?
ALFONSA. ¿Tiene usté alguna prebenda
para huerfanas?
DON PATRICIO. Yo no;
pero mire usted, pudiera...
ALFONSA. Pudieran ser tantas cosas
que se quedan en « pudiera ».
DON PATRICIO Es que usted me ha parecido...
ALFONSA. Es que usted a mí me apesta,
y si no se va, le estampo
contra una tapia las muelas.
DON PATRICIO. Vámonos, que lo que ofrecen
lo dan con gran lijereza.
ALFONSA. ¡El demonio del figura
de tapiz a la francesa!
¡Rubio, tome usted naranjas! (*A uno.*)
JUSTO. Escoje media docena,
y en el precio no repares.
ALFONSA. ¡Viva ese garbo! Ay las lleva
que se repintan. Cada una
(*Las hecha en un pañuelo.*)

pesará su libra y media.
JUSTO. Dame la buelta de un duro.
ALFONSA. En quartos, porque en pesetas
no me alcanza. Iré a trocarle
de un instante a la taberna.
JUSTO. ¡Guárdale para un pañuelo,
y abur!
ALFONSA. ¡Salao, se aprecia!
Éstos sí son parroquianos
propios para naranjeras.
Chicas, ¿ quánto havéis vendido ?
PACA Y BASILIA. Yo sólo media docena.
BLASA. Yo dos naranjas fiadas,
que me ha tomado un ortera.
PACA. ¿ Y tú, Alfonsa ?
ALFONSA. Casi todas
las que tenía en la cesta.
BASILIA. Yo no sé cómo lo hazes,
muger. Las mías son frescas,
más gordas que no las tuyas,
y con todo hazes más venta.
ALFONSA. Esto de vender naranjas
más quiere maña que fuerza.
JUDAS. ¿ Conque es de Barcelona
el barba[1] ?
FELIZ. Para traxedias
no hay ninguno que le iguale.
PEPE. ¡Digo, y la sobresalienta[2]!

1. Se refiere al cómico Rafael González, quien vino de Barcelona en 1781 como segundo barba de la compañía de Palomino. En el año cómico de 1782-1783 era primer barba de la compañía de Juan Ponce. Hacía muy bien papeles jocosos.

2. Luisa Callejo, de Cádiz, quien, aunque en varias tentativas no había agradado en Madrid, volvió de nuevo en 1782 a la compañía de Ponce y actuó como primera el resto del año cómico.

ANTONIO. Pues el segundo gracioso...
JUDAS. Aí está.
FELIZ. ¿Conque Aldobera [1]
se ha quedado por primero ?
ISIDRO. Sí. ¡Qué maldito! ¿ Tacuerdas
cómo hacía el vizcayno
del saynete del ortera ?
PEPE. Cierto. No hai que hazer, que es guapo
hasta para las zarzuelas.
ANTONIO. Pues el segundo galán,
digo, ya canta de prueba [2].
LUIS. Niña, ¿ qué vendes ?
ALFONSA. Naranjas.
LUIS. ¿ Y no más ?
ALFONSA. Seo don Fachenda,
¿ acaso tengo yo cara
de vender más que mi hacienda ?
LUIS. No faltarán compradores
como tú sola vendieras.
ALFONSA. Lo que no vendo son tontos
como usté
LUIS. ¡Viva la Pepa!
JUDAS. Ay viene un coche simón.

Sale un coche simón muy despacio.

EUSEBIO. Y trae un par de muletas
de a cien años.

1. En 1782 Bartolomé Ibáñez entró de segundo gracioso en la compañía de Ponce, substituyendo a Juan Aldovera, a quien le hicieron primero por la muerte, ocurrida en 20 de Enero de 1782, del célebre Chinita (Gabriel López). Se designaba a Aldavera, con el nombre de *segundo Chinita.*

2. Se refiere a José Ordóñez, excelente tenor, que estrenó muchas obras de D. Ramón de la Cruz, especialmente zarzuelas.

PERICO. En mi vida
he visto mulas más serias.

Atraviesa el teatro un ministro de prisa.

JUAN. ¡Chicos, que viene la orden!
ISIDRO. ¡La silla de la Carreras[1]! (*Pasa la silla.*)
PERICO. ¡Viva la sal de las damas!
JUDAS. Vámonos adentro.
LUIS. Espera.
COCHERO. ¡Arre, chiquita! ¡A un ladito,
señores!
UNOS. ¡Simón, amuela!
PERICO. ¡Hombre, que se te desbocan!
¡Refrenarlas bien!
COCHERO. ¿Qué apuestan
que si bajo, a latigazos
ninguno en la calle queda ?
EUSEBIO. ¿ Quántos meses haze oy
que la cebada no prueban ?
COCHERO. ¡Los mismos que tú aprendiste
a tener poca vergüenza!
ALFONSA. Estarán enfermas y
las habrán puesto a dieta.
LAS 4 NARANJERAS. ¡Que se buelca la basura!
COCHERO. ¡Chiquita, toma, morena!
¡Arre, mula de un judío!
¡Polinaria!
LAS DEL COCHE. ¡Que nos buelcas!
ABATE. ¡Para, borracho! Madamas,
no hai que aflijirse.
COCHERO. ¡No tengan

1 Josefa Carreras, primera dama de la compañía, era igualmente notable en lo trágico y en lo cómico.

ustedes cuydado, mis amas!
¡Polinaria, ceja, ceja!

Queda la caja del coche un poco venzida a un lado, y acuden los que parezca a sacar los de adentro, y el cochero se apea.

ABATE. ¡Fatalidad no esperada!
Voy por agua de cerezas,
que madamas se asustaron.
ALFONSA. ¡Dársela a las dos muletas,
que mejor la necesitan!
SOLDADOS. ¡Ésta sí que es gran comedia!
COCHERO. ¡No hai que espantarme el ganado!
PERICO. Mulas con tanta prudencia
en mi vida las he visto.

Sale el abate con el agua.

ABATE. ¡Aquí está el agua!
LAS DAMAS. ¡Qué pena!
ABATE. Ya se ha pasado la angustia.
¡Vaya, sea enorabuena!
La primer vez que un abate
se sorprendió ha sido ésta.
ALFONSA. En sábanas de aguardiente
puedes, Simón, enbolberlas,
porque lleban mal de madre
con el susto.
TODOS. ¡Héchale fuera!

Se acercan las 4 naranjeras a las damas y abate.

LAS 3. ¡Señorita, aquí hay naranjas!
ALFONSA. Vayan estas dos docenas
(*Las da a las damas.*)

que me han quedado, señores.

ABATE. ¡Mal haya, amén, vuestras lenguas!
(*Aparte.*)

LAS DAMAS. Págueselas usté, Abate... (*Se entran.*)

NARANJERA. Señor, ¿ no toma usted éstas ?

SOLDADOS. Al abate se le comen
entre las tres naranjeras.

ABATE. ¡Éste sí que es fuerte lanze! (*Aparte.*)

JUDAS. ¡Vamos adentro, que empiezan!

ISIDRO. Deja. A ver en qué esto para,
que sin duda ha de haver gresca.

ALFONSA. ¿ Me paga usted las naranjas ?

ABATE. Ten un poco de paciencia.

ALFONSA. No requiero, Seo Diptongo
de mico y mona.

ABATE. Resuelta,
ten prudencia.

ALFONSA. ¡Mi dinero
o venga la capa en prendas!

ABATE. Muger, ¡tú has perdido el juicio!
Antes muerto me cayera
que dar la capa. ¿ No es nada
la capa ? ¡ Y es nuestra beca!

BASILIA. Por esta alborotadora (*Por la Alfonsa.*)
no he vendido yo mi hacienda.

ALFONSA. Ella es la alborotadora.
¡Cuidado!

BASILIA. ¿ Qué es esto de ella ?

ALFONSA. Lo dicho, dicho. ¡Cabal!

BASILIA, ¡Conmigo poquitas, reyna!
No hay que alzarme el grito
porque la arrancaré la lengua.

ALFONSA. ¡Cudiao no me amostaze,
y la sacuda una felpa

en el fiador humano!
¡Ésa no tiene vergüenza!

PATRICIO. Alfonsita, no hagas caso.

ALFONSA. ¿ A qué reora se ausenta,
seo emboltorio de sebo ?

PATRICIO. ¿ Conque de mí no te acuerdas ?

ALFONSA. Soy muy flaca de memoria.

PATRICIO. Soy quien te dió las pesetas
poco haze para dulces.

ALFONSA. ¡Si usted pronto no se ausenta,
lo enbío con mucho modo,
seo tenaja de manteca!

BASILIA. ¡Es usté poco sujeto
para una acción como ésa!

ALFONSA. Por no emporcarme las manos
en una labapiesera,
no se las planto.

BLASA Y PACA. ¡Qué risa!

ABATE. Eres porfiada y terca .
Muger, ¡si no tengo un quarto!

ALFONSA. Pues venga la capa. ¡Arrea!
(*Le quita la capa.*)

ABATE. ¡Atrevida, picarona!
¡La guardia corriendo venga,
que le ha quitado a un abate
su honor una naranjera!

BASILIA. ¡Miren qué acción tan cochina!
Al fin es maravillera,
que la basta.

ALFONSA. ¡Y la resobra
para cortar malas lenguas
y desvergonzadas!

Sueltan las cestas, y se agarran las dos.

DON PATRICIO. ¡Chicas!
¡Aya paz!
BASILIA. Pues ¿ quién es ella
para ponerme la mano ?
ALFONSA. Yo soy la propia y la mesma.
DON PATRICIO. ¡Que me hacen hechar las tripas!
¿ No hay alguien que me defienda ?
ABATE. ¡Tengan respeto a un abate
endecasílabo!
ALFONSA Y BASILIA. ¡Fuera!
BASILIA. Alfonsa, ¡suéltame el pelo!
ALFONSA. ¡En sacándote la lengua!
PACA. ¡Aprieta, aprieta, Basilia,
que aquí estoy yo!
BLASA. ¡Y yo con ésta!
(*Se agarran estas dos.*)
OFICIAL. ¡Guardia, las armas!

Cojen las armas los soldados y acuden a separar a hombres y mugeres que están asidos.

SOLDADOS. ¿ Qué ? ¿ Hay bulla ?
OTROS SOLDADOS. Yo creo que se repelan.
¡Vamos dejando eso, chicas! (*Las separan.*)
BASILIA. ¡No te me escaparás! ¡Deja,
yo te cojeré otro día!
ALFONSA. No me niego. Quando quieras.
OFICIAL. Llevad al bibac a todos.
TODOS. Señor oficial, ¡clemencia!
OFICIAL. ¡Irse cada uno a su casa,
y cuydado! (*Los sueltan.*)

BASILIA Y ALFONSA. ¡Para ésta! (*Se la juran.*)
ABATE. ¡Señor, que me dé mi capa!
ALFONSA. En pagándome mi hacienda.
OFICIAL. Dásela, y por las naranjas
toma esas cinco pesetas.
(*Le da la capa Alfonsa.*)
DON PATRICIO. Al abate no le sale
el susto en semana y media.
ABATE. ¡No más cortejar madamas!
DON PATRICIO. Y dando fin esta idea,
merezca por ser principio
de nuestras finas tareas,
TODOS. el perdón de tan discreto
auditorio que nos premia.

Con estos últimos versos se entran todos, menos la guardia, por la puerta del coliseo, como que van a la comedia, y el abate por la de los aposentos, y se da fin.

Nota.

Interin se representa el saynete, entrarán a ratos algunas jentes, así hombres como mugeres, por sus puertas respectivas [1].

1. Siguen las licencias :

Cumpliendo con el decreto del Señor Licenciado Don Alonso Camacho, inquisidor ordinario, vicario desta villa de Madrid y su partido, he registrado el saynete intitulado *El coliseo por de fuera,* y en supliendo el poeta con otros versos los que van tachados, no hallo en lo demás motivo que impida la licencia que para su egecución se solicita.

Así lo siento, salvo meliori, en mi estudio. Madrid a 29 de Marzo de 1782.

MATHIAS CESAREO CAÑOS.

Nos, el licenciado Don Alonso Camacho, presbítero, inquisidor ordinario y vicario de esta villa de Madrid y su partido, etc., por la presente y lo que a nos toca, damos lizenzia para que la tonadilla sainete antezedente intitulado *El coliseo por de fuera* se pueda representar en los coliseos de esta corte mediante que habiendo sido reconozido de nuestra orden, no tenga cosa que se oponga a nuestra santa fe y sus sagrados prezeptos. Madrid y marzo treinta de mil setezentos ochenta y dos.

Liz. Camacho. PEDRO LANDERAS Y VELASCO.

Madrid, 30 de Marzo de 1782.

Pase al Reverendo Padre Fr. Angel de Pablo Puerta Palanco y a los señores Com. para su examen, y evaquado se trahiga.

He visto con cuidado el sainete nuevo que precede intitulado *El coliseo por de fuera*, y puede pasar con tal que nada de lo borrado se represente. Así lo siento en este de la Victoria de Madrid y Marzo 30 de 1782.

ANGEL DE PABLO PUERTA PALANCA.

Madrid, 1º de Abril de 1782.

No encuentro reparo en la execución del saynete que antecede. Quijada.

No encuentro reparo en que se represente este Saynete.
Madrid, 3 de Abril de 1782.

PINEDO.

Madrid, 3 de Abril de 1782.

Apruévase y represéntese.

ARMONA.

EL BAYLE SIN MESCOLANZA [1]

Descúbrese un magnífico salón iluminado con cinco arañas de cristal, seis bellas cornucopias de dos o tres luces a los bastidores. Dos filas de sillas a los lados, que ocuparán en uno todas las señoras, y al opuesto los hombres, de petimetres y oficiales, según se citarán, faltando sólo la señora Polonia, Briñoli, pajes u otro que se saque después. Al foro estarán los que figuren ciegos. La una punta del tablado y estrado ocupará la señora Borda, de ama de casa, y la otra Aldovera, amo, de peluca. Rafael González será el bastonero vestido de negro con peluca de nudos y chupa de tisú; y en medio, algo retirados, estarán bailando al foro minuete a quatro las señoras Rivera con su padre, y Juanita con su hermano, de cadete. Merino y Ramos, oficiales. Luego que se descubre la mutación, tocará la orquesta pianísimo y representan interin.

RAMOS. Compadre, aquesta función
que no ha de acabar, recelo,

---

1. MS. tiene una introducción de poco valor, la que falta en el segundo manuscrito, y probablemente nunca se representaba. Reparto:

Ama de casa. — Francisca Laborda.
Amo. — Juan Aldovera.
Bastonero. — Rafael González.
María Ribera.
Eusebio Ribera.
Oficiales { Vicente Merino. Rafael Ramos.
Pedro Villa.
Luisa Callejo.
Criada. — Polonia Rochel.
Sobresaliente. — Manuel García Parra.
Catalina Tordesillas.
María Pulpillo.
José Espejo.
Tadeo Palomino.
Manuel de Vera.
Abate petimetre. — Briñoli.
Martín Mariano Alvarez.
Juan Codina.

en bien.

MERINO. ¿ Por qué, mi teniente ?

RAMOS. Porque me voi aburriendo
de mirar que hayan sacado
a bailar al chuchemeco
del cadete antes que a un
capitán de granaderos,
como usted.

MERINO. Callad aora,
que después lo compondremos.

RAFAEL. Nicolasito, ¿ a quién saco
después ? Porque ya no veo
hombre alguno aquí que tenga
con las damas parentesco.

ALDOVERA. Pues ve y saca a tu muger
y a la mía; bailaremos
mientras vienen más maridos,
padres, o parientes dentro
del tercero grado, para
que el escándalo evitemos.

RAFAEL. ¡ Prosiga el baile a la letra,
según la orden de nuestro,
hermano, el señor abate!

ALDOVERA. Ella es ridícula.

RAFAEL. Pero
mui juiciosa; y sólo así
serán los bailes onestos,
y se evitan mescolanzas
ruinosas entre ambos sexos.

ALDOVERA. ¡Está bien! Yo no replico.
Como me costean ellos (*Aparte.*)
la función, es necesario
callar a todo. ¡ Qué gesto
tiene mi muger!

RAFAEL. ¡Hermana (*A la Borda.*)
salga usted aora!
BORDA. En sabiendo
con quién..
RAFAEL. ¡Allá lo verá!
Sal, hija mía. (*A la señora Callejo.*)
CALLEJO. No quiero
bailar, si antes no me dices
con quién.
RAFAEL. Es con el sujeto
que más estimas.
CALLEJO. Qualquiera
que tú saques será bueno.
BORDA. ¿ Con quién nos habrán sacado ?
CALLEJO. ¡Albricias, muger, que creo
que saca a los oficiales!
RAFAEL. ¿ Me prestará usté el sombrero
para bailar un minuet ?
MERINO. ¿ Qué, bailan los bastoneros
también ?
RAFAEL. Pues, ¿ qué, no son hombres
para divertirse ?

Aqu cesa el minuet. Las señoras Luisa [1] *y Borda se empiezan a remilgar para ir a los puestos, y quando se hallan con sus maridos, se suspenden.*

BORDA. ¿ Tengo
algún pico de candil
en la bata ?
CALLEJO. No por cierto,
que está como un quarto. ¿ Y yo ?

1. Luisa Callejo.

BORDA. Perfectamente. ¿ Qué es esto ?
ALDOVERA. ¡Oh, señoras mías!
RAFAEL. ¡Vaya
un minuetillo de empeño!
CALLEJO. Hombre, ¿ estás en tu camisa ?
(*Tocan piano.*)
RAFAEL. ¿ Por qué lo dices ?
ALDOVERA. ¡Qué estrechos
son los guantes de París!
BORDA. Yo no bailo aora.
CALLEJO. Yo menos.

Se van a sus puestos, se ríen todos y cesa la música.

RAFAEL. ¿ De qué se ríen ustedes ?
BORDA. Les sobra razón. ¡Dejemos
por aora el baile, y que buelvan
a repetir el refresco !
¡Muchacha! (*Sale Polonia.*)
POLONIA. Pronto está todo,
señora.
ESPEJO. Si no rebiento
de risa esta noche, digo
que es de ante mi pellejo.
TORDESILLAS. Amiga, ¿ qué baile es éste ?
PULPILLO. Yo no le he visto más feo.

Salen por el lado de las señoras Polonia y otras tres que serán de las criadas de compañía, con briales de lana, jugones, rodetes, etc., como manchegas, con platos, sorbetes, vizcochos y agua ; y por el otro, cuatro pajes con platos, vino, vizcochos y agua.

POLONIA. ¿ A quién doi, señora ?
BORDA. A todos.

CALLEJO. A estas horas yo no tengo
gana.
TORDESILLAS. Yo sí; dame hija,
que por elados me muero.
ALDOVERA. ¿ Quién quiere vino y vizcochos ?
HOMBRES. Mil gracias.
ALDOVERA. Sin cumplimiento.
SOBRESALIENTE. Yo voi a tomar un baso (*Va a pasar.*)
de sorbete...
RAFAEL. Caballero, (*Le detiene y la señala.*)
ésta es la raya que puso
el pundonor otros tiempos
para que en las concurrencias
estubiesen los deseos
y los labios separados
de los oídos agenos.
SOBRESALIENTE. Y ¿ quién me impedirá el paso ?
RAFAEL Yo, pues soi el bastonero;
con las propias facultades
que en cada departamento
su capitán general,
yo aquí señalo y govierno
las partidas y las tropas;
doi licencias, y las niego.
Pendientes de mi bastón
a todas las gentes tengo.
Autorizo la función,
aunque renuncio el derecho
de presidir las audiencias
particulares. Atentos
me mantenéis corte, como
si fuerais mis subalternos,
bien que no doi mesa franca,
por [que] aquí ay muchos ambrientos,

ni para pasar la raya
pasaportes, conociendo
que los que pasen de aquél
a este lado, no bolvieron.

TODOS. ¡Ah, ah, ah!

RAMOS. ¡En mi vida vi
discurso más quijotesco!

POLONIA. ¿ Nos retiramos, señora ?

BORDA. Sí, pero a tu cargo dejo
que a cada ora de relox
se ha de repetir lo mesmo.

POLONIA. Mui bien. Esta noche, amigas,
tenemos treinta refrescos.

ESPEJO. ¡Qué bellas tripas hará (*Se levanta.*)
con una pedrada un perro!
¡Don Nicolás, don Leopoldo,
que contenerme no puedo
ya! ¿ Para qué combidáis
a una función disponiendo
un potro a las gentes, donde
estén pasando el tormento
de bailar con quien no quieren,
o estarse como estafermos,
negados al general
y establecido comercio [1]
en todo baile ?

RAFAEL. Porque éste
es un baile circunspecto,
para que el señor Abate,
nuestro hermano, halló el modelo
en un quadro antiguo que

1. En el MS. este verso está tachado y por encima : *y usado establecimiento.*

heredó del visabuelo
Garci-Láinez, notario
mayor que fué de los reinos.

ALDOVERA. Si huviéramos combidado
por esquelas y poniendo
en ellas las circunstancias,
no nos sucediera esto.

ESPEJO. Pues ¿ qué circunstancias ay ?

RAFAEL. Estas propias, que estáis viendo :
separación de señoras
y de hombres lo primero,
por aquel antiguo adagio
de la estopa junto al fuego;
vengar en esta función
el mal estilo moderno
de que con nuestras mugeres
los maridos no bailemos.

ESPEJO. Conque aquí los que no tengan
parientes y sean solteros,
ya sobran.

RAMOS. Mi capitán...

MERION. ¡Callad, que ya bailaremos!

RAFAEL. ¿ Cena ? Ni para el olfato,
que en ella todos rebueltos
los más cenan de manera
que a nadie le hace provecho;
y algunos suelen salir
aitos para mucho tiempo.

ALDOVERA. Por eso se ha prevenido
que a menudo socorriendo
vayan la miseria humana :
a ustedes con refrigerios
espirtosos, y a las ninfas
con golosinas de yelo.

ESPEJO. Y ¿ por qué ?
ALDOVERA. Por la esperiencia
de lo feroz que está el sexo [1]
feminino, y lo más débil
que está cada día el nuestro,
a ver si así conseguimos
recobrar nuestros derechos.
ESPEJO. ¡Gran prevención!
RAFAEL. Aún ay otra
más fina; y es que supuesto
el perjuicio de negar
las personas a sus cuerpos
el natural desaogo,
saldrán sin bulla ni gestos
las damas por aquel lado,
y ustedes por el opuesto,
y pueden ir sin vergüenza;
pues para evitar pretestos
y casualidades, hay
de la parte de allá dentro
un buen tabique de piedra
de sillería por medio.
TORDESILLAS. Hija, ¡esto no es aguantable!
TODAS. ¡Qué necedad! (*Se levantan.*)
MERINO. ¡Zepos quedos!
Señores, ¿ de qué se alteran ? (*Se sientan.*)
Éstos son los bailes, éstos,
en que la gente de modo
se divierte sin los riesgos
de la confusión. Ustedes

1. MS : los 5 versos siguientes tachados y enmendados así : *de lo fuerte que está el sexo|femenino, y es forzoso|que un poco le atemperemos* |. En el otro MS. sigue : *para poner así en más | equilibrio el universo.*

lo han pensado bien, y puesto
que aquí sólo han de bailar
los que tengan parentesco,
siendo tan notorio el que
mi teniente y yo tenemos
con aquestas dos señoras
(*A Tordesillas y Pulpillo.*)
por sobrina de mi suegro,
doña Clara.

RAMOS. Y doña Luisa
por concuñada de un yerno
de mi muger, que casó
segunda vez con mi abuelo.

LOS 2. ¿ No tendréis incombeniente
en que con las dos bailemos ?

ESPEJO Y más quando son casados.

RAFAEL. Según decís, no por cierto.

LOS 2. Vamos, primas.

LAS 2. Vamos, primos.

VERA. Ya esto se va componiendo.

ALDOVERA. Oyes, muger...

BORDA. Si no callas,
te he de atestar de pimiento
la boca.

ALDOVERA. Yo callaré,
pero dame un caramelo.

BORDA. ¡Toma y cuidado!

ALDOVERA. ¡Por mí,
más que hagáis dos mil enredos!

TORDESILLAS. Ha estado gracioso el chiste.

MERINO. Mejores los veréis luego.

Como siempre piano, y a pocos compases sale el page.

DIEGO. Mi amo, al señor Abate

está aquí ya.

ALDOVERA. ¡Caballeros,
en pie! ¡Suspéndase el baile!

RAFAEL. ¡Y cada uno a su puesto!
(*Dando con el bastón.*)

RAMOS. ¡Mi capitán!

MERINO. Dicen bien.
¡Primas mías, hasta luego!

CALLEJO. ¿Estás divertida?

BORDA. Sí;
yo con todo me dibierto.

CALLEJO. Pero yo no.

BORDA. Ten paciencia;
¡verás qué noche tenemos!

Se sientan todos en la ceremonia que estaban. El amo y bastonero llegan a recibir al abate, que será Briñoli, mui petimetre, empolbado y grave. Se para en medio del tablado y dice:

BRIÑOLI. Esto está como ha de estar:
con separación de sexos
y unión teórica de ideas.
Aquí distinguidos veo
lo útil y lo agradable
que Oracio cantaba en griego.
¡Tengan ustedes felices
noches! ¡Vaya, que está bueno!

RAFAEL. ¿Ha de bailar usté, hermano?

BRIÑOLI. Aora no. Después veremos,
quando venga mi parienta...
la hija de mi primo Diego;
que aunque los abates somos
parientes por privilegio

de todas las buenas mozas,
oy quiero dar buen egemplo.
Sírvanse ustedes de hacerme
un lugarcito ay en medio.
(*Entre la Tordesillas y Pulpillo.*)

CALLEJO. Aquí le hay.

BRIÑOLI. Con las cuñadas
siempre cumplido tenemos.
Vaya entre estas niñas, que
me dirán lo que hai de nuevo.

TORDESILLAS. Hasta aora solamente hai
un baile mui churretero
y mui secator.

BORDA. Hermano,
que me embíe usted le ruego
la caja del vinagrillo.

BRIÑOLI. ¡Dios me libre, que el olerlo
a una legua de distancia
me da un vapor que me muero!

BORDA. Es verdad, no me acordaba.

BRIÑOLI. Aora, lo que darte puedo
es barro mui esquisito.

BORDA. Venga. Clarita, te ruego
que me le alcances.

PULPILLO. Verás
qué puntualmente obedezco.

BORDA. Sácale con disimulo
a mi cuñado el pañuelo
de la casaca, y que venga
de mano en mano corriendo.

PULPILLO. ¿ Para qué ?

BORDA. Obedece y calla.
¡Verás qué funcion tenemos!

PULPILLO. Verás con qué sutileza

que lo egecuto. (*A su puesto*).

ESPEJO. ¿ Y qué hacemos ?

TADEO. ¿ No se prosigue este baile ?

BRIÑOLI. Me escandalizo por cierto
de que apetezcan las gentes
al continuo mobimiento
que acalora y que corrompe
la sangre, quando a pie quieto
hai diversiones más dignas
de un concurso tan selecto
y racional.

TODOS. ¿ Quáles son ?

BRIÑOLI. Verbigracia, contar cuentos,
hechar romances, tocar
una dama un instrumento [1],
bailar un galán airoso
las folías u el cubielo,
etcétera.

TADEO. ¿ Baila usted ?

BRIÑOLI. Supe, pero no me acuerdo.

TADEO. ¡ Pues vaya una relación!

BRIÑOLI. No la sé, pero me ofrezco
a hacer con qualquiera de estas
señoras un paso.

TODOS. ¡ Fuego!

ESPEJO. ¿ Un paso de Calderón ?

BRIÑOLI. De Calderón, de Moreto,
u mío, que no me falta
para estos lances ingenio.

ALDOVERA. Claro está.

ESPEJO. No lo dudamos.

1. A este verso siguen en el otro MS. los dos siguientes : *como la trompa marina, el tympano u el salterio.*

MERINO. Si no estubiera tan lejos
mi camarada, podía
divertirnos en trayendo
una guitarra.
BORDA. Ay está.
CALLEJO. ¡Que venga, que aquí le haremos
un lugarcito!
RAFAEL. ¡Eso no!
Póngale una silla en medio (*La pone.*)
de la sala, porque todos
iguales participemos
de la avilidad.
MARTÍN. Señores,
parecerá atrevimiento
en mí, pero sólo es
humildad. Conque obedezco.
BORDA. ¡Muchacha, trae la guitarra!
CALLEJO. ¡Hermana!
BORDA. ¿Qué?
CALLEJO. Ay va el pañuelo
del abate.
BORDA. Bien está.

Sale Polonia.

POLONIA. ¡Aquí está ya este embeleco!
BORDA. Llevaréle... ¿a quién? Detente;
para eso está el bastonero.
POLONIA. ¿Si me comerá el señor,
porque es oficial? A ciento
me atrevo yo [a] derribar.
RAFAEL. ¿Con qué armas?
POLONIA. Con un « no quiero ».
RAFAEL. Como hai tantas partes donde

quieran, no nos ofendemos.

BORDA. Mira, toma y al instante (*Aparte.*)
empapa bien ese lienzo
en agua fuerte de amizcle;
y con qualquiera pretesto
tráemele disimulada.

POLONIA. ¡Que lo errare yo! ¡Buñuelos! (*Vase.*)

CALLEJO. ¿Qué aguardáis?

MARTÍN. Sólo aguardaba
que ustedes manden.

RAFAEL. ¡Silencio![1]

1. En el segundo MS siguen estos versos :

Se sientan los Garcías en medio, y el uno toca la guitarra y el otro canta lo que guste; y mientras canta, se van con disimulo arrastrando las sillas de manera que quando acabe estén los 2 arrimados a las mugeres.

TODOS. ¡Viva!

QUEROL. Buelvan noramala
esas sillas a sus puestos.
¡Que tal se iban ya con
la música introduciendo
los sacristanes de Marte
en las clausuras de Venus!

LOS 2. Señor...

QUEROL. Aquí no se estilan
esos tonos ni esos versos
libres y concitativos
de profanos contoneos.
¡O mores, o seguidillas,
oh tiranas de los tiempos
del vigote y la golilla!
¡Qué donayre! ¡Qué conceptos!

ALDAVERA. ¡Así se acordara usted
de alguna!

QUEROL. Quizá me acuerdo
de una del tiempo de entonces.
¿Ha traído usté el salterio,
doña Ursolita? (*A la Ronquillo*).

TODOS. ¡Viva!

Sale Polonia.

POLONIA. ¿No pidió usted agua? (*Con ella.*)
BORDA. Sí, dácala.
POLONIA. Ay está eso,
que es capaz de lebantar
un tejado.
BORDA. Así le quiero.
TADEO. Salga con otra avilencia
alguno, y si no, bailemos.
BORDA. ¡Hermanito!

RONQUILLO. Aquí está.
QUEROL. Pues prevenidle que quiero
dar a entender a estos guapos
lo que es malo y lo que es bueno.
RONQUILLO. Pronto está.
QUEROL. Aquella tirana
de quinto tono.
RONQUILLO. Ya entiendo.
QUEROL. Con diez bemoles, y cuenta
con la entrada en el alegro.
RONQUILLO. Empezad.
QUEROL. Preludie usted.
TORRE. Lo que encargo es el silencio,
que va mi hermana a cantar.
ESPEJO. Y lo manda el bastonero.

Después del preludio por ayre de folías canta Querol:

Halló a Siquis Cupidillo
una tarde en una huerta
y se escondió el picaruelo
detrás de una verengena.
¡Ay tirana, tirana folías!
Huye, Siquis, que acecha el amor,
no te fíes de que eres tirana,
que él es más tirana con la perfección.

TODOS. ¡Vitor!

BRIÑOLI. ¿ Qué ?
BORDA. Oiga usté
una palabra en secreto.

Llega el abate, y ella con disimulo y de suerte que lo vea el público, le mete el pañuelo en el bolsillo.

ALDOVERA. Algo están urdiendo aquellas
malditas. Pero callemos.
BRIÑOLI. Quando usted quiera, hermanita,
como no sea inhonesto,
perjudicial, ni confuso. [1]
BORDA. Ni tampoco lo pretendo
yo de otra suerte. ¡Mas, ay,
que no sé qué aturdimiento!
CALLEJO. Chicas, ¿ no oléis una cosa ?
PULPILLO. Ya hace rato que la olemos.
TORDESILLAS. Desde que el señor abate
entró aquí.
BRIÑOLI. Pues yo ¿ a qué huelo ?
UNAS. ¿ No es a admizcle ?
OTRAS. ¡Sí, es admizcle!
VERA. Pues apesta con efecto.
BRIÑOLI. ¡Ay, infelice de mí!
que ya me va acometiendo
el vapor.
TODAS. ¡Huyamos de él!
RAFAEL. ¡Puf, cómo hueles! Qué es esto,
hermano?
BRIÑOLI. ¿Qué ha de ser? Esas
mugeres son, que me han muerto
con sus olores.

1. En el otro MS falta este verso, pero tiene los dos siguientes : *que soy inflexible enquanto | a muecas ni cuchicheos.*

CALLEJO. Nosotras
siquiera un frasco traemos
en el bolsillo.
BORDA. ¡Tú eres,
y si no, ved su pañuelo!
TODOS. ¡Puf! (*Tapándose las narices.*)
BRIÑOLI. ¡Es mentira!
BORDA. Aquí está.
¡Huélele, perro!
BRIÑOLI. ¡Yo muero
sin confesión!
TORDESILLAS. ¡Mi cabeza!
MERINO. ¡Mi celebro!
(*Todos se mezclan confusos sin parar.*)
MARÍA. ¡Qué fatigas!
RAMOS. ¡Qué congojas!
CALLEJO. ¡Y qué desvanecimiento!

Aquí empieza a indicar con una música obscura y con sordinas la confusión de todos, que vagan sin orden; y el abate está aturdido en una silla acia el medio, y luego con el propio aire canta balbuciente :

BRIÑOLI. La, la ca-cabeza
des-desvanecida.
JUANA. Yo estoi aturdida.
VICTORIA. ¿ Quién me da favor ?
TORDESILLAS. Yo estoi alterada.
PULPILLO. Me falta la vista.
TADEO Y PEPE. No es fácil resista
a tanto dolor. (*Vase.*)
ALDOVERA. Traigan agua fría,
caldo y chocolate,
que al señor abate

le ha dado el vapor.

POLONIA. Estopas ardiendo
para las narices
plumas de perdices,
de pavo y pichón.

TADEO. Ya el pulso le falta.

ESPEJO. Sin duda se muere.

RAFAEL. Señores, ¿ quién quiere
buscar un doctor ?

PULPILLO. Ay de mí, ¿ qué es esto ?

MERINO. Alentad, señora.

TORDESILLAS. ¿ Dónde estaba aora ?

MARTÍN. En brazos de amor.

ALDOVERA. Decid qué os parece.

TADEO. Que estamos mortales.

ESPEJO. Según las señales,
sin duda espiro.

ALDOVERA. Jesús, ¡qué tragedia!

RAFAEL. Llevémosle a casa,
y mientras se pasa,
rige tú el bastón.

POLONIA. Denle ligaduras,
échenle ventosas.

RAMOS. ¡Jesús, quántas cosas
rebuelve un vapor!

ALDOVERA Y RAFAEL. Prevengan un coche,
bajémosle abajo.
En tanto trabajo
¿ quién me da favor ?

RAFAEL. Caballeros, entre todos,
le llevaremos a casa.

TADEO. Estas damas nos traspasan,
y antes es la compasión.

ALDOVERA. ¡Qué piedad tan inhumana!

Voi a buscar seis gallegos. *

RAFAEL. Haz que le lleven los ciegos,
pues se acabó la función.

TODOS. ¿ Alienta ?

TADEO. Mui poco.

DIEGO. Pues vamos con tiento,
y en el propio asiento
se puede llevar.

UNOS. ¡Quedito!

OTROS. ¡Pasito!

RAFAEL. ¡Las luces delante!

ESPEJO. Que luego al instante
le manden sangrar.

TODOS. ¡Qué caso funesto!
Toda la alegría
en melancolía
se llegó a trocar.

*La acción de este paso se puede inferir de los versos, y últimamente desde la señal * traen los ciegos, que serán quatro, le cojen en la silla ; alguno irá delante con una acha, y el bastonero detrás con otra. El irá como desmayado graciosamente. Y apenas con la música triste desaparece, empiezan a tocar el fandango que bailan cada uno con la que tiene más cerca, cantando Polonia y Villa.*

(*Fandango.*) Pues marchó el señor Abate,
todo el mundo disparate;
mientras el abate pena,
ande la marimorena.
Ea, ea, ea, ea. (*Cesa la música.*)

ALDOVERA. ¡Poco a poco! ¿ Qué insolencia,
señores, es la que veo ?
¿ Así se alegran de que

mi hermano se esté muriendo ?

BORDA. No te alteres, que al instante
que le dé el aire, está bueno;
y si replicas, te damos
otro chasco como a ellos
por ridículo.

ALDOVERA. No, hija
de mis entrañas. Bailemos
y todo lo que tú quieras.

TADEO. ¿ Cómo, si no hai instrumentos ?

CODINA. ¡Embiar a buscar otros!

ESPEJO. ¡Tan de sobra estarán!

BORDA. Eso
el dinero lo remedia
sobre doblón más o menos.

CODINA. Yo me encargo. ¡Hasta después! (*Vase.*)

BORDA. Y mientras tanto, ¿ qué haremos ?

CALLEJO. ¡Que nos cante alguna cosa
tu manchega!

POLONIA. No me acuerdo
de nada para entre usías.

VERA. Haz cuenta que estás haciendo
migas, o fregando, y canta
sin vergüenza.

POLONIA. No la tengo,
gracias al Señor; y en prueba,
ya que ustedes gustan de ello,
oigan estas seguidillas,
y aplican después el cuento.

Canta las seguidilas majas.

Va de usías a majas
la diferencia

que va de los anises
a las lantejas.
Un puñado de anises
da flato y empalaga;
un plato de lantejas
llena en forma la panza.
Las golosinas frías
el estómago estragan,
un potage salado
fortalece las almas.
Anda fuera minestras,
embichados acaina,
pues dice la esperencia
que es madre de la cencia
y de la convenencia,
que de éste aquél depende,
ser las usías
todas tan delicadas
y antojadizas,
y ser las majas
mugeres para todo,
de rompe y rasga.
Y también pende
lo que va de los majos
a petimetres :
los usías suspiran
sin saber lo que quieren,
los majos de una ojada
dicen lo que se ofrece.
Unos son alfeñique
con que no hai para un diente,
los otros son torreznos
que del olor mantienen.
Pepitorias acaina,

anda fuera merengues,
pues dice la esperencia,
que es madre de la cencia
y de la convenencia,
que de ése aquel depende.
Son los usías
lo mesmo que feguras
de prespetiva,
y son los majos
el plus ultre de todos
los quatro barrios.

TODOS. ¡Viva la manchega!

POLONIA. Gracias
por el viva, caballeros.
En la corte gustan muchos
de divertirse a este precio.

Sale Codina.

CODINA. ¡Perdidos somos, señores!

TODOS. ¿Pues cómo?

CODINA. ¡Como no encuentro
un músico por un ojo
de la cara! Lo que he hecho
es prevenir una cena
para que alegres pasemos
la noche.

VERA. ¿Y adónde está?

CODINA. La van a traer corriendo,
y ya he dado el orden para
que la pongan allá dentro.

TORDESILLAS. ¿Y qué haremos entre tanto?

SOBRESALIENTE. Entre tanto bailaremos.

TODOS. ¿Cómo, sin música?

SOBRESALIENTE. ¿Cómo?

Combinando de instrumentos
una orquesta con las voces
unos, y otros disponiendo
una contradanza.

ALDOVERA. A fe
que el discurso es raro y nuevo.

BORDA. Pues dispóngala usted.

SOBRESALIENTE. Voi.
Entre ustedes los primeros
y los segundos violines
los haréis con acierto
oboes, bajo, contrabajo
y trompas.

ESPEJO. ¡Qué pensamiento
tan ridículo!

SOBRE. Le abonen
la necesidad y el tiempo.

MERINO. ¡Contradanza!

RAMOS. Ya están ocho.

TORDESILLAS. Corta, por si tenemos
bastante fuerza en los brazos
y bastante aire en los pechos.

MERINO. Pues una ba, y si no basta
para complacer todo esto
al auditorio, disculpe
compasivo los defectos.

Se ponen en fila los diez de orquesta haziendo el ademán de tocar el instrumento que les reparten e imitan. Ocho en medio bailan contradanza que finalizan en ala; presentándose y alternando con las orquestas fingida y verdadera, concluyen con este coro:

CORO VOCES. Ya quí, noblè auditorio,
concluye la alegría.

IMITACIÓN DE ORQUESTA FINGIDA. La, la, la, la, la, la, la, etc.

CORO VOCES. De nuestra compañía
ansiosa de agradar.

CORO GENERAL. Y si con nuestro anelo
felices os servimos,
palmadas os pedimos
para ir a descansar.

FIN [1].

1. Siguen las licencias :

Cumpliendo con el decreto del señor lizenciado don Alonso Camacho, inquisidor ordinario, vicario de esta villa de Madrid i su partido, he registrado el sainete nuevo o fin de fiesta intitulado La frasquetana i no hallo en él cosa alguna que impida la licencia que se solicita. Así lo siento, salvo meliori, en mi estudio.

Madrid a 18 de Febrero de 1783.

MATHIAS CESAREO CAÑOS.

Nos el Lizenciado don Alonso Camacho, inquisidor ordinario y vicario de esta villa de Madrid y su partido. Por la presente y por lo que a nos toca damos lizencia para que en los teatros públicos de esta corte se pueda representar el saynete antezedente intitulado la Frasquetana, mediante a que de nuestra orden ha sido visto y reconozido y no parece tener cosa que se oponga a nuestra santa fee católica y buenas costumbres. Data en Madrid a diezyocho de Febrero de mil setecientos ochenta y tres.

Por su mandado

Liz. Camacho. Etc. JOSEPH CONDE.

Madrid 18 de Febrero de 1783.

Pase al Reverendo Padre Fray Angel de Pablo Puerta Palanco y a los señores comisarios para su examen, y evaquado se trahiga.

ARMONA.

He leído con cuidado el sainete que precede intitulado La Frasquetana, y no haciendo uso de lo borrado, como también enmendando

el ingenio los quatro versos que van raiados en la foxa doze de las útiles buelta, puede representarse. La Victoria de Madrid y Febrero 18 de 1783.

Fray Angel de Pablo Puerta Palanco.

Madrid, 19 de Febrero de 1783.

No hallo reparo que pueda impedir se execute el fin de fiesta para la ópera de la Frasquetana que antecede.

Quijada.

Madrid, 20 de Febrero de 1783.

Puede executarse el fin de fiesta que precede.

Hermosilla.

Madrid, 20 de Febrero. Apruévase y represente. Armona.

LA TERTULIA DISCRETA [1]

Introducción
a la segunda parte de la Espigadera.

Salón de casa particular rica, bien adornado, pendiente en medio una araña con luces encendidas; quatro mesas reducidas, o tres, y un clave, con dos luces en cada una, y, en ellas, ocupados los sujetos que dirá el discurso de la acción y según el plan separado que se dará.

Las mesas serán: 1ª *de labor,* 2ª *de estudio,* 3ª *de escribir,* 4ª *o clave de música. En medio ensayan* 8 *personas una contradanza que interrumpen luego que se bayla la* 1ª *parte. Todos estarán con guantes. Concluída la* 1ª *parte de la contradanza, calla la orquesta y representa Antonio.*

ANTONIO. Tenemos primera parte
de la contradanza. ¡Ea,
vamos ahora a la segunda!

PÉREZ. ¡Que no haya en las diferencias
confusión!

ANTONIO. Las contradanzas,

---

1. Reparto:

Bastonero. — Antonio Rodrigo.
Josefa Pérez.
Diego Coronado.
Don Antonio. — Vicente Ramos.
Paca (Francisca Martínez).
Vicenta Sanz.
Petronila Morales.
Nicolasa Palomera.
Alfonso Navarro.
Don Ginés. — Miguel Garrido.
Vicente Galván.
Manuela, ama de casa. — María del Rosario Fernández.
Pedro Ruano.
Don Claudio, petimetre. — Simón de Fuentes.
Caballero de ciudad. — Manuel Martínez.
Caballero de Madrid. — Antonio Robles.

señora, en siendo violentas,
no pueden ser divertidas,
sino indecentes, y expuestas
a maltratarse las ropas
y marearse las cabezas.

LOS 7. ¡Vamos!

ANTONIO. ¡Balancee conmigo
otro con el de la izquierda! (*Sigue como quiera.*)

CORONADO. ¿Cómo va de obra?

RAMOS. Muy mal,
porque he tomado la idea
muy alta. } 3ª mesa.

CORONADO. Peor va la mía
y la he tomado por tierra.

PACA. ¡Qué adelantadas estáis!

VIZENTA. Esta semana me premian
a mí, que me pinto sola
para hacer punto de media. } 2ª mesa.

PACA. Para eso que la pasada
me llevé el de costurera.

MORALES. Y yo gané el de modista
la anterior, por la cofieta.

NICOLASA. ¡Cuenta con los ritornelos
que sean brebes, y muy buenas
las siguidillas finales!

ALFONSO. Yo las haré según venga
la especie.

GARRIDO. Déjese usted (*ut, ré, mi*) } Clave, o 4ª mesa.
de siguidillas ni especias.
Las mejores tonadillas
en las siguidillas pecan,
y con esa parte pierden
quanto en el todo grangean.
Póngale usted un finalito

alegre, con una orquesta
estrepitosa, y tres vivas.
¡Verá qué alegres nos deja!
(*ut, fa, sol*)

GALBÁN. ¡Viva! ¡Famoso paspié!
Mire usted, doña Manuela,
el plano. (*Se le da.*)

ROSARIO. Falta que yo
este laberinto entienda
de rayas.

GALBÁN. No es mui difícil.

ROSARIO. Dejad que tome la idea.

GALBÁN. Con la punta del compás
os lo explicaré. Aquí empieza.

RUANO. Ustedes no se hacen cargo
de la difícil tarea
que me han dado. ¡Menos bulla,
o me encierro en otra pieza!

PACA. ¡Bonita segunda parte!

ANTONIO. Si os parece bien, ¡a ella!

1ª mesa.

Baylan la 2ª parte de la contradanza, y sale Simón trayendo de la mano a Martínez, el primero de petimetre y el 2º de caballero de ciudad nada ridículo; y los sigue detrás Robles, de caballero de Madrid, serio.

SIMÓN. Cavallero, ésta es mi casa,
que desde aora será vuestra.
¡Mui buenas noches, señores!
Me alegro ver tan completa
la tertulia, y aplicada.

TODOS. ¡Señor don Claudio!

SIMÓN. Manuela
y compañeros, aquí

tenéis dos visitas nuebas
que os traigo.
ROSARIO. ¿ Con qué motivo ?
¿ Y quién son ? Porque no pueda
la ignorancia aventurar
el trato que se les deva.
MARTÍNEZ. Yo soy un criado vuestro,
hombre de bien en Sigüenza,
y aquí también, porque ha poco
que vine; pues si estubiera
mucho, como hacen los más,
perdería la chaveta,
aunque hice quanto he podido
hasta aora por no perderla.
ROSARIO. ¿ Y usted ?
ROBLES. Otro hombre de bien,
que vive por conveniencia
y presunción en Madrid;
pero con tanta cautela
y temor que jamás voy
a paseo ni comedia,
y huyo de toda tertulia
de moda como si viera
un toro de nueve años
en una calle sin puertas.
PACA. ¿ Y por qué ?
ROBLES. Usted lo podrá
inferir, si es madrileña.
PACA. No alcanza tanto mi ingenio.
MARTÍNEZ. Como no sea desvergüenza
o mentira, con perdón
de ustedes yo lo dijera.
ROSARIO. Pues decidlo.
MARTÍNEZ. Dice aquí

mi pariente Anacoreta
(que antes de las oraciones
todas las tardes me encierra
en su casa) que a ninguna
se puede ir en conciencia.

ROSARIO. ¿ Y en qué lo funda el señor ?

ROBLES. En que si es tertulia seria
de conversación, a nadie
vivir en paz se le deja;
y ni al govierno se teme,
ni las honrras se respetan.
Si de juego, es perdición
de muchos, y de otros renta.
Si de bayle, está vendido
el que en las danzas no entra.
Si es tertulia donde ay trato
de cortejos con franqueza,
hacen todos los mirones
una figura mui fea.
Y finalmente, si es de
refrescotes y meriendas,
es buscar apoplegías,
o ahitos y borracheras.
Y si es de todo rebuelto,
como ay muchas concurrencias,
o no entrar, o calentarse,
ya que la casa se quema.

ROSARIO. Quedamos agradecidas
al concepto y la fineza
que a usted devemos las que
en estas noches eternas
del invierno no gustamos
de estar solas.

VIZENTA. ¡Linda idea

dais por cierto de Madrid
a la gente forastera!

ROBLES. Si no tengo otra, señoras.

MARTÍNEZ. Y lo peor de la fiesta
es que otros en el café
le apoyan, y así lo piensan.

TODAS. ¿ Y hemos de sufrirlo?

SIMÓN. No,
señoras. Nadie se mueba,
que aunque son ya los Quijotes
tan pocos en nuestra era,
para vengar en sus cuitas
a las mancilladas fembras,
ay hombres de bien que saben
tratar su honor con prudencia;
y que quando ella no alcanza,
saben también cortar lenguas.

MARTÍNEZ. ¿ A mí ?

SIMÓN. Perdóneme usted,
y hasta que yo acabe, atienda.
El retiro de las gentes
suele ser en unos tema,
en otros es vanidad;
en algunos es miseria,
y en otros es precisión,
porque ni baylan, ni juegan,
ni han tomado un libro desde
que salieron de la escuela.
Y estos defectos tan suyos,
porque han oído que ai ciertas
tertulias malas, les hacen
decir que ninguna es buena.

MARTÍNEZ. ¡ Ya se ve! Prosiga usted,
porque me va haciendo fuerza

eso.

ROSARIO. Tampoco será
de su aprobación la nuestra.

SIMÓN. A eso le traigo. Ésta es
una tertulia compuesta
del juicio y de la amistad
entre gentes de diversas
clases, todas mui decentes,
con notable diferencia
de genios e inclinaciones,
que en vez de desavenencias,
producen las variedades
y emulación que la empeñan.

ROBLES. ¿ Y es todas las noches ?

SIMÓN. Todas.
La distribución es ésta :
lunes, repartir asuntos
generales que se lean,
y labores que se premien
la semana venidera;
martes, se juzgan y se elogia
a la dama que se premia;
miércoles, de siete a once,
bayle, con poca molestia,
menos confusión, y siempre
las contradanzas son nuebas;
juebes, se leen los discursos
útiles, en que se emplean
tres horas, y trabajados
por dos de nuestra asamblea;
viernes, de siete a las diez,
una bonita academia;
sábado, juegos carteados,
cuyas pérdidas se agregan

para tener un buen día
de campo en la primavera;
el domingo es el famoso,
porque tenemos ay fuera
un caprichoso teatro,
adonde se representa
estudiada, o de repente,
una famosa comedia
antigua, quando no la ay
de algún tertuliante nueba.

MARTÍNEZ. ¡Ojalá fuera oy domingo!

ROSARIO. ¿ Y para qué ?

MARTÍNEZ. Para verla.

SIMÓN. ¿ Tenéis afición ?

MARTÍNEZ. Siempre hago
yo los barbas en mi tierra;
y antes hacía un galán
y un pillo como qualquiera.
¿ Comedia dijiste ?

SIMÓN. Bien.
Poco importa que no sea
domingo. Luego hablaremos,
que pretendo que antes vean
ustedes del modo que
mi tertulia se maneja
sólo con examinar
aquel clave y las tres mesas.
Señor don Antonio, hacedme
favor de dar una idea
del asunto que os tocó,
y en qué fundáis la pequeña
disertación para el juebes.

RAMOS. Es hacer una defensa
del verdadero placer,

reprobando la sentencia
de que no ay placer tan dulce
que algún ácido no tenga,
pues no es placer absoluto
si remordimientos cuesta.

SIMÓN. ¿ Y havéis comenzado ?

RAMOS. No.
Solamente tengo hecha
la división en dos partes.

SIMÓN. ¿ Y quáles son ?

RAMOS. La primera :
que nuestros placeres tiernos
y sólidos no se encuentran
en el olor y en el gusto
de los vinos, en las tiendas
del luxo, sobre los catres
de rosas y de azucenas,
ni en los banquetes, paseos,
y amantes correpondencias.
Porque el placer verdadero
(que en la segunda se prueba)
solamente le halla el hombre
en la virtud que frequenta,
en la amistad y amor de
su misma naturaleza,
en el trato con los sabios,
en el rato que consuela
y socorre a un afligido,
quando en sí mismo se entra
finalmente, y hasta el trono
de Dios su oración eleva.

ROBLES. Ése es asunto muy serio
de tertulia.

CORONADO. Luego entra

el mío, que ahora lo tomo
de chanza, aunque es mui de veras.

MARTÍNEZ. ¿ Y quál es ?

CORONADO. Tantos ociosos
como ay; pues por más que cela
el govierno, ay infinitos
que no sé porque se quedan.
La ociosidad es contraria
a la obligación primera
y general de todo hombre
que tiene brazos y piernas,
porque nace a servir de algo;
y en particular es fuerza
ser a la sociedad útil,
pues es miembro suyo, y ella
le provehe de todo quanto
necesita, y le alimenta.

ROBLES. Pero esa doctrina no habla
con los ricos.

CORONADO. Como sean
hombres de bien, sí señor;
pues, ¿ qué hombre de bien pudiera
jactarse de estar ocioso,
teniendo de sobra rentas
con que hacer bien, una patria
a quien sirba o que defienda,
y un millón de desgraciados
a quien consolar ? ¡ Qué buena
especie! Voy a sentarla,
que es lástima que se pierda. (*Vase a la mesa.*)

ROBLES. La lección a los ociosos
a fe que no habla con estas
señoras.

MARTÍNEZ. ¿ Por qué están todas

aplicadas a hacer medias ?

PACA. Por el asunto que el martes
se hace el elogio y se premia
a la que para su padre,
o esposo, acabado tenga
con más aseo y primor
un par.

MARTÍNEZ. ¿ Y en esto se emplean
las noches ?

SIMÓN. Hasta las ocho
se entretiene en su tarea
cada uno; y a esta hora
la distribución comienza
que os he dicho, hasta las once.

MARTÍNEZ. Veamos qué ay en la mesa
del ama de casa.

RUANO. Aquí
yo me rompo la cabeza
en discurrir los asuntos,
y los señores se emplean
en inventar nuebos bayles
con que romperse las piernas.

SIMÓN. ¿ Y hai invención ?

GALBÁN. Un paspié
con su minuet por contera,
que tiene harta novedad.

PACA. ¡Lástima es que no le sepan!

GALBÁN. Yo sí, como su inventor.

ROSARIO. A excepción de alguna buelta
o paso, con don Fadrique
discurro que me atreviera.

GARRIDO. Pues báylese mientras tanto
que se acaba otra cosuela
por acá.

TODAS. ¿ Y qué es ?
GARRIDO. Con el tiempo
maduran las verengenas.
NICOLASA. No les diga usted que es
una tonadilla nueba.
GARRIDO. ¡ Yo! Toma, nunca he gustado
hablar mal de las doncellas.
GALBÁN. ¿Conque hemos de baylar ?
VIZENTA. Antes
será bien que el niño tenga
nombre.
GARRIDO. Apellido dirás;
porque si es paspié, ya lleba
el nombre conmigo.
TODOS. Dice
bien.
GARRIDO. Es mucha mi agudeza.
VIZENTA. Póngale usted el apellido,
don Ginés, que le parezca.
GARRIDO. ¿ Al paspié o a la señora ?
VIZENTA. ¡ Vamos, no sea usted postema!
GARRIDO. Si al paspié, por lo que el pie
se arrastra en él : *rompesuelas*
de zapatos.
ROSARIO. Ése es feo.
GARRIDO. Pues si no, vaya el de aquella
dama que a usted se parece
tanto, y tanto usted aprecia.
SIMÓN. ¡ Ola! ¿ Y quién es ?
GARRIDO. La Tirana [1].
ROSARIO. Ay opiniones diversas

1. La célebre *Tirana* era la misma (María del) Rosario (Fernández) que muy raras veces trabajó en sainetes. Su habilidad histriónica era grandísima, pero su vida y costumbres no la favorecían.

en el gusto, pero yo
la quiero como a mí mesma.

GARRIDO. Pues gócela usted mil años;
y desde aora el paspié sea
de la Tirana.

SIMÓN. ¡Pues vaya!
Retirad sillas y mesas,
y bayladle.

GARRIDO. Mientras tanto
buelvo a mis semicorcheas. (*Vase al clave.*)
Se bayla el paspié.

TODOS. ¡Victor!

GARRIDO. Ahora entraré yo
con una tonadilla nueba
a quatro, y quatro comparsas
que salen y luego entran.

GALBÁN. Oigámosla.

ALFONSO. No es tan fácil
como del bayle la prueba,
pues necesita vestirse
según lo exige la letra
y el asunto, y tener todo
el completo de la orquesta
para ver su efecto.

SIMÓN. No es
tan difícil el tenerla,
respecto que ha de venir
para ensayar la comedia
nueba.

GARRIDO. ¡Pues vamos, señores,
a estudiarla y disponerla!

MARTÍNEZ. ¿Conque ay comedia en campaña?

SIMÓN. Y que esta noche se estrena.

MARTÍNEZ. ¿Qué título?

SIMÓN. La segunda
parte de *la Espigadera*.
ROBLES. Mui necio es quien la escrivió,
si se persuade a que tenga
la aceptación general
que ha tenido la primera
parte.
RAMOS. Pues ha sido el mismo
ingenio que nos dió aquélla
a luz; mas tan al contrario,
en quanto a lo feliz, piensa,
que con tal que al auditorio
no desagrade y divierta,
creerá premiado este esfuerzo,
que hizo por condescendencia
a dignos respetos más
que por vanidad que tenga
que haver superado el riesgo
que consigo mismas llevan
las segundas partes de
funciones que se celebran.
CORONADO. Se hará justicia. Y así
escusemos más arengas
que cansan y no contienen,
quando una función apesta,
el nublado que descarga
sobre su autor y sobre ella.
TODOS. Dice bien.
MARTÍNEZ. Señores míos,
si ustedes me permitieran
ver el ensayo, y después,
ínterin aquí estubiera,
ser su tertuliante.
ROSARIO. En quanto

al ensayo, en hora buena;
en quanto a lo tertuliante,
es menester que usted tenga
un mérito.

MARTÍNEZ. Tengo tantos.

PACA. Ahora estamos de priesa;
se hará la prueba otro día.

MARTÍNEZ. Y oy, como me den qualquiera
papel, también podrá hacerse.

GALBÁN. Hará usted, como se atreba, (*Con fisga.*)
el papel del barba.

MARTÍNEZ. ¿ Es largo?

GALBÁN. No señor; no pasa apenas
de seis pliegos.

MARTÍNEZ. Toma; pues
si es sólo esa friolera,
y es bueno el apuntador,
le hago de repente. Venga,
sin embargo; le veremos
ínterin que se comienza.

ROBLES. ¿ Y la tonadilla ?

VIZENTA. Ya
don Ginés con su caterva
se ha ido a disponer.

ROBLES. Yo
voy allá para que vean
que así como deve un hombre
guardarse de concurrencias
arriesgadas, también deve
agregarse quando encuentra
una en que la diversión
no le expone y le aprovecha.

TODOS. ¡La hora, la hora! (*Relox.*)

SIMÓN. Pues

suspéndanse las tareas,
para cumplir la del día,
y ¡ojalá se salga de ella!

TODOS. Como en obsequio de todos
nuestro respeto desea. (*Cae el telón.*)

FIN [1].

1. Siguen las licencias :

En cumplimiento del decreto del Señor Licenciado Don Alonso Camacho, Inquisidor ordinario, Vicario de esta Villa de Madrid i su partido, he registrado la Introdución a la segunda parte de la *Espigadera* con el título de la *Tertulia Discreta*, y no hallo en ella cosa alguna que impida la licencia que para su egecución se solicita.

Así lo siento, salvo meliori, en mi estudio.

Madrid, 3 de Noviembre de 1783.

MATHIAS CESAREO CAÑOS.

Licencia Madrid, Noviembre el 3 de 83.

Nos el Licenciado Don Alonso Arias Lago. Vicario de esta villa de Madrid y su Partido, etc. Por la presente y por lo que a nos toca, damos lizencia para que en los teatros públicos de esta villa se pueda representar la Introduzión antezedente, intitulada *La tertulia discreta*, mediante a que de nuestra orden ha sido bista y reconozida, y no pareze tener cosa que se oponga a nuestra santa fee católica y buenas costumbres. Madrid a tres de Nobiembre de mil setecientcs ochenta y tres.

Por su mandado

Lizenciado ARIAS LAGO. JOSEPH CONDE.

Madrid, 3 de Noviembre de 1783.

Pase al R^mo P. Fr. Angel de Pablo Puerta Palanco y a los Srs. Comisarios para su examen, y evaquado se traiga.

He leído con atención la Introducción a la segunda parte de la *Espigadera*, intitulada *La Tertulia discreta*, y no hallo inconveniente en que se execute. La Victoria de Madrid, a 4 de Nov. de 1783.

Fr. ANGEL DE PABLO PUERTA PALANCO.

Madrid, 4 de Nov. de 1783. — No hallo inconveniente en que se ejecute la Introducción que precede. — QUIJADA.

Madrid, 4 Nov. 5 de 1783. — Puede executarse esta introducción. — HERMOSILLA.

Madrid, 6 de Nov. de 1783. — Apruévase y represéntese. — ARMONA.

LAS AGUAS DE TRILLO

Saynete
para la compañía de Martínez [1].

El teatro representa plaza de lugar con algunas casas, cuias puertas sean practicables, algunos asientos de piedra repartidos, y bocascalles a un lado y otro. La primera casa de la derecha del tablado será la del médico, y la frente de de Paco-Botija. Sale Paco Botija de payo decente con los dos primeros músicos, uno de abate, y otro de frac, ambos de campaña.

GARRIDO. Pues como les digo a ustedes,
ésa de enfrente es mi casa,
y a eso de las diez y media
es la hora que señala
el marqués.

GARCÍA. ¿ Conque no quiere
más instrumentos que flautas

---

1. Reparto :

Paco Botija, posadero. — Miguel Garrido.
Músico. — Manuel García.
Otros dos músicos.
Marqués de la Grilla. — Diego Coronado.
Juliana, hija del médico. — Victoria Ferrer.
Dos abates { Petrola Correa. / Lorenza Correa.
Don Saturnino, médico. — Pedro Ruano.
La Vizcondesa. — Paca Martínez.
Paje.
Doña Marta. — Manuela Montéis.
Doña Gervasia, boticaria. — Petronila Morales.
Oficial. — Romero.
Hijo del marqués. — Tomás Ramos.
Majos y majas.

y dos voces ?

GARRIDO. No señor.

GARCÍA. Alguno es forzoso que haga
el bajo.

GARRIDO. Yo solamente
os digo lo que me encarga,
y como ustedes no falten,
más que traigan lo que traigan.

GARCÍA. Dicen que es loco.

GARRIDO. Más loco
soy yo que le doy posada
todos los años, sabiendo
su genio y extravagancias.

GARCÍA. ¿ Que todos los años viene
a Trillo a tomar las aguas ?

GARRIDO. El viene a restablecerse
de una obstrucción que le mata,
y buelbe más estropeado
de juicio que lo que estaba.
Nuestro médico le cura
por un lado, y las madamas
le ponen malo por otro.
Dios me perdone la mala
intención, pero yo creo
que él se enamora de quantas
ve, y ninguna se enamora
de él.

GARCÍA. ¿ Por qué no las regala?

GARRIDO. Ya lo hace, mas no por ésas.

CORONADO (*Dentro*). ¡Botija!

GARRIDO. ¡Adiós, que me llama!

GARCÍA. ¿ Ése, ése ?

GARRIDO. Sí.

GARCÍA. ¡Qué figura!

GARRIDO. ¡Cuidado!
GARCÍA Y EL OTRO. No haremos falta.
(*Vanse los músicos.*)

Sale el marqués en bata decente, gorro limpio alto, bien calzado con chinelas, bastón, etc., representando un cavallero viejo y flaco, con pretensiones de parecer joven y alegre.

GARRIDO. ¡Tenga usía buenos días!
¿Qué tal?
CORONADO. Por esta mañana
ya he concluído con todas
mis funciones, a Dios gracias.
Me sentó el agua mui bien.
A la hora tomé mi taza
de caldo, hecé un sueñecito.
Ahora he tomado dos magras
de jamón dulce y un par
de huebos frescos con salsa
de tomates. Conque estoy
alegre como una pasqua,
y más agil que un alcor
quando persigue las garzas.
GARRIDO. ¿Y dónde va usía?
CORONADO. A comer
por el lugar.
GARRIDO. ¿Así en bata?
CORONADO. ¿Y por qué no? Aquí se vive
con libertad, y se trata,
en dando un poco de tiempo
a cuidar la quebrantada
salud, lo demás del día
al obsequio de las damas,
al fuego, música y bayles.

¡Oh, qué bien me aconsejaban
los médicos que viniera
a beber aquí las aguas!

GARRIDO. Y este año ay bello concurso
de gente.

CORONADO. Toda adaptada
a mi genio : pronta a todo,
y siempre con buena cara.
Mi amiga la varonesa,
por egemplo, ¡qué gallarda
muger, con sesenta y diez
años!

GARRIDO. ¡Y qué bien que bayla
el bolero!

CORONADO. Y el abate
que por las tardes me gana
el dinero a la flor, ¿ no es
el hombre de más crianza
y más amable del mundo ?·

GARRIDO. Sí señor; ¡y cómo ama
este lugar! Mientras ay
gentes, no le desempara.

CORONADO. Padece mucho de gota.

GARRIDO. Sí, pero con circunstancia
que siempre para jugar
le deja las manos francas.

CORONADO. Y el otro vizconde viejo,
que hace atiborras del agua
a su muger porque engorde
de cadenas, ¿no es alaja ?

GARRIDO. ¡Las ay preciosas!

CORONADO. ¿ Y adónde
dejamos la capitana ?
¡Mujer insigne y qué buena

se ha puesto!
GARRIDO. Tal se regala
ella.
CORONADO. No consiste es eso;
son efectos de las auras
del país. Desde que vine
me siento de cuerpo y alma
todo rejuvenecido.
GARRIDO. En eso mismo pensaba
yo. No ay un joven tan loco
como usía en media España.
CORONADO. Amigo, quando uno aspira
a agradar a una muchacha,
es forzoso hacerse el niño.
GARRIDO. La verdad, ¿ tenéis ojeada
alguna ?
CORONADO. Y la agradaré,
porque en tendiendo la caña
yo [de] pescar, con el cebo
de los regalos se clavan.
GARRIDO. ¿ Quién es ? Porque yo conozco
todas las de la comarca,
y os diré si podrá ser
capaz de la extravagancia...
CORONADO. ¿ De quererme ?
GARRIDO. Sí señor (*Riendo.*)
CORONADO ¡Anda, vete enhoramala,
que eso no te importa a ti!
Lo que importa es que me traigas
la música.
GARRIDO. Está esperando
vuestras órdenes.
CORONADO. ¿Con flautas ?
GARRIDO. Sí señor.

CORONADO. Pues al instante...
mas tráeme, antes que te vayas,
una silla, que no puedo
tenerme sobre las plantas
de los pies.
GARRIDO. Ése es achaque
de la robustez. ¡Niñadas!
¿Quién no vería con dolor
estos viejos? ¡Una pata
en el sepulcro, y con la otra
bailando la zarabanda!... (*Vase.*)
CORONADO. A fee que aquella casita
de mi médico no es mala,
y lo mejor que ella tiene,
¡ay! es aquella ventana
de la amable Julianita,
su hija, que acia esta plaza
cae. Voy a ponerme enfrente
(*Se pasea trémulo.*)
para que luego que salga,
me vea. ¿Viene la silla?
(*Sale Garrido.*)
GARRIDO. Aquí tenéis una blanda
para gozo de las piernas.
Ahora os traeré en volandas
música para el oydo.
CORONADO. Di que vengan pronto. ¡Marcha!
GARRIDO. Ya sabe usía quán pronto
estoy a quanto me manda. (*Vase.*)
CORONADO. ¡Qué contenta se pondrá
quando vea mi Juliana
la música expresamente
hecha para su alabanza
y diversión! ¡Véase aquí

cómo un hombre las atrapa!
A enamorar mozas, nadie
me ha ganado, ni me gana.
¡Qué lástima que envejezca
un hombre que tiene tantas
chucherías de buen mozo
como yo! ¡Malditas patas,
y qué déviles están!
Sentémonos. ¡Ay, Juliana!

Salen Botija, el músico primero con un violín, otros dos con flautas, y dos abaticos, o de manteos (que serán las niñas de Correa) con papeles de música.

GARRIDO. Señor, aquí tenéis ya
los músicos.
GARCÍA. Con el ansia
de que usía quede en todo
servido, y que se complazca.
CORONADO. ¿ Y qué traes ?
GARCÍA. Un quinteto
a dos voces, a dos flautas
y bajo.
CORONADO. ¿ Y estará bueno ?
GARCÍA. Yo traigo esa confianza,
pero tal vez lo que pende
del ageno gusto, engaña.
CORONADO. Bueno estará, si la letra
es como dije, adequada
a aquello... ya uste me entiende.
(*Señala al corazón.*)
GARCÍA. Tiene su alusión.
CORONADO. Mil gracias.
¿ Y supongo havéis dispuesto

el bayle general para
esta noche ?

GARCÍA. Sí señor;
y antes de comer, se ensaya
aquí la música, con
los que entrar quieran en danza,
supuesto ser día feriado.

CORONADO. Buena propina os aguarda.

GARRIDO. ¿ Bayle general ? ¿ Qué bella
estará una contradanza
de rehumatismos y flatos,
con fluxiones y con asmas!

CORONADO. No seas hablador; y ustedes
empiecen.

LOS MÚSICOS. De buena gana.

Durante el dúo se duerme el marqués sin interrumpir

Dúo

(*con acompañamento de flautas y bajos.*)

En vano confía
del agua que pasa,
aquel que se abrasa
del fuego de amor.

VOZ 1ª. tú sola, bien mío,

VOZ 2ª. Tú menos esquiva,

LAS DOS. podrás compasiva
curar mi dolor.

SOLA 1ª. Si de tus umbrales
me aparta tu ceño,
será de mis males
el riesgo maior.

SOLA 2ª. Si en ti no es empeño
que acabe mi vida,

tu rostro alagüeño
será mi doctor.

A DUO. En vano confía
del agua que pasa, etc.

GARRIDO. ¡Vitor! Se han pintado ustedes.
Y al marqués vuestra cantada
le ha hecho tan buen efecto
como la mejor orchata.

GARCÍA. ¿ Nos vamos ?

GARRIDO. Aguárdense
a ver si algo más les manda
luego que despierte.

(*Sale el médico, Ruano.*)

RUANO. ¿ Havrá
manías más endiabladas
que las de estas gentes ? Todo
el día bayles, guitarras,
juego, cenas, merendonas,
y luego a las pobres aguas
que al doctor desacreditan.
¡Como soy que renunciara
la medicina por otro
destino en que trabajara
menos, y ganara más!
¿ Eres tú, media tinaja,
quien trae aquí estos danzantes ?

GARRIDO. Sí, señor.

RUANO. ¿ Y quién los paga ?

GARRIDO. Este cavallero que
sale a dormir a la plaza
en música, para hacer
su corte a cierta muchacha
bonita. ¿ Será la vuestra ?

RUANO. ¿ A quién ? ¿ A mi hija ? Aguarda.

¿ No es el marqués de la Grilla ?

CORONADO. ¡Buena letra y bien cantada!
(*Esperezándose y despierto.*)
¿ Qué es esto ? ¿ Ya se acabó ?

RUANO. ¿ Qué pensáis ? Si tiene gana
usiría de dormir,
¿ por qué no se va a la cama ?

CORONADO. ¿ La cama, don Saturnino ?
Quando algún galán regala
u obsequia con un concierto
a la hermosura que ama,
la regla es estar debajo
u enfrente de sus ventanas.

GARRIDO. Mas no es la regla dormir
el galán mientras que cantan.

RUANO. ¡Está usía como convulso!

CORONADO. Tengo la sangre abrasada,
y oy siento cierta emoción. (*Aprehensivo.*)

RUANO. Pues venga usía a mi casa
a reposar.

CORONADO. Con gran gusto. (*Alegre.*)
Yo tengo razones varias
para creer que allí estaré
mejor.

GARRIDO. Está averiguada (*Aparte.*)
la cosa. ¡La Julianita
es la prenda de su alma!

CORONADO. ¡Adiós, hijos! ¡Grandemente!
Y no se olviden que falta
la segunda parte. Dales
a refrescar del Peralta
que yo bebo a estos señores;
y a estos niños una caja
de dulces.

GARRIDO. Bien.
CORONADO. Y héchalos
después por la puerta falsa.
(*Vase Paco con los músicos.*)
LAS NIÑAS. Damos mil gracias a usía.
LOS 3 MÚSICOS. Damos a usía mil gracias. (*Vanse.*)
RUANO. Usía, señor marqués,
¿ no ve que me desbarata
quanto yo fabrico por
la naturaleza humana,
y que a todos mis enfermos
los destruye, o los atrasa,
darles bayle ? A pique están
la mitad de ellos, si baylan,
de rebentar; y si algunos
de ellos caien, no se levantan.
CORONADO. Jamás hizo mal a nadie
la diversión. Verbigracia,
ved ay nuestra vizcondesa:
¿ quién dirá que tiene asma ?
(*Sale la señora Paca, coqueta, con un page.*)
PACA. Buélbete a casa corriendo
y di a Pepa que me haga,
para empezar a comer,
una famosa ensalada
de pepinos y pimientos.
PAJE. ¡Y si con ella te atascaras![1] (*Vase el page.*)
PACA. ¡Ay, marqués mío!
LOS DOS. ¡Señora!
PACA. Dotor, oy estoy mui mala. (*Vivo.*)
¡Yo tengo aprehensión de que
me son mortales las aguas

1. MS : *atascaras* escrito encima de *rebentaras* que está tachado.

de Trillo, y han de enterrarme
aquí!

RUANO. Fuí esta mañana
a ver a usía a las ocho,
y no quise déspertarla.

PACA. A las siete me acosté,
porque estubo interesada
de tal modo la partida,
que creo que no se acaba
en dos días, si a las seis
de ella no me retirara
yo, por observar la dieta
y el régimen que me encarga
usted.

RUANO. ¡Y toda la noche
jugando! ¡Voto a Juan Rana!
¿Quándo han de tener usías
juicio? ¡Quanto más alagan
ciertas diversiones, traen
consequencias más amargas!

PACA. Nada me hace más provecho,
marqués, aunque me regaña
el doctor. ¿Y mi primita?

RUANO. También a las nuebe dadas
dormía.

PACA. ¡No ha de dormir,
si anoche metida en zambra
en la cena se bebió
dos botellas de Canarias,
y tres frasquitos de flor
de anís!

CORONADO. ¡Qué bella tipsana!
¡Si lo que padece es flatos!

PACA. No señor, son almorranas.

CORONADO. ¡Fuego!
PACA. Pero a buena cuenta,
marqués, según mis criadas
han dicho, nos dais un bayle
esta noche.
CORONADO. Una humorada,
sí señora.
PACA. No es difícil
el adivinar la causa.
Usted está enamorado,
picarillo, ¿ he ?
(*Dándole con el abanico en el brazo.*)
CORONADO. Madama,
ya se sabe que usté y yo
no tenemos otra falta.
RUANO. Ya os he dicho que sin dieta
y una conducta arreglada,
todo remedio es ocioso,
e inútil beber el agua.
PACA. A propósito de dieta,
¡qué famosa cuchipanda,
qué cena nos da esta noche
mi tía la capitana!
¿ Os ha convidado ?
CORONADO. Sí,
desde antes que lo pensara.
PACA. Mi tía tiene explendor,
¿ no es verdad, marqués ?
CORONADO. Y gracia.
PACA. Pero esta noche sin duda
rebienta doña Susana
en el ambigú. ¡Qué bruta (*Riendo.*)
es y qué desarreglada
en comer! Don Saturnino,

yo creo que estoy más mala (*Triste.*)
que vine. He dormido mal,
y me siento mui pesada.

CORONADO. Baylar esta noche mucho,
y quedaréis ágil.

RUANO. Para
hablar de males, mejor
estaremos en mi casa.

CORONADO. Entremos. (*Alegre.*)

PACA. Dadme la mano,
marqués. (*Desmayada.*)

CORONADO. De mui buena gana;
y vuestro favor imploro (*Trémulo.*)
para cosas de importancia. (*Aparte.*)

PACA. ¡Vamos!

RUANO. ¡Bello baylarín
para cansar a las payas!

Vanse, y sale doña Marta de camino, con un mozo que trae a cuestas una maleta, y Paco Botija delante.

MANUELA. ¡Amigo, Paco Botija!

GARRIDO. Ya decían que tardaba
usté este año, pero yo
quatro reales apostara
a que no.

MANUELA. Lleva esa ropa (*Al mozo.*)
casa de la boticaria
viuda, y dila que he llegado. (*Vase el mozo.*)

GARRIDO. Yo creo que son las aguas
lo menos que a usted la trae
aquí.

MANUELA. Estoy acostumbrada.

GARRIDO. Pero aquel abceso enorme

que tenía usté en el anca
izquierda, ¿ se le curó ?

MANUELA. No digas a nadie nada,
pero ya me siento buena.

GARRIDO. Ya sé que usted viene a caza
de cortejos o maridos
a los baños; pero mala
cosecha ay este año, aunque
vuestra patrona Gervasia
os ayudará.

MANUELA. Ya viene.

GARRIDO. Pues mientras ustedes hablan,
voy a esperar a un amigo,
y a decirle que anda a caza (*Aparte.*)
su padre de la doctora. (*Vase.*)

Sale la Señora Morales.

MORALES. ¡Mi señora, doña Marta!

MANUELA. ¡Mi Gervasia! ¡Qué majota!

MORALES. También usted, a Dios gracias,
lo viene. ¿ Y cómo tan tarde
y tan sola ? Disteis carta
de pago al mayorazguito
que cogimos en la trampa
el año anterior ?

MANUELA. ¡Qué duro
de pelar y qué machaca!
¿Creerías que me costó
diez meses de toleranzia
ganarle cinco mil pesos
en dinero, y en alajas
poco más de siete mil ?

MORALES. ¡No se perdió la jornada!

MANUELA. La de ahora tres años sí
que fué buena.
MORALES. ¿ El de la Havana ?
MANUELA. Tonto, enamorado, y mucho
dinero.
MORALES. Ya de esas gangas
se hallan pocas.
MANUELA. ¿ Y este año ?
MORALES. Un marqués ay en campaña.
MANUELA. ¿ Es el de la Grilla ? ¡Puf,
si yo le hubiera hecho cara,
sin salir de aquí, conmigo
ahora dos años se casa!
MORALES. Ay otro indiano mui ruin,
pero jugador de taba,
de paxas, flor... de estos juegos
en que brebe se despacha.
MANUELA. Eso no es malo.
MORALES. Y ay otro,
que me parece gran maula.
Ay viene.
MANUELA. Ya sé quién es.
Para qualquier entruchada
famoso.
MORALES. ¿ Es un capitán ?
MANUELA. Sí, como yo generala.
MORALES. ¡Y cogea!
MANUELA. Es que le echaron
a volar por la ventana
desde un quarto principal.
MORALES. Según eso es buena alaja.
MANUELA. ¿ No te acuerdas del famoso
abate que estubo marras
malo de una hipocondría

aquí ?

MORALES. ¿ Es aquel de la panza
tan gorda y sobresaliente
como la media naranja
de San Isidro en Madrid ?

MANUELA. El mismo.

MORALES. ¿ Aquel que jugaba
con los cortejos de usted
y con quien tiene en las trampas
de amor y juego años ha
compañía declarada ?

MANUELA. Sí.

MORALES. Pues como está tan flaco,
y ha dejado la casaca
de abate por la de tropa,
que es más expuesta y más cara...

MANUELA. Los hombres hábiles deven
saber de todo.

Sale Romero de oficial cojo.

ROMERO. ¡Madama,
bien venida! ¿ Todavía
soys a Trillo aficionada ?

MANUELA. ¿ Qué transformación es ésta,
de negro en blanco ?

ROMERO. Una basca
de honor, que era natural
me agitase al ver la patria
en guerra viva.

MANUELA. ¿ Y fué golpe
u balazo el de la pata ?

ROMERO. Resultas de que se empeña
en una eminencia...

MANUELA. Como
a dos altos, vervigracia.
ROMERO. Sí, sosteniendo el peligro
quando di en una emboscada...
MANUELA. ¿ De lacayos de una cierta
señora que os acechaban ?
ROMERO. No; de ingleses. ¿ Si esto fué
en Gibraltar!
MANUELA. Yo jurara
que en Madrid, y eran resultas
y una aventura pasada
en cierta casa de forma,
adonde fuisteis por lana,
y después de trasquilado,
salisteis por la ventana.
ROMERO. ¡Ola! con usted parece
que no ay amistad que valga. (*Con sorna.*)
¡Pues cuidado, que yo tengo
desquite!
MANUELA. Doña Gervasia
es discreta y puede hacerse
de ella qualquier confianza.
ROMERO. Pues de ese modo no importa
decirle que vuestra hermana
vende buñuelos en la
plazuela de la Cebada.
MANUELA. ¡Qué bufón sois, capitán! (*Disimulando.*)
ROMERO. ¿ No os ha contado, madama,
algo del tuerto ? (*A la Morales.*)
MORALES. ¿ Qué tuerto ?
ROMERO. De su padre que Dios haya.
¡Cuerdas para ahorcar mejores
no se hacían en España!
¡Gran fabricante!

MANUELA. ¿ Esa suia
la que llevó usté en Granada
al pesquezo quando hizo
aquella pública entrada ?
ROMERO. ¡Qué chancera soys! Lo propio
que vuestra prima la Pacha.
Todo San Fernando viene
divertido con sus gracias.
MANUELA. ¿ Qué apostáis a que me enfado ?
ROMERO. No os enfadéis. ¡La Gervasia
es discreta y puede hacerse
de ella qualquier confianza!
MORALES. Dejemos eso, y suplidle (*A Manuela.*)
el uniforme y la pata
coja a trueque de que él deje
vuestra familia empezada.

Sale la señora Victoria de casi maja, y mui afligida, y Garrido.

VICTORIA. ¿ Adónde me esconderé ?
GARRIDO. ¡No temáis, doña Juliana,
que aquí estoy yo!
MORALES. ¿ Pues qué es esto ?
VICTORIA. ¡Ay, señora Boticaria!
MANUELA. ¿ Qué pesar es ése ? Apuesto
que es el amor la causa.
VICTORIA. Algo ay de eso; pero no es
amor el que la amenaza.
MORALES. ¿ Pues quién ?
VICTORIA. Mi padre. ¡Ay de mí!
Que ahora de obligarme acaba
a que firme en un papel
donde han hecho la contrata
su merced y ese marqués

que éste tiene deposada
de matrimonio conmigo.

GARRIDO. Escuchadme dos palabras
y no lloréis.

VICTORIA. ¡Yo me muero! (*Sollozando.*)

GARRIDO. ¡Dale bola!

VICTORIA. ¡Si huviese quien avisara...
(*Ansiosa.*)
a su hijo!

GARRIDO. Ya está en Trillo,
que sabiendo lo que gasta
su padre aquí en tonterías,
y que todo lo empeñaba
allá, acaba de llegar.

VICTORIA. ¿Y dónde está? (*Riyendo y saltando.*)

GARRIDO. En la posada.

MORALES. Y su hijo, ¿quién es?

VICTORIA. ¿Te acuerdas
de aquel mocito que pasa
por aquí todos los meses
a una comisión?

MORALES. ¿El que habla
con usted algunas tardes
en casa de la beata?

VICTORIA. Y por las noches también,
porque estoy con él casada
de secreto.

MORALES. ¿Desde quándo?

ROMERO. ¡Esta aventura es galana! (*A Manuela.*)

VICTORIA. Desde que el año pasado
vino aquí a tomar las aguas
con su padre.

GARRIDO. ¡Ay, que ya salen!
Ésa es historia mui larga.

MANUELA. Pues, querida, usted no tema,
que todas a la demanda
saldremos.
ROMERO. ¡Y cuente usted
con mi astucia y con mi espada!
GARRIDO. Yo le voy a prevenir
de todo.

Sale el marqués.

LOS TRES. ¡Botija, aguarda,
espera!
GARRIDO. ¿Qué manda usted? (*Se detiene.*)
RUANO. ¿A qué te sales de casa
de esa manera?
GARRIDO. A decirnos
que está ya capitulada
con el señor marqués.
TODOS. ¡Viva!
CORONADO. La primera circunstancia
de la capitulación
fué el hacerse reservada
la boda.
MORALES ¿Porque vuestro hijo
no viniera y la estorbara?
CORONADO. Se guardaría mui bien.
Para evitar quejas varias
que tube el año pasado
de partes interesadas,
le he prohibido venir.
RUANO. Y yo soy una de tantas,
que también a mi chiquilla,
si ella fuera otra, la daba
un chasco.

GARRIDO. Seguro está,
que bien sabe como ata
su dedo la señorita.
RUANO. La tengo yo bien criada.
CORONADO. ¡Como no fuera habladora!
PACA. ¿ Qué queréis ? Regozijada
de verse novia y marquesa,
no le cabía en el alma
el gozo, y a derramarle
salió por toda la plaza.
TODOS. ¡Sea mil veces enbuenhora!
CORONADO. Pues ya para lo que falta,
sépalo todo el lugar,
sirviéndole de proclama
aquel bayle prevenido.
¡Amigo Botija, marcha
y busca al músico en gefe,
dile que su gente traiga;
y tú con una corneta,
un clarín, o lo que aya,
comboca todas las gentes
del mundo, buenas y malas!
GARRIDO. ¿ Y a los purgados también ?
CORONADO. También.
RUANO. Ésos sólo baylan
seguidillas.
CORONADO. En mi boda
deve haver con abundancia
de todo, y oy mismo, padre, (*Al médico.*)
porque si aguardo a mañana,
el diablo anda listo y puede
suceder una desgracia.
GARRIDO. No la tema usía. La cosa
está bien premeditada,

y no havrá novedad. Voy
a servir a usía en volandas.

CORONADO. ¡Brebe! No te me retires,
marquesita.

MANUELA. Está ocupada
aquí con nosotras.

CORONADO. Pues
procurad desocuparla,
que no gusto de que usen [1]
ustedes mis alajas.

VICTORIA. ¿ Vuestra ?

MANUELA. ¡Y ha dicho mui bien,
pues os toca de su casa
la mejor parte, y después
el todo!

CORONADO. Menos la tasa,
que tengo un hijo.

RUANO. No importa;
el muchacho tendrá tanta
bondad, que quanto le toque
lo cederá a la madrastra.

Sale García de majo.

GARCÍA. Señor marqués, quando usía
guste, ya está la humorada
pronta.

CORONADO. ¿ Y por qué mudáis traje ?
Yo quiero alguna cosaza
magnífica y seria.

GARCÍA. Broma.
¿ Y quién la desempeñara

1. MS : *usen ustedes* escrito encima de *nadie se sirva de* (tachado).

en Trillo ? ¡Cascabel gordo,
que es lo que alegra las almas!

PACA. ¡Qué ordinarios! Las personas
de pundonor sólo baylan
contradanzas y minuetes.

GARCÍA. Pondré yo una contradanza
de siguidillas boleras
que todo el mundo se cayga
muerto.

RUANO. Pues vete a ponerla
a despoblado y baylarla.

GARCÍA. ¡De gusto, digo!

ROMERO. ¿ Y con quién
la pondrás ?

GARCÍA. Ya está ensayada
con unos amigos majos
y sus respetivas majas,
que han venido a carenarse
a Trillo de las pasadas
averías en los choques
con las olas cortesanas.

MANUELA ¿ Dónde están esas señoras ?

GARCÍA. A la vuelta, camaradas.
¡Ele! *Dentro.*

GARCÍA. ¡Salga todo el mundo
seguido de las guitarras,
las vandurrias, castañuelas,
y demás tren de campañia!

Salen los majos y majas, cantando alguna seguidilla

MAJOS. ¡La paz de Dios nos asista!

PACA. ¡Él guarde la gente honrada!

CORONADO. ¡A fee que para un lugar
es la asamblea bizarra!
GARRIDO. Y más quando vuestro hijo
ha venido a autorizarla.
CORONADO. ¿ Cómo, mi hijo ? ¿ Dónde está ?
TOMÁS. ¡Obediente a vuestras plantas!
CORONADO. ¿ No mandé que no vinieras ?
GARRIDO. Eso fué a tomar las aguas;
pero como usted después
me mandó que convidara
a todo el mundo a baylar,
también entró en cuenta.
CORONADO. ¡Calla,
pícaro! ¿ Y tú, a qué veniste ?
MANUELA. Ha oydo que usted se casa,
y viene a la boda.
PACA. Vamos,
que por su buena crianza
y respeto el señorito
no se opondrá a quanto haga
su padre.
CORONADO. ¡Y él que se oponga!
PACA. Y más quando por madrastra
le da esta linda doncella.
GARRIDO. Y de costumbres y cara
tan perfecta, que no tiene
más que quatro o cinco faltas.
TOMÁS. ¿ Como mi madre ha de ser
la que desde por la Pascua
de Navidad es mi esposa ?
CORONADO Y RUANO. ¿ Su esposa ?
GARRIDO. ¡Chis, no den tantas
voces, que éste es un secreto

que solamente le alcanzan
todo el lugar por malicia,
y cinco o seis buenas almas
que sirvieron de testigos!

RUANO. Yo según esta contrata,
se la di al padre, y ella
la firmó.

VICTORIA. Porque se llama
mi esposo como mi suegro.

CORONADO. Pues yo no quiero que valga.

RUANO. ¡Veremos! Cavallerito,
dígame usted, ¿ es su gracia
don Jorge Pedro Ximénez
Valdepeñas y Peralta ?

GARRIDO. ¡Qué tres familias!

ROMERO. ¡Quién de ella
tubiera treinta tinajas!

TOMÁS. Sí, señor. ¡A mí me sale
mucho mejor que pensaba
la cuenta; y Jorge por Jorge...
te alabo el gusto muchacha!
¡Que empieze el bayle!

CORONADO. ¡De sierpes,
de dragones y fantasmas
que acaban con ellos! ¡Todo
el buen provecho que el agua
de Trillo me hizo este año,
se lo ha llevado la trampa!

RUANO. ¡Paciencia, señor marqués!
Vaya usía a la cama,
que yo le iré a visitar.
Y mientras que se descalza,
piense que si su conducta
fuere dócil y arreglada,

tubiera menos achaques,
su hijo no se casara
de secreto; y estas mozas
que me trae alborotadas
tubieran juicio y salud.

CORONADO. ¡Quiero morirme de rabia! (*Vase.*)

PACA. ¡Ella se le pasará!

TOMÁS. Pero es justo que yo vaya
a templarle.

PACA. Por mi cuenta
tomo yo la cuchillada
de hacer las paces. Demás
que en oyendo las guitarras,
la cólera se acabó
y salió a entrar en la danza.

RUANO. Pues por si se verifica,
en todo caso empezarla.

GARCÍA. Si ustedes no se divierten,
disimulemos las faltas.

GARRIDO y TODOS. Sí haremos, porque las nuestras
sean también perdonadas.

Con seguidillas boleras a 8 substituyendo todas las gentes de la compañía hasta caer el telón, se da fin. La idea de los finales de cada seguidilla se explicará al ensayo.

LAS PROVINCIAS ESPAÑOLAS UNIDAS POR EL PLACER[1]

Fin de fiesta,

con que Madrid celebró la entrada del señor don Carlos quarto en la corte con su esposa, la señora doña Luisa de Borbón y la jura del príncipe, don Fernando.

El teatro represanta parte de Madrid mirando desde más arriba del Hospital en la calle de Atocha, mirando las calles de árboles que dirigen a este santuario, con vista del altillo y hermita de San Blas, fuente de la Sirena, puerta del Jardín Botánico.

Salen las señoras María Ribera, Teresa Rodrigo y Joaquina Arteaga, la primera con una vandera en que habrá una cifra de C *y* L, *y, de letras grandes de oro o plata,* Vivan los Reyes Nuestros Señores; *las otras con panderos; y*

---

1. Reparto :

Manchegas
- *Prisca.* — María Ribera.
- *Pepa.* — Joaquina Arteaga.
- *Marica.* — Teresa Rodrigo.

Cosme, majo. — Alfonso Navarro.
Damián, majo. — González.

Manchegos
- Garrido.
- José Ordóñez.

Dos sexmeros de Salamanca.
Dos montañeses de León.
Ignacia, vizcaína. — María Montéis.
Dominga, gallega. — Polonia Rochel.
Santiago, gallego.
Froylana, gallega. — Rosa García.
Pelayo, asturiano. — Antolín.
Murcianos.
Fulgencio, jefe de los murcianos. — Mariano Querol.
Valencianos.
Aragonés. — Martínez.
Juan, andaluz. — Romero.
Pedro, andaluz. — Rafael Ramos.
Choriceros. — Vicente Ramos y otro.

Navarro y González y otros, de majos, con alguna guitarra, tiple, etc. Ordóñez, con la bandurria, dando buelta al tablado con la siguidilla primera, que será al aire manchego; y los trajes de majos de las damas y hombres no se parezcan en nada a los de Andalucía.

CORO. *Siguidillas manchegas.*

No ay persona en el mundo
que sepa querer
como el Rey a la Reyna
y la Reyna al Rey.
Bendígalos Dios
y vivan muchos años
con igual amor.

MARICA. ¡Vivan, y reynen por tantos
años como yo deseo!

PEPA. ¿Si lo desearás tú más
que yo? ¡Ni con quinto y tercio!

MARICA. Eso de tercios y quintos
es de lo que yo no entiendo,
Marica; pero en hablando,
supongamos, a un sujeto
como el Rey, le daré el alma.

PEPA. Y yo hecharía mi cuerpo
a las llamas, a la mar,
si le viera en un aprieto,
por sacarle. Y si tubiera
falta de hombres de provecho
su Real Magestad, en presillo
embiaría a mi cortejo.

MARICA. ¡Anda fuera!

PEPA. ¡Vete tú!

MARICA. ¡Pues calla, Pepa!

PEPA. No quiero.
MARICA. ¿ Hemos de dar que decir ?
PEPA. No es así lo que yo pienso.
MARICA. ¿ Pues qué ?
PEPA. En dar a un cerujano,
porque te cure, diez pesos.
MARICA. ¿ Tú ? (*Se van a embestir en medio.*)
PEPA. ¡ Yo!
PRISCA. Callen noramala,
las monas; ¿ qué atrebimiento
es éste ?
MARICA. Sobre quién quiere
más a los Reyes me atrebo
con todo Madrid.
PEPA. ¡ Y yo
con todito el mundo entero!
COSME. ¡ Qué guapas son!
DAMIÁN ¡ Pues si se hechan
a morder, no hay par de perros
que afiancen como ellas
la presa en el matadero!
PRISCA. ¡Calla, Damián; calla, Cosme,
que aora estoy yo por en medio,
y me harán merced, digamos,
de no perderme el respeto!
MARICA. ¿ No tengo yo razón ?
PRISCA. No.
PEPA. ¿ Conque yo la tendré ?
PRISCA. Menos.
PEPA. ¿ Conque no es razón querer
(que) a reyes como los nuestros ?
PRISCA. Eso sí; pero no lo es
la alabancia de un afeto
que es obligación dos veces

por amor y por tan güenos.
Aquí estoy yo que daría
cinquenta vidas por ellos,
que puede ser que no haiga
otras tantas en el pueblo.
Pero¿ y qué digo ? En amarlos
¿ hago más de lo que debo ?
Ni tomarlo en boca, ni
unos nombres tan supremos
son miel con que se relamen
unos labios tan groseros,
sino de paso en los vivas
que el amor echa del pecho.
Creo que me explico. Vamos
a vailar a lo manchego,
que es a lo que aquí venimos,
antes que otros forasteros,
o naturales, nos vengan
a disputar el terreno.

MARICA No sé qué tiene esta Prisca,
que en hablando no hay remedio :
a todos hace callar.

PRISCA. ¡Caval, a quedarse muertos!

MARICA. ¿ Somos amigas ?

PEPA. Por bien
me llevarán a mí al cielo.

MARICA. En siendo por bien, a mí
más abajo.

PEPA. Ya te entiendo.

PRISCA. ¡La música allí delante
del Hospital! ¡Aquí en medio
vosotros quatro! Ésta es
la ocasión de hechar el resto.

Aquí, colocados como dicen los versos, se cantarán y vailarán siguidillas manchegas; y acabadas, sale Garrido, de majo igualmente.

GARRIDO. ¿ Ha pasado por aquí
un loco ?
PRISCA. Más de quinientos
habrán pasado. ¿ Qué señas
tenía ?
GARRIDO. Gordo de cuerpo
y vajo, así como yo,
mui encintado el sombrero,
y que llevaba en la mano
un palo, ni más ni menos
que ése, y con otras tantas
carátulas.
DAMIÁN Sí, por cierto.
COSME. ¿ Si será aquel que corría
toda la Mancha, diciendo
que era el placer español,
y que iba por todo el reyno
convidando a las provincias
para venir a este puesto
a vailar ?
GARRIDO. Sin duda es él.
PRISCA. Pues a fe que a los manchegos
no les quitarán la gloria
de haber sido los primeros
que han vailado en la función.
DAMIÁN. Y cuenta que lo hemos hecho
mejor que todos.
PRISCA. ¡Adonde
no ay otros, siempre es lo mesmo!

GARRIDO. Pues sin duda que era él.
Yo estaba en la calle, oyendo
cantar de las fiestas reales
una xácara a los ciegos,
y sintiendo darme un golpe
(todavía me está doliendo)
bolví la caveza y vi
mi estatua que con mil gestos
graciosos me dijo : « Toma
este grupo placentero
de caras y casabeles,
y de mi parte corriendo
vete junto al Hospital,
que allí has de ser bastonero
de una función que celebran
en un gran salón sin techo,
ni alfombra, donde tampoco
habrá cena ni refresco,
los diputados menores
de las provincias del reyno,
convidados sin esquela
ni recado, por sí mesmos.
Corre y adiós, que aún me quedan
por citar algunos de ellos.
Y siendo de toda España
oy mi semblante risueño
tan bien admitido, es justo
gozen todos del festejo.
Dijo y voló.
PRISCA. ¿ Parecido
a ti, volar ? No lo creo.
GARRIDO. Pues se desapareció.
PRISCA. ¡Eso pase!
GARRIDO. Con efecto,

desde entonces sentí un gusto
en mi alma, un movimiento
tan veloz en los resortes
de todo mi grabe cuerpo,
que en menos de media ora
me he plantado aquí de un buelo,
desde poco más abajo
de las niñas de Loreto.

PRISCA. Tu seas mui bien venido,
aunque para lo que semos,
tenemos placer de sobra,
y sobra el bastonero.

MARICA. Ya vendrán más.

PEPA. Ya vienen.

GARRIDO. Y según el paso lento,
el aparato y la orquesta,
son los castellanos viejos.

Con la gaita zamorana y sonajas de yerro, salen quatro hombres, dos de sexmeros de Salamanca, y dos según los montañeses de León; y sin hablar palabra, se sientan.

PRISCA. ¡Sean ustedes bien venidos,
señores!

CASTELLANOS. Lo agradecemos.

PEPA. ¿Y han de vailar estos hombres (*A los suios.*)
con nosotras?

GARRIDO. Cavallero, (*Al primero.*)
si usted gusta de salir
luego a vailar...

CASTELLANO 1º. Lo agradezco.

GARRIDO. Pues salió pronto.

1º. No sé.

GARRIDO. ¡Salga otro!

CASTELLANOS. No sabemos.
PRISCA. ¿ Pues qué saven ?
1º. Hacer burla
de los castellanos nuebos,
que saben bailar y no
saben cosa de provecho.
GARRIDO. ¿ Y han venido ustedes sólo
para estarse aquí tan serios ?
1º. ¡Ya me reiré, ya!
GARRIDO. Y ustedes
se reirán ?
CASTELLANOS. Ya nos reiremos.
GARRIDO. ¡Bien está!
1º. ¡Toca la gaita,
y diviértenos, Anselmo! (*Suena y la deja.*)
PRISCA. ¡No la toque, que otra cosa
suena mejor, y no lejos!

Salen Ignacia de vizcaína, y otras dos o tres parejas en igual traje mui alegres, al ayre del tambor grande y flautillas.

IGNACIA. Madrid, placeres vizcayas
enorabuenas queremos
darte, porque reyes entras
y principes juras bellos
de don Fernandos Asturias
años que vibas eternos.
Parece que carricadanzos
bailen a sus nietos, nietos
de vizcayons, amén
por los siglos venideros.
PEPA. Oyes, ¿ qué enguage es éste,
Marica, que no le entiendo ?
MARICA. Yo tampoco.

PRISCA. Basta que
se entiendan ellos con ellos.
GARRIDO. Si usted gusta de vailar...
IGNACIA. Ignacias no bailamos. Estos
tambores con flautas bailan
unos de los bailes nuestros
domingos de guardar fiestas,
y otras quando casamientos
ay de mugeres con hombres.
PRISCA. ¡No, que serán con camellos!
GARRIDO. Quando gusten.
IGNACIA. ¡Chicos, vaya,
toca la música recio! (*Preludio.*)

Aquí bailan su baile, y quando parezca le interrumpe la gaita gallega, con su tamboril; y luego sale Dominga, Santiago y Froylana, de gallegos; y Pelayo, asturiano, hombre serio.

IGNACIA. Gaitas, ¿ por qué diablos gaitas
aora vienes gallegos
a enfadar a vizcaynos ?
DOMINGA. ¡Cese la música! Besu
a terra que pisa o Reye
e la Reyna, que pur ciertu
es tan guapa rosa comu
o Reye, según dijerun
pur allá. Besa, Fruilana,
y tu rapaz fai llu mesmu,
que nu es Madrid donde salen
a puntillones los pesus
gordus.
SANTIAGO. Voy a descalzarme,
que traigo zapatus nuebus.
y por sacar pesus gordus,
¡pardiez! non quieru romperlus,

que costárunme onze reales
tres añus ha en Ribadeu.

DOMINGA. ¡Ellos saldrán pocu a pocu,
hombre; no has de ser jumentu!

SANTIAGO. Señora Dominga, yu
ya di cozes por el suelo,
pero hasta de hora malditu
el real de prata que veyu.

DOMINGA. ¡Ellus salirán! Agora
nu venimus aquí a esu,
sinon a folgar.

IGNACIA. ¡Mugeres,
al punto quita de puestos,
que bailando está vizcaínas!

DOMINGA. ¡Hable despaciu y más quedu!

IGNACIA. ¿Quién para mandar es ella
a vizcaínos todos estos,
y a doña Ignacia de Urrue
y Tirrigaigorri?

DOMINGA. ¡Quedu,
que Dominga Sancha Pórez
jamás a perdidu preito
a puñadas!

IGNACIA. ¿A mí puños,
muger puercas?

DOMINGA. ¿Quiere verlo,
la fuchiqueira?

IGNACIA. ¿Fuchiqué?
¡Así tabazos gallegos
toman y comen bercinas
con unto, que están hambrientos!

DOMINGA. Vosotras coméis manzanas,
comu en Galicia llus puercus.

IGNACIA. ¿Porquerías descendientes

de árbol nobles, tan viejos
de Garnica ?

DOMINGA. Y ese árbul
¿ qué fruita lleva, camuesus
o peras del buen cristiano ?

IGNACIA. Garrotes lleva mui tiesos
para tú y otras.

DOMINGA. Lla torre
de Urcules que allá tenemos
en la Curuña también es
un magacen estupendu
de cantus para deixar
toda Vizcaya sin sesus.

IGNACIA. ¿ Tú a Vizcaias ?

DOMINGA. ¿ Tú a Galicia ?

PELAYO. Asturias, a quien el cielu *(Grave.)*
puso entre las dos, será
razón que se ponga en mediu.
Vizcaya es hombre de bien,
peru Galicia nu es menus,
e si non Asturias, nada
ay mejor en todu el reyno.

TODOS. ¿ Asturias ?

PELAYO. Si non pur ella,
non hubiera juramento
nen príncipe que jurar,
téngale Dios en el cielu.
¿ Don Pelayu ni tampocu
fué quien compusu tudo ellu ?
E si non fuera pur ell,
non viniera del cuncejo
de Llanes yo, más pur ver
a nuestru príncipe nuebu,
que dicen que es guapetún,

que a danzar en sus festejus
la danza prima; y así
paz, y todu el mundo quietu,
o pur vida de Pelayu,
que rabadilla non dexu
a coces sin quebrantar.

IGNACIA. Vizcaínos a modos buenos
ceden.

DOMINGA. Basta que llu diga
mi vezina y companeiru.

PELAYO. Y sobra.

DOMINGA. Pues una vez
que está el negocio compuesto,
¿ quién sale a bailar ?

PELAYO. Que dance
a quien diga el bastoneiru.

GARRIDO. ¿ Sí ? ¡Pues salgan a vailar
la muñeyra los gallegos!

DOMINGA. ¡Vamos Santiago y Froylana!

LOS DOS. ¡Vamus alla!

DOMINGA. Os encomiendu
bailéis con cuenta y razones,
que el casu es casu de empeñu.

SANTIAGO. Toma la gaita e non soples
Turíbillu más que aquellu
precisu, muchu non pocu,
non más forte nen más quedu.

Al aire de la gaita gallega y su tamboril, bailan la muñeira Froilana y Santiago, y sin más versos hacen su entrada los murcianos, cuio gefe es Querol, con la bulla de guitarras, tiple, bandurrias, etc.

Seguidillas.

En la huerta de Murcia

todas las mozas
porque a Madrid no vienen
están rabiosas.
Y es que desean
cantarles a los Reyes
mil cantinelas.

FULGENCIO. ¡Guarde Dios la gente honrrada
y dispuesta, cavalleros!

GARRIDO. Bastante han tardado ustedes,
que Murcia no está mui lejos.

FULGENCIO. Si le parecerá a usted
que se estaba allá durmiendo
la gente quando pasó
el placer por nuestros pueblos,
avisando a esta función,
ya, con solamente el tiro,
cada murciano, según
sus posibles, había hecho
lo imposible, y todos juntos,
lo que es notorio.

GARRIDO. Lo creo
mui bien.

MURZIANA 1ª. Y que no lo crea
¿qué se te da a ti, Fulgencio
Sepamos a qué venimos
y no se malgaste el tiempo.

GARRIDO. Ustedes vienen aquí
a vailar, a cantar versos
en elogio de los Reyes,
y a contribuir al zelo
con que todos sus vasallos
acreditan el contento
al mirarlos ya en su trono,
y jurado al heredero.

MURCIANA 2ª. ¿ Y qué havemos de bailar ?
GARRIDO. Si era murciano el bolero,
¿ qué bailarán sus paisanos ?
MURCIANA 2ª. Eso se cae de su peso :
boleras.
GARRIDO. ¡ Pues dale bola
y pásmese el universo!
MURCIANA 1ª. ¿ Ha de ser ?
FULGENCIO. ¿ Pues no ha de ser ?
Canta, y muchachos, ¡a ello!

Aquí se bailarán las siguidillas boleras, y concluídas, después de los versos que siguen, suena la dulzaína y otro tamboril, y salen danzando cómicos o comparsas de valencianos, encintados, y detrás, el aragonés que representa la corona de Aragón mui serio ; hombres y mugeres para la danza.

FULGENCIO. ¡Esto se llama bailar
seguidillas !
PRISCA. Ya lo veo,
y ya oigo que así se llaman;
pero es mentira.
MURCIANA 1ª. ¿ Pues no son
siguidillas ?
PRISCA. Ni por pienso.
El origen de ese baile,
con perdón de usted, es manchego,
y aora es como el español
que se va a París, y luego
viene tan de otra manera
que nadie le conocemos.
MURCIANA 1ª. ¿ Y qué, es más habilidad
mezerse al son de un pandero,
con la boquita fruncida,

con los codos comprimiendo
los hijares, y subir
y bajar con todo el cuerpo
a pies juntillos lo propio
que una mano de mortero
para respingar ?

MURCIANA 2ª. Éste es
baile de cuenta a lo menos,
y que tiene mucha sal.

PRISCA. Éste otro tiene pimiento
y azafrán, y sobre todo...

FULGENCIO. Y sobre todo silencio, (*Preludio de duzaina*)
que a cada uno le gusta
lo que le gusta. Escuchemos.

Aora la salida de los valencianos.

ARAGONÉS. ¡Basta por aora!

GARRIDO. ¡Dejad
que prosigan, que iba bueno!

ARAGONÉS. Son valencianos, y como
Dios los hizo tan ligeros,
temo se los lleve el aire
y nos hará falta luego.

GARRIDO. ¿ Y usted no lo es ?

ARAGONÉS. No señor,
y sí señor.

GARRIDO. ¿ Cómo es eso ?

ARAGONÉS. Me explicaré.

GARRIDO. Pues sea brebe.

ARAGONÉS. Como yo aquí represento
la corona de Aragón
entera.

FULGENCIO. ¿ Y quedan mui lejos

catalanes, mallorquines,
mahoneses, ibizeños
y los demás ?

ARAGONÉS. Poco a poco,
que yo soy un poco lerdo,
pero a bonar con qualquiera
otro apostaré diez sueldos.
Los catalanes pensaron
que cultivar su terreno
y adelantar más las artes
sería al Rey más obsequio
que seguir la general
voz del placer. Los isleños
con empavesar sus laudes
y emborracharse creieron
que cumplían sin atraso
alguno de su comercio.
Los de mi tierra, no obstante,
pensaron con el acuerdo
de los dichos, que era fuerza
venir en lances como éstos,
uno en el nombre de todos
a conducir un festejo
peculiar de la corona;
y altercando sobre el hecho
dos estudiantes de Huesca
que había en la junta, dijeron
entonces: « Quanto aquí se haga
ha de ser pesado y serio. »
Ay están los valencianos,
que en tratándose de empeño
por sus santos y sus Reyes,
se enagenan de sus mesmos
por lucirlo a costa de

sus piernas y su dinero.
Propúsoseles la cosa
seriamente, y con efecto
antes de llegar al fin
de la oración se pusieron
en pie y empezó a sonar
el azogal chifloreo
de la dulzaína que a todos
me los puso en movimiento
hasta Madrid. Chics, anem,
vaya de palitroqueo
un rato para que vean
los señores que no miento.

FULGENCIO. Pues que despachen, porque
si no me engaño, ya veo
que se nos van acercando
andaluces y estremeños.

Baylan el palotroqueado ; y después, salen cantando una tirana graciosa, con las guitarras, las señoras, y hombres que quieran, de andaluces, dos de chorizeros. Salen con una copla que concluien, y luego callan.

En la villa de Madrid
dicen que ay mucho que ver,
y que es nada comparado
con el mérito del Rey.
Ay, tira tirana,
ay tirana nueba,
ven de Andalucía
a ver a la Reyna;
¡verás qué agasajo,
verás qué presencía!

Ay, tira tirana,
tirana no seas;
ven de Andalucía
a ver a la Reyna.

JUAN. ¿ Llegamos a tiempo o no ?
Señores, sin cumplimiento
que yegamos tardecico,
porque ay nos entretubieron
en ese cortijo.

PEDRO. ¿ Ez ay
donde tomamos el pienzo ?

JUAN. Sí.

PEDRO. Pues no ze yama azina.

JUAN. ¿ Pues cómo ze yama, Pedro ?

PEDRO. Ze yama casa de campo
en ezta tierra.

JUAN. ¡Malegro
como ay zan! ¡Bendito zea,
quien te jizo tan discreto,
y a mí tan zalvaje!

PEDRO. Amén.

ANDALUZA 1ª. ¡Juan, zi zupieras qué miedo
me da aqueya nubeciya!

JUAN. Bailando ze quita ezo,
muger.

ANDALUZA 1ª. Déjame jadear,
que ahora no traigo hueso
que bien me quiera.

JUAN. ¿Y qué importa,
zi zabes que yo te quiero ?

ANDALUZA 1ª. ¿ De veras ?

GARRIDO. ¡Los andaluces
no mienten!

ANDALUZA 1ª. Ya lo zabemos;

pero por si acazo no era
verdad, quería zaberlo.

Un trueno a lo lejos, y van apareciendo algunas nubes mui ligeras, pocas y despacio.

IGNACIA. ¿ Truenas, gallegas ?
DOMINGA. ¿ You ? Ella
truenará, que yo no trueno.
PRISCA. ¡Qué fuera se nos aguara
la función!
GARRIDO. Algo está el cielo
nublado, y por lo que puede
suceder, aprovechemos
la tarde.
ESTREMEÑO 1º. Si acaso lluebe,
conbidan los estremeños
a su función.
GARRIDO. ¿ Y quál es ?
ESTREMEÑO. Una merienda de buenos
perniles y de chorizos
que prevenida tenemos
en la posada. Y que vivan
los Reyes y su heredero,
que cada uno los celebra
como puede.
FULGENCIO. ¡Bastonero,
que esto se enfría!
GARRIDO. ¡Que bailen
todos y verán qué presto
entran en calor!
ANDALUZA 2ª. ¿ Quién ha
de bailar, haviendo truenos ?
PEDRO. Qualquiera de los presentes,

que como yo estoy jecho
a tormentas en la mar,
eran mi divirtimiento. (*Trueno.*)

TODOS. ¡Otro!

JUAN. ¿Zi irá esto de veras?

FULGENCIO. Pues compadre, si yo veo
bien, usted tiembla.

JUAN. ¿Temblar?
No señor. Me ha dado un genio
Dios, que parece que estoy
temblando, y me estoy riendo.

GARRIDO. Mientras ze acerca la nube,
no ze desperdicie el tiempo.
¿Quién quiere bailar?

PRISCA. No acá,
que se mojan los panderos.

IGNACIA. Tampoco, que si tambores
mojas, encojes pellejos.

ARAGONÉS. Los valencianos tampoco,
porque vienen mui lijeros
de ropa.

DOMINGA. Pus llu que es ropa,
la nuestra es de todus tiempus,
y tantu le da del agua
comu del sol; para lluegu
que lles mujan las orejas,
valen poco los gallegos.

FULGENCIO. Pues vailarán estas chicas.

CASTELLANO 1°. No. Mejor es que cantemos
un coro los castellanos,
para espantar a los truenos.

ANDALUZA 1ª. ¡Qué gente ésta! Repitàmos
la tirana, compañeros,
que si viène la tormenta

encima, entonces juiremos.

GARRIDO. Pues si [h]a de ser, al instante,
que el cielo se va cubriendo
demasiado.

JUAN. Las guitarras
listas, y vaya sin miedo.
Aunque acobarde a los hombres,
tal vez son sombras del cielo;
después con las nuebas luces
suele darle más aliento.
Ay, tirana, tirana, etc.

OTRA.

Mi abuela quando tronaba
se encerraba en la despensa,
y a cada trueno que oía
se soplava una botella.
Ay, tirana, etc.

A las últimas coplas que parezcan, ha de quedar el teatro en la obscuridad, que se gradúe con discreción. Crece la tempestad con ruido de truenos y granizo. La orquesta fuerte acompaña la scena, que aclarando después poco a poco, y disipándose las nubes, descubren después un hermoso arco iris. Se modera la sinfonía, y sobre el arco pasa la ninfa Iris, vestida de colores agradables, y canta.

(*Copla brillante, despacio, sola.*)

IRIS. Albricias os traigo,
felices provincias,
que en este emisferio
sol nuebo anima.
¡Hisperios felices!
¡Albricias, albricias!

(*Representado.*)

Venturosas provincias de la España,
ya la causa cesó de tanto miedo,
y el arco de la paz os asegura
que agradable desde su trono excelso,
oyó el planeta quarto vuestros votos;
que gozaréis sus luces y sus premios
al generoso amor de sus vasallos
y públicos placeres de los pueblos
de su dominación. Así lo anuncio
y tan leales como placenteros,
y así lo agradezco, sacrificando
vuestros bríos por él y vuestro ingenio.

ARAGON. ¡Viva el quarto planeta de la España
protector! y digamos en su obsequio :

(*Coro general fuerte y más vivo.*)

¡Que viva los años
con la amable Luisa
y sus bellos hijos
que se necesitan,
y siempre felices,
que vivan, que vivan!

Pasando con la música la tramoya al Iris antes de ocultarse cae el telón y se va.

FIN.

Madrid, y Septiembre 22 de 1789. *Den la licencia.*

Nos el Doctor don Cayetano de la Peña y Granda, presbítero, inquisidor ordinario y vicario de esta villa de Madrid y su partido, damos licencia para que el fin de fiesta anterior se pueda representar en los teatros públicos de esta corte, mediante haverlo registrado y no oponerse su contenido a nuestra santa

fe y loables costumbres. Madrid, veinte y uno de Septiembre de mil setecientos ochenta y nuebe. Por su mandado. — PEDRO DEL MAZO PONZ.

Madrid, 23 de Septiembre de 1789. *Pase al R. P. Fr. Angel de Pablo Puerta Palanco, y al corrector don Santos Díez González para su examen.* — ARMONA.

He leído con cuidado la pieza antecedente, fin de fiesta, y no hallo inconveniente en que se execute. La Victoria de Madrid, a 24 *de Septiembre de* 1789. — Fr. ANGEL DE PABLO PUERTA PALANCO.

Vista la presente pieza, no hallo reparo en que se represente. Casa de los R. Estudios de Madrid, y Septiembre 26 *de* 1789. — DON SANTOS DIEZ GONZALEZ.

Madrid, 26 *de Septiembre de* 1789. *Apruébase y represéntese.* — ARMONA.

LA FONDA DEL ESCORIAL [1]

Saynete

para representarse en el Coliseo
de dicho Real Sitio
por la compañía del famoso Vallés
a 4 de Noviembre de 1790.

El teatro representa sala de fonda, con algunas puertas que señalan los diferentes quartos de los huéspedes. A una parte estarán don Claudio en bata, y el peluquero peinándole; a la otra, don Jorge, mui petimetre, ya vestido, tomando chocolate; y el abate pasa sin hablar, haciendo cortesías

CLAUDIO. ¡Qué pesado que estás oy! [2]
PELUQUERO. Paciencia, señor don Claudio,
que no son todos los días
iguales al de San Carlos;

---

1. Don Claudio.
Peluquero.
Don Jorge, petimetre.
Abate.
Doña Benigna, petimetra.
Andaluz, tío de Benigna.
Doña Úrsola, viuda.

Patrón.
El Poderoso, El Roño } majos.
Paloma, Rebusca, Picha } majas

2. MS. En otra hoja y distinta letra se lee : « Con estos versos empieza este saynete :

ABATE. ¡Muy buenos días, señores!
¡Patrón, que cierren mi quarto! (*Vase.*)
PELUQUERO. ¡Qué serio se fué el abate!
JORGE. Sin duda irá preocupado.
PELUQUERO. Por las mañanas parece
que está haciendo Kalendarios. »

y me he propuesto que asombren
el Sitio mis parroquianos
oy, y más los forasteros.

DON JORGE. ¿ A qué hora irá usted a palacio ?

CLAUDIO. A qualquiera, que no soy
persona de besamanos,
como usted.

JORGE. Yo iré a las once,
que según la hora que ha dado
Su Majestad, llego a tiempo.

PELUQUERO. Aunque usté llegue a las quatro
de la tarde, no hará falta.

CLAUDIO. ¿ Quieres callar, mentecato ?

PELUQUERO. ¡Pues sí es un fachenda! Apuesto
(*Aparte los dos.*)
que todo aquel aparato
es una pura fanfarria,
y el vestido es alquilado.

CLAUDIO. ¡Calla!

JORGE. ¡Qué mal chocolate!
No es como éste el que yo gasto
en casa.

PELUQUERO. Será ninguno.

CLAUDIO. ¿ Pues qué ha de almorzar ? (*Aparte.*)

PELUQUERO. Un palmo
de tarangana, que llena
la boca, y es más varato[1].

CLAUDIO. Mal estás con él.

PELUQUERO. ¡Pues si
le peinaba por diez quartos
yo como una miñatura;
y porque otro pelagatos,

1. MS tiene tachado : *la barriga por un quarto.*

que fué mi aprehendiz, le peina
por la mitad, me ha dejado!

JORGE. ¿ Qué dice este botarate ?

CLAUDIO. Tonterías.

JORGE. ¡Por lo tanto
le dejé!

PELUQUERO. ¡Por la mitad!

JORGE. Y solía algunos ratos
divertirme.

CLAUDIO. A mí también.

JORGE. Estos son los Kalendarios
de las fondas y posadas.

PELUQUERO. Nosotros todo lo andamos,
todo lo vemos.

JORGE. ¡Y todo
lo decís!

PELUQUERO. No todo : a espacio,
que para los peluqueros
ay sus casos reservados
tal vez, como para los
médicos y cirujanos.

LOS DOS SEÑORES. ¡Qué disparate!

PELUQUERO. Una dama (*Mui formal.*)
que ha salido, supongamos,
de una erisipela, o de otro
achaque, un cortejo calvo,
un novio a quien es preciso
empalmar el pelo vayo
con el tordo, necesitan
oficial de buena mano
y mucho secreto.

CLAUDIO. Tú
tienes razón.

JORGE. ¿ Y has peinado

a la vecina de arriba ?
PELUQUERO. Sí señor, y bien temprano.
JORGE. ¡Braba moza es!
CLAUDIO. Ya sabemos
que lo es. Y me han contado
que es usted su protector.
JORGE. ¡Pobre muchacha! El acaso
de vernos en esta fonda,
y casualidad de hablarnos,
hicieron que casualmente
me contase sus trabajos
y pretensiones. Y yo,
como tengo aquí sobrados
amigos de todas clases,
la he prometido mi amparo
CLAUDIO. Y ella está mui confiada
JORGE. ¡Pobrecilla!
PELUQUERO. ¡Ésa no paso!
¡Pobre! Y cada peinadura
para cofia que la hago,
después de darme mil gracias,
me planta un duro en la mano,
me da de almorzar, y encima
buen chocolate, dos tragos
de Rosolí o Pajanete
seco, y un par de cigarros.
CLAUDIO. ¡Braba parroquiana!
PELUQUERO. De éstas
son por las que suspiramos,
que usías de medio pelo,
después de treinta recados
que embían para ocho veces
que se peinan en el año,
va uno allá, y el tocador

es un espejo quebrado,
puesto en una silla rota.
Se sienta madama. — Paños.
La criada, — No los ay.
— Mientes. ¿ A que yo los hallo ?
— ¿ A que no ? — ¿ Pues dónde están ?
— Señora, desengañados
de que usted no los embía
nunca al río; se mancharon
ellos por sí mismos. Pronto
bolverán, si son honrados.
— No me seas bachillera.
Trae la tohalla de mi amo.
— Aquí está. No diga usted
que está rota. — ¿ De qué lado
la pondré que no me pegue
más roña de la que traigo ?
— ¡ Paciencia, y manos a la obra!
— Avise usté en acabando
de rascarse, señorita.
— No sé qué me pica tanto,
señor maestro. ¿ Será humor ?
— Según está emmarañado
el soto, sin duda es
abundancia de ganado
que no encuentra la salida,
y ay más cabezas que pastos.
— ¡Ojalá no lo crea usted!
En mi vida me he sacado
un piojo. — ¡Bien se conoce,
señora; por eso ay tantos!
— ¡Vamos, peine usted y calle!
¡Muchacha, saca los trastos
y adornos! — Todo está aquí.

— Señor maestro, cuidado,
que es menester que heche usted
oy todo el resto. — ¡Qué malos
alfileres! — Pues no ay otros.
— ¡Ay, ay! — ¡No importa! — ¿ De quándo
acá es usté impertinente ?
— El pelo bien entrapado. —
¿ Con qué manteca ? — ¡Jesús,
qué hablador y qué pelmazo
viene usted! — Ya se peinó.
Ahora entra lo mas agrio.
— Ponga usté gran tururú
de última moda y mui alto,
con pocas cintas y usadas,
unos quantos calandrajos
de gasta, un plumage ruin
de un sombrero, algún ajado
ramillo, y flor de mal gusto,
y otros plumillos de gallo.
Ingéniese usté a que quede
decente y nada profano,
para que salgan del día.
¿ Y después ? Da suspirando
dos pesetas la que más,
y en visitas y teatros
quitan la opinión a un hombre.
¡Vayan, que las peine el diablo!

CLAUDIO. ¡Si peinas como retratas,
serás hombre consumado
en tu profesión!

JORGE. ¡Tacones
suenan! (*Va el peluquero a ver quién es.*)

CLAUDIO. Aunque sea de paso,
no creo que la vecina

se vaya sin saludarnos.
PELUQUERO. ¡Ella es! ¡Y cuál viene! Vaya, (*Buelbe.*)
no es pasión de apasionado.
En diciendo ella — Aquí estoy, —
se asombra el género humano.

Sale mui petimetra de basquiña y mantilla, peinada, reloxes, todo lo más sobresaliente que pueda, doña Benigna.

BENIGNA. ¡Mui buenos días, señores!
CLAUDIO. ¿Dónde va todo ese garvo,
y con tanta prisa?
BENIGNA. Voy,
si ustedes no mandan algo,
a misa, y a ver a quien (*A don Jorge.*)
usted me dijo. ¿Le ha hablado
usted ya?
JORGE. Cinco o seis veces
le he ido a ver, pero son tantos
sus negocios...
BENIGNA. ¿Y estará
ahora en casa? Con recado
o esquela de usted yo iré.
JORGE. No se me ofrece reparo.
¡Vaya usted... pero no vaya, (*Titubeando.*)
que es día mui ocupado
para todos!
CLAUDIO. ¿Y quién es?
JORGE. Un sugeto de mui alto
carácter, que quando quiere,
hace lo que yo le mando.
BENIGNA. ¿Y me ha hecho usté el memorial
que me ofreció?

CLAUDIO. Ya he mirado
(*Saca unos papeles.*)
los papeles, y son muchos
los méritos.
BENIGNA. ¿ Ahora estamos (*Con ayre.*)
en eso ?
CLAUDIO. Pase adelante,
traten sus cosas sentados,
señora, y con los vecinos
no sea usted cruel.
BENIGNA. Me llamo
Benigna, y lo soy de genio.
(*Con bufonada y se sienta.*)
CLAUDIO. Eso puede no ser malo,
por si a la puerta de usted
llega algún necesitado.
BENIGNA. Si es un mendigo y no pide (*Con intención.*)
socorros extraordinarios,
un solo pan que yo tenga,
con qualquiera le reparto.
CLAUDIO. ¡Viva! Despachen ustedes
ínterin entro a mi quarto
a acabarme de vestir.
PELUQUERO. ¿ Dónde tiene usté el criado ?
CLAUDIO. Fué a una diligencia.
PELUQUERO. A bien
que aquí tiene usté otro. Vamos.
(*Se entran los dos.*)
BENIGNA. ¡Qué fachendón es usted!
JORGE. ¿ Quién ? ¿ Yo ? Madama, al contrario :
nadie es capaz de decir
las cosas buenas que hago
yo.
BENIGNA. No lo dudo; y yo menos.

JORGE. De manera...
BENIGNA. Vamos claros,
(*Se arrima, conteniéndole.*)
señor don Jorge... ¡chitito!
¿ Le parece a usted que ando
yo a caza de protectores
ni busco vocabularios
y amanuenses ? La razón
de la pretensión que traigo,
los méritos de mi tío,
y el pico que Dios me ha dado,
no necesitan agentes
tontos, ni padrinos falsos.
JORGE. Usted me pica... (*Se levanta.*)
BENIGNA. ¡Rascarse!
Déme usté esos cartapacios, (*Los toma.*)
que en el Sitio ay, a Dios gracias,
memorialistas sobrados,
que harán veinte memoriales
por siete o por ocho quartos,
poniendo ellos de su quenta
nota, papel y trabajo.
¡Agur!
JORGE. ¡Poco a poco! (*A la puerta.*)
BENIGNA. ¿ Tío ?
Tío (*Dentro.*) ¡Ya voy, que me estoy calzando!
BENIGNA. ¡Pues brebe!
JORGE. Pero querida,
¡si aún no estoy bien enterado
de la pretensión!
BENIGNA. ¡Es nueba (*Con fisga.*)
y mui ardua! No lo estraño.
JORGE. ¿ Cuál es ?
BENIGNA. Otra, y van quarenta :

que mi tío, o mi canario,
ha sido guarda de a pie
en Andújar doce años,
y quiero yo que lo sea
otros doce de cavallo.

JORGE. ¿ Y por qué ?

BENIGNA. Porque está cojo.

JORGE. ¿ De qué ?

BENIGNA. De un pistoletazo
que le dió un contrabandista
en los pelos del sobaco.
¡Ay tal preguntar!

JORGE. Patrón,
suba el tintero. ¡Don Claudio!

PATRÓN (*Dentro.*) ¡Allá voy!

Sale Don Claudio, ya vestido, y el peluquero.

CLAUDIO. ¿ Qué manda usted ?

JORGE. ¡Camelote, ve volando
por un pliego de papel!

PELUQUERO. ¿ El dinero ?

JORGE. ¿ En un ochavo
te paras ?

BENIGNA. No te fatigues,
que no será necesario.

CLAUDIO. ¿ Qué, han reñido ustedes ?

BENIGNA. Nunca.

JORGE. Amigo, es fuerza que hagamos
un memorial a esta dama
en forma; y para eso os llamo.

CLAUDIO. ¿ Qué, no sabéis escrivir ?

JORGE. Y bien; pero no me amaño
con tinteros de posadas,

como que está hecha la mano
a una rica escrivanía
de que tiene sólo el plato
quarenta onzas.

BENIGNA. ¡No es mucho,
porque el plomo es mui pesado!

CLAUDIO. ¿ Supongo le dictaréis ?

JORGE. No, bien podrá usted dictarlo,
porque sólo a dos palabras
se reduce todo el caso :
el tío de esta señora
ha servido de cavallo
por allá, y ahora pretende
ser cojo. ¿ No es esto ?

BENIGNA. ¡Brabo!
¡No he visto mejor memoria,
ni entendimiento más claro!

Salé el patrón.

PATRÓN. Aquí está el tintero. Él es...

PELUQUERO. Como otros de palo santo.

PATRÓN. No, que aunque es blanca la tinta,
con esta pluma de pabo
se escrive bien.

BENIGNA. Por acá
ya no le necesitamos. (*Vase el patrón.*)

JORGE. ¿ Por qué ?

Sale el tío, de andaluz.

TÍO. Vamos, alma mía.

BENIGNA. ¡Que sea usted tan pelmazo
siempre, tío!

Tío. Ten pacencia,
niña, que me estoy sacando
las guerindolas, que oy ez
día de lucir los trapoz.
Jorge. ¡Compadre!
Tío. Dioz guarde a uzía,
zeñor don Jorge mi amo,
mi señor y mi padrino;
¿ eztá lizto ese bocado
de pan ya para la boca
de este probe ? Que aunque sano,
los hombres al fin se cansan
de andar arriba y abajo
siempre, y como dijo el otro,
el que deve andar a quatro
pies, no deve andar en dos.
Benigna. Sí, ya está usted despachado.
Tío. Vamos ayá. ¿ No te dije
yo, sobrina, que en jablando
el zeñor media palabra,
eztaba el cuento acabado ?
Benigna. ¡Y bien!
Tío. Mejor que mejor.
Y ahora me ocurre otro encargo
que jagas a zu eñoría
de otra pretensión que traigo.
Claudio. Diga usté, ¿ en Andalucía
es parte de los contratos
matrimoniales que venga
la muger a dar los pasos
a Madrid quando el pariente
queda desacomodado ?
Benigna. El señor no es mi marido;
conque no te[ne]mos caso.

¡Heche uste a correr, que aquí
ya estamos de más!

TÍO. ¿Te ha dado
la carta orden?

BENIGNA. ¡Sí señor,
para no bolver a hablarlo
en nuestra vida!

TÍO. ¿Y por qué?

BENIGNA. Ya se lo diré a usted. Vamos. (*Vanse los dos.*)

CLAUDIO. ¡Qué ayre lleva!

PELUQUERO. El que se llama
legítimo ayre de taco
español, que quando sopla
de gana, sólo de paso
que los tropiece, derriba
los edificios humanos.

CLAUDIO. No me derribará a mí.

JORGE. Ni a mí; porque me ha enfadado
el imperio con que quiere
la muger que la sirvamos.

CLAUDIO. Por eso no puede un hombre
hacerlas un agasajo (*Burlándose de don Jorge.*)
ni una oferta de atención,
porque quieren de contado
ser servidas.

JORGE. Pues a fee (*Mui formal.*)
que se pierde un parroquiano
la niña y un valedor
en mí, que le havrá pesado
perderle antes de ocho días.

PELUQUERO. Pues ella se iba rabiando.

JORGE. Pene, que a éstas solamente
las asegura el mal trato.

Sale el patrón.

PATRÓN. Ay fuera está un forastero (*A don Claudio.*)
de Madrid, que quiere hablaros.
CLAUDIO. ¿ Y quién es ?
EL PODEROSO ¡El Poderoso! (*Dentro.*)
CLAUDIO. Decidle que entre volando.
¡Entra Poderoso!

Sale el Poderoso, de majo algo estropeado.

PODEROSO. ¡Buenas
mañanas, señor don Claudio!
CLAUDIO. ¡Bien venido!
PODEROSO. A su mercé
ya le veo tan bizarro.
CLAUDIO. ¿ Y la gente ?
PODEROSO. No está lexos.
Es que yo me he adelantado,
como su merced mandó,
para disponer el cuarto.
CLAUDIO. No les faltará. Patrón,
¿ no tiene desocupados
dos o tres de los más limpios ?
PATRÓN. Veré.
CLAUDIO. ¡Pues, desocuparlos,
si no!
PATRÓN. ¿ Son para señores ?
CLAUDIO. Para unas damas que aguardo
luego.
PATRÓN. Dos ay aquí al piso. (*Reconociendo.*)
Veremos otro en lo alto. (*Vase.*)
JORGE. ¿ Conque usté es el Poderoso?

PELUQUERO. Eso estaba yo pensando,
¿ qué podrá este hombre ?
PODEROSO. Yo puedo
quitar a usté de un sopapo
las muelas. Puedo al señor
decirle que yo haré escarnio
de su gala, si hace burla
su mercé de estos guiñapos.
Y puedo servir al Rey
en una campaña de algo,
como le serví por fuerza
en el Peñón siete años.
¿ Está usted ?
JORGE. No se sofoque,
que no lo digo por tanto.
PELUQUERO. Esto es chanza. Ya sabemos
que son motes en los barrios,
postizos como los tupes
que yo les pongo a los calvos.
PODEROSO. Pues adelantre. Y también
puedo en qualquier encargo
que me haga un hombre de forma
dexarle desempeñado.
CLAUDIO. Y en quanto a eso, aquí estoy yo
que te apoiaré. Veamos
como ahora desempeñas
el mío.
PODEROSO. No está en la mano
del hombre todo. Usté dijo
que la tarde de San Carlos
(o la noche, que lo mesmo
es que esté escuro que claro)
se quería divertir
con un poco de fandango,

y que a este fin le tragese
algunas mozas del barrio,
haciendo la cosa asina
al descuido y con cuidiado,
como que las combidara
a ver el Sitio y Santuario.

CLAUDIO. ¿ Y se logró el chiste ?

PODEROSO. ¡Uba!
¡Tales deditos lo hilaron!

CLAUDIO. ¿ Y qué gente viene ?

PODEROSO. Lo mejor y más varato :
la Paloma, la Rebusca
y la Picha.

CLAUDIO. ¿ Y han quedado
solas en ese camino ?

PODEROSO. Perdone usté, que aunque malo
y tonto, sé que ay conciencia.
Yo sé la gente que traigo,
y el estado en que se hallan;
y quedan con mi cuñado
el Roño, hombre de conduta
en todo, y al fin casado.

CLAUDIO. ¿ Y las has tomado coche ?

PODEROSO. Está rendido el ganado.
Vienen en posta y con mulas
alquilonas en un carro
mejor que en un coche.

PELUQUERO. Amigo,
y aunque usted perdone, ¿ quándo
salieron de Madrid ?

PODEROSO. Lunes.

PELUQUERO. Pues si vienen a buen paso,
el sabado están aquí.

PODEROSO. ¿Cómo, si las dexé a un quarto

de legua no más?

CLAUDIO. Pues ve,
no te anden por ay buscando.

PODEROSO. Las dije que me esperaran
a la entrada. ¡Voy volando! (*Vase.*)

JORGE. ¿Conque tenemos visitas,
compañero?

CLAUDIO. Y su sarao
corriente esta noche, o luego
que lleguen, si se lo mando.

JORGE. ¡Rana humorada!

CLAUDIO. ¿Qué quiere
usted? Como yo no trato
con personas de carácter,
ni me presento en Palacio,
no podré en este gran día
feste jarme si no traigo
de Madrid los utensilios.

JORGE. ¿Y le cuestan a usted caros
estos chistes?

PELUQUERO. Lo que cuestan
nadie puede calcularlo
al principio, porque ay cosas
extraordinarias y gastos
indispensables después
con que un hombre no ha contado.

CLAUDIO. Éste dice bien.

PELUQUERO. ¡Por vida
de... que cinco parroquianos
están sin peinar! (*Vase.*)

Sale el Abate con la pretendienta viuda, petimetra y mui tapada.

ABATE. Señora,
siéntese usted entre tanto

que tomo unas relaciones
de méritos, y la saco
su memorial puesto en limpio.
¡Jesús, amigos, qué tardos
están ustedes oy! Y hacen
mui mal.

CLAUDIO. ¿ Y usté ha negociado
en sus pretensiones mucho
por madrugar ?

ABATE. Quizás algo,
y quizás nada. Después
hablaremos más despacio. (*Se entra.*)

JORGE. Tome usté asiento, señora.

VIUDA. Vivan ustedes mil años.
¡Ay!

CLAUDIO. ¿ Suspira usted ?

VIUDA. Bien tengo
por qué.

CLAUDIO. Por el eco blando
de la voz y los indicios
del rostro que da la mano,
más regular es que otros
suspiren, a lo que alcanzo,
por usted.

VIUDA. Quien suspiraba
ya murió.
(*Suspira y se descubre para enjugar el llanto.*)

CLAUDIO. ¡Que bello palmo,
don Jorge!
Usted los espera
(*Le aparta y llega.*)
a pares... templad el llanto,
señora.

CLAUDIO. Si la vecina

de arriba llegase acaso, (*Le aparta.*)
erais perdido.

Sale el Abate, con varios papeles.

ABATE. Señores,
¿ qué es esto ?
VIUDA. Estar porfiando
su piedad por consolarme;
pero lo intentan en vano. (*Llora.*)
ABATE. Otro lo hará. ¡Confianza,
señora, que en tierra estamos
donde ay ojos, ay oydos
y corazones mui francos!
Ambos quedaremos bien;
pues luego que se hagan cargo
de su memorial y de
mis méritos literarios,
que aquí de letra de molde
vienen para presentarlos,
es preciso que nos den
doble de lo que pidamos.
VIUDA. ¡Pobre de mí!
ABATE. ¡Oygan ustedes
qué enérgico, qué esforzado
va este memorial, lo poco
que digo y lo mucho que hablo!
VIUDA. ¿ Es el mío ?
ABATE. Yo me olvido
de mi interés en mediando
el de las damas. ¡Silencio!
TODOS. Ya oímos.
ABATE. Si no, le guardo.
« Doña Úrsola, Once Mil

Vírgenes López del Pardo,
natural de Zalamea,
viuda de don Todos Santos
Gutiérrez de Medellín,
que en paz descansa, embiado
que fué a la corte de Francia... »

CLAUDIO. ¿ Quién le embió ?

VIUDA. Un primo hermano.

JORGE. ¿ A qué fin ?

ABATE. A que olvidase
el idioma castellano
y no aprendiera el francés...

(*Lee.*) « y en virtud del expresado
mérito, y otros iguales
que constan por el relato
adjunto, suplica a usted
la mande dar de contado
una pensión con que pueda
vivir libre y con descanso ».

VIUDA. Eso sí.

ABATE. « u dote bastante (*Suspirando.*)
para tomar nuebo estado ».

VIUDA. ¡Borre usté eso! (*Viva.*)

ABATE. ¡Yo no borro
cosa que una vez estampo!

CLAUDIO. Hacéis bien, que está perfecto
el memorial.

ABATE. ¡Ni pintado!

JORGE. ¡Y gran mérito!

ABATE. Los míos
sí que lo son. Oyd el paso.
« Relación de circunstancias
y méritos literarios
del abate don Silvestre

de la Ruda : treinta años
de estudios maiores »

CLAUDIO. ¿ Como ?

ABATE. Váyalos usted contando...
« nueve de primeras letras,
concurriendo a quantos actos
ay de estilo en el Colegio
Real de los Desamparados
de Madrid, siete que estubo
sin faltar un día al claustro
de Santo Tomás, oyendo
leer y rezar el rosario .

CLAUDIO. Dieziseis.

ABATE. « Ocho en la tropa
donde le dieron el grado
de ranchero y la liciencia
respectiva. »

CLAUDIO. Veintiquatro.

ABATE. « Y seis de universidad
de ciencias en el teatro
de Madrid, donde acabó
su carrera con aplauso. »

CLAUDIO. ¿ Y qué pedís ?

ABATE. Una cosa
en que ninguno ha pensado,
y que al público y a m
puede mucho interesarnos.
La intervención de los huebos
de Foncarral y los nabos,
sin más sueldo que la quinta
parte de los contrabandos.
¿ Usted se queda ? (*A la viuda*)

VIUDA. A estas horas
están todos en Palacio.

ABATE. Allí los quiero yo. ¡Agur!
No ay que esperarme si tardo,
que los monges a comer
la sopa me han combidado. (*Vase.*)
LOS DOS. ¡Adios, amigo!
VIUDA. Señores, (*Se levanta.*)
no pretendo incomodaros.
CLAUDIO. ¿ Cómo incomodar, madama ?
Usted no hace más que honrarnos
con su presencia y sus ojos.
VIUDA. ¡Están ya mui eclipsados (*Se sienta.*)
de llorar! Quando solía
yo manejar aquel trasto (*Una guitarra.*)
que está sobre aquella mesa,
¡ qué alegres y vivarachos (*Llora.*)
los tenía! ¡ Y quántas veces
dijo mi don Todos Santos
« Ursolita, cierra el uno, (*Tierna y alegre.*)
que con dos soles me abraso ».
Me quiso mucho... ¡Ay de mí! (*Llora.*)
JORGE. A no estar tan lastimado
ahora el corazón de usted,
la haría ver un milagro
de madera en este mueble.
VIUDA. ¿ Qué, la toca usted ?
JORGE. La rasgo,
pero no la sé templar.
VIUDA. Pues estáis adelantado.
Venga a que ...¡famosas voces!
Tomad, que me da un desmayo
al acordarme.
CLAUDIO. Quizá
se olvidará usted cantando
de otras memorias.

VIUDA. ¿ De veras ?
CLAUDIO. Quien canta, dize el adajio,
sus males espanta.
VIUDA. ¡Ah, si
eso fuera cierto...!
LOS DOS. Es claro.
VIUDA. Recive, difunto mío,
de mi amor este sufragio.

Canta lo que quiera a la guitarra.

LOS DOS. ¡Viva!

Sale el peluquero.

PELUQUERO. Señores, ya está ay
la garullada de majos.
CLAUDIO. ¿ Por qué no suben ?
JORGE. Señora,
no tenéis que incomodaros.
PELUQUERO. ¡Si todos somos de casa,
unos negros y otros blancos!

Salen el Poderoso, la Paloma, la Rebusca, la Picha, el Roño, etc.

PODEROSO. ¡Aquí está esto!
PALOMA. No creí
que era el camino tan largo.
PICHA. Pues a mí se me ha hecho corto,
y es que venía pen ando
en usté.
CLAUDIO. ¡Dios te lo pague!
¿ Y no me dais un abrazo ?
REBUSCA. Yo los traigo entumecidos

con el ayre que me ha dado.

PICHA. Yo traigo estrecho el jubón
y no puedo manejarlos.

PALOMA. El mío es de terciopelo,
y si me arrimo, le chafo.

ROÑO. Yo abrazaré por la[s] tres
a usía, señor Claudio.

PELUQUERO. ¿ Y quién cuida el equipage ?

REBUSCA. Lo que es el mío le traigo
en el bolsillo.

PODEROSO. Y el de estar
en la corte lé han dejado
para venir más ligeras.

PALOMA. En trayendo una los trapos
limpios, su cara labada,
su rica media y zapato,
su mantilla en el inbierno
y su abanico en verano,
lo demás pesa y estorba
en qualquiera viage largo.

JORGE. Dice mui bien. ¡Señoritas,
bienvenidas!

PICHA. ¡Qué chupado
está usté!

JORGE. Pues ¿ no son brujas ?

PICHA. Serán hechiceras.

JORGE. Algo.

CLAUDIO. ¿ Queréis almorzar ?

PODEROSO. Havrá
media hora que han almorzado
y bien : diez libras de lomo
y salchic[h]a se han mamao,
tres de queso y una bota
de vino como un marrano.

PICHA. Lo que ante[s] quiero yo es
saver cuál es nuestro quarto.
CLAUDIO. ¡Ése es bueno!
PELUQUERO. Y al abate
le haremos mudar los trastos
a otro de arriba, o aquel
chico y más acomodado
para él.
LAS TRES. ¡Vamos a verle!
(*Se entran las tres en el quarto del abate.*)
CLAUDIO. ¡Amigo Roño, qué guapo
que vienes!
ROÑO. ¿ Para qué quiero
lo que no tengo y malgasto ?

Sale el Abate, mui de priesa.

ABATE. ¡Con la prisa lo mejor
de todo se me ha olvidado!
ROÑO. ¡Ay no se puede entrar!
ABATE. ¡Yo
puedo entrar adonde págo!
ROÑO. ¡No entrará usted!
ABATE. ¡Sí entraré!

Van saliendo [*las tres*].

PALOMA. ¿ Quién le ha dicho al espantajo
que puede entrar donde ay damas
sin que preceda recado ?
PICHA. ¡Dale un puntapié!
ABATE. (*Gritando.*) ¡Patrón!
REBUSCA. ¡Váyase a espulgar un galgo!
ABATE. ¡Patrón!

Sale el patrón.

PATRÓN. ¿ Mande usted ?
ABATE (*Enfadado.*) ¿ Qué es esto ?
¿ Por qué me ha desalojado
usted de mi posesión ?
PATRÓN. No, señor.
ABATE. ¡Si la han tomado
estas mozas y me impiden
entrar a tomar seis quartos
que tengo en el cofre, para
una urgencia reservados!
PICHA. Tome usté ese medio duro,
con tal que no le bolvamos
a ver.
PATRÓN. ¿ Y qué picardía
es ésta ? ¿ Quién les ha dado
licencia... ?
CLAUDIO. Éstas son las gentes
de huéspedas que yo aguardo
y unos alojamientos
le pedí.
PATRÓN. ¡Señor Claudio,
(*Serio con el gorro en la mano.*)
la mía es posada de
cavalleros, no de majos!
PELUQUERO. Patrón, mirad que ay entre ellos
un poderoso. ¡Cuidado!
PATRÓN. Un poderoso que tiene
sus calzones remendados.
Amigos, posadas ay
y mesones más varatos
en el Sitio, donde cabe

de todo.

PICHA. Aunque sean mui anchos,
las tres que estamos presentes
es mucho lo que ocupamos.

PALOMA. Si yo me pongo a baylar
el bolero, no tengo harto
con la plaza de los toros,
y suelo salirme al campo.

PATRÓN. ¿ Bolero aquí ? Ni minuetes
consiento yo.

PODEROSO. ¡Vamos claros!
Señor Abate, patrón,
¿ cuál de los dos a su cargo
toma el reñir la pendencia
sobre el irnos o quedarnos ?

PATRÓN. ¡Yo le tomo!

ABATE. ¡Y yo también!

PODEROSO. ¡A bien que tengo dos manos
y dos puños duros como
dos balas de a veintiquatro!
¡Fuera ropa! ¡Embístame (*Deja caer la capa.*)
cada uno por su lado
si quieren irse a bañar
uno al Ebro y otro al Tajo!

ABATE. ¡Si en puntos de desafío
no tubieran declarado
los abates privilegio
exclusivo, viera el gato
del peso...

PELUQUERO. ¡Zape!

ABATE. Si yo
le dejaba escarmentado!

PATRÓN. ¡Yo no tengo privilegio,
pero tengo un bello palo

para bañar en su sangre
a quien me...!

Al entrar le detiene el Tío.

TÍO. ¿ Qué desacato
ez abrir el hozpedage
de un forastero y roballo ?
¡Uzté lo ha de pagar todo
hazta el ultimito ochavo!
JORGE. ¿ Qué [es] esto, tío ? (*Se levanta.*)
TÍO. ¡Demonio
seré de usté antes que ahijado,
padrino pelón! Zobrina,
aquí está el patrón.
BENIGNA. (*Dentro.*) ¡Ya bajo!
PATRÓN. Y usté ¿ qué quiere también
que regaña ? ¡Pues cuidado,
que voy al gobernador
a dar cuenta...!

Sale Benigna con la mantilla por la cintura.

BENIGNA. Yo me encargo
de eso, si usted no me abona
todo lo que me ha robado.
¡Restituir, o en un zepo
antes de comer le encajo!
PELUQUERO. ¡Embargarle la hostería
era mejor!
VIUDA. ¡Yo me escapo! (*A hurto.*)
JORGE. Aguarde usté. (*Deteniéndola.*)
BENIGNA. ¿ Es otra ahijada ? (*A él.*)
Si este protector se ha hechado, (*A ella.*)

usté alábese, que tiene
la fortuna de su mano.

PALOMA. ¡Caracola! (*Entre las dos.*)

VIUDA. ¡Palomita!
¡Calla, que tengo embromados
a este usía y a ese abate!

PALOMA. ¿ Cómo ?

VIUDA. Escucha.

BENIGNA. ¿ En qué quedamos ?
¿ Adónde está mi equipage ?

PATRÓN. Señora, yo le he mudado
a otro aposento mejor,
que ayer dejó un comisario
libre, por tomar aquel
y otro de que me hizo encargo
este cavallero, mas
ya quedan desocupados
todos, que yo no recivo
en mi fonda tales majos
ni tales majas.

REBUSCA. Pues digo
¿ aquella que está allí hablando
con mi compañera ?

PATRÓN. Aquella
está en la fonda del Galgo.

REBUSCA. Y esta sobrina y muger
de ese guarda en un pedazo
¿ juzga usté que son alguna[s]
reynas del Pipiripao ?

BENIGNA. No soy reyna, pero vengo
con todo lo necesario
para poder presentarme
en la calle y un estrado,
y no de guardapiesillo

como vosotras... ¡qué asco!
Y he venido en calesín
a lo menos y no en carro.

VIUDA. Yo he venido en coche a costa
de un tonto que me ha tragado
por viuda de un cavallero,
y ese abate estrafalario,
que hasta que sea mi marido
tiene honores de criado.
Me he divertido ocho días,
y mañana nos marchamos;
yo otra vez a planchar ropa,
y él a fregar los cacharros.

PELUQUERO. ¿ Conque usté es el caracolo
de ésta caracola ? ¡Guapo! (*Salta.*)

PATRÓN. ¡Braba gente! ¡Todos fuera!

JORGE. ¡Yo estoy hecho un espantajo!

PELUQUERO. ¿ Son ustedes dos también
otro par de pelagatos ?

CLAUDIO. No, que el señor (le conozco)
goza un lindo mayorazgo.

PELUQUERO. Y yo ya conozco a usted,
que es rico, y en heredando
al tío, más poderoso
que el que yo tengo a mi lado.

CLAUDIO. Pues es mui hombre de bien,
y estas vecinas de honrado
proceder y laboriosas,
aunque alegrillas de cascos.
Patrón mío, aquí es preciso
a todos acomodarlos
oy [a] divertirse; mañana,
marcharán, y yo lo pago
todo.

JORGE. Yo por la viudita
que me ha estado allí embocando
unas lágrimas. ¡Y cómo
lloraba!
VIUDA. Estaba llorando
de risa, al mirar a usted
mudo y quieto como un mármol.
CLAUDIO. ¿Qué dice usted, patrón?
PATRÓN. Digo
que a servir a usted me allano,
como en mi fonda no haya
alborotos ni fandangos.
VIUDA. ¡A eso yo combido a ustedes,
que en la mía no ay reparo!
ABATE. Se dispondrá allá esta noche.
CLAUDIO. ¡Pero ved que nos quedamos
aquí de huéspedes!
PATRÓN. Bien.
Les dispondré arriba cuartos
y la comida y la cena.
CLAUDIO. Y el almuerzo y todo quanto
pidan estas buenas mozas.
LOS MAJOS. ¡Que viva el señor Claudio!
CLAUDIO Vaya usted a disponerlo
todo. (*Vase el patrón.*)
PALOMA. ¿Y nosotras no vamos
a ver el Sitio?
CLAUDIO. A la tarde,
que ahora ya cerca estamos
de la hora de comer.
¡Cierra esa puerta, muchacho, (*Al peluquero.*)
y mientras que nos avisan,
vaya de bromica un rato!
TODAS. ¡Lo que usted mande!

PICHA. ¡Pues vaya
una tonada (tirana) de garvo (*lo que acomode.*)
que a todos abra las ganas
de comer!

JORGE. Ya nos chupamos
unos los dedos.

PELUQUERO. Y otros
nos relamemos los labios.

FIN

INDICE

Las maxas forasteras. 363
Los segadores festivos. 386
El sainete interrumpido. 410
El coliseo por de fuera 428
El bayle sin mescolanza. 449
La tertulia discreta. 474
Las aguas de Trillo. 490
Las provincias españolas unidas por el placer 517
La fonda del Escorial. 540

SPANISH AND SPANISH-AMERICAN INFLUENCES ON BRET HARTE

A. — SPANISH CHARACTERS.

I. — Priests
- a. Padre Esteban, *The Crusade of the Excelsior.*
- b. Padre Felipe, *A Knight-Errant of the Foot-Hills.*
- c. Padre Junípero Serra, *The Legend of Monte del Diablo.*
- d. Padre José Antonio de Haro, *The Legend of Monte del Diablo.*
- e. Padre José María Vicencio, *The Adventure of Padre Vicencio.*
- f. Padre Felipe, *Gabriel Conroy*, vol. I.
- g. Padre Pedro, *At the Mission of San Carmel.*

II. — Spanish and Spanish-American Women.
- a. Maruja, *Maruja.*
- b. Doña Felipa, *The Mystery of the Hacienda.*
- c. Rosita, *The Mystery of the Hacienda.*
- d. Consuelo, *Chu-Chu.*
- e. Carmen de Haro, *The Story of a Mine.*
- f. Juanita and Francisco, *At the Mission of San Carmel.*
- g. Manuela, *Gabriel Conroy*, vol. I.

III. — Government Officials.
- a. Don Miguel Briones, *The Crusade of the Excelsior.*
- b. Don Ramon Ramírez, *The Crusade of the Excelsior.*
- c. Don Hermenegildo Salvatierra, *The Right Eye of the Commander.*
- d. Don José Salvatierra, *Gabriel Conroy*, vol I.

IV. — Other Types.
- a. Enríquez Saltello, *The Devotion of Enríquez.*

b. Pereo, *Maruja.*
c. Don Ramón Alvarado, *A Millionaire of Rough and Ready.*
d. Don César Alvarado, *A Millionaire of Rough and Ready.*
e. Don José Sepúlveda, *A Knight-Errant of the Foot-Hills.*
f. Concepción, the *vaquero, The Adventure of Padre Vicencio.*
g. Víctor Ramírez, *Gabriel Conroy,* vol. I.
h. Concho, *The Story of a Mine.*

B. — SPANISH ART AND ARCHITECTURE

I. — Mansions.
a. The *mansión* at *La Misión Perdida, Maruja.*
b. The *mansión* at the *Hacienda de los Osos, The Mystery of the Hacienda.*
c. A room in a Spanish *mansión* at San Antonio, California, *Gabriel Conroy,* vol I.

II. — Churches.
a. The mission church of Todos (los) Santos, *Maruja.*
b. The church at San Antonio, *Gabriel Conroy,* vol. I.

III. — Fortifications.
The *presidio* at Todos (los) Santos, *The Crusade of the Excelsior.*

IV. — Towns.
a. The town of Todos (los) Santos, *The Crusade of the Excelsior.*
b. The *pueblo* of San Antonio, *Gabriel Conroy,* vol. I.

C. — MISCELLANEA

Other things showing Spanish influence on Bret Harte, in :
I. — *The Crusade of the Excelsior.*
II. — *Maruja.*
III. — *The Mystery of the Hacienda.*
IV. — *The Devotion of Enriquez.*
V. — *Chu-Chu.*
VI. — A *First Family of Tasajara.*
VII. — *A Millionaire of Rough and Ready.*
VIII. — *A Knight-Errant of the Foot-Hills.*
IX. — *The Right Eye of the Commander.*
X. — *The Adventure of Padre Vicencio.*

XI. — *Gabriel Conroy.*
XII. — *At the Mission of San Carmel.*
XIII. — *The Story of a Mine.*
XIV. — *The Legend of Monte del Diablo.*

D. — OTHER THINGS

I. — Horsemanship.
II. — Love.
III. — The Spanish San Francisco; Spanish Women; Diversions (a quotatio).
IV. — The Sp nish Californian (a quotation).

E. — SPANISH VOCABULARY, *Gabriel Conroy*, vol. II.

The references in this study are to the Riverside Edition of the works of Bret Harte, Houghton Mifflin and Company, Boston and New York.

A. — SPANISH CHARACTERS

I. — Priests.

Summary of the outstanding characteristics of the Spanish *padres* as described by Bret Harte : their purpose to convert the Gentile and make the Roman Catholic Church universal; their spiritual union against the *Americanos* because in them they saw the greatest enemy of the church; their readiness to attribute to the Devil the modern discoveries of science; their generosity, hospitality and patriarchal manner of speech; their exemplary lives adding glory to the church.

a. In the Padre Esteban of the *Crusade of the Excelsior*, Bret Harte portrays the true devout, Spanish Catholic missionary of the New World, whose twofold ideal is the conversion of the

heathen and the universal triumph of the church.

The pious *padre* had succeeded in christianizing the Indians who lived within the territorial limits of his ecclesiastical authority; but this he did not consider a difficult thing to do because the natives of the place were peaceful and submissive.

If he could only convert Mr. Hurlstone, a young American passenger on board the Excelsior, who, fleeing from the ship, had sought refuge in the church!

" The conversion of this dark, impulsive, hysterical stranger would be a gain to the fold, and a triumph worthy of his steel. More than that, if he had judged correctly of this young man's mind and temperament, they seemed to contain those elements of courage and sacrificial devotion that indicated the missionary priesthood. With such a subaltern, what might not he, Father Esteban, accomplish! Looking further into the future, what a glorious successor might be left to his unfinished work on Todos (los) Santos [1]. "

Dominated by this thought, and strictly observant of Catholic dogma, when Hurlstone reveals to him the purpose of his voyage, which was to get away from his own perjured wife—the wicked woman that had wrecked his existence—the good old priest says to him in a laconic but paternal manner : " My son, in the sanctuary which you have claimed there is no divorce. The woman who has ruined your life could not be your wife. As long as her first husband lives she is forever

1. *The Crusade of the Excelsior*, p. 100.

his wife, bound by a tie which no human law can sever ! " [1]

And again with great religious unction and inspired eloquence, in a last supreme effort to save his soul and win him to the Catholic faith, Padre Esteban, seeing that Hurlstone was to leave him for good, addresses him thus : "I believe that God has directed your wayward wandering feet here to His house, that you may lay down the burden of your weak and suffering manhood before His altar and become once more a child of His. I stand here to open for you not only the door of this humble cell, but that of his yonder blessed mansion. You shall share my life with me, you shall help me strive for other souls as I have striven for yours; the protection of the church which is all powerful shall be around you if you wish to be known; you shall hide yourself in its mysteries if you wish to be forgotten. You shall be my child, my companion, my friend; all that my age can give you shall be yours while I live and it shall be your place one day to take up my unfinished work when it falls from these palsied hands forever [2]. "

It was hard for padre Esteban to believe that Hurlstone, an *Americano* husband, could be as sensitive and as self-sacrificing and expiating as the men of his own Spanish race. He could not understand the *Americano's* "self-abasement for the sins of his own wife, whom he (Hurlstone) hated and despised [3] ".

1. *Ibid.*, p. 97.
2. *Ibid.*, p. 125.
3. *The Crusade of the Excelsior*, p. 99.

The race to which this *Americano* belonged " was not a pious and sensitive race, passionately devoted to their domestic affections ". It did not seem so, to judge from the manners and customs of the others—from those easy matrons whose complacent husbands had abandoned them to the long companionship of youthful cavaliers on adventurous voyages, from those audacious virgins who had the freedom of married women ' [1].

b. Padre Felipe.

The author gives a most vivid description of this character in *A Knight Errant of the Foothills*. His mission was situated in the Santa Cruz Valley in the vicinity of the *rancho* of the Blessed Innocents.

In the cursed invasion of California by the " gentile *Americanos* " and their final occupation of the Sacramento plains, the reverend padre saw a threat against the Roman Church made by the heathen officials of a government whose theories were based on immorality and dollar-worship.

To him the American weeklies with their pictorial pages, that had invaded the region, the pictures found in magazines of college athletic sports in which boys and girls took part together, the illustration of a woman's rights convention, and of a labor procession were most unholy, and in such things he saw " only another instance of the instability of all communities that are not founded on the principles of the Holy Church [2] ".

1. *Ibid.*, p. 99.
2. *A Knight-Errant of the Foothills*, p. 456.

c. Padre Junípero Serra.

In the *Legend of Monte del Diablo*, and in many others of his stories, Bret Harte talks about padre Junípero Serra, the Spanish missionary who " first rang his bell in the wilderness of Upper California ", in very laudable terms.

Due to the padre's great zeal the heathen were converted rapidly, missions were established throughout the land and even around isolated chapels adobe huts were built by christianized Indians to show their determination to uphold and protect the church.

H. C. Merwin speaks of him thus : " The reader need not be reminded how often Bret Harte speaks of Junípero Serra, the Franciscan friar who founded the Spanish missions in California. Father Junípero Serra was a typical Spaniard of the religious sort, austere, ascetic—a commissioner of the Inquisition. He ate little, avoiding all meat and wine. He scourged himself in the pulpit with a chain, after the manner of St. Francis, and he was accustomed while reciting the confession, to hold aloft the Crucifix in his left hand and to strike his naked breast with a heavy stone held in his right hand. To this self-punishment, indeed, was attributed the disease which ultimately caused his death [1]. "

d. Padre José Antonio de Haro (*The Legend of Monte del Diablo*).

He was " of tall and cadaverous aspect ". The author gives a detailed account of this priest, " a worthy brother of the Society of Jesus "

1. H. C. Merwin, *The Life of Bret Harte*, p. 212.

While a student at Salamanca he fell in love with doña Carme de Torrencevara. Failing to win her hand he entered a monastery and took upon himself the vows of celibacy. " In his flashing eye and sombre exterior was detected a singular commingling of the discreet Las Casas and the impetuous Balboa [1]. "

Once in the New World he set about to convert the heathen. Mexico allowed him to build the Mission of San Pablo, and in 1760, July 7, he baptized the first Indian baby. In 1770 he set out to explore the land to establish new missions. Having reached the summit of a mountain he looked down and around him. His joy knew no bounds at seeing such an immense and prosperous region. " His imagination, filled with enthusiastic conceptions, beheld that vast expanse gathered under the mild sway of the holy faith and peopled with zealous converts. Each little knoll in fancy became crowned with a chapel, from each dark cañon gleamed the white walls of a mission building. Growing bolder in enthusiasm and looking further into futurity he beheld a new Spain rising on these savage shores. He already saw the spires of stately cathedrals, the domes of palaces, vineyards, gardens and groves. Convents half hid among the hills peeping from plantations of branching limes and long processions of chanting nuns wound through the defiles [2]. "

While he was absorbed in these fanciful ima-

1. *The Legend of Monte del Diablo*, p. 384.
2. *The Legend of Monte del Diablo*, p. 388.

ginings he heard the faint tolling of a distant bell. It was the Angelus. He looked around him and saw a figure seated beside him; it was the Arch-Enemy of the church, who in order to intimidate and bribe the pious padre caused him to witness, in the form of an army retreating to the sea, the fatal abandonment of the land by the Spanish champions of the Roman faith; " the cross of Santiago glittered and the royal banners of Castile and Aragon moved solemnly toward the sea, where in the distance, Father José saw stately caravels bearing the same familiar banner awaiting them [1] ".

The Devil had promised the padre that if he should stop establishing missions and converting the Indians, and if he should go back to Castile, the land would remain Spanish for some time to come; but if he insisted in carrying on his missionary work, Spain would lose very soon, through His Diabolic machinations, her hold upon the land.

e. Padre José María Vicencio (*The Adventure of Padre Vicencio*).

He lived at the Mission Dolores, and was an honorable man of excellent reputation. " He was adored by the simple minded savages and had succeeded in impressing his individuality so strongly upon them that the very children were said to have miraculously resembled him in feature [2]. "

f. Padre Felipe (*Gabriel Conroy*).

1. *Ibid.*, p. 392.
2. *The Adventure of Padre Vicencio*, p. 417.

Doña María s confessor, padre Felipe, was an old man, of gentle and courteous manners, refined bearing; but unpicturesque and old fashioned in dress, snuffy in the sleeves; "he wore a pair of shoes so large, shapeless and inconsistent with the usual requirements of that article as to be grotesque [1] ".

His eyes were small and black; his broad brown, smoothly shaven face took on the habitual expression of childlike simplicity and deferential courtesy.

g. Padre Pedro (*At the Mission of San Carmel*).

The last fifty years of his life had been spent at the Mission San Carmel. To him—a champion of Roman Catholic dogma—American and heathen were one and the same thing. For that reason the padre forbade Francisco outright to talk with those " sons of Belial " with those " objectionable *Americanos* " who only use heretical words, and when Mr. Ja k Cranch tries to make padre Pedro reveal the secret of Francisco's life he says to him : " Who are you, señor Heathen, who dare to dictate to me, a father of Holy Church ? " [2]

II. — Spanish and Spanish-American Women.

In Bret Harte's most important character sketches of Spanish and Spanish-American women the beautiful brunette excels. He presents some of them to us wearing low-necked silk dresses, white flounced *sayas*, *mantillas* or *rebosos* thrown over their heads

1. *Gabriel Conroy*, p. 143, v. 1.
2. *At the Mission of San Carmel*, p. 420.

and shoulders, and wearing small satin slippers. They usually carry a fan, which they handle most gracefully, and very often a flower of some sort adorns their hair.

Most of these feminine types have very melodious voices, small straight mouths, ivory teeth, long eye-lashes, large black eyes and small hands.

They are coquettish sometimes, always jealous and unduly self-sacrificing in their love, purely feminine in manners and feelings, devout Catholics, respectful of paternal authority, family customs and traditions, superstitious most of the time, romantic and highly emotional, in keeping with their racial traits.

a. Maruja.

If Maruja, in spite of the racial prejudices of her Castilian ancestors, " took a fancy to any one, Spanish as she is in thought and grace and feature, there is enough of the old Salem witches' blood in her to defy authority in following an unhallowed worship [1] ".

Maruja had inherited some of the traits peculiar to her mother's race. She trilled her r's, was superstitious, shrugged her shoulders frequently and handled a fan most gracefully.

b. Doña Felipa Peralte and her stepmother, doña María Amador (*The Mystery of the Hacienda*).

The stepdaughter's " blue eyes and tawny hair gave an added piquancy to her colorless satin skin and otherwise distinctively Spanish face and figure ". To her American friend Cecily " she seemed to be characteristically exuberant and childishly feminine ". " Both mother and stepdaughter spoke a musical infantine English,

1. *Maruja*, p. 14.

which the daughter supplemented with her eyes, her eyebrows, her plump shoulders, a dozen charming intonations of voice and a complete vocabulary in her active and emphatic fan [1]. "

Doña Felipa also trills her r's, is very superstitious and uses expressions like ¡Santa María! ¡Madre de Dios! etc.

c. Rosita (*The Mystery of the Hacienda*).

This girl, finding out that her sweetheart, don Vicente, is making love to another girl, is taken sick and dies of a broken heart.

The old mansion at the hacienda was haunted by the ghost of this beautiful young Spanish lady. Many had seen the apparition in the garden. Dick had seen it too. This is her picture : " It was a face so singularly beautiful and winsome that he (Dick) was quickly arrested. It was a woman's deep, passionate eyes and heavy hair, joined to a childish oval of cheek and chin an infantine mouth and a little nose whose faintly curved outline redeemed the lower face from weakness and brought it into charming harmony with the rest. A yellow rose was pinned in the lustrous black hair above the little ear; a yellow silk shawl or mantle, which had looked white in the shadows, was thrown over one shoulder and wisted twice or thrice around the plump but petite bust. The large black velvety eyes were fixed on his in half wonderment and half amusement; the lovely lips were parted in half astonishment and half a smile. And yet she was like a picture, a dream,—a materialization of

1. *The Mystery of the Hacienda*, p. 154.

one's most fanciful imaginings,—like anything, in fact, but the palpable flesh and blood she evidently was, standing only a few feet before him, whose hurried breath he could see even now heaving her youthful breast [1]. "

d. Consuelo (*Chu-Chu*).

She is the most perfect Spanish feminine type Bret Harte has produced. Consuelo " possessed an exalted sentimentality and a predilection for the highest mediaeval romance, in which I knew —says Pancho—I was lamentably deficient.

Even in our most confidential moments I was always aware that I weakly lagged behind this daughter of a gloomily distinguished ancestry, in her frequent incursions into a vague but poetic pa t. There was something of the dignity of the Spanish chatelaine in the sweet little figure that advanced to accept my specious order [2] ".

Consuelo's Spanish-American-English is still more charming than doña Felipa's, perhaps because the former is more highly sentimental and romantic than the latter.

Having gone out for a ride on horseback, Chu-Chu, the horse, runs away with her. She falls and is picked up by her lover. Fearing that he will punish the horse she says to him : " You comprehend not, poor Pancho! It is not of the foot, the ankle, the arm or the head that I can say, she is broke! I would it were even so. But —she lifted her sweet lashes slowly—I have derrange my inside. It is an affair of my family.

1. *Ibid.*, pp. 137-138.
2. *Chu-Chu*, pp. 318-319.

My grandfather have once tomble over the bull at a rodeo. He speak no more, he is dead. For why ? He has derrange his inside. Believe me it is of the family. You comprehend ?... When I am gone you will bring to me the berry to grow upon my tomb Pancho; the berry you have picked for me. The little flower will come too, the little star will arrive, but Consuelo, who lofe you, she will come not more! When you are happy and talk in the road to the Essmith, you will not think of me. You will not see my eyes, Pancho, thees little grass will hide them. It ees better so! My father will not that I, a Catholique, should marry into a camp meeting and lif in a tent, and make howl like the coyote. He will not that I should marry a man who possess not the many horses, ox, and cow like him. But I care not. You are my only religion [1]. "

e. Carmen de Haro (*The Story of a Mine*).

The principal character in this story is Carmen de Haro, a beautiful Spanish-American brunette : " her brow covered by blue black hair was low and frank and honest; her eyes, a very dark hazel, were not particularly large, but rather heavily freighted in their melancholy lids with slipping passion; her nose was of that unimportant character which no man remembers; her mouth was small and straight, her teeth white and regular. The whole expression of her face was piquancy that might be subdued by tenderness or made malevolent by anger [2] ".

1. *Ibid.*, p. 325.
2. *The Story of a Mine*, p. 29.

She had a passion for painting and a gift for imitating signatures and rubrics.

f. Juanita and Francisco (*At the Mission of San Carmel*).

Juanita's mother was an Indian woman. She (Juanita) had a brown complexion and long black hair. She wore satin slippers and a white flounced dress. Her eyes were very expressive, she also rolled her r's and was very impulsive.

Francisco is the name padre Pedro gives to the baby found at the seashore and which Sanchicha, the Indian woman, brought to him. Though the baby was a girl, the padre conceals her sex; dresses her like a boy and gives her, as we have seen, a boy's name. She has a fair complexion, her eyes are blue; her voice very melodious; and in addition to that she had a charming disposition.

g. Manuela (*Gabriel Conroy*).

She is the Mexican lady friend of Víctor Ramírez. Bret Harte pictures her " holding her shawl over her shoulder with one hand, as if to conceal a dangerous deshabillé above the waist and playfully shaking a black fan at the young man with the other hand ". She was clad " in the lightest and whitest of flounced muslin skirts [1] ".

III. — Government Officials.

In the discussion of these four government officials : the *Comandantes* don Miguel Briones, don Hermenegildo Salvatierra, don José Salvatierra; and don Ramón Ramírez, the alcalde, Bret Harte, among

1. *Gabriel Conroy*, p. 126.

other things, alludes to the old Spanish port regulations, he describes the quaint military costumes of the epoch, he speaks of the dull, monotonous life led by these officials and the people at large, due to the slow means of communication with the outside world, and makes a few remarks about the innate generosity of civil and military authorities, and the limited knowledge of both.

a. Don Miguel Briones (*The Crusade of the Excelsior*).

He was the Comandante of the fort or *Presidio* of Todos (los) Santos. The author presents him to the reader " dressed in a long-forgotten, half-mediaeval costume ". The *Comandante* wore " a broad-brimmed hat of soft felt with tarnished gold lace and a dark feather tucked in its recurved flap; a short cloak of fine black cloth thrown over one shoulder left a buff leathern jacket and breeches ornamented with large round silver buttons exposed until they were met by high boots of untanned yellow buckskin that reached half way up the thigh. A broad baldric of green silk hung from his shoulder across his breast and supported at his side a long sword with an enormous basket hilt, through which somewhat coquettishly peeped a white lace handkerchief. Tall and erect, in spite of the grizzled hair and iron-graym oustache and wrinkled face of a man of sixty, he suddenly halted on the deck with a military precision that made the jingling chains and bits of silver on his enormous spurs ring again[1] ".

It being impossible for the American ladies

1. *The Crusade of the Excelsior*, p. 50.

who had come on board the Excelsior to stay at the mission church of Todos (los) Santos, don Miguel Briones offers them the protection of the *Presidio*. He would do that and still more in behalf of those ladies " whose white hands he kisses and at whose feet he lays the devotion of a Mexican caballero and officer[1] ".

The romantic element in don Miguel's nature is brought out in the following lines : "In the shadow of a palm tree, Mrs. Markham, seated on her saratoga trunk as on a throne, was gazing kindly down upon the earnest features of the commander, who at her feet, guitar in hand, was evidently repeating some musical composition .[2] "

b. Don Ramón Ramírez (*The Crusade of the Excelsior*).

As the alcalde of Todos (los) Santos, don Ramón Ramírez, represented the highest civil authority in the town. He was « a young man of evident distinction "; frank and truthful in his conversation, but somewhat childish; and like the whole population of the place utterly ignorant of th great changes that were taking place in the outside world. Bret Harte tells us very little about this personnage, who, however, is a significant figure both officially and socially in Spanish life.

c. Don Hermenegildo Salvatierra (*The Right Eye of the Commander*).

He was the Spanish Comandante of the

1. *Ibid.*, p. 53.
2. *Ibid.*, p. 114.

Presidio of San Carlos. He led a patriarchal life. Like the devout Catholic that he was, he observed regularly all recurring feasts and saints' days. His knowledge was very limited, but he had a big heart. Unconsciously influenced by his great love for children, he saw in them a precocity which did not exist.

The Spanish laws did not allow foreign vessels to anchor in any colonial port under any circumstances; but don Hermenegildo, violating them, allowed the American Captain P. Scudder to cast anchor in the little bay.

The *Comandante* was dark-complexioned, skinny. He had lost his right eye fighting against the Indians. He wore a leather jacket, and a black silk handkerchief was tied around his neck.

Hearing the approaching steps of the American captain, don Hermenegildo looked for his Toledo (sword), which had been hanging on the wall for a long time, but it was not there.

d. Don José Salvatierra (*Gabriel Conroy*).

This *Comandante* of the Presidio of San Jerónimo was " tall, gaunt and gentlemanly in bearing, with serious but kindly eyes and iron-gray mustaches [1] ". We see him taking a siesta in a low studded chamber, his trusty Toledo at his side, and a black silk handkerchief tied around his grizzled brows.

IV. — Other Types.

In the discussion of these eight types : Enríquez Saltello, Pereo, don Ramón Alvarado, don César

1. *Gabriel Conroy*, p. 425, v. 2.

Alvarado, don José Sepúlveda, Concepción the vaquero, Víctor Ramírez, and Concho, the author touches upon the following points: quixotic element in Spanish life; false notions of Spanish honor; Spanish-American sports like horseback riding, dancing, gambling and vaquero stunts, impulsive and romantic traits of race; love for tradition and natural reluctance to adopt new methods; Spanish prejudice against manual labor; quaint customs peculiar to Spanish race; faithful attachment of family servitors to the Spanish household; absolute belief in the decrees and doctrines of the Church.

a. Enríquez Saltello (*The Devotion of Enríquez*).

In this character sketch, Bret Harte dwells upon the impulsive, romantic nature of the Spanish race. One evening at a friendly gathering where some Mexican girls, dressed in red, black and yellow skirts, were dancing the Spanish fandango, he saw Miss Mannersley. Driven by the fever of his emotional self, he also wished to dance, sing and play in order to win the heart of the beautiful American lady: " Seizing a guitar from one of the musicians he struck a few chords and suddenly began to zigzag into the center of the floor, swaying his body languishingly from side to side in time with the music and the pitch of a thin Spanish tenor. It was a gypsy love song... Miss Mannersley could not fail to see that the gestures and illustrative pantomime were addressed to her... Passionately assuring her that she was the most favored daughter of the Virgin, that her eyes were like votive tapers, and yet in the same breath accusing her of being a brigand and assassin in her attitude towards

his heart he balanced with quivering timidity, toward her, threw an imaginary cloak in front of her neat boots as a carpet for her to tread on and with a final astonishing pirouette and a languishing twang of his guitar, sank on one knee and blew, with a rose, a kiss at her feet [1]. "

The lines where Enríquez, using the English language, gives his skeptical opinions about the fickle female sex, are no less amusing than the passages where doña Felipa speaks about Rosita's ghost, and where Consuelo opens her heart to Pancho. His English, says the author, was " a marvelous combination of Spanish precision and California slang ".

" As to thees women and their little game, believe me my friend, your old oncle 'Enry is not in it. No; he will ever take a back seat when lofe is around. For why ? Regard me here! If she is a horse you shall say, she will buck-jump, she will ess-shy, she will not arrive, or she will arrive too quick. But if it is thees women, where are you ? For when you shall say, she will ess-shy, look you, she will walk straight, or she will remain tranquil when you think she buck-jump, or else she will arrive and, look you, you will not. You shall get left [2]. "

b. Pereo (*Maruja*).

This old Indian symbolizes the traditional Spanish dueña, a sort of authoritative chaperon; but in reality he is the confidential servitor and time-honored mayordomo of doña María's estate.

1. *The Devotion of Enríquez*, p. 337.
2. *Ibid.*, p. 332.

He spies with jealousy and noble indignation Dr. West's secret plottings against the doña's lands, and ends up by murdering the doctor. He watches over Maruja's conduct, knows where she goes, to whom she talks, and what she does from day to day.

" You are spying again, Pereo ", said Maruja, " it is unworthy of my father's trusted servant [1]. "

c. Don Ramón Alvarado (*A Millionaire of Rough and Ready*).

In the character sketch of this wealthy landlord of Los Gatos, Bret Harte sets forth the narrow aristocratic and superstitious ideas of the Spanish caballero. " And were there no Spaniards who ever dug gold ? " asked Mulrady simply. " Ah, there are Spaniards and Moors ", responded don Ramón sententiously, " but no good ever came of it. There were Alvarados in Sonora, look you, who had mines of silver and worked them with peons and mules and lost their money like gentlemen. But this grubbing in the dirt with one's fingers that a little gold may stick to them is not for caballeros. And then one says nothing of the curse! "

" The curse! " echoed Mulrady... " What is that ? "

" You know not friend Mulrady, that when these lands were given to my ancestors by Charles V, the Bishop of Monterey laid a curse upon any who should desecrate them ? "

Don Ramón Alvarado is an avowed enemy of reform, he wants to follow in the footsteps of

1. *Maruja*, p. 30.

his ancestors; he upholds tradition at all costs. For this reason when Mr. Alvin Mulrady, his American tenant, suggests that he be allowed to sink an artesian well on the ground, in order to irrigate the land, don Ramón points out that " trifling with the entrails of the earth was not only an indignity to Nature almost equal to shaft-sinking and tunneling, but was a disturbance of vested interests [1] ".

" I and my fathers ", said don Ramón crossing himself, " were content with wells and cisterns filled by Heaven at its appointed seasons... " But, as a matter of fact don Ramón was not so much opposed to boring the hole in the ground as he was opposed to the new methods used in doing it. In the old days the cattle, says he, knew where to find water when they wanted it. " But thou sayest truly, that was before streams and rain were choked with hellish engines and poisoned with their spume. " " Go on, friend Mulrady, dig and bore if thou wilt, but in a seemly fashion and not with impious earthquakes of devilish gunpowder [2]. "

d. Don César Alvarado (*A Millionaire of Rough and Ready*).

Don Ramón's son (don César) was a courteous *caballero*, and a slave to his honor, as the Spaniards understand it. Like his father, don César looked down upon any one engaged in manual labor, as such lowly occupations constituted a degradation of Castilian principles.

1. *A Millionaire of Rough and Ready*, p. 259.
2. *Ibid.*, pp. 259-260.

He was a young man " blue-eyed, sallow skinned and high-shouldered ".

e. Don José Sepúlveda (*A Knight-Errant of the Foothills*).

Don José Sepúlveda's character and his attitude toward other people put us in mind of Cervantes' immortal creation, don Quijote de la Mancha. Don José is a real Spaniard in "looks" as well as in his actions: " He was a young man of apparently twenty-five, with a colorless satin complexion, dark eyes alternating between melancholy and restless energy, a narrow high forehead, long straight hair and a lightly pencilled mustache [1]. "

He was always ready to safeguard what he called the honor of his household and friends, and for this reason when his American *vaquero* Roberto, alias Bucking Bob, ran into debt as a result of gambling at faro with Jack Hamlin, and lost all he had and in addition one of don José's horses, the punctilious young Spaniard said to Hamlin, who was complaining about Roberto's conduct : " If I have comprehended, honest Hamlin, this Roberto who was my *vaquero*, and is my brother, has approached this faro game by himself unsolicited ? "

" He certainly didn't seem shy oí it ", said Mr. Hamlin.

" And if he had won, excellent Hamlin, you would have given him the equal of his mare and horse ? "

" A hundred dollars for each, yes, certainly. "

" Then I see not why I should send for the

1. *A Knight-Errant of the Foothills*, p. 456.

property which is truly no longer mine, nor for my brother, who will amuse himself after the fashion of his country in the company of so honorable a *caballero* as yourself. Stay! oh, imbecil that I am. I have not remembered. You would possibly say that he has no longer of horses! Play him; play him, admirable yet prudent Hamlin. I have two thousand horses. Of a surety he cannot exhaust them in four hours. Therefore play him, trust to me for *recompensa* and have no fear[1]. "

Don José's inherent unselfishness is peculiar to the race. Friends are bound by the unwritten law of public sentiment to come to the rescue of the man whose honor and reputation, through any unforseen circumstance, are at stake.

H. C. Merwin says : " Generosity and pride are Spanish traits ". And then quoting from W. M. Fisher[2] : " The worst and weakest of them has that indefinable something about him that lifts so immeasurably the beggar of Murillo above the beggar of Hogarth. "

" The reader, says Merwin, will remember how cheerfully and punctiliously don José Sepúlveda paid the wagers of his friend and servant Bucking Bob. A gambling debt was regarded by the Spaniards in so sacred a light that if he who incurred it was unable to pay, then for the honor of the family, any relative, a godfather, or even one who had the misfortune to be connected by marriage with the debtor, was bound to discharge

1. *A Knight-Errant of the Foothills*, pp. 464-465.
2. W. M. Fisher, *The Californians*.

the obligation. Some Americans basely took advantage of this sentiment [1] ."

f. Concepción (*vaquero*) (*The Adventure of Padre Vicencio*).

The author calls him the Demon *vaquero*. He was a celebrated herder of cattle and wild horses, and was reported to have chased the Devil in the shape of a fleet pinto colt all the way from San Luis Obispo to San Francisco, vowing not to give up the chase until he had overtaken the distinguished Arch-Enemy. Bret Harte pictures Concepción scouring the coast on a phantom steed, beguiling the monotony of his eternal pursuit by lassoing travel ers and dragging them at the heels of his unbroken mustang until they were eventually picked up half strangled, by the roadside [2].

g. Victor Ramírez (*Gabriel Conroy*).

A Spanish-American gambler, and unscrupulous fortune seeker. An extremely passionate, jealous and conceited type of man; mean in his dealings with other people, cowardly, although not reluctant to pick a fight if he felt that any one was trying to ignore him or belittle his false reputation as a fighter and a gambler.

h. Concho (*The Story of a Mine*).

He represents the typical simple-minded Mexican of the common class. Bret Harte introduces him to us riding a mule, carrying a rosary and a revolver, and drinking *aguardiente* out of a leathern bottle. He possesses an inexhaustible

1. H. C. Merwin, *Life of Bret Harte*, p. 96.
2. *The Adventure of Padre Vicencio*, p. 418.

vocabulary of profane and ecclesiastical curses. He swears when he drinks, when his mule falls, and in short every time he feels things are going wrong with him. But in spite of that, Concho is kindhearted and as a good Mexican Catholic, he is a great believer in the Devil, superstitious, like all ignorant people, and easily deceived.

B. — SPANISH ART AND ARCHITECTURE

I. — Mansions.

Bret Harte in his descriptions of Spanish California mansions brings out the following points : houses built of adobe, covered with red-tile roofs; generally the rooms are low and very often the sunlight is shut off; some of these rooms are very richly equipped with quaint, costly furniture; low pitched galleries around a square or rectangular courtyard; plants and trees growing in the patio garden; vines creeping on the walls; tendency to make the patio the coolest spot in the house to which the members of the family could resort in order to breathe fresh air, take a nap, or entertain a friend.

a. The mansion at La Misión Perdida (*Maruja*).

The mansion at La Misión Perdida, in which Maruja lived, was an old " adobe house of no mean proportions dating back to the early Spanish occupation ". " The delicacy of floral outlines ", says the author, "running to the capitals of columns and at times mounting to the pediment of the roof, the opulence of flashing color or the massing of tropical foliage, could not deprive it of the imperious dignity of size

and space. " Although some additions had been made to this *casa* by its American owner, still the patio, surrounded by low galleries " retained the Spanish conception of *al fresco* seclusion ". The Castilian roses that grew like vines along the east front, the fuchsias that attained the dignity of trees in the patio, and the passion vines that crept up the western wall, made this house the exact replica of any casa in the peninsula [1].

b. The mansion at La Hacienda de los Osos (*The Mystery of the Hacienda*).

The secular Spanish mansion at the Hacienda de los Osos inclosed also " a reposeful patio, surrounded by low pitched veranda. The house, built of red tiles, was full of roomy corridors, nooks and recesses in which lurked the shadows of a century, and in it, although hidden by a wall, was a lonely garden, hoary with gnarled pear-trees and smothered in the spice and dropping leaves of its baking roses [2] ".

c. A room in a Spanish mansion at San Antonio, California (*Gabriel Conroy*).

" In keeping with the sun-evading instincts of Spanish Californian architecture ", says Bret Harte in his description of this chamber, " the room was long, low and half lighted; the two barred windows on either side of the door way gave upon the corridor and courtyard below; the opposite wall held only a small, narrow, deeply-embrasured loop-hole. " Mingled with

1. *Maruja*, p. 3.
2. *The Mystery of the Hacienda*, p. 126.

the monastic gloom of that chamber " with the contemplative solitude of that religious cell " which Bret Harte defines as " grateful asceticism ", " was the quaint contrast of a peculiar Spanish luxuriousness. In a curtained recess an immense mahogany bedstead displayed a yellow satin coverlet profusely embroidered with pink and purple silk flowers. The borders of the sheets and cases of the satin pillows were deeply edged with the finest lace. Beside the bed and before a large arm chair heavy rugs of barbaric colors covered the dark wooden floor and in front of the deep oven-like hearth lay an immense bearskin. About the hearth hung an ebony and gold crucifix and mingled with a few modern engravings, the usual Catholic saints and martyrs occupied the walls[1] ".

II. — Churches.

We shall presently see how Bret Harte in his descriptions of Spanish-American churches usually emphasizes the artistic side rather than the element of good lasting masonry. He speaks about their interior decoration, mentioning the good and bad paintings on the walls; the quaint old Spanish costumes in which some of the effigies and statues were clothed; he speaks of their waxen one-eyed saints, and more particularly he dwells upon the barbaric splendor and excessive coloring of rafters, walls, altars, etc.

a. The mission church of Todos (los) Santos (*Maruja*).

The mission church of Todos (los) Santos was

1. *Gabriel Conroy*, pp. 172-173.

the work of those Spanish missionaries who three centuries ago settled the place. The walls were striped with equally bizarre coloring, half Moorish and half Indian, says Bret Harte, and in his description of the interior decoration he dwells upon the influence exerted by a coarse native environment upon the more refined artistic sense of the Spanish Christian. " A swinging lamp, that burned perpetually before an effigy of the Virgin Mother, threw a faint light on the single rose-window behind the high altar; another suspended in a low archway, apparently lit the open door of the passage towards the refectory. By the stronger light of the latter Hurlstone could see the barbaric red and tarnished gold of the rafters that formed the straight roof. A few hangings of dyed and painted cloths with heavy fringes were disposed on either side of the chancel, like the flaps of a wigwam, and the aboriginal suggestion was further repeated in a quantity of colored beads and sea-shells that decked the communion rails. The stations of the cross along the walls were commemorated by paintings evidently by a native artist—to suit the same barbaric taste—while a large picture of San Francisco d'Assisis under the choir seemed to belong to an older and more artistic civilization[1]... "

b. The church at San Antonio (*Gabriel Conroy*).

" The old church was unchanged—like all things in San Antonio—since the last hundred years ", says Bret Harte, " perhaps there was

1. *The Crusade of the Excelsior*, p. 88.

little about it that Arthur had not seen at the other missions. There were the old rafters painted in barbaric splendor of red and brown stripes; there were the hideous waxen glass-eyed saints, leaning forward helplessly and rigidly from their niches; there was the Virgin Mary in a white dress and satin slippers, carrying the Infant Saviour in the opulence of lace long-clothes; there was the Magdalen in the fashionable costume of a Spanish lady of the last century. There was the usual quantity of bad pictures; the portrait full length of the patron saint himself, so hideously and gratuitously old and ugly that his temptation by any self-respecting woman appeared more miraculous than his resistance; the usual martyrdoms in terrible realism; the usual " Last Judgments " in frightful accuracy of detail[1] ".

III. — Fortifications.

The author touches upon these points when he describes the Spanish *Presidio* of Todos (los) Santos : the artistic element in the *presidio* ruins; the corroding effect of time upon the *presidio;* the old bronze guns, their condition, their mechanism, their history; the wild vegetation of a tropical land invades the *presidio* grounds; the fog as friend and enemy of the *presidio.*

a. The *Presidio* of Todos (los) Santos (*The Crusade of the Excelsior*).

Of the *Presidio* or fortified quarter of the place, Bret Harte says the following : " Everywhere a ruin that was picturesque, a decay that was

1. *Gabriel Conroy*, p. 145.

refined and gentle, a neglect that was graceful met the eye, the sharp exterior and reentering angles were softly rounded and obliterated by overgrowths of semitropical creepers, the abatis was filled by a natural brake of scrub oak and manzanita, the clematis flung its long scaling ladders over the escarpment, until Nature, slowly but securely investing the doomed fortress, had lifted a victorious banner of palm from the conquered summit of the citadel! Some strange convulsions of the earth had completed the victory, the barbette guns of carved and antique bronze commemorating fruitless and long forgotten triumphs were dismounted; one turned in the cheeks of its carriage had a trunion raised piteously in the air like an amputated stump; another sinking through its rotten chassis, had buried itself to its chase in the crumbling adobe wall. But above and beyond this gentle chaos of defense stretched the real ramparts and encampments of Todos Santos—the impenetrable and unassailable fog! Corroding its brass and iron with saline breath, rotting its wood with unending shadow, sapping its adobe walls with perpetual moisture and nourishing the obliterating vegetation with its quickening blood as if laughing to scorn the puny embattlements of men—it still bent around the crumbling ruins the tender grace of an invisible but all-encompassing arm [3]. "

IV. — Towns.

Bret Harte's Spanish-American towns, San An-

1. *The Crusade of the Excelsior*, p. 57.

tonio, Todos (los) Santos, etc., look very old, primitive and ruinous. The decay and backwardness of these *pueblos* is due to the fact that their Spanish inhabitants, narrow-minded, lazy and superstitious, have always refused to replace the old by the new and up-to-date.

His *pueblos* are one-street hamlets including the church with its high dome-shaped towers; low adobe houses with roofs covered with large red tiles, and white-washed walls; long low *fondas*—but no hotels—with low-pitched galleries, before which horses are tethered by strong *reatas*.

a. The town of Todos (los) Santos (*The Crusade of the Excelsior*).

There was but " one straggling street " in the village of Todos (los) Santos, and " on either side... were ranged the low one-storied, deep windowed adobe *fondas* and artisans' dwellings with low pitched roofs of dull red pipe-like tiles[1] ".

The peaceful hamlet had a plaza like every Spanish town.

b. The *pueblo* of San Antonio (*Gabriel Conroy*).

" If there was a spot on earth of which the usual dead monotony of the Californian seasons seemed a perfectly consistent and natural expression, that spot was the ancient and time honored pueblo—of the blessed San Antonio. The changeless, cloudless, expressionless skies of summer seemed to simbolise that aristocratic conservatism which repelled all innovation and was its distinguishing mark. The stranger who rode into the pueblo in his own conveyance—for the in-

1. *Ibid.*, p. 101.

stincts of San Antonio refused to sanction the introduction of a stagecoach or diligence that might bring into the town irresponsible and vagabond travelers—read in the faces of the idle lounging peons the fact that the great rancheros who occupied the outlying grants had refused to sell their lands, long before he entered the one short walled street and open plaza, and found that he was in a town where there was no hotel or tavern... As he drew rein in the courtyard of the first large adobe dwelling, and received the grave welcome of a strange but kindly face, he saw around him and everywhere the past unchanged. The sun shone as brightly and fiercely on the long red tiles of the low roofs, that looked as if they had been thatched with longitudinal slips of cinamon, even as it had shone for the last hundred years; the gaunt wolf-like dogs ran out and barked at him as their fathers and mothers had barked at the preceding stranger of twenty years before. There were the few wild half-broken mustangs tethered by strong riatas before the veranda of the long low fonda, with the sunlight glittering on their silver trappings, there were the broad, blank expanses of white-washed adobe walls..., the white dome-shaped towers of the mission rising among the green of olives and pear trees, twisted, gnarled and knotted with the rheumatism of age; there was the unchanged strip of narrow white beach and beyond the sea[1]. "

1. *Gabriel Conroy*, pp. 132-133.

C. — MISCELLANEA

Things not already mentioned showing Spanish or Spanish American influences on Bret Harte, in :

I. — *The Crusade of the Excelsior.*

a. The American passengers on board the Excelsior take on Spanish names, viz. : Diego Hurlstone, Leonidas Bolívar Perkins, don Carlos Brace, Susana Brace, doña Barbara Brimmer, etc.

b. Two Mexican girls, the black-eyed doña Isabel and her sister Juanita, keep up a lively conversation with Miss Keene, the latter having changed her name for the more beautiful one of doña Leonor.

c. The description of Padre Esteban's religious attire : " a black silk *sotana* and sash, and an old-fashioned oblong, curl-brimmed hat ", his customs, and household, with Manuela, the old Indian woman of fabulous age, and Pepito in the forefront.

d. Allusions to Spanish courtesy, etiquette, hospitality, impulsiveness, and great love of romance.

e. References to costumes : " velvet jackets, gold lace, silver buttons and red sashes " worn by the official class.

f. Spanish-American geographical names, viz. : Valparaíso, Callao, Arequipa, Colima, Nicaragua, Mazatlan, San Lucas, Los Lobos, San Eugenio, Ballenas, San Roque, Rosario, San Carlos, San Antonio, Guadalajara, Todos (los) Santos, San Juan del Norte.

g. References to lounging, sitting in a hammock, *hasta mañana*, etc.

h. Allusions to famous Spanish names : Balboa, Pizarro, Las Casas, Junípero Serra.

i. The passing of the ox-cart whose creaking wheels were made of a solid circle of wood; the reference made to the primitive plow that lay on the wayside; and to the *Posada* filled with lounging muleteers.

II. — *Maruja*.

a. Spanish racial prejudices : " the doña's family (doña María's), the Estudillos and Gutierrez always looked down upon this alliance with the Yankee captain ".

" — I cannot marry ", says Maruja to captain Carrol, " unless I marry one of my mother's race. That is my mother's wish and the wish and the will of her relations. You are an American, not of Spanish blood. "

b. Description of rooms in Maruja's house : " low vaulted halls, barred windows, square chambers with dark, rich, but scanty furniture, lace-bordered beds and pillows; a mysterious odor of dried and desicated religious respectability penetrated every where; narrow windows. In the bare white walls of a chamber hung crucifixes and religious emblems ".

c. The dinner party given at Maruja's house and the conversation that followed in which general Pico, don Juan Estudillo and Pedro Gutiérrez take part.

d. Such expressions of surprise as Santa Ana! Blessed San Antonio! By the Mother of Miracles! Blessed Virgin!

e. References to high sounding names : Vallejos, Castros, Briones, Pachecos, Alvarados, Peraltas, Estudillos, etc.
f. The picture of the *fonda* on the roadway to San José.
g. The *torero* (bull-fighter) in romance.
h. Petty jealousies between Spanish ecclesiastic and military authorities in California.
i. References to old customs : *dormir la siesta* (take a nap), going to a *rodeo* (a yearly chase of wild cattle for the purpose of lassoing and branding them, says Bret Harte, *The Devotion of Enríquez*, p. 357); sitting in a hammock.
j. Allusions to the Alhambra; the arrival of the holy Fathers from the South with Portala uplifting the wooden cross on the sea-coast; the building of a mission and bringing the aborigenes into the sacred fold.

III. — *The Mystery of the Hacienda.*

a. The antagonistic feeling of narrow racial prejudices is again set forth in this passage : " There are all your Spanish neighbors ", said aunt Viney to Dick, the purchaser of the Spanish hacienda. — " They won't bother us ", he returned. " You see, they are furious at the old don for disposing of his lands to an American and they won't be likely to look upon the strangers in the new place as nothing but interlopers. "
b. References to the old Don's obsolete methods of farming, " his gang of idle retainers and his Noah's Ark machinery "
c. The lines where aunt Viney, influenced by the customs of her Spanish neighbors, objects to Dick and Cecily going out alone at night. " I

don't know why we should set any example to our neighbors ", said Cecily. " We don't see much of them or they of us. "—" Of course not ", returned aunt Viney; " because all proper Spanish young ladies are shut up behind their grilles at night. You don't see them traipsing over the plain in the darkness, with or without cavaliers! Why don Ramón would lock one of his sisters up in a convent and consider her disgraced forever if he heard of it.—" And do you mean to say ", continued Dick, " that Spanish girls don't go out alone ? "

" No young lady goes out without her duenna ", said aunt Viney emphatically.

d. Mexican and Indian servants in Spanish houses.
e. The *rodeo* held at the *hacienda*, attended by five or six *caballeros*.
f. Doña Felipa's trilling of her r's.
g. The reference made to the " quaint faded civilization that the old Spanish mansion represented. "

IV. — *Chu-Chu.*

a. Consuelo is sent to a convent in Southern California.
b. " I had again failed in my slower Western Nature ", said Pancho, " to understand her high romantic soul. "
c. Consuelo wears a " bewitching riding-skirt gathered round her jimp waist ", and a black and red toreador hat.

V. — *The Devotion of Enríquez.*

a. Enríquez' serenade to Miss Mannersley.
b. Reverend Mr. Mannersley sums up the characte-

ristics of the Spanish-American race : " they have the impulsiveness of their Latin origin. They gesticulate, they express their gratitude, their joy, their affection, their emotions, by spasmodic movements. They naturally dance ".

c. Enríquez lying languidly on his back in a hammock in the patio.
d. Enríquez at the *rodeo*. He " selected a bull from the galloping herd, and cleverly isolating him from the band, lassoed his hind legs and threw him exactly before the platform where Miss Mannersley was seated. It was Enríquez who caught the unbroken mustang, sprang from his own saddle to the bare back of his captive and with only the lasso for a bridle halted him on rigid haunches at Miss Mannersley's feet ".
e. Enríquez as the incarnation of the romantic, rowdy, cynic don Quijote.
f. Enríquez' and Miss Mannersley's elopement.
g. References to evening gatherings and fandangos; to the black-eyed *señoritas* Manuela and Pepita, to Moorish-gypsy songs; to Mexican girl dancers.
h. Detailed description of a bull-fight, and the Plaza.
i. Don Pedro Amador's Spanish gravity and courtesy.
j. Passing remarks on a lost fan, a pellejo (wine skin).

VI. — *A First Family of Tasajara.*

a. The principal character, Clementina, has a Spanish name, although she is an American girl.
b. Mexicans lounging around a *posada*.
c. Cigarette-smoking peons lounging at the door of the house.

d. A handsome but old-fashioned carriage belonging to some local Spanish grandee.
e. Other Spanish names : Don José Ramírez, doña María Ramírez.
f. The high flown hospitality of the Spanish hostess, doña Maria.

VII. — *A Millionaire of Rough and Ready.*

a. Mrs. Mulrady tries to marry her daughter to don César because this would enhance her social prestige.
b. Mrs. Mulrady's attempt to Spanishize her and her husband's names. Alvin would be henceforth Alvino, and Mulrady was to be Mulrade or Mulraid; and indeed her husband was highly honored when any one called him don Alvino. " I believe I have the honor of addressing don Alvino... ? " a distinguished foreigner is reported to have said to him once. " You kin bet your boots, stranger, that's me. "

VIII. — *A Knight-Errant of the Foot-Hills.*

a. A family council is held to consider don José Sepúlveda's case. The council consisted of the archbishop from San Luis, father Felipe, don Víctor, don Vicente Sepúlveda, doña Carmen, doña Inês Alvarado, and the *alcalde*.

IX. — *The Legend of Monte del Diablo.*

a. Use of famous Spanish names : Núñez de Balboa, Alonso de Ojeda, Las Casas, Junípero Serra, San Ignacio de Loyola.
b. Contrast of motives in the Spanish, and in the American conquest of the far South-West.

c. Ignacio, the muleteer, believes in the Devil, and is superstitious.

X. — *The Right Eye of the Commander.*

a. Reference to his Toledo (sword).
b. Friar Manuel de Cortes attributes to the Devil the miraculous cure of the Comandante.
c. The Presidio and its sleepy garrison.

XI. — *The Adventure of Padre Vicencio.*

a. The Mission at San José also ministered by him.
b. References to a hammock.
c. He is superstitious, he believes that his own *serape* had been transfixed by the Devil's harpoon.

XII. — *Gabriel Conroy.*

a. Doña María Sepúlveda, an American woman, the widow of don José Sepúlveda, respects and follows Spanish customs. She is lying in a hammock swung between two posts of the veranda.
b. Doña Dolores is an American lady (Grace Conroy), who poses as a mestizo girl, and has assimilated the Spanish customs and manners. She is described as a " brown Indian girl with a cheek as tawny as the summer fields ". She carried a large black fan which she used most skilfully.
c. References to men lounging and smoking cigarettes.
d. Women clad in the lightest and whitest of flounced muslin skirts with heavy shawls over their heads and shoulders.
e. Description of a family carriage drawn by four black mules.
f. A corridor over whose railings *serapes* and saddle blankets were hung.

g. The *monte* card game.
h. Allusions to Mexican architecture, to lounging *vaqueros* and to Spanish ranchos.
i. The sun shining on the adobe walls of the *presidio* of San Jerónimo, firing the red tiles, scorching the black courtyard; the *presidio* oven and a low studded chamber.
j. References to : Do you speak Spanish ? and to the Spanish language in general.

XIII. — *At the Mission of San Carmel.*
a. Allusions to the generosity and hospitality of the Mexican people.
b. References to Junípero Serra and Las Casas.
c. References to " aguinaldo " or the Spanish custom of making Christmas and New Year's presents in cash money.

XIV. — *The Story of a Mine.*
a. Disputes arising out of claims on lands through forged documents.
b. Carmen's trilling of the r's.
c. Mr. Wile s conversation with the four Mexicans : Manuel, Miguel, Pedro and Concho.
d. A frugal meal consisting of *tortillas, frijoles,* salt pork and chocolate.
e. Reasons for Mexican resentment against American invaders.
f. Allusions to Padre J. Serra.
g. Spanish fondness for horseback riding.
h. Spanish names : Jovita Castro, Tres pinos, Misión San Gabriel.

D. — OTHER THINGS

I. — Horsemanship.

The Spanish inhabitants of California and the other Far Western States excelled the Americans in horsemanship. Bret Harte puts it this way : " The Spaniard taught the Americans horsemanship, and they rode off with his cattle. " " The Americans usually adopted the Spanish equipment, consisting of a huge saddle, with cumbrous leather saddle flaps, stirrups carved from solid oak, heavy metal spurs, a bridle jingling with ornaments, and a cruel curb bit,—the whole paraphernalia being designed to serve the convenience and vanity of the rider without the least regard to the comfort of his beast. The Spanish manner of abrupt stopping, made possible by the severe bit, was also taken up by young Americans, who loved to charge down upon a friend, halting at the last possible moment in a cloud of dust, with the horse almost upon his haunches. " (Merwin, p. 99.)

Bret Harte brings out the expert horsemanship of the Spanish-Americans in : Don César Alvarado and his lawless ride to see Miss Mulrady; Enríquez Saltello and the foolhardy stunts he does on horseback at the *rodeo ;* Pereo and his mad racing around the circular meadows of La Misión Perdida; Consuelo and her ghost-like race on the Rosario road. Concepción, the vaquero, on his fleet colt in hot pursuit of the Devil on the San Luis Obispo road.

The author chooses Spanish names for his favorite horses : Pinto, Jovita, Tita, Chu-Chu, etc.

II. — The Spanish influence on Bret Harte is easily detected in the passages where Manuela and Víctor Ramírez, Carmen de Haro and Mr. Thatcher, Consuelo and Pancho, Cesar Alvarado and Miss Mulrady, Maruja and Mr. West, Enríquez and Miss Mannersley, talk to one another, respectively, about affairs of the heart.

III. — Spanish Quarter in San Francisco; Spanish Women; Diversions.

There was a Spanish Quarter where, as Bret Harte said " three centuries of quaint customs, speech and dress were still preserved; where the proverbs of Sancho Panza were still spoken in the language of Cervantes and the high flown allusions of the La Manchian Knight still a part of the Spanish Californian hidalgo's dream ".

" The Spanish women were usually attended by Indian girls and their dress was coquettish and becoming. Their petticoats, short enough to display a well-turned ankl , were richly laced and embroidered, and striped and flounced with gaudy colors, of which scarlet was the most common. Their tresses fell in luxuriant plaits down their backs, and in all the little accessories of dress, such as earrings and necklaces, their costume was very rich. Its chief feature, the reboso, was a sort of scarf like the mantilla of old Spain. This was sometimes twined around the waist and shoulders, and at other times hung in pretty festoons about the figure. "

" It was only in respect to their diversions that the Spanish had any influence upon the Americans. The gambling houses and theatres were largely in Spanish hands at first, and the fandango was the national amusement, in which the American miners soon learned to join. " (Merwin, p. 93-94).

IV. — The Spanish Californian.

" He was called a Greaser, an unctuous reminiscence of the Mexican war, and applied erroneously to the Spanish Californian who was not a Mexican. The pure blood of Castile ran in his veins. He held his lands sometimes by Royal Patent of Charles V. He was grave, simple, and confiding. He accepted the Argonauts' irony as sincere, he permitted him to marry his daughter. He found himself in a few years landless and alone... In all matters relating to early land grants his was the only available memory, his the only legal testimony on the court... He recalled conversations, official orders and precedents of fifty years ago as if they were matters of yesterday. He produced grants, signatures and letters with promptitude and despatch... Socially he clung to his old customs. He had his regular fandango, strummed his guitar and danced the cachuca and kindred dances of his nation. He had his Sunday bull-fights after Mass. " (T. E. Pemberton, " Life of Bret Harte ", p. 51-52).

E. — SPANISH VOCABULARY

adiós, good-bye
adobe, unburnt brick dried in the sun
aguardiente, rum
agua bendita, holy water
aguinaldo, New Year or Xmas gift
ah! lo que es el mundo, the way the world goes
alameda, grove of poplar trees
alcalde, mayor
al fresco, in a cool spot
americana, American girl, woman, thing
americano, American boy, man.
arroyo, brook
auto de fe, public punishment by Inquisition
ayuntamiento, municipal government
bobo, fool
borrachón, drunkard
bueno, good, all right.
caballero, gentleman, sir
cancionero, song-book
cañada, glen, dale between two mountains
cañón, canyon
carajo, Spanish curse word (d... it all!)
caramba, familiar Spanish exclamation.
carroza de cuatro mulas, large coach driven by four mules
calzas, breeches
casa, house
castellana, Castilian (feminine gender).
catalpa, kind of tree whose flowers are red and white
chaqueta, coat
chiquita, little one (feminine)

cigarritos, cigars or cigarettes
citas, engagement, appointments.
compañero y amigo, companion and friend
corral, inclosure for cattle or horses
corregidores, magistrates, mayors, etc.
coyote, prairie wolf
credo, creed, articles of faith
cuarto, room, chamber
dama de grandeza, noble lady
Dios y Libertad, God and Liberty
disparatado, extravagant, foolish
disposición, disposition
distraído, absent-minded, inattentive
don Fulano, John Doe
doña, Mrs. (used with Christian name)
dueña, chaperon
el diablo americano, the American Devil
embarcadero, wharf
encinal, wood of evergreen oak
en tiempos pasados, formerly
espada, sword, swordsman
espadacho, bully
espejo, mirror
falda, skirt, brow of a hill
fandango, gay Spanish dance
faro, game
fiestas, feasts, celebrations, entertainments
fonda, inn
frijoles, kidney-beans
hacienda, plantation, estate
hasta mañana, until tomorrow
hidalgo, nobleman
hola, hello!
imbéciles, silly, simple

la cañada de la visitación del Diablo, the Gulch of the visitation of the Devil
llano, plain, level land
madre de Dios, Mother of God!
madroño, strawberry tree
manta, shawl, blanket
mantilla, veil, mantilla
manzanita, poison tree
mañana por la mañana, tomorrow morning
maquinista, machinist
mayordomo, steward, superintendent
médico, physician
mestizo, half-breed
misión, mission
monte, card game
muchacha, girl
muchacho, boy
mula, mule
natividad, nativity, birth
padre, father
padroño, patron
pasear, to take a walk
patio, courtyard
patrono, patron saint, protector
pellejo, skin, wine skin
peón, day laborer
peso, dollar
pico, pick-axe
pinto, spotted
plaza, square
poco más o menos, approximately
poco tiempo, short while
pollo, chicken
posada, lodging-house

presidio, fort
presto, quick
primogénito, first born
pueblo, town
quien sabe, who knows!
rancho, cattle station or farm
ranchero, cattle raiser, farmer
real, coin worth 5 cents
reata, rope
recompensa, reward
rodeo, gathering cattle to brand them
sabe, he, she, you know
sala, reception room
sano, solo, solicito, discreto, wholesome, single, sympathetic and discreet.
saya, skirt (of a woman's clothes)
semicuaca, dance of Moorish origin
señor, Mr., sir
señora, Mrs., madam
señores y señoritas, gentlemen and ladies
sí, yes
siesta, nap
sombrero, hat
sonata, sonata
sotana, cassock
temblor, quake
tienda, store
tierra templada, temperate zone, mild climate
tortillas, omelets
tres pesos, three dollars
triste, sad
una mina de plata, silver mine
vamos, let's go
vaquero, cowboy

vaya con Dios, God protect you (Go with God)
vientos generales, trade winds
viñadero, keeper of a vineyard
viva la reina americana, long live the American queen
yerba buena, A species of mint (Good herb)

Carlos VÁZQUEZ-ARJONA.

LA CAIDA
DEL CONDE-DUQUE DE OLIVARES

I. — La version d'Uppsala.

Dans mon catalogue raisonné de manuscrits espagnols dans les bibliothèques suédoises inséré dans cette Revue (t. XXXVI), j'ai signalé sous le n° 17 un manuscrit de la bibliothèque de l'Université d'Uppsala coté H 288 et contenant, parmi d'autres documents, une version de la *Caida del conde-duque de Olivares*. Ce manuscrit, ainsi que ceux mentionnés dans ma description sous les nos 15, 18 à 20 (UV 291, H 289 à 291), a fait partie de la bibliothèque du baron et général *Charles-Auguste Ehrensvärd* (1749-1805) qui, pendant son séjour à Madrid (1784-1799) en qualité d'ambassadeur de Suède, avait formé une grande collection d'hispanica acquise en 1807 par la Bibliothèque d'Uppsala. Outre ces cinq manuscrits, elle contenait 257 numéros imprimés des XVIIe et XVIIIe siècles, en tout, 546 volumes traitant l'histoire, la littérature et la philologie de l'Espagne et du Portugal où, parmi des ouvrages connus comme la España sagrada de Florez, les œuvres de Garcilasso de la Vega, de Boscan, de Calderon, de Villegas, de Lope de Vega, de Jorge Manrique, d'Aldrete, etc., on rencontre aussi 7 volumes contenant 86 brochures et quelques recueils

de « comedias varias », de « tragedias espanolas » et de « papeles varios ».

Comme l'a fait observer déjà M. Ludwig Pfandl [1], le manuscrit H 288 forme un recueil de documents chronologiquement arrangés de 1601 à 1645 et consacrés à l'histoire de l'illustre ministre de Philippe IV, Gaspar de Guzman, comte-duc d'Olivares. L'éditeur récent de la Caida, M. E. Werner (*Revue hisp.*, LXXI, p. 76), qui donne non seulement le premier texte espagnol établi d'après des principes modernes, mais aussi un exposé exemplaire et minutieux des questions y appartenant, remarque que c'est le premier document seul qui n'entre pas dans le cadre du sujet du volume. Ce texte forme aussi une partie hétérogène puisqu'il ne s'agit pas de la disgrâce du comte-duc, mais d'un autre homme de cour une cinquantaine d'années plus tard, à savoir de *Froilan Diaz*, confesseur du roi Charles II depuis 1667, évêque d'Avila, et de la relation du procès contre lui commencé en 1698 et fini en 1704 où figure son collègue Pedro Matilla. Cette relation fut publiée à Madrid en 1787 sous le titre : *Proceso criminal... contra Fray Froylan Diaz, confesor del rey Carlos II... con relacion historica del estado de esta monarquia, y su gobierno* auquel appartient aussi un appendice : *Criticos documentos* (Madrid, 1788) [2]. Notre manuscrit suit l'édition de 1787 jusqu'à la page 221, mais la fin, c'est-à-dire les folios 126 à 129, en diffère. Le second document

1. Archiv f. d. Studium der neu. Sprachen, t. 144, p. 240. — Je profite de l'occasion pour ajouter que le manuscrit signalé dans mon essai précité sous le n° 9 : « Las merindades de Carrion y de Campos y de Monzon » ne peut venir de la collection du pasteur Jacob Krys à Amsterdam (mort en 1725) puisque Sparwenfeldt avait présenté ce manuscrit déjà en 1705 à la Bibliothèque royale de Stockholm, et on le retrouve aussi dans le catalogue de Lilieblad publié en 1706.

2. A Copenhague existe un ms. *Consulta del Consejo de Castilla sobre la causa de Froylan*, nouv. fonds royal 193, pièce insérée dans les Criticos documentos cités.

du manuscrit uppsalien : « Voto de el señor Joseph Gonzalez de el Consejo Real y Camera de Castilla en tiempo de el señor Phelipe IV à cerca de un decreto de su Mag[d] » contient le rapport d'une commission du 17 septembre 1652 sur l'ordre de la succession à la couronne de Portugal et la représentation proposée du nouveau roi au Vatican ou, pour citer les termes mêmes du décret, « en razon de tratarse de admitir en aquella Corte [à Rome] al embajador de Portugal, y de la provision de las Iglesias vacantes de aquel Reyno », document qui est aussi sans rapport avec l'autre partie du manuscrit.

Quant à la suite du manuscrit uppsalien, c'est-à-dire les documents précédant ou suivant la Caida (f[os] 151-300, 367-475), M. Werner (*op. cit.*, p. 77 et suiv.) les a identifiés document par document avec le manuscrit de Stuttgart où ils se retrouvent tous et même dans le même ordre. Pour ma part, je n'ai que peu de choses à ajouter, et je me sers des numéros de M. Werner.

1. Instruction de Don Henrrique de Guzman de 1601, f[os] 151-160. — M. Werner a déjà fait observer que l'index cité du ms. ne parle que du comte d'Olivares, le titre complet est conforme à celui de St. ou de Lafuente (cité par M. Pfandl), et l'appendice contenant l'instruction du 8 janvier sur les domestiques, etc., du jeune comte Gaspar signée par Juan Rodriguez de la Gasca, s'y retrouve aussi (f[os] 161-165 r°). La même instruction est à la Biblioteca nacional à Madrid, fonds de Gayangos, cf. le catalogue de Roca (Madrid, 1904) n° 292.

2-3. Lettre de l'archevêque Garceran Albaner (Alvarez, Alvañel) du 28 août 1621 (f[os] 165 r°-166 v°) avec la réponse du comte du 11 septembre (f[os] 167 r°-170 v°). Le premier document concorde dans l'essentiel avec l'édition du Semanario erudito, III : 63-69 — réimprimée dans *El Bibliotecario y el trovador*, 1841 : 47 et par Zúñiga, *Historia eccle-*

siastica de Granda, p. 290 — mais la réponse représente une version très abrégée et adoucie. Ainsi le passage : « que no vuelva a mezclarse en lo que no le importa » (cf. Werner, p. 17) manque. Un autre exemplaire existe à la Biblioteca nacional (fonds de Gayangos, catalogue cité 292 : 2). Les autographes sont conservés à l'Escorial (X : 11 : 7) ainsi que deux autres exemplaires (g. IV, 2, & : II : 7) ; cf. les catalogues de MM. Miguélez (I p. 247) et de Zarco Cuevas (I p. 172, 264) et A. Elias de Molina, Felipe IV y Galcerán Albanell (Revista critica de hist. y lit. esp., V : 145-50 et dans la Revista de archivos, VI. 1902).

4-6. F^cs 171 r°-188 r°. Cf. M. Werner. D'autres mss. à la Biblioteca nacional (fonds de Gayangos, catalogue cité 292 : 4-6).

7. Information du juge Miguel de Cárdenas (f^os 188 v°-200 v°) à laquelle renvoie aussi la Caida uppsalienne (§ 4 : Vease el papel... año de 1625) porte au titre la date de 1625 mais à la fin : 7 juillet 1627. Sans doute l'indication de Morel-Fatio : 1635 (*Bull. hisp.*, XII : 137 n. 8) est fautive. Un autre ms. à la Biblioteca nacional (fonds de Gayangos, catalogue cité 292 : 10).

8. Mémorial adressé au comte-duc, f^os 200-208 r°, porte la date du 20 mars 1626. Un autre ms. à la Biblioteca nacional (fonds de Gayangos, catalogue cité 292 : 11) et encore un au Brit. Mus., Eg. 2053 : 10.

9-10, f^os 208 v°-265 v°. D'autres manuscrits à Copenhague (voir plus loin), à la Biblioteca nacional, cf. le catalogue cité de Gayangos par Roca, n° 292 : 14 et 16. Selon Menéndez y Pelayo, Obras de Quevedo (t. I, Sevilla, 1897, p. 405), le Dialogo (n° 9) composé en 1641 est inédit.

11. Lettre du duc d'Alba, f^cs 266 r°-268 r°, présente une forme plus abrégée que celle du Semanario erudito, III : 37-39. Un quatrième ms. à la Biblioteca nacional (catalogue cité de Gayangos, 270 : 27).

13. La lettre de la reine Isabelle de Bourbon de 1642 est un peu plus étendue que la version du Semanario erudito, III : 15. Deux autres mss. à la Biblioteca nacional (catalogue cité de Gayangos, 292 : 7 et 270 : 29).

14-16. A l'observation de M. Werner (p. 55 f et 81) il faut remarquer que, dans mon catalogue cité, l'indication de l'index de notre ms. : « Respuesta del Conde (du 18 novembre 1642) a la Reyna, f° 269 b^ta^, otra carta (du 13 novembre 1642) de la Infanta al Conde, f° 270 b^ta^» a été omise, probablement à cause de l'exorde du document suivant (n° 16) : « Respuesta del Conde (du 18 novembre) a la Señora Infanta, f° 271 ».

17. La lettre de l'amiral de Castille, f^os^ 272 r°-273 r°, du 13 novembre 1642, est suivie d'une addition : Esta carta le fue de notable disgusto (index : de gran sentimiento) al Conde... y no pudo lograrlo sino con el pretexto de importar en Napoles su Persona... para donde salió el Almirante con su Casa en Henero de 1643 » et la notice suivante en marge : « La nota y maxima de esta carta fue del Padre Hortensio. » Par erreur les deux zéros ont été omis après 250 et la somme doit être 25.000 ducados (cf. Werner, p. 61 d). Un autre manuscrit à la Biblioteca nacional, catalogue cité de Gayangos 292:9.

19. Le décret, f^os^ 297 v°-300, est suivi d'une « Nota » : A cada Consejo de por si se embio otro Decreto de esta forma, el qual dio unas esperanzas grandes del Govierno, etc.

21. La version uppsalienne du Manifiesto del Conde de la Roca, f^os^ 367 v°-377 r°, concorde, ainsi que St., avec celle publiée par Morel-Fatio (*Bull. hisp.*, XIII : 51). Le titre donne la date du 20 avril mais la fin : 16 avril 1644 (cf. Werner, p. 57). Un autre manuscrit à la Biblioteca nacional (catalogue cité de Gayangos, 270 : 22).

22. Delitos y echizerias, f^os^ 377 v°-384 r°. D'autres manuscrits à la Biblioteca nacional (catalogue cité de Gayangos, 270 : 14-15).

23-25. Cf. d'autres manuscrits à la Biblioteca nacional suivant le catalogue cité de Gayangos, 270 : 16-18.

26. Quant à cette « otra respuesta en favor de el ex^mo Señor Don Gaspar de Guzman », elle se rapporte suivant le titre (comme le fait peut-être aussi le manuscrit de St.) à « Lo que contra el se dice en el Memorial que se dio à su Mag^d despues de su Cayda succedida a beinte y tres de Henero de 1643 », mais le manuscrit uppsalien ne l'attribue pas à Quevedo, comme le fait expressément le titre du manuscrit de Copenhague qui est sans date (voir plus loin), c'est-à-dire Quevedo parlant « en defensa del dicho Conde-Duque » ce qui paraît un peu étrange après 1639 et après quatre années de prison, quoiqu'il semble hors de doute que, même dans la prison, il ait essayé de fléchir et flatter son persécuteur avec des suppliques et des éloges. Suivant ce dernier manuscrit, ce serait donc Quevedo qui parle dans l' « Introducion » en disant : « no solo para desengaño de los que eligen lo mejor sino para confusion de los que le aplauden y de la misma pluma o union de plumas que lo escribieron : en honor de la verdad y en unica lisonja de mi condicion he hecho à los parrafos del Memorial las advertencias que à ellos siguen », en foi de quoi les « glosas » qu'on trouve dans St. et U sont indiquées ainsi dans le manuscrit de Copenhague : « Quevedo, respuesta al parrafo 1° », etc., tandis que l'anonymité du Memorial même qu'on croirait plutôt être de Quevedo est, comme on verra plus loin, expressément soulignée à la fin.

Je crois que la date du manuscrit uppsalien est fausse, ce qui est aussi confirmé par un passage de la respuesta (parrafo 4°) : « Y supuesto que *todos los ocho años de este Govierno* ha deseado el Enemigo prender nuestras Flotas... » Le mémorial en question où, du reste, on ne parle pas du comte-duc en qualité de « caido », paraît donc comprendre les années 1621-1629, et cela est aussi d'accord avec l'obser-

vation de M. Werner qu'une partie du nº 26 est publiée dans le Semanario erudito (XXII : 213) sous le titre : « Impugnacion à un Memorial anónimo », document que Menéndez y Pelayo (*Obras de Quevedo*, I, Sevilla, 1897, p. 379 : nº 35 et 494) date de 1630. Il désigne, il est vrai, ce mémorial comme apocryphe, mais cette date, quand Quevedo était encore favorisé par le comte-duc, rendrait aussi plus probable l'assertion du manuscrit de Copenhague quant à l'auteur. Je constate aussi que l'exemplaire du Brit. Mus. (Add. 25689 : 4, fº 171 ; cf. le catalogue I : 272) porte le titre : « Respuesta de un curioso al papel dado a Su Magestad contra el Conde-Duque *año de* 1630 ».

A en juger par sa composition, le mémorial n'est identique à aucun des deux mémoriaux d'Andrès de Mena (nos 23 et 24). Le premier mémorial (du 18 février 1643) n'est pas autre chose que les *Cargos* (Madrid, 1643, 38 p. in-4º), dont il existe une édition portugaise (Lisboa, 1644, 14, p. in-8) et aussi une hollandaise (Memoriael soo den Coninck van Spangien... overgeset nae de copye van Madrid, La Haye (?) 1643, in-4º, exemplaire au Brit. Mus.), les deux dernières sans les « Descargos que escribe el mismo Conde Duque baxo el nombre de Nicandro » que contient l'édition citée de Madrid. Les Cargos de cette édition ont subi des coupures, comme le fait remarquer Morel-Fatio (*Bull. ital.*, XII : 35), mais je me demande si cela suppose nécessairement une édition isolée et antérieure puisque le texte non censuré a dû rester manuscrit, à moins de supposer une édition clandestine ou publiée hors d Espagne. Cependant une citation de Pérez de Guzmán dans l'article (p. 109) cité plus bas tirée du Nicandro semble indiquer l'existence d'une édition isolée : « Atrevióse á llegar á manos de V. M. un papel *impreso* (el Memorial de Andrés de Mena) para mayor publicidad en el mundo », ce qui paraît aussi confirmé par les lettres des jésuites (Memorial histórico español, XVII : 157) où figure

comme exilé et passible d'une amende en qualité d'éditeur ou d'imprimeur un certain Diego de Gradille. Il semble résulter de cela qu'il s'agit d'un mémorial seul, celui d'Andrés de Mena, et, apparement, c'est le mémorial manuscrit qui fut remis au roi par l auteur, pas l'édition imprimée, inconnue même à M. Palau y Dulcet qui, dans son Manual, ne fait mention que de l'édition de Lisboa en 1644 des Cargos. Il se peut donc que la critique du Nicandro s'adresse à la version manuscrite, ce qui se laisse décider seulement par la confrontation de la première édition (introuvable ?) avec celle du Nicandro et avec les autres exemplaires imprimés ou manuscrits, c'est-à-dire par une édition critique désirable de ces deux importants documents, qu'a réclamée déjà Morel-Fatio. La collation fai e par M. Werner de l'édition portugaise de 1644 avec le nº 23 de St. et avec le texte du Semanario erudito XV et XIX, dont celui du volume XIX présente aussi des coupures, montre des variantes de style et d'autres de peu d'importance. Du Nicandro au contraire on connaît deux éditions dont la première, qui est devenue très rare, compte 15 feuillets in-folio sans pagination (exemplaire à la Biblioteca nacional ayant appartenu à Gayangos). On voit par le volume cité des lettres des jésuites (p. 103 et 105) que ce document fut attribué au commencement au P. Juan Martínez de Ripalda qui avait accompagné le comte-duc à Loeches. On soupçonnait aussi D. Francisco de Rioja d'en être l'auteur (cf. p. 110) mais « el papel salió en nombre de Juan de Ahumada que hoy (junio 9 de 1643) está preso, agora sea por su declaración ó por confesión del Conde ó porque el papel dice : « dice su autor », tandis que tout le monde ne doutait pas qu'en réalité ce ne fût le comte-duc lui-même.

M. Werner suppose (p. 27 et 87) que notre « otra respuesta » serait identique à « Nicandro ó antidoto contra las calumnias » du Brit. Museum (Add. 25688 : 18) qui, suivant le cata-

logue, « respondese al Memorial de Don Andrés de Mena y otros » et sur lequel ouvrage Juan Pérez de Guzmán donne quelques notices dans son article : La labor político-literaria del Conde-Duque (*Revista de archivos*, Ep. 3, t. XI, 1904, p. 107). Cette supposition ne semble pas fondée et exigerait aussi que le mémorial du nº 26 serait celui d'Andrès de Mena, car, selon ce qu'on m'a communiqué de Londres, ce numéro qui commence : « Quando caen los varones » est identique à la réponse insérée dans les Cargos cités (Madrid, 1643, p. 11), dont le catalogue III : 240 signale un autre exemplaire (Add. 28489 : 51), il n'y a que quelques petites différences surtout à la fin du manuscrit. On se demande si, parmi les autres mémoriaux connus, existe une version isolée du nº 26. Je ne connais pas la date du « Memorial dado por el Duque de Cesa [Sessa] al don Phelipe IV » signalé par Roca dans son catalogue des manuscrits de Gayangos (268 : I, 33). Un autre document du Brit. Mus. (Add. 25689 : 3, fº 166, catalogue I : 272) intitulé : « Papel que se dió á S, M. sobre la privanza del Conde-Duque. Dicen le dió el conde de Salinas, marques de Alenquer, año de 1630 » commence : « Este papel en pliego que decia a su M. en sus Rs manos lleuo Don Juan de Villela con consulta y otros papeles y pliegos del Consexo de Yndias diolo al Conde-Duque con los demas » et paraît n'avoir point de rapport avec le nº 26. Gallardo (Ensayo, II, App. 116, Bibl. nac., S 50, p. 129) signale un « Papel anónimo dado al Rey despues de su caida », dont je ne connais pas le contenu. Le « Memorial contra el ministro caido del dominico Fr. Reginaldo de Curia, pidiendo su castigo » (cité par Pérez de Guzmán) est du 28 février, un autre « Memorial de la ciudad de Zaragoza contra el Nicandro » date du commencement d'avril, et puisque le décret (nº 19) sur l'éloignement du comte-duc est du 24 janvier, il paraît que le Nicandro ó antidoto ait été composé en mars.

D'autres manuscrits de ces Cargos et Descargos se retrouvent dans la R. Acad. de la hist. (papeles de JJ, t. CX, selon Pérez de Guzmán), à la Biblioteca nacional dans G 122 et M 145 et dans un volume intitulé : *Ministerio del Conde-Duque de Olibares* ayant appartenu à Gayangos, cf le catalogue cité nº 292 qui contient sous le nº 18 (fº 204) : « Papel dirigido à Felipe IV contra el Conde-Duque su Privado año de 1643 » et sous le nº 19 (fº 217) : « Nicandro ó antidoto contra las calumnias, etc., papel en defensa del Conde-Duque », ce dernier aussi dans le catalogue cité 270 : I : 19 et dans le catalogue de Heredia (IV : 6442). Selon le catalogue de Salvà (nº 2231) il existe une troisième édition imprimée de l'Antidoto (N. S. Erud., I : 19-44); cf. Foulché-Delbosc et Barrau-Dihigo, *Manuel*, II : 1125. De plus, j'ajoute aux deux manuscrits du Brit. Mus. signalés par M Werner des Cargos encore un : Eg. 2053 : 31 (fº 274, catalogue I : 276).

Du nº 26 il y a un exemplaire manuscrit à la Bibliothèque nationale (cat. de Morel-Fatio, 442 : 23) cité par M. Werner et à la Biblioteca nacional (cat. de Gayangos par Roca, 291 : 2)

27. La relation de la mort du comte-duc (f. 473-475) commence : « Diolo la enfermedad al conde Miercoles 13 de Julio de 1645 » et concorde essentiellement avec la version du Semanario erudito (III : 60-62), mais les passages reconnaissants manquent, par exemple l'assistance du « Cabildo de la Santa Iglesia Colegiata haciendole todas las honras correspondientes à su grandeza » et « Madrid ha celebrado tanto la noticia de su muerte que es imponderable ». Je fais observer la « Noticia de la muerte y enterramiento del conde-duque de Olivares, sacada de una Relacion de sucesos de Madrid, ms. de letra del P. Rafael Pereira », Madrid, 15 août 1645, tirée du manuscrit de la R. Acad. de la hist. et publiée dans la Coleccion de documentos ineditos para la historia de España, t. XXXVI, qui, textuellement, n'a aucun rapport

avec notre document mais donne quelques notices sur l'événement en question.

La bibliographie de la Caida et des documents accessoires peut être complétée par quelques notices de l'article cité de Juan Pérez de Guzmán (*Revista de Archivos*, XI, 1904), de plus par le *Catálogo de los manuscritos que pertenecieron a Gayangos existentes hoy en la Biblioteca nacional* red. por Don P. Roca (Madrid, 1904), déjà cité, et *Ensayo de una biblioteca española* par Gallardo (t. II : Appendice, p. 116, Madrid, 1866) donnant la liste connue des mss. de la dite bibliothèque. Ces deux ouvrages signalent un grand nombre de documents. Selon Roca, nº 270 : II : 31, il existe même un « Indice de los papeles que se han escrito sobre el ministerio y privanza del Conde-Duque » et, nº 270 : I : 1, un autre des « Papeles satiricos ». De plus, la Biblioteca nacional semble posséder du moins sept versions isolées de la Caida (Roca, 289 [1], 294; 1, 467; t. VIII : 16; Gallardo E 156, Ff 11, H 10 et T 86) et quatre contenant aussi des documents accessoires (Gallardo : V 114, R 74, T 195, H 141), quelques recueils de documents (par exemple selon Gallardo V 159), de poésies et satires (Roca, 293 ayant appartenu à Churton, et 764 « por Quevedo, Antonio de Solis y otros escritores, recogidas por D. Josef Antonio de Armona, corregidor de Madrid » ; Gallardo : M 13, 80, 145, S 131). J'ai eu déjà l'occasion de signaler d'autres mss. se rattachant aux pièces différentes.

En vue de la censure rigoureuse, étant encore au niveau du moyen âge, beaucoup de ces écrits politiques restèrent souvent manuscrits et copiés à l'infini, ce qui explique aussi le grand nombre de manuscrits dispersés çà et là et le fait que des copistes se sont mis même à arranger des volumes ou recueils

1. Cette traduction (de la Caduta ?) est faite par le capitaine Juan Antonio Diguero et datée de 1661. Il se peut aussi que le nº 1088 du cat. de Roca soit identique à la Caida.

spéciaux consacrés à l'affaire du comte-duc. Comme le fait remarquer M. Pfandl (*Literaturblatt f. germ. u. rom. Philologie*, 49, p. 435, 1928), ce fut le moyen naturel employé pour les divulguer et les mettre en circulation, ce qui est attesté par exemple par le texte du nº 26 « que se han dibulgado doscientas copias por diferentes partes ». Pour citer Mérimée (Quevedo, 1886), « jamais ministre, même depuis la liberté de la presse, ne fut tant attaqué que ce comte-duc. Les satires, en prose et en vers, contre son gouvernement remplissent des recueils entiers. Elles se ressemblent beaucoup, il est vrai; les mêmes attaques, les mêmes expressions parfois se retrouvent dans la plupart d'entre elles ». A ce sujet Olivares est à placer à côté de Richelieu et de Mazarin.

Aux écrits contre le comte-duc signalés par M. Werner, on peut ajouter par exemple une relation anonyme publiée dans El bibliotecario y el trovador (Madrid, 1841, p. 71) : *Vida licenciosa y hechos escandalosos y sacrilegos de D. Gaspar de Guzman* dont je ne connais pas la date, la composition d'Antonio de Solis, *Suñeo politico, excediendo al Romance de el Bocalini, o Crytica de el Reynado de el Catholico y Glorioso Rey y Señor Don Phelipe IIII baxo de el Gobierno de sus validos, primero el Conde Duque de Olivares y segundo su sobrino heredero y successor Don Luys de Haro*, commençant: Passaba yo el Bocalini (Brit. Mus. Cat. I p. 39, Ms. Eg. 555 : fol. 50 et cat. de Roca, 270 : 25)[1], et l'ouvrage de Benito Tebar Gris, *Praeclarissimae Guzmanorum domus epitome vitaeque G. Guzmani Oliveterii Comitis* (Madrid, 1633) est peut-être à ranger parmi les écrits en sa faveur ainsi

1. Les indications sont divergentes sur ce document. Selon Mérimée (Quevedo, 213 n. 1), l'attribution à Quevedo suivant la signature du manuscrit de Paris (Cat. de Morel-Fatio nº 363 : 83) est mal fondée, ainsi que celle du ms. Eg. 327 : F. de Rojas) et le cat. de Roca (1109 : 3) l'attribue à « F. N. A. ».

que la « Carta al Conde-Duque sobre su caida datée du 2 févr. 1643 », signé R. N. O. J. A. et commençant : Quien creerà Señor ? (Eg. 358 : 17, cat. I : 434). On peut se demander aussi si tous les documents des archives de l'État à Modène ont été mis à contribution puisque M. A. Farinelli [1] signale « cuatro legajos en una voluminosa correspondencia de Guidi con noticias interesantes acerca de la corte española en 1643 y la desgracia del Conde Duque ».

Parmi les traductions de la Caida, il faut en citer aussi une en portuguais : *Relaçam politica das mais particulares acçoens do Conde Duque de Olivares e successos da monarchia de Hespanha no tempo de seu governo que fez hum Embayxador de Veneza a sua Republica* trad. no idioma Portuguez por João Ribeyro Cabral (Lisboa, 1711 in-4°). Silva, dans son Diccionario bibliografico, ne croit pas à l'existence d'un original italien mais soupçonne Ribeyro en être l'auteur. Voilà donc le cinquième nom qui dispute en vain à Camillo Guidi l'honneur d'avoir composé la Caida.

Passons maintenant à la Caida même suivant le manuscrit uppsalien. Pour commencer avec le titre il concorde avec celui du ms. de Stuttgart (St), comme l'a déjà constaté M. Werner, et, après ce titre suit aussi la notice additionnelle sur l'auteur : Tienese por cierto que este papel, etc. En ce qui concerne le classement de notre ms. parmi les versions différentes il suit celle de Dresde, c'est-à-dire la dernière partie du passage relatif à la disgrâce du comte de la Roca manque, mais tout le reste, la hostilité du comte et de la comtesse d'Olivares à l'égard du prince Thomas de Carignan et de sa femme, ainsi que la relation du poulailler du comte-duc au Buen retiro, est conservé. Le manuscrit uppsalien appartient donc au premier groupe de M. Werner, tout en différant de St. du point de vue cité, d'autant plus remarquable que, dans les cas où St. se sépare de Dr ou de Mü,

1. *Viajes por España y Portugal*, Madrid, 1921, p. 201.

U ressemble à St., et cela presque littéralement, les dissemblances étant le plus souvent dans l'orthographe, la locution ou le style qui, dans U, est en général plus correct que celui de Mü. Les alinéas sont très rares, la relation continuant le plus souvent sans interruption. Quant à la rédaction du ms. uppsalien il me semble donc superflu d'entrer dans les détails, puisque, comme on verra plus loin des variantes, tout ce qu'on peut dire du ms. St. s'applique aussi en général à U, ce qui paraît rendre évident qu'ils dérivent du même original. Les différences dont la plus frappante est celle concernant le passage de Rocca (§ 85) pourraient aussi bien être attribuées au copiste ou à un remanieur. J'ai vérifié aussi les additions indiquées par M. Werner (*op. cit.*, p. 72 et suiv.) qui sont conformes, excepté dans la comparaison de V et U (Werner, p. 74) où, au § 25, U a : del maior y bien (au lieu de : amor) et, au § 57 : desgracia (au lieu de : caida).

Pour les notes et additions de notre ms. il y a quelques-unes qu'on ne retrouve pas chez M. Werner. Au § 6 : 13[1] (assi en lo temporal como en lo spiritual) : Diole este ynfernal arbitrio el escriuano Gil Canencia, § 7 : 1 (a todos) en marge : Monterrey y Leganes, 9 : 13 (note 10 : Condesa de Paredes) : era señora de honor y la mas antigua, § 22 : 5 (encomios, pas l. 8, cf. note 5) : Admirables exemplares (voilà tout!), § 58 : 5 (Marques de Leganes) : era su cuñado, y fueron los dos primeros grandes que hizo el Rey despues del Conde, 59 : 13 (Marques del Carpio) : cuñado del Conde y Padre de Don Luis de Haro, 65 : 9 (que en lo que, etc.) : respuesta de el embajador a Jph Gonzalez, 72 : 9 (sincerissima fee del Conde) : grande (en marge), 102 : 3 (Virrey) : eralo el conde de salbatierra, 108 : 17 (p. 149 : 4 : Que hera hijo) : es bueno.

Voici les variantes au texte de M. Werner (Mü 23) tirées

1. Je me sers, ainsi que M. Werner, des paragraphes de Morel-Fatio, les chiffres suivants se rapportent aux lignes de chaque paragraphe du texte de M. Werner.

du texte uppsalien [1] abstraction faite des différences purement orthographiques comme : baya au lieu de : vaia, hera au lieu de : era, echo-hecho, creher-creer, hoy-oy, etc.

1 : 3 = note 6, 4 = note 7 (de tantos misterios, n. 8 ne manque pas dans U), 6 = note 9, 8 = note 10, 10 yà en los d. yà en los m.

2 : 1 = note 11, 10 (p. 95) y luego, 11 = note 2.

3 : 6 = note 3, 7 = note 4, 11 = note 5, 12 inducia (au lieu de : indicaba), 13 = note 6 et 7, 14 marauilla (au lieu de : varabilla), 15 cabos, R. Grandeza.

4 (sans alinéa) : 3 (p. 96) = note 1,4 beneplacito del valido, 5 largam[te], 6 = note 3, 7 hubiese (mezcla), 8 = note 5 et 6, 9 = note 7 et 8.

5 : 5 el (fatal), 6 = note 10, 7 de (perder).

6 : 1 Fernambuco, 6 (p. 97) = note 1, Visanzon, Estin, 7 en el ducado de L., = note 2 (Primer titulo, etc.), Brisach, 8 y (Sicilia), 10 y en el M., 11 ymbentado, 12 como es la (media annata) asi en lo temporal, como en lo espiritual [Nota : Diole este ynfernal arbitrio el escriuano Gil Canencia]; el (Papel sellado) y otras cosas (Alcabalas), cf. V, 14 = note 4, 16 ellos, han vsurpado (= note 5), 17 *por* manque, y Capitanes generales, 18 todos echuras, etc.

7 : 1 note : Monterrey y Leganes, 7 pudiese.

8 : 1 Dios nuestro señor, 2 = note 7, 4 (p. 98) y (quiso), 5 hiciese, 6 del (Conde), 8 = note 1 (St.), 11 conjuntas.

9 : 1 = note 2, 3 *que era* manque, = note 4 (P), 5 (en) todo (lo), *todas* manque, 6 = note 6 (St.) et 7, 7 = note 8, (que) es que (las), 8 (mugeres) proprias.

10 : 3 (sus) grandes, = note 9, 4 lastimarla, 5 y sin (remedio), = note 10 [Nota : era señora de honor y la mas antigua],

1. Le premier chiffre indique le paragraphe, le second la ligne, et je mets souvent entre parenthèses le mot précédent ou suivant pour marquer la place des variantes.

7 (p. 99) Alinéa : Decia la Reyna (= note 1 et 2), 9 seruir, 12 estotros, = note 3, 13 provè, 14 = note 4, note 5 (No lo fueron) manque.

11 : 3 del mismo R., 4 = note 6 (St.), 5 (por) esto, 6 : Alinéa : En esta, discurrio, 8 o por (lo menos) con (= note 8), 9 (tener) cerrados, 10 = note 9 et 10, 12 aquellos successos (siniestros), 13 = note 11 .

12 : 1 (sans alinéa) = note 12, 2 manque : como Gov., 3 (p. 100) ejercitar, 4 (et) relevantes (partes), 5 note 2 (Mü 23) manque.

13 : 1 manque : a su conserbacion, 2 manque : vn, 3 = note 5, 4 para hacerle bolgar, 6 giostos (!), de (Aragon, *y* manque).

14 : 2 (atrebia) a salir, 3 arrecrearse, 6 (de) toda (aquella), 8 salia (apaserase), 10 (p. 101) = note 1, 11 (Enrrique) Phelipez de Guzman su nuebo (hijo).

15 : 3 (sino) es, 4 ya (manifiestos) a el, 6 Rey (como se les deuia), 7 (como) señores Cavalleros ordinarios, 9 manque : de España, 10 vsaba, 11 y (assi), = note 3.

16 : 1-2 = note 4, 6 (pages) animabales, 7 con entereza la Justicia, 8 manque : modos, 9 en (abundancia), = note 5, (y) en (qualquiera), 10 se hubo (= note 6) y portó, 11 = note 7.

17 (sans alinéa), 2 gusto suyo y c., 4 (p. 102) concurria (= note 1), 5 en los, 6-7 Diziembre de 1642 tubo lugar, 8 en (razon), 9 publicos ynt., = note 2, 11 *de* manque, 14 escasez, (y) en las c. (= note 3).

18 : 2 afectos oficios, 4 maiores (ministros) y mas principales, 6 = note 5, 7 (lo) referido (aiud.), en razones y (oportunas).

19 : 2 respetado (au lieu de : reputado), 3 manque : a (demas), 4 = note 6, 7 sans alinéa, = note 7, el (au lieu de : este) conde de Castrillo de, 8 assi como celoso del bien, 10 (p. 103) = note 1 (Dr.), 11 = note 2, 13 manque : a su no cr. Bast. (= note 3), note 4 (Este don Luis) manque.

20 : 1 (sans alinéa) como (au lieu de : con), 2 mente, el

(que si) durara el Govierno, 5 sans alinéa, (virtud), pues, de esta mañosa disp. 6 tenura de (Amor), = note 5, 7 (antes) de (quando), manque : se hablaua y, 8 manque : talento, ahora de mui (cf. note 7, Dr.).

21 : 1 lo (podia), 2 = note 8, 4 = note, 9, 7 = note 10, 8 (p. 104) sans alinéa.

22 : 1 sans alinéa, 2 = note 1, 3 causa, ha vido (au lieu de : havia), 4 = note 2, 7 = note 4, 8 note : Admirables exemplares (ces deux mots seuls, cf. note 5), (que) la Reyna (D^{a}), 9 = note 6, 10 = note 7, Priuados, 13 = note 8,15 (Reyna) de España (D^{n}).

23 (sans alinéa) : 4 (p. 105) (D^{a}) Juana, 5 Ama (sans : el) que crió a sus pechos (al Rey ; esta), pues, fue, 6 con (el Duque), 10 del, (condesa) de Olibares, su C.

24 : 2 = note 2, 6 en el (quarto), 7 y con mucha familiaridad.

25 : 1 (sans alinéa). El dia quarto del c.,2 manque : parte ; del amor, y bien, 3 = note 4, de la venganza, 7 para (hablarle), (no) manque, (modo) y en tono (que), 8 *ni* manque, (que) hablaua al R., 9 (echo) D^{a} Ana à, 11 pudiese.

26 : 2 descubrir (sans : le), 4 (licencia) del Rey, 6 (p. 106) la desorden, 7 y ultimamente todas, 9 = note 1 et 2 [dans la dernière note : era *en* au lieu de : *de*, aj. *muger* après : *esta*].

27 : 1 (que) ya (hera), 3 = note 3, 5 = note 4, 6-7 riesgo, (la) fortuna de un particular señor : en fin protexto (cf. n. 5), 8 (libertad) que en virtud de su licencia (con), = note 6, 9 = note 7 (St.), 10 nutrimiento (del R. tendria) a (gran).

28 : 2 Ama, 4 razonamiento, = note 9, 5 (Velasco) hija del condestable de Castilla y, gran, 6 = note 10, 7 (p. 107) al dia sig., 10 teuchites, 12 = note 2 (St.).

29 (sans alinéa) : 4 detenida en, = note 3, 6 = note 4, 7 en el (esp.), = note 5, 8 = note 7, 10 = note 8 et 9 (Dr.).

30 : 3 = note 10 et 11 (St.) mais *de* manque avant : coche et comodidad, 6 desde (Palacio), 7 = note 12, 8 (p. 108) = note 1, 9 = note 2.

31 (sans alinéa) : 3 con secreto, 4-5 (no) se la hubiese estorbado, 6-7 cinco horas despues que su Alteza, 10 = note 3.

32 : 3 escondida, notoria, 5 (sans alinéa), el (odio), 6 de la casa de S., con (la suc.), 8 = note 4, (de) la (dicha), 9 (sans alinéa) = note 5, 11 = note 6 (mais : humile au lieu de : humilde).

33 : 4 (p. 109) = note 1, 6 = note 2, 7 (licito) de salir de casa pero aun de esparcir, 8 = note 3 (St.), 10 = note 4 (St.), 11 = note 5.

34 : 1 = note 6, 2 manque : de (los), (Alteza) se auisaban en M., 4 = note 7 [mais plus loin : Diego], Basconcelos, 7 (sans alinéa) con la suia mas, 8 praticando, 9 embio primero, 10 = note 8, de (que la).

35 (sans alinéa) : 1 su (principio), 2 de Diego Suarez, 3 se hacian, = note 10, 4 (credito) de esta señora, 7 (p. 110) Cartas, 8 (aunque) lo que contenian (fuese la) institucion del Duque de Berganza en el señorio de aquel Reyno (cf. note 1).

36 : 2 reciuia, 3 (Conde) — *le* manque — obligaron al mismo Conde (= note 2), (tener) para, a la Señora Inf., 4 ympia, è iniqua ley, 5 manque : se guarda, = note 3 (St.), 7 señora (Inf.), 10 se (echen) de ver parte de las faltas del C., 11 los motibos de la señora Inf., manque: antes (= note 4).

37 : 1 desde, 3 manque : aun aora [« que... vivo » entre parenthèses], 7 que nuestro señor (au lieu de: Dios), 9 = note 5, 10 (tanto) mas la (cf. note 6).

38 (p. 111) : 1 sans alinéa, 3 no solo sino por (manque : tambien), 4 = note 1, 5 desde S., 8 a (todo el R.).

39 : 2 = note 2, (del) Dominio, 4 dar... corte manque (= note 3), 5 qualquiera, 6 (sans alinéa) dio mas que, 7 1639, 10 a (los C.), 11 = note 4, manque : a (todos).

40 (sans alinéa) : 6 (todos) los, 8 (p. 112, sans alinéa) de (una parte), 9 = note 1, 10 aquellas y dar (cf. n. 2).

41 : 1 Vinieron, manque : (y) los, 3 mui (part.), 4 manque :

no (= note 4), 8 de (aquellas), 11 (publico) debaxo del D.. 12 los de la Casa de B., por la maior, 13 de ella.

42 (sans alinéa) : 1 (de) la (vna), = note 5, 2-3 = note 6, 8 sans alinéa.

43 : 1 (p. 113) = note 1, *valiendose* manque, 8 con (que), y (para), 10 (que) se, = note 2 (St.), mejor (au lieu de : mas), 11 = note 3 (mais : costa) et 4 (mais : hermana).

44 : 2 (ynt.) de S. M. esta deliberacion, 3-5 la unica yesca del de B. para meterse = note 7 [Nota = note 8], = note 9, que, 6 = note 10, 8 = note 11 [nota : mas que verdad es esto], como, 12 (p. 114) = note 1.

45 : 1 (traza) mas vsada (de los art.) del Conde, 2 de hauer ganado, 3 = note 2, 8 dineros, 11 = note 3 (St.).

46 (sans alinéa) : 3 marauillandose, 4 = note 4, Braganza, 8 sauidora, 10 = note 5.

47 (p. 115) : 13 = note 1, 15 esta, 18 buena, 20 = note 2.

48 : 1 « aunque... entend. » entre parenthèses, 4 = note 3, 5 al arte, 7 manque : vehia, 8 entonzes viò, y (con), 9 (de) la (vna).

49 (sans alinéa) : 5 = note 4, 7 (p. 116) = note 1, la S^ra^ Inf., 9 mas (minima), = note 2.

50 : 3 ynten ado, 4 culpa de todo a la señora Inf Margarita pero etc., 5-8 = note 4 (St.), 9 manque : que pudiese, 10 manque : a causa .. Conde (= note 5, Dr.), 11 = note 6 et 7.

51 (sans alinéa) : 1 manque : Hauia, 2 despachò, 4 = note 8, 5-6 los dias Caniculares en Merida donde los Calores en España son mas excesibos, 7 = note 9, (aquello) de (que), 8 manque *de* avant : Coches, ni (au lieu de : y), 10 (p. 117) de tan gran Rey.

52 : 1 (suplicò) despues, 2 muchas (vezes), 3 finalmente por gracia particular obtubo licencia de venir, 5 miserable (esclaua), Coche, 6 = note 1 et 2, 7 manque : selo, = note 3, 8 (primeros) solos, donde la (pobre Señora) estaba reducida, 10 = note 4, 11 conducida à la, 12 improbisamente.

53 (sans alinéa) : 1 a esta accion se siguio el que, 2 (pues) que, 4 assi, 5 La S. I. llego, 7 = note 5, 8 y (si bien), 11 en (su quarto), 13 Condesa su camarera maior, 14 = note 6, de aquello (que).

54 : 1 dio (au lieu de : Dezia), 2 (p. 118) = note 1, 4 padecido, manque : la, 7 = note 2,8 y (disculp. de) tal, 9 = note 3, 10 = note 4, 11 la obligacion de la I., (despues) ambas, 12 altissima impr.en etc., y se puede decir con verdad (cf. n. 5), 13 mas ephimerico y mortal.

55 (sans alinéa) : 1 esforzaron, 2 con la, 3 y el hablar : 5 (sumo) imperio, 6 del R., 7 este, pues, 8 no le parecia que tenia seguros, 9 = note 6 [mais : de los G. = St.], 10 la Caveza, 11 adormideras.

56 : 2 = note 7-8 [mais à la fin de la dernière : Yo hos ga... que me den cuidado que a mis años], 4 (p. 119) los Duques del Inf. y de O., 5 (no) lo, 6 pero (au lieu de : aunque), = note 1, 7 (sans alinéa), 8 servicios benemeritos de la C., 10 = note 2 (St.), que aquel gran, 12 le redujo, 13 que la de, 14 manque : note 3.

57 (sans alinéa) : 1 años, 3 = note 5 (St.), su villa de Alba, 4 (p. 120) en la, 6 (sans alinéa) = note 1, y hermano, 7 ha, = note 2 (St.) [mais : de los toledos], 8 le tubo preso, 9 hacer, esperada desgracia (cf. note 3), 11 sans alinéa, 12 el R. le tenia, 13 no haga con su p. las o. (cf. note 4, Dr.) que tenia :

58 (sans alinéa) : 1 le tenia, 2 al conde de F., = note 5 [mais : al conde de A.], 3 = note 6, 4 sans alinéa, 5 sino al conde de Monterrey y el marques de Leganes [Nota : era su cuñado y fueron los dos primeros grandes que hizo el Rey despues del Conde], 6 baxa fortuna, sus haziendas, 9 manque : tan, 11 (Italianas) y trahido a sus casas, 13 (destinados) para, 16 = note 7, 17 llaman.

59 : 1 (p. 121) y (viendo), 2 de ellos el C. etc., 3 = note 1, 5 asistia como solian, seruian, 8 en la C. asentado, 10 privanza (au lieu de : caida), 11 a su Persona, 12 « como... ha-

cerlo » entre parenthèses, la ocasion al, 13 (Carpio) Nota : cuñado del Conde y Padre de Dn Louis de Haro, 14 = note 2 (St.), 15 = note 3

60 : 1 baiben, 2 estos mismos, 3 al consejo de Guerra, 5 hacer (au lieu de : hallar), 7 reducido a menos, 8 mui necesario el engr., 10 manque : el, 11 Monterrey, 16 (p. 122) turbado bien.

61 (sans alinéa) : 2 la ciudad de S., Henero de 1643, 3 [seis hombres répété erronément dans le texte de W.], 4 en la C., 5 vista de los quales [*el correxidor* manque], 7 y a sus Hijas, manque : el, 8 en su casa, 9 y le dio, y le, 10 = note 1, 11 pusiese en mano, no del Conde, sino del Rey mismo (cf. note 2), 13-18 = note 3, 18 y no se, 19 montar à, 21 caballero, (vasallo y m.) del Rey, = note 4 (St.).

62 (sans alinéa) : 1 (p. 123) = note 1, 2 = note 2 [mais aj. après ministro : alguno], 6 que (!) pena, 7 se lo pusiese, 8 = note 3.

63 : 1 A lo referido, 3 Fue pues que el Marques, = note 4, 6 = note 5, del Mundo, 9 bien not., a las, 10 = note 7,11 hablaba, 12 en materias, 17 (p. 124) conbeniencias suias (*publicas* manque).

64 (sans alinéa) : 1 = note 1, 2 Consejo de estado, 4 si hera, 5 saliese de C., 6-7 = note 2,8 el licenciado J. G. (= note 3, St.), 12 para Aragon.

65 : 5 *El* avant Josef manque, 8 lo qual obl. 13 (p. 125) manque : lo, 14 estudiaban.

66 : 3 el Rey, 5 (quiso) que (le), todo su parecer, y razones, 6 alabò publicamente :, 7 (sans alinéa) con (au lieu de : contra).

67 (sans alinéa) : 1 aun para (*a* manque), 2 las manos, 4 sans alinéa, 5 = note 2 (St.), 7 = note 3 (St.), 8 la peor parte, y despues ponia, 10 emporaban.

68 (p. 125) : 1 = note 1 (Dr.), 2 que, 4 y (despues) obtubo, 5 (particular) y secreta, 7 que se... vengar, 8 manque : toda.

69 : 2 manque : viene, 5 sans alinéa, 8 (el R.) su padre, siruiesen, 10 = note 3, la execucion, 12 manque : de espiritu, aun et : fuera, 13 por de fuera al Rey no le deja ver (cf. n. 4), 14 = note 5, 15 para (dar), 16 (Bastardo) hijo, 17 con el medio del Matr., = note 6 [aj. : de Castilla] et 7, 18 = note 8, 20 (p. 127) calificaba, el (oficio).

70 (sans alinéa) : 1 por estos mismos dias, = note 1, 2 = note 2, manque : del Conde, solicitando lo (la R.), 3 el R. mismo, 4 que se, 5 aprobò, 8 = note 3, 10 el Señor I, 11 y (por que), estarà, 12 a (donde) estais aora vos que es propio.

71 : 3 extraordinaria, 6 sans alinéa, 7 el Rey (al C.), 7-12 = note 4 [mais : que no, retirase por aora a Loheches hasta], 14 (p. 128) manque : a, 15 (este) presente y dichoso, 17 23 de Henero (manque : dia, del dicho). la salida y (partida), 19 (sans alinéa) viendo, 20 otra persona, 21 « en... congoja » entre parenthèses.

72 (alinéa), 4 la ocasion (au lieu de : el motibo), 6 = note 1, 8 manque : con el Rey, 9 fèe (aj. en marge : grande), 10 todo el negocio (diciendo).

73 (sans alinéa) : 1 y el sauado 17 de Henero, 2 (sino) es, manque : su, (sobrino) del Conde, = note 2, 3 (ni) aun, (pesame) los dias pasados de, 4 marquesita, 5 = note 3, del mismo Don Luis, el qual, 6 y (au lieu de : pues), 7 arrodillandose, le (suplicò), (ya) que, 9 pues era mui (propria), 10 (p. 129) manque : el, 12 (en) los.

74 : 1 Prometiò ademas, 3 Alonso C., = note 1 [mais : con vela en la mano oyo], 4 todos los que al Conde, 5 = note 2, grandisimo, 6 = note 3, 8 (hizo) que (se dijese) que no, 9 aberle, 10 = note 4 (St.) [mais : que le p.], 12 = note 6, 13 = note 7, 14 = note 8 et 9, 16 atencion.

75 : 2 la qual, 3 = note 10, 10 (p. 130) = note 1, a (la m.), las puertas, 11 papelillo, 14 = note 3 (St.) [mais : pues que], 15 = note 4.

76 : 1 18 de Henero tubo, manque : de, 2 se hubieran moderado, 3 manque : de nuebo, hauia, 4 su gran (maña) en el seruicio, habrian, 6 la fruta, lo (queria), de (au lieu de : del), 7 sans alinéa, 8 al Convento de las D. [manque : Reales], 9 manque : y una, 10 (el R.) Nro Señor, = note 5, 12 manque : la alegria de.

77 : 1 determinado, 3 su sobrino D^n, la qual, 5 manque : el, 9 (p. 131) imajinadas sumisiones, C. su muger el susp., 10 = note 1, 11 a quien pron., 15 entibio (la alegria) comun de.

78 (sans alinéa) : 1 a (au lieu de : por), = note 2 (St.), 2 = note 3 (St.) [mais : viendo lo S.-M.], 3 podria, 5 = note 4, que (hauia), 8 esto (por) 9 = note 5, manque : a Palacio, 14 (p. 132) que, 16 papelo.

79 (sans alinéa) : 1 Lunes (au lieu de : viernes), 3 (cierto) es, (salio) de Madrid, 4 manque : hora, 5 vnos, 6 = note 1, manque : los, publicòse, manque : por su consuelo, 7 manque : que se sigue, 11 fuertamente.

80 (sans alinéa) : 4 con solas, manque : no mas, = note 3, 5 manque : note 4, 6 (p. 133) = note 1 (St.), 9 = note 2, 10 (y) por.

81 (sans alinéa) : 1 = note 3, 2 D. recoletas, 3 manque : que solo, distante, 5 sans alinéa, 6 = note 4 (St.), 7 crehese, 8 a acompañar, 9 diplicadamente.

82 : 5 con, 6 en marge : Quevedo (cf. n. 7), 7 Hipocrita, 9 corteses, 10 = note 8.

83 (sans alinéa) : 2 (p. 134) = note 1, 4 de S., 6 de la Pribanza (el Duque), 9 = note 2 (St.), 10 = note 3.

84 : 1 para, 2 en el lugar, a (los), 3 al Principe Emanuel (= note 4), 4 admedrantado, 5 querien, 6 que coperase, = note 5, 6-13 = note 6, 13 Alexo tambien (manque : del Rey), = note 7, 15 apartado de la Corte (au lieu de : Lejos), 16 sugetos, 17 = note 8, 18 manque : tal, 19 (p. 135) arbitro.

85 : 1 los (otros) de la Corte, 2 = note 1, 3 = note 2, 3 et

4, 5 cometia, (y) le, 6 cotidiana (au lieu de : verdadera), 7-17 = note 5 (Dr.), 18 sans alinéa, 20 y el Conde de Siruela, y Governador de Milan todos tres (echuras suias), 21 maltratado, 22 = note 7, 23 S^ra Princesa de Cariñan, 24 no perdonò jamas, 29 (p. 136) sucedido (au lieu de : solido).

86 : 1 manque : las, 2 a (la Reyna), ellas, 5 (alinéa) : Verdaderamente jamas, 6 (es) antes en, = note 1, 9 no (= note 2, Dr.), 10 = note 3, 11 quanto el (manque : cruel), 12 = note 4, de ver.

87 : 1 Lo primero, manque : de (Enc.), 3 de que (goza), = note 5, 4-6 (Hizose declarar Camarero maior del Rey), oficio que (la suite = note 7, St., mais : Sumiller de c. con 12^m Ducados manque, montan au lieu de : importaban), 7 (p. 137 sans alinéa) es (au lieu de : han sido), 10 manque : de (devant : gran), de vino, Aceyte y trigo, 11 Olibares, los Puertos francos, « que... importa » entre parenthèses, 13 (vezes) de (aquello), 14 (hacia) alla de, 15 se compran, 16 venden.

88 : 2 = note 1, 2 crehen, = note 2, 5 = note 3 (St., c'est-à-dire 88 : 36-39, p. 138), 6 con salario de 4 ^m, manque : de Renta, 8 comprò à (la misma), 9 de la villa de S. Lucar de Barrameda (cf. St.), 14 (este) empleò, 16 a (pas : ha), 17 Aya, 27 (p. 138) Alcazeres, 32 Las Encomiendas... militares, 33 Por manera, 448 m (= St.), 36-39 cf. plus haut 88 : 5, 38 de este gran, de dia en dia.

89 (alinéa) : 1 La primera consequencia es que, 2 del R., 5 dañosisimo (cf. note 3).

90 (p. 139) : 1 La sust., 3 sino por (manque : dijo pero), 5 manque : del Conde de, 6 = note 1, 7 protestaba el no, 8 a (ningun), 9 (sans alinéa) que el ymmediatamente [nota : A los 6 meses declarò a Dn Luis de Haro por valido], 12 el buen (au lieu de : mal), si se hallase hauerse, 16 amaba, 18 = note 3.

91 : 2 es (au lieu de : èra), 4 obedecer como à Ley dibina las s. ordenanzes, 5 de (au lieu de : dada por), 9 (Amigos y) primos, 12 (p. 140) fuese, 17 = note 1 (St.), 18 de (sus m.).

92 : 2 y por, secular, manque : en lo, 4 pretendian, manque : la, 6 sans alinéa, 10 nombre.

93 : 1 explendidamente, 2 de el Infante, = note 2, 4 = note 3, (como) al (mas), 5 tocaba, 6 de corps y echarle la Camissa, 7 cargo (au lieu de : empleo), 10 del Rey (cf. note 5), 11 (p. 141) de (que quando), forma (au lieu de : fortuna), 12 la parte de maior.

94 (sans alinéa) : 2 = note 1, 4 el Palacio, 6 hauerse, 9 corrian, pagasen (manque : ni), efectaban, en marge : = note 3 (St.), 10 (sans alinéa) = note 4, pasa de q. m. M. que a, 11 = note 5, 13 enpiezan los G., 14-15 = note 6 (St.), 15 pagò à, 17 de a dos.

95 : 1 (alinéa), 3 perseguidos, 4 (eran) fabricados, 6 sans alinéa, 8 (p. 142) = note 1, òdon = note 2, 12 = note 3, 13 = note 4, 14 protesta, 15 en las (ordenes).

96 (sans alinéa) : 1 = note 5, color, 2 = note 7, 3 que de su Persona, 6 aora, su debido lugar, 7 (como) de antes (no), en Palacio, 8 manque : concurren, assisten a la M. y C., 10 (sans alinéa) Por contr., = note 8 et 9, 11 = note 11, 13 = note 12, 14 (p. 143) = note 1, sino es c.

97 (sans alinéa) : 1 El Rey pero, = note 2, 3 = note 3, 4 Camara del Consejo de C. en propriedad [manque : y], 5 quitandole, 7 = note 5, 8 = note 6, 10 jamas vino.

98 : 1 Lo (tercero), 2 en su imp., 5 (porque) este es, 8 renglones, 9 hauia, 10 (todas) las.

99 (p. 144, sans alinéa) : 1 a los 12 años (manque : antes), 6 (belleza) para.

100 : 2 Varcarcel, 3 maior, 4 jud. de Castilla, 5 = note 2, 6 = note 3, 8 el privilegio, 12 (todavia) estaba con su h. pagando (cf. note 4), 14 la (au lieu de : lo).

101 : 1 le pusieron Julian por nombre, 2 manque : y, 3

(haviendo) pues, y (muerta), 4 = note 5, 7 (solo) el, 8 (p. 145) de Julian Varcarcel, 10 = note 2, 11 (que) a, 13 (pero) que (muchos otros) tambien se podria.

102 : 2 = note 3, 3 fue [nota : eralo el conde de Salbatierra], 4 (decia) que, su (prodiga), 6 sans alinéa, 8 = note 4, y (el ing.), 10 nacido.

103 : 2 perdido la esperanza, 3-4 = note 5 (St.), 5 = note 6, 7 por lo qual (estando), = note 7, 11 = note 8, 13 (p. 146) mas (Julian superò) todas, 14 de Gamboa.

104: 1 El año etc., 2 y con adm., « interbiniendo ... Rey « entre parenthèses, 3 = note 1 (Dr., mais: y en el mismo acto etc.), 4 = note 2, Conde (au lieu de : Condado), 6 de (mandarle), 7 (sans alinéa) » el... cubrirse » entre parenthèses, de esta, 9 que fue (por medio), Andres de Rozas = note 3, 10-24 con la carta siguiente etc., manque (= note 4, St.).

105 (p. 147) : 2 = note 1, manque : con esta S^ra^, 3 *mas* manque, prinz. señores, y (puso), 5 = note 2, que a ninguno es (= note 3), 6 de (tener), 7 = note 4, 9 (y) ya (se hauian), 10 (tan) gran.

106 : 1 = note 5,3 = note 4, aj.de ella, 6 que (aquella), 7 parte diferente y (separada), 8 Alinéa : A estas, 10-11 pero xamas se deben entender emancipadas... sino es... casadas (tout entre parenthèses), 12 la (Madre), 13 (era) el, 14 legitissimo el M.

107 (p. 148) : 1-4 = note 1 (St.), 7 = note 4, 9 parecce, 10 ridiculo, 12 = note 5, (decian) de el.

108 : 3 hiziese (este M.), alinéa : Pusose, 5 = note 6 (St.), 7 = note 7, 8 pasaba, 9 (sans alinéa) hizo el Rey de la orden de Al. a Dn Enrrique con etc., 10 = note 8 (St.), 11 = note 9, (de) la (Camara), 12 (de la Presidencia) de la Real Camara y consejo de las Indias, 13 del (Castrillo), facilitarle, 14 (p. 149) = note 1 et 2, 16 = note 3, pues (*que* manque), 17 = note 4 [nota : es bueno], 18 y (que tenia), = note 5.

109 : 2 manque : el, 3 = note 6, (heredero) que hera su hijo, 4= note 7 [mais : y sobr.], 5 que llamanuan [*comm.* manque], alinéa : Despues, 6 Don E. ha perdido, 7 de ex. a, 9 el (ver), 11 sans alinéa, 12 a su hija, Dizen, 13 Princ. Parientes suios y S., 14 sobre (este), 16 de declarar a (su H.) (17) la S^ra^ D^a^ Juana (por), (que) el r. : mas presto (quiero).

110 : 1 = note 9 et 10,3 (p. 150) = note 1, y (au lieu de : o), 7 era, 9 consejos, perdida.

111 (Alinéa) : 1 Se dize por cierto, Leganes, 2 piden, 3 al primero de, = note 2 [mais : sin veneficio ni vtilidad el año etc.], 4 (pasado) de 1642 (cf. note 3) en Estremadura, 5 Alinéa : Al Duque... Torres, su priterito jerno, 6 (y) se (le), 7 = note 4, 8 pompo (!) Gallinero del Conde (*que* manque), 10 = note 5 (St.), 11 gusto suio, 12 cojiendo, 13 a vn Embajador y otras vezes a otro por, 14 particularissimo, 15 llamaua... blanca Cayra, la qual, 16 (rebes) de todas a quien acariciaba mucho... y (perdida), 17 (para el) demas peso (cf. note 7), noticia (au lieu de : nueba) de la, après casal : sabida en su tiempo [toute cette partie 13-16 : que ... tiempo est mise entre parenthèses], cf. note 8 St.

112 : 1 Que (au lieu de : y), 2 (p. 151) G^e^ (guarde), 3 = note 1, 4 = note 2.

A présent nous connaissons donc la version de six manuscrits (V, Mü 23, S, Dr, St, U) contenant la Caida, abstraction faite des allusions à P que donne Morel-Fatio, et malgré une supposition bien fondée qu'il y aura peu de nouveau à ajouter, il reste à examiner les autres connus, à savoir trois au British Museum, une dizaine à la Biblioteca nacional et deux à la Bibliothèque municipale à Madrid, pour avoir les matériaux nécessaires d'une comparaison définitive. Sans doute les autres bibliothèques et archives d'Espagne ne sont pas non plus mises suffisamment à contribution. Pour

ma part, je donnerai aussi un compte rendu d'un volume ou, pour parler plus exactement, des trois manuscrits faisant partie de la Bibliothèque royale de Copenhague.

2. La version de Copenhague.

Des trois manuscrits que possède Copenhague sur l'affaire du comte-duc d'Olivares venant tous de la collection de Moldenhawer [1] le nº 187 in-fº du nouveau fonds royal dont je parlerai plus loin est un volume à part, tandis que les deux autres, les nºs 189 et 186 du même fonds in-fº forment un recueil en trois parts. Le nº 189 en contient deux avec le titre : *Varias obras satiricas contra el Conde-Duque de Olivares por Dⁿ Franᶜᵒ de Quevedo y Villegas, parte* 1-2. La première partie est précédée d'un « Indice de lo que contiene esta primera parte » où l'on trouve :

1º *El gran papel de los Monopantos*, fºˢ 1-17 ou, pour citer le complément du manuscrit de Menéndez y Pelayo (cf. Boletin de la Bibl. M. y P. à Santander, 8 : 1, 1926, p. 91) : « Satira contra el Conde-Duque de Olivares y cobachuelistas de aquel tiempo ». Apparemment il ne s'agit pas ici du pamphlet de 1639, *La isla de monopantos*, inséré plus tard dans la *Fortuna con seso* (nº XXXIX) mais d'un remaniement de la version signalée par Menéndez y Pelayo (*Obras completas de Quevedo Villegas*), Sevilla, 1897, p. 381 : nº 58 : Los monopantos. Sueño político que dejó manuscripto F. de Quevedo. Refiere en èl lo que subcedia en el gobierno del conde-duque de Olivares, sus maximas etc., et publiée par Castellanos, *Obras de Quevedo*, t. 6 (Madrid, 1851) qui, malheureusement, n'est pas à ma disposition. Celle-ci

1. Cf. Ada Adler, D. G. Moldenhawer og hans Haandskriftsamling. Thèse, Copenhague, 1917.

commence par : Erase una tarde tempestuosa granisaba incendios (cf. le Boletin cité, p. 95), et son auteur est selon Fernandez-Guerra (Bibl. aut. esp., XXIII : 381), Diego de Torres de Villaroel. Notre manuscrit commence : Ello es cuento gracioso y assi se ha de contar, baya de cuento. Era un dia tempestuosa, tempestad que chorreava Dilubios, bomittava bochornos, escupia llamas, y pregonava incendios etc. Finit : Amen, Amen, Amen, dijeron por tres vezes los Mono-Micos [note : Los de Cobachuelas] o Monopantos desemblante : Io despertè asombrado de este pesado sueño, pero reconociendo hay muchos de estos que son verdad, tomè vn Iarro de Agua recobreme del susto, é hice voto de hir a ser compañero de Fieras, y conventual de Montañas, por no ver sujetto el govierno de vna Nacion tan noble como la nuestra, a semejantes abechuchos, que producen tales dislattes; en lo que se afirma, y ratifica = D^n^ Franc^co^ de Quevedo.

2° *Noticias que todo niño save, y toda bieja cuentta. Del nacimiento, vida, y muerte de D^n^ Gaspar de Guzman, Conde Duque de Olibares*, f^os^ 18-35 r°. Les f^os^ 18-28 r° ne contiennent pas autre chose que l'acte d'accusation du 8 février 1643 : Delitos y echizerias (cf. Werner, *op. cit.*, p. 85 : n° 22) commençant par : Naciò Dn Gaspar de Guzman en Roma en la misma Casa donde nacio Neron... et continuant (f° 28) : « Con todo lo referido es evidentte, y no ay Niño de escuela que lo ignorè me he conttentado con poner aqui solamentte esttas apunttaciones que serviran de nottas a obra mas dilittada. Lo cierto es que estte mal Privado abusò ttanto del favor del Rey que hizo muchas cosas que orrorizaron al mismo Neron etc., (f° 28 v°) y con ttodo para que se vea que no hablo como resenttido, sino como desapasionado, refiriendo los casos sugettos a la verdad... hizo el Conde-Duque dos cosas dignas de etterna alabanza... fueron las siguientes. La primera que haviendo vn dia encontrado con

el Rey de los Reyes, en la Calle de Atocha salio de su coche, y fue acompañando a su Divina Magesttad que sele hiba a administrar a Juan de Roche... y entrando en su casa vio el Conde-Duque a estte enfermo sobre vn Jergon de Paja, y a su muger en otro... (f° 29 v°) dio orden para que sele pusiese a cada enfermo un Lecho muy decente. Mando a su Medico, y Zirujano los asisttiesen con el mismo cuidado que a su propria persona y les librò treintta r^{s} cada dia para su asistencia, y regalo... (f° 30 r°). La ottra fue que deseoso de ttener cerca de su persona vna que... (c'est la « Accion notable de el Conde-Duque año de 1623 sobre poner havito a Dn Antonio de Alosa su page », cf. Werner, *op. cit.*, p. 79 : n° 6), finit f° 35 r° : de lo que justifica la virtud, los buenos procedimientos, y la humildad. Pasemos aora al informe de Dn Miguel de Cardenas que ofreci copiar aqui, y es el siguiente. »

3° *Informe que dio D^{n} Miguel de Cardenas, Alcalde de Casa, y Cortte, al Cardenal Trexo, Presidentte de Casttilla, sobre los hechizos que se decia dava el Conde-Duque de Olivares al Rey Dn Felipe quarto año de* 1625, à la fin : Madrid 7 de Iullio de 1627, f° 35 r°-51 r°. Cf. Werner, *op. cit.*, p. 79, n° 7. Valladeres, dans son édition de la Caida (p. 7), parle aussi de ce document « que à la letra está en la primera parte de mis obras Ms. ». Le manuscrit de Copenhague ajoute quelques lignes (51 r°-52 r°) sur le sort de Cárdenas : « Este es el Imforme a la lettra que diò... De ttodo estto se le formò la Causa al buen don Miguel de Cardenas; y vltimamente dio orden el Conde-Duque para que Rojas, vn Camaristta y conttreras Presidentte de Casttilla pasasen a la prision de Cardenas y solennementte le quittasen su empleo de Alcalde de Casa, y Cortte por indigno de ttal autthoridad : lo que se executtò assi, y el infeliz Cardenas, lleno de aquella pena, y congoja que le causaron ttan inhumanos, è injustos procedimienttos... se enttregò al sentimientto, y en pocos dias muriò lleno de miseria, y de desdicha. »

4º *Dialogo en forma de confesion enttre el Conde-Duque de Olivares y el Padre Fran^co Aguado, Provincial de la Compañia de Jesus.* En la qual le da cuenta de su Govierno, y maximas que ha observado en su Gran Privanza, fº 53 rº-63 vº. Cf. Werner, *op. cit.*, p. 80 : nº 9 et d'autres manuscrits signalés plus haut (p. 625).

5º *Melancolia de España.* Poema eroyca conttra el mal Govierno del Conde-Duque de Olivares, fº 64 rº-88 rº. Commence :

Io vn Hermittaño pobre sin contento
que la vida ha santta en mi convento
no libre de ruidos
pues el mas sordo le prestara oidos
al Velico rumor que haora suena
puesto que nr̃a España en Armas ttruena
y al mostruoso desorden del Govierno
regido de vn Demonio es vn Infierno

finit :

Arrojale de ti, muera raviando
pues me fue poco a poco devorando
y veras de estte modo
que es feliz ttu Reynado, ttodo, todo
y estta sera por fin ttan gran victoria
que harà que ttu memoria
sea inmortal, y que tte llame el gusto
catholico, Prudente, savio, justo
Radoso, esclarecido,
excelso, amable, santo, fiel, temido
y con esto remedias
(y aqui acavo) a ttu reyno las tragedias.

Fin de esta 1ª parte.

La deuxième partie du manuscrit nº 189 qui à son propre feuillet de titre contient les numéros suivants :

1º *Chronica Apologia contra el Tarquino español Dⁿ Gaspar de Guzman, Conde Duque de Olivares.* A la que sirve de Introduccion La cueva de Meliso, fºs 1-87.Ce poème de

1636 ainsi que la « Apologia postuma » ont été publiés dans la Biblioteca de autores españoles, t. 69 (p. 543 et 552), cf. aussi M. Werner, *Revue hisp.*, LXXI, 6, 20, 88 et les variantes de Stuttgart, *ibid.*, I XXII, 303. Le commentaire de Copenhague, qui est divisé en 67 notas numérotées suivant immédiatement chaque partie y appartenant du dialogue du comte-duc et de Meliso Mago et par conséquent insérées dans la Cueva de Meliso, présente des divergences notables, et est, en général, plus étendu et détaillé donnant de plus amples renseignements sur les personnages et le sujet du poème. C'est aussi le cas pour l'introduction qui diffère, surtout à la fin, de la « Nota 1ª » de la Biblioteca citée, et la fin est conçue ainsi : Aqui concluye esta celebre obra de la Cueba de Meliso; y tengo por cierto que Dn Gaspar de Guzman estudiò en alguna la Maxia negra, que tanto aplaudia siempre; como se justifica por las muchas dilixencias, que hacia en toda Europa, y otras partes, para descubrir Maxicos; a los quales hacia mui considerables partidos, y traia à Madrid; como se experimentò con el sabio Ingles Neforth, el diestro Liornes Camendin, y otros muchos, que condujo a su vista; pero no pudo conseguirlo con el mas avil, que todos olandes Juan Bruschik, que por mas instancias, y prometimientos que le hizo, no pudo conseguir el traerlo à España = Quevedo. »

Quant à la Cueva de Meliso, la version de Copenhague est plus souvent conforme à celle de Stuttgart, qui est pourtant très défectueuse, et notre manuscrit donne beaucoup de variantes et additions qui ne s'y retrouvent pas. Dans l'intérêt de fournir des matériaux d'un rétablissement du texte original et définitif qui résultera peut-être d'une comparaison des manuscrits conservés [1], malgré les remaniements nom-

1. Je fais observer les sept manuscrits que possède la Biblioteca Nacional à Madrid signalés par Roca dans son Cat. de Gayangos

breux et arbitraires, je les fais suivre ci-après en me servant, comme le fait M. Werner, du texte de la Biblioteca et en indiquant, le cas échéant, la conformité avec St.

14 gimiendo (au lieu de : huyendo)
22 Nota 1ª (après : mio)
25 sin duda que serà alguna c.
28 Pues siempre
30 *a-b* = St.
33-34 manquent
40, 42 = St.
44 toparà (au lieu de : encontrarà)
46 este que sube es Dn G. sin duda
48-49 = St.
50 aumenta el
50 *a*, 52-54 = St.
57 Como en saberlo tardo (sans : mas)
58 Mas si este es M., del aguardo
59 ... en mi...
62 = St.
65 negarselo à Meliso ?
66 Baste si...
67 = St.
68 y de la ciencia maxica...
72 y a tu ovediencia...
75 aguardo a tu ...
76 y pues yà la ocasion veo c.
82 = St.
83 y con lo que...
84 = St.
92 Nota 2ª (carta de 1590, pas 1616, cf. B. A. E. 3ª)
96 tanto favor... obrar...
97-98 = St.
101 que un principe...

(288 : 1, 292 : 15, 294, 467: t. 8 : 42, 1063 : 16), et par Gallardo, II, App. 116 (Q 84) et 133 (M 240). British Museum en possède au moins deux, Add. 10254 signalé déjà par M. Werner et Eg. 555, Preussische Staatsbibliothek à Berlin un (Hisp. Qu. 366) et « Notas mariginales y apologia postuma contra el Tarquino español » (Hisp. Qu. 20 a et 36 c), de plus Cat. Heredia 160.

102 a tu trato...
103 = St.
104 Nota 3 (manque B. A. E.)
106 a tu Padre
120 = St.
122 *a* Di que ya sin presentes
122 *b-d* = St.
125 c. su malicia
126 ... con el celo de justicias
127 = St.
128 ... y de Hercules temido
Nota 4 (B. A. E. 4ª)
133,136 = St.
138 del mas... urias
140 ... opone...
143 Nota 5 (manque B. A. E.)
146 ... te harà de eterna...
150 y con volante arpon tenga atroz muerte
152 Nota 6 (plus détaillée que B. A. E. 7ª)
154 Nota 7 (plus détaillée que B. A. E. 8ª)
155 Nota 8 (Este fu Adan de la Parra, etc., manque B. A. E.)
158 ... que es profunda
159 ... en fruto
161 = St.
162 mudarse, te valdrà la M. mia
164 que asegurara en todo tu r.
165 Nota 9 (date : 1640, pas 1629, cf. B. A. E. 10ª)
168 ... alg. entiendo que...
170 = St.
173 l. y pañuelos
174 te quitaràn del todo tus recelos
175 Tocarà su compas los inst.
176 en pesados acentos
177 ya S. Leonorcilla segura
178 caminarà con...
181 y premiaras de veras
182 al que pase y le diga...
184 ... habl., tu furor destruya
185 si algo...
186 a visarle pretenden, sea...
187. 192 = St.

193 Y al tan...
194 ... lo pasado
195 procuraràs que e.
197 = St.
198 ... le toca...
199 ... a los cons.
201 Cuida de...
202 ... de continuo...
203 Nota 10 (B. A. E. 11ª)
210 è infecunda la haràs por este medio
210 *a* y con que Leon la echize
b si vestido ò camisa la vendize
c pues es (decirlo quiero)
d en todo famossissimo echizero
211 Ademas de lo dicho, el Rey procura
220 ... que los d.
222-223, 226-227 = St.
227 *a* = St. (mais *mui* au lieu de : siempre)
227 *b* = St.
230 ... cuvierto...
231 a los demas serà siempre contrario
232 Este, pues, serà el Protonotario
Nota 11 (B. A. E. 12ª)
234 = St.
236 Nota 12 (plus détaillée que B. A. E. 13)
240 *a* que à qualquiera contrario
b le harà volver Gallina el Mercenario
244 ... y su querer procura
246 *el* avant : Palacio manque
246 Nota 13 (Hizò dar la muerte, et .
(cf. B. A. E. 14 et St.)
252 y solo atenderà a vivir sin r.
253 Al que no te ...
259 = St.
261 Tuya cada palabra
264-265 = St.
266 ... las noticias mui puntuales
268 = St. (mais : hable)
268 *a* = St.
b alejarlos y aparta sus intentos
269,274 = St.

276 ... vicios y fiestas...
280 bestia fiera ...
282 tus cariños le tengan de tu lado
283 pues solo este podria
285 Quitando inconvenientes
285 *a* ponle las cosas todas aparentes
b con Iuegos le acaricia
286 que es quanto puede obrar ta gran malicia
289 = St.
290 ... mejor...
293 Porque en tu nuevo...
294 te asegures...
295 Procederàs de modo
300 ... y se...
304, 312 = St.
316 que asi entiendan, que a eso son j.
317 = St.
319-322 manquent
318 *a* y serà, qual arguyo
b qualquier acierto solamente tuio
(Nota 14 = B. A. E. 15 différente dans la forme)
325 y por esto al de estado
326 ... le ten y...
327 al proprio...
329 A su p...
330 repugnele...
333 A los tuyos tendrasles asignados
334 por salarios a veinte...
336 por tu.... cobren sin mas quenta
336 *a* que aquella que dispongas
b y al que repugne en un encierro pongas
c Si es de la Hacienda Real sin diferencia
d como tuya la trata con conciencia
337 dandole igual salario
338 al consejero, no siendote vario
341 Mui bien Gaspar...
342 ... a su gusto muchas...
345 te libera de que el Pueblo te estè en Punta
346 pues disculpado quedas con la junta
347-348 manquent
353-354 = St.

358 ... fuerte y...
361, 361 *a*, 362, 362 *a*, 363 *a*, 367, 368 = St.
369 ... probando..
Nota 15 (plus détaillée que B. A. E. 16)
371 = St.
372 viendo que has...
373 ... mando en el Rey que otro val.
375 ... Inq., y su consejo
378 que estaràs ...
380 Nota 16 (plus détaillée que B. A. E. 17)
381 ... quedarà Theresa
382 Fundar un...
384 pues a los ojos salta
386 que es de la Paz y Guerra (= St.)
387, 389, 391, 394 = St.
399 ... tras si de todos, lleva etc.
Nota 17 (Estos son los Herejes... manque B. A. E.)
400 = St.
404 que aunque ... en ella
405 ... nueva centella
406, 409 = St.
411 Nota 19 combinée avec 18 (v. 406), plus détaillée que B. A. E., 18-24, et St.
412 = St.
413 haràn espiritual...
414 siendo esta tan...
415,418 = St.
419 ... frec. las comuniones
420-421 = St. = 419 *a-b* dans C
420 Daranse por honrradas
421 ... de estar...
425, 427, 428-431 = St.
434 si en mas segura...
435 socorrieras...
437 con incienso ... un buen...
439 ... Maritorio (!)
441 ... calzones
442 y aunque...
443 *el* manque
444, 446 = St
450 antes la j.

454 = St.
456 Eso podrà...
457 y escriviralo bien un...
460 que de estos y Iuristas
460 *a* hay una secta peor que calvinistas
b Opondrase en Toledo
461 el doctor Luis R...
462 si le saliere vano
463 sea obispo de Orense por tu mano
464 = St.
466 Nota 20 (plus détaillée que B. A. E. 25)
468 porque era...
471 sean, pues, los Rabinos, que escriviò San Pablo
475 ... ellos siempre aboga
478 y Mezquitas...
479 Pretenderàs les hagan sin exempl.
482 ... hicieren...
483 en la alta...
485 ... a tus rigores
486 manque
487-488 haz que Zapata con orror no visto
Nota 21 (plus détaillée que B. A. E. 28)
489 los Procesos... de un christo
491 ... adelante con tu tema
492-495 manquent = St.
493 Nota 22 (El Alcoran es el Libro, etc., manque B. A. E.)
496 *y* manque
497 ... solo es de Estado
498, 500, 501, 504 = St.
505 ... triforme o mitiforme
506 y serà la sagrada...
507 ... al que la intr...
508-509 manquent = St.
510, 511, 512, 516 = St.
518 ... cofradia
519 cierto Espanol opuesto a la Heregia
Nota 23 (Este fue el glorioso San Ignacio de Loyola..)
523 e siguieron su ...
524 ... hubo nacido
525 Nota 24 (El Padre Claudio Aquaviva quinto General de la Compañia de Jesus...)

525 *a* quien con gran artificio
b estas materias las saco de quicio
526 Pusò este en su caveza
527 ... mundo politico y Grandeza
528 porque asi convenia
529 al Govierno absoluto y Monarquia
Nota 25 = B. A. E. 31.
533 y sabios...
534 tal Govierno...
535 y supò intr... al vso
536 tirando a la r...
537 con interior engaño y gran d.
540 Permitiò en las d.
Nota 26 : Se dice por la ciencia media.
541 vn camino con sendas...
542-543 manquent
545 Theologos y cofrades son de estado
546 De tan...
547 que deponen los cetros por s.
Nota 27 (Hallandose Enrrique IV de Francia en el Palacio de Loures en Paris à 27 de Diz. de 1599, Le hiriò levemente (pero tîrando a matarle) Juan Casteller, y haviendo sido preso confesò, etc., manque B. A. E.)
549 con obras y progr...
551 de Reynos y...
552 Tienden todas sus v.
554 corriendo en conf.
555 universal en todas...
556 practicando en mil...
559 ... bien del...
562 ... nudo blando
563 la Carne y el esp...
564 Y por hacerse...
566 con livertad tan ancha
566 *a* que las conciencias timidas ensancha
b y muestran sus tratados
Nota 28 (Buelbe à hablar de el autor de la ciencia media)
568 De esta pues advertido
569 Elige un conf. mui conocido
Nota 29 (B. A. E. 33, d'une forme différente)
571 los Escrupulos quite a tu conciencia

571 *a* mostrandote obligado
b y crean le estàs apasionado
c como a su Escuela nueva
d sin que haia de tu afecto maior prueva
572 ... buen modo
573 el confesor te lo aprobarà todo
574 ... cofradia
576 solo ella consultores
577 te darà que te ...
578 que tus...
579 que lo...
580 Muchos en los sermones
581 ensalzaràn tu...
582 sin haver quien dispute
583 quanto c. à ellas...
584 Hallaràs arvitristas
585 que adelanten en todo tus conquistas
586 y haràn que...
587 de robarles...
596 ... con medras
597 de la alta Inq...
600 y haràn...
605 ... los proprios suyos
606 Nota 30 (plus détaillée que B. A. E. 34)
608 *el* manque
611 busca, ingenioso y les imputa errores
614 Los fundamentos mina
615 de la Iglesia, y disponela su ruina
615 *a* partida ciencia hallando
b entre el christiano, y no christiando vando
c Hace guerra dañosa
d con piel de obeja, y tretas de raposa
616 Este abrirà veredas
618 Su misma Compañia
620 Quando opuesta la vea
622 Este Poza te ofrece
622 *a* doctrina para todo, pues floreze
b diciendo que es mui justo
623 ... por el g.
625 ... imp., afirma o niega
626 No importa haia contrario

627 si el exemplo se ve de Corostaldio
Nota 31 (B. A. E. 35)
631 se le opondrà...
631 *a* que el probarà, que todo quanto tiene
b con la Ley, ni Escritura no conviene
c que es una vsurpacion, que han ido haciendo
d los, que en la silla han ido sucediendo
632 En fin te harà Monarca
633 este el mas refinado Heresiarca
633 *a* que en la Iglesia se à visto
b y al fin un Precursor del Ante Christo
635 Por grande...
637 à Christo y sus...
641 ... a su patron...
643 ni hay escrupulo en...
643 *a* Para todo halla medio
648 podrà recalcitar...
650 Siempre conservaras sus dos contr.
651 Nota 32 (B. A. E. 37)
652 y a estos con ellos sus castigos d.
652 *a* Porque puede el Denuedo
b de Espino a los Iesuitas causar miedo
653 No haciendo esto te juro
654 ... estaràs...
654 *a* y de un Bolonio Loco
b la muerte malograda importa poco
c y le das por ser bueno
d muerte pronta al contacto del veneno
e En la corte, y Granada
f Espino preso este, y su Iornada
g ultima, en esta dale
h que la anticipaciòn es la que vale
i pero esto lo ejecuta
j con maxima tan grande, como astuta
k De Espino la energia
l por el suelo pondrà a la Compañia
m Escrivirà contra ella
n siendo cada palabra una centella
o que a sus hijos aterre
p y que a Poza de pena se le entierre
q Estando asi abatida

r por un Hombre no mas, dale tu vida
s quitandosela à Espino
t que a favor lo tendràn mui peregrino
655 = 656
656 = 655
658 sus Frayles aunque siempre te r.
659 Solo entre
661-662 manquent
663 que el que lo es, premio aguarda
664 y con maña despues ...
669-670 manquent
677 ... atienda
678 que es de su Rey, su vida...
683-692 manquent
682 *a* Haràs seas Privado
b mas que tu Rey temido, y venerado
c haciendo creer es justo
d te den aun mas, que al Rey en todo gusto
e pues con que tu palabra asi lo mande
f haràs al Grande, chico, al chico Grande
693 Mas siendote leales
694 algunos, les daràs premios iguales
695 honra, oficios y renta
695 *a* que tu Grande assi mucho se obstenta
b mas dà tantos castigos
c a quantos no te adoren enemigos
d dales muertes, afrentas, y cadenas
e-g = St. 696 *d-f*
696 manque
697-698 = St.
701 ... atienden
702 = St.
702 *a-b* = St.
c No repares si intentes
d alguno, que sea risà de las Gentes
706, 706 *a-b* = St.
706 *c* y el Buen Retiro Real tendrà por nombre
708, 712, 712 *a-b*, 713 *a*, 715 (segun tus once) = St.
716 Advertiendo las fies
717 solo à...
718, 719, 721, 724 = St.

725 *a* Derramaràs Millones
b = St.
c = St. (mais : thesoreros)
d = St.
737 *y* manque, con sus...
738 y aun Mares y Riveras
747 *a* = St.
b tener la Paz diciendo son Ereges
748-749, 752 = St.
758 = St. (mais : y au lieu de : o)
759 no se hallarà que esta razon resista
769 = St.
771 ... Reyes(!) liverales
771 *a-c* = St. 772 *a*, 773 *a*, 774 *a*
d por la conservacion de las coronas
773 a aumentarle Ministros...
776 y a tu...
778 llegue favorecido
779 el que el Reyno, y la Patria te hà vendido
779 *a* Hombre de grandes partes
b que las buelva sin duda à entrambas partes
c y llegue el que arvitrista
d reverencie por Dios al gran Baptista
Nota 33 (Este es el Padre Iuan Baptista Poza...)
e Meliso : Entre buenos christianos
f imperiosos pondràs samaritanos
g que su Ley la demuestren
h y que es santa, y piadosa a todos muestren
780 ... iràs perdiendo
780 *a* y poco a poco iràs las consumiendo
b y aunque se haian perdido
781 ... eso... las...
782 ... aquella...
783 Nota 34 (B. A. E. 41)
786 La camara corrida
787 ... pides, hà perdida
789 lucirasele...
Nota 35 (Como corrian los beneficios por el Proto-notario Villanueva, este los daba, no al que tenia mas merito, sinò al que ofrecia mas dinero, etc.)
790 que este harà que ceballo

791 a Pollo se reduzca...
793 beneficien las...
794 *y* manque... le...
795 ... no reparen
796 que por juntar moneda
797 lo pondràn todo junto en Almoneda
Don Gaspar :
797 *a* A questo me apasiona
b que habrà de andar en venta esta Corona
798 y en lance tan severo
800 Nota 36 (B. A. E. 42)
802 Y yo con ...
803 ... pagarle...
805 ... del cuerpo salen...
807 que aun no conozcan...
809 ... el P., ni el A...
810 Propon, que son excesos
811 *el* manque
812 Que pietad tan extraña
813 ... tal siglo vuestra E.
814 El Havito, que apliques
815 ... tu nunca repl.
818 Y si ayer pregonaba
820 Hazte disimulado
821 al vez al Port., que en estr
823 ni el que ... fuere Pariente
824 ni el que el...
825 *a* que para sus intentos
b ovedezcan tus proprios pensamientos
c Si esta fineze hace
d el Genovès, que hacienda satisface?
826 = St.
827 (B. A. E. a aussi : *de* comme St.)
835 Nota 37 (Hagase reflexion sobre esta maxima, y se registrarà ser la mas sangrienta y tirana etc.)
836 y eso...
846 cuia vnion entre ellas,
847 solo guardarlas pueda, y...
850 por cuio modo...
855 = St.
855 *a-b*, 864, 865, 867-869, 871-873 = St.

859 ellas defend...
875 ... sin fuerzas...
878-879 = St.
880 y mas quando invadidas
881 fuesen assi por ti al fin socorr.
883 en marge : esta fue Cataluña
884 = St.
886-887 = St. 883 *a-b*
888 y al General advierte
889 en marge : Al Virrey Sta Coloma (= B. A. E. 45)
890 = St.
Nota 38 (Vinieron Diputados de cathaluña etc., B. A. E. 46)
891-897, 899, 900 = St.
901 tus Ministros perdieren la batalla
902-903 *b* (mais 903 *b* : esta d.) = St.
904 pues la guerra v.
905 representarà...
906 y harà te ofr. ...
909 tendràs tan obligado y...
911 = St.
911 *a* Que todos son infieles
b los demas, que asi es fuerza, que lo celes
912 = St.
915-915 *t* = St. avec les différences suivantes :
915 *el* manque
915 *b* valor (au lieu de : temor)
915 *d* y el p.
915 *e* ...menos...
915 *f* que la...
915 *g* mudarà los con esto
915 *h* ... perderà...
913 *k te* manque
entre 915 *l* et *m* le vers suivant :
y otras porque no fueron entendidas
915 *n* ... en lo mal que...
915 *p* ... atribuirà...
915 *q* solo (au lieu de : todos)
915 *r* ... sus yerros...
915 *s* y en sus errores p.
915 *t* merecer (au lieu de : pretender)
915 *u-v* manquent

917 pero conviene mas, que en la subst.
918 = St.
920 y ahun...
921 algun Real Privilegio nunca p.
923 teba tus...
925 que es qualquiera una perdida peqeña
928 = St.
932 ... les...
938-939, 942, 944, 946 = St.
951 ... algun medio...
957 ... exercitos perdidos
958 todo principio adverso
959-962 (mais 961 : llegue) = St.
963 que (cierto) Embaxador...
965 = St.
Nota 39 (B. A. E. 47)
966 Por esto (sentenciado)
968 = St.
969 han causado los...
970, 972 = St.
973 sembrando discension...
974 Ahorcarasle en ...
975 porque la temp. quede en b.
977 fiado en que es tu amigo...
978 = St.
Nota 40 (B. A. E. 48)
979 = St.
980 y en lo interior le m.
981 ... al rebelde...
982 Y atento a tu p.
983 = St.
985 ... sucedido
987-988 = St.
Nota 41 (B. A. E. 49)
990-991 = St.
992-993 manquent
995 ... y a favor...
997 ... un Alex., y un Aquiles
998 y el perfecto... (= St.)
999 propondràn de ti al mundo un gran Privado
1000 llamando su osadia

1001 manque
1001 *a-l* (B. A. E. 1050-59) = St. avec les différences suivantes :
c ... lo repito...
d que es del...
g emprehende, y no hai...
h mostraràs ...
l... aventurarle Reyno...
1003-1004 = St.
Nota 42 (plus détaillée que B. A. E. 50)
1006-1007, 1009-1013 (mais : de algun g.), 1016-1019 = St.
1021 para que alegre vivas años l.
1023 que he de...
1025 ... por mentiras las v.
1027 el Marte mas vizarro y mas l.
1029 Capitan les hàs de hacer en...
1030 para hacer las lecciones.
1031 Nota 43 (B. A. E. 52)
1032 donde con g.
1033 antes haia servido noche, y dia
1034 con tal com.
1035 *a* pues en lo de la Lanza
b pondras en su destreza la esperanza
1036 y de estos exercicios
1037 harà ilustres, y honr...
1037 *a* Segura la Corona
v quedarà, si tubiere persona
c porque mejor se porte
d la Gineta le entrega de la Corte
1038 Pues siendo tan...
1039 ... el Cond.
1042 *y* manque
1043 ... mis cariños...
Meliso :
1043 *a* Madrid lo calle, y sienta
b aunque piensen los Grandes, que es afrenta
c Nunca creas señales
d que pronostiquen tus futuros males
e ni hagas jamas tristeza
f que es de abatidos pechos tal bajeza.
g La Vandera lebante (Cf. B. A. E. 558 : 134)
h donde se alistà Batallon triunfante

i con lindos Alemanes
j por soldades de estado, y capitanes
k y para no premiallos
l el mismo Dn Enrrique irà à entregallos.
m Si fuera una dispensa
n no faltara a tu hijo gran defensa
o Con Locos Portugueses
p catalanes, y perfidos Franceses
q parecerà escusado
r el poner tu valor en tal cuidado.
s Mas si aquesto te pierde
t de tu hijo el nacimiento telo acuerde
u si sucede el ensayo
v que de Grande se buelva a ser Lacayo
x que se vea Monarca
y quien Pagecillo fue del Patriarca

Nota 44 (Fue tambien el Dn Enrrique page del Patriarca Dn Alonso Perez de Guzman, Hermano de Medina Sdonia y de la primera Reyna de Portugal)

1 De tu Hijo jamas digas la Madre
2 que vasta que tu solo seas su Padre.
3 Con llevar tu apellido
4 no importa en todo ser tan mal nacido
5 que para ser señora
6 le sobra solo el ser tu servidora
7 porque aunque a mal lo eches
8 y Enrrique sea hijo de mil Leches

Nota 45 (Fue Hijo Dn E. de una muger comun, con quien tubò larga amistad Dn F. Valcarcel, a quien subcediò otro Dn F. Quevedo, etc.)

9 tu apellido es vastante
10 para hacerle del sol claro Diamante.
11 Di, que es de una gran casa
12 tu Enrrique, por su Madre nada escasa
13 que quando no sea
14 poco viene à imp[illegible]ar, que no se crea
15 Tu, como Papa, [illegible] tanto
16 dispensaràs el Matrimonio santo,
17 poniendole en estado
18 de que à un tiempo dos veces sea casado ;

Gaspar :

19 Si otra vez el quisiera
20 dispensarà tambien en la terzera
21 y con conciencia sana
22 le pudiera casar con la otra Hermana
23 pues bastarà yo mande
24 que su Hija le ofrezca qualquier Grande
Meliso :
1044 Siendo tan bven christiano
1045 lo has de obrar todo con celosa mano
1046 que por este Camino
1047 serà buena la secta de Calvino
1048 que le hacen verdadero
1049 y admitiras las obras de Lutero.
1050-1059, cf. 1001 *b-l*
1061 lo que discurre la razon...
1062 Morirà (gran mancilla !)
1063 Nota 46 (Muerte y entierro de las provincias de España)
1065 ... a tu persona
1066 manque : tan
1068 y es para sentir arto
1069 que solo sea su muerte de un mal parto.
1070 Cargarasla.....
1073 ... el ultimo pecho de la m.
1076 Tu Monterrey...
Nota 47 (B. A. E. 55)
1079 echareis en su cura vuestra ciencia
1080 pues con...
1083 y solamente quedarà...
1084 y advertiràs el modo
1087 ... como locas
1089 mui flaca...
1090 obstentarà Grandeza
1091 ... (enferma) de achaques de (cabeza)
1092 Pensarà con c.
1093 ... fabriquen...
1097 ... con sus mul.
1099 manque
1100 manque : que
1101 que el ... hechado
1105 temiendo cada ora la Iornada
1106 mirandose caida

1107 si en otro tiempo estubò tan f.
1108 dirà al ver que se muere
1109 ... el Duque...
1110 Y no te se dè...
1111 ... mui turb.
1112 manque : se
1113 para ver... pegue
1114 manque : mui.
1117 ... con mi...
1118 y aunque...
1123 ... de su gran cordura
1124 ... de verde
1125 (lozania sobervia que la pierde)
1126 aunque te hable...
1127 ... rebelando
1128 Suprime...
1129 ... otras (flores de) ellas
1131 ... Abril hermoso...
1132 con que acuda a...
1133 ... que hermosamente caiga en t.
1134 De su flor los rigores
1135 de exemplo servirà à todas las flores
1136 Y si hechos Leones
1137 ... (dos) bastones
1138 para mostrarte (dientes)
1139 ... que son (valientes)
1140 Como vean tu trato
1140 *a* le tendran por mejor, y mas barato.
b Y aunque vaian perdidos
1141 ... mas Rey...
1142 mas si la m. aguardan
1143 harto locos seràn, sino se guardan
Gaspar :
1144 Quedaràn mas contentos
1145 ... mueran con t. los s.
1145 *a* Entierrense de prisa
b que les sobren los seis, y de la Misa
1146 Non han de...
1148 quando con sus t. me haia a.
1149 ... le trasquile...
1150 y en todas...

1151 llevaremos la mira a...
Meliso :
1152 Curandola con maña
1153 sangraràs quanto puedas...
1153 *a* Quien tu amor no tubiere
b por milagro se tenga, sino muere
c y a quien te fuere amable
d parezca, que le das la perdurable
1154 y todo lo sujeta
1155 con la... de esa...
1156 que con tal testimonio
1157 te harà obrar quanto...
1157 *a* De Castilla el entierro
Nota 48 (Yo escrivi el Entierro de Castilla di el borrador à algunos Amigos, y se sacaron vastantes tr slados. Llegò uno a mano de Dn Gaspar y al instante mandò prenderme, asegurar mis papeles (que entre ellos no hallò otra cosa que justas Declamaciones contra su tirano Govierno) y que me llevasen à la Torre de Juan Abad, villa mia, donde me tuvò once meses y tres dias, sufriendo la crueldad mas inhumana pues hasta el alimento me daban por tasa, y confieso consenti, en que de su orden me administrasen algun veneno. El dicho Entierro le colocó en esta segunda parte de las obras que escrivi contra este Neron etc.)
b Quevedo escrivirà, pero un encierro
c riguroso, inhumano
d castigue el cuerpo de tan dura mano.
1158 Sean...
1159, que quiten Reynos, y destruyan R.
1160 Moriras asi viejo
1161 y en Politica funda este...
1162 callando lo profundo
1163 que le estas vien al Diablo tu en...
1163 *a* pues mientras te sustenta
b con muchos de su vando te alimenta
1164 Tu amigo es verdadero
1165 y le importa que vayas...
1166 que como tan amado
1167 ... te niene (?) preparado
1167 *a* Monterrey con Decoro (Cf. B. A, E., p. 589 : 308)

b chupando las heridas, saque el oro;
c diràn de el, que es un santo
d y es preciso, que digas tu otro tanto;
e porque no entre malicia
f entre sus ambiciones y codicia
g quando en una carroza
h ha de llevar su Dama a Zaragoza
i y pondrà aquel estado
j este tu servidor todo asolado
Gaspar :
k En lugar de Vanderas
l buscaremos, Meliso, Lavanderas
Meliso :
1168 Fingiendo sano intento
1170 Dios vè los corazones
1173 los seguiràs tu siempre...
1174 manque : nunca
1177 y tan nobles v...
1178 que al señor soberano
1180 De ninguno confia
1181-1183 manquent
1184 y para la obediencia
1185 has menester armarte de paciencia
1187 murmuràn...
1188 manque : aun
1189 no perdonando aun a...
1190-1191 manquent
1192 Diràn del Presidente
1193 ... y tan prudente
1193 *a* Castejon de apellido
Nota 49 (Pretendiò Castejon el Arzobispado de Toledo, etc., cf. B. A. E. 60)
b que toda su fortuna à conseguido
c à anular Matrimonios
d que le tienen cojido los Demonios
1194 Harase Pretendiente
1195 viendose soberano...
1196 de cierto...
1197 pero en... mudado
1198 Ten siempre a ...
1199 ... pollas...

1201 haràs de los Ministros Mantequillas
1202 A tu (favor) respondan
1203 las cosas que tu quieras se le escondan
1205 y se conozca danzan en la fiesta
1206 Dⁿ Diego Castejon darà (tal salto)
1207 que en brebe tiempo le veràn tan alto
1208 y de pobre...
1209 ... del (calendario)
1210-1215 manquent
1209 *a* y porque mas vien mande,
b a su sobrino Camarena Grande
Nota 50 (plus détaillée que B. A. E. 59, 61, 62).
c le querras hacer en breve
d sin que se diga, que esto a ti te deve
e Con alegria plena
f esto a Cusòn confia Camarena
g Cusòn te lo relata
h y te pones, qual Vivora, que mata
1216 y ciertas...
1217 haràs, que a su caida sean colchones
1218 sacandole de quizio
1219 discurriendo que son su beneficio
1220-1221 manquent
1222 Hallarà en Tarragona
1223 acomodata (Mitra)...
1224 y porque no se acuerde
1225 de la Corte, diviertase en Valverde
Nota 51 (B. A. E. 63)
1227 si à.. con tu consejo...
1228 perecerà el govierno
1229 que le han sacado del...
1229 *a* Politicas razones
b para mi son Gallinas, y capones.
1230 Tu intencion aparente
1231 creerà el m. que en todo es exc.
1232 que no tienes reposo
1234 Solicita su gusto
1235 ... hall. de que esto es justo
1236 Con astucia prudente
1237 es preciso...
1239 ... y embovado

1241 por una mas...
1241 *a* y sus resoluciones
b son admirables, graves sus razones
1242 Viendo que a estos Ministros
1243 Seguros no los tienes sin registros
1244 ... de modo
1246 Con amoroso brio
1247 dependen de...
1248 y acr...
1249 hallando en el escalas...
1251 ... aquesta gente con el oro
1255 ... todas llenas
1256 ... devidas
1257 y à los que ofendan, quitales las vidas
Nota 52 (B. A. E. 66)
1257 *a* Digè, que de pequeño
b el Rey te havia de hazer de todo dueño
1258 Siendolo de ti mismo
1259 manque : y
1260 Vltraja las acciones
1260 *a* de los Grandes, y oprime corazones.
b Con osada fortuna
1261 la indomita cerviz doma de Osuna
1262 Al Alva de este dia
1263 ... con brava...
1264 que es casa de T.
1265 y hà de causarte...
1266 Con valor ...
1268-1269 manquent
1270 con exemplo tan grande
1272 Para verles sin brios
1273 empeñales...
1275 ... tu castigo
1277 sigan tambien à todos los mayores
1278 manque : y
1279 ... te puede dar algun cuidado
1280 porque siempre la Guerra
1281 para vengarte, material encierra
1282 Pondràs al que te irrite
1283 donde su propria muerte te desquite
1284-1285 manquent

1289 ... consiga una victoria
1291 de vencer... le abarata
1292 sea Leganès la p.
1295 y con eso se queda todo en casa
1296 El hombre mui c.
1297 Valgame Dios, lo mucho, que le q.
1298 Si para Guerra saca mil doblones
1299 bolverán a Madrid echos Millones
1303 ... mal servidos
1304 Que el Rey baya á esta Guerra
1305 querrán, pues domará la alzada tierra
1306 ... al intento
1308 Será aquesta j.
1311 el que el salir el Rey no convendria
1312 ... dispon un m.
1313 *a* de sed, y hambre raviosos
b siete mil castellanos valerosos
c que la razon de estado
d es, se prefiera á todo un gran Privado.
e Catorze mil Caballos
f que juntarlos asombra, y aun mirallos
g mueran tambien, y para defendellos
h (porque solo harán vezes de Camellos)
i diez, y ocho mil Infantes
j en campaña mui bravos, y arrogantes
k postrará tu arrogancia
l ordenando, que no hagan mal á Francia
m con orden, que de cierto
n de hambre todo soldado quede muerto.
o Sino, á cada soldado
p á pierna de Francès abrá tocado
q Y para que se vea
r que tambien en la Corte se pelea :
s desde Madrid querria
t que se hiciere al Francès la Bateria
u y que con menos gente
v conozca al Espanol por mas valiente
1315 ... tu valor en todo sin s.
1317 ... con denuedo
1319 ... hijito...
1322-1325 manquent

1326 manque : y
1327 ... en ningun...
1328 manque : à
1329 si es estrecha la c. o si es pr.
1333 riquezas, honras, y estados
1333 *a* A Valle, y à contreras
b obedientes tendràs con muchas veras
c De Contreras, y Valle
d y de otro gran señor, no habrà q^{n} calle
e no solo en su limpieza
f pero en lo flaco de su naturaleza.
g Repeta las cenizas
h del mayor maldiciente el de Alcañizas.
i De un perfido rebelde
Nota 53 (No supo executar Alcañizas los mandatos de Dn Gaspar, ni conformarse con muchas resoluciones suyas etc.)
j la estatua memorable no se acuerde
k y todas sus victorias
l sean vituperables las memorias;
m y sus fuertes quimeras
n se acaben con quitarle las Galeras.
o Tomarà fundamento
p para decir su malicioso acento
q que es Monterey libiano
r y con sus canas verdes mui anciano.
s Y enfin, dirà insolente
t que eres verdugo de Española gente
u y que quien lo fomenta
v es Monterrey, pues acabarla intenta
x Se diràn muchos males
y contra ti, y contra todos tus parciales
1334 ... que nos inf.
1335 Nota 54 (Esta es una de las mas detestables maximas que usaba Neron; pues decia : Aborrezcame todo el Imperio Romano, como tema el rigor de mi enojo; cf. B. A. E. 69)
1336 Mucho obra la esperanza
1337 que en sus designios un...
Meliso :
1338 Al humilde lebanta
1339 ... mas alta Roca la quebranta;
1340 que assi el cielo disp.

1341 vivir los h. con temor conf.
1342 ... y estr.
1343 ... apac., favorable, y vella
1345 ... naciese su...
1346 Sea Depositario
1347 del secreto, tu Primo el M.
1348 y en S....
1349 hallaràs desde...
1351 ... sin soga...
Nota 55 (Este fue el Alcalde de Corte Dn Miguel de Cardeñas, y la carta fue... en la nota 9)
1352 Nota 56 (El Emperador escriviò una carta al Rey dandole fixas noticias de que absolutamente se perdia su Reyno si no separaba del Govierno a Dn Gaspar, etc.)
1353 què desde Viena traiga oculto fuego
1353 *a* aunque despues de este oro
b no saldrà Monteron de Celda, y Coro
Nota 57 (El Padre Fray Iuan de Monteron, lleno de celo, y de Amor a la Gloria de Dios, predicò clarissimamente contra Dn Gaspar; sobre que mandò este no saliese de su convento de Madrid etc.)
Meliso :
c De Cerbellon reniega
Nota 58 (Yà se à dicho en la nota 1ª quien fue Dn M. de C., y lo que hubo para que Dn Gaspar le persiguiese)
d pues à unirse contigo infiel se niega
e El Arte peregrina
f de la Magica, estima mucho a Espina
Nota 59 (Este fue Dn Iuan de Espina, grande echizero, mui instruido en la composicion de venenos etc.)
g y seras su Albacèa
h que asombro de Madrid, y el Mundo sea.
i Con venganza absoluta
j siete muertes crueles executa
Nota 60 (Estas muertes se hicieron en Valencia, siendo una de ellas la de un buen religioso que diò cuenta al Rey de muchas maldades... de orden de Dª Gaspar. Por esto hizo este dar muerte al Frayle, y à seis Paysanos suyos.)
k que con estas lecciones
l contra ti quitaràs acusaciones.

m Al Almirante humilla
Nota 61 (Siempre mirò, y maltrato con rigor al Almirante etc.)
n y bastele llamarse de Castilla
o por que Fuente-rabia,
p mejor, que suya, tuya ser podria
q A Fernandina prende
Nota 62 (Prendiò injustamente al Duque de Fernandina, dandole la Casa por Carzel etc.)
r pues de tu orgullo nadie se defiende
s Tu confianza escoja
t en lo de Inquisizion al buen Rioja;
u San Placido le encarga
v que ha de ser buena ayuda de esta carga :
x pues Gonzalez de Arnedo
(Nota 63 Este fue el Licenciado Josef Gonzalez, natural de Arnedo, mui celeberrimo Jurisconsulto, pero de estragada conciencia; y por dispocicion de Dn Gaspar, defendiò a las Monjas de S. Placido en la causa de que ya queda echa mencion)
y en Leyes fundarà qualqier enredo
1 La Trinidad advierte
2 Santa Cruz, Villahermosa, y Castro fuente
3 para tus intereses
4 aqueste Duque, y estos dos Marqueses.
5 Si orgulloso Carreto
6 te pusiere en Medina algun aprieto
7 instando de su Rey en la Iornada
Nota 64 (Dn F. Carreto instò mui eficazmente en que devia ir el Rey à la Iornada de Barcelona etc.)
8 contra ti deseada
9 moteja su despacho
10 de insulso, de insipiente, y de borracho
11 Mas si tiene eficacia
12 arrojale al instante de tu gracia
13 que viendo que le importe
14 de Murcia se vendrà luego a la Corte.
15 Cuidadoso prepara
16 despidan à Dª Ana de Guevara
Nota 65 (Dª Ana de G. fue el ama que criò al Rey etc.)
17 que de ella me recelo
18 pueda de ti vengarse con buen celo.

Execute esta empresa
como advertida, y cuerda, la Condesa
tu querida consorte,
que obrarà en este punto quanto importe
y te abrirà camino
para hazerte en España otro Tarquino
que en todo parecidos
sereis con las Mugeres, los Maridos.
Con sus consejos fuertes
el valor de los dos en ti despiertes
En todos tiempos cela,
los avisos al Rey de Coronela

Nota 66 (Este fue la venerable Madre Maria de Agrega que en el siglo tenia por apellido Coronela etc.)

Gaspar :

31-48 = St. 1022 *a*-1039 *a* avec les variantes suivantes :

37 (1028 *a*) ... Padre (au lieu de : amigo)

40 (1031 *a*) del amor que...

41 (1032 *a*) Nota 67 (Era cojo D[n] Gaspar y siempre traia una Muletilla para afirmarse, en la que se dixo traia Maleficios con que mataba insensiblemente a su contacto solo)

44 (1035 *a*) tanto que pasme al Mundo solo oillas

46 (1037 *a*) d. alcanzaràs en el g.

47 (1038 *a*) pero hasta...

Gaspar :

Mas que mi vida aprecio
esta fineza de excesivo precio

Meliso :

Por suma de advertencias
te encomiendo por ciencia de las ciencias
la santa Hypocresia.
caracter del engaño que la cria.
Siempre, y en todo engaña
con apariencias de virtud à España
deslumbrala, y desmiente
con sofisticas sombras lo evidente
y assi serà creida
tu debocion, y santidad fingida
En santos exercicios
de mayor perfeccion daràs indicios
qual santo en el Desierto;

Tenderàste en el suelo como muerto
mandaràs que te pisen
y que aunque el Rey te llame, no te avisen
  Mas si alguno te inquieta
castiga su impiedad con la Muleta
y à los otros con gritos
reprehende sus descuidos por delitos.
  Quantas violencias obres
en daño de la Iglesia, y de los pobres
contra la Ley divina,
y natural, conforme à esta Doctrina
Vistelas con el velo
del bien comun, y mas perfecto celo;
que es el ultimo grado
de Espiritual primor en un Pribado
  Gaspar :
Este precepto esmalta
lo demas; ei Ingenio, y voz me falta
para poder mostrarte
mi estimacion eterna en toda parte.
  La Muleta es un rayo,
yà con ella en tu Maxica me ensayo
  Meliso :
Parece siento vozes (cf. St. 1040 *a*)
= St. 1041 *a*
A mi gente diviso (cf. St. 1042 *a*, Dⁿ G.)
Meliso : Pues a Dios, Dⁿ Gaspar (St. 1043 *a*)
= St. 1044 *a*

2º *Cancion Eroyca Hablando con el Rey N. S*ᵒʳ, fᵒˢ 88-98. C'est le célèbre mémorial de Quevedo : « Catholica, sacra, Real Magestad, que Dios en la Tierra os hizo Deidad », précédé dans le manuscrit de Copenhague de l'introduction (« Nota ») suivante : Esta cancion llegò efectivamente à manos de S. M. el Señor Rey Dn Felipe quarto. La leyò, y formò mucho sentimiento no tan solo de la claridad de sus vozes, como de lo cierto de sus expresiones; pues reconociò por estas en los lamentables terminos en que se hallaban sus vasallos. Para poner algun remedio à daño tanto, diò este Papel al

Conde-Duque, diciendole : Esto me dizen de ti; y esto de mi se murmura. Esta expresion fue con semblante tan airado, que confesò despues el mismo Conde-Duque, no haver tenido miedo jamas, si no en esta ocasion. Viò la Cancion, y creyò immediatamente ser yò su verdadero autor; Hizo mui exquisitas y prontas dilixencias para justificarlo, y lo consiguiò, por que para un poderoso tirano, no ay secreto escondido, que no penetre, ni harcano, que no descubra. A mi me puso preso por esto rigorosamente en San Marcos de Leon; y al Rey persuadiò à que quanto el papel contenia era falso, como Hijo de la maledicencia, de la embidia, y de la ociosidad, Madre de todos los vicios. Esta fue la cierta causa de mi prision en el Convento de S^{n} Marcos de la Ciudad de Leon, y lo firmo por ser assi = Quevedo.

Comme ce petit poème placé avec « El Padre Nuestro glosado » sous la serviette du roi et devenu si fatal pour l'auteur est d'un certain intérêt et qu'il ne se retrouve pas dans les manuscrits examinés jusqu'ici mais dont la Biblioteca nacional de Madrid possède du moins trois (F 138, Gayangos, 767 : 7, M 208, f^{o} 76) je fais suivre ici les variantes et les additions que présente la version de Copenhague au texte publié dans la Biblioteca de autores españoles (t. LXIX, 498). On verra qu'elle omet, comme l'éd tion de 1648, le passage sur San Placido et la fin : Grande sois Philipo. Cf. aussi M. Werner, *Revue hisp.*, LXXI : 5. Du reste ce mémorial célèbre fut souvent imité, même en replique, comme on voit des « Coplas en contraposicion de las famosas de Quevedo, que hizo dos ó tres años antes » publ. dans le *Memorial histórico español*, XVII : 87,

7-12 manquent
6 *a* Que de esta manera
espero, y confio
b que el bien de este Mundo
todo hà de ser mio
c Que España es perdida
es cosa mui clara;
d que teneis la culpa
qualquiera declara
e No por que haceis vos,

Señor, que trabuque
f si por que sufris
al buen Conde Duque
g Al buen Conde-Duque,
Ministro tirano
h de España homicida
sangriento, è inhumano
i Cruel, vengativo
que à vos os engaña
j i roba al Vasallo,
é Iglesia de España
k Todo lo maneja,
sin Ley, ni Iusticia
l todo es Latrocinio
ambicion, malicia
m Todo hazer maldades
contra la Corona,
n y todo con nombre
de vuestra Persona
13 Todo esto lloramos...
14 *a* Que aquel mal Ministro
los tiene cerrados
b solo para aquellos
como el tan malvados
15 Assi, mal ... quejas
16 de estos vuestros Reynos
que corren parejas
16 *a* Si no dais Audiencias
si vivis rendido
b al tirano gusto
de vuestro valido
21 ... de vino, ó de hez
22 paga siete...
28 Demas de su precio...
30 ... la suma
34 ... tanta carestia
35 Que el...
36 ... enferman, no alcanzan!...
38 ... se mantienen...
39 ... despedazarnos...
40 ... el Conde lo apunta
41 Familias...
42 Espiran...
44 ... con mas...
44 *a* etc. = 109-156
(111) ... y aprietos terribles
(112) no tengais al Conde
serán mas sufribles
a Este las fomenta
con sus feligreses
b este las ordena
por sus intereses
c Este nos aflige
con tan grande Peste;
d este à vos engaña
pues paguelo este
(113) ... jamas en...
(114) trinchar los Vasallos...
(117) Y el quitarle...
(120) traen siempre consigo
los errados pasos
123-24 = 128 *a-b*.
(128) *a* Con la pobre sangre
de mi, y de mis Hijos
b se labran Estanques
para regozijos
(133) ... cuestan las fiestas de caza
(134) darsele podria socorro...
(135) ... divertirse...
(136) Pero es mas devido
medirse y pagar
(137) ... en tantas
(138) os labrarán templo...
a Pero esto seria
quando se erigiesen
b sin que los Vasallos
por ellas muriesen
(139) ... cortas (au lieu de : pocas)
(140) ... de las bocas

(141) Y no es bien que en piezas...
(144) faustos que los lloran...
(145) ... edificio... que gala
(147) Mas alegra...
(148) ... de puro...
(151) Ahun dolieran menos las cargas enormes
(152) si fueran iguales; pero son disformes
(154) ... de ayudas...
(155) ... el bravo soldado
(156) ... premio aun mandria Pribado
45 En Paz un ministro...
46 ... gañar cien linages
48 En España y compran...
51 ... Españoles antiguos, [mazizos
52 no assi...
54 todo Ginebrino barata su renta
60 que del Pollo cuerbo Dios es el Tutor
64 *a* Tambien vuestro Conde en esto se emplea
b que como es usura la estima, y desea
65 ... ladron y...
67 Que importan...
70 Nos roba el Privado ? Pues robemos todos
72 ... a las villas...
73 ... y pequeño
75 ... realengo es perdido
76 ... se dè por vendido
78 ... ella diga, Gran Señor, que...
79 Assi se enriqueze ahun mas el mas rico
81-96 manquent, cf. l'éd. de 1648
99 Veis tantas m. ? Pues las hè cifrado
100 temiendo, mas que esto, un Papel sellado
101 ... ofendido
102 dolor tan... afeita...
104 las falsas lisonjas...
105 Destierrense lenguas...
106 ... que roba... que reza...
108 ...fueren...perderán valor
109-156, voir 44 *a*, etc.
157 ... pretenda...
158 ... escriva...
162 ... en su ayuda...
163 ... que pasa quieren...
164 ... Paraysos...
166 *a* Enfin, señor, todo lo hareis sin azares
b sacando el Azeite de esos Olivares
c Separad al Conde de tanta Grandeza
d ò entregadle al Pueblo sola su Cabeza
e Sin este Padrastro vereis por hazaña
f buelve a su opulencia la afligida España
g No tantos recuerdos, son ayes prolijos
h que à vos como à Padre, claman vuestros Hijos
i No mas consintais que esto Lobo astuto
j nos debore à todos con mando absoluto
168 ... de Grande, mayor.
169-180 manquent, cf. l'éd. de 1648.

3° *Entierro solemne de Castilla, Y causa verdadera de su desgraciada muerte.* Dialogo entre un Lizenciado y un caballero, f^os^ 99-111. Comme la version de Copenhague diffère essentiellement de l'édition de la Biblioteca de autores españoles (t. LXIX, 557), je fais suivre ici les variantes :

11 Aquella pobladora
12-20 manquent
12 *a* del orbe todo, de quien fue señora
aquella, a quien prolijos
la dieron tanto honor ilustres Hijos
pues todos excelentes
con los rayos ardientes
de azeros, y de Lanzas
pusieron a sus pies las alabanzas
de tantas glorias juntas
(que oy yà tiene difuntas)
que pareciò, que unidos
los blasones que yà mira rendidos
llamaban su persona
para vida encontrar en su corona
Muriò esta antorcha clara
a quien le vino el mundo estrecha ara;
pues en el no cabia
su Pompa, su Grandeza, y Vizarria
Muriò esta reluciente
luminaria del cielo, y de la gente;
Esta tan generosa
Emperatriz sagrada, Religiosa
catholica, y christiana
y muriò por sencilla, no por vana
Muriò por ovediente
por justa, y penitente
pues sufriò, tanto ahogo
que no hallò quien la diese desaogo
Martyr muriò, y sangrada
en fuerza de sufrir tanta lanzada;
Lanzadas tan impias
que a manera de harpias
en rigores deshechos

la mataron forzandola los pechos :
que como no enseñados
à pesos tan disformes, tan malvados
la oprimieron de modo
que son la ultima sangre, lo diò todo

21-22 = B. A. E.

23-206 manquent (pour 113, etc., cf. plus haut p. 668-69)

22 *a* Quien la curò, ninguno
quien la matò, fue uno
asosiado de otro
que aquel era verdugo, y este Potro.
El señor Conde Duque de Olivares
fue Medico primero
y aqui se saciò el Lobo en el cordero
Este Lobo cruel que al Rey engaña
que està perdiendo à España
que todo lo govierna
con ambicion eterna
que opuesto es à Iusticia
que adora la malicia
que à los Vasallos roba
que à los que se le oponen los adoba
ò (sin que sea sospecha)
los asesina, mata, y escabecha
Que con malos intentos
no conoce de Dios los Mandamientos
que tiene Lupanares
donde ensalma Mugeres singulares :
que libre no ay convento
de Monjas, donde no entre Lobo ambriento :
que con sus desvarios
trata Moros, Iudios
brujas, brujos, Demonios
pues dà de ser su amigo testimonios :
Que con furor eterno
tiene yà en el Infierno
el lugar prevenido
donde serà asistido
por su gran golosina
de las Diablas que tiene Proserpina :
Este, pues, que ratero

de Calvino, y Lutero
sus sectas las ensalza
y por caveza de ellas ya se alza
Este perfido astuto
en el vivir Ladron, y en morir bruto
de Monterrey à sido
de Castilla la muerte à conseguido
La impuso nuevas Leyes
contrarias à las santas de otros Reyes;
la impuso imposiciones,
la cargo de Tributos à montones,
y por mas sojuzgarla
a Monterrey diò orden de sangrarla;
y este se encargò a penas
de la orden, quando en todas venas
la Lanzeta le puso
y la dejò con voz, pero sin uso
por que aunque se quejaba
nadie la oyò, ni nadie la amparaba
Chupole las heridas
Monterrey, con caricias mui finjidas
pues este Marimanta
Hypocrita, que espanta,
sierpe disimulada
con ciencia deprabada
para robar à todos
logrando de estos modos
del Conde-Duque una
tirana, infiel fortuna
pues satrapa vergante
a Dios falta, a su Rey, y Patria amante
Este, pues, homicida
de todos, con asomos de dar vida
para que se desangre
à Castilla sacò toda la sangre;
y entregada, aun desmayo
con el ansia cruel de tanto rayo
dixo en ay desmedido
Mi Felipe, mi Rey, Iusticia pido
acude que me matan
que me yeren, afrentan, y maltratan

Y yo, dixo Felipe :
Como quieres te aplique
remedio en tal estado
y mas estando yo desauciado ?
Al oir esto Castilla
(que rara maravilla !)
dixo, con grande celo :
Aqui Iusticia no ay, pues boy al cielo
Al decir esto, toda
al quebranto rendida, se acomoda
a morir, y assi lo hizo
yendo à gozar de eterno Paraiso
Su cadaver quedò, por los perversos
que la mataron, en los proprios huesos
tan negros, tan podridos
que mostraron olvidos
de su gran magnitud, de su Excelencia,
de su valor, su credito, opulencia
su Espiritu, su vrio
y de estar todo el mundo a su albedrio
Mandò, que se enterrase
adonde el Conde Duque decretase
que pues con abundancia
se tragò su sustancia
y carne, con excesos,
fuese dueño tambien de aquellos huesos
El Conde Duque quiso
cumplir este preciso
mandato de Castilla
y consultando con su Muletilla,
con un dolor profundo,
en un lugar immundo,
dixo, que se enterrase
el Cadaber, ò bien, que se encerrase
con luto plañidero
en algun muladar, ò Estercolero
que quien tanto servido
a sus Reyes havia merecido
tenia tanta honra
y que hacer lo contrario era desonra
O, corazon de risco !

Christiano, como todo Berverisco
solo tu Entendimiento
tu bondad, perfeccion, y alto talento
harian tal perfidia!
Esta es accion que aun el Demonio envidia
Escriviose al instante
a los Reynos la muerte de su atlante,
y por no causar yerro,
se les mandò viniesen al entierro
Vino al punto Sevilla
mui flaca, y amarilla
Galicia, tartamuda
Barcelona, desnuda
Estremadura, flaca
Valencia, echa una vrraca
Arragon, caviz bajo
Navarra, con trabajo
Granada, con gran miedo
mui vendido Toledo
Asturias, con su saya
macilenta Vizcaya
y en fin, todos de suerte
que imagen parecian de la muerte
Al cadaver miraron
todos sobre el lloraron
todos se les rindieron
como a su señor dieron
obediencia cumplida
y todos à una voz mui dolorida,
melancolica, y triste
dixeron (el dolor no se resiste)
Pues à muerto Castilla
que al mundo sugetò su gran cuchilla
y nosotros estamos
quasi del mismo modo, pues pasamos
la misma desventura,
entierrennos con ella, sepultura
se labre para todos
pues si por varios modos,
nos debora una mano,
y tendremos el mismo fin tirano;

pues mientras viva el Conde
no tendremos à donde
remitir nuestras quejas,
pues al Rey le à cerrado las orejas
mas valdrà, que la suerte
nos dè à todos la muerte
y assi descansaremos
de este fiero Padrastro que tenemos
Todos se convinieron
y el enterrarse vivos ofrecieron
solamente Galicia
con voz aun mas propicia
dixo, en tono Christiano,
oygan me todos, y bayanse a la mano.
La estuvieron atentos
y prorumpiò Galicia estos acentos.
Repruevo de mil modos
las razones, que aqui hè oido à todos
Os quejais de que el Conde
es el que corresponde
tan vil en su govierno
que à todos quiere echarnos al Infierno
Que nos à puesto tales
que sin fuertes puntales
movernos no podemos
que sin sustancia estamos, que tenemos
la muerte puesta al ojo,
pues pende en que un enojo
a su Excelencia irrite
y nuestra poca sangre nos la quite
Y que siendo esto cierto
al enterrar à un muerto
todos nos enterremos
y de tanto rigor nos cansaremos
Y acaso, aqui pregunto,
que se logra con ver tanto difunto ?
se le quita à Olivares
su pribanza ? se truecan en azares
con morirnos sus dichas ?
Antes lograrà España mas desdichas
No señores; conviene que asi como

estamos, un asomo
demos de tener vida
para asi recobran la honra perdida
Suframos tanta ofensa
y no à España dexemos sin defensa
Cada uno por su parte
lebante el Estandarte
de la Fè contra el Conde;
lleguemos hasta donde
nuestro gran Rey se encierra
y besando la tierra
que pisa, porfiemos
nos saque del peligro en que nos vemos
Si una vez nos sacude
con enojo, tal vez en otra mude
de acierto el desconcierto
y tengamos en ello grande acierto
Honrada es la porfia
que pide contra impia
authoridad tirana
pero es siempre villana
la cobarde malicia
que se rinde al rigor de la injusticia
Si por diversos modos
el Conde infama à todos : vamos todos
à armarnos contra el Conde
que a Dios no se le esconde
de nosotros la Fè, de el la malicia
y Dios ha de bolver por su Justicia
Este es designio amable
el otro, despreciable,
este es mui soberano
el otro es mui villano
este, enfin, generoso
y el otro vil, ruin, y perezoso
A este Cadaver demos
sepultura, pues tanto le devemos
y vamos luego, luego
à buscar nuestra honra à sangre y fuego
Corridos escucharon
los Reynos à Galicia, y se acusaron

de cobardes, de omisos,
pues no reflexionaron tan precisos,
tan preciosos asuntos,
y mas quando se veian todos juntos
Sin embargo el aliento
cobraron al momento
y con fe mui propicia
se rindieron al voto de Galicia.
Cav^ro :
Ahun mismo tiempo siento
gran pesar, y contento
en lo que os hè escuchado
Liz^do :
Pues el pesar de que se à originado ?
Cav^ro :
Dever que el Conde-Duque
el govierno de España asi trabuque;
y que con tal mancilla
muerte diese à Castilla
y que a los Reynos todos
los tenga en varios modos
tan flacos, y oprimidos
que a la muerte se entreguen de rendidos
Liz^do :
Y de que es el contento ?
Cav^ro :
Ay gran causa, yo pierdo mi talento
Liz^do :
Decidme de que naze
Cav^ro :
Ya todo me complaze
Que Galicia a podido
recobrar el honor puesto en olvido
de los Reynos de España ?
ò, gran Galicia, y que notable hazaña !
Liz^do :
Y de que es tal apego ?
Cav^o :
De que hà de ser ? Pues yo no soy Gallego ?
Aqui està mi persona,
mi valor, mi tizona

y todo quanto valgo
por mi Patria, si acaso sirvo de algo
Pero enfin, el entierro
de Castilla, se hizo, aunque es gran yerro ?
Liz^{do} :
Si señor, enterrado
fue el Cadaver amado
Los Reynos le asistieron
y regio monumento le pusieron
y a su vista juraron
de vengarle de quantos le infamaron
Cav^{ro} :
Que le infamasen no hè oido
que le robaron si, y conseguido
al mirar, y à postrada
à Castilla entregan a la nada
su Gloriosa memoria
dejando sin recuerdo su memoria
Liz^{do} :
Todo bà de ese modo
y no es mucho que asi se pierda todo
207 Oy govierna...
208 el que con gran quietud estrados cierra
209 y que con un *fiat* mal seguro
210 à mas de veinte tuertos dejo al duro
211 La bolsa del Pleiteante
213-214 manquent
212 *a* Los Letrados goviernan las milicias
con sus raras malicias
y les dize Olivares
ò, que Ministros tan particulares !
216 Le quitaran un brazo
227 el Pastor, sus corderos
228 los rige con aciertos...
230 registre el Estudiante
los Libros, las escuelas;
componga bien sus velas
el cerero : y disponga
su fregado mui bien toda mondonga
231 que para Dios serà mui gran s.
232 que cumpla cada uno con su oficio

233 ... Felipe (au lieu de : señor)...
234 p. p. tu dueño en...
236 ... ò por olvido
237 el R. se perdiere...
240 de vuestro...
243-44 manquent
248 el parecer que dèn...
249 ... està el mal Govierno
250 lo mismo que el Infierno
colocado en su mano
y esto es un tolerar el mas tirano
251 Anima, gran señor, a tus soldados
256 que hàn de hallar su castigo
256 *a* sus enormes traiciones
en tu mano, señor, sin que perdones.
261 ... Rey ! Por ti mira
262 y advierte solo aspira
este fiero Merodes
ahún mas cruel que Herodes
263-264 = B. A. E.
265 ... ojos, Rey tan p.
268 y ahún...
269 Como hà de hazer lealtades
270 Señor, el que te...
271 ... amor tendrà la maña
272 que a su señor engaña
275-276 manquent
278 con regalos te matan
287-288 manquent
289 Mira que ay mercaderes
290 = B. A. E.
y ponen una tienda (Cf. B. A. E. p. 559 : 350)
que el Diablo que la entienda;
pues si bien se repara
es cosa a todos clara
que el caudal, que alli vicia
es de que beneficia
las mercedes, que coje
y de ti, y del vasallo lo recoje
291-351 manquent (Cf. plus haut p. 672)
352 No es m. que tu ignores este modo

353 ... puede un Rey estar...
357 por mantener la Guerra
358 ... encierra
359 ... del pobre en tus...
362 quitanos de Privado à un enemigo
363 ... se bà, seó L.
364 Es para d. lo expresado ?
365 Si Olivares lo viera
368 me embiara...
369 la infelice Castilla
370 guarda que el Diablo trae en la Muletilla
372 todo se puede dar...
373 ... muere

4° *El Padre nuestro glosado hablando con la Magestad del Señor Rey Don Felipe quarto.* Decimas, f 112-120 r°. Le texte de Copenhague paraît suivre en général celui de la Biblioteca de autores españoles (t. LXIX, 486) mais donne aussi quelquefois les variantes de Stuttgart publiées par M. Werner (*Revue hisp.*, t. LXXII, 299). D'autres manuscrits sont à Berlin (Hisp. 4°, 17) et signalés par Roca dans son catalogue de Gayangos (270 : 26, Bibl. nac., et 1101 : 62).

5° *Representacion : Al Rey Don Felipe quarto sobre el infeliz estado de sus Reynos.* Romance, f^os 120 v°-125 r°. Cf. Menéndez y Pelayo (*Obras de Quevedo*, I, 405). Commence :

Yà, Felipe quarto, Rey
que el cielo mil años guarde
que se mira España llena
de mil infelicidades :

finit :

Advierta el que esto Leyere
que el que dize estas verdades
si en Pulpito, bà à destierro
y si en coplas, à la carzel.

6° *A Iulian de Valcarzel, hijo declarado por el Conde-Duque de Olivares.* Romanze, f^os 125 r°-126 v°. Cf. l'édition de

M. Werner (*Revue hisp.*, LXXII, 263, nº 8) avec les variantes de la Biblioteca de autores españoles (t. LXIX, 543). Le manuscrit de Copenhague a six strophes de plus que je fais suivre ici ainsi que les quelques variantes qu'on y trouve.

4 paseaba (au lieu de : andaba)
6 con poquissimo c.
16 encontrar (au lieu de : topar)
17 ... a su retiro
23 con ordillos que...
28 quieren (au lieu de : hizieron)

40 *a* Enfin, España bà asi
no ay remedio, y si no dà
Dios un corte, acà en lo humano
todo rematado està
El tal Duque de Olivares
(se olvidò el Conde, y no mas
y es dejar santo sin velas
el tal Conde no nombrar)
El tal Conde-Duque vive
como pudiera cayfas
por que el sabe, que el Rey vive
por lo que el quiere no mas.
Esto se perdiò, y pues faltan
las fuerzas, vamos hallà
vivamos todos de un modo
y acabò la christiandad
Pues Reyno, cuya cabeza
se deja assi governar
de los pies, que harà sino
de ocicos (!) en todo dar ?
Si està rematado todo,
ya no se puede enmendar
el Conde-Duque acabo
à España, descanse en paz.

7º *Con el motivo de las muchas Guerras, que por el mal Govierno tenemos, se entonan estas Decimas* fºs 127 rº-130. Un autre exemplaire de ces décimes satiriques sur l'état

de l'Espagne pendant les guerres de Catalogne et de Portugal faisant partie de la Bibl. Nat. de Paris est signalé dans le catalogue de Morel-Fatio sous le nº 394 : 3. Commence :

Toda España està en un tris,
y à pique de dar un tras,
yà monta Caballos mas,
que monta maravedis.
Todo es Flamenco Pais
y toda Quarteles es;
al derecho, y al reves
su Paz alterado hàn,
el rebelde catalan,
y el finchado Portuguès

finit :

Quando asistir le conviene
Monterrey la empresa deja,
y pues ninguno se queja,
misterio sin duda tiene,
Leganès dicen, que viene
en lugar de Monterrey,
y con buena, o mala Ley
que se quedan me parece,
el catalan, en sus treze,
y Iuan de Braganza, Rey.

Fin de esta 2ª parte.

La troisième partie de ce recueil de Copenhague est représentée par le manuscrit nº 186 in-fº du nouveau fonds royal, comme l'indique aussi la fin : « Fin de esta 3ª parte ». Elle débute par la Caida suivie de dix-huit pièces accessoires dont seize se retrouvent parmi les compositions en vers publiées par M. Werner (*Revue hisp.*, LXXII, 256, nºs 13 à 21, 23 à 29).

1º « *Caida, y Muertte del Conde-Duque de Olivares, Gran*

Priuado del S^r Rey D^n Phelipe 4^o el Grande. Con los mottivos, Y no imaginada disposizion de dha caida sucedida a 17 de Enero de 1643. Para exemplo de muchos, y admiracion de ttodos. Notta. Supone d^n Fran^o de Quevedo en esta cah da del Conde-Duque que escrivio s r otro el autor de ella, pues la acomoda como carta escritta de vn gran Personage a otro, lo qual seria oculttacion juiciosa por las cosas de aquellos tiempos. »

Le titre est donc conforme à celui de Valladeres dans le Semanario erudito, le texte commence au f^o 1 r^o et va jusqu'au f^o 89 v^o. Cette version de Copenhague (C) concorde aussi exactement mot par mot et alinéa par alinéa avec celle de Valladeres, abstraction faite de quelques points. Ainsi la première partie du passage sur le comte de Roca (§ 85) ne manque pas mais le texte continue, au f^o 74 r^o, immédiatement après : la voluntad del Rey (cf. V, p. 56, en bas) : Destterrò enttre otros el Conde de la Roca don Iuan Antonio de Vera y Zuñiga, siendo la causa el haver preguntttado a su confesor que ttodas las mañanas le confesava, si aquella osttia que le dava era consegrada, ò nò; por que le parecia imposible, que a vn hombre que comettia continuamente tantas maldades, le absolbiese, y permitiese el confesor la cotidiana comunion. [Alinéa :] No menos sensibles que todos estos destierros fue para España, ttan propensa, etc. (cf. V, p. 57, en haut).

De plus on peut aussi constater que le passage qu'a omis Valladeres comme « no conveniente estampar » (p. 60) se retrouve dans le manuscrit de Copenhague qui puisse nous renseigner donc sur la lacune en question. C'est la partie sur le fils bâtard du comte-duc Julian Varcarcel (§ 98) qui suit immédiatement après les mots : que de Rey commençant ainsi : « Para el Conde-Duque ha sido el ttormentto mayor de quanttos le ha producido su impensada desbenttura, el miserable estado en que queda su basttardo

hijo d[n] enrique, que juzgaron ttodos indignissimo de la grandeza, a que se havia levanttado su no conocido y posttizo padre. Y por que este es vn accidente que ttrae consigo la mayor curiosidad que pueda apettecer vn enttendimientto deseado de extravagantes notticias me ha parecido formar vn compendio de renglones, y manifesttar brevementte en el, lo que a este asuntto perttenece; pues para hacerlo con todas sus circunsttancias por menor era necessario vn libro enttero. » Cette relation qui occupe les folios 79 v°-86 v° (§ 98-109) est identique, dans l'essentiel et le plus souvent aussi dans la forme, à la version de St. et U, en supprimant pourtant par exemple la lettre du comte-duc aux ambassadeurs (§ 104) et finit ainsi, après la déclaration de D[a] Juana « por muger honesta de d[n] Enrique » : « No pedemos (!) hastta aora indagar en que pararan esttas confusiones, y maquinas. »

La fin de la Caida au contraire : A pocos dias, etc. ,concorde presque littéralement avec Valladeres (p. 60-62). L'exposé des suites de la chute du comte-duc, ainsi que l'anecdote du gallinero, manquent donc dans le manuscrit de Copenhague. L'observation faite déjà par M. Werner (*op. cit.*, p. 74) que St. et, par conséquent, aussi U présentent beaucoup de passages conformes à V se confirme, ce qui fait croire qu'il s'agit dans V d'un remaniement souvent arbitraire qu'on ne puisse attribuer à l'éditeur puisque les divergences ont dû se retrouver déjà dans son manuscrit, à en juger du moins par celui de Copenhague. J'ai vérifié la plupart des additions signalées par M. Werner (*op. cit.*, p. 61 et suiv.), et je les retrouve dans C, soit qu'il s'agit de documents insérés, des détails de la relation, soit qu'elles sont de caractère moralisant, glorifiant la reine ou blâmant le roi et le comte-duc. Ce n'est qu'une remarque à faire : en énumérant les dix grandes (§ 78, V p. 53), Valladeres a sauté « el Almirante » qui est dans C. Quant aux changements du texte Valladeres

a dû les trouver aussi dans son manuscrit excepté « Molina de Cuenca » où C a justement : « Aragon ». C'est le même pour ce qui manque selon M. Werner (p. 66) et pour les erreurs, excepté la date de 1536 (§ 38, V p. 25) au lieu de 1636, et l'éditeur a reproduit correctement son manuscrit, à moins de supposer que C soit une copie de V, ce qui est tout à fait exclus. A la traduction du passage connu du § 58, à propos des richesses de Monterrey et Leganés (V p. 40), on se demande si, vraiment, le manuscrit de Valladeres a eu cette erreur plaisante : riquezas que han sauido sacar violentamente de los montes (suivant l'original italien : richezze che si sono ingegnati di rapire dalle concavità delle viscere italiane, ancorche quasi totalmente emonte). Le manuscrit de Copenhague a essayé de rendre plus de justice à l'original mal compris par le traducteur en disant : que han sauido sacar violentamente *de los hombres, y de las concavidades de los Monttes.*

Il me semble superflu de m'arrêter plus à cette partie du manuscrit qui continue immédiatement après la fin de la Caida (Dios le tenga en su santta gloria. Amen) par. « Y pues parece proprio que hiciese testtamento, yo creo seria el siguiente. »

2° « *Testtamento del Conde-Duque de Olivares, Gran Privado del Señor don Phelipe Quarto.* In Nomine omnium Diabolorum, Demoniorum ett Principis ttenebrarum. Amen. Amen. Quiere decir en nuesttro Castellano. En el Nombre de ttodos los diablos, Demonios, y Principes de las tenieblas. Amen. Cuia tradicien [traducción] se ha hecho con ttodo escrupulo, y cuidado afin de evittar a los que no sean Grandes Gramatticos, el travajo que precisamentte les costtaria el hacerla con la perfeccion correspondiente, segun lo difficultoso que es por lo enmarañado, confuso y escabroso del Lattin. Y pues con esto queda sattisfecho mi travajo, por redundar en nottable veneficio de quanttos lean estte verdadero testamentto,

que hizo pocas horas antes de morir el Conde-Duque de Olivares, vamos con el que es como sesigue. » F^os 90 r^o-105 r^o.

Il va sans dire que ce « testament » n'est qu'un pamphlet contre le comte-duc, et il n'a rien de commun avec la composition en vers publiée par M. Werner (*Revue hisp.*, LXXII, 268) puisqu'il est aussi en prose. Il paraît inconnu à M. Werner, et je ne le retrouve pas non plus dans les manuscrits examinés jusqu'ici. Commence : Sepa el Mundo que Yo d^n Gaspar de Guzman, Conde-Duque de Olivares, etc., con ottros mas relumbranttes, y distinguidos ttittulos, siendo los mas alttos, y mas proprios a mis pensamientos, palabras y obras, los de Embrollador de todo y de todos : El Nigromantico de la Europa : El ttrabucador de todos sus Principes y Soberanos : El Embuidor (!) a lo precipittado, y ttontto ; el enredador perdurable, el tizon infernal conttra los verdaderos inocenttes ; el desttruidor de las Glorias de la Nacion Española ; y enfin el Diablo enttrage de humano : estando por mis pecados (que no son pocos) desterrado en estta Ciudad de toro, etc. Le manuscrit de Menéndez y Pelayo (cf. le Boletín de la Bibl. de M. y P., 8 : 1, p. 95) qui paraît représenter une rédaction abrégée finit par : « el Mayor Diablo y Presidente Pluton » correspondant au passage de notre manuscrit : « Y estta es ultimamente mi voluntad ... siendo testigos todos los diablos secretarios, el mayor de ellos : Presidentte Plutton, y su esposa Proserpina, la que me espera... para calenttarme, y recalenttarme » qui finit : Y para que a todos constte estta verdad, lo firmo con la Pluma de Calbino, mojada en la tinta que arroja, y escupe el Infierno entre sus llamas : en el papel que hizo Luzbel quando fue arrojado con todos sus secuazes del cielo, y llevandome la mano treintta y cinco mil sattanas, en estta Ciudad de toro, oy dia del mayor Jubilo en el Abismo, por ser el de mi muertte, y por lo mismo el en que ttengo de

havittarlo por etternidad o de etternidades = Gaspar, Conde-Duque de Olivares. Fin del testamento. »

3° « *Dialogo entre la voz del Angel, Elias Quevedo, y Enoc Adan de la Parra.* Con ocasion de la Cayda del Conde-Duque de Olivares y su retirada à Loeches », f^os 106 r°-111 r°. L'éditeur de Quevedo dans la Biblioteca de autores españoles (t. LXIX, 560), ainsi que Menéndez y Pelayo, place ce poème, qui, à en croire le dernier vers de notre manuscrit date du temps de la chute du comte-duc, parmi les « obras espurias », et je donne ici les variantes nombreuses que présente notre manuscrit au texte de la Biblioteca :

10 pues à llegado yà el dia
18 ... digan (au lieu de : sirvan)
19 ser azote al desengaño
20 ... a la malicia
25 ... adoren
26 ... sirvan
36 n. h. otro que lo diga ?
38 que à ese...
59 Lo...
41 Ya que...
54 o su Padre resucita
55 à alguno de...
57 ... à casados
62 Carencia y Valerio...
63 Que con cañuelas por plumas
66 postranse a sus Pies las Mitras
67 y en fin, desde la Tiara
70 Ante-Christo quien su vida
71 la emplea en servir al Rey
73 Que roba al Herario, y
74 al Vasallo lo arruina
76 ... delicia
78 que el quarto del Rey registran
78 *a* ay Mochuelos, ay Lechuzas
que hasta el azeote nos quitan

Quanto no trabajò para
las Guerras con que nos brinda ?
79 Y los soldados comieron
80 los caballos que tenian
81 El imponer los tributos
84 era por su grangeria
86 España tan prevenidas
87 como diràn...
91 lo diràn quantos murieron
92 del hambre, aun mas que de heridas
93-98 manquent
99 ... que formò
101 asistiò...
102 ... cons. sus malicias
103 Viendo que cosa en contrario
104 ... peregrina
104 *a* no era posible se hiciera
aunque fuere una heregia
105 Como el Consejo de Estado
106 lo refiere, con la libra
107 ... de adulacion
108 que assi M...
108 *a* Que culpa este gran señor
tubo de estas niñerias
por que aunque à echo otras maldades
todas son cosa de risa
109 ... consultaban premio
111 ... mandan
112 que le (acepte), y no (replica)
115 nunca mudò ...
116 dejando pobres las Indias
119 y à algunos diò parte en el
122 ... Ateistas
123 le doblan bien su dinero
124 ... multiplican
125-128 manquent
132 vellamente nos castigan
134 ... cima
135 ... en siendo...
136 que Esapña mas libre viva
139 manque

140 cumpliendose antes de todo
140 *a* unas quantas profesias
143 ... entre sus verdades
144 puestas en tres seguidillas
150 para que asi (Zahori fuera)
153 *a-d* = 157-160
153 *d* y haga quartos mal-echores
156 y castigarà...
162 os hablò ...
164 Enoc Adan os avisa
166 bolver...
167 ò por escrivir...
168 ... impida
168 *a* No quiero bolver adonde
un tercero Neron rija
que olivares fue segundo
y à España de el yà Dios libra
No quiero bolver adonde
tubo solio la codicia
gran corona la maldad
y cetro la tirania
Adonde vive el engaño
con capa de real noticia
adonde al injusto premian
y al que es justo le castigan
Adonde los sacerdotes
que la Ley de Dios publican
ò los destierran al punto,
ò les apuntan la vida
Y adonde, en fin, todo es caos
ò theatro de desdichas
por que rige la maldad,
sin conocer la Iusticia
Pero pues cayò ese Herodes
y à Loeches se retira
lleba alla, voz, esos versos
que a su caida se publican.

4° *La Estatua de Nabuco Donosor a la caida del Conde-Duque de Olivares*, f^os^ 111 r°-113 v°. Cette pièce où chaque

strophe compte quatre vers a été publiée par M. Werner (*Revue hisp.*, t. LXXII, 273, nº XV), et je donne les variantes de Copenhague :

4	... diferencia
10	los mismos pechos lo muestran
12	... encierra
14	... Valerio... carencia
15	fraguados...
18	... eran (au lieu de : yerran)
21	Bien, se ve, que los pies son
23	por que hize con ellos quanto
24	malo, al mundo se presenta
37	Derrivo aqueste edificio
38	no bastando mi M.
39	... esta obra
51	lo à conf...
58	con Mascara de clemencia
59	... del partido
69	... atreviò...

5º *A la caida del Conde-Duque.* Deximas, fº 113 rº-114 vº. Cf. l'édition de M. Werner, *loc. cit.*, p. 271, nº XIII. Je note les quelques variantes de C. :

11	Que se harà...
15	... seràn
16	... nos dirà...
17	... España (es oportuno)
32	dizen, y yo no pondero
33	que a diez...
35	En Diluvio...
43	usò...
45	mas esto es causar...
47	desp., amado Leon
48	y cesaràn los e.
49	por que en un solo abrir de ojos

6º « *Saliendo sus Magestades a la fiesta de San Blas á 3 de Febrero*, iba sola en un coche la Condesa de Olivares,

detras del de los Reyes, y una Muger tapada diò al Rey con su glosa la siguiente Redondilla», f^os 114 v^o-116 r^o. Cf. M. Werner, *loc. cit.*, p. 274, n^o XVI. Je note les variantes :

Glossa :
5-9 manquent
16 destapad vuestras orejas
21 y con...
23 y pues esto es lo mayor
35 Este L. cruel
36 que se alzo con todo un c.
39 pues solo os ofende el
44 ... va detràs

7^o « *Adviertese a S. M. el modo de governar sus Reynos* despues de la cayda del Conde-Duque, por medio del sig^te Romance », f^os 116 r^o-120 r^o. Cf. M. Werner, *loc. cit.*, p. 289, n^o XXVIII. Voici les variantes de C dont quelques-unes sont conformes à celles du Semanario erudito, III, 70. Chaque strophe contient quatre vers.

1 Ya quarto Leon...
2 ... del...
4 os avisa el esperezo
5 ... infame...
8 ... solio regio
10 ... al bramido de Lèo
11 ... asombroso r.
13 Oid..
20 ... y es escarm.
21 De que à un teson...
22 ... fue asombro...
23 ... rebelde catalan
24 y el Lusitano sangriento
26 ... del sueco
30 a su antiguo lucimiento
31 España; buelva su espada
32 à ser del mundo respeto
33 Arda en gloriosas hogueras
35 que la augusta casa de Austria
36 infundiò en vuestro real pecho
37 ... garras
38 ... despierto
39 t. de ellas el Frances.

40 Oh como todo el vniverso
48 y qual...
50 obrò el...
52 ... con aliento
57 ... vuestro lado
64 en c. de sabuesos
65 ... pasada
71 ... en (Francia)
72 ... san Pedro
75 ... Himeneo
78 ... pension, el T.
80 lo imita... y en p.
81 Dà al infamado v.
85 ... de santa Juana
90 por que es aqueste d.
95 ... gusanos...
96 se les toquen los P.
98 dar christianos documentos
107 ... del...
109 El parche erido ya silva
111 el son...
114 y à los que buscan proyectos
115 para arruinar al Vasallo
116 haciendo os creer que esto es bueno
117 Envia à...
118 manque : el
130 h. nuestros...
134 tener...
135 de tomar plata a la Iglesia
136 que es culto... el templo
139 todas sus...
140 ... es corto ofrecimiento
141 ... haciendas...
143 ... grande...
147 ... de dichas
149-156 manquent

8° *Contra el Conde-Duque, Y el Diablo que dizen traia en la Muleta,* f^os 120 r°-124 v°. Cf. M Werner, *loc. cit.*, p. 275, n° XVII. Voici les quelques variantes de C. :

1 Agora
3 ... entremeze
6 ... de (un sueño)
9 Vn (hombre)...
18-24 manquent
31 es esto haverle...
39 ... se expurga
49 Quantos...
50 ... para la guerra...
53 ... quien sus pensamientos
69 ... pues yà se ve
70 que infiel...
78 ... pretendiò...
87 ... lo sabràn
90 ... se vè
91 que con la carne se fue
95 ... cabron
97 Desde el...
99 ... Architofèl
100 ...s e (yerra)
103 lleba la s...
106 ... sido con tanto azar
107 que no podrà ya ganar
109 ... el Pribado
111 si olivares...
116 ... mo boy
125 o si caerè...
127 y de la suerte el r.

9° *Maldades, que todos saben, del Conde-Duque de Olivares*, Soneto, f 123 v°-124 r°. Cf. M. Werner, *loc. cit.*, p. 278, n° XX. Le manuscrit de C. a 5 robado (au lieu de : agotado), 6 y a exercitos et 14 verdigo.

10° *Contra el mismo Conde-Duque de Olivares en su caida*, Decimas f^os^ 124 v°-126 r°. Cf. M. Werner, *loc. cit.*, p. 285, n° XXV. Voici quelques variantes :

8 y que para tu blason
9 se deje a...
15 con el divino favor
24 que para el Reyno es mordaz
27 del valeos, y...
30 que puede darlo al contado
36 y en que...
44 pues le vendiò m.
46 son...
49 ... rueca...
57 ... fraga
60 ... le haga

11° *Quexas de Castilla a su Rey sobre tributos*, y contra el Conde-Duque de Olivares, Decimas, f^os^ 126 r°-128 v°. Cf. M. Werner, *loc. cit.*, p. 287, n° XXVII. Voici les variantes :

6 nos dejò el caido Pribado
7 pues tras...
9 nos quito el Pan y la Pl.
10 y muertos nos à dejado
17 han sido en todo un c.
19 se pone en...
23 ... se (perdiò)
30 dudan...
36 ... con esta g.
41 ... Brasil

46 la visitarà el B.
61 Si el papa muriere luego
63 ... cisma se aplicarà
66 ... reynos...
71-80 manquent
81 ... despertad
82-90 manquent
81 *a* ya que el malsion a caido
b su caveza sola os pido
c de la Vuestra Magestad
d Por vos solo governad;
e muera à golpes inclementes
f ese Herodes de tus gentes
g ese Conde-Duque, pues
h hasta en su Loeches es
i espada contra Inozentes
92-100 manquent
91 *a* escarmentad del caido
b que à vuestro Reino a perdido
c y a vos os a sugetado
d sea, señor, castigado
e sin piedad, pues su codicia
f inhumanidad, malicia
g y Ladronismo en certeza;
h dadnosla, pues es Justicia

12° *Contra el Conde-Duque. Estrivillo*, f^os^ 129 r°-130 v°. Cf. M. Werner, *loc. cit.*, p. 286, n° XXVI. Voici les variantes :

7 Yaze...
8 Note : Esto se diza por la salida de el conde-Duque, y haver quedado la condesa en Palacio
12 Ya segun se oye, y se vè
13 gime, y padeze en O. (cf. note 3).
14 aquel que fue para E.
15 herida de G.
16 Ya que al..
22 ... tierra...
32 ... como impio
33 ... en la c.
34 Felipe à todos les mueba
35 el Dinero, y sangre. pues
36 ... sus siempre...
39 ... Proto-Lobazo
41 ... encubrirse...
42 ya sabemos que...
43 Yà le...
44 mui d. ... pues (sans : que)
51 desvele...
51 *a* Que desde los mas consultos
56 ... del valle (cf. note 1)
59 ... ahorcalle
60 Note : Dn Juan de la Calle

13° *A la Reyna Nra S^ra^*. Soneto, f° 131 r°. Cf. M. Werner, *loc. cit.*, p. 272, n° XIV. Variantes : 3 a el (grande), 4 y ahun... no la p.

14° *Al Rey Nuestro Señor*. Sonetto, f° 131 v°. Cf. M. Werner, *loc. cit.*, p. 277, n° XVIII. Variantes : 8 se aprende... 9... que espera ? 10... aguarda en... 11 y que...

15° *A la caida del Conde-Duque, y contra otros Ministros*.

Romanze, f^os 132 r°-133 v°. Cf. M. Werner, *loc. cit.*, p. 282, n° XXIII. Voici les variantes :

6 parar
9 Rios donde...
11 arroja todo viviente
12 pues de ellos sois (?) Albañal
22 ... con su...
28 ... hediondos
43 ... racional
49 ... animal
56 Baste llorad...
57 ... el llorad
59 que quando...

16° *A la caida del Conde-Duque, y contra otros Ministros.* Ecos, f^os 134 r°-137 r°. Cf. M. Werner, *loc. cit.*, p. 283, n° XXIV Voici les variantes :

1 ... lo eches
7 lo eches de...
14 ... reyno inf.
18 ... aguarda ?
21 ... carda ?
29 ... habria pro
30 ... aqueso...
31 ... bastante
45 Y que...
53 ... a el daño
57 No estàn ...
58 ... desterallo...
59 ... mas cruel
60 ... que es de el?
62 pues pudo el Rey ...
66 que ahun es ...
71 ... mil modos...
73 ... hacerte...
78 Si el Retiro se retira...
79 ... no del Mundo

17° *A la salida del Presidente de Castilla, d^n Diego Castejon.* Romanze, f^os 137 v°-141 v°. C. M. Werner, *loc. cit.*, p. 278, n° XXI. Voici les variantes :

1 ... del Conde
17 Pasaba a...
26 Oid...
30 manque : a
31 por que casè, y descasè
38 ... del bolver
43 manque : a
59 Cusòn...
73 Tan solo de vno...
74 que es del compadre J.
75 de Alvar, que Thomas y Pedro
76 ... le encontrè
80 por que ni obrè ...
84 ... Amen
89 ... o no hubo...
112 ... mis pies
114 fue juzgar perpetuo el
115 mando, pues con solo vn ayre
116 governava...

118 el tiempo, llegò a venzer
119 ... portabla
123 me encontrè...
125 ... algolpe
126 muchos Diques rebentè
127 que aun que eran de...
133 Con todo conocimiento
134 dixe...
135 ... y dos carros
136 al instante disponed
145 ... pasagero

18° *A la muerte del Conde-Duque.* Romanze, f^os^ 141 v°-154 v°. Cf. M. Werner, *loc. cit.*, p. 292, n° XXIX. Voici les variantes :

9 Note = B. A. E.
13 = B. A. E.
15 aun que de...
16 = B. A. E.
30 menos cabo...
37 ... al gusto
42 ... le pedi...
47 = B. A. E.
48 = B. A. E.
49 = B. A. E.
56 = B. A. E.
61 ... vino... angosto
70 = B. A. E.
74 = B. A. E.
76 ... penas
78 a qui lugar (= B. A. E.)
95 = B. A. E. (mais : y arrog.)
99 ... la hay...
112 = B. A. E.
118 = B. A. E.
120 ... le govierna
122 = B. A. E.
127 = B. A. E.
132 = B. A. E.
132 *a-d* manquent
134 = B. A. E.
135 = B. A. E.
138 = B. A. E.
139, 140, 143-148 = B. A. E.
149-175 manquent

19° *Al Conde-Duque. Epitafio,* f^os^ 145 v°-146 r°. Cf. M. Werner, *loc. cit.*, p. 278, n° XIX. Fin de esta 3ª parte.

Le troisième manuscrit de Copenhague : 187 in-f° du nouveau fonds royal commence par :

1° *Memorial que se diò al Rey Nuestro Señor D^n^ Felipe quarto contra su Gran Privado el Conde-Duque de Olivares, Y respuesta que puso al mismo Memorial por sus partes D^n^ Francisco de Quevedo y Villegas en defensa del dicho Conde-Duque.* Introduccion de D^n^ Francisco de Quevedo y Villegas. La calumnia ocupa poco papel, La satisfaccion requiere mas. Todas las murmuraciones contra los validos, etc.

f^os 1-45. Cf. plus haut le n° 26 de U. Comme je viens d'indiquer les treize réponses : « Quevedo. Respuesta al parrafo 1°, etc., qui correspondent aux « glossas » de St. et U sont insérées après chaque « parrafo » du Memorial, mais le manuscrit de Copenhague présente à la fin (que ha concluido) l'addition suivante : « En fin, yo escrivo contra el Memorial. Tal vez podria hacerlo con mas fundamento contra su Autor si supiera quien es, por que es imposible sea bueno. Lo que lleva de ventaja es, que yo no me oculto, pues en tantas respuestas como doy, en tantas està mi Apellido, que es el modo de escrivir de los que no temen ; y lo contrario lo es de los que temen, y tienen por que callar, y solo hablan à lo coco, ò à lo encubierto. »

2^e *Decision de Apolo*. En la pretension introducida en su brillante tribunal, sobre qual de los dos Validos de las mayores Potencias de Europa, esto es, el Conde-Duque de Olivares de la España, y el cardenal de Richelieu de la Francia, era mas digno de alabanza, y de immortal fama, segun las operaciones de cada uno en su respectivo Ministerio, cuya sentencia se fijò con letra de oro en las Puertas del Diafano Palacio. Por Don Francisco de Quevedo y Villegas, f^os 45 v°-93 r° [1].

On se demande si vraiment cette composition est de Quevedo, les éditeurs de ses œuvres ne la connaissant pas. Elle commence : « El Lunes dia señalado por el Principe Diafano de Delo, para determinar el Pleyto, que ha ocasionado el mayor escandalo, que hasta haora se ha visto, por hallarse interesadas en el las Escuelas Griega y Romana : haviendose cerrado las menores salas, y puesto silencio à los demas negocios, citadas las partes, prevenidos los Abogados, en atencion el Mundo, cifrado en aquella suprema Corte abreviando los

1. On a comparé aussi Olivares avec Mazarin : Comparaison du cardinal Mazarin et du comte d'Olivares, favori du roi d'Espagne par Lécluse (Paris, 1652). Cf. Moreau, Bibliogr. des Mazarinades, I, 724.

terminos al dia, apareciò en su Real solio Apolo, con el mismo semblante que le viò Ovidio, quando le acompañò à la visita de su Principe. »

Finit : Vnos contaban los grandes casos que le sucedieron à Bodino siendo Abogado en Paris. Otros las inimitables Defensas, Alegatos, è Informes que hizo d[n] Francisco [de la Cueba] en Madrid, y a este tiempo llamaron al Relator Comines para recivir el decreto de Apolo, que con admirable diligencia estaba escrito en una Lamina compuesta de un Zafiro, y las Letras de oro purissimo; el qual se puso pendiente de la Puerta de la Real sala donde Io D[n] Francisco de Quevedo y Villegas, que esto escrivo por haverlo visto, y oido en uno de mis buenos sueños, lo ley, y donde pueden ir los curiosos à leerlo y pues toque en sueños, vaya el siguiente que es del caso. »

3° *Anathomia de la caveza del Emin[mo] Cardenal de Richilieu, Primer Ministro de Luis XIII de Francia,* f[os] 93 v°-103 r°. Cf. Menéndez y Pelayo, Obras de Quevedo, I, 379 (n° 39). Un autre manuscrit de l' « Anathomia echa de la cabeza del Cardenal Richelieu, escrita por un sueño de D. F. de Quevedo » est signalé par Roca (Cat. de Gayangos, 1063: 17; cf. aussi 534: 2), une version est à la Bibliothèque de l'État prussien à Berlin (Hisp. Qu. 59[d]). Le texte qui commence: Yo me vi en Regio Magnifico enlutado Salon etc, fut publié dans l'édition de Castellanos, t. 6, Madrid, 1851, mais il diffère de celui de Copenhague : Estabase el cardenal de Richilieu en su solio con todo despotismo mandando a trompa, y talega etc. continuant après une courte introduction : Quedeme dormido con semejantes pensamientos. Alborotose la sesera, y subieron a inquietarla la turba de los Espiritus animales. Es verdad que tengo por costumbre el soñar, pero en el sueño de esta noche he visto cosas prodigiossisimas. Yo vi en magnifico templo, y en ornato superior etc. Cf. plus loin, p. 716.

4° *Epitafio.* Commence : Aqui yaze el Cardenal, Armando de Richilieu, etc., f° 103 r°-v°.

5° *Gran combite que à la hora de su muerte hizo el Cardenal de Richilieu,* Romanze, f°s 103 v°-106 r°.

Commence :

Muriò Richelieu, aquel
endiablado cardenal
Farsante el mas descarado,
y Ministro infiel èl mas

Finit :

Muriò assi, y todos los diablos
con gusto mui singular
llebaron a este Demonio
al Infierno à descansar.

Fin de este tomo.

La question qui se pose est de savoir dans quelle mesure Quevedo est l'auteur de ces compositions. Il paraît que le recueil de Copenhague veuille lui attribuer toutes, c'est du moins le cas pour le manuscrit n° 189. Cependant aucun de ces pamphlets n'a paru du vivant de Quevedo, ni, suivant les recherches de Mérimée et les catalogues de Fernández-Guerra et de Menéndez y Pelayo, dans les anthologies ou feuilles volantes imprimées avant le recueil de 1648. Celui-ci fait sous les auspices de Medinaceli, victime d'Olivares, et par le contemporain de Quevedo, Salas, doit être une source autorisée quant à l'auteur. Là, ainsi que dans les éditions de 1671 et 1699, on ne retrouve que le Mémorial de 1639 (*Catholica, Sacra, Real Magestad*) dont Tarsia a vainement essayé de contester l'authenticité, laquelle est aussi vérifiée par notre manuscrit 189 (P. 2 : 2) où Quevedo parle lui-même dans la première personne. Toutes les éditions postérieures s'inspirent plus ou moins des précédentes, mais il est remarquable que

Valladeres, dans la préface de son édition de 1788, fait mention du *Dialogo satirico en la voz de Angel, Elias y Enoc* sans le publier. Il faut recourir à l'édition plus moderne de Castellanos et de Janer pour retrouver le texte des autres écrits parmi lesquels l'authenticité de la *Glose du Pater* est le moins contestable à cause des propres aveux de Quevedo et suivant le manuscrit de la Biblioteca nacional M 13 (f° 159) qui lui attribue expressément ce poème, tandis que notre manuscrit 189 (P. 2 : 4) ne fait pas mention de l'auteur. Pour toutes les autres compositions des manuscrits de Copenhague qui figurent sous le nom de Quevedo, on les range toujours parmi les « obras espurias ». Abstraction faite des titres des deux parties du manuscrit 189 où sont insérés du moins deux documents qu'on ne puisse attribuer à Quevedo, à savoir 189 P. 1 : n° 2 (Notices sur la vie d'Olivares) et n° 3 (Informe de Cárdenas), ce ne sont que *Los Monopantos* (189, P. 1 : 1), la *Cueva de Meliso* (189, P. 2 : 1), le *Mémorial* cité (189, 2 : 2), le *Mémorial* avec la réponse de Quevedo (187 : 1) et la *Decision de Apolo* (187 : 2) — suivi de l'*Anathomia* de la caveza de Richilieu sans indication (187 : 3) — dont Quevedo est indiqué expressément comme auteur. Le n° 3 de 186: *Dialogo entre la voz del Angel* au contraire ne porte aucune indication d'auteur, de même que le *Dialogue d'Olivares et d'Aguado* de 1641 (189 : 1 : 4), *Entierro de Castilla* (189 : 2 : 3), *Và, Felipe quarto, Rey* (189 : 2 : 5), *Al hijo declarado Julian de Valcarzel* (189 : 2 : 6) et les trois compositions nouvelles outre la *Decision* qu'on n'a pas retrouvées jusqu'ici dans les recueils sur l'affaire d'Olivares : *Melancolia de España* (189 : 1 : 5), *Toda España está en un tris* (189 : 2 : 7) et le *Testamento* (186 : 2, en prose). Quant à l'*Anathomia*, je vois que Valladeres, dans son édition des *Tres coronas en el ayre* (Semanario erudito, 10), soutient l'attribution à Quevedo de cet ouvrage, qui, suivant Menéndez y Pelayo (*op. cit.*, p. 379 : n° 44), est de D. José Arnolfini de Illescas, en alléguant que, dans

l'Anathomia, « se verà en compendio la mayor parte de los sucesos que la presente [Tres coronas] refiere por boca de este Pupurado [Richelieu] », mais, suivant une note écrite dans la marge du manuscrit de Menéndez y Pelayo, à Santander, l'Anathomia est de Torres y Villaroel, qui. pour citer Fernández-Guerra, « confesó en 1733 y en la aventura de *El ermitaño y Torres* que eran suyos mas de dos tomos que por España corrian con el falso titulo de obras postumas (ineditas) de Quevedo » [1].

Les Prevenciones al Lector de l'édition de 1648 nous font savoir que Quevedo avait réuni lui-même un grand nombre de ses poésies « dans de gros cahiers », qu'il avait arrêté le plan du recueil, etc., de plus on sait qu'il laissait prendre copie de ses écrits avec une libéralité dont plus d'une fois il eut lieu de se repentir. On se demande ce que sont devenus ses autographes sans lesquels il sera presque impossible de démontrer l'authenticité de ses « obras espurias » et rétablir le texte original. Est-ce qu'ils sont perdus ? Peut-être une partie fut éparpillée à son arrestation en 1639 quand ses papiers « fueron entrados à saco », c'est du moins le cas pour la *Isla de los monopantos* selon Cejador y Frauca, qui dit aussi que ses papiers étaient à la maison de José Gonzalez, et, à sa mort, beaucoup de ses poésies rassemblées s'éparpillèrent de nouveau, à quoi vient le fait que ses ouvrages furent mis à l' « Indice espurgatorio de 1640 ». Parmi les manuscrits contenant nos poésies dont s'est servi Janer, il n'y en a aucun qu'on puisse caractériser comme autographe [2].

1. Je fais observer que le Brit. Mus. possède un : « List of manuscript works and tracts by Quevedo in two volumes by the collector to Count Torrepalma » (Add. 20790 : 1). Malheureusement une édition complète des œuvres de Torres ou de ses Visiones n'est pas à ma disposition.

2. A côté des éditions imprimées ses principales sources sont deux collections de copies, celle ayant appartenu à D. Serafin Estébanez Calderón (maintenant à la Bibl. nac.) et celle de D. Eugenio Alonso

Voilà une question à résoudre pour un éditeur qui puisse faire les recherches nécessaires dans les bibliothèques et les archives d'Espagne ! Comme je viens d'indiquer D. Antonio de Solis y Rivadeneyra a aussi pris part à la critique du comte-duc, mais il paraît qu'aucun des numéros 4 à 19 du manuscrit 186, qui, ainsi que les autres satires publiées par M. Werner, présentent un problème difficile à résoudre, ne puisse être attribué à ce poète.

Paul Högberg.

Sanjurjo, de p'us les manuscrits M 8, M 14 et M 203 de la Bibl. nac. Fernández-Guerra a mis à contribution une « Colección de obras de Quevedo y algunas cartas originales del mismo recogidos por Arnedo » ayant appartenu à Antonio de Candamo et antérieurement à Pedro de Villaba, de plus le recueil formé par Fajardo (Bibl. nac. M 276, 277) et « Obras en Prosa y en Verso », copies du XVII^e siècle de la bibliothèque de Don Cayetano Alberto de la Barrera, etc. — Des écrits conservés en autographes je cite Providencia de Dios (Bibl. nac. V 284), Su espada (R. Acad. de la hist., N 27), Grandes anales de quince dias (suivant Fernández-Guerra, B. A. E. XXIII : 531, Bibl. nac. H 43), Lipsio y Policleto (retrouvé en 1873 dans une édition de Pindare, Bâle 1535, par D. Candido Breton), de plus La hora de todos, España defendida, Carta al Rey de Francia, Mundo caduco, Panegyrico al Rey, El martirio (copie de l'autographe), Anacreonte (ms. de Gayangos).

INDEX

I. Version d'Uppsala.

a) Documents accessoires, p. 624.
b) Bibliographie de la Caida, p. 632.
c) La Caida, p. 634.
d) Variantes du texte, p. 636.

II. Version de Copenhague.

a) Manuscrit nº 189, P. 1.

1. Los Monpantos, p. 649.
2. Noticias del nacimiento, vida y muerte de Olivares, p. 650.
3. Informe de Miguel de Càrdenas, p. 651.
4. Dialogo entre Olivares y Aguado, p. 652.
5. Melancolia de España, p. 652.

b) Manuscrit nº. 189, P. 2.

1. Cueva de Meliso, p. 653.
2. Catholica, sacra, Real Magestad, p. 681.
3. Entierro de Castilla, p. 685.
4. El Padre nuestro glosado, p. 695.
5. Yà, Felipe quarto, Rey, p. 695.
6. A Julian de Valcarzel, p. 696.
7. Toda España està en un tris, p. 696.

c) Manuscrit nº. 186.

1. Caida, y muerte del Londe-Duque, p. 697.
2. Testamento del Conde-Duque, p. 700.
3. Dialogo entre la voz del Angel, etc. p. 702.
4. Estatua de Nabuco Donosor, p. 704.
5. A la caida del Conde-Duque, p. 705.
6. Saliendo sus Magestades à la fiesta de San Blas, p. 705.
7. Adviertese a S. M. el modo de governar, p. 706.

8. Contra el Conde-Duque, p. 707.
9. Maldades que todos saben, p. 708.
10. Contra el mismo Conde-Duque, p. 708.
11. Quexas de Castilla, p. 708.
12, Contra el Conde-Duque, p. 709.
13. A la Reyna N^ra S^ra, p. 709.
14. Al Rey Nuestro Señor, p. 709.
15. A la caida del Conde-Duque, p. 709.
16. A la caida del Conde-Duque, p. 710.
17. A la salida del Presidente D. Diego de Castejon, p. 710.
18. A la muerte del Conde-Duque, p. 711.
19, Al Conde-Duque. Epitafio, p. 711.

d) Manuscrit nº 187.

1. Memorial al Rey, y respuesta de Quevedo, p. 711.
2. Decision de Apolo, p. 712.
3. Anathomia de la caveza de Richilieu, p. 713.
4. Epitafio, p. 714.
5. Gran combite que hizo Richilieu, p. 714.

TABLES

DU TOME LXXVI

1929

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 169. — JUIN 1929

Fray Antonio de Guevara. — Libro aureo de Marco Aurelio, publié d'après un manuscrit à l'Escurial par R. Foulché-Delbosc 1

NUMÉRO 170. — AOUT 1929

Diego López de Haro. — Aviso para cuerdos. Publícalo Erasmo Buceta 321

Auto del Nacimiento de Christo nuestro Redentor. Published by Ethel Dane Roberts 346

Más sainetes inéditos de Don Ramón de la Cruz. Publícalos C. E. Kany 360

Carlos Vázquez-Arjona. — Spanish and Spanish-American Influences on Bret Harte 573

Paul Högberg. — La caída del Conde-Duque de Olivares . 622

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Buceta (Erasmo).

Texte. Diego López de Haro. Aviso para cuerdos 321

Cruz (Ramón de la).

Más sainetes inéditos. Publícalos C. E. Kany 360

Foulché-Delbosc (R.).

Texte. Fray Antonio de Guevara. Libro aureo de Marco Aurelio, publié d'après un manuscrit à l'Escurial. 1

Guevara (Fray Antonio de).

Libro aureo de Marco Aurelio, publié d'après un manuscrit à l'Escurial par R. Foulché-Delbosc. 1

Högberg (Paul).

La caída del Conde-Duque de Olivares 622

Kany (C. E.).

Textes. Más sainetes inéditos de Don Ramón de la Cruz. . 360

López de Haro (Diego).

Aviso para cuerdos. Publícalo Erasmo Buceta 321

Roberts (Ethel Dane).

Texte. Auto del Nacimiento de Christo nuestro Redentor . 346

Vázquez-Arjona (Carlos).

Spanish and Spanish-American Influences ou Bret Harte . . 573

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 045 382